

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

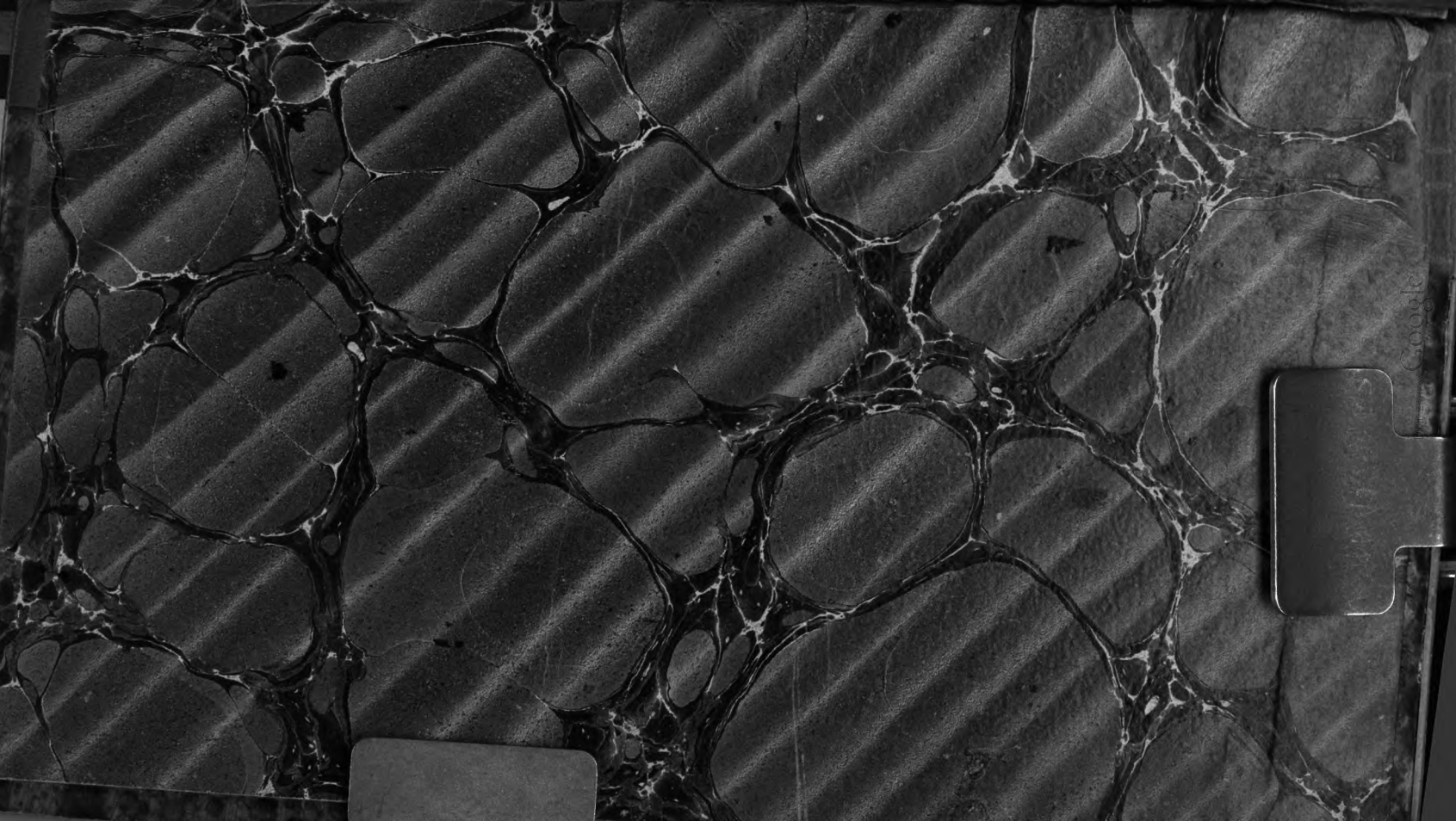
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE DE FRANCE

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie de E. Donnaud, rue Cassette, 9.

Digitized by Google

HISTOIRE

DE FRANCE

DEPUIS

LES PREMIERS AGES JUSQU'EN 1848.

Ouvrage dédié à Mgr l'Évêque de Verdun

PAR L'ABBÉ PIERROT

CURÉ-DOYEN DE DU.., CHANOINE HONORAIRE DE BAYEUX

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS D'UN DE NOS ÉCRIVAINS LES PLUS CONNUS DANS LA PRESSE POLITIQUE ET RELIGIEUSE

DEUXIÈME ÉDITION

TOME SIXIÈME





PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
9, RUE DELAMBRE, 9

1862

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE DE FRANCE.

IV^e ÉPOQUE, 2^e PÉRIODE, LIVRE I^er (suite).

CHAPITRE IV.

Règne de Charles VI (1380-1422).

§ I. *Minorité de Charles VI. — Guerre de Flandre. — Grand armement contre l'Angleterre. — Situation de la France (1380-1388).*

Charles V, non content de s'occuper de la grandeur et du bonheur de la France pendant sa vie, avait encore pris des mesures d'une extrême prudence pour assurer la tranquillité du royaume après sa mort, soit en établissant des règles fixes de régence, soit en assignant à chacun de ses frères leur part dans les affaires de l'Etat durant la minorité de son successeur, si la couronne lui arrivait avant sa majorité. La reine, sur laquelle Charles V avait tant compté pour l'éducation de son fils, ayant précédé son royal époux dans le tombeau, ce qui restait des dispositions du roi n'était plus qu'une lettre morte pour

Digitized by Google

des ambitieux plus préoccupés de leurs intérêts que de la grandeur de l'Etat.

Charles VI, âgé de douze ans à la mort de son père, avait, pour le suppléer dans le gouvernement du royaume, quatre oncles, dont le caractère et les vues ambitieuses n'étaient pas de nature à rassurer les esprits et à promettre à la France des jours paisibles.

Le duc d'Anjou, frère cadet du feu roi, chargé pendant la vie de Charles V du gouvernement de l'importante province du Languedoc et de la conduite de la guerre de Guyenne, avait montré un talent peu commun; mais il était dur, hautain, oppresseur, ce qui avait soulevé le Languedoc et contraint Charles V de lui ôter le gouvernement de cette province. Laissé dans une sorte de disgrâce à la mort de son frère, dominé par une grande ambition personnelle, désireux d'amasser des trésors pour faire prévaloir ses prétentions sur le royaume de Naples dont il avait été établi héritier, il avait un intérêt spécial à se saisir du gouvernement au nom de son neveu; c'était un moyen plus facile d'arriver à la réalisation de ses vues.

Le duc de Berry, second frère du roi, mélange d'ambition et d'apathie, ennemi de l'action et jaloux de tous ceux qui agissaient, avait été revêtu par son frère de grands commandements militaires, sous la direction de capitaines de mérite, chargés de le former et de prévenir les fautes qu'il aurait pu commettre. Il s'était d'ailleurs montré si cupide et si cruel, que le roi l'avait laissé sans autorité, et ne lui avait donné aucune part, soit à la tutelle, soit à la régence.

Philippe-le-Hardi, troisième frère du roi, unissait à

Digitized by Google

des talents réels, à un esprit élevé, à un courage intrépide, un tel amour du faste et de la représentation, que, pour satisfaire son luxe, il écrasait la Bourgogne d'impôts, et devait, s'il était un jour chargé du gouvernement, pressurer la France pour en tirer beaucoup d'or. Charles V, ayant cependant plus de confiance en lui que dans ses autres frères, l'avait nommé, en 1380, capitaine général des gendarmes et des arbalétriers.

Le duc de Bourbon, frère de la feue reine, était un prince plein de vertus et de mérite; nul ne méritait mieux que lui de prendre en main le gouvernement de l'Etat. Charles-le-Sage l'eût volontiers placé à la tête du conseil de régence; mais, persuadé qu'un tel acte amoncellerait des nuages et créerait des tempêtes, il s'était contenté de le mettre au nombre des personnes chargées de la tutelle, espérant que, par sa haute sagesse, il saurait prévenir les dissensions et rétablir entre ses frères la bonne harmonie, s'ils venaient à se diviser.

Tels étaient les quatre personnages qui devaient avoir une part au gouvernement pendant le règne de l'infortuné Charles VI. A la nouvelle de la mort prochaine du roi, ils avaient abandonné tous quatre le soin des affaires dont ils étaient chargés, pour accourir au château de Beauté-sur-Marne où le roi était sur le point de mourir. Pas un ne voulait recueillir le dernier soupir du monarque. Le duc d'Anjou, dans une chambre voisine, attendait, dans une sorte d'anxiété fiévreuse, que son frère eût cessé de vivre pour se saisir de ses trésors. Lorsqu'on prononça cette lugubre parole : *Charles-le-Sage n'est plus*, les oncles du jeune Charles VI coururent, les ducs de Berry, de Bourgogne et de Bourbon, à Melun,

Digitized by Google

où se trouvaient les enfants de leur frère, pensant que le pouvoir leur serait bien mieux assuré s'ils avaient en leur puissance le jeune monarque ; le duc d'Anjou vola à Paris pour s'emparer de toute la vaisselle du roi et des trésors destinés à la grandeur et à la prospérité de la France.

Un tel commencement ne présageait rien de bon ; il annonçait que cet égoïsme grossier, qui avait eu l'impudeur de s'étaler si effrontément à la mort de Charles-le-Sage, se montrerait dans toute sa laideur lorsqu'il s'agirait du gouvernement. Le duc d'Anjou, se prévalant du titre de gouverneur qui lui avait été donné par le feu roi, prétendait avoir tout pouvoir, réunir non-seulement l'administration des affaires, le commandement des armées, mais encore le soin du jeune roi et de ses biens. C'était briser la législation du dernier monarque, si solennellement promulguée et acceptée par tous, législation qui confiait la tutelle du souverain aux ducs de Bourgogne et de Bourbon. Pour décider ce grave conflit, on convoqua un conseil extraordinaire composé des princes du sang, des prélats, des seigneurs et des personnages les plus éclairés du Parlement, de la chambre des Comptes et des trésoriers.

La question de régence ne présentait aucune difficulté : le gouvernement de l'Etat appartenait évidemment au duc d'Anjou. Mais il y avait deux autres questions accessoires qu'il ne paraissait pas aussi facile de résoudre : La tutelle était-elle un corollaire essentiel de la régence, ou devait-on la remettre en d'autres mains ? Fallait-il couronner le roi aussitôt, on devait-on attendre sa majorité ? Le chancelier d'Orgemont soutint fortement le principe de la

Digitized by Google

séparation de la régence et de la tutelle, demeurant ainsi fidèle aux traditions de Charles-le-Sage. Le savant et vertueux Desmarets hasarda quelques paroles en faveur du duc d'Anjou. On se divisa alors en deux partis, et comme on ne put s'entendre sur aucun point, il s'éleva une troisième opinion : ce fut d'émanciper le roi, de le couronner et de lui donner un simple conseil de gouvernement, composé des oncles du jeune monarque; les ducs de Bourgogne et de Bourbon furent spécialement chargés de l'éducation de Charles VI et de celle de son frère; ils reçurent en même temps le titre d'intendants de la maison du roi. Comme ces mesures détruisaient toutes les prétentions du duc d'Anjou, et qu'elles lui laissaient bien moins d'autorité qu'il ne lui en avait été attribué par les lois de Charles V, lois qu'il avait même regardées comme insuffisantes, on le calma en lui abandonnant la propriété de la vaisselle et des trésors de l'Etat dont il s'était emparé d'une manière si honteuse; on lui laissa en outre le titre de régent jusqu'au sacre, qui fut fixé à la fin du mois d'octobre. Cette cérémonie fut différée de quelques jours, par la cupidité du duc d'Anjou.

Après s'être procuré des sommes considérables en se mettant en possession de divers trésors du roi, le duc d'Anjou fut informé qu'il y avait à Melun un trésor beaucoup plus riche que tous les autres; au lieu de se rendre directement au sacre, il prit avec lui Philippe de Savoisy, le conduisit au château de Melun et lui ordonna de lui découvrir l'or et l'argent que Charles V avait cachés dans ce palais. Savoisy, qui avait juré à Charles V de ne dévoiler le trésor qu'à Charles VI seul, son fils, lorsqu'il serait majeur, nia d'abord

Digitized by Google

avec beaucoup d'assurance; mais, ayant été mis à la torture, il ne put supporter les douleurs de la question et avoua que, dans sa prudence prévoyante, Charles V, voulant conserver de l'argent pour les besoins de l'Etat, avait fait fondre de l'or et de l'argent en lingots, en forme de moellons, et qu'il les avait placés dans une muraille, en un endroit qu'il désigna. Des maçons furent aussitôt appelés et découvrirent aux yeux du prince, rayonnant de joie, de grandes richesses, fruit des sueurs du peuple, et réservées pour ses besoins. Ces biens passèrent ainsi entre les mains d'un prince cupide, qui n'avait d'autre but que de satisfaire son ambition.

Content sans doute et regorgeant de richesses, le duc d'Anjou arriva enfin à Reims et fit armer chevalier le jeune roi, qui, à son tour, conféra l'ordre déjà déchu de la chevalerie à plusieurs seigneurs des maisons princières. Il n'y avait déjà plus cette foi vive et ardente, cette fidélité aux moindres observances du rituel de la chevalerie, et les historiens du temps observent que les nouveaux chevaliers *trichèrent* la nuit des armes, et qu'après s'être renfermés dans l'église, ils la quittèrent lorsque les ténèbres furent épaisses et ne reparurent que le lendemain, avant l'aube du jour. Nous ne ferons la description ni de la cérémonie du sacre, ni des fêtes qui le suivirent, ni des *Mystères d'une invention nouvelle* qui furent représentés. Remarquons seulement qu'Olivier de Clisson, à qui l'on venait de remettre l'épée de connétable malgré sa modestie, le sire de Coucy, le maréchal de Sancerre, l'amiral Jean de Vienne, *montés sur de hauts destriers* (chevaux), *servoient à table et portoient les plats.*

Digitized by Google

Les couronnements des rois ont toujours été regardés comme des moments de grâce; c'était surtout dans ces circonstances que les peuples aimaient à faire entendre leurs doléances, que les prisonniers sollicitaient leur élargissement, que les villes réclamaient des priviléges, que les malheureux imploraient des secours. Le duc d'Anjou, dont l'âme avide et égoïste redoutait les moindres demandes de grâces et de faveurs, voulut échapper à toutes les sollicitations en faisant passer le jeune roi à côté des villes, au lieu de les traverser. La ville de Paris, désirant fêter magnifiquement le sacre de son roi, prépara une *entrée royale* admirable; tout le peuple alla à la rencontre du jeune monarque, espérant enfin trouver un remède aux maux qui l'accablaient.

Au moment de la mort de Charles V, ses frères avaient, chacun de leur côté, fait venir des troupes dans le voisinage de Paris, afin de soutenir leurs prétentions. Ces troupes, laissées sans solde depuis que le duc d'Anjou s'était emparé des trésors du roi, se livrèrent au pillage et opprimèrent les populations des campagnes environnantes. A ces maux vinrent se joindre les poursuites des receveurs généraux, qui étaient eux-mêmes vivement pressés par le régent, désireux de s'approprier tous les impôts arriérés. Compiègne et plusieurs villes de la Picardie, ainsi que d'autres provinces, se soulevèrent. Paris lui-même s'agita; voyant la guerre finie et les Compagnies licenciées, il demanda une diminution d'impôts. Mais le trésor était vide, il fallait pourvoir aux dépenses de la cour et acquitter les charges publiques. Loin de diminuer les impôts, on parlait même de les augmenter; du moins c'était une rumeur répandue parmi le peuple, qui commença à tenir

Digitized by Google

des conciliabules secrets, indice certain d'un prochain soulèvement. Jean Culdoë, prévôt des marchands, dans le dessein de calmer la multitude, appela les citoyens au *Parloir des marchands* et leur adressa des paroles de conciliation. Un savetier prend la parole et, dans une improvisation chaleureuse, passe en revue les princes, les grands et les notables bourgeois, reproche à ceux-ci leur peu de zèle pour le peuple, à ceux-là leurs exactions et leurs injustices, et fait un appel au peuple opprimé, pour qu'il se fasse justice lui-même. Exaltée par ce discours, la multitude, toujours prête à se soulever au mot d'oppression, s'arme aussitôt, conduit ses magistrats au palais, appelle à grands cris le duc d'Anjou, qui paraît accompagné du chancelier Miles de Dormans. Ils parlent tour à tour; à quelques paroles sévères se mêlent des expressions pleines de douceur, et surtout des promesses : « Les rois ne font rien sans conseil, dit le duc en finissant; cependant retirez-vous paisiblement, chacun chez vous, jusqu'à demain, que vous pourrez peut-être obtenir ce que vous désirez. »

Le lendemain parut une ordonnance où toutes les promesses faites au peuple étaient réalisées. Elle abolissait tous les aides, subsides, fouages, impositions, gabelles, treizième et quatorzième deniers, qui avaient été établis depuis Philippe-le-Bel. On assure que Charles V avait signé une ordonnance à peu près semblable le jour même de sa mort, mais qu'elle n'avait pas été publiée.

Après de semblables concessions, les Parisiens devaient être satisfaits et auraient dû rentrer dans le calme. Mais il y avait, à côté du peuple, des intrigants; ils ranimèrent, pour l'exploiter, le mouvement sur le point de

Digitized by Google

s'apaiser, et le dirigèrent contre les Juifs, malheureuse nation, partout un objet de haine, parce qu'elle amoncelait l'or, qu'elle le trouvait dans les grandes calamités et le saisissait lorsqu'il semblait avoir disparu de la terre. Dans le sombre quartier des Juifs, de si chétive apparence, se trouvaient accumulées plus de richesses que dans les palais des rois; c'est là que le grand seigneur allait déposer ses objets les plus précieux, ses pelleteries magnifiques, ses admirables tapis d'Orient, ses objets le plus artistement travaillés, comme gage des sommes qui lui étaient prêtées. C'est là que les plus riches barons, lorsqu'ils voulaient figurer avec éclat à la cour, lorsqu'ils désiraient éclipser leurs adversaires dans les brillants tournois, allaient porter des billets d'honneur, engager de beaux domaines, pour tirer un argent prêté à dix, vingt, cinquante et quelquefois cent pour cent. Loin de s'opposer au soulèvement contre les Juifs, les grands seigneurs espéraient faire disparaître les preuves de leurs dettes, ces billets nombreux, ces engagements de leurs domaines, les gages qu'ils avaient déposés; ils poussèrent le peuple sur le quartier des Juifs, et virent bientôt étaler sur la place publique des richesses incroyables. La foule, animée par le plus affligeant contraste de la richesse et de la pauvreté, ne se contenta pas de punir le juif par où il avait péché, elle voulut encore lui faire subir de mauvais traitements; elle frappa les uns, mit à mort les autres, livra les femmes aux derniers outrages et arracha les enfants des bras de leurs mères pour les transporter à l'église et les faire baptiser, espérant ainsi faire disparaître la hideuse lèpre du judaïsme.

Après avoir fait payer la peine du talion aux Juifs, la

Digitized by Google

populace, persuadée qu'ils n'étaient pas les seuls auteurs de la misère publique, et convaincue que les receveurs et les fermiers des impôts avaient aussi opprimé le peuple, se précipita sur les maisons des agents du fisc, pilla les caisses publiques, et, après avoir réuni les registres attestant ce qui était dû, elle en fit un magnifique bûcher, dont la flamme s'éleva brillante aux applaudissements de la multitude. Après ces excès déplorables, le peuple triomphant alla dormir en paix.

Le lendemain parut une proclamation sévère, suivie d'une ordonnance qui prescrivait, sous les peines les plus rigoureuses, à tous ceux qui avaient recélé quelque chose appartenant aux Juifs, de le rapporter. Si les Israélites ne revirent qu'une faible partie de leurs prodigieuses richesses, s'ils ne reçurent point du grand seigneur le billet qu'il avait saisi au milieu du tumulte, ils se préparèrent à punir ceux qui les avaient dépouillés, en exerçant sur eux de nouvelles et plus criantes usures : industrie criminelle qui rendra à jamais le nom juif odieux.

Lorsqu'un gouvernement a été conduit avec sagesse, que toutes les parties de l'administration ont été dirigées avec une prudente fermeté par des hommes habiles, un règne nouveau devrait s'appliquer à conserver ce qui existe et à ne point tenter de changements brusques, irréfléchis, presque toujours préjudiciables aux rois et aux peuples. Mais telle n'est pas la conduite ordinaire des jeunes souverains : la première chose qu'ils veulent faire, c'est de réformer ce que leurs prédécesseurs ont établi avec le plus de maturité. Charles VI se souvint que le cardinal d'Amiens, principal ministre des finances de Charles et précepteur de ses enfants, l'avait repris sé-

Digitized by Google

vèrement et puni avec rigueur lorsqu'il était son pédagogue; il avait dit, aussitôt après la mort de son père : *A ce coup serons vengé de ce prêtre.* Effrayé de cette menace, le cardinal, pour ne pas rester exposé aux coups d'un jeune étourdi, prit la fuite et se retira à Avignon, auprès du Pape. Le roi consentit cependant à lui laisser ses bénéfices, satisfait d'avoir rayé toutes les pensions qu'il touchait sur le Trésor.

Valérand de Luxembourg, comte de Saint-Pol, qui avait éprouvé les rigueurs de l'exil sous le dernier règne, à cause de ses liaisons extrêmement suspectes, sinon entièrement criminelles, avec les ennemis de la France, fut rappelé, se montra avec éclat au tournoi donné à l'occasion du couronnement, jeta son gage de bataille et défia quiconque oserait soutenir qu'il avait traité secrètement avec l'Angleterre. Personne n'ayant répondu à ce défi, il crut que son innocence était pleinement constatée, et résolut de se venger du plus habile des ministres de Charles-le-Sage, demeuré à la tête des affaires. Bureau de la Rivière, qui fut, pour l'administration du royaume, ce que Du Guesclin était pour la guerre, avait été l'œil de Charles-le-Sage et lui avait dévoilé les trames ourdies contre l'Etat. On l'accusa de trahison en faveur de l'Angleterre; il sut alors faire triompher son innocence.

La mort de Charles-le-Sage, les intrigues d'un nouveau règne, les changements apportés dans la direction des affaires, nous ont forcé de suspendre le récit de la guerre de Bretagne. Le lecteur se souvient que le duc de Buckingham, qui devait être écrasé au passage de la Sarthe, passa cette rivière sans obstacle, parce que l'armée française, chefs et soldats, s'était dispersée à la nou-

Digitized by Google

velle de la mort prochaine du roi. En entrant dans la Bretagne, le général anglais, qui s'attendait à voir les habitants accourir en foule à sa rencontre pour le féliciter comme un libérateur, fut extrêmement surpris de ne rencontrer dans les uns que répulsion et que froideur dans les autres.

Ennemis de toute domination étrangère, les Bretons, quoique Français de cœur, s'étant déclarés contre le roi de France lorsque celui-ci avait voulu les asservir, étaient bien moins disposés en faveur des Anglais, dont ils connaissaient tout l'égoïsme. Convaincus que ces insulaires détestés leur apportaient, sous le nom d'amitié et d'alliance, une véritable servitude, ils se montrèrent d'autant plus disposés à les repousser, que les motifs de crainte vis-à-vis de la France n'existaient plus, car le nouveau gouvernement annonçait une politique nouvelle à l'égard de la Bretagne. L'embarras de Jean de Montfort, qui avait appelé les Anglais, devint extrême : il craignait, en leur témoignant de la reconnaissance, d'indisposer son peuple qui les voyait d'un œil jaloux; car si les Anglais furent tolérés à Vannes, Hennebon et Quimper, ils furent repoussés par les deux capitales de la Bretagne. Rennes leur ferma ses portes; Nantes se prépara à une défense très vigoureuse. Quelques Bretons allèrent déclarer au comte Jean de Montfort que, s'il avait le malheur de combattre dans les rangs de l'armée anglaise, c'en était fait de son autorité. L'armée du duc de Buckingham se consumait dans la misère sans pouvoir emporter aucune ville, et elle était livrée à une telle disette, qu'elle se vit réduite à manger du pain de chardon.

Jean de Montfort, effrayé de cette situation, con-

Digitized by Google

vaincu que, placer alors son principal appui dans l'Angleterre, serait sa ruine certaine, se rapprocha de la France, et demanda à traiter avec son jeune monarque. Il finit par signer, avec les députés de Charles VI, le second traité de Guérande, s'engageant à renvoyer les Anglais *tout bellement* de la Bretagne; mais comme il lui était difficile de renvoyer des alliés de trente ans, qu'il avait installés lui-même dans ses meilleures forteresses, Jean IV recommença à tromper, tour à tour ou à la fois, la France et l'Angleterre.

Si la paix conclue avec la Bretagne était avantageuse à Jean de Montfort, qui se voyait rétabli dans toutes ses possessions, elle ne l'était pas moins à la France, qui était agitée par ses dissensions intérieures. Les frères du feu roi se partageaient le royaume comme une sorte de bien qui leur appartenait. Le duc de Berry, nommé par lettres patentes du 19 novembre 1380 gouverneur du Languedoc et de la partie de la Guyenne qui appartenait à la France, avait reçu un pouvoir absolu sur ces provinces.

A la nouvelle de la nomination du duc de Berry, prince dur, avide, fastueux, au gouvernement d'une province qui sentait à peine cicatrisées les plaies profondes que lui avait faites l'administration du duc d'Anjou, les populations si impressionnables du Midi se soulevèrent; aussitôt le comte de Foix, qui avait administré le pays avec la plus grande sagesse, écrivit au roi pour lui faire connaître la situation réelle des esprits.

Irrité de cette lettre, qu'il regardait comme très injurieuse, le duc de Berry, sans vouloir attendre les troupes que devait lui amener son frère, le duc de Bourgogne,

Digitized by Google

réunit quelques compagnies, entra sur les terres du comte de Foix et se fit battre à Revel. Après cette défaite, il se retira près de Carcassonne. Béziers refusa de lui ouvrir ses portes; Nîmes suivit cet exemple, mais laissa tomber soixante de ses habitants entre les mains du duc de Berry, qui exerça sur eux la plus atroce des vengeances. Si l'on en croit quelques historiens, il fit jeter de l'huile bouillante sur leurs pieds, et, après avoir joui pendant quelque temps du spectacle de leurs souffrances, il les précipita dans un puits. Non content de cette farouche vengeance, quand Béziers ouvrit ses portes, il fit pendre, pour l'instruction des vivants, au milieu de la place publique, quatre-vingts bourgeois, selon les uns, et deux cents, selon les autres. Le cardinal légat, qui gémissait de tant d'atrocités, interposa son autorité pacifique, parvint à réconcilier le duc de Berry avec le comte de Foix, et ramena ainsi un peu de calme dans la province.

Comme ces grandes épidémies qui parcourent le monde, s'abattant successivement sur les royaumes et sur les empires, font partout des blessures profondes qui se cicatrisent avec peine et laissent de longues traces de leur apparition, ainsi les agitations populaires deviennent quelquefois épidémiques, tourmentent les Etats et les conduisent sur le bord du précipice. La société religieuse, le modèle et le fondement de toutes les autres, était alors livrée à cette crise redoutable, à ce malheureux schisme que nous avons décrit sur la fin du dernier règne, et que nous retracerons un peu plus bas. Ce mal contagieux se communiqua d'abord à l'Angleterre. Nous n'avons pas à dire la crise révolutionnaire à laquelle

Digitized by Google

l'Angleterre fut alors soumise; remarquons seulement que si la France eût été dans un état normal, que si elle avait eu un gouvernement régulier, elle eût facilement pu reconquérir les places que les Anglais possédaient encore sur notre territoire.

Les princes, divisés entre eux ou occupés à satisfaire leur ambition personnelle aux dépens de l'Etat, ne portaient pas si haut leurs vues politiques. Le duc d'Anjou renouvela cependant le traité conclu sous Charles V, entre la Castille et la France, traité que les deux nations étaient également intéressées à maintenir; car si la France avait l'Angleterre pour ennemie, la Castille craignait que le duc de Buckingham ne renouvelât de prétendus droits sur cette partie de l'Espagne.

Le mouvement insurrectionnel se communiqua facilement à la plus inflammable de nos provinces. Ces riches et orgueilleux bourgeois flamands, qui se croyaient au moins les égaux des grands seigneurs, des comtes, des barons du pays, profondément humiliés de se voir placés au-dessous des hommes revêtus de quelques titres, cherchaient en toute circonstance l'occasion de se révolter. Ce n'était pas le seul mal qui existât en Flandre; les grandes communes étaient jalouses les unes des autres; Gand surtout excitait la jalousie des autres cités par la supériorité qu'elle affectait et par sa trop grande prépondérance, car cette ville pouvait mettre quatre-vingt mille hommes sous les armes. Gand entraîna plusieurs villes flamandes, qui furent sévèrement punies. Ypres paya chèrement sa levée de boucliers : sept cents têtes de foulons, tisserands et autres artisans tombèrent sous la hache du vainqueur. Gand persistait toujours dans sa rébellion.

Digitized by Google

Il manquait à l'insurrection un nom capable de soulever le peuple. Pierre Dubois, chef réel des patriotes, se sentant trop faible, comprit qu'il fallait à la tête du mouvement un homme dont le nom rappelât ces grandes commotions qui avaient si vivement impressionné le peuple. Le nom d'Artevelle vivait toujours dans les souvenirs des Flamands; la multitude le grandissait dans ses entretiens, les artisans répétaient les actions du héros populaire. Il y avait à Gand un fils du fameux Artevelle; mais ce fils vivait au milieu des richesses et de l'abondance, sans se préoccuper de sédition, de soulèvement, ni des plaintes du peuple contre le comte. Pierre Dubois, voulant le réveiller de son assoupissement, lui rappela sans doute la gloire attachée au nom de son père; et comme il répliquait qu'il était dangereux de conduire la multitude, il lui dit: « Sais-tu être cruel? sais-tu couper des têtes? C'est ainsi » que les Flamands doivent être menés. » Ce langage féroce est peut-être le seul qui caractérise le gouvernement démocratique dans les grandes crises; ce n'est, en effet, que par la terreur que les révolutions populaires peuvent se soutenir un moment, pour venir ensuite périr par leurs propres excès. Philippe Artevelle comprit ce langage, prit la direction des affaires avec une main de fer, punit des peines les plus cruelles les moindres violations de ses réglements, et avec cette fermeté parvint à repousser les attaques du comte. Voyant que les assauts ne réussissaient point, Louis de Mâle convertit le siége en blocus, et parvint à intercepter tous les vivres avec tant de rigueur, que la ville aux abois, incapable de résister à un ennemi contre lequel la force ne pouvait rien, envoya demander grâce. Le comte exigea,

Digitized by Google

avant de faire connaître ses conditions, qu'on lui remît deux cents personnes qu'il désignerait.

Au retour des députés, les chefs du parti populaire convoquèrent le peuple sur la place du marché. Artevelle prend alors la parole, et, après avoir exposé la condition préliminaire, indice de ce que seraient les autres, il s'écrie avec l'accent le plus énergique : « Il ne vous » reste plus que trois choses à faire : c'est de vous confes- » ser, de communier, de vous renfermer dans une église » et de vous y faire tuer tous; ou d'aller au-devant du » comte la corde au cou; ou de me suivre et d'aller lui » présenter la bataille aux portes de Bruges. » Il ajouta que se soumettre serait une grande honte pour la ville de Gand, et qu'elle devait plutôt subir la destruction que de consentir à des conditions pareilles.

A ces mots sept mille vaillants Gantois, le désespoir dans l'âme, suivent Artevelle, qui, se faisant précéder de rebauquiers, espèce de petits canons alors en usage, traverse les lignes ennemies dont les soldats s'étaient dispersés, se dirige vers Bruges, et y pénètre au cri de guerre mille fois répété : « Gand! Gand! » Le comte, qui suivait alors une procession, saisi d'épouvante à ce cri inattendu, se sauve chez une vieille femme, où il demeure caché deux jours, pendant lesquels on ne cesse de massacrer ses partisans. Lorsque la ville de Bruges se fut déclarée, le massacre cessa, les deux cités se jurèrent amitié, et, pour preuve de leurs bons rapports, des bateaux de vivres furent triomphalement conduits jusqu'à la cité reine des communes flamandes.

La victoire sur Bruges fut le signal du soulèvement de toutes les villes flamandes. Ce fut avec une grande peine

Digitized by Google

que le comte Louis de Mâle parvint à se retirer à Lille. Il se hâta de réclamer le secours du duc de Bourgogne, son gendre, et de la cour de France, qui elle-même était dans la plus vive anxiété, car la contagion s'était étendue sur nos provinces, et les plus grandes villes étaient sous l'influence de l'esprit de révolte.

Sous la pression de l'émeute, le duc d'Anjou avait aboli les impôts de guerre dans la ville de Paris. Lorsqu'il vit le peuple calme, il songea au moyen de les rétablir; mais il fut encore arrêté par les représentations des Etats de la langue d'Oïl, qui firent entendre les plaintes du peuple et réclamèrent la publication de l'ordonnance que Charles V avait préparée avant sa mort, pour déterminer et régler les impôts. Obligé de céder à l'ascendant de cette assemblée réunie au mois de janvier 1381, le duc d'Anjou, loin d'abandonner son projet, ne chercha que les moyens de le réaliser, et pour cela il se concilia quelques bourgeois influents, et principalement Aubryot, prévôt des marchands. Hugues Aubryot avait rendu d'éminents services à la ville de Paris : après avoir élevé la Bastille, pour protéger la capitale contre les Anglais, il fit construire les premiers égouts pour faciliter l'écoulement des eaux et des immondices; il ordonna la construction de deux ponts en pierre, le petit pont et le pont Saint-Michel, et prescrivit l'érection d'un mur le long de la Seine, pour préserver le quartier Saint-Antoine des inondations. Comme les écoliers de l'Université tourmentaient souvent la capitale, il fit élever le Châtelet pour la défendre contre leurs attaques. Mais les ennemis qu'il s'était faits dans le long exercice de sa charge, se déclarèrent contre lui; et comme on le savait le protégé du

Digitized by Google

duc d'Anjou et du duc de Bourgogne, le peuple, pour le perdre plus sûrement, l'accusa de sacrilége, le dénonça comme ayant fait rendre aux Juifs, l'année précédente, les enfants israélites qui avaient été baptisés. L'Université soutint l'accusation avec une extrême vivacité, le fit condamner à une forte amende et à la pénitence publique, qu'il subit sous le parvis de Notre-Dame, sur un échafaud dressé à cet effet. Epouvanté par ce coup, le duc d'Anjou n'osa proposer à Paris, pour le moment, le nouvel impôt des aides.

Se croyant plus fort dans les provinces que dans la capitale, le duc d'Anjou essaya d'établir arbitrairement à Rouen un droit sur les boissons et sur les draps, ce qui excita une émeute. Le peuple, poussé par une rage forcenée, se jeta sur les collecteurs royaux, les égorgea, prit la caisse publique, et courut à Saint-Ouen pour détruire la charte des priviléges que cette église possédait.

Le roi se rendit à Rouen, accompagné de ses oncles; à peine arrivé, il fit raser la porte par laquelle il était entré. En passant près du beffroi de la ville, il ordonna d'enlever la cloche qui servait à réunir la commune, et enjoignit à tous les bourgeois de porter en personne leurs armes au château royal. Le jour suivant, les principaux coupables, condamnés à mort par le conseil du roi, subirent la peine capitale, en vue du peuple; enfin, des commissaires royaux furent chargés de recueillir l'impôt sur les boissons et la vente des draps.

Le duc d'Anjou avait, dans les mêmes circonstances, établi à Paris une aide d'un douzième denier sur les comestibles. Après avoir procédé à l'adjudication de cet

Digitized by Google

impôt à huis-clos, dans les halles, le duc, n'osant le faire proclamer par la voie ordinaire, recourut à un moyen tellement bizarre, qu'on peut à peine se persuader qu'il ait été employé. Un homme à cheval, une trompette à la main, parcourt Paris, assemble la multitude, lui annonce qu'on a volé la vaisselle du roi, promet une riche récompense à celui qui l'aurait retrouvée, et, tandis que le peuple le regarde ébahi, part au galop, s'arrête à un jet de pierre et publie que, le lendemain, il sera perçu une aide d'un douzième sur les vivres et disparaît à l'instant. Le lendemain matin, les receveurs de l'impôt s'installent aux halles, s'approchent d'une pauvre femme qui venait de vendre du cresson et demandent le douzième du prix. A ce mot, la foule se précipite sur le malheureux receveur et le traîne dans la fange; le cri *aux armes!* retentit dans les rues; la multitude court à l'Arsenal, en enfonce les portes et saisit des maillets de plomb, la seule arme qu'elle y trouve; c'est de là que les insurgés prirent le nom de *Maillotins*. Le Châtelet, l'évêché, Saint-Germain-des-Prés, les prisons, furent forcés, et tous les prisonniers relâchés. L'ancien prévôt des marchands, Aubryot, recouvra alors la liberté et se retira dans sa patrie; l'atmosphère des séditions ne lui convenait pas.

Après avoir contraint Rouen à reconnaître l'autorité de la loi, le jeune roi revint vers la capitale pour la punir; il fut arrêté par l'Université, qui vint demander grâce pour les rebelles. Le vertueux Jean Desmarets, dont l'esprit pacifique voulait tout concilier, apporta à la ville la réponse du roi, qui exigeait la punition des chefs de la révolte. Le prévôt, pour se conformer

Digitized by Google

aux ordres du souverain, fit arrêter les plus coupables et dressa en vue de tous l'instrument de leur supplice, ce qui réveilla la fureur de la population; elle le brisa et menaça le prévôt de mort s'il osait encore hisser le hideux instrument. Sur sa promesse que tout serait ajourné et qu'il recourrait à la clémence du roi, il fut rendu à la liberté. Mais, la nuit suivante, on commença les exécutions à la faveur des ténèbres, pour en dérober la sévérité; l'histoire s'est chargée de nous la faire connaître. Les corps des victimes étaient jetés dans la Seine avec cet écriteau : « Laissez passer la justice du roi. » Plus tard, la *justice du peuple* jetait les corps de ses victimes dans les flots, qui les rapportaient sur les bords pour accuser leurs bourreaux.

Le duc d'Anjou, qui s'était approché de Paris à la tête d'une armée de bandits, lui livra pour solde le pillage des faubourgs et de la banlieue. Aussitôt que cette coupable licence fut accordée, tous les habitants des faubourgs et des environs de la capitale refluèrent dans la ville, abandonnant leurs maisons et leurs meubles à une soldatesque furieusè qui incendiait les maisons et les meubles qu'elle ne pouvait emporter. Emus des cris de douleur d'un peuple au désespoir, l'évêque de Paris, Enguerrand de Coucy, l'abbé de Saint-Denis, le président du Parlement, se rendirent auprès du roi, lui présentèrent, de la part du peuple, des marques de repentir et demandèrent grâce pour lui. La ville consentit à payer 100,000 francs pour tenir lieu de subsides; à cette condition, le roi et les princes rentrèrent à Paris.

Le mal qui rongeait l'intérieur de la France se faisait aussi vivement sentir dans le Languedoc; cette province,

Digitized by Google

riche et extrêmement étendue, semblait pour ainsi dire indépendante du reste du royaume. Une partie du peuple, soit qu'il ne pût supporter les oppressions du duc de Berry, soit qu'il fût saisi de cette espèce de vertige qui travaillait tout le reste de la France, abandonna ses champs, se forma en bandes pour parcourir le pays, attaquer les nobles, les riches et surtout les partisans du prince. Ces brigands, nommés *Tuchins*, étaient assurés de trouver protection parmi la basse classe et la petite bourgeoisie des villes.

Tout en travaillant à comprimer ces petites émeutes, le duc d'Anjou s'occupait spécialement d'augmenter ses trésors, qui lui étaient nécessaires pour la grande affaire qu'il avait à suivre. Après la mort de la reine de Naples, qui l'avait institué héritier de sa couronne, Charles de Durazzo, protégé par Urbain VI, non-seulement se fit proclamer à Naples, mais il envoya même des lieutenants dans le duché de Provence, où le duc d'Anjou s'était fait connaître d'une manière très désavantageuse pendant son commandement dans le Languedoc.

Un trop long retard ayant compromis les intérêts du duc d'Anjou, non-seulement en Italie, mais encore au sud-est de la France, il se hâta de prendre la route du Midi et passa par Avignon, afin d'obtenir l'appui de Clément VII, qui détermina le duc de Genève à embrasser son parti. La réputation de richesses que le duc s'était acquise en s'emparant des trésors de Charles-le-Sage et en pressurant le peuple, attira sous ses drapeaux une foule de soldats de tous les pays. La Provence, trop faible pour opposer de la résistance, se soumit aussitôt qu'il parut, ce qui remplit d'enthousiasme les soldats français

Digitized by Google

et leur prépara de brillants succès dans le royaume de Naples. Mais les affaires de France nous pressent trop pour exposer ici les différentes circonstances de cette expédition; le lecteur nous pardonnera de différer un peu de les lui mettre sous les yeux.

Le départ du duc d'Anjou pour l'Italie avait remis toute l'autorité entre les mains du duc de Bourgogne, car le duc de Berry était constamment en Languedoc occupé des affaires de son gouvernement, et le duc de Bourbon, quoique doué d'éminentes qualités, cédait presque toujours à l'ardeur du duc de Bourgogne. Le premier emploi que ce puissant seigneur fit de sa prépondérance sur la direction des affaires, fut de jeter la France dans une guerre contre la Flandre. Le lecteur se souvient que Louis de Mâle, forcé de se retirer à Lille, avait imploré le secours de la France et de son gendre, le duc de Bourgogne, héritier présomptif de ses vastes domaines.

Le jeune roi, âgé de quatorze ans, exercé au maniement des armes, avide de gloire, pressait son conseil de ne pas retarder l'expédition, et se montrait mille fois plus empressé que le duc de Bourgogne, son oncle. Pour ne pas prendre sur lui-même la responsabilité d'une telle entreprise, ce prince rappela son frère du Languedoc et fit convoquer un grand conseil pour y discuter la nécessité de l'expédition projetée. L'assemblée, regardant le mal comme contagieux, jugea l'expédition de la plus haute importance et demanda qu'elle fût faite dans le plus bref délai. L'ordre fut aussitôt expédié à tous les vassaux de se réunir à Arras, à la mi-octobre, pour entrer immédiatement en campagne. Comme ce terme

Digitized by Google

paraissait trop long au roi, le duc de Bourgogne se rendit, accompagné de Charles VI, à Saint-Denis et fit prendre solennellement l'oriflamme.

Afin d'être en état de tenir tête à la France, les Flamands recherchèrent l'appui du roi d'Angleterre, lui offrirent leur duché, l'engagèrent à prendre le titre de roi de France, lui demandèrent une armée et la restitution de 200,000 écus avancés autrefois par Jacques Artevelle à l'Angleterre. Les oncles du roi d'Angleterre, aussi avides que ceux du roi de France, incapables, après avoir vidé le trésor, de mettre sur pied une armée, félicitèrent les Flamands de leur zèle patriotique et déclarèrent ne pouvoir leur accorder aucun secours, ni la restitution de la dette dont ils reconnaissaient d'ailleurs l'existence.

Afin de traîner en longueur et d'arriver à la mauvaise saison, Artevelle envoya deux ambassadeurs au roi de France pour traiter de la paix. Charles VI ordonna à ses émissaires de parcourir les villes de Flandre et d'en sonder les dispositions : ils lui répondirent qu'on ne voulait pas de paix en Flandre. Il fallait prendre les armes.

L'armée française, entrée en campagne dans les premiers jours de novembre, avait deux routes pour arriver au cœur du pays ennemi : l'une directe et facile; mais, pour la suivre, il fallait franchir la Lys, dont tous les ponts avaient été coupés, à l'exception de deux, dont on avait fortifié les têtes et qui étaient défendus par de bonnes troupes; la seconde, longue et difficile; elle exigeait qu'on remontât jusqu'à la source de la Lys, vers la ville d'Aire, ce qui, du reste, rapprochait l'armée française d'Oudenarde, où les ennemis paraissaient être

Digitized by Google

concentrés pour le siége de la place ; mais il y avait grand danger de n'arriver en face des Flamands qu'au moment des pluies et lorsque le pays serait impraticable. Le chemin le plus court fut, en conséquence, adopté.

A son arrivée en face de Commines, Olivier de Clisson, commandant de l'armée française, se trouva dans un grand embarras, parce que le tablier du pont jeté sur la Lys avait été enlevé par les ennemis. Le sire de Sempy lui conseilla de faire passer sur des barques et de déposer dans un lieu couvert ses troupes les plus valeureuses, qui attaqueraient le lendemain l'ennemi en queue, tandis qu'il l'attaquerait de front, en jetant des madriers sur les piles du pont ruiné. Cette attaque eut un plein succès.

« Les premiers pillards, dit Froissard, ne faisoient » compte de draps entiers de pennes ni de tels joyaux, » fors de l'or et de l'argent qu'ils trouvoient. Mais ceux » qui vinrent depuis rançonnèrent tout au net le pays, » ni rien n'y laissèrent, car tout leur venoit bien à ». point. »

L'armée française s'empara de Menin presque sans coup férir, et peu après parut sous les murs d'Ypres, ville brave et fanfaronne lorsque le danger était éloigné, mais extrêmement timide devant un ennemi puissant. Les patriotes, ardents révolutionnaires, poussaient à une défense désespérée, fallût-il même s'ensevelir sous les ruines de la ville ; mais les bons bourgeois firent prévaloir le parti de la paix ; Ypres se soumit et ouvrit ses portes au roi de France, à condition qu'il se contenterait d'une contribution de guerre de 40,000 francs.

La soumission d'Ypres, l'une des têtes de la coalition,

Digitized by Google

rendit la liberté d'action à la plupart des villes maritimes qui s'étaient laissé entraîner, moins par conviction et par ardeur patriotique que pour suivre le mouvement donné et se soustraire aux menaces des villes rebelles. Non contentes de se soumettre, Cassel, Bergues, Bourbourg, Gravelines, Furnes, Dunkerque, Turnhout, etc., voulurent donner des gages de leur sincère retour à l'obéissance, et pour cela saisirent les émissaires de Philippe Artevelle, les chargèrent de chaînes et les envoyèrent au roi de France. Sans trop s'inquiéter si ces villes reconnaissaient bien l'autorité de leur seigneur, le roi Charles VI reçut avec une vive satisfaction 60,000 livres qui lui furent offertes, et se laissa nommer *droiturier seigneur*.

Accablé par ces défections, et pour en empêcher de plus considérables, Artevelle, au lieu d'attendre la saison des pluies et des frimas pour contraindre ses adversaires à se retirer sans combat, écouta plus son ardeur patriotique que la prudence, se porta à Rosbecque, y attendit les Français, couvrit son front de fossés et rangea ses troupes en bataille une heure avant le jour, le 27 novembre 1382.

Si l'armée française était moins nombreuse que celle des Flamands, elle était bien mieux équipée; ses lances étaient plus longues, les cottes de mailles et les cuirasses de ses soldats les couvraient complétement; elle avait d'ailleurs un habile général dans la personne du connétable de Clisson, qui, après avoir fait soigneusement reconnaître la position des ennemis, forma l'aile droite de son avant-garde, son aile gauche de son arrière-garde, et fit déployer l'oriflamme au centre.

Digitized by Google

La position choisie par Artevelle était bonne, difficile à emporter, s'il avait eu la patience d'attendre son adversaire. Mais ses soldats sur pied dès une heure avant le jour, se trouvant glacés, pouvant à peine manier leurs armes, demandèrent à grands cris à marcher contre les Français. Obligé de céder, Artevelle se mit au milieu de ses braves Flamands, les rangea en phalange compacte et profonde, attacha chaque soldat à son voisin, afin de ne laisser aucun passage à l'ennemi pour pénétrer dans l'intérieur de cet immense carré, et s'avança d'un pas égal et la pique basse.

Au moment où les Flamands atteignirent les Français, l'artillerie, qui couvrait tout leur front, fit une décharge qui renversa un assez grand nombre de soldats, et la phalange des Flamands, venant fondre immédiatement dans cette trouée, repoussa la ligne française de plusieurs pas en arrière. Ils arrivèrent avec l'impétuosité irrésistible du sanglier, portant de l'épaule et de la poitrine leurs pieux acérés. Mais leur front était beaucoup moins large que celui des Français; ils ne frappaient ainsi que sur le centre, qu'ils enfoncèrent, tandis que les deux ailes, s'avançant de droite et de gauche, vinrent donner contre leurs flancs. Alors Artevelle put reconnaître, mais trop tard, l'inconvénient de sa manœuvre, qui avait réussi contre des milices inexpérimentées, et qui ne valait rien contre une armée où chaque corps avait des chefs habiles et prompts à profiter des avantages qu'on leur offrait. Toute l'armée flamande ne formant qu'une seule masse sans aucun espace entre les corps réunis, ne pouvait se défendre sur les côtés. Les longues lances des chevaliers, venant frapper par le

Digitized by Google

flanc la phalange qui se trouvait toute découverte, les files de droite et de gauche fléchissaient par les côtés, se serraient les unes contre les autres, et le centre de ce grand corps de bataille, pressé de part et d'autre, écrasé par tout le poids de deux ailes françaises et de ses propres soldats, était suffoqué et ne pouvait plus faire aucun mouvement. Des milliers d'hommes périrent sans avoir reçu aucune blessure, seulement pour avoir été foulés jusqu'à la mort. Au moment où la mêlée avait commencé, le soleil avait percé les brouillards qui, le matin, couvraient la terre, ce que les Français regardèrent comme un miracle opéré par le déploiement de l'oriflamme. De ce moment jusqu'à la totale défaite des Flamands, il se passa à peine une heure et demie : la colonne qui avait fondu sur le centre de l'armée française avec tant d'impétuosité, n'était plus qu'une cohue où chaque homme ne pouvait presque remuer aucun membre et attendait la mort, qu'il ne pouvait pas donner. Les chevaliers, qui méprisaient et haïssaient la canaille insolente contre laquelle ils venaient de combattre, ne donnèrent de quartier à personne. Ces soldats aventuriers, avides de piller les riches bourgeois flamands dont ils croyaient les vêtements cousus d'or, se glissaient par dessous les piques pour les égorger avec leurs couteaux, sans rencontrer aucune résistance. Jamais on n'avait vu dans une bataille un massacre plus effroyable. Les hérauts d'armes rapportèrent qu'ils avaient trouvé sur le champ de Rosbecque 26,000 cadavres, sans ceux qui furent tués dans la poursuite. Les 9,000 Gantois y furent tous tués, et au milieu d'eux on trouva le corps de Philippe Artevelle; le jeune roi, qui un jour plus tard accom-

Digitized by Google

plissait sa quatorzième année, avait promis une belle récompense à celui qui le découvrirait (1).

La brillante victoire de Rosbecque eut un grand effet sur toute la Flandre; les villes ouvraient elles-mêmes leurs portes au vainqueur; le siége d'Oudenarde fut abandonné par les patriotes; Bruges, qui avait cédé plus à la peur qu'à ses propres dispositions, manifestait la volonté de faire acte de soumission, malgré la présence de Pierre Dubois, qui, ne se croyant pas en sûreté dans cette place, courut à Gand, le guêpier flamand, le foyer insurrectionnel. Gand, qui venait de perdre la fleur de ses guerriers à Rosbecque, frappé de la mort d'Artevelle, son plus grand citoyen resté sur le champ de bataille, était sous le poids d'un irremédiable abattement; ses plus chauds patriotes étaient silencieux, ses portes sans gardes et ouvertes à l'ennemi; tout annonçait une ville désormais incapable de se défendre, prête à s'abandonner à la discrétion du vainqueur, sans même songer à composer avec lui. Dubois rentra dans Gand, réveilla le peuple de cette apathie, lui montra les chemins défoncés par les pluies qui commençaient à tomber depuis quelques jours, la guerre devenue impossible pendant l'hiver, et parvint, par ses discours, à faire remonter l'espérance dans tous les esprits et à persuader que, si Gand devait périr, du moins ce ne serait pas cette année.

Cependant l'armée française approchait de Bruges, qui, malgré son dévouement primitif au comte, avait trop suivi les conseils sanguinaires de Dubois et mis à mort les principaux partisans de Louis de Mâle.

(1) Sismondi.

Digitized by Google

Déterminée à se soumettre, cette ville, après avoir fait transporter en Hollande, sur des chariots l'or, l'argenterie et les étoffes les plus précieuses des plus riches maisons, ordonna à des ambassadeurs de s'acheminer vers le camp français, et d'offrir au roi de France 120,000 florins pour sa rançon. Charles VI fut d'abord irrésolu, parce qu'il avait promis le pillage de la place à ses soldats; il céda enfin aux pressantes sollicitations du comte de Flandre et du duc de Bourgogne, et accepta les offres de la ville. Comme l'armée murmurait, le roi lui montra, à une faible distance, la ville de Courtray, où se trouvait un trophée douloureux pour la France. Plus de cinq mille éperons de la première noblesse française étaient suspendus depuis quatre-vingts ans dans la principale église, et rappelaient l'affreuse défaite de la brillante armée de Philippe-le-Bel, en 1302.

Charles VI crut laver l'affront reçu par les Français en commettant des actes de barbarie, qui déshonorent leurs auteurs lorsqu'ils ne sont point excusés par la chaleur du combat ou une résistance opiniâtre. Car, non content d'envoyer au-devant du vainqueur pour demander à se soumettre, Courtray avait fêté les soldats pendant plusieurs jours et se montrait disposé à se dessaisir de son trophée. Le comte de Flandre demanda grâce pour cette ville; « le roi répondit sèche-» ment qu'il n'en ferait rien; le comte depuis n'osa » relever le mot, mais se départit du roi et s'en alla en » son hôtel. » En effet, le 12 décembre, la ville fut mise au pillage et abandonnée à la brutalité du soldat, qui commit tous les excès auxquels peut être livrée une ville prise d'assaut. Le duc de Bourgogne fit transporter,

Digitized by Google

dans *sa bonne ville de Dijon*, l'horloge et le carillon de Courtray, qui passaient pour des chefs-d'œuvre. On ne peut s'empêcher de crier : Honte à celui qui a prescrit cet abominable massacre, cette dévastation sans nom! On en a rejeté tout l'odieux sur le roi Charles VI. Mais un enfant de quatorze ans était-il donc assez ferme dans ses volontés pour les faire exécuter contre les désirs de tant d'illustres officiers qui commandaient en son nom? Quoi qu'on en ait dit, c'est une tache pour toute l'armée, pour les principaux chefs aussi bien que pour leur roi.

Pendant que la Flandre succombait, les agitateurs français avaient l'œil tourné sur notre armée, non point pour lui souhaiter des succès ou se réjouir de ses triomphes, mais pour demander l'heure de sa défaite et lever l'étendard de la révolte. Une révolution organisée sur des bases réellement formidables, acceptée par plusieurs grandes villes du royaume, telles que Paris, Rouen, Châlons, Troyes, Sens, Orléans, devait éclater aussitôt que les bons bourgeois de Flandre, en rapport permanent avec les conspirateurs, auraient fait connaître un échec de l'armée française. Tel a été dans tous les temps le caractère de ces prétendus patriotes; ils calculent sur l'abaissement de leur patrie, comme l'usurier sur les calamités publiques. A Paris, le mouvement eût éclaté si un bourgeois, nommé *Nicolas Flamard,* n'eût conseillé d'attendre l'événement de la guerre de Flandre : « Si » ceux de Gand, leur disait-il, viennent à leur entente, » ainsi qu'on espère bien, adonc sera-t-il heure de ce » faire; ne commençons pas chose dont nous nous puis- » sions repentir. »

Digitized by Google

Le peuple de Paris, compromis par un complot avorté, mais persuadé peut-être que le roi ignorait toutes ses manœuvres coupables, voulut préparer la plus pompeuse entrée royale, dans l'espoir de faire oublier, sous l'apparence d'un grand zèle, les révoltes précédentes. « Comme la pompe militaire semblait plaire au jeune roi, trente mille bourgeois, les uns armés de maillets, les autres d'arbalètes, d'autres d'épées et de boucliers, vinrent à sa rencontre, se rangèrent, à son approche, comme une armée prête à livrer bataille. Un officier partit aussitôt pour connaître leur dessein. — Honorer le roi, répondirent les bourgeois. — La première marque de respect, leur fut-il dit, c'est l'obéissance; le roi vous ordonne de déposer vos armes et de rentrer dans vos foyers. »

Cette réponse sévère apprit aux plus coupables que toutes leurs trames étaient connues; ils déposèrent les armes en silence, de peur d'irriter un roi qui était à la tête d'une armée victorieuse. Avant d'entrer dans sa capitale, le roi ordonna de faire disparaître tous les signes des rébellions passées, de dépendre les portes de la cité, de briser les chaînes de fer établies à l'extrémité de chaque rue. Lorsque tous les signes de révolte eurent disparu, que les rues furent libres pour poursuivre et comprimer en un moment le moindre mouvement de rébellion, le roi fit son entrée solennelle dans sa capitale, tâchant de feindre un air courroucé sur son visage de quinze ans; il alla déposer à Notre-Dame un drapeau semé de fleurs de lys d'or, s'installa ensuite au Louvre et prescrivit des visites domiciliaires, afin de connaître les plus coupables et d'avoir des preuves authentiques de leur culpabilité. Les arrestations suivirent de près, les prisons se rempli-

Digitized by Google

rent; puis recommencèrent ces noyades affreuses dont nous avons déjà donné une idée. Parmi les nombreuses victimes qui succombèrent alors, il en est une qui excita le plus vif intérêt : c'est l'avocat-général Jean Desmarets, l'organe des lois, l'honneur du Parlement, l'amour de ses concitoyens. Au lieu de vouloir combattre les émeutiers de front, de faire une recherche rigoureuse des conspirateurs pendant l'absence du roi, il avait mis une grande prudence dans le maintien de l'ordre et la répression des délits et était ainsi parvenu à empêcher un immense soulèvement. Ce vertueux vieillard, âgé de plus de soixante-dix ans, accusé de complicité par les têtes ardentes, fut condamné à subir la mort ignominieuse du gibet.

La terreur était à son comble dans la capitale; chacun se regardait sans oser même se demander quand cesseraient les exécutions qui se succédaient sans cesse. La vieille duchesse d'Orléans, fille de Charles IV, touchée de compassion pour le malheur d'un peuple infortuné, vint, en longs habits de suppliante et de deuil, se jeter aux pieds du roi et lui demander grâce pour une ville qui avait été assez punie de s'être laissé entraîner par quelques hommes insensés. Le roi lui répondit qu'à cause d'elle les exécutions seraient suspendues. La ville respira un peu. Enhardie par ce moment de calme, l'Université vint en corps implorer *la mercy* du roi et de ses oncles. Le duc de Berry répondit au nom du monarque que, *quoique tous les habitants de Paris eussent mérité la mort, les plus coupables seuls continueraient à être recherchés et à être punis.* Dès que cette réponse est connue, tout s'émeut, toute la ville veut tenter un der-

Digitized by Google

nier effort, tout ce que Paris compte de plus respectable par le rang, l'âge et la vertu, se met en marche pour la cour et sollicite la faveur d'être présenté au roi, qui monte alors sur un trône : *les dames et les damoiselles, sans coiffure, échevelées, se jettent à ses pieds;* les hommes mettent le genou en terre et demandent grâce. Dans ce moment sublime, le chancelier prend la parole au nom du roi, retrace la grandeur du crime des Parisiens, lit les peines qu'ils avaient méritées, déclare qu'il y a encore dans Paris un grand nombre de coupables dignes de mort, puis se tourne vers le roi pour réclamer que la justice ait son cours. A cet arrêt de mort, un cri s'élève du milieu de la foule : *Miséricorde!* puis les larmes coulent avec abondance, les sanglots déchirent les cœurs. Le roi, enfin touché, consent à faire grâce de la vie aux coupables et commue leur peine en une amende.

Tous ceux qui étaient portés sur la liste des criminels furent appelés à la Chambre du conseil pour être taxés selon leur crime et leur fortune : les uns à 3,000, les autres à 6,000 et plusieurs à 8,000 livres. On croit que ces amendes montèrent à la somme énorme de 960,000 florins, qui passèrent presque entièrement entre les mains des ducs de Berry et de Bourgogne, car il n'y avait aucun contrôle pour l'argent ainsi perçu.

Non content de frapper de mort les citoyens des villes qui avaient pris part à la conspiration, telles que Rouen, Reims, Chalons, Troyes, Orléans, le roi les soumit à une amende qui servit à payer la plupart des grands officiers de la couronne.

Le roi profita de ce moment favorable pour rétablir les impôts supprimés au commencement du règne et fit

Digitized by Google

publier, à son de trompe, le rétablissement des gabelles, celui d'une aide de douze deniers par livre sur le prix de toute marchandise vendue, du quart de la valeur du vin débité à pots, et d'une augmentation de douze sous sur le droit d'entrée du vin qu'on introduisait par muids.

Les provinces méridionales de la France avaient aussi leurs agitateurs, monstres terribles connus sous le nom de Tuchins, que nous avons déjà fait connaître. Ces farouches redresseurs des torts de la fortune s'étaient donné la mission cruelle de saisir les nobles, de les maltraiter et de les obliger à devenir pauvre peuple. Dans leurs voyages, les nobles revêtaient l'habit du paysan, déguisement qui n'avait pas toujours le pouvoir de les soustraire aux tourments, car lorsque leur bonne mine, leurs manières distinguées les trahissaient sous leurs vêtements grossiers, les Tuchins les saisissaient et les torturaient à plaisir. Les Etats de Languedoc, convoqués pour remédier à ce mal, accordèrent tous les subsides nécessaires pour former des compagnies et poursuivre les prétendus égalitaires. Le pays fut alors parcouru dans tous les sens; il y eut une multitude de petits combats qui présentent trop peu d'intérêt pour que nous en mettions le tableau sous les yeux du lecteur. Les Tuchins qu'on pouvait surprendre étaient suspendus aux arbres, au milieu des campagnes, à l'approche des bourgades, afin d'imprimer de l'effroi à tous les membres de l'association, qui disparut entièrement devant une police sévère.

Cependant la Flandre s'agitait toujours; Pierre Dubois triomphait; selon sa prédiction, l'armée française, arrêtée par la saison des pluies, n'avait pas atteint le foyer de l'insurrection. Gand, le centre de l'agitation,

Digitized by Google

demeurait debout, plus fier que jamais, appelant dans son sein les débris de l'armée de Rosbecque et tous les patriotes déclarés des villes soumises par les Français. Pierre Dubois, Pierre Winter et François Ackermann réunirent ainsi une armée beaucoup plus nombreuse et plus décidée que celle qui avait combattu à Rosbecque. Ackermann se met à la tête de cette troupe intrépide, tombe sur Ardenbourg, surprend la garnison française, la passe au fil de l'épée, ravage toutes les campagnes qui tenaient pour le comte de Flandre et revient couvert de lauriers. Quoique ce succès fût peu important en lui-même, on ne peut cependant se dissimuler qu'il était bien capable de relever le courage des soldats démoralisés et d'exalter l'ardeur guerrière des fougueux patriotes.

Cependant le foyer des intrigues contre la France était toujours l'Angleterre. Pressée par les négociateurs flamands, poussée par le démon de la jalousie, tourmentée par le récit de la brillante victoire de Rosbecque, animée par le sentiment religieux, par son attachement pour Urbain VI et la haine qu'elle portait à Clément VII, pape reconnu par notre patrie, elle se détermina à reprendre les armes. Les écrits les plus outrageants pour la France, pour son pape, pour les schismatiques clémentins, parcourent les Iles Britanniques; on appelle aux armes les amis sincères de l'unité catholique; une croisade se publie; des indulgences sont accordées à tous ceux qui s'armeront pour soutenir la cause du Pape légitime et détruire l'antipape.

L'armée anglaise, débarquée à Calais, avait reçu l'ordre de se porter vers l'intérieur de la France; mais l'évêque de Norwich, sous le spécieux prétexte de purifier les

Digitized by Google

provinces flamandes, se dirigea vers ces contrées, cédant à l'impulsion de certains personnages qui savaient la Flandre beaucoup plus riche que la France et voulaient ramasser un riche butin.

En quittant Calais, l'évêque de Norwich tourna brusquement vers le nord et tomba subitement sur Gravelines, qui, ne soupçonnant pas sa marche, fut bientôt emporté et livré aux horreurs d'une ville prise d'assaut.

L'armée anglaise continua sa route, enlevant tout sur son passage; elle joignit les troupes de Gand, emporta les grandes places qui restaient au comte et se prépara à marcher sur Paris. Charles VI voulut prévenir ses coups; il mit à la tête de ses soldats le connétable de Clisson qui, toujours poussé par une haine implacable contre les Anglais, fit publier dans toute l'armée l'ordre de mettre à mort sans miséricorde tout Anglais qui tomberait sous la main du soldat français. On raconte des choses horribles du sac de Bergues-Saint-Vinox. Cette place, abandonnée par les Anglais et par une partie des habitants, réclama vainement la miséricorde du roi. Charles VI ne voulut accorder aucune composition, et ordonna de monter à l'assaut d'une ville dont les portes étaient ouvertes et sur les murs de laquelle il n'y avait pas un seul défenseur. Tout fut passé au fil de l'épée, à l'exception de quelques religieuses à qui la vie fut conservée.

Les Anglo-Flamands, pressés par les Français, allaient être écrasés lorsque le duc de Bretagne, Jean de Montfort, secrètement lié aux Anglais, quoiqu'il eût juré fidélité au roi de France, intervint pour la paix et obtint d'abord une trève, à la faveur de laquelle les Anglais et les Gantois purent se retirer sans avoir éprouvé de pertes considérables.

Digitized by Google

Des conférences s'ouvrirent pour une paix définitive entre la France et l'Angleterre, celle-ci et l'Ecosse, Louis de Mâle et ses sujets. Mais, dès le début des conférences, surgirent de grandes difficultés, surtout de la part du comte de Flandre, qui ne voulait pas que les Gantois fussent compris dans le traité de pacification générale, se réservant de les punir comme ils le méritaient. Meyer, historien flamand, prétend qu'emporté de fureur en entendant une telle proposition, le duc de Berry tira son épée et la plongea dans le sein du comte. Quoi qu'il en soit du genre de mort, il est certain que le comte mourut à peu près dans ces circonstances, ce qui facilita beaucoup les préliminaires de la paix. Le 26 janvier 1384, fut signée une trève dans laquelle furent compris tous les alliés de la France et de l'Angleterre, les Ecossais, les Gantois et les Castillans.

Le duc de Bourgogne, héritier de la riche Flandre, fut reconnu sans opposition par toutes les villes de cette province, à l'exception de Gand, qui réclamait toujours son indépendance. Persuadé que, pour dominer un peuple aussi remuant que les Flamands, il avait besoin de l'alliance d'une nation puissante, le duc de Bourgogne maria son fils Jean à la fille du comte de Hainaut, et donna sa fille Marguerite de Bourgogne à Ostrevant, fils d'Albert de Bavière. Au milieu des fêtes de ces mariages, le roi, ayant entendu vanter les grâces et l'esprit de la célèbre Isabeau de Bavière, la demanda en mariage, et reçut bientôt à Amiens une femme qui devait faire verser des larmes de sang à sa patrie adoptive. Isabeau de Bavière arriva à Amiens dans un costume si pauvre, qu'on lui fit *changer d'habits parce que les siens étaient trop simples, selon l'état de la France.*

Digitized by Google

Quatre jours après l'arrivée de la princesse, quoique le roi ne sût pas un mot d'allemand, ni Isabeau un mot de français, et qu'ils ne pussent converser que par interprète, le mariage fut célébré solennellement.

Au milieu même des joies de l'hyménée les bruits de guerre se faisaient entendre. On préparait des armements considérables contre les Anglais, qu'on se proposait d'attaquer sur trois points différents, en Guyenne, en Flandre et en Ecosse.

Afin d'opérer une puissante diversion dans l'Ecosse, qui se débattait toujours courageusement sous les griffes du lion britannique, l'amiral Jean de Vienne fut chargé de conduire une armée française dans ce royaume. Il débarqua à Edimbourg, ville ou plutôt chétive bourgade, qui contenait à peine quatre cents maisons de pauvre apparence. Ce pays, n'offrant pas de ressources à l'armée française, ne fut guère mieux traité par nos soldats que par les Anglais. Aussi, dans cette expédition, tout se borna à des courses sur les terres du roi d'Angleterre, sans aucun événement militaire digne d'être cité.

La Flandre, l'indomptable Flandre, avait toujours une partie de ses citoyens sous les armes. Les Gantois, toujours plus audacieux, à mesure qu'on les resserrait de plus près, se portèrent sur Dam, et se rendirent maîtres d'un port qui pouvait leur donner des communications faciles avec l'Angleterre. La nouvelle de la chute de Dam arriva au roi à Amiens, le lendemain de ses noces; cinq jours après il était devant cette place; les Gantois l'abandonnèrent sans défense à la colère du roi, qui l'emporta d'assaut et la livra à la merci d'une soldatesque irritée.

Digitized by Google

Le duc de Bourgogne, héritier par sa femme du comté de Flandre, était accablé de douleur des maux que ses sujets indociles attiraient sur ses terres; il essaya de détourner les horribles calamités qui menaçaient Gand, d'ailleurs si digne de châtiment. Informé que la ville voulait traiter avec lui, le duc de Bourgogne commença dès-lors à exalter la valeur des Gantois dans le camp des Français; il exagéra la difficulté de prendre d'assaut la ville, et la longueur du temps qu'exigerait un blocus pour la réduire par la famine; il finit par conseiller au roi de licencier son armée et de rentrer en France, conseil que Charles VI suivit à l'instant.

Le duc de Bourgogne consentit à accorder à Gand les franchises que cette ville avait demandées à son beau-père, et fit la paix à ces conditions.

Les Anglais possédaient encore dans la Guyenne quelques châteaux forts, où accouraient leurs nationaux pour se former en bandes d'aventuriers, parcourir le pays soumis à la domination française et y recueillir du butin. Le duc de Bourbon, chargé de réprimer ces incursions et de détruire les repaires de ces brigands, enleva Montluc, la Tronchette, Archiac et plusieurs autres forts de l'Angoumois et de la Saintonge. La place de Taillebourg succomba après neuf semaines de tranchée. La prise de Breteuil termina les travaux de la campagne. Le duc de Bourbon se proposait de chasser l'année suivante les Anglais de la Guyenne; mais il fut appelé à prendre part à une grande expédition, qui aurait pu avoir d'immenses résultats, si elle avait été bien conduite.

Une guerre de succession ayant attiré en Espagne le

Digitized by Google

duc de Lancastre, le roi de France repoussa les conditions de paix présentées par l'Angleterre, et fit des préparatifs de guerre si prodigieux, qu'on crut la France décidée enfin à prendre sa revanche des maux que les Anglais lui avaient fait subir. Toutes les mesures semblaient parfaitement prises; des alliances avaient été formées, des vivres amassés, des diversions habilement préparées. Pour occuper les Anglais, un corps de troupes se rendit en Castille, et, par le butin qu'il fit, attira à sa suite une multitude de pauvres compagnons, chevaliers et écuyers de la Beauce, du Berry, de l'Auvergne, du Poitou et de la Bretagne.

Cette guerre n'était qu'une simple diversion, car le grand projet concernait l'Angleterre. A la seule annonce de cette expédition, les chevaliers disaient du ton de la plus vive satisfaction et de la plus ferme confiance « que » par eux Angleterre seroit toute perdue et exilée (livrée » au désordre), tous les hommes morts, et femmes et en» fants dessous âge amenés en France et tenus en ser» vitude. » Les préparatifs étaient réellement prodigieux, et jamais la France n'avait rien vu de pareil. Depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à la Castille, il n'y avait pas un vaisseau, un grand navire, une chaloupe qui n'eût été requis et conduit au port de l'Ecluse. Une ville de bois, de trois mille pas de diamètre, munie de tours et de retranchements, était formée de pièces de rapport qu'on pouvait monter ou démonter à volonté. Une armée entière pouvait y être renfermée. Quoique notre industrie soit très développée, nous n'avons pas, je crois, d'ouvrage aussi gigantesque, et probablement aussi bien travaillé, car toutes les boiseries qui nous restent du moyen

Digitized by Google

âge attestent une grande perfection dans l'art de la menuiserie, poussé alors beaucoup plus loin qu'aujourd'hui. On ornait les vaisseaux de sculptures et de peintures; les mâts étaient couverts d'or et d'argent; il faut remonter à Cléopâtre pour trouver une pareille magnificence.

Cette flotte prodigieuse devait être montée par une multitude d'archers, frondeurs, hommes d'armes, etc.; on devait y embarquer 50,000 chevaux et les vivres nécessaires pour l'armée. Les approvisionnements faits pour cette circonstance nous sont dépeints dans les écrits des auteurs du temps d'une manière réellement féerique. « Les » pourveances, dit Froissart, de toute part arrivoient en » Flandre, et si grosses de vins et de chairs salées, de » foins, d'avoines, de tonneaux de sel, d'oignons, de » verjus, de biscuits, de farines, de graisses, de noyaux » (jaunes) d'œufs battus en tonneaux, et de toute chose » dont on se pouvoit aviser, ni pourpenser, que qui ne les » vit, adoncques il ne le voudra ou pourra croire. »

Lorsque ces immenses approvisionnements furent prêts, le roi quitta la capitale (mi-août 1386), marcha à petites journées, recevant des fêtes dans toutes les villes qu'il traversait, et s'avança si lentement, qu'il fut un mois à faire le voyage de Paris à Arras. Cependant l'armée française, abandonnée sans chef supérieur, se livrait à l'indiscipline et aux désordres les moins tolérables. « Tout le pays, dit Froissart, en étoit perdu, » ni au plat pays rien ne demeura qui ne fût tout à » l'abandon, sans payer ni maille ni denier. Les pau- » vres laboureurs, qui avoient recueilli leurs biens et » leurs grains, n'en avoient que paille, et s'ils en par-

Digitized by Google

» loient, ils étoient battus ou tués. Les viviers étaient » pêchés, les maisons étoient abattues pour faire du feu; » ni les Anglais, s'ils fussent arrivés en France, ne pus- » sent point voir plus grand exil que les routes (bandes » de soldats) de France y faisoient. »

Cette magnifique armée, bien conduite, aurait incontestablement obtenu de prodigieux succès dans un pays livré à l'anarchie, si le duc de Berry, qui gardait un amer souvenir de sa captivité en Angleterre et ne voulait pas en faire une seconde expérience, n'eût laissé l'armée se morfondre en Flandre. Il n'arriva à l'armée que le 30 novembre; comme le duc de Bourgogne lui faisait des reproches sur un retard qui avait compromis le succès d'une grande expédition et déçu les espérances du peuple, il répondit en badinant : « Beau frère, si nous » avons la finance et les gens qui l'aient aussi, il vaut » mieux cela aventurer que mettre le corps en péril et » en doute. »

Quoique la saison fût avancée et que les vents fussent contraires, on n'avait pas renoncé à l'espoir de faire une descente en Angleterre. Chaque jour, le soir, on marquait le lendemain pour le départ, et le lendemain les tempêtes, la mer houleuse, tous les inconvénients d'une course maritime, dans une mauvaise saison, forçaient à différer le départ. Les amiraux ayant déclaré que le passage serait désormais téméraire, sinon impossible, le roi dit alors que l'expédition était remise au mois d'avril, c'est-à-dire qu'elle ne serait pas tentée, comme chacun le comprit. Le cœur saigne de douleur quand on songe à ce que devinrent les prodigieux préparatifs faits par un grand peuple : les vivres furent vendus

Digitized by Google

pour le dixième de ce qu'ils avaient coûté; le château de bois devint la propriété du duc de Bourgogne; les vaisseaux laissés sous sa garde tombèrent, pour la plupart, entre les mains des ennemis. Cet armement prodigieux accuse encore, sous un autre point de vue, l'état réel de la société. La haute aristocratie, après s'être élevée au plus haut point de grandeur, dominée par le luxe, source et cause de bassesses, perdait chaque jour de ses richesses, de sa force et de sa virilité. Les hommes qui faisaient de tels préparatifs étaient trop petits pour ne pas en être écrasés.

Les princes de la première maison de Valois étaient fastueux, ennemis de toute subordination; ils avaient l'esprit très borné, et croyaient se relever en peuplant leurs palais de valets décorés, véritables parasites, ou plutôt sangsues des grands et du peuple. On accordait les plus grandes immunités à toute cette valetaille; et il n'y avait pas un aspirant surnuméraire de la garde-robe de quelque grand prince qui ne fût exempt des charges publiques.

La grande armée réunie auprès de l'Ecluse ne fut pas entièrement licenciée : un de nos alliés les plus fidèles, le roi de Castille, attaqué par le duc de Lancastre, qui avait entamé ses provinces et soumis la Galice, tourna ses regards vers la France, afin de rendre un peu de courage à ces lâches Castillans, qui n'osaient pas attendre les Anglais : « Car on y avoit vu et trouvé tant » de lâcheté, que on avoit petite fiance en eux, tant que » à la bataille de Naxara, comme à celle d'Aljubarrota, » toujours avoient été les Espagnols déconfis. »

Lorsque les Français eurent franchi les Pyrénées, ils

Digitized by Google

furent appelés à délibérer sur le plan de campagne. Nos officiers, qui attendaient l'arrivée du duc de Bourbon, nommé général en chef de l'expédition, appuyés en ceci par le frère de notre fameux connétable Olivier Du Guesclin, alors connétable de Castille, pensèrent qu'en se contentant de harceler les Anglais et de leur couper les vivres, ils ruineraient l'armée anglaise, livrée alors à la débauche, exposée à une chaleur excessive, et qu'ils l'obligeraient à demander la paix. Ce plan réussit complétement et contraignit le duc de Lancastre à demander de pouvoir abandonner le pays, afin de ne pas exposer plus longtemps son armée à une destruction certaine. Comme Lancastre redoutait la longue navigation de la Corogne à un port d'Angleterre, il sollicita la faveur de traverser la France pour prendre la mer à Calais.

Alors se mourait un des grands fléaux de notre patrie, Charles-le-Mauvais, dont nous avons fait connaître les menées et les intrigues. Quand le roi de France apprit la mort du roi de Navarre, il recourut, pour réunir ses domaines de France à la couronne, à une de ces fictions de droit que la chicane seule peut inventer : avant que la nouvelle de la mort de Charles lui eût été notifiée officiellement, il convoqua la cour des Pairs pour le condamner, comme s'il vivait encore. La procédure ne marcha pas assez vite ; la nouvelle officielle de la mort du roi de Navarre était parvenue à Paris avant le prononcé de l'arrêt ; la procédure fut arrêtée, il est vrai, mais elle demeura comme une menace constamment suspendue sur la tête des descendants de Charles-le-Mauvais, s'ils avaient le malheur de manquer aux devoirs que leur imposait leur serment de fidélité.

Digitized by Google

L'état de la société indiquait une affreuse dégradation; chacun voulait se rendre justice à soi-même, et quand on ne pouvait y parvenir par des moyens ouverts, quand la vengeance se trouvait trop faible pour se montrer au grand jour, on recourait à la fourberie, aux intrigues et aux embûches. Parmi ceux qui furent victimes de la déloyauté, nous devons citer le connétable de Clisson, le plus grand ennemi de l'Angleterre. Aucun guerrier n'avait vu avec plus de satisfaction l'armement formidable formé contre la rivale de la France; aucun, non plus, n'avait été plus vivement affligé du honteux abandon de cette grande entreprise. Il souffla de nouveau la guerre, fit des préparatifs considérables à Tréguier et à Honfleur, travailla à détacher à jamais la Bretagne de l'Angleterre en lui donnant un nouveau chef, car on prétend que s'il mit, à cette époque, la plus grande activité pour faire sortir le fils aîné de Charles de Blois des prisons d'Angleterre, c'est qu'il voulait chasser Jean IV du trône ducal et lui substituer le captif dont il avait payé la rançon.

Le duc de Bretagne connut ce projet, et comme il ne le pouvait déjouer ouvertement, il recourut à la ruse, arrêta Clisson aux Etats de Bretagne (1387), l'enferma au château de l'Hermine, et, après avoir ordonné de le tuer, il consentit à traiter avec lui, en obtint l'abandon des terres et châteaux qu'il possédait en Bretagne, et le laissa libre. Clisson eut bientôt repris ce qui lui avait été enlevé, s'empara de quelques châteaux du duc, et, pour consacrer sa vengeance, il maria solennellement sa fille avec Jean de Penthièvre. Cette lutte de deux grandes familles se termina, en 1392, par un traité qu'on

Digitized by Google

se proposait de violer quand l'occasion serait favorable.

Alors l'écume de la Bretagne, les gentilshommes sans terre, les cadets sans patrimoine, les bourgeois endettés, les aventuriers de tous les rangs, qui vivaient de la guerre, s'organisèrent en grandes compagnies et allèrent guerroyer, piller, tuer, les uns en Italie, les autres en Afrique, d'autres en Espagne, plusieurs en France. Ils imitèrent les compagnons dont nous avons fait l'histoire ailleurs; c'est pourquoi nous ne nous arrêterons pas à raconter les faits et gestes de chacune de ces bandes.

Ces brigandages se multipliaient principalement dans le Midi. Une partie des troupes envoyées en Castille était tirée de la Guyenne, où Gautier de Passac les avait employées utilement pour purger la province d'une infinité de bandits qui l'infestaient. Un de ces capitaines de brigands, nommé Aymerigot-Tête-Noire, tenait lui seul plus de quatre-vingts places dans l'Auvergne et le Limousin. Peu de jours avant de mourir, il se choisit un successeur avec la tranquillité d'un prince qui dispose de ses Etats; il fit son testament. La singularité de cette pièce mérite qu'on en rapporte quelques articles; voici comme s'exprime le testateur : « Tout premièrement, je » laisse à la chapelle Saint-Georges, pour les réparations, » mille et cinq cents francs; *item*, à ma mie, qui loyau- » ment m'a servi, deux mille et cinq cents francs; et le » surplus, dit-il, en s'adressant à ses officiers et leur » montrant son coffre-fort : vous êtes compagnons et » devez être frères, partagez entre vous tout bellement, » et si vous ne pouvez être d'accord et que le diable se » mette entre vous, vous voyez là une hache bonne, forte » et bien tranchante, rompez l'arche, et puis en ait qui

Digitized by Google

» en avoir eu pourra. » Jamais peut-être les dernières intentions d'un mourant ne furent exécutées plus fidèlement par des héritiers que la loi du plus fort dispensait de vaines formalités. Gautier de Passac parcourut le Poitou, le Languedoc, le Limousin et l'Auvergne, où il prit et rasa une infinité d'asiles occupés par des gens de la même espèce. Tous les brigands qui défendaient ces forts périrent ou par le fer ou par le supplice; il ne leur accordait aucun quartier. Si quelques-uns échappèrent à sa vengeance, ils ne durent leur salut qu'à des issues souterraines pratiquées dans la plupart de ces forteresses.

Ces brigandages n'affligeaient pas seulement l'une de nos provinces, mais ils les désolaient toutes : le Midi souffrait principalement des courses des Anglais, qui ne cessaient de porter la dévastation dans les parties de la France qu'ils ne voyaient pas défendues par de bonnes armées. Le gouvernement laissait passer inaperçus ces actes, qu'il regardait plutôt comme le fait des particuliers que celui de la nation anglaise. Les rapports intimes et fréquents de ce peuple avec le duc de Bretagne commencèrent à donner de graves inquiétudes au jeune roi; une alliance entre le duc de Bretagne et l'Angleterre eût été alors d'autant plus dangereuse, que les troubles de ce royaume paraissaient calmés, que l'administration devenait régulière, et que les ducs d'York et de Glocester, jaloux d'élever haut leur nation, voulaient lui rendre sur la France la haute prépondérance dont elle avait joui sous Edouard III. Pour empêcher une alliance très périlleuse, les oncles du roi firent sommer le duc de Bretagne de venir rendre hommage et jurer fidélité à Char-

Digitized by Google

les VI, son roi et son suzerain, devoir dont il ne s'était pas encore acquitté, quoique Charles fût sur le trône depuis six ans. Jean de Montfort répondit à cette sommation, parut devant le roi, mit trois fois le genou en terre, et, s'approchant de lui, prêta le serment d'hommage.

Le roi retint le duc pendant quelque temps pour faire examiner et juger le différend qui s'était élevé entre ce haut et puissant seigneur et notre valeureux connétable Olivier de Clisson. Alors les tribunaux n'étaient guère plus expéditifs qu'aujourd'hui, « car la cour du roi de » France, dit Froissart, est moult longue quand on veut, » et très bien on y sait tenir les gens et faire le leur dé- » penser et petitement besogner. »

Cette affaire retint longtemps le duc de Bretagne à Paris et fut heureuse pour la France. Arundel, amiral anglais, qui cinglait alors vers la Bretagne pour y recruter de la cavalerie, ayant appris que le duc venait de jurer fidélité au roi de France, et qu'il était encore retenu à Paris, se dirigea vers la Guyenne, ravagea l'Aunis et fut bientôt contraint de reprendre la route de l'Angleterre, sans avoir rien entrepris d'important.

Si Charles VI n'avait pas poursuivi les Anglais, s'il s'était montré si bienveillant à l'égard du duc de Bretagne, dont la conduite était incertaine et problématique, c'est que le jeune duc de Gueldre, gagné par l'or de l'Angleterre, avait attaqué le Brabant, destiné par la duchesse douairière à Marguerite de Flandre, duchesse de Bourgogne. Il eut même l'audace d'envoyer défier le roi de France et le duc de Bourgogne dans des termes tellement méprisants, que l'envoyé fut jeté en prison; relâché sur l'ordre du duc, il vint à Paris renouveler le défi et reçut

Digitized by Google

du roi, en récompense de sa mission, un *gobelet d'argent pesant quatre marcs d'argent, et cinquante francs dedans.* L'usage bizarre de payer noblement ceux qui portaient des défis de guerre tenait un peu à l'exagération des sentiments que la chevalerie avait voulu surexciter.

Loin de causer de la joie à la noblesse guerrière de France, la nouvelle d'une guerre contre le duc de Gueldre fut considérée avec une extrême défaveur, parce que le pays à punir était pauvre, marécageux, difficile, protégé par des courants considérables, et ne présentant pas une route convenable aux hommes de guerre ni aux équipages.

Le roi, qui regardait les expéditions militaires plutôt comme des fêtes que comme des occupations sérieuses, s'amusait partout où il trouvait du plaisir, sans s'inquiéter si l'armée était prête à partir, si la perte de temps ne ferait pas manquer une expédition et perdre de longs préparatifs. Parti de Paris le 1er juillet, le roi arriva seulement le 1er septembre à Chalons, où l'armée était rassemblée pour se diriger sur Mouzon, et de là pénétrer sur les terres du duc de Gueldre. La route la plus facile eût été la Flandre; mais le duc de Bourgogne, si intéressé à l'expédition, n'avait pas voulu exposer ses riches provinces à l'inconvénient du passage des Français; il avait mieux aimé les diriger par un point où il n'y avait pas une route ouverte à travers les forêts, pas un pont solide jeté sur les courants; en sorte que, pour s'ouvrir un passage, le roi dut se faire précéder d'ouvriers qui abattaient les forêts et comblaient les ravins.

Quand le marquis de Juliers, père du duc de Gueldre, vit que rien n'arrêtait l'armée française, il conjura son

Digitized by Google

fils de faire la paix ; il fut en ceci si vivement secondé par les habitants du pays, que le duc fit toutes les soumissions, rejeta le défi porté au roi sur l'impertinence d'un envoyé qui, étant muni d'un blanc-seing, l'avait rempli de la manière la plus inconvenante. Cette excuse fut admise comme valable, et la paix se fit à la grande satisfaction de l'armée, peu désireuse de guerroyer dans un pays presque sauvage.

§ II. *Le roi gouverne par lui-même. — Réformes intérieures. — Croisade. — Folie du Roi (1388-1392).*

Rien n'avait peut-être pu faire mieux comprendre au peuple le malheur d'un pouvoir incertain et indéfini, que la régence dont nous venons de raconter les principaux actes. L'état n'était pas réellement gouverné, il était plutôt tourmenté par des princes avides de la fortune publique qu'ils voulaient faire servir à la satisfaction de leurs propres passions.

Abandonné entièrement, pendant le cours de son expédition contre le duc de Gueldre, à ses conseillers intimes Bureau de la Rivière, Jean de Noviant et Jean de Montaigu, Charles VI suivit les conseils de ces ministres habiles. Ils lui persuadèrent que le gouvernement de ses oncles avait été une cause de ruine pour la France, et l'engagèrent à prendre lui-même la direction des affaires. En conséquence, le roi convoqua à Reims, dans la grande salle de l'archevêché, un conseil, auquel il invita ses oncles, qui y parurent avec pleine confiance.

Le roi prit le premier la parole et déclara aux membres de l'assemblée qu'il les avait réunis « pour les con-

Digitized by Google

» jurer et leur enjoindre, sur l'obéissance qu'ils lui » devaient, de lui donner leurs avis pour la conduite » des affaires publiques, et pour donner à son peuple le » repos qu'il attendait depuis tant d'années. »

Le chancelier parla ensuite et dit au nom du roi « qu'il voyait faire à ses oncles, et autres par leur » moyen, choses qui étaient plus au profit d'eux et » d'aucuns particuliers, que du bien public. »

Après cette dure apostrophe, à laquelle les ducs de Berry et de Bourgogne ne s'étaient pas attendus, le chancelier donna la parole au cardinal de Laon, qui exprima le premier son opinion. Après avoir dit que le roi, arrivé à vingt-un ans, avait l'âge suffisant pour gouverner désormais par lui-même, ce que réclamait le bien de l'Etat, le prélat, qui d'abord avait paru craindre de s'expliquer trop ouvertement, devenant plus hardi, s'étendit sur les vices qui s'étaient glissés dans l'administration. L'avis du cardinal fut généralement approuvé. Le roi se retourna vers ses oncles, les remercia des soins qu'ils avaient donnés jusqu'alors à l'Etat, et leur déclara que son intention était de régler par lui-même les affaires de son royaume.

Ce langage extrêmement ferme, que l'on ne rencontre guère que dans la bouche des ministres de la religion, attira au cardinal une mort prompte, qui fit éclater toute la grandeur de sa vertu. Au milieu même des convulsions causées par le poison, le cardinal de Laon, à qui l'on avait amené son assassin, ordonna de le relâcher, de peur que ses déclarations ne compromissent de grands personnages. Chacun comprit jusqu'où remontaient ces paroles. Le cardinal, mourant victime d'un sage con-

Digitized by Google

seil, expira en pardonnant à ses ennemis, à l'exemple de Jésus-Christ.

Rentré à Paris, le roi, après avoir comblé ses oncles de présents et avoir congédié le duc de Berry dans son gouvernement de Languedoc, ainsi que le duc de Bourgogne dans son duché, travailla à la formation d'un conseil capable, par ses vertus et ses lumières, de le diriger dans la conduite de l'Etat. Voulant s'environner d'hommes prudents, rompus au maniement des affaires d'Etat et formés à l'école d'un roi que sa sagesse faisait regretter de tous, Charles VI mit d'abord à la tête de son conseil le duc de Bourbon, l'homme du choix de Charles V, prince conciliant, aimé de tout le monde et doué de grands talents, plus propre à gouverner dans un temps de calme que dans un moment de fiévreuse agitation, parce que son calme et sa modération le laissaient trop facilement déborder par les passions exaltées; on voyait après lui Bureau de la Rivière; Pierre de Vilaines, dit le Bègue; Jean Lemercier, sire de Noviant ou de Nogent, et Jean de Montaigu; tous avaient servi sous Charles V et firent les fonctions des ministres d'Etat. Noviant et Montaigu furent, en particulier, chargés de l'administration des finances. Oudart des Moulins fut nommé premier président du Parlement; Arnaud de Corbie fut chancelier de France; Jean Juvénal des Ursins, jurisconsulte, père de l'archevêque de Reims, auquel nous devons l'histoire de ce règne, fut pourvu de la place de prévôt des marchands.

Il y avait de grandes réformes à opérer dans un Etat où, depuis huit ans, le caprice seul ou la faveur avait servi de règle; toutes les branches de l'administration

Digitized by Google

étaient en désordre. Le conseil résolut de porter partout un œil vigilant et d'opérer les réformes nécessaires, mais avec prudence et fermeté. La police, ce grand principe de la tranquillité publique, jusqu'alors faiblement exercée, devint ferme et agissante. Comme le prévôt des marchands de Paris, chargé spécialement de la police, ne pouvait complétement remplir ses devoirs, il fut créé une nouvelle charge connue sous le nom de prévôté de Paris, qui prit une part des affaires du prévôt des marchands. La justice, souvent entravée par des lettres de recommandation arrachées aux plus grands personnages de l'Etat et quelquefois au roi lui-même, pour ne pas se plier à toutes les exigences des partis, avait besoin d'être dégagée de toutes ces entraves. La police eut ordre du roi de n'avoir aucun égard à ces lettres et même de les supprimer. D'après la constitution primitive, beaucoup de personnages, de ducs, de comtes, de barons, d'évêques, d'abbés, pouvaient prendre part aux délibérations du Parlement, jeter ainsi de l'indécision dans la marche de la justice, et faire incliner la balance dans les affaires qui les intéressaient. Le nombre des personnes que les membres du Parlement pouvaient s'adjoindre fut extrêmement restreint, et il fut spécialement défendu aux abbés et aux prieurs de venir prendre place parmi les juges et d'avoir voix délibérative; on voulait par là les obliger à prendre un peu moins de part aux affaires du monde et à s'occuper un peu plus de la sage et spirituelle direction de leur maison.

La réforme que le peuple réclamait avec plus de force, celle qui était le plus désirée, était, incontestablement, celle des finances, qui font la force des empires et pré-

Digitized by Google

parent le succès des plus grandes choses. Les subsides et les aides établis depuis longtemps, étant déjà dans les habitudes des peuples, furent conservés; mais les impôts créés nouvellement, ceux contre lesquels le peuple s'élevait avec le plus d'énergie, furent abolis.

La cause des plus grands désordres de ce règne avait été la guerre interminable avec l'Angleterre. Le nouveau ministère, persuadé qu'il serait impossible de rétablir l'ordre dans les finances, de soumettre la France à un gouvernement régulier, tant qu'une guerre qui avait ruiné la France et enlevé une multitude de ses guerriers ne serait pas terminée, résolut de profiter des dissensions intestines de l'Angleterre pour arriver enfin à une paix honorable. Le choix des plénipotentiaires français faisait voir que la nouvelle administration donnerait bien moins à la naissance qu'au talent réel. Ces plénipotentiaires ne furent pas choisis parmi les princes du sang, mais parmi les hommes les plus habiles. L'évêque de Bayeux, le chancelier, les sires de Rambure, de Sault et de Disque, nommés par le roi, ayant reçu des saufconduits de la part de l'Angleterre, se rendirent à Lélinghen, petit village situé entre Calais et Boulogne, où s'ouvrirent les conférences pour la paix. Trop d'intérêts s'opposaient, au-delà du détroit, à la pacification, pour arriver à un traité tant désiré. Le duc de Glocester, se posant en partisan de la dignité de l'Angleterre, prétendant la relever et la placer au-dessus de ce qu'elle avait été sous les plus beaux règnes, repoussait toutes les propositions. L'Ecosse, cette alliée infortunée de la France, qui avait tant souffert pour avoir lié son sort au nôtre, gémissait de son abaissement et désirait profiter de l'état

Digitized by Google

d'anarchie où l'Angleterre se trouvait encore pour recouvrer son indépendance, et entravait les négociations. Aussi les conférences ne purent aboutir qu'à la conclusion d'une trève de huit mois, qui fut signée seulement le 18 juin 1350, et, afin de s'assurer qu'elle serait exactement observée, des conservateurs de la trève furent institués pour juger les différends qui pourraient survenir entre les deux nations.

Après avoir ainsi établi entre la France et l'Angleterre des relations qu'on pouvait espérer de prolonger même au-delà du temps marqué pour la trève, le ministère travailla à se faire de nouvelles alliances et à resserrer les liens de celles qui existaient. Quoique Wenceslas, roi des Romains, fût peu redoutable par lui-même, comme il pouvait le devenir à cause des liens qui l'unissaient au duc de Gueldre, le roi daigna lui donner quelques marques d'amitié et l'attacha ainsi aux intérêts de la France. L'un de nos plus fidèles alliés, le roi de Castille, ayant conclu la paix avec le duc de Lancastre et l'Angleterre, par un mariage qui faisait disparaître tout principe de discorde, il y avait à craindre qu'il ne se séparât de la France pour porter son affection, avec ses forces, à un pays qui lui devenait cher. L'amiral Jean de Vienne fut envoyé en Castille et parvint, en effet, à obtenir de nouvelles garanties de bon voisinage.

Toutes ces mesures, adoptées par rapport aux étrangers, avaient surtout pour but de porter l'attention principale du ministère sur l'intérieur, où il voulait faire régner l'ordre et l'économie, et agir avec fermeté, tâche assez difficile avec un roi jeune, plein de bon vouloir, il est vrai, mais ami du faste et de la représentation.

Digitized by Google

Une fois délivré des inquiétudes de la guerre et déchargé du soin des affaires par un ministère actif, vigilant, capable de mieux gouverner qu'il n'aurait pu le faire lui-même, Charles VI ne songea qu'à passer son temps en fêtes et au milieu des plaisirs et des réjouissances publiques; il donna à sa cour et à la France une physionomie qu'elles n'avaient pas eue depuis longtemps.

Les fêtes brillantes de la collation de la chevalerie étaient toujours accompagnées de tournois, de joutes, de pas d'armes, de danses, etc.; elles attiraient les guerriers les plus renommés de toutes les contrées. Pour avoir les seigneurs les plus illustres de l'Europe aux fêtes qu'il se proposait de donner, le roi adressa aux chevaliers les plus fameux de France, d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne et d'Angleterre, des lettres d'invitation pour venir honorer de leur présence la collation de l'ordre de la chevalerie aux très hauts et très puissants princes et seigneurs Louis et Charles, fils du duc d'Anjou, dont l'aîné était destiné à porter la couronne de Sicile. Le nombre des personnes qui répondirent à cet appel fut si grand, qu'aucune salle de Saint-Denis ne se trouvant suffisante pour contenir le nombre des convives, il fallut bâtir une salle de festin en bois, qui avait cent quatre-vingt-douze pieds de long et trente-six de large, salle magnifiquement décorée, dont le bois disparut entièrement sous les brillants décors des plus riches tapis.

On observa dans les fêtes, qui commencèrent le 1er mai, tout le cérémonial prescrit par le rituel de la chevalerie et dans les romans les plus fameux : les cérémonies du bain, de la veille des armes, de l'accolade, du don de l'épée et du baudrier; rien ne fut négligé. Après

Digitized by Google

que l'on eut consacré trois jours au sérieux et à la sévère gravité de la collation de la chevalerie, commencèrent les tournois avec une magnificence inouïe. Le 3 mai, vingt-deux chevaliers, choisis par le roi parmi les plus élégants, les mieux faits, les plus vaillants et les plus habiles dans l'exercice de la chevalerie, furent conduits dans le champ-clos par de nobles dames, qui allèrent aussitôt prendre place sur des siéges artistement décorés, firent les fonctions de juges et décernèrent les prix. Le second jour, l'arène fut ouverte aux écuyers, et, le troisième, à tout venant. On vit alors, dans le même champ-clos, le chevalier et l'écuyer combattre ensemble ou lutter l'un contre l'autre, le baron avec le roturier; c'était, en un mot, un pêle-mêle qui, par les étranges contrastes, flattait peut-être plus les spectateurs que les joutes compassées des brillants chevaliers. Pour couronner ces jeux, lorsque les passions furent exaltées, on proposa un bal masqué, et on se livra à toute la folie des passions.

Pour honorer le passé aussi bien que le présent, après avoir fêté avec la plus grande splendeur la collation de la chevalerie, le roi prescrivit, en témoignage d'honneur au plus illustre des chevaliers de France, une pompe funèbre sous les voûtes de la magnifique basilique de Saint-Denis.

L'évêque d'Auxerre monta en chaire et fit l'éloge funèbre du bon connétable (1). « La première oraison

(1) Les princes fondirent en larmes des mots que l'Évêque montrait, car il disait : « Pleurez, gens d'armes, Bertrand qui tant vous aimoit. On doit regretter les faits d'armes qu'il parfit au temps qu'il vivoit. Dieu ait pitié, sur toutes âmes, de la sienne, car bonne étoit. » *(Extr. d'un ancien Mss. de St-Aubin d'Angers).*

Digitized by Google

funèbre, dit Châteaubriand, fut prononcée pour Du Guesclin; la dernière, pour le grand Condé; car, après Bossuet, il ne faut compter personne : nouveau genre d'éloquence inspiré par la gloire de nos armes et noblement épuisé entre les cercueils de deux grands capitaines. »

Le roi, dans les dépenses qu'il avait faites et les magnifiques présents qu'il avait offerts, n'avait pas consulté l'état de ses finances et bien moins encore son rigide ministère, qui, non content de conduire le roi à son trésor vide, prit des notes de ses dons excesssifs, pour les réclamer, et résolut de fondre en lingots l'or et l'argent qui rentreraient au Trésor, afin que le roi ne pût point le dissiper à son gré. Il obtint même du roi une ordonnance qui lui prescrivait de résister à ses demandes non motivées.

Tout en recevant les avis de ses conseillers, le roi rêvait de nouvelles fêtes et de nouvelles dépenses. Quoique marié depuis quatre ans à Isabeau de Bavière, et que cette reine eût presque constamment vécu à Paris depuis son mariage, le roi, en parcourant les romans de chevalerie, y ayant trouvé beaucoup de réceptions solennelles de reines, ne voulut pas que Isabeau fût au-dessous des reines de roman. En conséquence, Charles VI notifia aux Parisiens « que sa femme Isabeau entrerait dans leur » ville et qu'ils eussent à se préparer (1). »

Froissart nous décrit, avec une extrême complaisance, cette fête qui se passa le 10 juin 1389. « Isabeau, dans » une litière richement aournée, adextrée et suivie de

(1) *Chronique de Saint-Denis.*

Digitized by Google

» dames et de seigneurs sur chars et sur palefrois, tra-
» versa la foule du peuple au milieu des cris répétés de
« *Noël! Noël!*

Près de la porte Saint-Denis s'élevait « un ciel estellé
» où Dieu seoit en sa majesté : le Père, le Fils et le Saint-
» Esprit. Lorsque la reine passa dessous, la porte du pa-
» radis ouvrit, et deux anges issirent hors, et tenoient en
» leurs mains une très riche couronne d'or, garnie de
» pierres précieuses, et l'assirent doucement sur le chef
» de la reine, en chantant tels vers :

Dame enclose entre fleurs de lis,
Reine estes-vous de Paris,
De France et de tout le pays,
Nous en rallons en paradis.

» Et sachez que toute la grand'rue Saint-Denis étoit
» couverte à ciel de draps de soie et de camelots si riche-
» ment comme si on eût les draps pour néant ou qu'on
» fût en Alexandrie ou à Damas, et toutes les maisons,
» jusques au Chastelet, voir jusques au grant pont,
» étoient vêtues de draps de haute lice de diverses his-
» toires (1). »

On avait planté une espèce de petit bois devant le Châ-
telet, d'où l'on vit s'échapper une multitude de lièvres et
d'oisillons. Parmi les scènes qui se multipliaient, on re-
marqua, avec une surprise inouïe, « maître engineur
» genevois qui, habillé en guise d'un ange, s'en vint tout
» chantant sur une corde tendue depuis la haute tour de
» Notre-Dame et attachée sur la plus haute maison du

(1) Froissart.

Digitized by Google

» pont Saint-Michel, et, comme la reine passoit, lui mit » une belle couronne sur la teste (1). »

Charles VI, curieux de connaître l'effet que ces magnificences produisaient sur le peuple, s'était habillé en simple bourgeois et mêlé à la foule.

Le peuple avait joui d'un beau spectacle, il était juste qu'il en soldât la dépense. Paris fit au roi et à la reine des présents s'élevant à plus de 60,000 couronnes d'or, qui furent portés par des hommes habillés, les uns en ours, les autres en licornes ou en Sarrasins: Charles reçut très honorablement les visiteurs et leur dit : « Grand » merci, bonnes gens, vos présents sont beaux et riches. » Les augustes personnages continuèrent, pendant une semaine encore, à banqueter et à s'ébattre ; puis ils quittèrent Paris. « Aussitôt après on haussa la gabelle en leur nom, et l'on décria la monnaie d'argent de douze et de quatre deniers, qui avait eu cours sous Charles V, avec défense de la passer, sous peine de la vie, de sorte que, pendant longtemps, les pauvres gens ne trouvèrent personne qui voulût, malgré leur faim et leur détresse, venir à leur secours (2). »

D'autres fêtes devaient succéder à celles que nous venons de raconter. Les ministres du roi, préoccupés principalement de la prospérité de l'Etat et de la bonne administration, déterminèrent Charles VI à faire un voyage dans le Midi pour entendre les plaintes des habitants du Languedoc sur le gouvernement du duc de Berry et y apporter un remède convenable, s'il était possible. Ce

(1) Froissart.
(2) *Chronique de Saint-Denis.*

Digitized by Google

voyage plaisait au roi, surtout parce qu'il espérait que ce serait une fête continuelle. Et, en effet, à peine arrivé à Melun, s'ouvrirent des fêtes splendides, occasionnées par le mariage de son frère Louis de Touraine avec Valentine Visconti, noble italienne, dont les sentiments étaient aussi élevés que sa fortune prodigieuse, et dont la dot se composa de la ville et du comté d'Asti et de 40,000 florins de revenu.

En continuant sa route vers Avignon, le roi voyait son cortége augmenter sur son passage de tout ce que le pays offrait de grande noblesse. C'est au milieu des ducs de Berry, de Bourgogne et de Bourbon, ses oncles; du comte de Touraine, son frère, et des princes d'Anjou, ses neveux; du duc de Savoie, d'une foule prodigieuse de seigneurs français et étrangers et de leur suite, que le roi fit son entrée à Avignon, résidence de Clément VII, antipape reconnu par la France. Le voyage du roi avait un double but : d'abord de faire cesser le schisme, ce qui paraissait d'autant plus facile, qu'Urbain VI venait de mourir. Mais, sans s'inquiéter s'il y avait un pape à Avignon, les cardinaux romains, usant de leur droit, entrèrent en conclave aussitôt après la mort d'Urbain et nommèrent Boniface IX.

Le second motif du voyage du roi à Avignon, était de faire revivre les prétentions des fils du duc d'Anjou sur la Provence et sur le royaume de Naples. Avant de suivre le récit de l'établissement de la maison d'Anjou à Naples, continuons d'assister aux fêtes du voyage du roi de France.

Charles VI, jeune, ardent, ami du plaisir, se laissait dominer par une seule pensée : les fêtes, et des fêtes

Digitized by Google

quelquefois tellement excentriques, qu'elles auraient fait rougir la pudeur la moins scrupuleuse. C'est ainsi qu'à Avignon, sans être retenu par le respect qu'il devait à celui qu'il nommait le chef de l'Eglise, il se livrait à des débauches scandaleuses.

Malgré ces folies de jeune homme, le roi se montrait disposé à écouter les conseils de Bureau de la Rivière et de Jean Lemercier, ses ministres, qui lui rappelaient le but de son voyage et le pressaient de se rendre en Languedoc, pour y opérer les réformes nécessaires. Avant d'entrer en Languedoc, quoique le duc de Berry eût manifesté le désir d'accompagner son neveu, le roi, qui craignait que la présence du duc n'intimidât les habitants de la province, lui prescrivit de se retirer dans ses terres; il donna le même ordre au duc de Bourgogne et aux principaux seigneurs. Il semble que le moment de s'occuper d'affaires sérieuses était enfin arrivé. Mais les fêtes recommencèrent dans le Languedoc; les grandes villes de la contrée, Montpellier, Béziers, Carcassonne et Toulouse, se surpassaient à l'envi, et celles qui faisaient le plus de folies étaient le mieux traitées. Au milieu de ces désordres inexprimables, les filles de mauvaise vie de Toulouse, pensant avoir des droits à la reconnaissance du roi, lui présentèrent requête pour être relevées de leur honte; et Charles VI donna des lettres patentes dans lesquelles il déclara que, ayant reçu la supplication des filles de joie *du grand bordel de Toulouse, dite la grande abbaye,* qui se plaignaient que les magistrats les gênaient extrêmement en les obligeant de porter *certains chaperons et cordons blancs,* il leur octroie, *et à celles qui leur succéderont en ladite abbaye,* la permission de

Digitized by Google

porter et vêtir telles robes et chaperons, et de telle couleur qu'il leur plaira.

Au milieu des danses, des réceptions splendides, des folies joyeuses, la vérité se faisait jour. Bétizac, l'un des séïdes du duc de Berry, avait accompagné le roi, afin d'expliquer favorablement les actes de son maître et d'empêcher les Languedociens de s'ouvrir entièrement et de formuler tous leurs griefs. Mais la présence de Bétizac ne put empêcher les plaintes d'arriver jusqu'au roi. « Le duc d'Anjou et le duc de Berry, lui disait-on, chacun » à son tour, ont mâlement pillé et robé la province; où ces » deux ducs ont eu la puissance de mettre la main, ils n'y » ont rien laissé, mais tout levé et emporté; et trouverez » les gens si pauvres, que ceux qui souloient être riches » et puissants, ont à peine de quoi faire ouvrer ni labou- » rer leurs vignes et leurs terres. C'est grand pitié de » voir eux, leurs femmes et leurs enfants, car ils avoient » tous les ans cinq ou six tailles sur les bras, et étoient » rançonnés au tiers, au quart ou à douzième du leur, » ou à la fois du tout, et ne pouvoit être une taille payée » quand une autre leur tomboit sur les bras. Encore le » duc d'Anjou trouva le pays gras, dru et plein, et le » prenoit sur les riches hommes qui bien avoient puis- » sance de payer; mais le duc de Berry n'a nul épargné, » ni pauvre ni riche, et a tout moissonné et cueilli de- » vant lui. »

Bétizac chercha d'abord à détruire les effets produits par ces discours; mais les accusations devinrent bientôt si graves contre lui-même, qu'il fut arrêté.

Dans l'impossibilité de se justifier, il déclara que tout lui avait été prescrit par le duc de Berry, qui le couvrit,

Digitized by Google

en effet, de sa responsabilité, ce qui embarrassa extrêmement ses juges. Ne voyant qu'un agent subalterne dans Bétizac, ils ne pouvaient le frapper sans atteindre celui-ci qui, cependant, ne relevait pas de leur juridiction.

Pour sortir de la position extrêmement fausse dans laquelle ils se trouvaient, quelques juges crurent s'en tirer habilement en proposant au coupable de s'accuser lui-même d'hérésie, dans le dessein de relever des tribunaux ecclésiastiques, auxquels le puissant duc de Berry saurait bien l'arracher. Bétizac suivit ce conseil, et fit si bien l'hérétique, qu'il fut, comme tel, livré au bras séculier.

Après avoir puni les complices des princes, les conseillers du roi, dans le dessein de rétablir l'ordre dans l'une des grandes provinces du royaume, forcèrent dans leurs repaires, et contraignirent à aller chercher un refuge ailleurs, ces célèbres chefs d'aventures, capitaines de compagnies franches, qui, s'étant emparés de quelques forteresses, en sortaient pendant la guerre pour aller combattre sous les drapeaux de celui qui daignait les traiter noblement, et pendant la paix en descendaient pour ravager les contrées voisines et y recueillir du butin.

Parmi les personnages fameux du Languedoc qui rendirent leurs hommages au roi et l'invitèrent à visiter leurs riches manoirs, nous devons citer Gaston Phœbus, le véritable type de la chevalerie du moyen âge, riche, magnifique, agréable, courtois envers les dames, habile dans tous les exercices du corps, ami des lettres dont il fut le protecteur. Les troubadours et les conteurs d'histoires s'extasient sur ce personnage qui joua le premier rôle parmi ce que nous nommerons les grands seigneurs

Digitized by Google

du temps. Pendant les fêtes de bon goût qu'il donnait à Charles VI, Gaston, qui n'avait pas d'enfants, proposa au roi de l'établir héritier de son comté de Foix. Acte fût passé de cette donation, appelée vente, car le roi déboursa immédiatement cent mille livres et abandonna au comte la jouissance du comté de Bigorre. Le comte Phœbus étant mort deux ans après, le comté de Foix fut un instant réuni à la couronne. Mais les Etats de Béarn, affligés de cette réunion, députèrent au roi, qui reçut à Tours, environné des ducs de Berry et de Bourgogne, les envoyés du Béarn, et, suivant le conseil de ses oncles, consentit à reconnaître la légitimité des droits de Matthieu de Foix, vicomte de Castelbon; et, pour se rendre favorables les seigneurs de ces contrées, il annula l'engagement qu'il avait contracté avec Gaston Phœbus.

Le roi, ne voulant rien régler d'une manière définitive relativement au Languedoc, avant d'avoir pris l'avis de son conseil, se contenta de nommer à l'administration passagère de la province, avec le titre de réformateurs, Ferry Cassinel, archevêque de Reims, et les chevaliers de Chevreuse et Jean d'Estouville; mesure que le roi rendit définitive, sur l'avis de son conseil. Quelques jours après, l'archevêque de Reims périssait empoisonné. Quoique le parti du duc de Berry eût cherché à faire retomber ce crime sur les Dominicains, dont il était le principal adversaire dans l'affaire de la Conception Immaculée de la très sainte Vierge, on reconnut la main qui, l'année précédente, avait fait donner un breuvage empoisonné au cardinal de Laon, pour le punir d'avoir démontré la nécessité indispensable de remettre le gouvernement entre les mains du roi et de le retirer à ses oncles.

Digitized by Google

Quoique les ministres portassent alors toute leur attention sur les affaires intérieures, réformassent les abus, fissent des réglements de circonstances, rendissent des lois pour satisfaire aux besoins du moment, que nous ayons de soixante à quatre-vingts pages in-folio d'ordonnances rendues pendant l'administration qui dirigeait alors les affaires, on n'y voit aucune grande vue, on n'y remarque aucun plan suivi, elles ne sont pas dominées par un grand système. Mais ne nous arrêtons pas à les analyser.

Le lecteur se rappelle que Jeanne, reine de Naples, se voyant sans enfants, jeta les yeux, pour lui succéder dans son royaume de Naples et son comté de Provence, sur Jean, duc d'Anjou, frère du roi de France, quoique, suivant les lois ordinaires de succession, les Etats de cette reine dussent revenir, sinon au roi de Hongrie, qui ne s'en souciait guère, du moins à Charles de Duras, son cousin issu de germain, qui descendait de Charles d'Anjou, son trisaïeul et frère de saint Louis. L'acte de donation et d'adoption de Jean, duc d'Anjou (29 juin 1380), ratifié par le pape d'Avignon, fut très bien reçu du roi Charles V, peu de temps avant sa mort; ce monarque, désirant éloigner de la France un esprit inquiet et ambitieux, lui destina un fonds pour soutenir la guerre contre Charles de Duras; le Pape y ajouta le revenu des taxes dont étaient chargés le royaume de France et tous ceux de son obédience.

Charles-le-Sage étant mort presque aussitôt, le duc d'Anjou, au lieu de se rendre à Naples et de seconder les vues de Jeanne de Naples, sa mère adoptive, voulut rester en France, pour prendre part aux intrigues de la

Digitized by Google

régence, s'emparer des trésors du roi et des revenus de l'Etat. Pendant ce temps, Charles de Duras se rendait à Rome, s'y faisait couronner par Urbain VI, marchait sur Naples, s'emparait de cette ville par les intelligences qu'il s'y était ménagées, faisait prisonnière la reine, retirée au Château-Neuf, et ordonnait de l'étrangler, sans s'occuper de son titre sacré de reine, ni des liens du sang qui l'unissaient à elle. Les historiens ont vu dans cette mort barbare un châtiment exemplaire de la Providence, qui avait voulu que cette reine mourût du supplice qu'elle avait fait subir à André de Hongrie, son époux.

La nouvelle de la prise de Naples et de la captivité de la reine avait causé beaucoup d'inquiétude au duc d'Anjou. Comprenant que c'en était fait, non-seulement de Naples et de la Sicile, qu'il eût peut-être abandonnés volontiers pour être laissé seigneur incontesté de la Provence, il se décida enfin à quitter la cour de France et à se rendre à Avignon pour y prendre les conseils de Clément VII et y recevoir l'investiture pontificale pour les royaumes de Naples et de Sicile, regardés encore comme des fiefs du Saint-Siége. Il trouva dans cette cour plusieurs seigneurs italiens du parti de la reine, qui le pressaient vivement de passer le plus tôt possible en Italie, sans même se préoccuper de la Provence, dont la soumission serait facile lorsque Charles de Duras serait vaincu et Naples réduit à se soumettre. Jean, duc d'Anjou, jugeant la Provence comme l'un des plus riches joyaux de sa couronne, et comme une source de richesses et de forces militaires, voulut tout d'abord en prendre possession; il se fit, à ce dessein, seconder par Amédée, duc de Savoie, à qui il donna le comté de Piémont, qui avait

Digitized by Google

été jusqu'alors uni au comté de Provence; mesure impolitique, source d'opposition de la part des Provençaux, dont la soumission fut retardée pendant quelque temps.

Lorsque le duc d'Anjou vit son autorité parfaitement établie en Provence, il se mit à la tête de son armée, que quelques historiens font monter à 60,000 hommes, Français, Savoyards, Provençaux, Italiens; il passa les Alpes et entra en Lombardie, où les partisans de Charles de Duras, regardé comme le défenseur et l'appui du véritable chef de l'Eglise, lui tuèrent beaucoup de monde et lui enlevèrent une partie de ses bagages. L'armée française traversa cependant l'Italie sans rencontrer d'autres adversaires, et fut reçue avec des transports de joie par la ville d'Aquila dans l'Abruzze, qui tenait toujours pour le parti de Jeanne Ire. Après avoir pris les titres de roi de Sicile, de Jérusalem, et de comte de Provence, Jean d'Anjou s'avança vers Naples, envoyant des défis répétés à Charles de Duras. Quoique à la tête d'une bonne armée, celui-ci n'oubliait pas ce que l'expérience avait démontré, que le meilleur adversaire à opposer à la fougue des Français en Italie, c'est le climat; il se tint renfermé dans ses places fortes, ordonna d'enlever tous les vivres des lieux que l'armée devait traverser, de tomber sur les petits corps détachés pour les écraser, et défendit d'engager aucune action générale.

Ce plan de guerre déconcerta étrangement le duc d'Anjou, qui, après s'être retiré à Bari et à Tarente pour y passer l'hiver, vit son armée décimée par la plus affreuse disette. Qu'on juge de la détresse de l'officier et du soldat, quand on saura que le roi en fut réduit à n'avoir à sa table que du pain d'orge. Les maladies, suites

Digitized by Google

ordinaires des grandes disettes, enlevaient les plus braves officiers et beaucoup de soldats.

Après des souffrances inouïes, arriva enfin une heureuse nouvelle, qui ranima tous les courages et fit espérer que bientôt toutes les pertes seraient oubliées. Charles de Duras renonça tout à coup à son plan de guerre, et voyant l'armée du prince français dans un état de désorganisation complète, lui envoya un défi; mais, réfléchissant ensuite que ce défi était téméraire, qu'une armée au désespoir pouvait tirer de sa fâcheuse situation des forces pour vaincre, il laissa de nouveau les Français se consumer, ce qui lui réussit parfaitement. L'annonce d'un renfort considérable qui se mettait en route pour venir au secours de l'armée, avait un peu relevé les courages; mais la mort du duc d'Anjou, qui suivit de près (20 septembre 1384), ayant déterminé le renfort à reprendre la route de France, les troupes françaises se dispersèrent et retournèrent par petits pelotons dans leur patrie. Telle fut l'issue d'une grande expédition, qui laissa non-seulement tout le royaume de Naples au pouvoir de Charles de Duras, mais fit encore retomber la Provence sous son autorité. Cependant ce comté fut bientôt après soumis à Louis, duc d'Anjou, fils aîné du roi de Sicile, à qui le pape Clément en donna l'investiture. Le maréchal de Sancerre entra alors en Provence, soumit Marseille et quelques autres places, et finit par tout pacifier à l'aide de l'intervention de l'antipape Clément. Louis II, duc d'Anjou, fut sacré roi de Sicile et de Jérusalem à Avignon, par le pape Clément VII, pendant que le roi se trouvait dans cette ville en se rendant dans le Midi. Le duc quitta aussitôt la France, entra en Italie,

Digitized by Google

s'empara du royaume de Naples, qu'il perdit bientôt après, par un de ces revers de fortune dont cet Etat nous fournira plus d'un exemple dans la suite.

Depuis que le roi avait pris en main le gouvernement de ses Etats, la France avait changé de face; le caractère français s'était révélé tout-à-fait dans ces brillants tournois, ces fêtes magnifiques, tous ces plaisirs qui se multipliaient sans cesse. Au milieu de cette paix heureuse, qui rendait à la France plus de fortune qu'elle n'en avait acquis par les guerres les plus glorieuses, les chevaliers français, toujours amis des combats, rêvaient des expéditions, non pas ces expéditions prosaïques contre les Anglais, ennemis implacables de notre pays, mais une guerre d'Orient contre les infidèles, une expédition où l'on verrait renouveler les exploits impérissables des Renaud et des Tancrède. L'imagination, agrandie encore par les chants des troubadours, était prête à lancer notre nation dans toutes les aventures, quelque folles qu'elles fussent, pourvu qu'elles eussent une apparence de grandeur et de merveilleux. On ne peut exprimer l'enthousiasme qui se répandit dans toute la France, quand la république de Gênes, alors en guerre contre Tunis, envoya solliciter l'appui des Français contre les infidèles. « Quand, dit Froissart, les pre-» mières nouvelles vinrent en France de cette entre-» prise, et en l'hôtel du roi, vous devez savoir que les » seigneurs et les chevaliers, et écuyers qui se désiroient » à avancer, en furent moult réjouis; et fut dit aux am-» bassadeurs de Gênes que point ne s'en retourneroient » en arrière sans être secourus, car leur requête pour » aider la foi chrétienne à augmenter étoit raisonnable.»

Le duc de Touraine, frère du roi, avait sollicité le

Digitized by Google

commandement de l'expédition; mais, attendu sa grande jeunesse, la conduite de la guerre fut confiée au duc de Bourbon, oncle du monarque, qui semblait, par sa prudence, devoir en assurer le succès complet. Lorsqu'on sut qu'un si grand personnage était à la tête de l'expédition, la noblesse accourut en foule.

Embarquée vers la fin du mois de juin à Gênes, cette brillante armée, composée de la fleur des chevaliers français, alla prendre terre devant Carthage durant les plus grandes chaleurs de l'été. Cette ville, défendue par une bonne garnison, soutenue par une forte armée, dont toute la tactique consista à harceler sans cesse les Français sans accepter de bataille rangée, résista à toutes les attaques et repoussa, pendant soixante jours, les assauts multipliés qu'elle eut à soutenir. Cependant les chaleurs devenaient excessives, les torrents se desséchaient, les Français tombaient d'inanition. Au milieu de cette détresse, le dey de Tunis voulut tenter le sort des armes; mais les Français montrèrent que, si le climat pouvait les tuer, il n'était pas capable d'abattre leur courage : ils déployèrent tant de vivacité dans le combat, que leur valeur en reçut un nouvel éclat. Contraints enfin de rentrer en France pour ne point périr, les Français, malgré leur peu de succès, racontaient avec enthousiasme leurs *apertises d'armes*, accusaient le feu du soleil, la terre desséchée, et rêvaient une guerre contre les infidèles sur une terre moins funeste; car, à les entendre, la victoire était assurée au chevalier français quand il n'aurait à combattre que contre des hommes. Ces récits échauffaient toutes les têtes; tous les regards se portaient vers la Terre-Sainte; chacun demandait la croisade.

La conduite prudente d'une guerre sainte, pour faire

Digitized by Google

espérer un succès, aurait exigé, avant tout, la réunion de toutes les communautés chrétiennes sous un chef unique. Lorsque Charles VI communiqua son projet de croisade à Clément VII, celui-ci lui conseilla de prendre la croix, non point contre les infidèles, mais contre le pape de Rome, qu'il jugeait beaucoup plus dangereux que les sectateurs de Mahomet. Le roi, qui s'était engagé à prendre les armes au printemps suivant pour chasser le pape de Rome, trouva de l'opposition dans son conseil et surtout dans son frère le duc de Touraine, qui craignait de voir dévaster les possessions de Galéas Visconti, son beau-père, dont les terres devaient être traversées par l'armée conquérante. Le projet de guerre en Italie fut entièrement abandonné.

En voulant épargner les terres de Galéas Visconti, le duc de Touraine lui prépara une attaque qui aurait pu avoir des conséquences extrêmement funestes. Les ducs de Berry et de Bourgogne étaient profondément irrités contre le duc de Touraine de l'ascendant qu'il avait pris sur le roi et du discrédit dans lequel il les avait fait tomber : ayant été appelés par les Florentins à seconder leurs efforts contre les Visconti de Milan, ils achetèrent les restes des bandes d'aventuriers et en formèrent une armée de 15,000 hommes, qui fut placée sous les ordres du comte d'Armagnac.

Le général français, plein de mépris pour les Italiens qu'il allait combattre, ne daigna prendre aucune précaution et s'avança témérairement jusqu'aux portes d'Alexandrie, place défendue par 2,000 lances et 4,000 fantassins, commandés par Jacques del Vermes, qui enveloppa le comte d'Armagnac et remporta sur lui une victoire com-

Digitized by Google

plète: tout périt ou fut fait prisonnier. Le comte d'Armagnac ayant bu, dit-on, de l'eau extrêmement fraîche pendant l'ardeur du combat, fut frappé d'apoplexie et mourut la nuit suivante. A la nouvelle de ce désastre, le reste de l'armée se mit en marche pour retourner en France; mais ces aventuriers enrégimentés, après avoir été vivement attaqués dans leur retraite et être tombés en grand nombre, se virent encore fermer l'entrée de la France lorsqu'ils reparurent sur les bords du Rhône, et ils périrent misérablement. Telle fut la fin de ces dernières bandes d'aventuriers qui avaient été longtemps formidables et avaient causé tant de malheurs dans notre pays.

Nous allons voir paraître sur la scène un personnage que nous n'avons pas encore nommé, quoiqu'il ait déjà joué un rôle assez important. Pierre de Craon, seigneur très puissant en Anjou et en Bretagne, l'un des hommes dans lesquels Jean, duc d'Anjou, roi de Sicile, de Jérusalem, et comte de Provence, avait le plus de confiance, avait reçu, pendant l'expédition d'Italie, la mission d'aller chercher en France une somme considérable d'argent, qu'il alla dissiper à Venise, tandis que l'armée française périssait de faim. Lorsque, revenu en France, il parut à la cour, le duc de Berry ne put s'empêcher de s'emporter contre lui et de lui dire : « Ha! traître! tu as » causé la mort de mon frère. » Malgré cette violente apostrophe, Craon continua de paraître à la cour et y fut même vu avec complaisance, jusqu'à ce que ses intrigues l'en firent exclure totalement. Quelles étaient ces intrigues? on l'ignore. Les uns assurent que Craon, instruit des amours du duc de Touraine, en informa Valentine

Digitized by Google

Visconti ; les autres prétendent qu'il était l'intermédiaire d'une coterie qui se formait sous les auspices des ducs de Bourgogne, de Berry et de Bretagne, pour détruire les *Marmousets*, nom qu'on donnait par mépris aux conseillers du roi, dont les principaux étaient Clisson et le duc de Touraine.

De tous les hommes qui brillaient à la cour, celui qui y tenait le premier rang par son mérite était, incontestablement, le connétable de Clisson, guerrier aussi intrépide que profond capitaine, politique habile, courtisan plein d'une rude franchise. Sa manière de vivre faisait d'ailleurs un contraste frappant avec celle de cette noblesse folâtre, qui plaçait le principal mérite à briller dans les tournois, à déployer un faste insultant; il vivait simplement, réservant son argent pour l'exécution d'un dessein qui devait soulever contre lui des tempêtes. Quoiqu'il eût combattu d'abord pour le duc de Montfort, il était devenu ensuite son ennemi, et il avait même donné sa fille au fils aîné de Charles de Blois, héritier des prétentions de son père sur le duché de Bretagne. Depuis ce moment, soit qu'il eût examiné avec plus de soin les droits de Jeanne de Penthièvre, soit qu'il fût dominé par l'intérêt naturel qu'un père porte à ses enfants, soit aussi qu'il fût aveuglé par la haine implacable qu'il portait aux Anglais, il regarda comme usurpateur le duc de Bretagne, prétendit que le fils de Charles de Blois était l'héritier légitime de cette riche province, et travailla activement à le rétablir dans ses droits. Le duc de Bretagne, sachant ses vues, ses projets, les mesures qu'il prenait pour les faire réussir, avait juré la perte du connétable, et recevait, pour l'exécution de ce dessein, les encouragements

Digitized by Google

et les conseils des ducs de Bourgogne et de Berry, qui détestaient Clisson, regardé alors comme le chef de ces *Marmousets*, cause première de leur discrédit à la cour. Ces princes engagèrent le duc de Bretagne à ravager les terres du connétable, à s'emparer de ses châteaux, à saisir ses propriétés, et à le forcer, par des vexations continuelles, à prendre les armes.

Le roi, fatigué de cette petite guerre entre ses sujets, et voulant couvrir son connétable de son autorité et empêcher toute collision ultérieure, se rendit à Tours, le 10 novembre 1391, et cita le duc de Bretagne et Olivier de Clisson par devant sa cour, pour y exposer la cause de leurs différends et recevoir l'arrêt qui serait rendu par la justice royale. Après avoir été quelque temps dans un état d'incertitude, ne sachant s'il voulait se présenter ou faire défaut, le duc de Bretagne, persuadé qu'il trouverait à Tours les ducs de Berry et de Bourgogne, ses conseillers et ses défenseurs, remonta la Loire sur cinq vaisseaux garnis de canons; il avait embarqué avec lui toute sa suite, composée de prélats et de barons de Bretagne, et de 1,500 chevaliers ou écuyers; c'est ainsi qu'il arriva à Tours vers la fin de décembre. Le duc était accusé de n'avoir point exécuté l'arrêt du Parlement qui le condamnait à rembourser à Clisson 100,000 francs, et à restituer au comte de Penthièvre trois places de l'héritage de sa mère; en même temps on lui reprochait d'usurper les droits de la souveraineté, en faisant battre de la monnaie d'or et d'argent à son image, et en exigeant de ses vassaux un serment de fidélité envers et contre tous, sans excepter le roi de France (1).

(1) Sismondi, XI, p. 600.

Digitized by Google

Les conférences pour la paix se prolongèrent fort longtemps. Charles VI était disposé à faire la guerre au duc de Bretagne, au printemps suivant; les oncles du roi redoutaient de lui voir prendre cette détermination; ils parvinrent à faire signer un traité qui semblait concilier tous les intérêts. Il fut convenu que le comte de Penthièvre, fils de Charles de Blois et gendre de Clisson, renoncerait à porter les armes de Bretagne; qu'il confirmerait le traité de Guérande et ferait hommage au duc; que celui-ci, de son côté, lui rendrait les fiefs qu'il lui avait saisis, qu'il se réconcilierait au connétable et qu'il prendrait des termes et fournirait des cautions pour acquitter ce qu'il lui restait devoir (1).

Semblable à tous les traités de paix qui n'ont d'autre fondement que la peur ou l'intérêt du moment, celui-ci ranima les haines; bientôt il amena l'assassinat du connétable, après quatre mois d'une réconciliation apparente. Avant de raconter les circonstances de ce crime, disons un mot des tentatives de paix réitérées encore entre la France et l'Angleterre.

La trève conclue entre la France et l'Angleterre devant expirer dans le courant de cette année, des conférences furent assignées à Amiens pour y traiter de la paix, également désirée par les chefs des deux grandes puissances rivales. Charles VI la désirait moins pour la paix en elle-même, que pour accomplir le projet rêvé depuis si longtemps d'une grande croisade, qui devait surpasser tout ce qu'on avait vu en ce genre, et refouler au fond de l'Asie ces hordes de

(1) Sismondi, XI, p. 601.

Digitized by Google

Musulmans redoutables dont les progrès devenaient effrayants pour l'Europe. Richard II n'avait pas, de son côté, les mêmes motifs; il ne rêvait ni conquêtes, ni guerres brillantes, ni lauriers cueillis sur un champ de bataille; pourvu qu'on lui permît de se livrer à la dissipation, au luxe et au plaisir, il était satisfait. Malgré les désirs des deux princes, il fut facile, dès les premières conférences, de reconnaître qu'il serait sinon absolument impossible, du moins extrêmement difficile d'arriver à conclure un traité de paix définitive. Ce traité, devant être commun aux alliés des deux partis, touchait à une foule d'intérêts et de prétentions qu'il fallait discuter et harmoniser au gré de peuples qui prétendaient tout obtenir et ne rien céder. Quoique les difficultés présentées par les alliés des deux partis fussent très grandes, elles n'étaient cependant pas les plus insurmontables; c'était la rivalité de la France et de l'Angleterre qui formait le nœud gordien qu'il eût fallu trancher, et l'on s'amusait à le résoudre. L'Angleterre voulait poser pour base de la paix le fameux traité de Bretigny; Charles VI le repoussait absolument et regardait comme une énorme concession la remise de certaines places de Guyenne, alors au pouvoir des Français; encore exigeait-il, sinon la restitution de Calais, du moins la destruction de toutes les fortifications de cette place. Lorsque les plénipotentiaires anglais entendirent les propositions de Charles VI, ils dirent que, n'ayant pas de pouvoirs assez étendus pour signer un tel traité, ils avaient besoin d'en référer à leur gouvernement; et, pour que chaque parti eût le temps de mûrir ses demandes et de réfléchir sur les conditions proposées, la trêve fut prolongée d'une année.

Digitized by Google

Ces graves négociations n'arrêtaient pas les plaisirs de la cour; les fêtes se succédaient sans interruption, et donnaient naissance à des institutions nouvelles, parmi lesquelles nous devons placer la *cour d'amour*, établie sur le modèle des cours de justice. On y voyait des présidents, des conseillers, des maîtres des requêtes, des auditeurs, des chevaliers d'honneur, des grands-veneurs, des secrétaires, des gens du roi, et leurs substituts; en un mot, toutes les charges qui formaient les juridictions supérieures y étaient spécifiées. Les plus grands seigneurs briguaient l'honneur d'y être admis; les princes du sang étaient à la tête de cette frivole et ridicule compagnie. On voit, sur la liste des officiers, les noms des plus anciennes familles du royaume; on y voit des magistrats, et, ce qui doit paraître singulier, on rencontre dans cette association des docteurs en théologie, des grands vicaires, etc.; assemblage qui fait supposer qu'il y avait, dans les rapports des membres entre eux, plus de convenances que le titre de la société ne semblerait l'indiquer.

« Les plus terribles vérités, dit M. de Châteaubriand, n'interrompirent pas ces fictions; on voit marcher tantôt séparés, tantôt confondus dans ce siècle, les forfaits et les amours, les fêtes et les massacres, l'histoire et le roman, tous les désordres d'un monde réel et d'un monde fictif; l'imagination entrait dans les crimes et les crimes dans l'imagination. Les fureurs du schisme et les invasions des Anglais compliquèrent les querelles des Bourguignons et des Armagnacs (1). »

(1) *Analyse de l'Histoire de France.*

Digitized by Google

Au milieu de ces fêtes non interrompues, l'ambition, l'œil toujours ouvert, cherchait sans cesse à se satisfaire. Le frère du roi, le duc de Touraine, trouvant que son apanage n'était pas assez considérable, avait demandé en échange le duché d'Orléans, rattaché d'une manière irrévocable à la couronne par Charles V, dont la politique extrêmement sage aurait dû être comprise par son successeur. Le roi, qui avait promis cet échange dès l'année précédente, en expédia les lettres patentes en 1392. Depuis ce moment, le frère du roi prit le titre de duc d'Orléans : c'est ainsi que nous le nommerons désormais.

Au milieu des préoccupations politiques et de l'étourdissement des fêtes, le roi tomba gravement malade d'une fièvre ardente qui le jeta dans le délire. Lorsque les accidents de la fièvre furent passés, la raison revint avec la santé, pendant le séjour que le roi fit à Gisors, pour hâter sa convalescence ; et lorsqu'il rentra à Paris, sur la fin du mois de mai, on le trouva *en bon train et en bon estat*. Quelques jours après survenait un événement extrêmement déplorable, qui jeta le roi et la France dans les plus grands malheurs.

Le duc de Bretagne, ennemi juré du connétable Olivier de Clisson, avait employé tous les moyens pour le perdre, calomnie, guerre, manœuvres insidieuses; un jour il se plaignait avec amertume de l'inutilité de ses tentatives en présence de Pierre de Craon : « Je » trouverai le moyen de vous en débarrasser, » dit celui-ci. Lorsqu'il sut la rentrée du roi à Paris, il y entra secrètement avec des hommes d'armes, alla se cacher dans son hôtel, fit renfermer la femme et les filles du

Digitized by Google

concierge, dont il craignait l'indiscrétion, et envoya ses agents pour connaître les démarches du connétable. Lorsqu'il fut instruit qu'on devait donner une fête à l'hôtel Saint-Pol, où le connétable était invité, Craon, suivi de quarante brigands, tous à cheval et parfaitement armés pour tuer un personnage dont ils ignoraient le nom, se plaça dans une rue détournée, et au moment où le connétable commençait à déboucher avec ses huit valets, dont deux portaient des torches, il se précipita sur lui, fit éteindre les flambeaux, et, tirant son épée, il s'écria : « A mort! » Et tous ensemble se ruèrent sur Clisson, qui n'avait qu'un couteau pour se défendre contre tant d'épées nues. — « Les occirons-nous tous? » demandèrent les assassins. — Oui, tous ceux qui se » défendront, répondit leur chef. » Les gens du connétable furent bientôt en déroute. Percé lui-même de plusieurs coups de poignard, il tomba de cheval et donna si violemment contre la porte d'un chaufournier, qu'il l'enfonça. Ce fut son salut. Le chaufournier accourut, reconnut la victime et la nomma. Les assassins, qui ne croyaient pas avoir affaire à un si grand personnage, prirent la fuite et sortirent tous de Paris au galop. Craon ne s'arrêta point qu'il ne fût arrivé à son château de Sablé-au-Maine.

Prévenu de ce qui venait de se passer, au moment de se mettre au lit, le roi, presque entièrement déshabillé, et sans prendre le temps de se vêtir, jeta une houppelande sur ses épaules, et, précédé de torches, se dirigea vers la maison du boulanger. « Connétable, lui dit le roi » en entrant, comment vous sentez-vous? — Il répondit : » Cher sire, petitement et faiblement. — Et qui vous a

Digitized by Google

» mis en ce parti ? dit le roi. — Sire, répondit-il, Pierre » de Craon et ses complices, traîtreusement et sans nulle » défiance. — Connétable, dit le roi, oncques chose ne » fut si cher payée comme celle sera, ni si fort amen- » dée (1). »

Des courriers partis à l'instant à la poursuite de Craon, qui s'était déjà mis en lieu de sûreté, prirent seulement un page et deux hommes d'armes, qui furent décollés trois jours après. Instruit que Clisson n'était pas mort, mais que, quinze jours après cet horrible attentat, il était à cheval, Craon se sauva en Bretagne, où il fut reçu avec joie par le duc Jean de Montfort.

Le roi ordonna aussitôt d'instruire le procès du coupable, et, lorsqu'il fut jugé, il prescrivit de mettre l'arrêt à exécution, c'est-à-dire que ses maisons furent rasées, ses terres confisquées, sa femme et ses filles chassées en chemise de ses manoirs. Quand on fut informé du lieu que Craon avait choisi pour asile, « un chevaucheur du roi vint apporter à Jean IV, dans son château de l'Hermine, lettres royaux, lui mandant de faire saisir l'assassin du connétable et de l'envoyer à Paris. Aveuglé par la haine, Jean répondit que rien ne savoit ni ne vouloit de Pierre de Craon, et qu'il ne pouvoit le livrer, ne l'ayant point en son pouvoir. »

Le roi, regardant cette réponse comme une insulte personnelle, ordonna à tous les grands vassaux de venir le rejoindre, avec leurs hommes d'armes, pour punir le duc de Bretagne de l'asile qu'il avait offert à un grand coupable. Il quitta Paris au commencement du mois de

(1) Froissart. XIII, p. 61.

Digitized by Google

juillet, accompagné de ses oncles, partisans déclarés du duc.

C'en était fait de la Bretagne, sans une apparition qui vint arrêter la marche de Charles VI. Ce monarque traversait une forêt quand il vit un homme noir, la tête nue, et couvert de bure; cet inconnu prit le cheval de Charles VI par la bride et dit ces quelques mots : « Roi, » ne chevauche plus avant; mais retourne, car tu es » trahi! » Et il disparut sans qu'on songeât à l'arrêter. Ces paroles avaient fait une profonde impression sur le monarque, dont la tête ardente s'échauffa plus encore aux rayons brûlants du soleil. Un des gardes placés à côté du roi s'étant endormi, laissa tomber sa hallebarde sur le casque d'un autre garde, d'où il résulta un cliquetis que Charles prit pour une attaque qui lui était destinée. Il piqua son cheval, tira son épée et frappa sur tout ce qu'il rencontra, en criant : « Avant! avant! sur ces traîtres! » Il ne reconnaissait plus personne.

Ce récit, adopté par le plus grand nombre des historiens, a cependant rencontré des contradicteurs : « Le roi, dit M. de Châteaubriand, ne tua ni ne blessa personne, quoi qu'en dise Monstrelet. » Il fut aussitôt placé sur une charrette traînée par des bœufs et reconduit au Mans. Le *voyage est fait pour cette saison*, dit le duc de Bourgogne, c'est-à-dire qu'il déclara l'expédition terminée, licencia les troupes et leur donna l'ordre de retourner le jour même sur leurs pas. Voulant, s'il était possible, trouver dans la situation déplorable du roi un motif d'accuser les Marmousets, ces *petits ministres* qui les contrariaient tant, les deux oncles paternels du roi firent faire une enquête pour s'assurer s'il avait été em-

Digitized by Google

poisonné. Comme les médecins attestaient qu'il n'y avait pas eu empoisonnement, le duc de Bourgogne prétendit qu'il y avait au moins enchantement. « Nous nous dé-» battons et travaillons pour néant, dit le duc de Berry : » le roi n'est empoisonné, ni ensorcelé, fors de mauvais » conseil; mais il n'est pas heure de parler de cette ma-» nière. »

Il fut alors interdit aux anciens ministres de s'approcher de la personne du monarque, dont la garde fut confiée à quatre chevaliers entièrement dévoués au parti des ducs de Berry et de Bourgogne. Après avoir laissé le roi un jour au Mans, pour voir s'il ne se trouverait pas mieux, les princes le firent transporter à Creil-sur-Oise, pour y être traité selon les principes de l'art. Ils le laissèrent là entre les mains de ses médecins et partirent pour Paris. « Quand nous serons là venus, dirent-ils, » nous mettrons ensemble tout le conseil de France, et » là sera ordonné comment on se chevira (pourvoira) » dans le royaume de France et lesquels en auront l'ad-» ministration du gouvernement, ou beau neveu d'Or-» léans ou nous (1). »

Il y eut un grand conseil où furent appelés les partisans du frère du roi, pour éliminer avec une espèce de légalité, Bureau de la Rivière, Lemercier, Montagu et le Bègue de Vilaines.

Lorsque la nouvelle du malheur arrivé au roi se répandit en France, la nation entière, qui aimait Charles VI et lui avait donné le glorieux surnom de *Bien-Aimé,* fut plongée dans une douleur qu'il est impossible de rendre.

(1) Froissart, XIII, p. 98.

Digitized by Google

Le peuple remplissait les temples et demandait en gémissant la santé du monarque. Des processions solennelles s'organisèrent, où l'on portait non-seulement les images et les reliques des saints, mais encore la statue du roi coulée en cire.

Chacun cherchait la cause de la maladie, et beaucoup répondaient selon leurs désirs, leurs passions ou la vraisemblance. Le Chef de l'Eglise, qui siégeait à Rome, assura que Dieu punissait le roi, « et lui avoit tollu son » sens pour avoir trop soutenu cet antipape d'Avignon. » Clément VII et ses cardinaux tenaient, de leur côté, le même langage, et disaient : « Le roi de France promit l'an » passé au pape et jura, sur sa foi et en parole de roi, qu'il » détruiroit l'antipape de Rome; il n'en a rien fait, dont » Dieu est courroucé. » Beaucoup attribuèrent ce malheur à quelque grand crime. C'est qu'il est dans le fond même de la conscience humaine de reconnaître que le désordre matériel et moral n'atteint les créatures que lorsqu'elles ont mérité des châtiments ou des épreuves.

§ III. *Démence de Charles VI. — Anarchie épouvantable (1392-1407).*

Quand le chef d'un gouvernement tombe de la manière la plus inopinée, c'est un très grand malheur, même dans les circonstances ordinaires; mais quand il existe des causes toutes particulières de désordre, que le pouvoir exercé au nom du souverain est entre les mains de gens qui ont des haines à satisfaire, c'est une effroyable calamité dont toutes les classes de la société ne tardent point à ressentir les effets. Les oncles du roi, qui se

Digitized by Google

saisirent de l'autorité, sans même se demander s'ils avaient le droit de s'en emparer, avaient gémi sous le pouvoir des derniers ministres. S'ils avaient eu quelque justice et qu'ils eussent apprécié l'usage que ces ministres avaient fait de leur autorité pour diriger le roi, ils ne se seraient certes pas indignés contre eux, car ils n'avaient à se reprocher que de s'être montrés trop bons à l'égard des princes du sang, qu'ils auraient dû contraindre à rendre les biens de l'Etat usurpés par eux. Mais, aux yeux des oncles du roi, c'était un crime impardonnable d'avoir arrêté la spoliation : ils voulurent se venger.

Le premier usage que le duc de Bourgogne voulut faire du pouvoir dont il était investi, fut de satisfaire sa vengeance contre le connétable qu'il haïssait, et parce qu'il avait eu la plus grande autorité au commencement du règne de Charles VI, et parce que la duchesse de Bourgogne avait conçu pour lui une haine implacable. Quelques jours après le malheur arrivé au roi, Clisson s'étant présenté à l'hôtel d'Artois pour réclamer la solde des chevaliers qui avaient accompagné Charles VI dans sa dernière expédition, fut reçu avec mépris.

A peine sorti de l'hôtel, Clisson monta à cheval, se retira dans ses châteaux forts de Bretagne, où il pouvait défier ses ennemis, et fit en même temps prévenir les ministres de prendre la fuite, s'ils ne voulaient être arrêtés. Montaigu partit aussitôt et ne s'arrêta que lorsqu'il fut à Avignon. Bureau de la Rivière se renferma à Ouneau, près de Chartres, où il fut assiégé et bientôt obligé de se rendre. Il fut conduit avec le sire de Noviant, le Bègue de Vilaines et leurs principaux adhérents, à la Bastille,

Digitized by Google

nommée alors le *Châtel de saint Antoine.* Leurs biens, meubles et immeubles, furent confisqués et donnés aux courtisans. Au moment où le nouveau gouvernement allait se laisser entraîner à de plus grands excès, lorsque déjà il se préparait à donner la mort à des ministres fidèles, le roi reprit l'usage de sa raison, ordonna de remettre ses anciens serviteurs en liberté, leur prescrivit en même temps de s'éloigner de Paris, et leur défendit d'exercer à l'avenir aucuns offices royaux. C'était là tout ce que pouvait faire le roi en faveur de ministres dont il reconnaissait la fidélité et le dévouement à sa personne aussi bien qu'à l'Etat.

La réaction ne se laissa pas intimider par les ordres d'un souverain dont la tête était trop faible pour vouloir fortement; elle fit instruire le procès de Clisson, et parvint à le faire condamner comme *faux, mauvais, concussionnaire et traître* envers la couronne, crimes qui ne furent nullement prouvés.

Alors commença une successsion de procès particuliers, intentés pour punir ceux qui avaient rempli des fonctions sous le régime passé; nous nous contenterons d'en citer un qui fera juger de l'immoralité des autres. Jean Juvénal des Ursins, prévôt des marchands de Paris, pour n'avoir pas voulu accéder à tous les désirs du duc de Bourgogne et avoir repoussé quelques demandes injustes, mérita qu'on apostât de faux témoins contre lui. Les hauts officiers du Parlement, indignés d'une pareille iniquité, ayant refusé d'accorder leur ministère à un acte si infâme, il fallut en charger un simple avocat, qui prit ses informations au cabaret, où il les laissa, ce qui permit de les communiquer à Jean Juvénal des Ursins, la nuit

Digitized by Google

même du jour où le procès devait commencer. Juvénal, qui avait eu le temps de préparer sa défense, parut à Vincennes où se tenait la cour, suivi de quatre cents des principaux bourgeois de Paris, parla avec une force écrasante, demandant les preuves des assertions avancées. L'avocat, interpellé si vivement, les chercha vainement dans son dossier. Devant une accusation si mal ourdie, plus mal présentée encore, le tribunal, malgré son servilisme, n'osa condamner l'homme vertueux injustement accusé. Au temps de Pâques, les faux témoins, renvoyés par leurs confesseurs au légat du Pape, pour ce crime capital, se virent condamnés à aller nu-pieds, uniquement couverts d'un drap blanc, *crier merci au prévôt* Jean Juvénal, qui leur demanda leur nom. Comme ils hésitaient à le prononcer, il les nomma tous, pour leur montrer qu'il les connaissait, et leur accorda la grâce qu'ils sollicitaient.

Quoique le roi eût recouvré la connaissance, qu'il pût voir la reine et converser avec elle, cependant le duc de Bourgogne fut alors chargé seul du soin du gouvernement.

Le gouverneur, dans la position critique où il se trouvait avec un roi qui signait, dans ses moments même lucides, ce que chacun lui présentait, parce qu'il ne se sentait pas assez de force pour résister, jugea convenable de réunir un grand conseil, formé des principaux seigneurs de la cour et de toutes les chambres du Parlement. Au mois de novembre 1392, il fut rendu, sur l'avis de ce conseil, une ordonnance confirmative de celle qu'avait portée Charles V relativement à la majorité des rois, dès qu'ils entreraient dans leur quatorzième année.

Digitized by Google

Au mois de janvier 1393, le Parlement s'occupa de la tutelle et de la régence, qu'on voulut séparer. Il fut établi que la tutelle, dans le cas de décès du roi, serait confiée à la reine Isabeau et à son beau-frère, Louis de Bavière, qui devaient être suppléés par les ducs de Bourgogne, de Berry et de Bourbon, dans le cas où ils viendraient à mourir avant la majorité des enfants de France. Un conseil de douze membres, composé de trois ducs, trois prélats et six gentilshommes, fut chargé de surveiller les actes de la tutrice. Il fut en même temps réglé que la régence serait remise entre les mains du duc d'Orléans, qui aurait un pouvoir aussi absolu que celui du roi, sans même être obligé de s'environner d'un conseil de régence. Soit délicatesse pour ne pas affliger le roi dans ses moments lucides, soit respect pour le pouvoir illimité du monarque, qu'on ne croyait pas même devoir suppléer en cas de folie, ces ordonnances ne concernaient point l'état actuel de Charles VI, mais ne devaient avoir d'effet qu'après sa mort; en sorte que le duc de Bourgogne continua à gouverner absolument sous le nom de son neveu.

Ce qui devait le plus préoccuper la nation au milieu de cette complication des affaires politiques, c'était la paix avec l'Angleterre. En effet, la guerre, dans un tel état de confusion, eût été un très grand malheur; nous la verrons éclater plus tard, et le lecteur jugera alors ce qu'on pouvait en attendre. L'Angleterre avait heureusement aussi besoin de la paix que nous; les conférences furent reprises à Lelinghen, où se trouvèrent les ducs de Lancastre et de Glocester pour l'Angleterre, et les ducs de Berry et de Bourgogne pour la France. Comme les

Digitized by Google

Anglais voulaient prendre pour base le traité de Brétigny, sans tenir aucun compte des conquêtes faites sous le règne de Charles V, le duc de Bourgogne proposa de remonter plus haut, de rétrograder jusqu'à l'origine du règne d'Edouard III, ce qui était parfaitement rationnel, si on ne voulait tenir aucun compte des faits accomplis. La plus grande difficulté était toujours Calais, que les Français voulaient récupérer pour couvrir leurs frontières du Nord, et que les Anglais prétendaient conserver, afin d'avoir une porte ouverte pour envahir la France. Nos plénipotentiaires cédèrent enfin sur ce point, et offrirent même la restitution du Bigorre, de l'Agénois et du Périgord, se contentant de conserver le Quercy, le Rouergue, le Limousin et le Ponthieu; conditions si raisonnables, que la paix eût été conclue si le duc de Beaufort n'eût tenu des propos offensants sur la probité des Français : « La parlure françoise a ses mots » subtils et couverts et sur double entendement, que les » François tournent là où ils veulent à leur profit et avan» tage, ce que les Anglois ne sauroient faire (1). »

Ces contradictions, ces difficultés plus sur la forme que sur le fond, déterminèrent une simple prolongation de trève d'une année, c'est-à-dire jusqu'au 24 septembre 1394.

Le roi vint jusqu'à Abbeville, afin de suivre les négociations; mais la fatigue, les peines que lui causèrent les contradictions et l'orgueil des Anglais, les chaleurs de la saison, déterminèrent un nouvel accès de folie furieuse, qui dura du mois de juin jusqu'au mois de janvier. Il

(1) Froissart, p. 174.

Digitized by Google

tombait alors dans des accès de fureur et donnait le plus triste spectacle. Il niait qu'il fût roi; partout où il trouvait l'empreinte de son nom ou de ses armes, il l'effaçait. La présence de la reine lui était devenue insupportable : « Quelle est cette femme? disait-il, lorsque cette » princesse se présentait devant lui; elle m'ennuie. »

On descendit, chose honteuse à dire, jusqu'à introduire dans son lit la fille d'un marchand de chevaux, que la reine lui envoyait pour la remplacer et le tromper. Au milieu de sa frénésie il y avait je ne sais quoi de bon qui le faisait aimer davantage dans son malheur; ainsi il priait instamment qu'on éloignât de sa main tout instrument à l'aide duquel il aurait pu blesser quelqu'un, déclarant qu'il aimerait mieux mourir que de faire le moindre mal à personne. Il affectionnait spécialement une princesse qu'il respectait au milieu même de ses accès de fureur : c'était Valentine Visconti, duchesse d'Orléans, sa belle-sœur, femme d'une grande supériorité, mais qui était détestée des princes, parce qu'elle passait pour être l'âme du parti des Marmousets. Afin de la perdre dans l'opinion, on répandit le bruit qu'elle avait ensorcelé le roi, ce qui paraissait vraisemblable à plusieurs, parce que le duc d'Orléans, son époux, était sans cesse environné de prétendus magiciens auxquels il donnait toute sa confiance. Mais ce qui prouve la faiblesse de l'esprit humain, c'est que les oncles du roi, qui blâmaient si haut la magie dans le duc d'Orléans et sa femme, firent venir du Midi un célèbre magicien, qui, assurait-il, avait toutes les recettes imaginables, non-seulement pour guérir les hommes, mais même pour réformer la nature entière. Le roi, persuadé qu'il se trouvait sous l'impression d'un charme

Digitized by Google

qu'il fallait détruire, s'écriait dans l'amertume de son âme : « Je conjure, au nom de Jésus-Christ, ceux qui » sont cause de mes souffrances, de ne plus me tourmen- » ter et de hâter ma fin. » Avec toutes ses formules, tous ses gestes, toutes ses imprécations, tous ses remèdes, le magicien de Guyenne n'ayant pu détruire le charme, s'avoua vaincu, et abandonna à un sort encore plus déplorable le malheureux monarque, qui n'avait plus, pour passer sa vie, que des jouets d'enfant. Parmi les objets inventés pour amuser un roi imbécile, nous devons nommer le jeu de cartes, qui a opéré un si grand changement dans les habitudes et les mœurs.

Au mois de janvier, la raison du roi parut un peu lui revenir; mais ce n'en était plus que l'ombre. Les intervalles de raison devinrent plus rares, moins longs et surtout moins lucides; dès-lors on n'entend plus parler du roi que comme d'un père à qui naissent des enfants, par hasard; on emprunte sa main glacée pour signer des ordres qu'il ne comprend pas et dont il déplore les conséquences quand, revenu à la raison, il peut en sentir les déplorables effets.

Lorsque tous les remèdes de l'art furent épuisés, et que la magie se reconnut impuissante, on voulut s'attacher principalement aux moyens religieux pour obtenir la guérison du roi. Il n'y avait pas en France un sanctuaire, pas une madone célèbre par quelque miracle, pas un saint vénéré pour les guérisons miraculeuses, qu'on n'allât visiter, implorer. Le roi faisait par lui-même ou on faisait pour lui des vœux qu'il accomplissait lorsque sa santé s'améliorait. Dans un de ses voyages, entrepris pour accomplir un vœu au mont Saint-Michel en mer, il toucha

Digitized by Google

les frontières de Bretagne, dont la vue et le nom lui rappelèrent son fidèle connétable, cet Olivier de Clisson si cher aux Français et surtout au monarque infortuné, dont il aurait voulu élever la puissance au plus haut point de grandeur. Dès l'année précédente, il s'était intéressé à lui et lui avait envoyé des amis pour avoir une explication sur les trahisons dont on l'accusait.

Le roi voulut voir le connétable et le duc de Bretagne, et travailler à les réconcilier. Touchante occupation d'un roi qui comprenait son malheur, sentait l'infortune de ses amis, et voulait y appliquer le remède qui était en son pouvoir! Jean de Montfort, qui avait le sentiment de sa faiblesse et voulait même appeler encore une fois les Anglais sur ses terres, consentit enfin à un accommodement également nécessaire aux deux partis. Vieux, las plutôt qu'apaisés, le connétable et le duc s'embrassèrent pour la cinquième fois à Autfer, près de Redon, et signèrent définitivement le traité de Tours en 1395.

Un autre pèlerinage nous présente quelque chose de plus touchant encore que ce que nous venons de raconter. Dans un de ses voyages à Notre-Dame-du-Puy, en Velay, le roi, dont la bonté semblait se développer avec le sentiment de son mal, ayant appris que plusieurs habitants du Languedoc avaient fui leur demeure et abandonné ce pays, sous l'administration tyrannique de ses oncles, voulut se faire lui-même leur consolateur, et les dispensa d'impositions pendant les six ans qui suivraient leur retour. Comme témoignage de sa bonté, on cite l'établissement, dans chaque village, du jeu de l'arc et de l'arbalète, afin de fortifier le corps des paysans, de les éloigner des jeux de hasard, si ruineux pour toutes les

Digitized by Google

classes, et de former des défenseurs à la patrie. Lorsqu'on voit dans le roi de telles marques de bonté, un soin si attentif pour procurer le bonheur de ses sujets, on ne peut s'empêcher de dire que, si Charles VI avait alors pu recouvrer la plénitude de sa raison, il eût été rangé au nombre de nos meilleurs rois, et que le peuple eût béni le coup qui, un moment, l'avait privé de l'intelligence pour le rendre meilleur. Mais sa raison devait toujours s'affaiblir davantage et la nation s'enfoncer de plus en plus dans l'abîme.

Le peuple, inquiet, tourmenté de la situation fâcheuse du roi, après l'avoir attribuée aux magiciens et aux enchanteurs, crut enfin en trouver les véritables auteurs dans les Juifs déicides. Il fut rendu, le 17 septembre 1395, une ordonnance qui, tout en prononçant l'expulsion des Juifs, témoignait cependant un véritable progrès dans les sentiments d'humanité et de justice : car elle leur accordait le temps nécessaire pour régler toutes leurs affaires, et leur promettait qu'ils seraient conduits, avec leurs biens et leurs familles, sous la protection des lois et du gouvernement, jusqu'à la frontière qu'ils désigneraient. S'il y eut quelques excès, ce fut le fait des particuliers, fait qui ne doit point être imputé à la mesure politique prise à leur égard.

Le duc de Bourgogne résolut de profiter d'une trêve de quatre ans avec l'Angleterre, le 27 mai 1394, pour purger l'Etat de quelques bandes d'aventuriers qui s'étaient formées de nouveau.

Parmi les mesures du gouvernement qui furent adoptées alors, nous devons en citer une relative aux condamnés à mort :

Digitized by Google

« Les prisonniers envoyés à l'échafaud, dit Châteaubriand, s'arrêtaient deux fois en chemin; dans la cour des Filles-de-Dieu, ils baisaient le crucifix, recevaient de l'eau bénite, buvaient un peu de vin et mangeaient trois morceaux de pain: cela s'appelait le *dernier morceau du patient*. Sauval remarque que cet usage ressemblait au repas que faisaient faire les Juifs aux personnes condamnées à mort, et au vin de myrrhe que les Juifs présentèrent à Jésus-Christ. Ne serait-ce pas plutôt un souvenir du dernier repas des martyrs, *le repas libre?* Les exécutions avaient presque toujours lieu le dimanche et les jours de fêtes. Les Cordeliers assistèrent d'abord les criminels et eurent pour successeurs les docteurs en théologie de la maison de Sorbonne; sublime fonction du prêtre, qui commença en 1395 par l'édit d'un roi de France malheureux, et qui devait donner, en 1793, un dernier consolateur à un roi de France encore plus infortuné.

» L'usage était aussi d'offrir du vin aux juges qui assistaient à la mort du condamné; l'exécuteur des hautes œuvres faisait les avances du prix de ce vin. Une somme de douze livres six deniers fut allouée au bourreau, en 1477, par le prévôt de Paris, pour avoir fourni du pain, des poires et douze pintes de vin à messieurs du parlement et officiers du roi, étant au grenier de la salle, pendant que le duc de Nemours (Armagnac) se confessait (1). »

Il se traita encore cette année une négociation importante entre la cour de France et celle d'Angleterre. Ri-

(1) *Analyse de l'Histoire de France.*

Digitized by Google

chard II, roi d'Angleterre, âgé alors de trente ans, étant veuf, et désirant avoir une femme issue d'une maison assez puissante pour l'aider à recouvrer un pouvoir despotique sur ses Etats, envoya des ambassadeurs en France pour demander Isabeau, fille de Charles VI, âgée alors de sept ans.

Il était difficile qu'au milieu des négociations d'un mariage, deux nations qui se traitaient en ennemies, arrêtées à peine par une trève de peu de durée, ne s'occupassent aussi d'un traité de paix définitive. Mais les intérêts étaient tellement compliqués, que l'on se contenta de donner une étendue de vingt-huit ans à la trève précédente, qui devait durer jusqu'au mois de septembre 1426; et, en attendant, chaque parti conservait les terres, les villes et les châteaux dont il était en possession. Une pareille trève promettait autant de durée qu'une paix; car quelle nation oserait s'assurer d'être vingt-huit ans sans avoir aucun différend sérieux?

Le mariage d'Isabeau de France avec le roi d'Angleterre fut célébré le 1er novembre 1396, avec la plus grande magnificence. Les auteurs du temps sont remplis des descriptions de ces fêtes, qui n'offrent d'ailleurs rien qui puisse piquer la curiosité du lecteur.

Pendant les fêtes de ce mariage, le duc de Bourgogne, agissant au nom de Charles VI, travaillait à intéresser le roi d'Angleterre dans une guerre qui devait atteindre et frapper au cœur Valentine de Visconti, duchesse d'Orléans, exilée alors de la cour à cause de l'attachement que notre infortuné roi lui témoignait, et de l'influence qu'elle pouvait exercer sur lui dans ses moments lucides. Galéas Visconti, son père, duc de Milan,

Digitized by Google

avait acquis une telle prépondérance sur l'Italie, que les petits princes ses voisins, ainsi que les républiques de Gênes et de Florence, après s'être inutilement ligués pour sa destruction, s'adressèrent à la France pour anéantir toute son autorité. Gênes, quoique ville italienne, aimant mieux reconnaître la domination d'une puissance étrangère que celle d'un despote italien, offrit au roi de France de se soumettre à son autorité aux conditions suivantes : Le doge devait être remplacé par un vicaire-doge français, dont l'autorité était extrêmement limitée, car tout son rôle se bornait à présider le conseil souverain, dans lequel il comptait pour deux voix; il était l'administrateur des impôts, mais il ne pouvait en établir de son autorité privée; il ne pouvait introduire aucunes troupes étrangères dans la ville, ni se soustraire à l'obédience du Pape de Rome pour reconnaître celle du Pape d'Avignon.

Tous les projets formés contre l'Italie par le duc de Bourgogne furent interrompus par un événement extrêmement funeste qui le frappait au cœur, la perte de la bataille de Nicopolis, où Jean-sans-Peur, son héritier présomptif, fut fait prisonnier.

Bajazet I^er^, surnommé *le Foudre*, après avoir ravagé, comme un torrent dévastateur, la Bosnie, l'Albanie et la Moldavie, avait annoncé le dessein de conquérir l'Europe entière, de porter au Capitole toutes les couronnes recueillies dans ses différentes expéditions, et de faire manger son cheval sur l'autel même de Saint-Pierre, en signe de mépris pour le Christ. Sigismond, roi de Hongrie, effrayé de pareilles menaces et désirant repousser loin de lui un pareil voisinage, fit un appel aux guer-

Digitized by Google

riers d'Occident, et surtout à ceux de France, dont la générosité égalait la valeur dans l'esprit de tous les peuples.

Bien que la France ne fût pas la nation la plus exposée aux coups des Turcs, réveillée par un appel aux armes contre les Musulmans, la noblesse française montra la plus vive ardeur pour répondre au désir de Sigismond. Le duc de Nevers, fils de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, honteux d'un repos qu'il regardait comme indigne de son nom, prit un des premiers la croix, et entraîna à sa suite les plus illustres chevaliers.

Les premiers succès de nos troupes furent extrêmement brillants, ce qui leur inspira trop de confiance. Après avoir emporté Orsowa, Rakosiwa et Widdin, l'armée combinée alla mettre le siége devant Nicopolis, ville très forte, défendue par une nombreuse et vaillante garnison, qui reçut l'ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité pour donner le temps à Bajazet d'arriver à son secours. Fidèle à cet ordre, la garnison se défendit avec un courage héroïque, repoussa plusieurs assauts et laissa le temps à Bajazet d'accourir à la tête d'une armée de 200,000 guerriers exercés.

Quoique cette armée fût deux fois plus nombreuse que celle des chrétiens, ceux-ci ne voulurent pas reculer; ils consentirent à accepter les chances de la bataille, et ils auraient pu vaincre sans la témérité des Français.

Bajazet, dont l'armée était extrêmement nombreuse, et qui pouvait donner beaucoup d'étendue à ses ailes, rangea ses troupes en forme de croissant pour resserrer les flancs de ses adversaires aux deux extrémités, diviser ainsi les chrétiens, en écraser une partie, puis tomber

Digitized by Google

sur l'autre. Pour masquer son front, il jeta en avant une multitude de frondeurs, d'archers, d'enfants perdus, qui avaient ordre d'insulter l'ennemi, de décocher quelques flèches pour l'attirer et l'amener ainsi dans le lieu où il voulait combattre. Sigismond, qui connaissait la tactique des Turcs, avait résolu de prendre une disposition analogue à celle de ses adversaires, de placer en avant les tirailleurs, les troupes les plus faibles, et de réserver les Français, les seuls guerriers d'une grande valeur. Quand les Français virent ce plan de bataille, le regardant comme une insulte faite à leur courage, ils refusèrent de marcher si on ne les plaçait au premier rang. Sigismond, obligé de céder, les conjura de ne pas s'avancer légèrement, et voyant que, dans la rapidité de leur course, ils avaient déjà devancé de beaucoup le corps d'armée, il leur dépêcha l'ordre de suspendre un peu leur marche, les instruisit du plan des ennemis et les pria de ne pas s'engager témérairement. Coucy approuva ce conseil ; mais le connétable de France émit un avis opposé et fit triompher son opinion. Coucy, s'adressant à l'amiral Jean de Vienne, lui demanda ce qu'il convenait de faire : « Sire » de Coucy, répondit ce brave officier, là où la vérité et » la raison ne peut être ouïe, il convient que oultrecui- » dance règne, et puisque le comte d'Eu veut combat- » tre, il faut que nous le suivions. »

Les Français reprennent le pas de course, et croient déjà la victoire gagnée lorsqu'ils voient le troupeau de musulmans, jeté comme appât, fuir devant eux et les entraîner dans le croissant, qui se referme alors pour ne pas permettre aux autres troupes de secourir les Français. Alors commence un carnage effroyable : animés par le courage du désespoir, nos braves guerriers abattent à droite, à

Digitized by Google

gauche; pour un qui périt dans leurs rangs, dix ennemis succombent; mais le nombre l'emporte enfin. Il ne restait plus que trois cents braves, la fleur des chevaliers, qui, ne pouvant plus soutenir leurs armes, sont obligés de se rendre. Bajazet fut épouvanté de son succès, quand il vit 100,000 de ses soldats immolés par les vaincus. Nous ne croyons pas que la bataille eût été perdue si Sigismond avait pu prendre part au combat avec le corps d'armée. Quand cet empereur vit les Français enveloppés, il jugea la partie perdue, licencia son armée, traversa le Danube sur un bateau et rentra dans ses Etats.

Le malheur des chrétiens vint de la dissolution de leurs mœurs. « Ils étaient remplis de tant d'impuretés et » d'ordures, dit le gouverneur de Nicopolis, que les » bêtes mêmes, qui en ont le sentiment, ont horreur de » leur chair et dédaignent de s'en repaître. » On raconte que Bajazet, apprenant la dissolution des mœurs des chrétiens, dit : « Ils seront vaincus, puisqu'ils offensent » leur Dieu Jésus-Christ. »

Bajazet, irrité de la résistance qu'il avait rencontrée et des pertes que les Français lui avaient fait subir, avait d'abord résolu d'immoler tous les prisonniers sans exception; mais, s'étant ensuite décidé à conserver ceux qui étaient capables de payer une riche rançon, il chargea Jacques de Helly, qu'il connaissait, de lui désigner les princes et les grands seigneurs. Tous ces infortunés captifs le conjuraient de leur donner un grand nom, un rang distingué parmi les membres de la noblesse, afin de les arracher à une mort certaine. Il accéda au désir de beaucoup, qui échappèrent ainsi au plus horrible des supplices.

Bajazet voulait massacrer le comte de Nevers comme

Digitized by Google

chef de l'expédition ; mais un devin lui conseilla de le réserver, parce qu'il ferait lui seul plus de mal à la France qu'une nombreuse armée ; triste prédiction qui devait bientôt se réaliser.

Environ trois cents Français, qui étaient allés au fourrage avant l'action, parvinrent à rentrer en France et y apportèrent les premiers la nouvelle de l'horrible défaite de Nicopolis ; on ne pouvait les croire : « On devroit, di-» soient les Parisiens, pendre cette ribaudaille qui sème » tous les jours telles fallaces. » L'arrivée de Jacques de Helly força bientôt à reconnaître la vérité. On établit de nouveaux impôts pour racheter les captifs. Bajazet, plus confiant en la parole d'un négociant qu'en celle des potentats de l'Occident, se contenta de la garantie de Barthélemy Pélegrin, correspondant d'un marchand de Chio.

Profondément ému du deuil et de l'humiliation de la France, le duc d'Orléans, frère du roi, manifesta le désir de venger les Français morts au champ d'honneur, et demanda respectueusement d'être mis à la tête d'une armée française pour punir les Musulmans. Le duc de Bourgogne, craignant que ce prince ne vînt à cueillir des couronnes là même où son fils avait éprouvé le plus épouvantable des désastres, engagea le roi à s'y refuser ; ce monarque, pour donner une sorte de satisfaction au sentiment national, autorisa le maréchal Boucicaut à rassembler des troupes et à se rendre en Orient. L'année suivante (1397), le maréchal passa en Orient avec 1,500 hommes d'armes et 800 archers, faible secours qui fut cependant accueilli comme une armée de libérateurs à Constantinople, où l'on pouvait à peine résister aux at-

Digitized by Google

taques de Bajazet. Avec un si faible corps, Boucicaut parvint à dégager cette ville, à faire subir des pertes considérables aux Turcs, et à délivrer, pour un temps, la grande capitale de l'Orient, où il laissa Chatelmorant à la tête de cent hommes d'armes; pour lui, il repassa en France.

Il trouva tout l'Occident dans la plus vive agitation, l'Eglise, l'Angleterre, la France et l'Empire livrés aux mouvements des révolutions; tout annonçait de grands malheurs.

L'Eglise était toujours déchirée par le schisme déplorable dont nous avons raconté l'origine. A la mort d'Urbain VI, la vigilante Université avait repris son premier rôle et réclamait avec énergie la réunion de la France à l'Eglise de Rome. A la mort de Clément VII (1394), elle éleva une voix plus forte par la bouche de Clémengis, qui écrivit lui-même au roi une lettre empreinte d'un singulier esprit de liberté, et commença la série de ses réclamations en faveur des lettres, dont tous les priviléges avaient été abandonnés et violés pour soutenir le schisme de Clément VII et de ses partisans.

Mais, au lieu de travailler sincèrement à l'extinction du schisme en suspendant, comme le demandaient les rois de France et d'Aragon, l'élection d'un successeur de Clément VII jusqu'à ce qu'on eût tenté tous les moyens possibles auprès de Boniface IX, pour donner la paix à l'Eglise, les cardinaux d'Avignon s'occupèrent aussitôt de l'élection d'un pape; ils crurent avoir fait tout ce que pouvait demander l'Eglise en prenant, tous en général et chacun en particulier, l'engagement de poursuivre la destruction du schisme par tous les moyens en leur pou-

Digitized by Google

voir, même en cédant la Papauté. Après cet engagement, ils jetèrent les yeux sur un homme qu'ils jugeaient propre à réaliser leurs vues, parce qu'il se distinguait par une grande science et une haute habileté dans les négociations ecclésiastiques. Cet homme était le fameux Pierre de Lune, Espagnol d'une naissance distinguée, qui était parvenu à faire reconnaître le pape d'Avignon par l'université de Salamanque, et avait eu de l'influence sur la cour de France et l'université de Paris pour leur faire accepter ce Pontife. Ces antécédents n'étaient pas une garantie qui donnât à croire qu'il dût céder, s'il était élu pape, puisqu'ayant été, dès le début, l'un des plus ardents promoteurs de la nullité de l'élection d'Urbain VI, il devait, pour être conséquent, rejeter tout acte tendant à la valider.

Pierre de Lune, élu pape sous le nom de Benoît XIII, sommé par le roi de France d'exécuter l'engagement solennel qu'il avait contracté, refusa et jeta ainsi les fidèles de France dans la plus grande perplexité. Le doute sur la légitimité de tel ou tel pape ayant pénétré dans un grand nombre de consciences, on arriva à poser des maximes extrêmement redoutables; on voulut suspendre de fait toute obédience et vivre soumis à l'Eglise comme s'il n'y avait pas eu de chef dans l'Eglise. Beaucoup répétèrent cette maxime : *Papa dubius, papa nullus; un Pape douteux n'est point Pape.* Cette anarchie faisait d'autant plus vivement sentir la nécessité de sortir du schisme. Pour arriver à une solution, on convoqua à Paris un concile national, en 1395.

Le clergé de France mit le plus grand zèle à répondre à l'appel de son roi. L'Université, toujours à la tête des

Digitized by Google

grandes mesures, proposa la démission des deux papes contendants, comme moyen sûr d'arriver à l'extinction du schisme; elle fondait la nécessité de prendre ce moyen sur l'impossibilité de reconnaître le véritable Pontife. Cette résolution, quoique basée sur un principe erroné, puisqu'il était facile de reconnaître que le vrai pape était à Rome, fut adoptée par l'assemblée générale.

Une ambassade solennelle, conduite par les ducs de Berry et de Bourgogne, partit pour Avignon et déposa aux pieds de Benoît XIII les vœux de l'Eglise de France. Le pape répondit avec infiniment d'esprit, parla de son désir de la concorde et de l'union; mais il finit par dire qu'il ne pouvait céder le pontificat, qu'il devait le conserver pour sauver le droit de la Papauté. Et il le conserva, en effet, jusqu'à sa mort.

Dès que l'université de Paris apprit l'inutilité de cette première démarche, elle réclama des mesures plus efficaces, et proposa sinon une soustraction complète de toute obédience, au moins un retrait de tout ce que le pape d'Avignon touchait en France; on pensait qu'en coupant la source principale de ses revenus, on le rendrait plus accommodant. Ce fut pour arriver à ce grand moyen que le roi convoqua, en 1398, un nouveau concile de l'Eglise de France.

Ce concile, où figuraient onze archevêques, soixante évêques, soixante-dix abbés, soixante-huit procureurs de chapitre et un grand nombre de docteurs en théologie et en droit, fut appelé à se prononcer sur la soustraction d'obédience proposée comme un moyen efficace d'arriver à l'extinction du schisme; cette soustraction

Digitized by Google

fut discutée, moins dans la forme canonique que dans la manière parlementaire. On choisit six docteurs pour l'affirmative et six pour la négative, qui vinrent tour à tour débiter leurs discours devant l'assemblée et jeter de nouvelles ténèbres sur une situation déjà trop obscure. Enfin on alla aux voix, et deux cent quarante-sept contre cinquante-trois demandèrent la soustraction complète d'obédience. Après ce résultat, le roi proclama la soustraction d'obédience, défendit à ses sujets de reconnaître Benoît XIII pour pape et de rien payer à ses officiers.

La situation de l'Eglise de France devint extrêmement fâcheuse; on rassurait les consciences tourmentées par quelques paroles dangereuses : « Bonnes gens, s'écriait » Jean de Varennes, ne vous déconfortez pas; car à » pape ne pouvons faillir; car notre doux Jésus est le » vrai Pape et le Chef de l'Eglise; et à la très douce » Vierge Marie ne pouvons faillir, à dame et maîtresse » du monde. » Le peuple s'habitua bientôt à ne plus entendre nommer le Pape dans les prières de l'Eglise; quelques-uns allèrent même jusqu'à croire qu'il n'y avait point de pape *fors Dieu.*

La soustraction n'était pas sans embarras, même pour l'administration des bénéfices, dont les titulaires, du moins en partie, étaient nommés par le Pape. Il fut résolu qu'à l'avenir il serait pourvu aux bénéfices par voie d'élection, ou par la collation de l'ordinaire, gratuitement et sans rien prendre, sous quelque prétexte que ce pût être, de ce que les collecteurs pontificaux percevaient. Quant aux pouvoirs juridictionnels dont le Pape est le dépositaire, on les transporta tous aux conciles provin-

Digitized by Google

ciaux, comme si une assemblée nationale pouvait les recevoir de la sorte et les conférer.

La soustraction d'obédience eut un grand retentissement à la cour d'Avignon. Dix-huit cardinaux signifièrent à Benoît XIII leur retraite, et se retirèrent en France. Il ne resta auprès de lui que deux cardinaux, avec lesquels il tint ferme, dans son palais pontifical, dont il se fit lui-même le défenseur.

Afin de vaincre son obstination, le roi, à la prière des cardinaux retirés sur le sol de France, envoya le maréchal Boucicaut pour faire le siége du palais pontifical d'Avignon. Le siége était poussé avec une grande vigueur, et l'on pouvait espérer d'en finir bientôt avec le pontife obstiné, quand le parti de Benoît, à la tête duquel se trouvait le duc d'Orléans, fit envoyer l'ordre de suspendre le siége; il se fit alors en France un revirement inattendu. L'université de Toulouse renouvela ses protestations d'attachement. Clémengis, docteur de l'université de Paris, montra ce qu'est le talent sans le caractère et sans la conviction. Après s'être déclaré l'un des plus ardents adversaires de Benoît, il se laissa gagner par la promesse d'être secrétaire de ce prétendu pape, et commença à attaquer avec une violence extrême les partisans de la soustraction d'obédience.

Tandis que le roi de France faisait tant d'efforts pour ramener l'union dans l'Eglise, la plupart des trônes, ébranlés jusque dans leurs bases, s'écroulaient avec fracas. Les révolutions commencèrent par l'Angleterre.

La nation anglaise, qui avait vu avec une sorte de déplaisir le mariage de son roi avec Isabeau de France, regardant cette union comme une désertion des intérêts

Digitized by Google

britanniques sur le continent, disait avec dérision : « Les » Français voudraient bien qu'il leur eût coûté toutes les » filles du roi de France et qu'ils eussent Calais à leur » volonté. » Enhardi par l'appui de la France, dont il se croyait assuré, Richard II attaqua son oncle, le duc de Glocester, et montra assez d'habileté dans cette circonstance pour faire prisonniers le duc et ses principaux partisans.

Mais le parti opposé au roi d'Angleterre se releva de sa défaite, triompha du monarque, et Derby, comte de Lancastre, fut proclamé roi, ce qui changea totalement les relations de la France avec l'Angleterre.

Le duc de Bourbon reçut d'abord l'ordre de se présenter devant Bordeaux, ville fort attachée à Richard II, qui y avait reçu le jour; on espérait que la soumission aurait lieu sans résistance. Les Gascons, habitués à suivre les destinées de l'Angleterre, voyant d'ailleurs que les contrées soumises à la France « étoient taillées et » retaillées deux ou trois fois l'an, et mêlées et molestées » de fouage et de toutes créations vilaines, » refusèrent de se soumettre.

La France, comme tout gouvernement faible, incapable de soutenir un principe, se tut, reçut les ambassadeurs de Henri IV et traita avec lui.

Une autre révolution s'opérait en Allemagne. Wenceslas, prince ivrogne et débauché, étant devenu l'objet d'un mépris universel, les électeurs s'assemblèrent au château de Lauenstein, sur le Rhin, et le déposèrent.

Le duc d'Orléans, profondément attaché au principe d'autorité, et affligé du coup funeste que ces révolutions successives portaient à la puissance souveraine, avait

Digitized by Google

résolu de relever ce monarque de sa lourde chute; mais il sentit bientôt que sa présence était trop nécessaire à la cour pour aller guerroyer au-delà du Rhin.

Louis d'Anjou, roi de Naples, autre victime des révolutions, avait perdu successivement toutes les places de son royaume. Après neuf années de séjour en Italie, il s'embarqua, vint passer à la vue de Naples, dégagea, par une capitulation, son frère et les troupes qui étaient renfermées avec lui, et se remit en mer. Tout le royaume se soumit à Ladislas, excepté la ville de Tarente, qui tint encore quelque temps pour le parti de la maison d'Anjou. Ainsi se termina la seconde expédition de Naples, moins funeste, mais plus longue et aussi peu honorable que la première.

Les rois qui tombaient n'étaient pas aussi à plaindre que Charles VI, devenu le jouet des factions qui se le disputaient sans qu'il soupçonnât leur dessein; car le mal grandissait chez lui d'année en année, malgré les efforts incessants de l'art pour obtenir sa guérison.

Tant que le duc de Bourgogne avait eu seul la gestion des affaires de l'Etat, quoiqu'elles se ressentissent de la faiblesse d'un gouvernement délégué, temporaire, contrarié par le faible monarque lui-même lorsqu'il revenait en santé, la machine manœuvrait encore avec assez de régularité et d'unité; mais lorsque le duc d'Orléans, devenu homme fait, voulut réclamer les droits qui appartenaient à sa naissance, il se forma deux grands partis, qui s'attachèrent, l'un au duc d'Orléans, l'autre au duc de Bourgogne. Tous ceux qui prétendaient avoir des réclamations contre l'Etat, se faisant appuyer par l'un ou par l'autre des partis, les présentaient avec me-

Digitized by Google

naces, sûrs de triompher enfin. Parmi les réclamants, le plus fameux de tous fut Charles III, roi de Navarre, qui, après avoir été remis, par l'entremise de la France, en possession de Cherbourg, occupé par les Anglais, sollicita vivement la restitution du Cotentin et du comté d'Evreux. Il s'opéra dans la suite, entre le roi de Navarre et celui de France, un échange important de la ville de Cherbourg contre le duché de Nemours.

Au milieu de cette espèce d'anarchie, les vassaux, torturés par leurs suzerains, ne sachant à quelle justice recourir, prenaient quelquefois les armes ou s'adressaient directement au gouvernement. Ceux du Périgord réclamèrent contre les vexations d'Archambaud IV, auprès des ducs, qui se hâtèrent de dépouiller un grand feudataire de la couronne et de le faire condamner à mort.

Les faits de l'ordre naturel et physique vinrent encore aggraver la situation. A l'intérieur, des pluies abondantes pendant les mois de mars et d'avril avaient fait déborder les rivières; elles avaient inondé les champs et pourri les récoltes. La maladie avait suivi les inondations et la disette, et une sorte de peste qui régna tout l'été à Paris, ravagea pendant les deux années suivantes le reste du royaume. Pour l'éviter, la cour se retira en Normandie, où l'épidémie ne tarda pas à la suivre.

Les calamités qui venaient ainsi fondre sur notre infortunée patrie, appauvrissaient le trésor, vidé chaque jour par une multitude de vampires. Charles VI voulut apporter au mal un remède énergique, en établissant un contrôle vigoureux, soit pour les recettes, soit pour les dépenses, et en centralisant les affaires financières entre les mains de trois receveurs généraux, responsables des

Digitized by Google

actes des agents inférieurs. Ces sages mesures étaient détruites par les libéralités sans mesure du roi. Il rendait à l'avide duc de Berry, son oncle, le gouvernement du Languedoc, que l'on avait dû lui enlever à cause de ses exactions; il le lui rendait même avec une aggravation pour le trésor, car il lui abandonnait le revenu total de cette province; il ajouta le comté de Dreux à l'apanage de son frère, qui avait obtenu pendant les deux années précédentes les terres de Valois, de Blois, de Beaumont, etc.; il donnait une pension de 36,000 livres au duc de Bourgogne, qui était plus riche que lui.

Ces concessions ruineuses pour l'Etat, destinées dans l'esprit du roi à satisfaire l'ambition des illustres rivaux, donnaient seulement des armes plus puissantes à des ennemis qui, en travaillant à se déchirer mutuellement, jetaient dans le gouvernement le plus grand désordre. Le duc d'Orléans, en sa qualité de frère du roi et de premier prince du sang, se plaignait que la division des pouvoirs énervait l'autorité et affaiblissait la royauté; il demandait que les affaires fussent gérées par le roi lui-même lorsqu'il était en santé, et quand il était malade, par lui, duc d'Orléans, nommé par les Etats régent du royaume, après la mort de Charles VI. Il soutint vivement ces principes comme les seuls capables de sauver la France, manifesta la volonté de les défendre les armes à la main, se fit des alliances à ce dessein, et s'unit principalement au duc de Gueldre, qui s'engagea à le servir avec huit cents lances.

Tous les jours on comprenait, en effet, l'impossibilité de gouverner dans une telle situation : lorsque le duc d'Orléans et le duc de Bourgogne se rencontraient au

Digitized by Google

conseil, ils évitaient de se saluer; quand l'un ouvrait un avis, l'autre en adoptait un entièrement opposé. A la haine des hommes s'était jointe celle des femmes. Les bruits les plus alarmants circulaient de toute part; chacun se créait des partisans; tout se préparait pour une lutte armée. Le duc de Gueldre étant accouru à la tête de cinq cents gendarmes se ranger sous les étendards du duc d'Orléans, celui-ci appela aussitôt à lui les garnisons d'Aquitaine, les partisans de Clisson en Bretagne, les gentilshommes normands, en un mot, tous ceux qui étaient encore attachés au parti des Marmousets. Le duc de Bourgogne réunissait, de son côté, ses nombreux vassaux, tant en France que dans les Pays-Bas; l'évêque de Liége lui amena sous les murs de Paris une troupe de Brabançons, d'Hennuyers et d'Allemands, dont la vue seule causa la plus grande terreur aux Parisiens. Tout se passait cependant avec assez d'ordre; les troupes, régulièrement payées, ne commettaient aucun acte d'indiscipline : mais chacun comprenait que, l'épée une fois tirée du fourreau, et après les premiers coups, tout cet ordre, ce respect des propriétés et des personnes disparaîtraient.

Instruit de cette prise d'armes, et informé que les deux ducs s'observaient sans oser s'attaquer, le duc de Berry accourut à Paris, fit tous ses efforts pour sauver l'Etat, en réconciliant l'oncle et le neveu, parvint à leur arracher un pardon mutuel plus ou moins sincère, et les détermina à s'embrasser et à parcourir tous deux à cheval les rues de la capitale, pour rassurer le peuple et lui donner une preuve sensible de leur réconciliation. Le roi qui, depuis plus de quatre mois, n'avait pas eu une seule lueur

Digitized by Google

de raison, ayant recouvré presque aussitôt l'usage de son intelligence, l'Etat se crut sauvé.

Charles VI prit alors le gouvernement en main, présida les conseils et ordonna à ses ministres de lui rendre compte des affaires traitées pendant sa maladie. Les ministres chargés du soin des finances, en montrant au roi étonné le trésor entièrement vide, mettaient au grand jour les dilapidations. Le duc de Bourgogne se récriait sur les dépenses excessives du duc d'Orléans; et celui-ci mettait à nu tout ce que le premier avait pris. Voilà le spectacle que présentait le conseil d'un roi !

Pour remédier au mal, il fut résolu que chacun rapporterait au trésor les largesses qu'il avait reçues. Charles VI, tout en jugeant bonne et efficace la mesure proposée, n'osa atteindre les plus grands personnages, c'est-à-dire ceux qu'il aurait fallu dépouiller avant les autres. Il excepta de la restitution ce qui avait été donné à sa femme, à ses oncles, à son frère et à son cousin le roi de Navarre : c'était excepter presque tout; aussi les terres réunies au domaine et les restitutions faites au trésor furent de peu d'importance.

Un autre grand désordre s'était encore introduit dans l'Etat : les prisonniers ou leurs parents, abusant de la faible intelligence du roi, obtenaient de lui soit un ordre verbal, soit des commandements, signés de sa main, de mettre tels ou tels détenus en liberté; ce qui rendait l'exercice de la justice illusoire. Pour remédier à ce mal, parut une ordonnance qui ne reconnaissait comme valables que les lettres-patentes, soit de grâce, soit de suspension de l'exercice de la justice, rendues après avoir entendu le procureur-général et les parties intéressées.

Digitized by Google

Notre ennemie naturelle, l'Angleterre, qui convoitait toujours nos belles provinces, aurait incontestablement profité de nos malheurs si elle n'eût elle-même encore été livrée aux oscillations d'un état révolutionnaire. Henri IV, tout en faisant des réclamations contre l'hommage rendu à la France par le captal de Buch pour le comté de Foix, et contre le titre de duc de Guyenne donné au Dauphin, se contentait de protestations pour le moment, espérant faire valoir ses droits lorsque son pouvoir serait mieux affermi. Les conférences ouvertes à Lelinghen renvoyèrent à un futur arbitrage les difficultés relatives au titre de duc de Guyenne et l'hommage du captal de Buch; elles statuèrent la restitution réciproque des prises de vaisseaux, de marchandises et des prisonniers; à ces conditions, la trève fut confirmée. Le duc de Bourgogne, chargé de suivre ces négociations, en profita pour se lier plus intimement au roi d'Angleterre et s'en faire un allié. Un lien plus intime encore devait rapprocher ces deux grands personnages : le roi d'Angleterre, en épousant Jeanne de Navarre, veuve du duc de Bretagne, devait naturellement rechercher, par l'influence de sa femme, l'amitié du duc de Bourgogne, à qui allaient être remises la tutelle du jeune duc de Bretagne et la régence de cette riche province. Effrayé de l'alliance intime de la Bourgogne et de l'Angleterre, alliance si funeste à notre patrie, le duc d'Orléans, après avoir fait des efforts inutiles pour la rompre, envoya un défi au roi d'Angleterre *pour fuir l'oisiveté et acquérir honneur et bonne renommée.* Ce défi, porté en grande pompe, fut repoussé avec mépris par Henri; il ne pouvait, dit-il, être défié par un prince de moindre état et dignité, qui *se mécon-*

Digitized by Google

noissoit et ne savoit se discerner lui-même. Alors commença une correspondance suivie, remplie d'impertinences, dans laquelle les deux adversaires se reprochaient leurs crimes, leur manque de foi, leurs *sorcelleries et diableries.*

Afin de se relever de l'échec qu'il venait d'éprouver et d'abaisser la puissance croissante du duc de Bourgogne, le duc d'Orléans profita, pour s'emparer du roi, de l'absence de son rival, qui était obligé de se rendre à Arras pour les solennités du mariage de son second fils. Le duc d'Orléans fut, en effet, nommé président des conseils généraux des aides et des finances dans la langue d'oïl, avec un pouvoir tellement absolu, que ses ordres devaient être seuls suivis, même lorsqu'il se trouverait en contradiction avec tous ses conseillers.

Une fois maître des finances, le duc d'Orléans se crut aussi maître absolu de la France et usa de son pouvoir de la manière la plus criminelle. Après avoir accablé les contribuables et avoir fait des emprunts forcés, il fit paraître un nouvel édit qui soumettait tout le royaume à une imposition générale; et, afin de donner plus d'autorité à cet acte audacieux, il eut l'infamie de mettre sur la copie de l'édit les noms des ducs de Bourgogne et de Berry. Non content de déclarer que ni lui ni son frère n'avaient signé l'édit, le duc de Bourgogne fit paraître un long manifeste, dans lequel il se présentait comme un chaleureux défenseur des droits du peuple, ce qui le fit proclamer le seul homme capable de gouverner; il agit si bien sur l'opinion publique que le roi, ayant recouvré un peu de raison, céda à l'entraînement, retira tout pouvoir au duc d'Orléans et remit l'exercice de l'autorité entre les

Digitized by Google

mains du duc de Bourgogne; c'était tomber de Charybde en Scylla.

Le duc de Bourgogne, reçu avec les plus grands applaudissements par la multitude, quoiqu'il ne fût ni moins injuste, ni moins avide que son prédécesseur, n'osa établir de nouveaux impôts, de peur d'indisposer le peuple; il prit, pour se procurer de l'argent, un moyen plus lucratif et qui devait encore augmenter sa popularité. Il fit rechercher tous les contrats frauduleux et attribua à l'Etat toutes les restitutions. Sous prétexte de faire cette recherche, ses envoyés fouillèrent tous les papiers de famille et connurent tous les secrets. Ce fut un genre de tyrannie plus odieux que tous ceux qu'on avait exercés.

Le roi, presque toujours en démence, et hors d'état de réprimer de tels abus, les abandonnait à leur cours et s'amusait à suivre les baladins, à écouter les chanteurs, à voir les joueurs de gobelets, etc. Parmi les amusements qui lui firent le plus de plaisir, nous devons citer les représentations théâtrales établies dans la rue Saint-Denis. Lorsque le roi y parut pour la première fois, il en fut si profondément touché, qu'il rendit une ordonnance en faveur de « ses bien amés confrères et » maîtres et gouverneurs de la compagnie. »

Charles VI, plein d'enthousiasme pour ces fêtes, ne manquait jamais de les faire partager aux illustres étrangers qui l'honoraient de leur visite; parmi eux nous devons mettre au premier rang Michel Paléologue, empereur d'Orient, qui vint en France, la terre de la générosité, solliciter l'appui de Charles VI. Ce prince oubliant ses propres infortunes, le combla de présents, lui fit don

Digitized by Google

de riches pierreries, de vaisselle d'or et d'argent, et lui assura une pension de 14,000 écus. Ce fut en France qu'il apprit la défaite de Bajazet par Tamerlan. La lutte des Turcs et des Tartares donna à la Grèce l'espoir de se relever de ses ruines; ce ne fut, en réalité pour elle, que le commencement d'une agonie de cinquante ans.

Le duc d'Orléans, étant cependant parvenu à se rallier, la reine Isabeau de Bavière, princesse jusqu'alors indolente, avare, gourmande, étrangère à toutes les affaires de l'Etat, travailla à obtenir une ordonnance qui reconstituait le conseil sur d'autres bases. Par le moyen de la reine, il fit publier un édit qui établissait, pour l'expédition des affaires quand le roi serait absent ou *autrement occupé* (c'est-à-dire en démence), un conseil de gouvernement composé de la reine, du frère et des oncles du roi, avec *tel et tel nombre, comme il sera expédient.*

Par une autre ordonnance, les conseillers d'Etat relevaient du roi seul, et conséquemment les autres grands corps de l'Etat, le Parlement, les Cours des comptes, des aides, etc., n'avaient pas à s'en préoccuper. Par une troisième ordonnance, en date du même jour, il fut réglé « que si le roi venait à mourir, son fils, à quelque âge » qu'il pût être, fût, sans aucune délation, appelé roi de » France, succédât au royaume, fût couronné roi le plus » tôt que faire se pourra, et usât de tous droits de roi, » sans que aucun autre, tant soit prochain de sang, » entreprenne le bail, régence ou gouvernement du » royaume (1). »

Cette ordonnance, qui bouleversait complétement tou-

(1) *Ordonn. de France,* t. VII, p. 577.

Digitized by Google

tes les dispositions prises par Charles-le-Sage sur cette matière et confondait ce qui aurait dû demeurer séparé, la tutelle et l'administration de l'Etat, le soin de la personne du roi et le gouvernement du royaume, fut le dernier coup porté à l'autorité du malheureux Charles VI, dont l'abandon fut complet. Averti par quelques domestiques fidèles de l'état déplorable où se trouvaient ses enfants, le roi fit appeler leur gouvernante, qui lui avoua en pleurant que souvent ils n'avaient que *manger ni que vêtir*. « Hélas ! dit-il en soupirant, je ne suis pas » mieux traité. »

La composition du conseil, tel qu'il venait d'être établi par l'ordonnance, fut la grande préoccupation des partis. Charles VI, possédant alors assez de lumières pour diriger cet acte important, essaya de composer ce conseil à la satisfaction générale et d'une manière utile à la concorde, en y faisant entrer autant de partisans du duc d'Orléans que du duc de Bourgogne. Celui-ci, qui, par son âge, son expérience, son titre d'oncle du roi, avait toujours su se concilier la faveur du souverain lorsqu'il jouissait de sa raison, arrêta le mariage de trois des enfants du monarque avec les enfants du comte de Nevers, son fils. Deux de ces mariages eurent lieu ; le troisième fut rompu avant que les parties fussent nubiles. Le roi ayant donné au duc de Bourgogne l'importante mission de travailler de tout son pouvoir à la conservation de la paix alors chancelante entre la France et l'Angleterre, le duc d'Orléans, par esprit de contradiction, poussait les seigneurs particuliers à attaquer les Anglais.

Il souffla le feu de la guerre en Bretagne d'abord. Retrouvant aussitôt sa haine nationale contre les Anglais,

Digitized by Google

Clisson embarqua 1,200 hommes à sa solde sur trente vaisseaux bretons, conduits par Benhouët, amiral de Bretagne, par le seigneur de Blois et par Guillaume du Chastel. Ils battirent la flotte anglaise et lui enlevèrent quarante navires, avec mille prisonniers.

Ce premier mouvement se communiqua rapidement aux autres contrées : l'Ecosse s'ébranla, l'agitation recommença dans l'intérieur de l'Angleterre; Valerand de Luxembourg, comte de Ligny et de Saint-Pol, envoya un défi à Henri, duc de Lancastre (Henri IV, roi d'Angleterre).

A ce défi succédèrent, dans l'île de Wight et sur les côtes d'Angleterre, des ravages auxquels prirent part trois princes de la maison de Bourbon, qui brûlèrent la ville de Plymouth.

Bordeaux était aussi menacé; la haine contre l'Angleterre paraissait donc surexcitée sur tous les points; un effort généreux du gouvernement français, s'il eût été uni, aurait pu facilement expulser les Anglais de la France; mais la division ne permit pas d'agir.

Après avoir déployé son ardeur martiale en défis contre le roi d'Angleterre, en courses maritimes, Valerand de Luxembourg excita une telle effervescence dans les Pays-Bas, que, craignant une révolte, le duc de Bourgogne se vit obligé d'y passer. Il fut atteint d'une maladie contagieuse à Halle, où il mourut le 27 avril 1404, dans la soixante-troisième année de son âge.

Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, laissait six enfants, dont trois fils et trois filles, tous alliés aux plus grandes familles, dont il avait su mériter l'estime. Jamais prince ne fut plus magnifique. Malgré l'immense éten-

Digitized by Google

due de ses propriétés, malgré les revenus prodigieux qu'il retirait de la Flandre, de la Bourgogne et des autres provinces soumises à sa domination; malgré les sommes qu'il avait su se faire adjuger sur l'Etat, il laissait des dettes tellement considérables, qu'il fallut, pour satisfaire ses créanciers, vendre son riche mobilier, ses tableaux, ses tapisseries, sa vaisselle, ses joyaux, ses habits même; et comme ses dettes étaient loin d'être acquittées après le produit de cette vente, on vit, nous avons honte de le dire, on vit Marguerite de Flandre, sa veuve, renoncer à la communauté par acte authentique, et, pour se conformer aux usages aussi éloquents que significatifs de cette époque, elle alla elle-même déposer sur le cercueil de son époux sa bourse, sa ceinture et son trousseau de clefs.

A part sa prodigalité insensée, sa sotte magnificence, le duc de Bourgogne était un prince vertueux et estimable, un époux chaste et fidèle, un excellent père de famille, et, ce qui couronnait toutes ses vertus, un chrétien aussi éclairé que sincère.

Sous le point de vue politique, la mort du duc de Bourgogne était un grand événement, de nature à changer totalement la face du gouvernement, à faire cesser enfin l'antagonisme qui, depuis si longtemps, tiraillait les forces de l'Etat au lieu de les réunir en faisceau. Le duc d'Orléans, persuadé que le pouvoir absolu lui était enfin échu, s'arrogea sans hésiter toute l'autorité royale, et commença l'exercice de son pouvoir par une mesure bien propre à lui aliéner tous les esprits. Non content d'avoir fait réunir à son apanage les riches terres de Coucy, de Soissons, de Ham et de beaucoup d'autres

Digitized by Google

seigneuries, il fit établir de nouveaux impôts dans le dessein de faire la guerre aux Anglais; et sous le spécieux prétexte que ces moyens ne lui avaient pas encore fourni assez d'argent pour cette grande entreprise, il prescrivit de renfermer dans une tour du palais ce qui avait été réuni, pour le mieux conserver; il fit forcer cette tour par ses hommes pour enlever la plus grande partie des espèces qui y étaient déposées.

Le roi d'Angleterre, qui se croyait sur le point d'être attaqué, fit paraître un manifeste justificatif de sa conduite, attesta qu'il n'avait jamais violé la trève, ajoutant qu'il était résolu à l'observer et à réparer ce qui avait pu être fait contre elle, à moins qu'on ne le forçât à la guerre.

Le duc d'Orléans vit dans ce manifeste, sinon un *casus belli,* du moins une menace de guerre; il se hâta de renouveler l'alliance de la France avec la Castille, promit des secours à Owin Glendower, chef des Gallois insurgés, et nomma le comte de La Marche commandant d'une armée qui devait débarquer en Angleterre. La flotte réunie et les troupes rassemblées n'attendaient, pour s'embarquer, que l'arrivée de leur commandant; mais, retenu par les charmes de la cour, occupé *à danser et à passer des soirées dans des divertissements de cartes et de dés,* il ne songeait guère à son expédition. Quelques armements particuliers, plus heureux que la flotte nationale, eurent l'honneur de débarquer en Angleterre et d'y faire du butin sans éprouver de pertes bien sensibles. Jean de Clermont, chargé de la direction de la guerre du côté du Midi, attaqua et soumit trente-quatre châteaux forts occupés par les Anglais dans le Limousin.

Digitized by Google

Les Anglais firent, de leur côté, des tentatives sur nos côtes, ravagèrent plusieurs parties du comté de Saint-Pol, et tentèrent une descente en Bretagne, d'où ils furent vigoureusement repoussés, avec des pertes considérables, par le sire de Rieux, maréchal de Bretagne.

Les succès des Français, quoique partiels, et les faits de quelques particuliers plutôt que ceux du gouvernement, montraient que la nation, unie dans un seul but, aurait pu l'atteindre avec une grande facilité. Mais les forces les plus vives paraissaient concourir à la division; l'Université, l'Eglise, les grands seigneurs semblaient se concerter pour attaquer l'Etat et s'attaquer entre eux. La réconciliation de l'Eglise de France avec Benoît XIII avait amené une espèce de paix religieuse qui ne pouvait subsister longtemps. Benoît XIII avait affecté une excessive modération, quand on lui avait rendu l'obédience; mais bientôt il se crut capable de parler en maître, et voulut le faire sur une matière bien délicate. D'après la convention arrêtée entre lui et le gouvernement français, les bénéficiers qui avaient été pourvus sans lettres apostoliques, devaient demeurer en repos et être tranquilles. Le pape d'Avignon voulut revenir sur ce point, afin de se faire payer ce qui lui revenait en pareille circonstance. Charles VI répondit à cette attaque par une déclaration pleine de fermeté, défendant à ses sujets de rien payer à Benoît, pour quelque sujet que ce fût. Benoît sut encore se plier à cette nécessité, et il laissa en paisible jouissance les bénéficiers qui n'avaient pas reçu de lettres apostoliques.

Afin de tromper, s'il était possible, ses adhérents, Benoît reprit son air hypocrite, affecta une grande dou-

Digitized by Google

leur du schisme, parla même de cession et se montra disposé à aller à Rome pour conjurer Boniface IX de déposer la tiare avec lui. Afin de seconder ces vues si chrétiennes, on lui accorda une dîme sur les biens du clergé. Quand il eut ce qu'il désirait, il se contenta d'envoyer à Boniface des ambassadeurs, qui ne firent aucune proposition sérieuse. C'était une triste comédie que jouait l'indigne usurpateur.

Bientôt il se présenta une circonstance pour juger les dispositions réelles de Benoît XIII. Boniface IX étant venu à mourir, les cardinaux romains se montrèrent disposés à suspendre l'élection d'un pape et à s'unir à ceux d'Avignon pour ne former plus qu'un collége. Après avoir en vain fait appel à ceux d'Avignon, les cardinaux romains élurent Innocent VII, pontife plein de science et de vertu, qui, pleinement convaincu de la légitimité de son droit, ne voulut pas accepter non plus la voie de l'abdication.

L'assemblée générale du clergé de France, voyant s'éloigner de jour en jour l'espérance de la réunion, retira son obédience à l'antipape d'Avignon, et se prononça pour la neutralité, en attendant qu'un concile général s'occupât de réformer l'Eglise dans son chef et dans ses membres. Cette décision du clergé de France était une victoire éclatante pour l'Université; ce fut également un succès pour le parti du duc de Bourgogne contre celui du duc d'Orléans, qui soutenait l'antipape d'Avignon.

Le duc d'Orléans, appuyé de la reine dont il cherchait à satisfaire les passions, en sa qualité de premier prince du sang, se croyait enfin sans contradicteur et pensait pouvoir faire admettre toutes ses propositions; mais il

Digitized by Google

avait compté sans le jeune duc de Bourgogne, prince couronné d'une sorte d'auréole chevaleresque, doué de qualités solides, mais dominé par une ambition qui ne reculait devant aucun excès, pas même devant les plus grands crimes. Ces deux adversaires déclarés avaient placé leur point d'appui dans des régions toutes différentes. Le duc d'Orléans, partisan d'un pouvoir fort, défenseur zélé des priviléges de la noblesse, traitait avec hauteur ce que nous nommons le peuple; il était vivement soutenu par la haute noblesse et avait pour lui la tête de la nation. Le duc de Bourgogne, persuadé qu'une tête sans bras, qu'un levier sans mobile, que des conceptions sans moyens de les réaliser, seraient sans puissance, voulut s'appuyer sur le peuple, dont il se réservait d'être le moteur. Partout et dans toutes les circonstances, il parlait de son amour pour le peuple, il le soutenait, se montrait avec lui dans les rues de la capitale, et au conseil il en défendait toujours les intérêts avec une grande chaleur. Aussi, quoiqu'il n'eût que le sixième rang dans le conseil et qu'il y comptât fort peu d'amis, il tenait souvent en échec ses adversaires, combattait leurs opinions avec une vivacité de langage et une force de raisons qui arrachait au despotisme des concessions qu'il n'aurait pas accordées. Il se montra surtout lorsque le duc d'Orléans proposa d'établir de nouvelles charges; il fit un tel tableau de la misère du peuple, des impôts écrasants dont il était accablé, du mauvais emploi des deniers publics, de la dilapidation du trésor, que plus d'une fois il fit pâlir ses adversaires. Quoique l'opinion contraire à la sienne eût triomphé, et que l'ordonnance portant création d'un nouvel impôt parût peu après, les

Digitized by Google

paroles du duc n'en subsistaient pas moins, et sa popularité grandissait. Afin de marcher d'un pied ferme dans la voie qu'il s'était ouverte, il surveillait avec la plus grande exactitude l'emploi des finances, et en faisait rendre un compte si rigoureux, que les dilapidateurs, gênés par sa présence, n'osaient plus rien détourner des fonds publics. Heureusement pour eux, et peut-être malheureusement pour la France, il fut appelé en Flandre, où sa mère Marguerite venait de mourir. Le trésor, livré alors à la reine mère et au duc d'Orléans, fut bientôt vide; et comme l'or entassé par Isabeau de Bavière ne suffisait pas pour satisfaire son avarice, on se servit, pour falsifier les monnaies, de la main de l'infortuné Charles VI, qui, rappelé à la raison, flétrit ces actes indignes et essaya de réformer encore une fois ces épouvantables abus.

Lorsque le duc d'Orléans s'appropriait les deniers de l'Etat pour agrandir ses domaines, que la reine accumulait des monceaux d'or et d'argent uniquement pour avoir le plaisir de les contempler, le roi, on ne le croirait pas si les monuments les plus authentiques ne l'attestaient, était dans un indigne abandon; le Dauphin et ses frères, délaissés, vivaient dans une honteuse indigence; les serviteurs chargés de les soigner, ne recevant pas leurs gages, ni souvent même leur nourriture, prenaient au nom du roi dans les maisons sans rien payer, et rétablissaient ainsi le droit de prise depuis longtemps aboli. Comme toutes les terres et les maisons situées dans le voisinage des habitations royales souffraient beaucoup de ces excès, il s'éleva de telles plaintes, qu'il fallut renouveler les exemptions si souvent promulguées et toujours violées. « Ils ont été, disaient les ordon-

Digitized by Google

» nances, si opprimés, grevés et dommagés, qu'aucuns » d'eux sont allés demeurer hors desdites villes et pa- » roisses, et les autres qui y sont demeurés avec leurs » femmes et leurs enfaits, ont été tellement diminués de » leur petit état, qu'à grand'peine ont-ils eu de quoi » vivre. »

L'indignation populaire étant parvenue à son comble, un frère augustin, nommé Jacques Legrand, plein de la liberté évangélique, se fit l'interprète du mécontentement général. Voici une apostrophe qu'il adressa à la reine : « Votre salut, grande reine, m'est plus cher que vos » bonnes grâces, et, au risque de vous déplaire, je dois » vous dénoncer l'empire que la déesse de la mollesse et » de la volupté a établi dans votre cœur ; elle a pour ses » suivantes inséparables la bonne chère et la crapule, qui » font le jour de la nuit, que l'on passe en des danses » dissolues, et ces deux pestes de la vertu ne corrompent » pas seulement les mœurs, elles énervent les forces, elles » retiennent dans une honteuse oisiveté les chevaliers et » les écuyers, auxquels elles font craindre les combats. »

Quelques dames de la cour firent de graves reproches à ce religieux de ce qu'il avait dénoncé publiquement la conduite des princes : « Et moi, reprit-il aussitôt avec » fermeté, je suis bien plus surpris que vous ayez l'ef- » fronterie de les commettre, et de plus grands et de » plus horribles, que je ne craindrai point de révéler plus » clairement quand il plaira au roi de les entendre. »

La curiosité du roi ayant été piquée par le récit qu'on lui fit de ces paroles, il voulut l'entendre. Le moine augustin soutint alors qu'il était du devoir d'un prédicateur de dire la vérité à tout le monde, sans exception de per-

Digitized by Google

sonne, et fit un tableau très saisissant des désordres de la cour. Il taxa aussi particulièrement un personnage, qu'il ne désigna que par le nom de duc, qui, dans sa jeunesse, avait paru être de fort bon naturel, mais qui depuis, pour le déréglement de sa vie et pour sa cupidité insatiable, avait encouru la malédiction des peuples; et sa conclusion fut enfin qu'il craignait, si ce désordre durait plus longtemps, que Dieu, qui peut dégrader les rois et leur ôter, quand il lui plaît, le baudrier de la chevalerie ou le sceptre de la puissance, ne permît que ce royaume ne passât dans une main étrangère ou qu'il ne périt dans les divisions dont il était menacé.

Le roi fut si frappé de la vérité de ce discours, qu'il résolut d'apporter un remède au mal; mais, peu de jours après, il retombait dans sa maladie et laissait les plaies publiques prendre une nouvelle gravité.

Le duc d'Orléans, dont l'avidité semblait croître à mesure qu'il ajoutait à son riche apanage, se hâta de profiter de la frénésie du roi pour se faire donner le duché de Normandie, province qui refusa de le reconnaître, sous le prétexte bien réel que, le roi ne jouissant pas de sa raison lorsque les lettres patentes avaient été signées, la donation était nulle. La faction opposée au duc d'Orléans seconda les prétentions de cette province et agit de manière à être au complet au moment où le roi recouvrerait la santé et présiderait lui-même le conseil.

La tête de ce parti, le duc de Bourgogne, bien que favorable à l'Angleterre et déterminé à ne pas prendre part à une guerre contre cette nation, prit les armes pour punir le commandant de Calais qui s'était mis à ravager la Flandre, où il espérait faire un riche butin. Jean-sans-

Digitized by Google

Peur repoussa avec une grande énergie les Anglais et les ramena jusque sous les murs de Calais. Il écrivit au conseil du roi pour demander de l'argent et des hommes, afin de restituer à la France une place que tous les cœurs vraiment français voyaient avec douleur entre les mains de ses ennemis.

Le duc d'Orléans, craignant qu'un service très éminent ne donnât trop de prépondérance au duc de Bourgogne, présenta la demande de Jean-sans-Peur sous un point de vue extrêmement malveillant, et le fit rejeter. Instruit de ce refus et des commentaires qui l'avaient accompagné, Jean-sans-Peur, afin de montrer comment il prétendait punir ses ennemis, réunit 800 hommes d'armes et se dirigea sur Paris. A cette nouvelle, le duc d'Orléans, dénué de tout moyen de défense au milieu d'une cité ennemie, quitta Paris pour se retirer à Melun, ville bien fortifiée, où il fut suivi par la reine, qui, dans son empressement, laissa dans Paris le roi, le Dauphin et tous ses enfants, c'est-à-dire ce qui constituait le principe même du gouvernement.

Pour réparer cette faute, la reine ordonne au duc de Bavière, son frère, de courir à Paris et d'enlever le Dauphin. Il ne put l'amener jusqu'à Melun ; le duc de Bourgogne l'arrêta près de Corbeil et demanda au Dauphin s'il quittait volontiers Paris. L'enfant épouvanté répondit, en balbutiant, qu'il aimerait mieux être à Paris : « Qu'on l'y ramène à l'instant, s'écria le duc ! — C'est par l'ordre de la reine, répondit le duc de Bavière, que nous le conduisons au château de Pouilly, où elle l'attend pour dîner. — Il reviendra pourtant, et à la barbe de tous ceux qui voudraient s'y opposer. » Le duc de Bourgogne saisit en

Digitized by Google

même temps la bride du cheval et le fit retourner vers la capitale.

Lorsque cette nouvelle fâcheuse parvint à Melun, la reine, le duc d'Orléans et toute la noblesse qui avait attaché son sort au leur, étaient dans la plus grande consternation : on croyait, d'heure en heure, voir flotter au vent les bannières du duc de Bourgogne; mais ce prince s'amusa à délibérer et permit au duc d'Orléans de réunir des troupes.

Le sire Harpadane, commandant sur la frontière du Nord, abandonna son poste et le laissa sans défense pour venir se ranger sous les étendards du duc d'Orléans; le duc de Lorraine et le comte d'Alençon l'imitèrent et accoururent avec leurs guerriers. Pour ne pas demeurer au-dessous de son adversaire, le duc de Bourgogne fit un appel à tous les aventuriers du monde. On vit venir une multitude de Hennuyers, de Hollandais, de Zélandais, de Savoisiens, d'Autrichiens, qui répandaient la terreur dans les provinces qu'ils traversaient. Jean de Bavière, évêque élu de Liège, le duc de Clèves et d'autres chefs du voisinage rassemblèrent des soudoyers indisciplinés et arrivèrent en France, dans l'espoir que ce royaume leur serait livré pour le dévaster. Les Parisiens, heureux de pareils associés, qu'ils regardaient comme leurs frères et leurs libérateurs, choisirent pour leur capitaine-général le duc de Berry, prince peu guerrier, que de tels préparatifs de guerre épouvantèrent. Il envoya des hommes de confiance à la reine et au duc d'Orléans pour les conjurer de faire la paix; mais Isabeau, instruite de tous les bruits infâmes répandus contre son honneur, repoussa toutes les offres de conciliation et pressa le duc d'Orléans de

Digitized by Google

marcher sur Paris. Lorsque le duc d'Orléans se mit à la tête de ses escadrons irrités pour s'avancer contre Paris, la terreur fut telle dans les lieux qu'il devait traverser, que tout se changeait en désert : les paysans abandonnaient leurs chaumières, délaissaient leurs instruments aratoires et communiquaient leur crainte à la capitale. Cependant on négociait toujours, on adressait de nouvelles supplications; on agit avec tant d'instances, que le duc d'Orléans, d'abord intraitable, consentit à un désarmement partiel et à ne conserver que 500 hommes de son choix, à condition que son adversaire n'en aurait qu'un pareil nombre; ces conditions furent acceptées, sans doute par nécessité. Le duc de Bourgogne se mit évidemment dans une situation extrêmement désavantageuse, car le duc d'Orléans pouvait, en quelques jours, réunir des troupes, se porter sur Paris et s'emparer despotiquement du pouvoir, avant que Jean-sans-Peur pût s'avancer de la Flandre et de la Bourgogne pour faire observer les lois de la pacification.

C'est dans ces terribles circonstances que la démocratie lettrée fit une épouvantable explosion. On entendait chaque jour, même dans la bouche des plus sages, de chaleureuses déclamations contre la tyrannie; c'est probablement alors que Pierre d'Ailly composa la pièce de vers intitulée : *Combien est misérable la vie d'un tyran.*

Gerson montrait une égale audace, et profitait de toutes les circonstances pour déclamer contre la tyrannie. Dans un panégyrique de saint Louis, il attaque avec une extrême vivacité les désordres du duc d'Orléans et pousse même les principes de liberté jusqu'à la révolte. Il pose ses propositions avec une netteté effrayante : « pour obvier

Digitized by Google

» à aucunes faulses et foles informations, lesquelles on » dit avoir esté faites naguère contre la vraie doctrine de » notre foi. » Il veut que, dans ce cas, on puisse prendre les armes contre le roi, contre le suzerain, et même repousser la force par la force, quand ceux-ci abusent de l'autorité.

Cette doctrine n'était pas celle d'un docteur particulier, mais celle de tous les docteurs, ou, pour nous exprimer plus catégoriquement, celle de l'Eglise de France tout entière, qui devait, avec le temps, la changer complétement, comme nous le verrons au XVII^e^ siècle. Il faut pardonner beaucoup à la fière indépendance du temps où vivait Gerson. Assurément, il y avait quelque chose d'excessivement dangereux dans cette maxime : *Nulle victime n'est plus agréable à Dieu qu'un tyran;* maxime qui n'était pas mise en passant dans ses écrits; c'était, à ses yeux, une vérité qu'il déclarait devoir *soubstenir plus en particulier et au long, si métier est.*

Lorsque de pareilles doctrines sont propagées au milieu d'un peuple, que la multitude exaltée se montre disposée à les soutenir les armes à la main, sans en comprendre la valeur, c'est alors que les hommes réfléchis tremblent, qu'ils regardent d'un œil épouvanté l'avenir sombre et gros d'orages. Les rois de Sicile et de Navarre, les ducs de Berry et de Bourbon tentèrent un nouveau rapprochement et réussirent à opérer une espèce de réconciliation. Les deux illustres adversaires consentirent, en effet, à se voir et même à s'embrasser; ils entrèrent ensemble dans Paris, ils licencièrent leurs troupes; mais les cœurs étaient toujours ulcérés, et les hôtels devenaient des forteresses converties en places de guerre.

Digitized by Google

L'Université, qui était affligée de tant de désordres, et pour la France et pour ses écoliers dont les études étaient en souffrance, sollicita la faveur de faire en corps des représentations au roi. Cette illustre société fut reçue le 7 octobre 1405, et Gerson, en sa qualité de chancelier de l'Université, porta la parole; il prit pour texte ces mots : *vivat rex,* qu'il répéta trois fois, et envisagea la vie du roi sous trois points de vue différents, ou les trois vies du roi, la corporelle, la spirituelle et la politique. « Cette » pièce tant de fois reproduite, dit Thomassy, l'a tou- » jours été comme un avertissement nouveau donné au » pouvoir pour réformer les abus et bien administrer la » chose publique. »

Les remontrances furent surtout dirigées contre la noblesse, dont les serviteurs insultaient aux *gens petits.* Elle-même dévorait la substance du pauvre peuple et l'écrasait par ses misérables dissensions, tandis que, d'un autre côté, elle prolongeait le schisme, pour disposer à son gré des bénéfices ecclésiastiques. « Toi, prince, di- » sait Gerson en s'adressant directement à Charles VI, tu » ne fais pas tels maux, il est vrai, mais tu les souffres; » advise si Dieu jugera justement contre toi en disant : » Je ne te punis pas; mais si les diables d'enfer te tour- » mentent, je ne les empêcherai pas. »

Ce discours, assurent les historiens, eut au moins pour résultat salutaire de tirer le roi du déplorable état où il se trouvait. Il était littéralement abandonné. Il n'est pas un fou de nos maisons de santé qui ne soit mieux soigné que lui. Il passa cinq mois sans vouloir se coucher, ni changer de vêtements et de linge. S'étant enfoncé un morceau de fer assez avant dans les chairs, ces chairs

Digitized by Google

tombaient en lambeaux, et personne n'osait s'approcher de lui pour lui donner quelque soin. Dix hommes couverts de masques hideux, pour l'effrayer, finirent enfin par se saisir de sa personne, le lavèrent et le changèrent de linge. Sa situation s'étant améliorée peu à peu, sa raison revint, il présida le conseil, et, pour remédier aux rivalités qui désolaient la France, il donna au duc de Bourgogne, soit dans le conseil d'Etat, soit dans le conseil de régence, le rang qu'y avait tenu son père. Satisfait pour le moment de ces concessions, le duc de Bourgogne se rapprocha du duc d'Orléans ; il s'établit même entre eux une espèce d'intimité qu'ils se promirent de resserrer encore par des alliances. Pour cimenter à jamais la réconciliation qui, dans l'esprit de tous, devait en résulter, on donna à Compiègne des fêtes magnifiques, qui s'effacèrent bientôt de l'esprit pour ne laisser de place qu'à la haine, au sentiment de la colère et de la vengeance.

L'union rétablie entre les deux hauts et puissants feudataires de la France qui neutralisaient toutes les forces de notre patrie, fut comme un coup de foudre pour Henri IV d'Angleterre, dans un moment où tout, à l'intérieur, semblait conspirer contre lui. L'anarchie dévorait les Iles-Britanniques ; partout les partisans des héritiers de Richard II levaient l'étendard de la révolte. Nos Bretons, ennemis du nom anglais, faisaient des courses en Angleterre ; près de trois mille hommes, sous le commandement du maréchal de Rieux, ayant débarqué à Middleford, dans le comté de Pembroke, furent rejoints par deux mille Gallois. Après avoir ravagé tout le pays, emporté plusieurs places d'assaut, les Gallois

Digitized by Google

rentrèrent dans leurs foyers, et nos compatriotes dans leur Bretagne, où ils répandirent la plus vive allégresse.

La Guyenne était aussi témoin des glorieux succès des Français. La garnison anglaise de Mortagne ayant eu l'audace de ravager les terres françaises, les seigneurs du voisinage réunirent leurs hommes d'armes de leur propre autorité et emportèrent cette ville. Le comte d'Armagnac et le sire d'Albret faisaient une guerre incessante aux étrangers, et leur enlevaient constamment de petites forteresses. Savoisy, que l'Université avait fait bannir de Paris, ne voulant pas rester inutile à son pays, équipa des vaisseaux, attaqua les embarcations anglaises et couvrit de ruines l'île de Wight.

Pressé vivement d'un côté par ses sujets, attaqué par une foule d'ennemis du dehors, dans la gêne causée par une grande disette, Henri IV avait sollicité de nouveau la paix, et dans le cas où elle ne pourrait être conclue, une trève mieux définie et surtout mieux observée. Les ducs d'Orléans et de Berry, intéressés à cette trève parce qu'ils avaient des amas considérables de blé dont ils pouvaient tirer un immense profit en Angleterre, signèrent un traité de pacification, qui fut déchiré par le duc de Bourgogne.

Bientôt après, trois grandes armées furent mises sur pied, et la guerre prit un caractère général. Le duc de Lorraine ayant attaqué le duché de Bar, le marquis de Pont-à-Mousson reçut l'ordre du gouvernement français, qui lui annonçait un prompt et puissant renfort, de se porter sur la Lorraine et de la dévaster. Il exécuta ce plan avec une grande habileté, traversa tout le pays sans chercher à emporter des places fortes, et contraignit

Digitized by Google

ainsi le duc de Lorraine à rentrer dans ses Etats avant l'arrivée de l'armée française, qui fut licenciée.

Le duc d'Orléans résolut la conquête entière de la Guyenne, se mit à la tête d'une armée nombreuse et alla mettre le siége en même temps devant Blaye et devant Bourg. Blaye, vivement pressée, demanda une suspension d'armes, et promit de se rendre aussitôt que Bourg serait tombé. Toutes les forces des Français furent aussitôt réunies autour de cette forteresse, située au confluent de la Garonne et de la Dordogne. Mais de fâcheux contre-temps survinrent presqu'aussitôt; des pluies abondantes rendirent le terrain impraticable; la flotte française, commandée par l'amiral Clignet de Brebant, et chargée de ravitailler l'armée, ayant été vivement attaquée par la flotte anglaise, ne put entrer dans la Gironde, quoique le combat fût demeuré indécis. Le duc d'Orléans, alors dans l'impossibilité de continuer l'attaque, leva le siége, tout honteux d'avoir annoncé son expédition avec fracas et de n'avoir rien fait.

Le duc de Bourgogne, qui avait de son côté promis d'emporter Calais, ne fut pas plus heureux, malgré ses immenses préparatifs. Pour rendre le succès certain et indubitable, Jean avait réuni une armée nombreuse, composée de toute espèce de troupes, cavaliers, fantassins, arbalétriers, piqueurs, pionniers. Des fortifications mobiles construites en bois dans les forêts de Saint-Omer, douze cents canons de différentes grosseurs fondus exprès, trois mille pierres énormes préparées pour charger les plus grosses pièces; des amas considérables de pierres, de flèches, de poudre, de balles, de boulets, d'arbalètes; tout cela était réuni pour attaquer par terre, tandis

Digitized by Google

qu'une flotte de cent quatre-vingt-quinze navires devait presser la place du côté de la mer et empêcher les secours qu'elle aurait pu recevoir d'Angleterre. Les dépenses, qui avaient été prodigieuses, ayant épuisé le trésor du duc de Bourgogne, il demanda au conseil d'Etat les fonds nécessaires, que le duc d'Orléans fit repousser. Contraint alors de lever honteusement un siége dont la renommée avait annoncé au loin les apprêts, il jura de tirer une horrible vengeance de celui qu'il regardait comme la cause de sa honte.

Le roi d'Angleterre, pressé dans ses Etats, loin de songer à demander compte aux Français de leur conduite, se mit à négocier de nouveau une trève, avec la Bretagne d'abord, ensuite avec le duc de Bourgogne, enfin avec la France, très satisfait que ces différentes puissances, presque indépendantes l'une de l'autre, eussent consenti à ses sollicitations.

Il est une chose bien digne de remarque et qui doit concilier plus de commisération à l'infortuné prince, placé alors à la tête de la France : c'est qu'il voulait user de sa raison, lorsqu'elle lui revenait, pour réparer les fautes énormes commises pendant sa démence. Voyant l'abominable usage que le duc d'Orléans et plusieurs autres grands seigneurs faisaient de leur autorité, il résolut d'ôter au premier le maniement des finances, et rendit une ordonnance pour interdire, dans le royaume, toute prise de quelque nature qu'elle fût. Non contents de saisir sur les paysans, sur les bourgeois et chez les marchands ce dont ils avaient besoin pour la table, les maîtres d'hôtel du duc et de quelques autres grands seigneurs fournissaient par ce moyen des magasins, se

Digitized by Google

faisaient revendeurs; et, quand on les accusait d'exactions, ils répondaient ou qu'ils exerçaient un droit ou qu'ils faisaient un emprunt forcé. Le roi, qui avait eu à peine assez de raison pour remédier aux plus grands abus, retomba en démence et abandonna de nouveau la proie entre les griffes des vautours.

Pendant que les grandes scènes du gouvernement occupaient si douloureusement toute la France, il se passait souvent d'autres scènes tragi-comiques qui détournaient l'attention et la portaient sur d'autres objets. La grave Université, toujours extrêmement susceptible quant à ses priviléges, en poursuivait les moindres atteintes avec une hauteur et une persévérance dignes d'elle; elle s'attaqua cette fois au prévôt des marchands, c'est-à-dire au premier magistrat de Paris, qui, ayant eu l'audace d'appliquer la loi commune à certains écoliers et de les faire pendre pour leurs excès, leurs larcins et leurs brigandages, fut sommé d'accorder une réparation suffisante au corps sacré des docteurs. L'Université exigeait que le prévôt des marchands dépendît lui-même les coupables, qu'il les baisât à la bouche, avant de rendre leur corps à la justice ecclésiastique; qu'il prononçât à genoux un acte d'amende honorable, enfin qu'il fût déclaré indigne de tout office royal. Sur le refus de toutes ces réparations, l'évêque de Paris, que l'Université reconnaissait comme l'un de ses premiers chefs, frappa d'excommunication le prévôt des marchands; les maîtres cessèrent de donner leurs leçons, et les prédicateurs refusèrent de monter dans les chaires jusqu'à Pâques.

Digitized by Google

§ IV. *Assassinat du duc d'Orléans. — Triomphe de la populace (1407-1413).*

Deux grands partis étaient parfaitement dessinés en France. Comme ils ne pouvaient tous deux dominer en même temps, l'un d'eux devait disparaître; mais sa destruction devait naturellement entraîner les plus détestables forfaits et les plus grands scandales. Car telle est la triste condition de l'humanité dominée par les partis que, loin d'écouter les leçons de la charité et du pardon des injures, elle se plaît dans le sang et croit trouver le souverain bonheur dans la vengeance. En vain la raison, en vain le christianisme rappellent à l'homme que le sang qu'il ose verser est pour lui une flétrissure éternelle, qu'il imprime sur son front une tache indélébile: il ne répond à ces sages conseils de la modération que par les excès les plus coupables.

Tandis que la population parisienne, plus occupée des graves démêlés suscités par l'Université que des plus grandes questions politiques, oubliait les rivalités des ducs d'Orléans et de Bourgogne, ceux-ci s'observaient toujours de plus près, se menaçaient, se réconciliaient, rugissaient de fureur l'un contre l'autre. Le duc de Berry, oncle des deux princes, travaillait sans cesse à une réconciliation, adoucissait les esprits lorsqu'ils étaient trop animés, cherchait à faire tomber les armes des mains quand les deux rivaux étaient sur le point de combattre. Il profita d'une maladie du duc d'Orléans pour amener une nouvelle et plus sincère pacification. Il conduisit lui-même le duc de Bourgogne au château de Beauté-sur-Marne, où se trouvait le duc d'Orléans, et non content

Digitized by Google

de les obliger à s'embrasser en signe de réconciliation, il voulut un gage de paix plus assuré et les conjura de sceller cette paix par le sang même de Jésus-Christ, en s'approchant ensemble de la sainte Table. Le 20 novembre, les deux adversaires, après s'être juré amitié, parurent, en effet, à la sainte Table et reçurent tous deux le corps et le sang de Jésus-Christ en signe de réconciliation. Le surlendemain, le duc de Berry réunit ses deux neveux à sa table et fit tant pour amener une paix sincère et complète, que le duc d'Orléans invita à un dîner, pour le dimanche suivant, son cousin le duc de Bourgogne, qui promit de répondre à cette invitation. Et, en faisant cette promesse, il rêvait l'assassinat de celui-là même qui lui offrait le banquet de la paix.

Sachant que le duc d'Orléans assistait tous les jours, à l'hôtel Montaigu, au souper de la reine; bien informé que ce prince suivait toujours la même rue, Jean Ioua, sous le nom de Raoul d'Auquetonville, une maison dans la vieille rue du Temple. Le 23 novembre, le duc d'Orléans était chez la reine; le valet de chambre du roi vint lui dire : « Monseigneur, le roi vous mande que, » sans délai, veniez devers lui, et qu'il a à parler à vous » hâtivement et pour chose qui grandement touche à lui » et à vous. »

Sans plus tarder, le duc monta aussitôt sur une mule, prit deux écuyers en croupe, se fit précéder de quatre ou cinq valets portant des torches allumées, et s'avança avec la plus complète sécurité, sans avoir le moindre soupçon qu'à huit heures du soir on songeât à l'assassiner dans une rue fréquentée. Il fredonnait un air joyeux lorsque tout-à-coup il fut environné par une foule de

Digitized by Google

brigands. *A moi! je suis le duc d'Orléans*, dit-il en élevant la voix. — *Tant mieux!* reprit un de ces scélérats, *c'est ce que nous demandons.* Il lui déchargea en même temps un coup de hache qui lui abattit la main gauche, avec laquelle il tenait le pommeau de la selle; un coup de massue armée de pointes de fer lui fracassa le bras au-dessous du coude. *Qu'est ceci? d'où vient ceci?* s'écriait-il de temps en temps. Enfin il tomba étendu sur le pavé, où il reçut deux nouvelles blessures à la tête, qui lui firent sauter la cervelle et le privèrent de la vie.

Alors un inconnu, couvert d'un voile, s'approcha, examina le cadavre pour s'assurer s'il était bien mort, déchargea un dernier coup de massue en disant: « Eteignez » tout; allons-nous en, il est mort. » Tous les assassins prirent aussitôt la fuite, ayant soin cependant, pour détourner l'attention du public, de faire disparaître les vestiges qui auraient pu les faire reconnaître et de mettre le feu à la maison où ils s'étaient cachés.

La nouvelle de ce crime horrible, portée presque aussitôt à l'hôtel Montaigu, causa une telle frayeur à la reine, que, ne se croyant pas en sûreté dans sa demeure, elle se fit transporter à l'instant même à l'hôtel Saint-Pol. Les ducs et les princes se réunirent, avec les rois de France et de Navarre, à l'hôtel d'Anjou, où le prévôt de Paris apporta le procès-verbal qu'il venait de rédiger sur le cadavre même de la victime. Le corps mutilé de l'infortuné duc d'Orléans fut transporté dans l'église des Blancs-Manteaux, convertie en chapelle ardente, où tous les princes et les grands se rendirent le lendemain pour le voir. Le duc de Bourgogne, qui avait déjà toute l'assurance des plus grands scélérats, parut au milieu de ces

Digitized by Google

grands personnages, affecta de la douleur et eut l'effronterie de s'écrier avec une sorte d'indignation : « Oncques » mais, on ne perpétra en ce royaume si mauvais ni si » traître meurtre. »

Le vendredi suivant se fit la cérémonie funèbre du duc d'Orléans. Les coins du drap furent tenus par le roi de Sicile, les ducs de Berry, de Bourbon et de Bourgogne; *le duc Jean fut moult blâmé de ce qu'il avoit fait le deuil au corps et tenu la main au drap.*

Les premières enquêtes n'ayant amené aucune révélation, parce que les témoins de ce forfait n'avaient osé parler, le prévôt de Paris fit des recherches si actives et si bien dirigées, qu'il parvint à découvrir que l'un des assassins s'était retiré à l'hôtel de Bourgogne. Comme il avait besoin d'une autorisation spéciale pour faire une recherche dans les habitations des princes du sang, et qu'il ne voulait pas présenter en particulier sa demande, de peur d'éveiller des soupçons, le prévôt se fit introduire inopinément au conseil d'Etat et présenta à l'instant requête à ce qu'il pût faire recherche dans les hôtels des princes du sang, pour y découvrir l'assassin de monseigneur le duc d'Orléans. Le roi de Sicile et les ducs de Berry et de Bourbon déclarèrent aussitôt que leurs hôtels étaient ouverts à toutes les perquisitions de la justice; mais le duc de Bourgogne, de qui l'on attendait une semblable déclaration, au lieu de répondre, pâlit, perdit contenance, et voyant tous les regards fixés sur lui, tira à part le roi de Sicile et le duc de Berry pour leur avouer son crime en disant *que le diable l'avoit tenté et surprins.* A ce mot, le duc de Berry, frappé de stupeur, s'écria : « Je perds aujourd'hui mes deux neveux. »

Digitized by Google

Rentré chez lui, loin de vouloir fuir et de se repentir, le duc de Bourgogne, reprenant toute sa fermeté, se détermina à braver la réprobation publique et osa, dès le lendemain, se présenter pour entrer au conseil, accompagné de Valerand de Luxembourg, comte de Saint-Pol. Le duc de Berry l'arrêta : « Beau neveu, lui dit-il, n'entrez » pas au conseil pour cette fois; il ne plaît mie bien à » aucun qu'y soyez. » Forcé alors de retourner sur ses pas, le duc de Bourgogne engagea à le suivre Valerand, qui se contenta de répondre : « Je suis convoqué au con- » seil, » et il entra.

Jean-sans-Peur, réfléchissant sur la réception qu'on venait de lui faire, sur l'abandon de l'un de ses meilleurs amis, et mesurant alors les conséquences probables de son crime, monta aussitôt à cheval, partit au grand galop, suivi de quelques-uns de ses écuyers, et ne s'arrêta que lorsqu'il fut sur ses terres, dans une forteresse capable de soutenir un siége. Quelques heures après, Clignet de Brebant fut lancé à sa poursuite; il ne put l'atteindre, quelque diligence qu'il pût faire.

On ne peut, sans frémir, penser aux circonstances qui précédèrent, accompagnèrent et suivirent cet horrible crime. Il y avait préméditation, et une préméditation telle, qu'il faut remonter jusqu'à Judas pour en trouver une semblable; comme ce traître dont le nom est livré à l'exécration du genre humain, Jean-sans-Peur avait embrassé son cousin, avait communié avec lui, avait mis la main au même plat, et, presque au lever du festin, il dispose tout pour le guet-apens, assiste lui-même à la perpétration du crime, voit hacher sous ses yeux son cousin, un prince du sang, palpe ses restes sanglants de

Digitized by Google

ses mains, frappe un cadavre et s'éloigne; après le crime, il feint de pleurer, porte *la main au drap*. Lorsque son forfait est découvert, qu'il l'a avoué lui-même, il se montre le front haut, se présente au conseil. Après avoir salarié les assassins, les avoir assistés dans leur crime, il ne lui manquait plus qu'un *bravo littéraire* pour flétrir, par l'apologie du meurtre, la mémoire de la victime; ce *bravo* il l'obtint. Non, les annales du monde ne nous offrent rien de semblable.

Paris, plongé d'abord dans la stupeur et comme foudroyé par l'épouvante d'un si grand crime, ne prononçait qu'avec horreur le nom de l'assassin; mais il se rencontra bientôt une foule de langues perverties par les subtilités de la science, qui présentèrent le crime comme une nécessité d'Etat, et grossirent les vices réels de la victime. Un assassinat jugé nécessaire, est bientôt justifié aux yeux de la multitude.

Le duc d'Orléans était un de ces princes brillants qui jettent le plus vif éclat par leur éloquence et les qualités supérieures de leur esprit, qui charment par les grâces de leurs manières. Aucun chevalier ne pouvait lui disputer ni la bonne tenue, ni l'adresse dans les exercices du corps; personne ne parlait plus éloquemment; son esprit, plein d'une science solide, nourri aux fortes études théologiques et scholastiques, pouvait se mesurer avec les plus doctes professeurs de l'Université. Ces éminentes qualités lui avaient inspiré du goût pour un faste écrasant et un sentiment d'orgueil méprisant pour tout ce qui était au-dessous de lui. Si le peuple était forcé de l'admirer, il ne l'aimait point et se plaisait à exercer contre lui sa mordante critique. Dans les dernières fêtes, les

Digitized by Google

deux ducs ayant pris, l'un un bâton noueux et l'autre un rabot, le peuple voulut, après l'assassinat du duc d'Orléans, faire un jeu de mots : « Le bâton noueux est enfin » rabotté. »

Valentine Visconti, duchesse d'Orléans, se résolut à demander justice de l'assassinat d'un mari tendrement aimé, malgré les nombreuses infidélités qu'elle avait pu contempler à son gré; car on dit que, dans une des salles de l'hôtel du duc, se trouvait le portrait de toutes les femmes qui avaient servi sa passion. Connaissant le danger des factions, craignant pour ses enfants, elle leur ordonna de passer au château de Blois, et leur recommanda de mettre la place parfaitement en défense, tandis qu'elle se dirigeait sur Paris. Tous les grands allèrent à sa rencontre.

La princesse se présenta devant le roi en longs habits de deuil, se jeta à ses genoux et lui demanda vengeance. Charles la releva, l'embrassa en lui disant que justice lui serait rendue, déclaration qu'il renouvela en présence de tout son conseil.

Sans s'amuser à de vains discours, le duc de Bourgogne rassemblait des troupes, et, pour exciter l'enthousiasme dans ses domaines et agir sur la nation française elle-même, il réunissait à Lille son grand conseil, y faisait lire et approuver l'apologie de son crime. Il répandit à flots cette apologie et chargea un de ses conseillers d'exposer, devant les Etats de Flandre réunis, « com- » ment il avoit fait occire Louis, duc d'Orléans, et la » cause pour quoi il l'avoit fait, par beaux articles. »

Ce discours obtint un immense succès; les Flamands se levèrent en masse pour se mettre à la disposition de

Digitized by Google

leur comte et lui jurer qu'ils le soutiendraient *envers et contre tous, excepté contre le roi de France et ses enfants.*

Epouvanté de ces préparatifs et de cet enthousiasme pour le crime, le conseil du roi inclina pour des négociations, et engagea le roi de Sicile et le duc de Berry à se rendre auprès du meurtrier pour mendier la paix. Le duc de Bourbon, honteux de cette lâcheté, se retira dans ses terres. Le duc de Bourgogne, qui s'était rendu à Amiens pour recevoir son oncle et son cousin, avait fait placer à la porte de son hôtel deux lances, l'une acérée prête au combat, et l'autre émoussée comme pour les tournois, afin de montrer qu'il était prêt à la guerre ou à la paix, selon leur désir. Dès la première entrevue il osa glorifier son crime, le présenta comme nécessaire au repos de la nation, et, pour appuyer son jugement d'une autre autorité que la sienne, il interrogea trois docteurs de Sorbonne présents à l'entretien, qui déclarèrent être prêts à en soutenir la légitimité et à l'appuyer par toutes les preuves de droit reconnues à cette époque. Dans l'impossibilité d'arriver à un accommodement avec un homme qui professait de pareils principes, le duc de Berry et le roi de Sicile quittèrent le duc de Bourgogne, qui se mit aussitôt à la tête de son armée et se dirigea sur Paris. Arrivé à Saint-Denis, pour y invoquer, disait-il, l'appui du premier patron de la France, il reçut de nouveau la visite du duc de Berry et du roi de Sicile, accompagnés du duc de Bretagne. Ces illustres personnages, pour éloigner les plus grands malheurs, le conjurèrent de ne point se faire suivre de ses troupes dans Paris ou de n'y entrer qu'avec deux cents hommes

Digitized by Google

d'armes. Il repoussa tous ces conseils, et y fit une entrée triomphante, aux cris mille fois répétés de *Noël! Noël!* acclamation qui ne devait se faire que pour le roi seul. Le peuple mêlait à ces vivats des chansons pour glorifier l'assassinat du duc d'Orléans. Les forfaits qui devraient toujours exciter l'horreur de l'humanité, ne soulèvent un sentiment de répulsion que dans les sociétés calmes et régulières; quand un peuple est livré à une révolution, ils trouvent des défenseurs audacieux, parce qu'ils font partie de la révolution elle-même.

A l'approche de Jean-sans-Peur, Valentin Visconti et les grands seigneurs qui soutenaient sa cause avaient fui Paris et avaient ainsi laissé le duc de Bourgogne maître absolu de la place, du roi, du dauphin, du conseil d'Etat, des docteurs, élément multiple dont il voulait se servir pour la plus grande gloire de son action. Il se présenta devant le roi, exigea la convocation d'une assemblée solennelle où se trouveraient le Dauphin, les princes du sang, les prélats, les hauts barons, les cours souveraines, le prévôt des marchands et les principaux bourgeois de Paris qu'il désirait rendre témoins de l'apologie de son crime. Il avait choisi, pour cette tâche difficile, un docteur en grand renom d'éloquence et de savoir, nommé Jean Petit.

Après avoir reproduit toutes les accusations qui pesaient sur la mémoire du duc d'Orléans, Jean Petit soutint qu'à son égard, non-seulement l'assassinat était légitime, mais était encore un acte méritoire, et qu'en outre tous les moyens, même les plus perfides, comme faux serments, embûches et trahisons, devaient être employés de préférence pour se débarrasser d'un tyran.

Digitized by Google

Cette doctrine infâme révolta toutes les âmes honnêtes, principalement la conscience du chancelier de l'Université, qui répondit à l'audace de l'apologiste soldé avec le courage d'un citoyen vertueux. Le moment de faire flétrir solennellement cette doctrine n'était pas encore arrivé; car le duc de Bourgogne, soutenu par la populace, n'étant pas même satisfait, prétendit faire accepter sa glorification par la cour, et causa une telle terreur à la reine, qu'elle se retira à Melun, où le duc de Berry et le roi de Sicile allèrent la rejoindre. Charles VI, abandonné à lui-même, donna, pour la réhabilitation du duc de Bourgogne, des lettres qui sont un monument bien éloquent de tout ce qui se fait dans les temps de convulsion.

En remettant ces lettres au duc de Bourgogne, le roi eut encore assez d'intelligence pour lui faire observer qu'elles n'étaient pas des garanties bien assurées contre l'esprit de parti; mais Jean-sans-Peur, sans inquiétude pour l'avenir, se voyant maître absolu du gouvernement, éloigna toute idée de crainte, se mit en possession du pouvoir et en usa largement pour destituer tous ceux qui lui avaient été hostiles et les remplacer par des hommes dévoués à sa personne. L'amiral Clignet de Brebant et le prévôt des marchands cédèrent leurs places, le premier au sire de Châtillon et le second à Pierre des Essarts. Jean prescrivit au roi d'ordonner à ce qu'il nommait *la fâchée*, c'est-à-dire à la petite cour de Melun, de rentrer dans Paris; quelques seigneurs obéirent. Il resta un si petit nombre de partisans du duc d'Orléans à Melun, que la cour de la reine ne dut plus lui donner d'inquiétude.

Si Jean-sans-Peur n'eût été rappelé dans sa riche province de Flandre pour comprimer certains mouve-

Digitized by Google

ments insurrectionnels, s'il avait pu rester constamment à Paris pour soutenir son parti et agir toujours sur le peuple, il eût conservé un pouvoir absolu et fût demeuré maître de toute la France; mais il fut obligé de s'éloigner, et son éloignement donna de l'espoir à ses ennemis.

L'évêque de Liége, que nous avons vu arriver sous les murs de Paris, suivi de Liégeois, de Brabançons, de Hennuyers, etc., était de la puissante maison de Hainaut, et beau-frère du duc de Bourgogne : évêque nommé de Liége pour en recevoir les revenus et non pour en remplir les fonctions, il avait toujours refusé de se faire ordonner, de peur d'être astreint aux devoirs des clercs et de ne pouvoir commander les armées. Comme il était constamment à la tête de bandes de guerriers ou plutôt de brigands, pour ravager les terres de ses diocésains, les Liégeois se fatiguèrent d'un pareil évêque, élurent un prélat qui daignât en remplir les fonctions et se choisirent un nouveau mainbourg, c'est-à-dire un autre magistrat principal de la cité; c'est ce qui contraignit Jean-sans-Peur à quitter Paris pour se rendre dans ses Etats de Flandre.

A peine le départ du duc de Bourgogne fut-il connu, que tous les Orléanistes accoururent à Melun, devenu leur place d'armes, pour faire bientôt leur rentrée à Paris, où ils espéraient écraser les Bourguignons. La reine quitta Melun presque aussitôt, suivie de troupes suffisantes pour intimider ses ennemis, rentra dans Paris, ayant à ses côtés les ducs de Berry et de Bretagne, le comte d'Alençon et le connétable, traversa la capitale et alla loger au Louvre, où la duchesse d'Orléans vint la rejoin-

Digitized by Google

dre, toujours vêtue en grand deuil comme la première fois.

Le conseil, réuni pour délibérer sur la situation, conféra à la reine l'exercice de la puissance souveraine, avec monseigneur de Guyenne (le Dauphin), quand le roi serait empêché ou absent; il fut défendu de laisser pénétrer aucune troupe armée dans Paris sans la permission du duc de Berry et du connétable. Les bourgeois reçurent en même temps l'ordre de ne plus se mêler des affaires du gouvernement, « vu que lesdites choses ne » les touchent, ni ne peuvent en rien les toucher. »

La duchesse d'Orléans, affligée des calomnies répandues contre son époux et de la glorification du crime de Jean-sans-Peur, se présenta au conseil, en grand deuil, se jeta aux genoux du roi, demanda justice et dit à Serisy, abbé de Saint-Fiacre, de répondre aux infâmes accusations portées contre son époux. Serisy suivit le discours de Jean Petit dans toutes ses parties et en fit ressortir le danger pour le repos de la société.

Le Dauphin déclara aussitôt la mémoire du duc d'Orléans pleinement justifiée et renvoya aux tribunaux le jugement du duc de Bourgogne. Le procès qu'on voulait intenter au premier feudataire de la couronne pouvait sans doute s'instruire et même se juger, parce que Jean-sans-Peur était absent; mais l'exécution d'un arrêt de condamnation devenait d'une difficulté excessive, ou plutôt d'une impossibilité presque absolue. Aussi, dans l'extrême embarras où se trouva la cour, il fut résolu qu'on enverrait, avant tout acte de procédure, Jaligny, Tignonville et Guillaume Bourattier, avec la double mission de sommer le duc de Bourgogne de comparaître

Digitized by Google

par-devant la Cour des pairs et de lui signifier de suspendre les hostilités contre les Liégeois, qui venaient de s'en remettre à l'arbitrage du roi de France.

La ville de Maëstricht était sur le point de succomber sous les coups des Liégeois lorsque les envoyés français parurent au camp du duc de Bourgogne; celui-ci leur représenta qu'il serait contraire à toute justice de laisser, sous prétexte d'arbitrage, succomber une ville injustement attaquée. Oubliant tout-à-coup la mission de paix qu'ils avaient à remplir, les commissaires français, avides de se battre contre une *vile populace,* non-seulement approuvèrent la résolution du duc de Bourgogne, mais ils voulurent encore prendre part au combat. Jean-sans-Peur, à la tête de 8,000 hommes d'armes et d'une nombreuse infanterie légère, s'avança contre les Liégeois; ceux-ci, au nombre de 40,000 hommes bien décidés et surtout bien commandés par le sire de Perweïs, s'étaient renfermés dans un camp triangulaire, défendu par des fossés et des remparts formés avec des charrettes surmontées elles-mêmes d'une nombreuse artillerie. Si l'attaque du camp fut vive, la riposte ne le fut pas moins; elle donna même l'avantage aux Liégeois et les eût probablement rendus vainqueurs, si un corps de Bourguignons n'eût tourné leur camp, pénétré dans l'intérieur de leurs retranchements et ne fût tombé sur leurs derrières au moment où ils y pensaient le moins; ce fut alors un sauve-qui-peut général. Les Liégeois, s'échappant de leur camp, tombèrent sous les coups de cette cavalerie pesante, qui les écrasa et fit une multitude de prisonniers. Au moment où ces prisonniers pensaient du moins avoir la vie sauve, on aperçut, dans

Digitized by Google

le lointain, un corps considérable : « c'est, dit-on de » toutes parts, un puissant secours qui vient de Ton- » gres aux Liégeois; il faut, avant de livrer un nouveau » combat, nous délivrer de nos prisonniers; » et ces infortunés furent, à l'instant même, mis à mort. Le corps qui causait une telle erreur n'était qu'une division de l'armée vaincue qui cherchait un lieu de sûreté. Le carnage avait été affreux : vingt-quatre à vingt-cinq mille hommes étaient restés sur la place, parmi lesquels on remarquait le nouveau mainbourg, le nouvel évêque de Liége et une multitude d'illustres citoyens. Les têtes des Liégeois les plus distingués, séparées de leurs troncs, furent présentées à Jean de Bavière, évêque élu de Liége, qui reçut, dans cette circonstance, le surnom de *Jean-sans-Pitié* et recouvra intégralement son évêché et le pouvoir temporel qui y était attaché.

Les rois de Sicile et de Navarre, les ducs de Berry, de Bretagne et de Bourbon, comptant sur la puissante diversion des Liégeois, avaient fait des préparatifs considérables pour assurer une prompte exécution au jugement qui pourrait intervenir contre le duc de Bourgogne; mais la brillante victoire du duc, que les Parisiens célébraient avec autant de joie que s'ils eussent triomphé eux-mêmes, changeait totalement la situation des partis; les plus hardis adversaires du duc n'osaient plus avouer leur haine, et l'infortunée Valentine Visconti, qui, peu de jours auparavant, avait repris quelque force dans l'espoir qu'une prompte justice lui serait rendue, retournait à Blois, accablée du plus profond chagrin. Le mal qui la consumait la conduisit bientôt à l'extrémité. Se sentant sur le point de mourir, elle fit approcher ses enfants,

Digitized by Google

versa sur eux un torrent de larmes, et leur demanda vengeance; puis, jetant un regard mourant sur Jean, fils du duc et de la dame de Cany, le même qui, dans la suite, devint si célèbre sous le nom de Dunois, elle lui dit, par une espèce de pressentiment de la grandeur future de ce héros, « qu'il lui avoit été emblé (dérobé), et « qu'il n'y avoit nul de ses enfants qui fût si bien taillé » à venger la mort de son père qu'il étoit. » La reine, après s'être assurée que la famille royale ne pouvait compter sur les Parisiens, fit sortir secrètement de Paris le roi et tous ses enfants, et se retira à Tours.

A la nouvelle de la fuite du roi, Paris, dans une vive inquiétude, écrivit au duc de Bourgogne sa triste situation et le conjura de hâter son retour. Jean-sans-Peur, se mit à la tête de ses soldats vainqueurs des Liégeois, fit une entrée triomphante à Paris, y fut reçu aux cris mille fois répétés de *Noël! Noël!* et prit de fait possession du pouvoir absolu dans la capitale. Il s'aperçut néanmoins qu'en se posant en adversaire du roi, il s'aliénerait un grand nombre de Parisiens et aurait bientôt contre lui toutes les contrées voisines, qui, réagissant elles-mêmes sur Paris, pourraient lui créer, au centre de sa popularité, un parti extrêmement redoutable. Le comte de Hainaut, son beau-frère, après lui avoir conseillé de négocier avec la cour, partit lui-même pour Tours avec le prévôt des marchands et une députation des principaux bourgeois de la capitale, pour ouvrir des négociations. Les princes, étant alors extrêmement irrités contre la capitale, répondirent que le seul moyen de salut qui restât aux Parisiens, c'était de venir, la corde au cou, *crier merci* au roi et accepter sans conteste,

Digitized by Google

comme une grâce, l'amende qu'il daignerait leur imposer. Le sire de Montaigu, étant venu, de son côté, pour exhorter les Parisiens à se soumettre, ne fut guère mieux accueilli que ceux-ci l'avaient été. Tout semblait devoir amener, dans le plus bref délai, les plus grands malheurs, et c'est peut-être ce qui détermina la réconciliation. Le comte de Hainaut, esprit éminemment conciliant, également aimé et estimé dans les deux partis, après avoir promis à la cour, au nom du duc de Bourgogne, une satisfaction convenable, retourna à Paris et détermina Jean-sans-Peur à quitter la capitale et à se retirer sur ses terres de Flandre. Après cette première satisfaction, la cour consentit à revenir à Chartres, où devait s'opérer la complète réconciliation. Tout fut convenu à l'avance : le nombre d'hommes que chacun des deux partis devait amener, les actes et les paroles qui devaient témoigner de la paix. Pour la sécurité de tous, la garde de la place fut confiée au comte de Hainaut, dont la haute probité était au-dessus de tout soupçon : noble hommage rendu à l'honneur et à la fidélité !

Après que le duc de Bourgogne eut mis un genou en terre devant le roi pour rendre hommage à sa puissance souveraine, son avocat, le sire de Lohaing, prononça, par son ordre, une formule pour demander grâce.

« C'est monseigneur le duc de Bourgogne, votre serviteur et cousin, venu par devers vous pour ce qu'on lui a dit que vous étiez indigné sur lui pour le fait qu'il a commis et fait faire en la personne de monseigneur d'Orléans, votre frère, pour le bien de votre royaume et de votre personne; il est prêt de vous dire et faire véritablement savoir, quand il vous plaira; et pourtant

Digitized by Google

» mondit seigneur vous prie tant et si humblement comme » il peut, qu'il vous plaise ôter votre ire et indignation » de votre cœur, et le tenir en votre bonne grâce (1). »

Le duc confirma ces paroles par ces trois mots : « Sire, » de ce je vous prie. » La réconciliation étant opérée entre le roi et le duc de Bourgogne, il fallait encore l'opérer entre celui-ci et les princes d'Orléans. Lohaing, parlant encore au nom de Jean-sans-Peur, s'adressa à ces princes et leur demanda pardon au nom du duc de Bourgogne :

« Sire, répondirent-ils en s'adressant au roi, puisqu'il » vous plaît commander, nous lui accordons sa requête, » et lui pardonnons toute la malveillance qu'avions con- » tre lui, car en rien ne voulons désobéir à chose qui » soit à votre plaisir. »

Le cardinal de Bar apporta alors le livre des Evangiles; les princes étendirent la main et jurèrent la paix.

Lorsqu'on réfléchit sérieusement sur toutes les circonstances qui avaient précédé et accompagné cette réconciliation, on ne peut guère s'empêcher de dire avec le *très bon fol* du duc de Bourgogne, que c'était une *paix fourrée*, nom qui lui resta. Qui, en effet, pouvait être satisfait ? Etait-ce le duc de Bourgogne ? Evidemment non, puisqu'il avait été obligé de s'humilier et de se reconnaître coupable. Les princes d'Orléans devaient l'être bien moins encore, car ils avaient entendu la glorification de l'assassinat de leur père. Ce n'était là, évidemment, qu'une trève pour mieux se préparer à la guerre et la rendre plus sanglante et plus terrible. Mieux vaut

(1) Monstrelet, t. II, p. 52.

Digitized by Google

une situation parfaitement dessinée que ces moyens-termes, ces faux juste-milieu qui entraînent la ruine à leur suite.

Satisfait de la paix, Paris alla à la rencontre du roi, de la reine, du dauphin et surtout du duc de Bourgogne. Des joutes, des fêtes magnifiques, des représentations, des mystères mirent le comble à l'allégresse; chacun crut que tous les maux étaient passés et qu'une ère toute nouvelle commençait pour la France entière. Il semble que ses maux devaient seulement commencer.

L'Eglise aussi était plus agitée que jamais : des espérances de pacification se laissaient parfois entrevoir, et lorsqu'on croyait avoir enfin la paix, elle disparaissait comme une ombre vaine. A la mort d'Innocent VII, les cardinaux de son obédience avaient résolu de suspendre toute élection, dans l'espoir que la France contraindrait l'antipape Benoît XIII à céder enfin le pontificat. Mais les troubles de Rome les déterminèrent à élire Ange Corrario, qui prit le nom de Grégoire XII, en faisant promettre de céder le pontificat, s'il le fallait, pour la paix de l'Eglise. Grégoire se mit en relation avec Benoît XIII, et trouva en celui-ci si peu de bonne foi, que lui-même refusa d'abandonner la tiare.

La cour de France, après avoir vainement essayé de contraindre Benoît à se démettre, en employant les armes de la soustraction d'obédience, agit sur les cardinaux pour les déterminer à passer au-dessus de toutes les règles, à se réunir pour sommer Grégoire et Benoît à céder le pontificat, et à les déposer, dans le cas de refus.

Quatre cardinaux de Benoît et quelques cardinaux romains se séparèrent, ceux-là de l'antipape et ceux-ci du

Digitized by Google

véritable Chef de l'Eglise : se sentant soutenus par la Hongrie, la Bohême et la France, ils proposèrent la convocation d'un concile général, et choisirent Pise pour le lieu de la réunion. Les ambassadeurs de France, d'Angleterre et d'Allemagne, réunis à Francfort, furent saisis de cette proposition ; ils la trouvèrent convenable, et il fut résolu qu'en l'absence d'un pape reconnu, les princes chrétiens inviteraient eux-mêmes les évêques de leurs Etats à répondre à l'appel des cardinaux de Livourne.

Il se tint à Paris un concile qui, après avoir agi vigoureusement contre les deux papes, et spécialement contre Benoît, commença par prononcer le retrait d'obédience ; puis ce concile nomma les prélats français et les autres députés pour assister au concile de Pise, convoqué officiellement par les cardinaux dont nous avons parlé et que l'on regardait comme investis de toute l'autorité nécessaire pour faire cesser le malheur de l'Eglise.

Le Concile, si peu régulièrement convoqué, s'ouvrit enfin, le 25 mars 1409, dans la vaste cathédrale de Pise, au milieu d'un immense concours de prélats, d'abbés, d'ambassadeurs des puissances. Après les premières opérations, les Pères de Pise reçurent de Benoît XIII un message dans lequel il demandait un délai pour travailler à la pacification de l'Eglise ; mais les évêques, appréciant la valeur de cette demande, la repoussèrent et sommèrent les deux papes de comparaître par devant l'assemblée. Sur leur refus, et sans mettre de différence entre le véritable pape et l'antipape, cette assemblée les déclara contumaces, ensuite les déposa et les retrancha du corps de l'Eglise comme hérétiques et schismatiques. Cette mesure, légitimement taxée d'usurpation, était aussi déplorable que le schisme lui-même.

Digitized by Google

Après ces dépositions, l'assemblée élut un pape pour réunir autour de lui tout le troupeau de Jésus-Christ dispersé. Ce pape, connu sous le nom d'Alexandre V, était né dans la misère; abandonné par sa famille, il avait été recueilli par des religieux mendiants, qui lui avaient fait faire de fortes études dans les universités d'Oxford et de Paris. Ces élévations ne doivent point nous étonner; elles n'étaient pas rares dans l'Eglise, et ceux qui parvenaient ainsi aux plus hautes dignités ecclésiastiques, opéraient souvent le plus grand bien.

Alexandre V, homme très vertueux, animé du désir de procurer la gloire de Dieu, avait réuni presque toute l'Italie à son obédience, quand il mourut en se rendant à Rome. Voyant sa fin approcher, il recommanda aux cardinaux d'être constamment d'accord avec la France et surtout avec l'université de Paris, dont l'influence était si grande dans le monde.

On donna à Alexandre V pour successeur Balthazar Costa, noble Napolitain, qui, malheureusement, n'avait ni la vertu ni la prudence de son prédécesseur. Il prit le nom de Jean XXIII.

La confusion était alors plus grande qu'elle ne l'avait jamais été; car, au lieu de deux papes, l'Eglise en avait trois, ayant chacun leur obédience, leurs soutiens.

Benoît XIII, chassé de France par la force, parvint à se retirer au château de Peniscola, en Espagne, où il fortifia son autorité et eut assez de crédit pour faire élire Ferdinand-le-Catholique roi d'Aragon; il lui donna l'investiture des îles de Sicile, de Sardaigne et de Corse, que le monarque devait tenir comme fiefs de la sainte Eglise de Jésus-Christ.

Grégoire XII, chassé de Rome, se retira sur les terres

Digitized by Google

de Naples, où il fut reçu par le roi Ladislas. Celui-ci l'ayant abandonné pour se rattacher à Jean XXIII, il fut contraint de se réfugier sur les terres de Rimini. Il conserva toujours l'obédience d'une grande partie de l'Allemagne.

Jean XXIII, pape d'une partie de l'Italie et surtout de la France, rapporta, pour se concilier l'université de Paris, la bulle par laquelle Alexandre V avait accordé des priviléges exorbitants aux religieux mendiants. Il nomma cardinaux Pierre d'Ailly, Gilles Deschamp et Guillaume Filastre, doyen de Reims, tous trois membres de l'Université.

La réforme dont on parlait tant, loin de venir, ne laissait de place qu'aux vices les plus horribles et à l'anarchie la plus déplorable. La France était dans la plus grande confusion; l'empire était déchiré par trois prétendus empereurs. Le trouble était partout, dans les choses aussi bien que dans les idées.

Si la France, malgré ses dissensions intérieures, jouissait encore de tant d'autorité dans les grandes assemblées religieuses, elle possédait aussi une grande considération au dehors, où elle comptait des amis et des alliés. Elle voulut faire sur l'Italie une tentative qui ne fut pas heureuse. Le lecteur se rappelle que la république de Gênes s'étant donnée à la France à certaines conditions, le maréchal de Boucicaut, soutenu d'un petit corps d'armée, fut placé à la tête de ce nouvel Etat. Habitué au gouvernement absolu, ne comprenant rien à ce régime constitutionnel qui lie la volonté du chef, Boucicaut regarda les conventions passées entre la France et la république de Gênes comme une lettre morte, aggrava

Digitized by Google

les impôts de sa propre autorité, ne prit nul souci des décisions du conseil suprême, en un mot se conduisit en maître. La république, trop faible pour défendre ses droits contre un proconsul odieux, se tut jusqu'à ce qu'elle trouvât une occasion de les soutenir avec succès, circonstance qui ne tarda pas à se rencontrer. Le jeune Visconti, duc de Milan, dont la férocité, dit-on, était telle, qu'il faisait manger les criminels, sous ses propres yeux, par ses chiens, voyant une partie de ses Etats en pleine révolte, voulut les soumettre par la violence; se trouvant trop faible pour les réduire, il se vit dans la nécessité de rechercher l'appui du maréchal Boucicaut, qui ne mit qu'une seule condition à son concours, ce fut la reconnaissance par Visconti de la suprématie du roi de France, condition qui fut facilement acceptée. Le maréchal croyait Gênes parfaitement tranquille, parce que cette ville était demeurée sans mouvement révolutionnaire sous son gouvernement despotique; mais les Génois, si soumis en apparence, instruits du départ prochain de Boucicaut, s'étaient entendus avec Facino Canino, prince de Pavie, pour tendre un piége au maréchal. A peine éloigné de quelques lieues de la ville, Boucicaut apprend que tous les Français laissés à Gênes ont été massacrés, et que la ville a secoué le joug français; il veut retourner sur ses pas, trouve les gorges des montagnes occupées et se voit obligé de se retirer en Piémont, en attendant des secours qu'on lui promettait et qu'on ne lui envoya point. Après une vaine attente, il rentra en France, ayant perdu la faible domination que nous possédions sur Gênes. Le jeune Visconti consentit alors à se mettre sous la protection de Facino Canino,

Digitized by Google

renonçant ainsi à toute alliance avec la France, qui ne pouvait d'ailleurs lui donner aucun secours.

Tel est le caractère français, qu'après les plus grandes crises, lorsqu'il lui est permis d'avoir un moment de repos, il se livre à la joie, au plaisir des fêtes; c'est le spectacle que nous présente l'époque où nous sommes arrivés. Parmi les fêtes données à cette époque, la plus brillante de toutes fut peut-être celle que donna Montaigu, grand-maître de la maison du roi, homme de confiance de Charles V, plein de dévouement pour Charles VI, seigneur respecté de tous, malgré la fortune immense qu'il s'était faite. Quoique d'une naissance assez obscure, il avait acquis par ses talents et l'élévation de son caractère une telle réputation, que les plus grandes familles recherchaient son alliance; par lui, ses parents parvinrent à des charges élevées. Son frère, évêque de Poitiers, ayant été transféré de ce siége sur celui de Paris, Montaigu donna, à cette occasion, une fête si splendide, *qu'il n'étoit pas de mémoire que, par avant, les fêtes eussent été pareilles.*

Le duc de Bourgogne, piqué au vif des éloges donnés à Montaigu, le détestant d'ailleurs à cause de son attachement au parti des Orléans, jura sa perte et profita de la première rechute du roi dans son état de maladie pour ordonner au prévôt de Paris de l'arrêter. Pierre des Essarts le saisit dans la rue, avec l'évêque de Chartres, qui l'accompagnait.

Afin d'ôter à la partie vivace des Orléanistes ses principaux appuis, Jean-sans-Peur fit en même temps arrêter les conseillers les plus éclairés et les plus dévoués de la reine et du duc de Berry, ce qui causa une si vive

Digitized by Google

émotion dans Paris, que le duc de Bourgogne fut obligé de parcourir toutes les rues et de rassurer le peuple pour empêcher un soulèvement. Montaigu, mis à une horrible question, livré à des douleurs inouïes, excita vivement la sollicitude de son confesseur, qui, après avoir recouru à plusieurs moyens pour l'arracher aux mains de ses bourreaux, lui conseilla enfin de réclamer les priviléges de la cléricature; les juges méprisèrent toutes ses protestations et le condamnèrent au dernier supplice.

Afin de montrer la fausseté des aveux qu'on lui attribuait et dont le peuple se montrait étonné, Montaigu présenta, comme appréciation de la valeur de ces aveux, ses mains disloquées et son bas-ventre rompu, protestation plus éloquente que les discours de ses ennemis. Sa tête fut placée au bout d'une lance, et son cadavre suspendu au gibet de Montfaucon.

Les biens de Montaigu, qui avaient été confisqués, furent donnés aux principaux partisans du Bourguignon. Mais ce qui nous surprend, c'est que le comte de Hainaut ait accepté le riche hôtel que Montaigu possédait à Paris, et que la reine-mère, la tête alors du parti des Orléanistes, ait eu la bassesse de recevoir pour son frère, Louis de Bavière, le château de Marcoussis. Cette horrible exécution, faite sous le prétexte de réformer les finances, causa un tel effroi dans la capitale, que les personnages les plus illustres quittèrent, non-seulement Paris, mais même la France; nous nommerons, parmi ceux-ci, l'archevêque de Sens et l'évêque de Paris. Les prisons se remplirent alors; la Cour des comptes fut suspendue; les principaux agents des finances furent révoqués et remplacés par de zélés Bourguignons. C'est ainsi

Digitized by Google

que, sous le vain prétexte de réparer les injustices des financiers, on détruisait le peu d'ordre qui existait encore, et l'on anéantissait le contrôle pour y substituer l'arbitraire le plus absolu.

Lorsque le roi recouvra l'usage de sa raison, on lui dit que Montaigu, sur la fidélité duquel il avait tant compté, avait trahi l'Etat et avait été mis à mort comme traître à la patrie. Peut-être que l'infortuné monarque, accablé de douleur de se voir environné de traîtres supposés, bénit la main qui avait, sous le prétexte de trahison, frappé un sujet dévoué.

Le duc de Bourgogne, se fondant sur la nécessité de sa position et de celle de l'Etat, avait maintenu tous les impôts malgré ses nombreuses promesses; pour conserver l'affection de ses chers Parisiens, il leur rendit, comme compensation, tous les priviléges dont ils avaient été dépouillés; et en même temps, pour donner une sorte de satisfaction à la nation, il fit convoquer les Etats généraux, qui furent peu nombreux, parce que les seigneurs attachés aux Orléans refusèrent de s'y rendre. Cette assemblée avait deux buts principaux : d'abord obtenir de nouveaux subsides pour la guerre qu'on se voyait sur le point d'être obligé de faire à l'Angleterre; ensuite pour organiser le gouvernement sur des bases nouvelles. La reine, jusqu'alors orléaniste décidée, voyant son parti sans appui, s'était rapprochée du duc de Bourgogne et avait fait avec lui un traité d'alliance, ce qui lui valut la délégation, pendant que le roi serait empêché, de l'exercice du pouvoir; elle eut pour aides le Dauphin et les ducs de Bourgogne et de Berry. Il n'y avait donc plus, dans ce nouveau conseil, qu'un seul homme pour arrêter les

Digitized by Google

excès des Bourguignons, et cet homme, se sentant très vieux et ne voulant pas assumer la responsabilité des actes qui interviendraient, se retira de toutes les affaires, prétextant son grand âge, et laissa ainsi le champ absolument libre à Jean-sans-Peur. D'ailleurs, tout le parti orléaniste était dispersé; les enfants du duc d'Orléans, qui étaient trop jeunes pour avoir un grand ascendant politique, vivaient éloignés de la cour; le roi de Sicile, Louis d'Anjou, cousin-germain du duc de Bourgogne, quittait la France pour essayer de rentrer en possession de ses Etats.

Après la déposition des papes Grégoire XII et Benoît XIII, par le concile de Pise, et l'élévation au trône pontifical d'Alexandre V, l'Italie se divisa en deux camps ayant chacun leur pape, qu'ils voulaient faire prévaloir les armes à la main. Grégoire XII s'appuyait principalement sur Ladislas, roi de Naples, qui occupait encore Rome, la capitale du monde chrétien. Alexandre V, outre l'appui qu'il avait au dehors, était vivement soutenu par les Florentins, les Bolonais et les Siennois, qui, voulant chasser Ladislas et son pape de Rome, appelèrent, pour leur servir de général, Louis d'Anjou, toujours revêtu du titre de roi de Sicile, parce qu'il avait conservé ses droits sur Naples et comptait encore dans cet Etat de nombreux partisans. En débarquant à Pise avec un petit corps de troupes, Louis d'Anjou se vit bientôt rejoint par l'armée des Alexandristes italiens, qui renfermait des capitaines du plus haut mérite, brisés à la tactique militaire et formés aux savantes évolutions. Les Français, vifs et impétueux, ennemis de la prudente lenteur des Italiens, poussèrent

Digitized by Google

vigoureusement en avant et allèrent mettre le siége devant Rome. Comme la ville était en état de défense et que le siége menaçait de traîner en longueur, Louis d'Anjou reprit le chemin de la France et confia le commandement de l'armée à Tanneguy Duchâtel, aussi habile diplomate que grand capitaine; il ouvrit des négociations avec Rome et entra dans la capitale du monde chrétien. Tous les écrivains ont rendu justice à Tanneguy, qui, chose inouïe à cette époque, sut faire observer une discipline si sévère, qu'il n'y eut pas le moindre désordre dans la prise de cette grande cité, et que les Romains ne purent élever la moindre plainte contre nos soldats.

Tandis que ces événements glorieux pour nos armes se passaient au dehors, il se préparait, dans l'intérieur du royaume, l'une de ces épouvantables guerres civiles qui traînent à leur suite de longs et douloureux souvenirs. Le duc de Bourgogne, une fois maître du gouvernement, se montra tellement despotique, que tout ce qui avait conservé le sentiment de sa valeur personnelle et de sa propre dignité dut se retirer. Les ducs de Berry et de Bourbon vivant dans leurs terres, les enfants de l'infortuné duc d'Orléans leur firent une cour assidue, travaillèrent à grandir leur mécontentement, et jetèrent ainsi les bases d'un grand parti qui devait servir de contre-poids aux Bourguignons et les vaincre. Ce qui donna le plus de confiance à ce parti naissant, c'est qu'un des personnages les plus puissants du royaume, le duc de Bretagne, jusqu'alors l'un des fidèles du duc de Bourgogne, se sépara de lui et se voua aux Orléans.

La rivalité entre les Penthièvre et les Montfort de Bretagne subsistant toujours, le duc de Bourgogne avait

Digitized by Google

donné l'une de ses filles en mariage à l'héritier des droits des Penthièvre et avait vivement soutenu ses prétentions, non pas encore sur la Bretagne entière, mais sur Moncontour, ce qui, aux yeux du duc de Bretagne, n'était qu'un préliminaire des réclamation à venir et beaucoup plus importantes. Il s'ensuivit une lutte armée qui jeta le duc de Bretagne dans le parti des Orléans.

Le parti d'Orléans, pour connaître ses forces et arrêter une ligne de conduite, soit dans la part qu'il prétendait aux affaires, soit dans ses rapports avec le despote de Bourgogne, se réunit à Gien, où se rencontrèrent les ducs de Berry, de Bretagne, d'Orléans, de Bourbon, les comtes d'Alençon, de Clermont et d'Armagnac. Il se fit, entre ces hauts et puissants seigneurs, une alliance intime pour la destruction du despotisme bourguignon; pour être à même de soutenir, en cas de besoin, les résolutions qui seraient prises, il fut arrêté qu'un corps de 5,000 hommes d'armes et de 6,000 hommes de traites serait avant tout réuni. Cette détermination était extrêmement grave et devait faire une impression d'autant plus vive sur les esprits modérés, qu'elle avait l'approbation du duc de Bourbon, prince de la plus haute sagesse, qui jusqu'alors avait voulu se tenir à l'écart des partis.

Le duc de Bourgogne, instruit des projets des confédérés, s'assura l'alliance du roi de Navarre, du comte de La Marche et de Vendôme, et appela à lui le comte de Hainaut, avec des bandes de Brabançons, de Hennuyers et de Flamands, masquant habilement cette réunion de troupes sous le prétexte menteur d'une attaque contre Calais, à laquelle il était si loin de songer, qu'il prolon-

Digitized by Google

geait alors d'un an sa trève avec l'Angleterre. Il agit encore avec tant de dextérité sur l'esprit du duc de Bretagne qu'il le détacha de ses ennemis. Avec des alliés aussi puissants et des armements aussi considérables, ayant encore pour lui le peuple de Paris, qui pouvait agir sur le reste de la population, le duc de Bourgogne se sentait fort et attendait ses adversaires.

Avant les grands orages il y a toujours un calme apparent, et si ce n'étaient les nuages qu'on aperçoit gros à l'horizon, si ce n'était la lourdeur de l'atmosphère, on se croirait en sécurité. Après avoir attendu quelque temps sans que nul mouvement se manifestât dans aucun des deux partis, les Orléanistes se réunirent à Meun-le-Châtel pour prendre une dernière résolution. Les uns voulaient que l'attaque fût immédiate et *mortelle;* les autres pensaient qu'il fallait en référer au roi et lui demander la punition du duc de Bourgogne. Ces deux opinions se balançaient à peu près également, lorsqu'un homme énergique vint donner au parti de l'action une prépondérance marquée.

Bernard d'Armagnac, l'un des descendants de la première dynastie de nos rois, avait hérité de la valeur farouche des premiers Francs et commandait un peuple rude, presque sauvage, surtout capable de former de hardis aventuriers. Bernard, alors à la force de l'âge, joignant à des talents rares une grande expérience et la vigueur brûlante de la jeunesse, se mit à la tête du parti d'Orléans, et tout en agissant avec une extrême prudence, poussa l'armement avec une très grande vigueur.

Lorsque la mine fut prête, elle éclata avec un bruit épouvantable, ébranla le sol tout entier, et en moins

Digitized by Google

d'un mois, la France, depuis l'Escaut jusqu'aux Pyrénées, fut couverte de hardis partisans, qui s'attaquaient avec la fureur d'ennemis personnels.

Celui qui donnait le plus grand appui moral au parti des Orléans, le duc de Bourbon, mourut au moment de la levée de boucliers, laissant la réputation d'un capitaine plein de valeur, d'un politique profond et d'une probité incorruptible. Il lui manqua peut-être cette fermeté de caractère qui, dans les temps de révolution, sait se mettre à la tête des gens de bien pour faire prévaloir les droits sacrés de la justice.

La mort du duc de Bourbon n'apportait d'ailleurs aucun changement à la force respective des partis; car Jean, son fils et son successeur, se déclara pour les Armagnacs, quoiqu'il eût contracté une alliance intime avec le duc de Bourgogne, changement qui fut regardé comme une sorte de félonie.

Le roi, revenu à la raison au milieu des convulsions qui menaçaient de bouleverser la France entière, essaya de calmer les partis en leur ordonnant de mettre bas les armes, et en prescrivant au duc de Berry de venir reprendre au conseil la place qui lui était assignée. Le duc, prétendant servir les intérêts du roi contre le roi lui-même, répondit qu'il ne pouvait *y venir que bien accompagné.* En même temps les princes envoyaient une lettre au roi pour lui protester de leur dévouement et l'assurer « qu'ils ne se sépareroient pas qu'ils n'eussent » été par devers lui, pour humblement le réformer et » lui démontrer l'état de sa personne et de monseigneur » le duc d'Aquitaine (le Dauphin). »

L'Université, effrayée du bruit des armes, parut de-

Digitized by Google

vant Charles VI pour lui indiquer le remède à la situation. Ses réformes se réduisaient à quatre chefs : abandon du gouvernement par les princes du sang ; ne leur accorder que les revenus de leurs domaines ; diminuer les impôts et rembourser les emprunts ; enfin, composer un conseil formé de personnes choisies dans les trois Etats.

Tandis que la grave Université pérorait, les Armagnacs, se souciant fort peu de discours, faisaient avancer une armée formidable composée de Gascons pauvres, mal vêtus, portant pour signe distinctif une bande de toile blanche sur l'épaule, et empressés de commencer la guerre ou plutôt la dévastation, afin d'amasser un riche butin. Dans un rayon de vingt lieues autour de Paris, tout fut détruit, moissons, meubles, maisons, rien ne resta debout. La difficulté de se pourvoir de vivres détermina Paris à demander des conditions de paix, qui n'eussent pas été écoutées si les Armagnacs n'eussent eux-mêmes été extrêmement embarrassés à l'entrée de l'hiver, sans vivres et sans abri. Les partis ouvrirent à Bicêtre des négociations, qui eurent pour résultat un changement complet dans le gouvernement : tous les chefs de parti consentirent à quitter Paris ; le duc de Berry se chargea de reconduire les Armagnacs dans le Midi, tandis que le duc de Bourgogne se retirait en Flandre avec ses Brabançons. Un nouveau conseil de gouvernement fut composé en dehors des partis, sous la présidence de l'archevêque de Reims.

Cette combinaison ministérielle semblait la seule capable de sauver l'Etat ; mais, pour accomplir de si grandes choses, il fallait avoir la force de dominer les deux

Digitized by Google

grands partis; et le nouveau gouvernement n'en avait aucune. Où l'aurait-il puisée? la France entière était partagée entre les deux factions; il n'y avait pas un homme de valeur, pas un petit seigneur, pas une ville, ni même une bourgade qui ne fussent Bourguignons ou Armagnacs. Le nouveau conseil, pour imposer la loi à celui des deux partis qui voudrait violer les conventions arrêtées, devait nécessairement s'appuyer sur l'autre, et conséquemment abandonner son rôle de modérateur; il sentit bientôt son impuissance, et ne se présenta que comme gardien d'une trève, pendant que les adversaires irréconciliables se regardaient en rugissant, tout occupés à détacher des alliés et à fortifier leurs rangs.

Le duc de Bourgogne, en apparence ami zélé de la conciliation, parvint à détacher du parti des Orléanistes le duc de Berry, qui se déclara neutre et fit avec la reine une espèce de tiers-parti pour faire pencher la balance du côté où il se porterait.

Cependant le duc d'Orléans agissait; il recommandait à tous ses chefs de corps de tenir leurs troupes prêtes de manière à pouvoir se lever en un moment donné, et de les laisser cependant paisibles et dispersées, pour n'éveiller aucun soupçon; il fit en même temps mettre à mort Jean de Croy, Bourguignon zélé, qui avait pris part à l'assassinat de son père.

Le roi crut enfin avoir trouvé le salut de la France dans un guerrier de grande valeur, qu'il jugeait capable de dominer tous les partis. Le maréchal de Boucicaut, rentré en France, fut mis à la tête de quelques troupes, combattit avec succès une bande commandée par Polifer-Radingen, et rendit un peu de sécurité à l'Ile-de-France;

Digitized by Google

faible avantage qui donna au roi l'espoir de vaincre les grands armés. Comme le roi avait demandé de l'argent aux bourgeois, au clergé et à l'Université pour exécuter ce plan, le chancelier de Notre-Dame, après avoir montré que le clergé et le peuple, épuisés par tous les genres de calamités, ne pouvaient accorder de subsides, fit une excursion dans le domaine de la politique, censura très vivement le désordre des finances, et osa même dire que si le roi continuait à marcher dans la même voie, c'était donner au peuple le droit de choisir un nouveau souverain. Un gouvernement qui se laisse dire des choses semblables en face est un gouvernement perdu, il ne lui reste qu'à abdiquer. Le chancelier de France protesta contre les paroles du chancelier de Notre-Dame, et manifesta même la volonté de le poursuivre; mais l'Université, ce corps redoutable, intervint en sa faveur, et personne ne parla plus de poursuites.

Le conseil, déjà extrêmement affaibli par ces luttes intestines, reçut bientôt après une demande d'accusation contre le duc de Bourgogne, relativement à l'assassinat du duc d'Orléans. Non content d'avoir déposé cette demande, le jeune duc d'Orléans envoya en même temps défier Jean-sans-Peur.

C'étaient là de simples avant-coureurs d'une horrible tempête. Quand tous les soldats du Midi furent sous les armes, le jeune Charles d'Orléans, oubliant ici qu'il était Français avant tout, et qu'il appartenait à sa noble famille de défendre ses droits par la France, recourut à des secours étrangers et ne rougit pas d'appeler les Anglais au sein de notre pays. Mille hommes d'armes et trois mille archers lui furent promis, lesquels, aux termes

Digitized by Google

du traité conclu à Londres le 18 mai 1411, devaient *gagner leur vie comme ils pourroient* jusqu'à ce qu'ils fussent rendus à Blois. Le duc de Bourgogne convoquait, de son côté, ses bandes de Lorrains, de Brabançons, d'Hennuyers, etc., et ces troupes s'avançaient de tant de régions diverses vers la capitale, le centre de l'agitation, où tout devait se dénouer.

Plus la cour avait de craintes, plus elle faisait d'efforts pour concilier les partis. Le duc de Berry et la reine, choisis pour médiateurs, tinrent à Melun des conférences, et crurent sauver l'Etat en disant que le duc de Bourgogne ferait au duc d'Orléans une réparation convenable pour le meurtre de son père. Au mot de réparation le duc de Bourgogne excita la fureur des Parisiens; ils crièrent que les prétendues tentatives de conciliation n'avaient qu'un seul but : rassembler les Armagnacs auprès de Paris et les ruer ensuite sur cette grande ville; ils obtinrent que le commandement général des troupes fût enlevé au duc de Berry et confié à Saint-Pol, l'un des fidèles bourguignons. Le duc de Berry, irrité des procédés des Parisiens à son égard, abandonna le parti de la neutralité et se rangea de nouveau du côté des Orléanistes.

Saint-Pol, dans le dessein de détruire les Orléans et de contraindre la cour à rendre au duc de Bourgogne la toute puissance dont il avait joui, s'appuya sur ce qu'il y avait de plus sanguinaire dans la populace de Paris; il admit dans sa familiarité les trois fils de Legoix, maître boucher, et disposa par eux de la corporation des bouchers et d'une multitude de valets, constamment armés de couteaux, habitués à tremper leurs mains dans le sang des

Digitized by Google

animaux, et dont la férocité était telle, qu'un mot, un geste pouvait suffire pour les lancer sur leurs semblables et les égorger. Après avoir organisé ces hommes en compagnie et les avoir bien armés, Legoix s'associa Caboche, chef des écorcheurs, et Jean de Troyes, chirurgien, l'orateur du parti, destiné à exposer aux masses les plans de la sainte alliance.

Bientôt cette troupe barbare, sortie de la fange, devint la terreur de Paris. Appeler quelqu'un *Armagnac*, c'était prononcer son arrêt de mort. Ces scélérats, enhardis au meurtre par l'impunité, pillaient les maisons, noyaient, assommaient, massacraient sans pitié ceux qui avaient le malheur de leur être suspects; s'ils se contentaient de traîner en prison des citoyens plus opulents, c'était dans l'espérance de les forcer à racheter leur liberté par des rançons considérables.

Les Armagnacs, trop faibles pour tenter un coup sur Paris, traversèrent la Seine et se répandirent dans le Beauvaisis, le Vermandois et le Cambrésis, où ils portèrent la désolation et commirent les plus grands crimes. Tout fut absolument détruit, les vignes et les arbres arrachés, les forêts incendiées, les maisons livrées aux flammes, les populations égorgées ou traînées à la suite de l'armée comme des troupeaux de vils esclaves, les femmes et les vierges livrées à la brutalité des soldats. Parmi les supplices inventés pour forcer les prisonniers à découvrir l'argent caché, nous devons citer la suspension par les pouces au-dessus d'un brasier ardent. Et ces dévastations inqualifiables étaient faites par des bandes à la tête desquelles se trouvait l'élite de la nation française! Il n'y a que la haine des partis, dans une guerre civile, qui puisse se livrer à de pareils excès.

Digitized by Google

Ces ravages causèrent une autre calamité. Les paysans se trouvaient autorisés à s'armer pour leur défense personnelle; endurcis par le travail et l'infortune, devenus cruels à force d'éprouver la cruauté, ils s'assemblèrent d'abord pour veiller à leur propre conservation; bientôt, franchissant les bornes d'une légitime défense, ils furent brigands à leur tour. Leur troupe, accrue d'une infinité d'aventuriers, grossit le nombre des scélérats qui ravageaient le royaume. Il fallut faire la guerre à ces nouveaux ennemis.

Et cependant que faisait le conseil du roi qui, avec sa prétendue neutralité, avait voulu tout sauver? Il laissait à la guerre civile toute facilité pour exercer ses horreurs. Il n'y avait plus possibilité de marcher dans cette voie; il fallait absolument en sortir, se jeter dans un parti ou dans un autre, ou plutôt il fallait rappeler le duc de Bourgogne, car la faction des Bouchers ne donnait pas la liberté du choix. Après avoir fait publier à son de trompe, le 11 septembre 1411, une ordonnance qui déclarait les enfants d'Orléans et leurs partisans coupables du crime de lèse-majesté et confisquait leurs biens, le roi appelait son bon cousin le duc de Bourgogne à venir sauver la patrie en danger.

Jean-sans-Peur, pour soutenir ce qu'il nommait ses droits, réunit une brillante armée. « Les soldats enle-» vaient, dans le pays qu'ils parcouraient, tout ce dont » la valeur pouvait payer le transport; ils ne commencè-» rent pas par brûler, par détruire, mais ils vidaient » complétement les villages, et comme ils le faisaient » sans trouble et sans précipitation, rien ne leur échap-» pait. »

Les Bourguignons s'attaquaient quelquefois pour se

Digitized by Google

ravir le butin qu'ils avaient fait. Ainsi, dans le sac de Ham, les soldats picards, entrés les premiers dans la place, massacrent tout ce qui tombe sous leurs coups, hommes, femmes, enfants, vieillards, et enlèvent tout ce qui peut se transporter. Les Flamands, placés à une autre issue, instruits de ce qui se passe dans la ville, pour avoir leur part au massacre et au pillage, se pressent, s'écrasent aux portes, et une fois entrés, voyant tout pris et mis à mort, ils attaquent leurs compagnons d'armes pour leur ravir une partie de leur butin.

Epouvantés par la destruction de Ham, les garnisons orléanistes se replièrent sur leur corps d'armée, et les villes d'Athies, de Nesle, de Chauny-sur-Oise et de Roye vinrent se jeter aux pieds du duc de Bourgogne et le conjurer de les recevoir dans son amitié.

Cependant le duc d'Orléans passait l'Oise à la tête de dix mille chevaliers ou écuyers et dix mille gendarmes. Si son infanterie était moins nombreuse que celle de son adversaire, qui avait pour lui les communes du Nord, la supériorité de sa cavalerie, le rang des personnages qui étaient sous ses étendards, l'habileté de ses officiers lui donnaient l'espoir de remporter la victoire; il se choisit un champ de bataille et envoya défier son adversaire. Mais les troupes du duc de Bourgogne, ayant tout ce qu'elles désiraient, un très riche butin, ne se soucièrent pas de le risquer, elles déclarèrent que le temps de leur service était passé, et quoique leur duc s'opposât à leur retraite, elles crièrent aux armes au milieu de la nuit, chargèrent leurs chariots et reprirent le chemin de Flandre, suivies par Jean-sans-Peur, obligé de les ménager et même de les remercier courtoisement de leurs bons services.

Digitized by Google

Libres alors de marcher sur Paris, les Armagnacs se replièrent aussitôt sur cette ville, et occupèrent Pantin, Saint-Ouen, Clignancourt et Montmartre. Nous ne racontons pas les excès qui furent commis dans ce pays, parce que le lecteur peut s'en faire une idée d'après la description que nous avons donnée des ravages antérieurs.

Paris, cependant, se préparait à se défendre et recevait un secours de quatre cents lances, conduites par Jean de Challon. Celui-ci, pour couvrir la capitale, se porta à Saint-Denis, que les Armagnacs assiégèrent et emportèrent en quelques jours.

Maître des deux rives de la partie inférieure et de la partie supérieure de la Seine, et ainsi en état d'arrêter tous les vivres qui voudraient entrer dans la capitale, le duc d'Orléans fit aussitôt un appel aux Parisiens, protestant, dans un manifeste, « qu'en poursuivant la ven-» geance de la mort de son père, il n'avoit d'autre des-» sein que d'ôter le roi du servage, et que ceux qui » publioient d'autres causes étoient faux et mauvais. »

A ces protestations succédaient des anathèmes lancés de part et d'autre. A Paris, les prédicateurs faisaient retentir les chaires sacrées de malédictions contre les Orléanistes, proclamaient une bulle d'Urbain V fulminée contre les bandes d'aventuriers, et en faisaient l'application aux Armagnacs. Ceux-ci prirent facilement leur revanche.

Montaigu, archevêque de Sens, qu'on voyait armé de pied en cap, un des plus ardents à la destruction, lança l'excommunication contre les Bourguignons.

Enflammés par les discours de leurs prédicateurs et

Digitized by Google

par les cris de vengeance de la populace, les Parisiens, armés, firent une sortie, se lancèrent sur Bicêtre et livrèrent aux flammes le château du duc de Berry, qui renfermait des objets d'art d'une valeur inappréciable. Encouragés par ce premier succès, ils osèrent, un autre jour, marcher à la rencontre des Armagnacs; mais, ayant été battus, ils prirent la prudente résolution de rester à couvert derrière les murailles de la capitale.

Appelé sans cesse par les Parisiens au désespoir, le duc de Bourgogne, trop faible, avec six mille hommes seulement, pour percer les lignes des Armagnacs, invoqua le secours de douze cents lances anglaises, commandées par le duc d'Arundel. Son armée, ainsi plus que doublée, s'avança vers Paris et pénétra dans cette ville sans être contrariée; car, par un calcul insensé, les Armagnacs, persuadés que plus il y aurait de monde dans Paris, plus tôt les vivres seraient consumés, n'empêchèrent pas la réunion de leurs ennemis.

Dès le lendemain de leur entrée à Paris, les Anglo-Bourguignons chassèrent les Armagnacs de la Chapelle Saint-Denis, attaquèrent le fort qui commandait le château de Saint-Cloud, s'en rendirent maîtres, tuèrent neuf cents chevaliers et écuyers, et massacrèrent impitoyablement, contre toutes les lois de la guerre et au mépris de tous les sentiments d'humanité, dans les caves où ils s'étaient cachés, trois cents chevaliers qui avaient déposé les armes.

Obligé, par ce désastre, à remonter la Seine vers Saint-Denis et à passer le fleuve sur un pont de bois qu'il avait jeté près de cette ville, le duc d'Orléans dut laisser entrer librement des vivres à Paris, tandis que lui-même ne

Digitized by Google

s'approvisionnait que difficilement; la présence de son armée dans ces lieux devenant désormais inutile, il se retira vers la Loire.

Cette retraite fut le signal de vengeances cruelles exercées contre les malheureux paysans qui, contraints par la nécessité, avaient cédé devant les Orléanistes; les nobles, soupçonnés de quelque attachement à ce parti, prirent la fuite ou furent arrêtés. Les prisons s'emplirent. « Moult » grande partie d'iceux, dit Monstrelet, très misérable- » ment mouroient par force de froid, de mésaise et de » famine; et après qu'ils étoient morts, on les portoit » dehors la ville en aucunes fosses, et là les laissoit au » manger des chiens, oiseaux et autres bêtes. »

Pour confirmer le triomphe définitif des Bourguignons sur les Orléanistes, il était nécessaire d'adopter des mesures politiques. Une ordonnance conféra à Jean-sans-Peur un pouvoir absolu pour terminer la guerre civile qui désolait la France. Et, afin d'assurer plus complétement son action, tout fonctionnaire suspect d'orléanisme ou même de tiédeur pour la cause bourguignonne, fut aussitôt révoqué; le duc de Berry perdit alors son gouvernement du Languedoc, que l'on conféra au comte de Foix; celui-ci en prit possession sans éprouver l'ombre de résistance.

Le parti des Orléans paraissait absolument vaincu, et chacun disait que jamais il ne se relèverait de ses défaites matérielles et morales, des anathèmes et des confiscations prononcés contre ses principaux membres. Mais il y avait un homme qui avait besoin de leur existence, un homme qui voulait les ressusciter afin de s'imposer lui-même à la France et de s'établir sur les ruines des Orléanistes,

Digitized by Google

des Bourguignons et de la royauté elle-même : cet homme était Henri IV, roi d'Angleterre, qui, comme nous venons de le voir, s'était hâté de secourir le duc de Bourgogne, sur le point de succomber sous les coups des Armagnacs. Ce roi politique, craignant de laisser prendre au duc de Bourgogne trop de supériorité sur ses adversaires, ordonna à toutes ses troupes de rentrer sur ses terres et leur défendit d'avoir la moindre part *aux démêlés de la France*, sans son autorisation spéciale.

Les Armagnacs, relevés un peu de leur abattement par cette mesure, envoyèrent des ambassadeurs à Londres, où se trouvaient déjà des émissaires de Jean-sans-Peur. On eut alors le scandale de voir deux grands partis français oublier, dans l'intérêt de leurs passions, ce qu'ils devaient à eux-mêmes, à leur nom, à leur patrie, mettre à l'encan l'asservissement plus ou moins complet de la France, et renchérir l'un sur l'autre en fait de propositions honteuses. Les Armagnacs l'emportèrent enfin et signèrent un traité par lequel toutes leurs terres relèveraient du duché d'Aquitaine. Henri IV s'engageait, après ces exorbitantes concessions, à les soutenir contre le Bourguignon.

La première nouvelle de ce traité, destiné à demeurer secret, sortit de la bouche des soldats armagnacs, qui, entendant les populations se plaindre des ravages qu'ils causaient, se contentaient de répondre : « Attendez, bien-» tôt vous verrez ici les Anglais et les Allemands que nos » princes ont appelés, et vous pourrez juger combien ils » sont plus cruels que nous. »

Quand le conseil du roi connut ces rumeurs, il prescrivit de surveiller avec une attention extrême tous les

Digitized by Google

partisans des Orléanistes qui traverseraient la Manche, et notamment un moine augustin, ardent zélateur de cette faction, dont les passages réitérés en Angleterre avaient été remarqués. Il fut arrêté, et on trouva sur lui les bases du traité, dont les conditions furent encore exagérées. On ne peut exprimer la douleur du roi à la nouvelle de ce coupable traité; ses yeux se mouillèrent aussitôt de larmes, et il s'écria avec l'accent de la plus vive émotion : « Nous voyons bien leur mauvaistié; pourquoi nous » vous prions et requérons avant tout que vous nous » vouliez aider et conseiller contre eux. »

Le premier devoir du gouvernement était de prendre des mesures de sécurité contre le double danger qui le menaçait, du côté du Midi, où se trouvait le centre de l'insurrection, et du côté du Nord, qui devait être attaqué par les Anglais. Pour remédier à l'un et à l'autre de ces deux périls, le roi dirigea vers le Nord le comte de Saint-Pol, pour défendre nos frontières de ce côté, tandis que lui-même, à la tête d'une armée que certains historiens portent à cent mille hommes, suivi du Dauphin, du duc de Bourgogne et des plus grands personnages de la cour, se rendit sous les murs de Bourges, ville appartenant au duc de Berry et siége principal de la faction des Armagnacs. Le roi arriva le 11 juin 1412 sous les murs de cette ville, qui était très forte, bien fournie de vivres et défendue par des guerriers aussi habiles qu'intrépides.

Un héraut vint sommer le duc de Berry de rendre la place. Il répondit « qu'il étoit serviteur et parent du roi » et tenoit la ville toute rendue à lui et à monseigneur » le Dauphin, mais qu'ils avoient en leur compagnie gens

Digitized by Google

» qu'ils ne dussent point avoir, et qu'il garderoit sa cité » pour le roi le mieux qu'il pourroit. »

Quoique le siége eût été commencé avec une extrême vigueur et soutenu par des pièces de canon d'un gros calibre, cependant, comme les assiégeants, retenus plus longtemps qu'ils ne l'avaient cru, étaient décimés par des maladies épidémiques, le roi et le Dauphin proposèrent au conseil de traiter de la paix. Malgré le refus du duc de Bourgogne, la paix se fit.

Les princes convinrent de faire des excuses au roi, s'engagèrent à oublier, de part et d'autre, tout sujet de ressentiment, à se restituer les places, les charges et les biens confisqués, à ne jamais prononcer les noms d'Armagnacs ou de Bourguignons pour désigner un parti, ce qui emportait alors quelque chose d'odieux; en un mot, on fit les promesses les plus belles et les plus capables de rétablir le calme et la paix; mais la grande difficulté c'était de les garder exactement.

Après la proclamation de la paix, les Armagnacs parurent dans le camp du roi, portant encore ces bandes blanches, drapeau de l'insurrection, montrant ainsi à leurs adversaires que, s'ils acceptaient la paix, ils ne voulaient renoncer à aucune de leurs idées, et qu'on les verrait prêts à reprendre les armes si l'on portait la moindre atteinte aux conditions qui leur avaient été faites.

Les conditions signées sous les murs de Bourges n'étaient que provisoires; c'est à Auxerre que devait se discuter et se signer le traité définitif. La cour de l'église de Saint-Germain, choisie pour la conclusion de cette grande affaire, fut entièrement couverte de draps d'or. Tous les regards se portaient sur le duc d'Orléans et sur

Digitized by Google

le comte de Vertus, son frère, revêtus d'habits de deuil pour protester encore contre l'assassinat de leur père et montrer que, malgré toutes les promesses de pardon, le souvenir en demeurerait toujours gravé dans leur cœur. Le duc de Bourgogne s'avança le premier, ploya le genou, étendit la main sur la vraie Croix et sur le livre des Evangiles et jura paix et amitié. Le duc d'Orléans et son frère vinrent ensuite, firent le même serment, qui fut répété par les ducs, comtes, barons, sires, archevêques, évêques, abbés, avec cette seule différence que les clercs, au lieu d'étendre la main sur les objets sacrés, la placèrent sur leur poitrine. Une ordonnance parut à Melun, le 7 septembre, et donna force de loi à ce traité solennel.

L'espérance commença alors à renaître dans tous les cœurs; les maux qui depuis si longtemps désolaient la patrie étaient enfin finis; les deux partis, comme preuve de réconciliation, se donnaient mutuellement des fêtes, destinées à rapprocher des hommes qui s'étaient à peine connus et à former de nouvelles liaisons. La plus importante de toutes fut le rapprochement du duc d'Orléans et du Dauphin. Dans ces nouvelles liaisons, le Dauphin trouvait un bonheur, une satisfaction de cœur, un repos de l'âme qu'il n'avait jamais goûté. Tandis que le duc de Bourgogne, ce beau-père fier, hautain, impérieux, le traitait comme un enfant, exigeait de lui une obéissance complète, le duc d'Orléans se montrait, au contraire, si doux, si aimable, si prévenant, épanchait son cœur dans le sien avec tant de bonté, qu'il recherchait sa société, se faisait un plaisir de faire droit à toutes ses demandes et, par cette sage conduite, effaçait tout ce que le passé avait pu laisser d'amertume dans son âme. Il donna, à cause

Digitized by Google

de lui, satisfaction à plusieurs grandes maisons : ainsi il fit détacher du gibet le corps de Montaigu et ordonna de lui rendre les honneurs funèbres; il permit à l'évêque de Paris, frère de cette illustre victime, depuis si longtemps exilé du milieu de son troupeau, de venir reprendre possession de son siége.

Ces réparations justes et légitimes, qui n'étaient guère que l'exécution d'une condition du traité portant « que » tous les biens confisqués seraient rendus, que les per- » sonnages destitués seraient rétablis dans leurs charges » et dignités, » auraient dû être acceptées sans arrière-pensée par le duc de Bourgogne. Mais cette condition était celle qui le gênait le plus, parce que son exécution forçait beaucoup de ses partisans dévoués à abandonner les places lucratives et honorifiques qu'ils avaient obtenues et à restituer les biens confisqués; comme elle était ainsi entre les mains de ses adversaires une arme redoutable, il travailla à la détruire et arracha au Dauphin une ordonnance qui restreignait cette clause aux seuls biens encore unis alors au domaine de la couronne. Cette ordonnance, qui portait la signature du Dauphin et de Jean-sans-Peur, fut présentée aux princes du parti des Armagnacs pour qu'ils voulussent y apposer leur nom; ils refusèrent de le faire, regardant cet acte comme une violation flagrante du traité de pacification.

Tout annonçait donc une rupture prochaine, et il est même probable que les Armagnacs n'eussent pas signé la paix s'ils avaient connu le débarquement des Anglais à Calais, sous le commandement du duc de Clarence, qui allait faire une puissante diversion. Ce duc demanda et obtint la permission de traverser la France pour se

Digitized by Google

rendre en Guyenne, où il se mit à attaquer les places encore au pouvoir des Français, sans que le gouvernement de Paris fît rien pour s'opposer à ses coups. Clarence eût sans doute reconquis la Guyenne entière, si la mort de Henri IV et les embarras d'un nouveau règne ne l'eussent empêché de poursuivre ses succès.

Les difficultés extrêmes de la situation et le besoin absolu d'argent, qui se faisait vivement sentir, déterminèrent le roi à convoquer les Etats généraux, où se trouvèrent la plupart des membres de la noblesse. L'absence du duc d'Orléans et du comte de Vertus, son frère, causée par des bruits d'assassinat projeté contre leur personne, fit une certaine sensation. A l'ouverture même de l'assemblée (30 janvier 1413), le chancelier de Guyenne prit la parole au nom du roi pour exposer les besoins du trésor et la nécessité d'imposer de nouveaux subsides pour repousser les Anglais. L'assemblée demanda six jours pour examiner avec soin la véritable situation des finances et signaler sans restriction les vices du gouvernement.

Eustache de Pavilly, religieux carme, docteur en théologie, chargé, au nom du tiers-état et de l'Université, de signaler les abus et d'en indiquer les remèdes, mit à nu, dans un long mémoire, tous les vices de l'administration. S'appesantissant surtout sur la cause du déplorable état de nos finances, il les montra livrées à un gaspillage effronté par les personnages les plus considérables de France, et il le fit avec si peu de ménagement, que chacun désignait les voleurs qu'il avait voulu indiquer.

Ce mémoire, dont la lecture n'avait pas duré moins d'une heure et demie, fut présenté principalement au nom de la bourgeoisie, corps sur lequel le duc de Bour-

Digitized by Google

gogne voulait s'appuyer. Jean-sans-Peur, épouvanté de l'activité toujours croissante des Armagnacs, des nouvelles alliances qu'ils formaient, de l'accession du Dauphin à leur parti, approuva, sans aucune restriction, ce mémoire célèbre, dit qu'il fallait punir sévèrement ceux qui avaient volé l'Etat, et obtint, le 24 février, la signature d'une ordonnance par laquelle le roi suspendait de leurs fonctions « tous les officiers demeurant à Paris, » ayant administration et gouvernement des finances, du » domaine et des aides. » Il cassait en même temps tout don et assignation sur le trésor public, pour quelque sujet que ce fût.

Le prévôt des marchands, Pierre des Essarts, jadis partisan fougueux du duc de Bourgogne et devenu orléaniste, ayant été signalé dans le mémoire de Pavilly comme un des plus grands spoliateurs de nos finances, fut sur le point d'être arrêté; il se retira à Cherbourg et s'engagea, par une déclaration formelle, à prouver, par des quittances bien et dûment signées de la main du duc de Bourgogne, où avait passé l'argent dont on lui reprochait le gaspillage. Irrité de cette provocation, Jean-sans-Peur jura d'aller à Cherbourg prendre et punir comme il le méritait cet odieux prévôt, qui ne lui donna pas la peine d'aller le chercher si loin; il revint à Paris et se renferma avec six cents soldats dans la Bastille, que le Dauphin lui avait donnée pour place de sûreté.

Le duc de Bourgogne, qui craignait sans doute de voir se réaliser la menace du prévôt des marchands, fait ameuter la populace et pousse la société des bouchers et des écorcheurs vers l'Hôtel-de-Ville pour y prendre l'étendard de la commune. Le bruit s'étant répandu que le

Digitized by Google

Dauphin avait quitté la capitale et s'était retiré dans un lieu de sûreté, la foule devient plus compacte, arrache l'étendard, se porte menaçante à la Bastille, et menace d'emporter cette place si des Essarts ne se soumet. Vainement il montre le cachet du Dauphin, en vain il déclare qu'il est placé sous la protection du roi, le flot populaire grossit sans cesse et monte toujours. Sous le prétexte de calmer la foule, le duc de Bourgogne accourt avec le dessein réel de s'emparer de sa proie, s'abouche avec Pierre des Essarts et lui garantit la vie : l'infortuné se remet alors entre ses mains.

Lorsque les agents du duc de Bourgogne le voient au pouvoir de leur patron, ils poussent le flot populaire vers l'hôtel Saint-Paul, habité par le Dauphin, où Jean-sans-Peur arrive presque aussitôt que ses séïdes pour obliger ce prince à se montrer à sa fenêtre.

Jean de Troyes, l'orateur de la populace, s'avance alors, prend la parole au nom de la multitude, rassure le prince sur les desseins du peuple, dont le but est de le délivrer de conseillers perfides, prêts à sacrifier la France à la satisfaction de leurs passions. Il tire aussitôt une liste de plus de cinquante personnes, qu'il déclare dignes de punition sévère. Et, pour lui montrer comment le peuple entend la justice, la multitude, sous ses yeux, met la main sur le duc de Bar, sur Jean de Vailly, son nouveau chancelier, et sur un grand nombre d'autres seigneurs; puis on les traîne triomphalement pour les renfermer dans la prison de l'hôtel de Bourgogne, que quelques-uns ne virent même pas, car trois de ces infortunés furent massacrés en route. Lorsque la foule se fut écoulée : « Beau-père, dit le Dauphin au duc de Bourgogne, cet

Digitized by Google

» outrage est fait par votre conseil, et ne vous en pouvez » excuser, car gens de votre hôtel sont les principaux. » Si sachez sûrement qu'une fois vous en repentirez, et » il n'ira pas toujours la besogne ainsi à votre plaisir. — » Monseigneur, répond tranquillement le duc, vous vous » informerez quand serez refroidi de votre ire. »

Depuis ce moment le gouvernement passa réellement entre les mains de la vile multitude, qui chaque jour, ayant en tête Eustache de Pavilly, se rendait auprès du Dauphin, lui dictait ce qu'il devait faire, contrôlait tous les actes de l'administration, sanctionnait ceux qui lui convenaient et repoussait tous les autres. Remontant un jour à la cause de tous les maux de l'Etat, à la folie du roi, Pavilly étala la vie honteuse des grands et surtout celle du Dauphin; il énuméra alors les vices vrais ou supposés de ce prince, dit sans détour les péchés qu'il avait commis, et le somma de se corriger, sinon que le peuple, ministre de la justice de Dieu, transférerait son droit d'aînesse à son frère puîné.

Comme il se trouvait dans la milice du peuple plusieurs Flamands qui se souvenaient que, du temps d'Artevelle, les patriotes de leur nation avaient pris un capuchon blanc en signe de ralliement, il proposa aux Parisiens de revêtir aussi le capuchon, dont Caboche, l'un des chefs de la faction des Bouchers, se couvrit le premier, et il fut imité par tous les zélés patriotes, traitant en ennemis ceux qui refusèrent de s'en revêtir.

Devenus maîtres du gouvernement, faisant rendre des ordonnances connues sous le nom de cabochiennes, les bouchers et les écorcheurs, sous le prétexte d'épurer la ville, arrêtaient tout ce qui leur paraissait suspect; on ne

Digitized by Google

s'inquiétait pas si ces nobles victimes appartenaient à la noblesse ou à la bonne bourgeoisie, qui se vit bientôt rangée elle-même au nombre des Armagnacs, et demeura témoin attristé de l'assassinat de plusieurs de ses membres. Les Cabochiens, cependant, présentèrent au Dauphin douze commissaires, qui furent qualifiés de juges, pour juger les illustres prisonniers. Sans cesse sous l'impression de la terreur, obligé de consentir chaque jour et de donner une sorte de légalité à des demandes de pillage et d'arrestation presque toujours suivies d'assassinat, le Dauphin, sous le poids d'une véritable torture, écrivait à ses amis de lui amener une armée pour le délivrer des brigands, et essayait de s'échapper, sans pouvoir y parvenir.

Le roi ayant recouvré l'usage de la raison vers le mois de mai, les Cabochiens vinrent en foule le visiter, lui présentèrent le chaperon blanc par la main de Jean de Troyes, et chargèrent Eustache de Pavilly de lui rendre compte de leurs actes de gouvernement pendant sa maladie, et des exécutions qu'ils avaient été obligés de faire, actes de rigueur dont la légitimité fut prouvée par des textes et des exemples tirés de l'Ecriture sainte. Lorsqu'il déclara que tous les ennemis de la patrie n'étaient pas morts, qu'il en restait encore à l'hôtel de Saint-Paul, auprès du Dauphin; qu'il était nécessaire de purger cette demeure de la gangrène qui l'infectait, dix mille émeutiers se détachèrent du groupe qui félicitait le roi et coururent vociférer des menaces de mort sous les fenêtres du Dauphin. Des brigands armés, se prétendant porteurs d'un ordre verbal du roi, entrèrent aussitôt, se saisirent de Louis de Bavière, frère de la reine, de Jean de Nyelle,

Digitized by Google

chancelier du Dauphin, de quatre de ses principaux officiers et de quinze des principales dames d'Isabeau de Bavière.

S'occupant d'organisation sociale au milieu de leurs mouvements, les Cabochiens rédigèrent une ordonnance en deux cent cinquante-huit articles, qui parut le 25 mai, signée par le roi. Le code nouveau apportait de grandes réductions dans les traitements de tous les fonctionnaires, de notables diminutions dans le nombre des emplois et quelque allégement dans les charges publiques.

Les douze commissaires établis juges examinaient moins les causes qu'ils ne condamnaient les hommes qui leur étaient désignés. Parmi les personnages distingués qui tombèrent sous leurs coups, nous devons citer Jacques de la Rivière, dont la noble tête fut attachée aux Halles, insigne honneur qui ne s'accordait point aux victimes d'une noblesse inférieure! Pierre des Essarts, mis à la question et torturé jusqu'à ce qu'il eût dit tout ce qu'on voulait, fut condamné à être traîné sur une claie au lieu du supplice, en présence d'une foule innombrable qui, peu auparavant, était disposée à le conduire en triomphe. Le duc de Bourgogne, qui lui avait donné sa parole de prince que sa tête ne tomberait pas, le vit passer sous ses fenêtres sans faire le moindre pas pour dégager sa parole. Sa tête fut attachée aux Halles au bout d'une pique et son corps suspendu au gibet de Montfaucon, où trois ans auparavant il avait fait lui-même attacher celui de Montaigu. C'est ainsi que les révolutions appliquent dans toute sa rigueur la dure loi du talion. Les hommes dont les doctrines avaient pu, quelques années auparavant, passer pour révolutionnaires, devenus

Digitized by Google

alors rétrogrades, déclarés ennemis du peuple, furent poursuivis; c'est à ce titre que Jean Juvénal des Ursins fut rançonné de 2,000 écus; Jean Gerson, chancelier de l'Université, ne put échapper à la prison qu'en se cachant sur les voûtes de Notre-Dame, *et fut son hôtel tout pillé et robé.*

§ V. *Triomphe des Armagnacs. — Bataille d'Azincourt (1413-1418).*

Les plus grandes révolutions ont toujours été marquées d'un caractère qui a lieu de surprendre l'homme inattentif, mais qui ressort cependant du fond même de l'humanité : après les plus grandes crises, lorsque le calme est rétabli un moment et que la terreur cesse de se présenter avec tout ce qu'elle a de hideux, le plaisir, une joie souvent folle, des fêtes, des danses, succèdent à la crainte et à la douleur. Ce que cette réaction du sentiment de plaisir eut alors de réellement hideux, c'est que le Dauphin, ne craignant plus pour lui-même, se livrait à la débauche, passait les nuits dans les bals, tandis que ses serviteurs et ses amis gémissaient dans les fers, étaient même traînés au supplice sur la claie. Un jour, Hélyon de Jacqueville, passant au milieu de la nuit devant l'hôtel Saint-Paul, entend des instruments de musique; il entre, se présente devant le Dauphin, lui reproche sa vie dissolue, et détermine une lutte qui faillit coûter la vie à plusieurs grands seigneurs.

Les Armagnacs, cependant, se réunissaient aux alentours de Paris, y causaient leurs ravages habituels, et se présentaient comme les partisans du traité d'Auxerre,

Digitized by Google

comme voulant une pacification réelle, que la bonne bourgeoisie et l'Université toujours puissante, demandaient aussi avec instance, pour être délivrées des brigands armés qui les opprimaient. Pierre Seignet, prédicateur distingué, se détermina enfin à prononcer, sur la situation présente, un discours demeuré fameux, dans lequel, après avoir établi le respect dû au roi, à la reine et au Dauphin (malgré les déréglements de ce prince) et rappelé les outrages dont ils avaient été l'objet, invita tous les gens de bien à se réunir pour prendre en main le grand intérêt de la paix publique et de la tranquillité de la cité. Ce discours avait été un grand événement; il avait rappelé à chacun son devoir, ranimé les espérances des uns, soutenu le courage des autres, et placé la question de salut sur un terrain que personne n'osait refuser, quelle que fût son opinion. Tout le monde, parut dès-lors vouloir la paix; le noble, le peuple, la bourgeoisie, les Cabochiens eux-mêmes ne parlaient que de pacification. Ces idées une fois bien implantées dans l'esprit des Parisiens, la magistrature et la bourgeoisie tinrent à l'Hôtel-de-Ville une réunion solennelle, où l'on posa pour base de la conciliation l'oubli absolu du passé, sans acception de parti politique. Lorsque l'assemblée se disposait à mettre son opinion aux voix, les Cabochiens arrivèrent armés, combattirent vivement les conclusions proposées, voulant substituer au mot conciliation celui d'amnistie aux Armagnacs; encore exigeaient-ils que l'acte d'amnistie contînt une longue énumération des prétendus crimes de leurs adversaires. Voyant que ce n'était plus une pacification, mais l'oppression d'un parti par un autre que l'on voulait, les bourgeois, dans l'impuissance de

Digitized by Google

délibérer librement sous le couteau des Bouchers, proposèrent, pour plus de facilité, de rassembler le peuple par quartier, afin d'avoir l'avis de tous.

Les sections composées du véritable peuple, de celui qui sentait le besoin de l'ordre pour exister, se déclarèrent pour un oubli absolu, et se rendirent auprès du Dauphin pour lui promettre l'appui de leurs bras et lui demander la liberté de tous les prisonniers politiques. Vingt mille bons bourgeois se réunirent, le 4 août, autour du Dauphin et s'avancèrent en bon ordre vers les prisons pour en faire sortir les prisonniers, dont plusieurs passèrent subitement des angoisses de la mort aux plus hautes dignités. Louis de Bavière ne vit tomber ses fers que pour prendre le commandement du Louvre ; le duc de Bar, qui attendait ses bourreaux, fut à l'instant même installé gouverneur de la Bastille. Les Cabochiens, qui avaient compté leurs hommes, s'étant trouvés trop faibles pour empêcher cette seconde manifestation, disparurent de la scène.

Les conférences de pacification, qui avaient commencé à Pontoise, rédigèrent un nouveau traité qui contenait en substance une promesse de la part des princes, confirmée par leurs serments, de vivre désormais *en bonne union et amour, comme vrais parents et amis.*

Ce traité de paix, proclamé à Paris aux grands applaudissements de la multitude, fut le commencement d'une réaction qui, comme tous les mouvements de cette nature, ne sut pas s'arrêter dans de justes bornes. Ceux qui ont souffert, se souvenant des maux qu'ils ont endurés, croient les adoucir en persécutant à leur tour leurs persécuteurs. La première mesure adoptée par le parti

Digitized by Google

vainqueur, fut la destitution en masse de tous les dignitaires établis par la faction contraire. C'est toujours par la curée qu'on commence.

Le duc de Bourgogne, témoin des actes de la réaction, semblant y applaudir, condamnait son propre parti; il avait même accompagné les bons bourgeois dans la grande œuvre de la délivrance des prisonniers. Les démonstrations de tendre amour de l'ordre, de haine aux Cabochiens, le peu d'autorité qu'il possédait au conseil, lui persuadèrent qu'il n'y avait de salut pour lui que dans la fuite ou dans une grande mesure révolutionnaire. Avant d'employer le premier de ces moyens, il recourut au second. Il avait formé le hardi projet d'enlever le roi et le Dauphin dans une chasse à l'oiseau, au bois de Vincennes, où tout avait été disposé pour séparer les deux illustres personnages du groupe des chasseurs, et les transporter en lieu sûr, où on leur aurait fait signer les ordonnances demandées par le parti des Cabochiens. Juvénal des Ursins, instruit de ce projet au moment même où le roi, hors de Paris, commençait déjà la chasse, monta aussitôt à cheval, suivi d'une centaine de cavaliers, et arriva à temps pour empêcher l'infortuné Charles VI de tomber dans le piége; la découverte du projet détermina le redoutable Jean-sans-Peur à prendre la fuite à l'instant même.

Les Armagnacs, une fois maîtres de la position, révoquèrent les ordonnances cabochiennes, réhabilitèrent tous les noms flétris par les Bourguignons et poursuivirent les chefs de la caboche, dont plusieurs se retirèrent en Angleterre, déjà à cette époque l'asile des révolutionnaires et surtout des ennemis de la France. Charles VI

Digitized by Google

s'adressa aussitôt au roi d'Angleterre pour l'engager à les punir comme les ennemis de tous les rois.

Rentré dans ses Etats de Flandre, tout en paraissant ne s'occuper que de fêtes et de plaisirs, le duc de Bourgogne entretenait des relations très actives avec le roi d'Angleterre, continuait ses intrigues dans Paris et se trouvait encore en bons termes avec le Dauphin, son gendre, qui pouvait avoir besoin de son appui pour se soutenir contre les murmures et les menaces de soulèvement qu'excitaient ses désordres.

Vivement inquiété dans sa vie coupable, le Dauphin écrivit plusieurs fois à son beau-père pour le conjurer de venir le délivrer des ennemis qui l'environnaient de toute part, de n'ajouter aucune foi aux lettres qui lui parviendraient écrites et signées de sa main, et de ne les considérer que comme l'œuvre d'une excessive contrainte.

A cet appel, le duc de Bourgogne réunit des troupes, s'avança vers Paris, se fit ouvrir, sans coup férir, les portes de Noyon, Soissons, Compiègne, Dammartin et Saint-Denis, et déploya ensuite son étendard sur la butte Montmartre, montrant aux Parisiens ces Cabochiens qui avaient causé tant de frayeur aux uns et qui faisaient encore l'espoir des autres. Les Armagnacs maîtres alors de Paris, à la tête d'une armée peu nombreuse, et au milieu d'une population extrêmement mobile, n'étaient pas sans inquiétude. Le roi recouvra heureusement la raison dans cette circonstance, et usa de son autorité pour flétrir Jean-sans-Peur, qui, ne se voyant secondé par aucun mouvement dans la capitale, se retira sur ses terres.

Profitant alors de leur crédit pour faire condamner les mauvaises doctrines, les Armagnacs dénoncèrent, parla

Digitized by Google

bouche de l'évêque de Paris, les maximes infâmes de Jean Petit à la Faculté de théologie, qui délégua seize de ses docteurs pour en faire l'examen. La maxime détestable du tyrannicide fut proscrite comme « erreur dans » la foi, dans la doctrine, dans les mœurs; contraire aux » lois divines et humaines; tendant au renversement de » tous les Etats, à la perte des rois, des princes et des » peuples; ouvrant la porte aux défiances réciproques, » aux trahisons, aux parjures, et capable de briser sans » retour tous les liens de la société. » Comme Jean Petit était mort, on alla exhumer ses os pour les livrer aux flammes, ainsi que ses écrits.

Pour faire disparaître tous les signes de révolte et empêcher les rebelles de nuire, le gouvernement désarma le peuple et fit enlever les chaînes placées à l'entrée des rues. Ces mesures, ainsi que la nécessité d'établir de nouveaux impôts pour faire la guerre au duc de Bourgogne et le punir de sa dernière attaque, indisposèrent la bourgeoisie; si elle jouissait alors de plus d'ordre, elle se trouvait aussi bien plus gênée dans ses actions.

Cependant le roi prenait l'oriflamme à Saint-Denis, et réunissait autour de son drapeau une multitude de Gascons et d'Allemands, attirés par l'espoir de faire un riche butin dans les opulentes villes de Flandre. L'armée française ne rencontra aucune opposition jusqu'à Compiègne. Cette ville, sommée de se rendre, répondit par un refus dont les Allemands et les Gascons se réjouirent, parce qu'ils voyaient à l'avance un assaut suivi d'un pillage complet, sans règle ni mesure. Mais leur espoir fut déçu; touchés de la bonté du roi et de l'extrême modération des conditions qu'il voulait leur faire, les

Digitized by Google

habitants de Compiègne se rendirent à composition.

Après avoir traversé Noyon, qui avait eu la sagesse de n'opposer aucune résistance, le roi se porta sur Soissons, ville défendue par Enguerrand de Bournonville, brave soldat qui, enfin réduit à l'impuissance de se défendre, essaya de se sauver pour échapper à la honte d'une capitulation. La population, laissée sans appui, heureusement instruite de son dessein, l'arrêta et lui dit *qu'en tels hanaps* (*vases*) *qu'ils boiroient, il boiroit aussi.* Informée que le roi voulait accorder une capitulation à Soissons, l'armée, déjà vivement contrariée d'avoir vu lui échapper Compiègne et Noyon, se hâta d'emporter la place en plein midi. Le pillage, le sacrilége, le viol, le meurtre, l'incendie, en firent une solitude.

Le sac horrible de cette ville rendit la guerre bien plus facile par l'impression de terreur qu'elle produisit sur les peuples et sur les guerriers eux-mêmes. Le comte de Nevers alla se jeter aux pieds du roi, qui, toujours plein de miséricorde, lui accorda un entier pardon, se réservant seulement de livrer deux de ses conseillers à la justice. Epouvantés de la défaite de quatre mille Bourguignons et Savoyards qu'on avait poursuivis jusqu'aux portes de Bruxelles, les Flamands accoururent au-devant du roi pour lui demander grâce en faveur de leur duc. Le roi répondit « que, quand son cousin, le duc de Bourgogne, » voudroit venir vers lui, il bailleroit seureté, telle qu'il » en devoit être content, et s'il vouloit justice, il l'auroit; » si miséricorde, il étoit prêt de la lui accorder si grande » qu'elle devroit suffire. »

L'armée française entra dans l'Artois, prit possession de Bapeaume, se présenta devant Arras, ville préparée à

Digitized by Google

une longue et vigoureuse résistance; les remparts étaient chargés de canons et d'armes à feu appelés *canons à main*, *qui déchargeoient de grosses balles de plomb, et auxquels on mettoit le feu avec des mèches.* La corruption, l'or du duc de Bourgogne, empêcha malheureusement les travaux de siége de marcher vite. Après cinq semaines d'un travail presque infructueux, le roi, fatigué, consentit à écouter la comtesse de Hainaut et le duc de Brabant, qui, pour la troisième fois, demandèrent grâce en faveur du duc Jean.

Pour espérer une paix durable, la bonne politique commandait d'imposer au duc de Bourgogne des conditions assez dures pour le mettre dans l'impuissance de renouveler à l'avenir ses tentatives coupables; mais on se contenta d'un replâtrage, car on ne fit que renouveler le traité de Chartres, et l'on se montra satisfait de la promesse que fit le duc de ne pas venir à Paris sans y être appelé par le roi ou le Dauphin, et de ne faire aucune alliance avec les Anglais. Jean-sans-Peur recouvra tout ce qu'il avait perdu.

Lorsque la nouvelle se répandit dans le camp que la paix était conclue, lorsque les trompettes eurent publié l'ordre du départ pour le lendemain et prescrit de replier les tentes pour les transporter à Paris, une folle joie s'empara du soldat, qui, pour se débarrasser d'un lourd matériel dont il avait à porter le fardeau, mit le feu aux tentes : imprudent incendie qui coûta la vie à quatre cents blessés.

Cette paix, comme toutes les précédentes, laissait à chaque parti ses forces, ses alliances, et lui permettait de recruter de nouveaux amis et de se venger de ses ennemis.

Digitized by Google

Les deux grands adversaires s'observaient, aiguisaient leurs armes, recevaient les défections, s'efforçaient d'en créer. La cour du duc de Bourgogne était toujours le séjour de l'intrigue, le rendez-vous des mécontents; les Armagnacs, plus farouches ou plus décidés, repoussaient les demi-mesures, et lorsqu'ils croyaient avoir à se venger, ils mettaient les gens au gibet. Le Dauphin, gardien de la paix, se livrait au plaisir, passait la nuit dans la débauche et donnait presque tout le jour au sommeil; voilà la situation de la France.

Les Armagnacs, fermes dans leurs idées, étaient réduits à plier devant la nécessité et à laisser faire des traités qu'ils ne pouvaient empêcher; mais jamais ils n'abandonnaient leurs principes et ne manquaient aucune occasion de relever leur drapeau. Le Dauphin étant allé voir sa mère à Melun, ils firent célébrer un service solennel à Notre-Dame, où ils parurent tous en grand deuil, pour protester contre l'assassinat du duc d'Orléans. Ce qui frappa le plus, ce fut un discours de Gerson qui, après avoir fait un tableau extrêmement vif et très touchant des calamités dont la France avait été accablée depuis la mort du prince, en fit retomber toute la responsabilité sur le duc de Bourgogne. L'impression que cette cérémonie avait causée à Notre-Dame la fit répéter dans la plupart des églises de Paris. Rien n'annonçait des intentions pacifiques, tout tournait évidemment à la guerre; elle eût bientôt éclaté si de plus graves préoccupations n'eussent jeté la France dans une autre voie bien plus malheureuse encore. Mais, avant de raconter les grands événements qui dureront jusqu'à la fin du règne de Charles VI, reprenons l'histoire du schisme d'Occident.

Digitized by Google

L'empereur Sigismond, après avoir rétabli l'unité dans l'empire en se faisant reconnaître pour seul empereur, porta ses vues sur l'Eglise, résolu, pour lui donner l'union dont l'empire jouissait si heureusement, de provoquer un concile général, qui se réunit, en effet, à Constance et mit fin au schisme.

Jean XXIII, qui avait été obligé de se retirer auprès de l'empereur, entra facilement dans la pensée de Sigismond, parce qu'il espérait que le concile général, auquel il présiderait après l'avoir convoqué, serait favorable à sa personne et réunirait sur sa tête toutes les obédiences. Constance, ville impériale du cercle de Souabe, fut choisie pour la réunion du concile œcuménique, et, le 5 novembre 1414, Jean XXIII ouvrit lui-même l'assemblée, qu'on regardait comme une autre Nicée, parce que si le premier concile œcuménique avait mis un terme aux invasions de la philosophie, on espérait que celui-ci terminerait le grand schisme, cause de tant de maux.

Dans l'espoir d'avoir une grande influence sur toutes les décisions du concile, l'université de Paris accourut en foule à Constance et y compta plus de deux cents de ses docteurs, qui soulevèrent les questions les plus hardies et étendirent les opérations bien au-delà de ce que voulait Jean XXIII. Ce pape entendait circonscrire l'action du concile dans une seule question : la confirmation de la légitimité de sa promotion (1); mais il ne fut pas longtemps à comprendre qu'il était débordé par les vues de la multitude.

(1) Les actes du conciliabule de Pise étant sans valeur, l'élection de Jean XXIII ne pouvait être légitime.

Digitized by Google

Une des premières questions qui excitèrent les plus vifs débats fut celle de savoir dans quel ordre on voterait. Les Français attaquèrent violemment la proposition de réserver le vote aux évêques seuls, et prétendirent que tous les docteurs devaient voter; « car, disait Pierre » d'Ailly, il ne s'agit pas de la foi, des sacrements et des » matières purement spirituelles, mais de l'extermination » du schisme : voilà votre but. » Après avoir triomphé sur ce point, les Français firent encore admettre la manière de procéder par nation, comme cela se pratiquait dans l'université de Paris. On divisa les Pères de Constance en quatre nations : celles d'Italie, de France, d'Angleterre et d'Allemagne; il n'y avait donc en réalité que quatre voix, ce qui rendait plus facile la décision.

Quand l'assemblée prit en main la question de la réunion des différentes obédiences, elle résolut de procéder par une élimination de tous les papes existants, se mettant au-dessus de Jean XXIII qui l'avait convoquée, qui la présidait et auquel on présenta une formule de renonciation.

Ce fut pour Jean XXIII un éclair sur tous les périls de sa position. Déguisé en palefrenier, et l'arbalète à l'arçon, ce pape sortit à cheval et put gagner la ville de Schaffhouse où, depuis longtemps, il s'était ménagé l'hospitalité de Frédéric, duc d'Autriche. La nouvelle de cette retraite inattendue frappa, à son tour, le concile menacé de dissolution. Le chancelier Gerson prit alors la parole au nom de l'université de Paris, et, proclamant la souveraineté absolue du concile œcuménique, il le déclara supérieur au Pape, même élu canoniquement et menant une vie régulière. Appliquant ensuite ces prin-

Digitized by Google

cipes à l'Eglise universelle assemblée à Constance, il soutint qu'elle était nécessairement investie, par les suffrages des fidèles, de tous les pouvoirs nécessaires à l'extinction du schisme et à la réforme de l'Eglise dans son Chef et dans ses membres.

Vivement combattue par les cardinaux italiens, cette déclaration de principes fut appuyée par les cardinaux français et triompha de toutes les oppositions. Ce fut le vote par nation qui maintint l'affirmative, et l'assemblée générale arrêta que, si l'abdication était jugée utile à l'Eglise, elle serait, par cela même, obligatoire pour le Pape, et que, s'il la refusait ou la différait, il serait considéré comme déchu de plein droit.

La maxime que le lecteur vient d'avoir sous les yeux est éminemment révolutionnaire; appliquée aux puissances monarchiques, elle en serait si évidemment la ruine, que nos chartes constitutionnelles ont toujours posé l'irresponsabilité du roi comme seul principe tutélaire de l'ordre et de la garantie du pouvoir. Si, malgré cette maxime, les assemblées, plus fortes que la royauté, ont fini par l'entraîner et la faire périr, que fût-il donc arrivé, grand Dieu! si les journaux, les réunions préparatoires, enfin les grands comices de la nation, avaient pu la critiquer, l'attaquer, la traduire à leur barre? Telle est cependant la situation que le concile de Constance aurait faite à la Papauté, selon certains auteurs; car si l'on mettait le concile général au-dessus du Pape, lui conférant le droit de corriger, de déposer le Pape, que devient le Chef de l'Eglise? un pouvoir délégué, sans cesse sous le coup d'une révocation. Mais telle n'est pas l'institution catholique : elle veut une Papauté forte, puissante, ca-

Digitized by Google

pable de gouverner en souveraine l'Église de Jésus-Christ.

Quoique armé de ce décret, le concile, ne voulant en faire usage qu'à la dernière extrémité, pressa le moyen de cession comme le plus convenable et le plus facile. Mais comme les Pontifes et leurs adhérents déployaient la plus grande dextérité pour échapper à cette mesure, le concile hâta et simplifia les procès intentés contre les trois Pontifes.

Jean XXIII, au nom duquel le concile de Constance s'était rassemblé, fut le premier sacrifié. Après s'être échappé de Constance, il avait fui de ville en ville, quand il tomba entre les mains de ses ennemis, qui le ramenèrent captif, l'accablèrent des accusations les plus outrageantes et le forcèrent à souscrire lui-même sa propre condamnation.

Grégoire XII, le pape légitime, voyant enfin que l'abdication était le vœu de toute l'Eglise et devait ramener la paix dans le troupeau de Jésus-Christ, descendit volontairement les degrés du trône pontifical, et donna l'exemple d'une abnégation personnelle qui le couvrit de gloire aux yeux de la postérité.

Benoît XIII, malgré les sollicitations des puissances qui l'avaient reconnu, malgré les prières de l'empereur Sigismond, qui alla, en personne, à Perpignan pour avoir une conférence avec lui sur la nécessité de la cession du pontificat, opposa le refus le plus obstiné, refus qui eut pour effet de détacher l'Aragon et une grande partie de l'Espagne de sa cause. Saint Vincent Ferrier ouvrit enfin les yeux sur la conduite de ce malheureux, se sépara de lui, regretta de l'avoir soutenu et donna son adhésion aux principaux actes du concile de Cons-

Digitized by Google

tance. Appelé enfin à prendre une grande mesure à l'égard de Benoît, le concile le déposa le 26 juillet 1417.

Tout marchait vers le dénouement : les principaux obstacles à la pacification de l'Eglise étaient écartés; il ne restait plus qu'à donner au troupeau de Jésus-Christ un pasteur capable de le conduire dans les moments d'orage; c'est ce qui fit le sujet de nouvelles discussions.

Plusieurs Pères désiraient encore différer l'élection du Pape; mais Pierre d'Ailly, qui semble avoir voulu introduire la monarchie constitutionnelle dans l'Eglise, s'écria : « Comment réformer un corps sans tête et des » membres sans chef? » Il demanda, avec justice cette fois, que l'élection d'un pape précédât la réformation.

Le sentiment de Pierre d'Ailly l'emporta, et on s'occupa de l'élection d'un Pontife. Le président de la session, Jean de Brogny, né pauvre Savoyard, proclama le noble Othon Colonne, qui prit le nom de Martin V.

Pendant ces graves discussions les plus grands événements se passaient en France : notre perpétuelle rivale, après avoir longtemps rêvé l'asservissement de notre patrie, remportait des victoires et faisait des traités qui semblaient devoir à jamais faire disparaître notre nationalité. Henri V, roi d'Angleterre, occupé de guerres intestines pendant les premières années de son règne, avait, dans l'impuissance de rien entreprendre de sérieux sur le continent, accepté une suite de trèves qui lui permettaient de s'affermir et de pouvoir porter ensuite ses regards sur la France, dévorée par les factions.

Il fit sans bruit les préparatifs nécessaires pour l'envahissement de notre pays, puis revendiqua inopinément la France entière, comme héritier d'Isabelle, fille de Philippe IV. Avant de prendre une résolution sur une ma-

Digitized by Google

tière aussi importante et de donner une réponse aux réclamations inattendues de Henri V, le Dauphin, chargé du gouvernement pendant que son père était malade, appela auprès de lui les principaux chefs des Armagnacs, leur défendit de quitter Melun, se retira dans la capitale, força les hôtels où l'argent de sa mère était en dépôt, et, sous le prétexte de gouverner indépendamment des partis, il rendit des espérances aux Bourguignons.

Jean-sans-Peur étant accouru aux portes de Paris et ayant employé tous les moyens pour y entrer, le Dauphin, son gendre, qu'il accusait de lâcheté et d'adultère, piqué au vif par ces reproches, fit aussitôt publier à son de trompe le bannissement du duc et des cinq cents personnes exceptées de l'amnistie; puis il se livra au plaisir, sans s'inquiéter nullement des affaires. Voilà le gouvernement pris sur le fait pendant la maladie de l'infortuné Charles VI. Rien, assurément, n'est plus triste qu'une telle situation et n'excite davantage le mépris.

Bien que la cour de France eût d'abord formé le dessein de ne donner aucune réponse à la demande insultante du roi d'Angleterre, cependant elle fit partir pour Londres des ambassadeurs chargés d'offrir la restitution de sept comtés et de quinze villes qui avaient fait partie de la principauté d'Aquitaine; ils y joignaient les villes de Tulle, de Limoges et tout le Limousin, avec la main de Catherine de France, à qui l'on assurait une dot de 850,000 écus d'or, sans cependant fixer aucun terme soit pour le paiement de la dot, soit pour la mise en possession des villes et provinces cédées. Le roi d'Angleterre répondit à ces ouvertures par un ultimatum : l'exécution complète du traité de Bretigny.

Des conditions aussi exorbitantes étant inacceptables,

Digitized by Google

il ne restait que la guerre, parti extrêmement dangereux dans l'état où se trouvait la France, déchirée par des factions, sans finances et sans armes. Le premier et le plus important moyen de salut était, incontestablement, l'union de tous les partis, car la France unie est toujours invincible. Le 31 août, furent adressées au duc de Bourgogne des lettres patentes dans lesquelles le roi lui donnait les qualités de *loyal parent et vassal*. Il se fit alors dans le château d'Argilly, près de Beaune, un nouveau traité. Comme on ne pouvait en discuter longuement les conditions, on se contenta de faire des réserves sur celui d'Arras.

Après cette nouvelle pacification, le conseil s'occupa du commandement de l'armée; le roi désirait qu'il fût confié aux deux grands chefs de parti, au duc de Bourgogne et au duc d'Orléans. Le duc de Berry, arrivé alors à sa soixante-quinzième année, prince extrêmement pusillanime par l'âge et par le caractère, redoutant de voir renouveler, au sein même de l'armée, les luttes déplorables qui avaient déjà fait verser tant de larmes à la France, conseilla de nommer le sire d'Albret, connétable de France, commandant général de toutes les armées françaises, avec plein pouvoir de les conduire à son gré. Le maréchal de Boucicaut fut chargé de la défense de la Normandie, et l'amiral Clignet de Brebant de la Picardie. Il fallait pourvoir aux dépenses considérables que la nouvelle guerre allait entraîner : le Dauphin le fit par une ordonnance qui prescrivit une levée extraordinaire de taxes sur le clergé et sur les bourgeois.

Tout était prêt pour le départ de l'armée anglaise ; elle était réunie à Southampton, et le roi en surveillait l'em-

Digitized by Google

barquement, lorsqu'il fut instruit qu'un soulèvement se préparait pour le déclarer déchu de la couronne, aussitôt qu'il serait en mer, et élever à sa place son cousin Richard, comte de Cambridge. Henri V prit aussitôt quelques hommes d'armes, comprima toute tentative de mouvement, fit arrêter les plus coupables, les livra aux tribunaux, mit à la voile le 13 août, et le lendemain 14, parut en vue des côtes de Normandie. Dès le 17 du même mois, la place de Harfleur, cité marchande et l'une des plus importantes de la province, fut investie de toutes parts. La ville, défendue par quatre cents gendarmes commandés par les sires d'Estouteville et de Gaucourt, officiers distingués, qui avaient sous eux des chevaliers de mérite, semblait devoir tenir très longtemps; mais les Anglais, munis de canons de très gros calibre, lancèrent d'énormes boulets de pierre, renversèrent les maisons et causèrent un tel effroi aux bourgeois, que d'Estouteville demanda à capituler, s'engageant à livrer la place si, avant le 22 septembre, le Dauphin ou le roi ne venait en personne à son secours.

Le sire d'Estouteville se rendit au camp du roi, alors placé près de Vernon, lui communiqua le traité de capitulation et le conjura de venir au secours de la place. On le renvoya en lui disant qu'il devait s'en reposer sur la sagesse du roi. D'Estouteville ayant été forcé d'exécuter, le 22 septembre, la capitulation jurée, une partie de ses guerriers, irrités de cet acte, se souleva contre lui et attira les plus affreux malheurs : la ville fut prise d'assaut et livrée au pillage ; les habitants, hommes, femmes et enfants furent bannis de leur patrie pour toujours, n'emportant avec eux qu'une portion de leurs vêtements et cinq

Digitized by Google

sous chacun pour se procurer un peu de subsistance. Les richesses de la ville, les armes et les chevaux de la garnison furent répartis entre les soldats. Harfleur, dans l'esprit de Henri, devait devenir un autre Calais; aussi ne compta-t-il pas avoir acheté cette place trop cher, quoiqu'il eût perdu un très grand nombre de soldats et d'officiers, non-seulement dans les travaux du siége, mais encore par la dyssenterie et les autres maladies. Quand on eut fait partir les malades pour l'Angleterre, et qu'on eut choisi une garnison capable de défendre la place, l'armée se trouva réduite de moitié. Elle était trop faible pour tenter une opération sérieuse; Henri le sentait, mais il savait aussi son honneur engagé, et ne voulut pas céder devant un ennemi qu'il méprisait; il déclara que jamais il ne fuirait devant des hommes qui l'avaient dépouillé de son héritage.

L'armée française, dont le quartier général avait été transporté de Vernon à Rouen, fut renforcée non-seulement de la garnison d'Harfleur, mais encore d'une multitude de seigneurs qui accouraient de tous les côtés, excepté des provinces du duc de Bourgogne, qui avait défendu à ses sujets de prendre aucune part à la guerre. Malgré son absence, l'armée française, forte de 14,000 hommes d'armes, se crut non-seulement assez puissante pour ne pas exiger le contingent que le roi lui avait imposé, mais encore pour refuser six mille hommes d'armes que la ville de Paris avait fait offrir.

Le connétable d'Albret, instruit de la direction que devait prendre l'armée anglaise pour se rendre à Calais, commanda de grands travaux de défense le long de la Somme, fit couper tous les ponts de cette rivière, or-

Digitized by Google

donna d'établir, le long du passage trop célèbre de Blanche-Tache, des lignes de palissades derrière lesquelles fut placé un corps nombreux d'archers et d'hommes d'armes. Après avoir fait défendre et fortifier avec un soin égal tous les passages, le sire d'Albret plaça son quartier général à Abbeville.

L'armée anglaise s'avança en trois divisions, accompagnées de deux détachements qui leur servaient d'éclaireurs et d'appui dans les combats et dans la marche. Les Français, trop bien instruits par le passé, ne voulaient pas livrer de grande bataille; ils se contentaient de harceler l'ennemi, de dévaster le pays par où il devait passer et de s'emparer des traînards. Cette tactique rendit la marche des Anglais extrêmement lente et leur fit souffrir plus d'une fois de grandes privations, car il leur arriva de passer plusieurs jours entiers sans nourriture. Ce n'était que par la terreur et les supplices qu'ils arrachaient aux paysans des subsistances bien insuffisantes. Au passage de la rivière de Besle, la garnison d'Eu les attaqua en poussant de grands cris; mais, se trouvant trop faible, elle fut obligée de rentrer dans ses murailles.

Arrivés à Blanche-Tache pour traverser la rivière, les Anglais ayant trouvé ce passage trop bien défendu pour tenter de le forcer, remontèrent la rive gauche du fleuve et évitèrent Abbeville, où se trouvait le quartier général des Français. Henri V, cotoyé par l'armée française, suivait la rive gauche de la Somme, cherchant vainement un gué; il devenait extrêmement soucieux et se reprochait son imprudence, lorsqu'arrivé à Béthencourt, il rencontra un passage abandonné par la milice de Saint-Quentin, qui en avait la garde; il se hâta de

Digitized by Google

traverser le fleuve, et alla s'établir à Mouchy-Lagache. Le connétable s'avança jusqu'à Bapeaume et Saint-Pol, et s'établit dans un lieu fortifié en attendant des renforts et les instructions nouvelles qu'il avait demandées au gouvernement.

Depuis les funestes journées de Crécy et de Poitiers, il entrait dans la politique du gouvernement français de n'accepter aucune bataille générale contre les Anglais, à moins d'avoir sur eux la supériorité du nombre, ou d'occuper une position extrêmement avantageuse. Un conseil de guerre se réunit à Rouen pour délibérer sur les propositions de Henri V, qui offrait de réparer tout le dommage qu'il avait causé en France, pourvu qu'on le laissât se retirer à Calais. Le conseil repoussa ces offres, abandonna la politique passée et décida par trente-cinq voix contre cinq qu'on risquerait une bataille. Le roi, qui voulait partir à l'instant pour prendre part au combat, fut retenu par le duc de Berry, qui lui dit : « Il » vaut mieux perdre la bataille que le roi et la bataille. »

Tous les princes du sang, à l'exception des trois fils du roi, du duc de Berry, du duc de Bourgogne et du duc de Bretagne volèrent à l'armée pour y déployer leur bouillante valeur. Dès que le connétable eut reçu ses ordres, il les fit connaître à Henri par trois hérauts, qui, après avoir été introduits en présence du roi par le duc d'York, s'acquittèrent à genoux de leur message. Le roi répondit avec une indifférence apparente : « Que la volonté de Dieu se fasse! ».

Le connétable, placé en avant de ses ennemis, ayant toute facilité pour choisir le champ de bataille, s'arrêta entre Azincourt et Framécourt, à trois ou quatre lieues au

Digitized by Google

nord de Saint-Pol et de Hesdin. Le choix de ce champ de bataille n'indiquait pas une haute portée militaire, car, étant resserré entre deux bois, il ôtait à la cavalerie française, qui formait la force principale de notre armée, la faculté de s'étendre et de profiter de son immense supériorité. En avant, à une faible distance, se trouvait un ruisseau large et profond nommé la Ternoise, que le connétable ne songea pas même à garder; seulement, lorsqu'il vit les Anglais s'avancer en bon ordre vers Blangy, il envoya un fort détachement pour couper le pont qui se trouvait en face de ce village. Il était trop tard, les Anglais s'en étaient déjà rendus maîtres.

A la chute du jour, le roi d'Angleterre suivit une route qui le conduisit fort heureusement à Maisoncelle, grand village où les Anglais trouvèrent tout en abondance et réparèrent leurs forces débilitées depuis plusieurs jours par la disette.

Le connétable se posta en avant du village d'Azincourt, par où les Anglais devaient nécessairement passer; il indiqua à chaque officier général le poste qu'il devait occuper, et bientôt on vit flotter au vent les bannières des plus grands seigneurs de France. « La nuit » était froide, obscure et pluvieuse; mais un grand » nombre de feux éclairaient l'horizon, et l'on entendait » au loin les éclats de rire et les accents de la joie qui » partaient des lignes françaises. Les soldats étaient réu- » nis autour de leurs bannières; ils employaient le temps » en jeux et en réjouissances; ils discutaient les événe- » ments probables du jour suivant et fixaient déjà la » rançon du roi d'Angleterre et de ses barons. Aucun » d'eux ne supposait la possibilité d'une défaite, et ce-

Digitized by Google

» pendant ils n'ignoraient pas qu'ils étaient dans le voi-
» sinage du champ de bataille de Crécy (1). »

Les Anglais étaient dans une situation bien différente. Affaiblis par les maladies, brisés de fatigue, accablés de privations, ils étaient silencieux sur l'issue de la journée du lendemain. Mais si, en se comptant, ils avaient peu d'espoir de vaincre, ils sentaient renaître leur confiance quand ils comparaient l'habileté de leurs chefs au peu de talent des officiers français.

Toutefois, bien convaincus de la gravité de la circonstance, ils ne voulurent pas que la mort les surprît sans être prêts : tous ils remplirent leurs devoirs religieux et firent leur testament. Henri prit peu de repos; il visita (2) tous les postes, étudia le champ de bataille; avant le lever du soleil, il rassembla ses troupes, leur fit entendre les matines et la messe; de la prière il les conduisit au champ de bataille, et les rangea, d'après sa méthode ordinaire, en trois divisions et deux ailes, mais si rapprochées les unes des autres, qu'elles paraissaient ne former qu'un corps. Les archers, sur qui reposaient ses plus grandes espérances, furent placés en avant des hommes d'armes. Beaucoup d'entre eux s'étaient mis entièrement nus; d'autres, pour avoir les mouvements plus libres, s'étaient découvert les bras et la poitrine. Indépendamment de l'arc et des flèches, de la hache d'armes ou de l'épée, chacun portait sur ses épaules un long pieu, effilé aux deux extrémités, qu'il fixait obliquement en terre devant lui, et dont l'ensemble opposait

(1) Monstrelet, t. I, p. 227.
(2) Lingard.

Digitized by Google

ainsi comme un rempart de lances aux charges de la cavalerie française.

Le connétable rangea son armée à peu près dans le même ordre que les Anglais, avec cette différence que ses lignes avaient trente hommes de profondeur, tandis que celles des Anglais n'en comptaient que quatre. Il prit lui-même le commandement de la première division, confia la seconde aux ducs de Bar et d'Alençon, et mit à la tête de la troisième les comtes de Marle et de Fauquemberg. Les armées étaient si rapprochées, que les premiers corps français n'étaient qu'à quatre cents mètres des Anglais. Albret, ne voulant pas attaquer, commanda à ses troupes de s'asseoir jusqu'à ce qu'elles eussent à répondre aux premiers coups de l'ennemi. Henri, déconcerté par cette attitude, prescrivit aussi à ses soldats de prendre du repos, et fit distribuer des rafraîchissements. Il détacha deux corps de son armée, destinés, le premier à s'établir en embuscade dans la prairie de Framécourt, sur le flanc gauche des Français; le second à jeter l'alarme derrière eux, en mettant le feu à quelques maisons. Ces divers mouvements s'opérèrent sans que le général français en eût aucune connaissance.

Toutes ces dispositions avaient été prises par le roi d'Angleterre, quand on vit s'avancer trois chevaliers français, parmi lesquels se trouvait le baron de Helly, qui, disait-on, ayant été prisonnier en Angleterre, n'avait pas observé les engagements contractés au moment de sa libération. Il déclara qu'il venait repousser l'accusation qu'on voulait faire peser sur lui, et demanda à se justifier par un combat singulier à la vue des deux armées. Henri répondit : « Le moment n'est pas propre aux combats

Digitized by Google

» singuliers. Allez dire à vos compagnons de se préparer » pour la bataille avant la nuit, et ne doutez pas qu'à rai- » son de la première violation de votre serment vous ne » perdiez encore votre liberté, si vous ne perdez la vie. »

Suivant un antique usage, les soldats anglais se précipitèrent à terre, prirent un peu de poussière dans leur bouche, et puis les premiers rangs s'élancèrent avec impétuosité, en poussant de grands cris qui furent répétés par tout le corps d'armée. Les soldats placés dans la prairie répondirent à ce cri et se précipitèrent, de leur côté, sur le flanc des Français. Quand les redoutables archers anglais furent à la portée du trait, ils plantèrent leurs pieux pour former une sorte de rempart, laissant seulement une petite ouverture pour servir de porte. Ils se placèrent en avant, lancèrent leurs traits d'un bras vigoureux, et quand ils eurent ébranlé l'armée française, ils se mirent à couvert derrière leurs pieux et se retrouvèrent ainsi dans la situation de la défense qui leur avait toujours si bien réussi. Le connétable, en effet, chargea un bataillon d'élite de huit cents hommes d'armes d'attaquer cette ribaudaille et de la disperser. Les terres qu'il fallait traverser étant nouvellement labourées et saturées d'eau, il n'y eut que cent quarante hommes qui purent arriver aux retranchements. Ils furent si vivement attaqués, que les chevaux, blessés par les dards, tournèrent bride et allèrent porter la confusion dans tous les rangs de la première division. Les archers anglais, voyant ce désordre, jetèrent leurs arcs, prirent leurs épées et leurs haches d'armes et se précipitèrent au milieu des rangs de l'armée française, s'attaquant principalement aux grands officiers. En quelques instants,

Digitized by Google

le connétable et les principaux chefs perdirent la vie, et la première division se dispersa.

Le roi d'Angleterre rallia ses archers, les forma en ligne de bataille, comme la première fois, et les suivit, avec ses hommes d'armes, à l'attaque de la seconde division française; elle se défendit pendant deux heures avec un courage héroïque et rendit longtemps l'issue de la journée incertaine. Ce qui jeta le plus d'intérêt sur cette phase de la bataille, c'est l'attaque dont le roi d'Angleterre fut l'objet. Le duc de Clarence, son frère, ayant été étendu grièvement blessé, il vola à son secours et combattit près de lui jusqu'à ce qu'il eût pu être enlevé. Cependant, à la vue de cette lutte, dix-huit chevaliers français firent le serment de prendre le roi d'Angleterre ou de le tuer, et se précipitèrent aussitôt sur lui; l'un d'eux le fit tomber sur ses genoux d'un coup de hache d'armes : il eût incontestablement péri sans ses gardes qui accoururent pour le délivrer. A la vue de ces défenseurs, le duc d'Alençon, aussi prompt que la flèche, tombe sur le monarque, d'un coup abat le duc d'York, et d'un second fend la couronne placée sur la tête du roi; ce fut le signal de la mort d'Alençon, qui, voyant la masse des assaillants l'environner, eut à peine le temps de s'écrier : « Je me rends; je suis Alençon! » La mort du duc fut le signal de la défaite entière du second corps de l'armée française.

Il ne restait plus que la troisième division des Français intacte, il est vrai, mais peu rassurée par le sort qu'avaient subi les deux premières. Le roi d'Angleterre avait donné l'ordre de marcher contre elle, quand il aperçut, sur ses derrières, une troupe qui s'avançait bannières

Digitized by Google

déployées; craignant que ce ne fût un corps considérable de Français qui vînt mettre en péril son armée, en délivrant ses prisonniers, il ordonna de massacrer deux mille chevaliers qui s'étaient rendus après avoir eu la promesse que la vie leur serait conservée. Révoltés d'un pareil ordre, les soldats hésitèrent, arrêtés peut-être par la crainte de perdre une riche rançon; le roi chargea alors deux cents archers anglais de cette horrible mission, et deux mille chevaliers furent à l'instant mis à mort, ou plutôt assassinés, car cet acte ignominieux ne mérite pas une autre qualification. Le corps qui avait causé tant de terreur au roi d'Angleterre était composé de six cents paysans amenés par les seigneurs du voisinage au secours des Français. Le duc de Bourgogne les châtia plus tard pour avoir rempli ce devoir de bons citoyens.

La troisième division allait être attaquée quand, épouvantée par un incendie et par l'apparition d'un corps anglais, qu'elle vit tout-à-coup sur ses derrières, elle prit la fuite, à l'exception de six cents hommes, qui, ayant à leur tête Fauquemberg et de Marle, s'élancèrent au milieu des bataillons ennemis pour y trouver une mort honorable. Lorsque toute résistance eut cessé, Henri demanda à Montjoie, roi d'armes des Français : « A qui » la victoire? — A vous, sire, répondit Montjoie. — Et » quel est, dit Henri, ce château que j'aperçois dans le » lointain? — C'est Azincourt. — Eh bien, reprit Henri, » que cette bataille soit connue sous le nom d'Azin- » court. »

Persuadé qu'il ne devait cet étonnant succès qu'à un secours spécial du Très-Haut, Henri fit faire un service solennel en action de grâces, fit chanter le psaume de la

Digitized by Google

délivrance d'Israël, *In exitu*, et à ce verset : *Non nobis, Domine* (*la gloire n'appartient qu'à vous seul, Seigneur*), les soldats se mirent à genoux pour témoigner que c'était au Très-Haut que revenait l'honneur de leur succès.

La France avait perdu dans cette journée la fleur de sa noblesse. On compta parmi les morts huit mille chevaliers et écuyers, plus de cent bannerets, sept comtes, les trois ducs de Brabant, de Bar et d'Alençon, le connétable et l'amiral de France. Les prisonniers les plus distingués étaient les ducs d'Orléans et de Bourbon, et les comtes d'Eu, de Vendôme et de Richemond. Les vainqueurs ne perdirent que seize cents hommes, avec le comte de Suffolk et le duc d'York. Le lendemain, ils dirigèrent leur marche sur Calais; en traversant le champ de bataille, ils tuèrent les blessés qui donnaient encore quelques signes de vie, et dès qu'ils furent éloignés, l'espoir du pillage attira sur les lieux des milliers d'habitants des villages voisins, de l'un et de l'autre sexe (1).

La meilleure partie du butin ayant été enlevée, les pillards indigènes se jetèrent sur les morts comme des animaux de proie, les dépouillèrent et laissèrent dix mille cadavres sur le champ de bataille *tout denuez, comme ils issirent du ventre de leur mère*. Le comte de Charolais, fils du duc de Bourgogne, leur procura les honneurs de la sépulture. Les nobles qu'on put reconnaître furent transportés dans les tombeaux de leurs pères ou ensevelis dans les églises environnantes; les autres, au nombre de cinq mille, furent déposés dans trois fosses, longues et profondes, creusées sur le champ même du combat. Ce

(1) Lingard.

Digitized by Google

vaste cimetière, environné de haies d'épines et d'arbres, apprit aux générations suivantes combien l'habile tactique d'un petit nombre de vaillants guerriers est supérieure au courage bouillant et mal dirigé.

Lorsque la patrie est en deuil, que les plus nobles familles pleurent, l'une un père, l'autre des frères, toutes quelques membres, qu'un ennemi étranger menace de se rendre maître d'un pays, toutes les dissensions politiques et de famille doivent cesser, tous les enfants d'un même Etat doivent oublier leurs querelles personnelles pour n'avoir plus qu'un seul adversaire, l'étranger. Mais il y a des passions si violentes, qu'elles rendent insensible à toutes les calamités publiques ou privées : tel était le sentiment de haine qui animait le duc de Bourgogne contre les Armagnacs; loin de s'affliger du désastre de l'armée française, il en conçut une joie sauvage et se disposa à en profiter.

A peine instruit de l'affreuse journée d'Azincourt, Jean-sans-Peur, pour porter la guerre civile au sein même de sa patrie, réunit dix mille chevaux et se dirigea vers Paris, avec le duc de Lorraine, recevant sous ses étendards tous ceux qui voulaient le suivre. Arrivé à Lagny-sur-Marne, à six lieues de Paris, il s'arrêta, à la prière du Dauphin, qui le conjura de suspendre sa marche pendant quelque temps, pour ne pas ajouter aux malheurs de la France. Le Dauphin, âgé alors de vingt ans, frappé de la triste situation de son pays, s'occupa des affaires de l'Etat avec une énergie dont on ne le croyait pas capable, ce qui affaiblit tellement ses forces débilitées dans la débauche, qu'il expira le 18 décembre 1415. Cette mort était un événement très considérable, en ce qu'elle

Digitized by Google

rompait le dernier lien qui rattachait encore à la France Jean-sans-Peur, intéressé à ménager son gendre pour préparer aux enfants de sa fille un grand avenir.

C'était là le troisième Dauphin qui mourait; il restait encore au roi deux garçons : Jean, duc de Touraine, qui prit le titre de Dauphin, et Charles, comte de Ponthieu, âgé alors de treize ans, que nous verrons régner sous le nom de Charles VII. Le nouveau Dauphin, devenu l'époux de Jacqueline de Hainaut, avait puisé à la cour de son beau-père, où il avait été élevé, de très vifs sentiments d'affection pour les Bourguignons, en sorte que, s'il se fût trouvé alors à Paris, le parti bourguignon, avec un tel appui, eût infailliblement triomphé. Pour conjurer un semblable malheur, les Orléanistes firent venir du Midi Jean d'Armagnac, l'homme le plus capable du parti, à qui fut confiée l'épée de connétable. Le nouveau connétable, doué d'une grande fermeté de caractère, ne connaissait aucun de ces petits ménagements qui semblent très peu importants en eux-mêmes, et qui, cependant, ont parfois une très grande influence sur les événements. A peine arrivé à Paris, il absorba tout le pouvoir, personnifia le gouvernement en lui seul, choisit, pour les principales places, des hommes de sa trempe, capables de le seconder dans toutes ses vues, et ennemis de cette politique de moyens termes qui tend moins à trancher les grandes difficultés qu'à les prolonger, et les rend ainsi plus difficiles à résoudre.

Pour montrer comment il entendait traiter avec la maison de Bourgogne, le nouveau connétable, sans s'inquiéter des conséquences de son acte, renvoya à son père la veuve du Dauphin, sans même lui rendre ses joyaux,

Digitized by Google

loin de vouloir lui remettre sa dot. Après cette première mesure, il fit arrêter tous ceux qui tenaient ouvertement pour les Bourguignons, et chassa dix-huit serviteurs du roi, sur le seul soupçon qu'ils n'étaient pas assez dévoués aux Orléanistes. Comme Paris comptait toujours un grand nombre de partisans du duc de Bourgogne, que, dans un moment donné, cette ville pouvait faire un mouvement en sa faveur, et que lui-même pourrait s'approcher de nouveau de cette ville et tenter d'y pénétrer, le connétable y plaça une garnison dont il était sûr, et en mit de semblables à Senlis, à Château-Thierry, à Meaux, à Melun, à Corbeil et à Saint-Cloud, afin d'arrêter son adversaire s'il voulait marcher sur la capitale.

Le duc de Bourgogne était alors à Lagny, où nous l'avons vu arriver; épouvanté de tant d'énergie et de mesures si bien prises, il se hâta de rétrograder et devint ainsi l'objet des plaisanteries des Parisiens, qui ne le surnommaient plus, par dérision, que *Jean de Lagny* ou *Jean-le-Long*. Armagnac sévit alors avec une extrême sévérité contre Martelet du Ménil et quatre autres prisonniers qui avaient manifesté le désir de voir le duc de Bourgogne réussir.

L'arrivée à Paris de l'empereur Sigismond, qui, uniquement occupé alors de la paix de l'Eglise, était venu pour rallier les souverains de France et d'Angleterre à cette grande cause, suspendit pour quelques jours les mesures de rigueur. Sigismond s'aboucha avec le comte d'Armagnac et tenta de le porter à la paix; mais il rencontra, dans cet illustre personnage, une inflexibilité qui le fit désespérer de triompher de sa résistance. L'empereur se dirigea alors vers l'Angleterre pour y remplir sa mission.

Digitized by Google

Paris semblait entièrement transformé sous l'administration du comte d'Armagnac : aux mœurs légères, dissolues, avaient succédé les mœurs les plus graves. Les réunions étaient interdites, les festins étaient même défendus; tout ce qui ressentait la légèreté et s'éloignait trop de l'âpre caractère des montagnards du Midi était sévèrement réprimé, en sorte que la capitale reprit, en quelques semaines, la physionomie grave et sérieuse qu'elle avait sous Hugues Capet et sous son successeur Robert.

Lorsque le connétable vit Paris calme, marchant selon l'impulsion qu'il avait voulu lui donner, il se mit à la tête d'une petite armée pour reprendre Harfleur. Sa marche fut si rapide et si secrète, que le comte de Dorset, commandant des forces britanniques, étant sorti avec quinze cents chevaux pour aller fourrager, fut extrêmement surpris de se voir barrer le passage à son retour. Pendant que les valets de l'armée française enlevaient le camp anglais et s'emparaient du butin et des bagages, Armagnac sommait le général anglais de se rendre; celui-ci répondit par une attaque si vigoureuse, que les Français, quoique bien supérieurs en nombre, prirent la fuite et abandonnèrent le connétable, qui faillit être enlevé. Irrité d'un tel manque de courage, Armagnac fit pendre plusieurs soldats en présence de l'armée, afin qu'elle sût comment il entendait traiter, à l'avenir, quiconque aurait la lâcheté d'abandonner son poste pour chercher son salut dans la fuite.

Armagnac, s'étant aperçu en rentrant à Paris que le parti bourguignon avait recommencé ses intrigues, punit quelques chefs de ce parti, cassa la grande corporation

Digitized by Google

des bouchers, toujours bourguignonne, et la remplaça par quatre boucheries qu'il établit dans les principaux quartiers de la ville; il anéantit en même temps le monopole des bouchers, et chacun put librement exercer cette profession. Le duc de Bourgogne, contre lequel toutes ces mesures étaient dirigées, se défendait par la guerre honteuse des bandes armées, qu'il lançait sur la France afin d'incendier nos villages, de détruire nos moissons et de forcer, par les calamités qu'il rassemblait sur notre malheureux pays, le roi Charles VI à le rappeler et à lui confier la direction des affaires. Le connétable mit à la tête de troupes valeureuses Raimonnet de la Guerre et d'autres lieutenants armagnacs, avec ordre de faire la chasse aux bandes bourguignonnes comme on la fait aux bêtes fauves, et de pendre sans pitié tous ceux qui seraient pris les armes à la main.

Jean-sans-Peur, forcé de ronger son frein, intriguait auprès d'un personnage qui ne pouvait manquer d'avoir bientôt une haute influence à la cour de France et d'y tenir le rang où sa naissance et son titre l'appelaient, quoiqu'il vécût alors à l'étranger. Le Dauphin, au lieu de rentrer dans son pays à la mort de son frère et de suivre la politique de son père, s'était rendu à Valenciennes pour faire, en véritable insensé, un traité d'alliance intime avec le duc de Bourgogne, qui s'engagea à mettre à sa disposition toutes les forces dont il pourrait avoir besoin pour reconquérir, de gré ou de force, la place qui lui appartenait dans le conseil du roi. Le connétable, informé de cette conduite impolitique, lui fit interdire l'entrée du royaume, non-seulement jusqu'à ce qu'il eût rompu avec les Bourguignons, mais encore jus-

Digitized by Google

qu'à ce qu'il eût juré haine à Jean-sans-Peur. Le Dauphin, refusant d'accepter ces conditions, végétait sur la terre étrangère, bien persuadé que ses ennemis seraient amenés un jour à ne plus négliger un personnage de cette importance. Le comte d'Armagnac eût, incontestablement, été obligé de céder, au moins en quelques points, si la mort n'eût enlevé le prince (14 avril 1417). Les Bourguignons accusèrent le connétable d'être l'auteur de cette mort prématurée; mais ils n'en fournirent aucune preuve, et rien, en effet, n'est venu confirmer ce soupçon odieux, que tout homme impartial doit regarder comme une invention de parti.

Louis II d'Anjou, roi de Sicile, qui partageait le gouvernement avec le connétable, était aussi enlevé par la mort et laissait à celui-ci l'autorité sans partage. Il y avait à la cour une femme puissante et par son titre de reine, et par sa valeur personnelle, et par l'autorité que d'anciennes lois non révoquées lui conféraient. Jusqu'alors Armagnac l'avait dédaignée; mais s'étant aperçu que, froissée peut-être dans son amour-propre, piquée de l'oubli dans lequel on la laissait, elle se rapprochait des Bourguignons et parlait avantageusement de ce parti, il fit répandre sur sa conduite les bruits les plus étranges. Quoiqu'on n'articulât rien de particulier contre elle, qu'on ne vît guère dans sa maison qu'un luxe immodéré et bizarre, cependant son hôtel passait pour un foyer de corruption. « Les dames, damoiselles, dit Juvénal des » Ursins, menoient grands et excessifs étals, et cornes » merveilleuses, hautes et larges, et avoient de chacun » côté, au lieu de bourlets, deux grandes oreilles si lar- » ges, que, quand elles vouloient passer l'huis d'une

Digitized by Google

» chambre, il falloit qu'elles se tournassent de côté et se » baissassent, ou elles n'auroient pu passer. »

Quelques officiers de la reine, mis à la question, dévoilèrent, dit-on, des actes extrêmement déshonorants pour le roi; un affidé, nommé Boürdon, fut jeté dans la Seine renfermé dans un sac de cuir. L'argent et les bijoux de la reine furent saisis; cette princesse fut elle-même reléguée à Tours. Cette suite d'événements était l'annonce de quelque grand bouleversement intérieur; avant de les exposer, disons un mot de la guerre étrangère.

Nous avons abandonné le roi d'Angleterre sur le champ de bataille d'Azincourt. Chacun s'attendait que, pour profiter de ses avantages, il allait rentrer en France et parler en vainqueur; mais sentant que, malgré sa victoire, il serait imprudent à lui de franchir les frontières de France avec une armée harassée et décimée, il se dirigea sur Calais, et repassa en Angleterre, où il fut reçu, sur tout son chemin, en véritable triomphateur. On pensait le voir, au printemps suivant, continuer la guerre qu'il avait si brillamment commencée; mais ses trésors étaient vides, et la France n'était pas encore assez abattue pour que l'on pût espérer la vaincre les armes à la main. Déterminé à semer auparavant la dissension et la haine, il commença par amuser la France par des trèves feintes, des promesses de paix, et travailla sérieusement à l'attaquer, en formant avec Jean-sans-Peur une alliance bien redoutable pour notre malheureuse patrie.

L'empereur Sigismond, dont les tentatives pour la paix avaient échoué en France, s'était dirigé vers l'Angleterre. Des conférences s'ouvrirent sous son patronage. Henri, faisant allusion à sa dernière victoire, prétendit donner

Digitized by Google

une preuve de modération quand il offrait de résigner son prétendu droit à la couronne de France, sous la condition que le traité de Bretigny serait fidèlement observé dans toutes ses parties.

Jamais le comte d'Armagnac n'aurait consenti à accepter de telles conditions, si contraires au véritable intérêt d'une nation qu'il avait entrepris de relever. S'il avait éprouvé un échec devant Harfleur, il ne voulait pas, pour cela, laisser cette place entre les mains de nos ennemis; il tira des lignes de circonvallation autour de la forteresse, bloqua le port à l'aide de caraques génoises et de vaisseaux français, ce qui causa tant de colère au roi d'Angleterre, qu'il fût passé de nouveau en France, à la tête d'une armée, si Sigismond ne l'eût détourné de ce dessein et ne l'eût engagé d'y envoyer seulement le duc de Bedford. Après une navigation lente et difficile, le duc parvint à l'embouchure de la Seine, le 14 août, au coucher du soleil, et fit allumer des feux pour réunir toute la flotte autour du vaisseau amiral. Le matin du 15 août, il marcha vers la flotte génoise, dont les vaisseaux étaient si élevés, que la pique seule des soldats pouvait en atteindre le bord. Les Anglais, sans se laisser arrêter par cette difficulté, se mirent à grimper après ces navires, se rendirent maîtres de quelques caraques et parvinrent ainsi à ravitailler Harfleur, pressée alors vivement par la faim.

Cependant le roi d'Angleterre travaillait à rattacher à sa cause les plus illustres des prisonniers d'Azincourt. Le duc de Bourbon, obsédé sans cesse par les agents anglais, supportait avec peine les lourdes chaînes de la servitude, et portait un œil inquiet vers la patrie; il eut, nous n'o-

Digitized by Google

sons pas dire la faiblesse, mais l'infamie de s'engager à obtenir du roi, non-seulement toutes les concessions faites par le traité de Bretigny, mais encore d'autres plus importantes, et jura de faire hommage à Henri V comme au véritable roi de France, si Charles VI n'admettait pas ces conditions.

Cependant le duc de Bourgogne signait, de son côté, avec l'Angleterre, un traité beaucoup plus coupable encore. Une correspondance très active s'établit entre les deux cours, sous prétexte d'un traité de commerce, mais dans le dessein véritable d'arriver à quelque chose de plus grave. Au commencement du mois de septembre, l'empereur, fier des honneurs qu'on lui avait rendus en Angleterre, où il avait reçu l'ordre de la Jarretière, accompagna Henri à Calais, où ils devaient rencontrer le comte de Hainaut et le duc de Bourgogne. Cette réunion de grands personnages intrigua beaucoup les ministres de France, qui y envoyèrent des ambassadeurs pour parler d'une trève avec Henri, et plus encore pour essayer de savoir quelque chose de ce qui se passait; ils ne purent rien découvrir, car on leur disait que les négociations avaient pour but de délibérer sur l'état de l'Eglise et sur le moyen d'éteindre le schisme. On ne sait comment on vint à connaître un projet de traité par lequel le duc de Bourgogne avait formellement reconnu le roi d'Angleterre comme souverain légitime de la France, et lui avait même rendu hommage pour ses terres de Bourgogne et autres lieux dépendant de la mouvance de France.

Telles étaient les grandes mesures que Henri V avait adoptées avant d'attaquer notre pays; il avait ainsi, au

Digitized by Google

nord et au midi, des amis et des alliés sur la puissante coopération desquels il pouvait compter. Mais, avant de suivre ses nouvelles expéditions sur le continent, reportons nos regards sur la France et essayons de dessiner l'état des différents partis. Tout en trahissant la France, le duc de Bourgogne voulut paraître français et adressa aux villes du royaume un long manifeste dans lequel il accusait ses ennemis d'avoir empoisonné le Dauphin; il imputait à leur rapacité et à leur ambition tous les maux qui affligeaient l'Etat, et il réclamait le secours de tous les bons Français pour réformer le gouvernement et châtier les traîtres.

Convaincu que de semblables écrits étaient de nature à soulever le peuple, le comte d'Armagnac redoublait de sévérité et traitait en ennemis tous ceux qui prétendaient garder la neutralité, ce qui contraignit plus de trois cents bourgeois à quitter Paris. Comme il était difficile de recouvrer les impôts dans un tel état d'anarchie, il fallut recourir aux emprunts forcés, obliger tous les bourgeois à donner un jour sur cinq pour le travail des fossés et des fortifications de Paris, ou à payer une somme déterminée pour solder un remplaçant; enfin, toutes les familles furent obligées de s'entendre pour équiper entre trois un homme d'armes; et, pour stimuler le zèle, quiconque mettait du retard à l'exécution de cette ordonnance était traité en bourguignon et puni sévèrement (1).

Ces mesures, ainsi que les écrits du duc de Bourgogne, répandirent dans tout le royaume la plus violente agitation. Rouen se souleva; Amiens, Beauvais, Senlis et Mont-

(1) *Journal des Bourgeois*, 220.

Digitized by Google

didier reçurent le duc de Bourgogne avec des démonstrations de la joie la plus vive; Pontoise, Saint-Germain, Mantes et Meulan lui ouvrirent leurs portes. Il échoua contre Saint-Denis et Saint-Cloud, qu'il avait voulu emporter avant d'attaquer Paris. Tout tremblait sous la main sévère des Armagnacs; rien n'échappait à leurs regards, et malheur à ceux qui, par une parole imprudente, par une conduite indifférente, par la réception ou la seule adresse des messages des ennemis, étaient désignés comme appartenant au parti bourguignon! Jean-sans-Peur, contraint par quelques sorties heureuses à replier ses corps avancés, alla mettre le siége devant Corbeil. C'est là qu'il reçut des envoyés secrets de la reine, retenue alors prisonnière à Tours, éloignée de son époux qu'elle n'aimait plus, des affaires qu'elle avait gâtées, du Trésor qu'elle ne pouvait plus piller; tout fut réglé alors pour une évasion. La veille de la Toussaint, la reine manifesta le désir de passer cette grande fête hors des murailles, dans le monastère de Marmoutiers. A peine entrée dans l'église du monastère, soixante Bourguignons bien armés y pénétrèrent; elle se jeta entre leurs bras et somma, le même jour, la ville de Tours de reconnaître son cousin le duc de Bourgogne. Après un moment d'hésitation, la ville se soumit et arbora la croix de saint André. La reine se déclara alors régente du royaume, composa une nouvelle administration et créa un parlement dont la résidence fut d'abord indiquée à Amiens

Dès-lors le duc de Bourgogne ne se présenta plus comme un grand seigneur qui colore sa rébellion sous le prétexte du bien public, mais comme le soutien du véritable

Digitized by Google

gouvernement, dont le chef était la reine. Il se rapprocha alors de Paris, où il comptait des affidés qui devaient lui livrer une partie de la ville à un moment convenu. Mais son projet fut découvert une demi-heure avant son exécution; les traîtres furent saisis et pendus. Jean-sans-Peur se retira aussitôt à Troyes, avec la reine, pour y installer son gouvernement et son parlement.

Pour attirer la masse de la nation à lui, le gouvernement rebelle prit trois grandes mesures, capables de bouleverser la France et d'entraîner la masse irréfléchie. La première fut de supprimer, dans la langue d'Oïl, tous les impôts en sus de la gabelle, connus sous le nom de maltote, vingtième, vingt-quatrième; la seconde fut de casser toutes les condamnations prononcées par les tribunaux depuis cinq ans; la troisième, destinée à révolutionner le Languedoc, concernait la nomination, au gouvernement de cette province, du prince d'Orange, qui avait en même temps reçu l'autorisation de convoquer les Etats du Midi pour leur accorder toutes les concessions qu'ils pourraient désirer. A l'annonce de si brillantes promesses, Pont-Saint-Esprit, Nîmes, Uzès, Bagnols, Montpellier, Aigues-Mortes, se déclarèrent en faveur du nouveau gouvernement et furent presque aussitôt imités par Toulouse, Carcassonne, Béziers et Narbonne; en sorte qu'il ne resta aux Armagnacs que quelques châteaux et les deux villes de Beaucaire et de Villeneuve-d'Avignon.

Au milieu de ce travail de décomposition, le connétable était forcé de rester dans Paris pour maintenir un peuple agité par la prétendue douceur du gouvernement de son adversaire, et c'est à peine s'il pouvait faire quel-

Digitized by Google

ques sorties pour repousser les corps avancés des Bourguignons.

Cependant le roi d'Angleterre débarquait en Normandie, non pas comme la première fois en dévastateur, mais en conquérant fondateur qui vient se mettre en possession d'un pays pour le conserver. Il évita, soit dans ses actes, soit dans ses paroles, tout ce qui pouvait blesser la susceptibilité des Français; il se présenta aux Normands comme le descendant et l'héritier des fondateurs du duché de Normandie. Mais les Normands, depuis longtemps français de cœur et d'habitude, demeurèrent insensibles à ces sollicitations, en sorte que Henri dut recourir à la force pour les vaincre.

Il eût fallu aux Normands, si bien décidés à se défendre, des officiers instruits et capables de les diriger; mais leurs nobles, dont la présence leur était si nécessaire, étaient obligés de rester à Paris pour soutenir les Armagnacs contre les Bourguignons; aussi la plupart des forteresses normandes tombaient les unes après les autres au pouvoir des Anglais. Touques, Auvilliers, Villers, se rendirent après quelques jours de siége; Caen fut emporté d'assaut; Bayeux consentit à ouvrir ses portes, à condition de conserver ses priviléges; enfin Laigle, Lizieux, Alençon et Falaise ajoutèrent à la brillante campagne du roi d'Angleterre.

Dans l'impuissance de recourir à la force des armes, le gouvernement sollicita une trève pour négocier et reçut pour réponse la demande, pour Henri, de la main de Catherine de France, de la régence pendant la vie de Charles VI et de la couronne après sa mort. Ces condi-

Digitized by Google

tions furent repoussées alors avec mépris; elles devaient plus tard être acceptées.

Dès le mois de février suivant, le roi d'Angleterre reprit ses expéditions, et, du 20 de ce mois au 20 mai, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où commençaient ordinairement les opérations militaires, il soumit Vire, Chambrai, Hambie, Coutances, Carentan, Saint-Lô, Saint-Sauveur, Pontorson, Ivry, Evreux, etc. La plupart de ces villes furent traitées avec une sévérité inouïe, quoiqu'elles n'eussent même pas fait l'ombre de résistance, parce que Henri V exigeait toujours, avant de prendre possession d'une place, qu'elle se soumît à discrétion; et, afin d'inspirer de la terreur, il faisait pendre un certain nombre de citoyens.

Le pape Martin V, profondément affligé de la guerre qui divisait la France et l'Angleterre et de l'anarchie qui dévorait notre patrie, envoya des légats, avec mission spéciale de rétablir, non-seulement la paix entre les deux grandes nations ennemies, mais encore la conciliation entre les deux grands partis français. Henri V, qui étendait alors ses prétentions sur toute la France, ne voulut écouter aucune parole de paix, et rendit inutile, sur ce point, l'intervention du Chef de l'Eglise. Mais la mission des légats produisit un immense effet parmi les principaux chefs de parti français, et surtout dans le peuple. La paix, la paix! répétait-on de toutes parts; et ceux qui ne la demandaient que dans un but d'absorption criaient encore plus fort que les autres. Lorsque la masse d'une nation réclame une mesure, les hommes qui en veulent le moins sont obligés de céder s'ils ne veulent

Digitized by Google

être brisés. Les deux partis qui divisaient la France se rapprochèrent et nommèrent des délégués chargés de rédiger un traité ; ceux-ci arrêtèrent et proposèrent l'adoption des conditions suivantes : abolition de toutes les condamnations et confiscations passées ; — remise en possession des biens et honneurs dont chacun jouissait avant la guerre ; — un gouvernement composé de la reine, du Dauphin, du duc de Bourgogne et des princes du sang. Sous l'apparence d'une pacification, ce traité était réellement la confiscation d'un parti par l'autre ; les Armagnacs, n'ayant aucun représentant dans le conseil de gouvernement, étaient livrés sans garantie à leurs ennemis : mieux valait se remettre sans condition et présenter la gorge au vainqueur que de mettre le droit contre soi. Aussi, lorsqu'on présenta ce traité au chancelier pour y apposer sa signature et le grand sceau de l'Etat, il se contenta de répondre : « Que celui qui veut » signer ce pacte y appose aussi le sceau ; quant à moi, » je ne prêterai jamais mon ministère à une pareille » honte. »

§ VI. *Réaction bourguignonne. — Massacre des Armagnacs. — Assassinat de Jean-sans-Peur. — Traité de Troyes. — Mort de Charles VI (1418-1422).*

Lorsqu'une société est enfin épuisée par les dissensions des grands, il s'opère un travail de recomposition et de réunion dont chacun attend et regarde le succès comme indubitable. Mais, tant que les grandes passions existent encore, qu'elles n'ont pas obtenu une pleine et entière satisfaction, les espérances sont trompeuses, et l'on s'a-

Digitized by Google

perçoit bientôt que l'union tant désirée se traduit par de nouvelles divisions plus terribles que les précédentes. C'est ce que nous présente l'état de la France après la déplorable journée d'Azincourt. Nous allons voir des scènes dignes de notre grande révolution, des trahisons horribles, enfin l'abandon de notre nationalité aux étrangers; car il n'y a pas de honte, pas de perfidies, pas de crimes dont la haine vindicative des grands partis ne soit capable.

Paris, qui désirait la paix plus vivement qu'aucune autre cité, parce qu'il avait plus souffert de la guerre civile, instruit du rejet du traité, en conçut la plus vive douleur, et commença à s'agiter, quoique comprimé sous la lourde main des Armagnacs. Il se forma un parti bourguignon extrêmement puissant, qui n'osait cependant se montrer au grand jour, parce que Tanneguy Duchâtel, prévôt des marchands, poursuivait les partisans de Jean-sans-Peur avec une extrême sévérité. L'un des fils du garde-clefs de la porte Saint-Germain-des-Prés, vendu au parti bourguignon, s'était engagé à ouvrir cette porte le 29 mai, à deux heures après minuit: à l'heure convenue il prit les clefs sous le chevet de son père, se rendit au poste et ouvrit la porte à Lisle-Adam, qui entra silencieusement jusqu'au milieu de la place du Châtelet, à la tête de huit cents hommes, auxquels s'unirent quatre cents bourgeois. Cette troupe parcourt alors toutes les rues aux cris mille fois répétés de : Vive la paix ! vive le roi ! vive Bourgogne ! La bourgeoisie, éveillée en sursaut, se lève à la hâte, se joint au cortége et forme bientôt une masse de plus de vingt mille hommes qui s'emparent des chefs armagnacs. Le connétable a à peine le temps de se retirer chez un

Digitized by Google

pauvre maçon du voisinage; Tanneguy Duchâtel, plus éloigné, court chez le Dauphin, le saisit dans son lit, l'enveloppe dans une couverture et le transporte à la Bastille.

Cependant les Bourguignons se rendaient en masse chez le roi, qui, ayant assez de raison pour les recevoir et les entendre, apprit sans joie et sans regret une révolution à laquelle il ne s'attendait pas; croyant qu'elle était réellement dans l'intérêt de son royaume, il consentit à monter à cheval et à parcourir la ville, à côté des chefs du parti triomphant et au milieu des flots d'un peuple ivre de joie, qui répétait mille et mille fois : Vive Bourgogne! Tous les cachots furent alors ouverts, et tellement remplis presque aussitôt par d'autres victimes, qu'il fallut en former de nouveaux; tels étaient les préliminaires de l'horrible tragédie qui devait se jouer quelques jours après. Le premier jour de juin, Tanneguy Duchâtel, étant sorti de la Bastille aux cris de : Vivent le roi, le Dauphin et le comte d'Armagnac! se porta sur l'hôtel Saint-Paul pour enlever le roi, qui avait été transporté la veille au Louvre. Au bruit de la tentative faite pour l'enlèvement du souverain, les bourgeois s'arment, les uns descendent dans la rue, les autres se placent aux fenêtres, plusieurs montent sur les toitures; alors pierres, meubles, tuiles, volent en éclats sur les hommes d'armes de Duchâtel, qui se hâte de rentrer à la Bastille, après avoir essuyé des pertes considérables; bientôt après il se rendit auprès du Dauphin, retiré à Melun, laissant seulement dans la Bastille une garnison bien décidée, mais qui n'en fut pas moins obligée de capituler le 11 juin, et sortit *vies et bagages saufs*.

Digitized by Google

La compagnie des Bouchers, rentrée à Paris, ayant besoin d'animer la fureur populaire pour exercer l'horrible vengeance qu'elle méditait, faisait répandre à chaque heure du jour de prétendues nouvelles de la découverte de complots armagnacs contre la vie du peuple; à chaque moment de la nuit on sonnait le tocsin, et le peuple de la ville était poussé à une porte, sous le prétexte d'y combattre un ennemi imaginaire, puis transporté à une autre, d'où les Armagnacs, avertis de sa présence, avaient pris la fuite, lui assurait-on. Dans cette agitation sans repos ni trève, l'exaltation fut bientôt portée à l'état fiévreux. Lambert, potier d'étain, proposa comme remède à toutes les inquiétudes de tuer tous les Armagnacs entassés dans les prisons, car, assurait-il, ils appelaient sans cesse les ennemis du dehors et tentaient une évasion pour égorger le peuple. Quarante mille personnes armées de maillets, de haches, de massues, sont en un instant rassemblées; les chefs bourguignons, qui étaient accourus à leur appel, loin de les détourner de leur affreux dessein, se contentent de leur dire : « Mes enfants, vous faites bien ! » et les conduisent eux-mêmes d'abord à l'Hôtel-de-Ville, dont la tour est forcée et d'où sont extraits le comte d'Armagnac et le chancelier Henri de Marle. On enlève d'abord sur l'épaule du connétable un lambeau de peau semblable à l'écharpe des Armagnacs; ensuite cette grande victime est assommée, et avec elle les plus illustres personnages.

Enivrée par la vapeur de ce premier sang, la populace en délire commence alors une de ces scènes de carnage dont la barbarie n'a pas été dépassée même par notre grande révolution. Les insurgés marchaient de prison en prison, forçant les portes et tuant à coups de hache ou d'épée

Digitized by Google

tous les infortunés qui s'y trouvaient renfermés. Après le massacre de la prison de Saint-Eloi, vint celui du Petit-Châtelet, dont les prisonniers furent appelés successivement, pour avoir la tête abattue lorsqu'ils sortaient de leurs cachots. Ainsi périrent les évêques de Coutances, de Senlis, de Bayeux, d'Evreux, deux présidents au Parlement, plusieurs maîtres des requêtes et des membres de la Chambre des comptes. Les prisonniers du Grand-Châtelet ayant essayé de se défendre, les assaillants mirent le feu à la prison, et firent ainsi périr dans les flammes une multitude de nobles victimes. On eut du sang jusqu'aux chevilles dans les prisons de Saint-Martin-des-Champs, de Saint-Magloire et du Temple. Cette multitude de cadavres, hommes, femmes et enfants, jetés pêle-mêle au milieu des rues, foulés aux pieds de la populace, broyés sous les pieds des chevaux, présentait je ne sais quel spectacle sans nom dans l'histoire. Chose horrible à raconter et qu'on ne croirait pas, si l'on ne savait que, dans les grandes convulsions, il n'y a rien de sacré : les flancs d'une femme prête d'accoucher ayant été entièrement dénudés, la populace aperçut à travers la faible enveloppe qui le recouvrait l'enfant palpiter ; elle eut l'infamie de s'écrier : «Tiens, le petit chien remue » encore, » et il fut tué. La frayeur était si grande, que plusieurs femmes mirent au monde, avant de mourir, des enfants auxquels le peuple eut la cruauté de refuser le baptême, se hâtant de les faire périr à côté de leurs mères. Le massacre horrible dont nous venons de donner une légère esquisse, dura plus de trente heures, et enleva la vie à une multitude de victimes. Le nombre le plus faible avoué par les Bourguignons eux-mêmes s'é-

Digitized by Google

lève à seize cents; plusieurs auteurs prétendent qu'il y en eut plus de trois mille.

Après avoir laissé, pendant quatre jours, cette multitude de cadavres sous les yeux du peuple; après que les chairs, le sang, les ossements mêlés avec la boue, foulés aux pieds des chevaux et de la populace, eurent fait un je ne sais quoi d'inqualifiable dans la langue humaine, une odeur infecte, une pourriture dégoûtante, obligèrent à rendre à la terre ces nobles victimes. Mais, poussant la vengeance au-delà de la mort, la populace ne voulut pas que ces restes fussent mis en terre sainte; elle refusa même un champ profane ordinaire : elle fit creuser trois énormes fosses au milieu du marché aux porcs; et des tombereaux chargés de chair humaine venaient déverser les plus grands personnages, comme on culbute un monceau de pierres ou de décombres. Depuis ce moment, les massacres en masse furent suspendus; mais les assassinats individuels recommencèrent, et toute personne désignée par ces seuls mots : « un Armagnac! » était à l'instant mise à mort.

Les âmes honnêtes, obligées de se taire au milieu de ces excès horribles, désiraient avec ardeur voir enfin arriver le duc de Bourgogne, qui affectait une grande lenteur pour laisser écraser ceux qu'il nommait ses ennemis, et n'être obligé de protéger aucun de ses nobles adversaires. Il arriva enfin avec la reine; tous deux reçurent les honneurs d'un triomphe. Au milieu des démonstrations de joie, à travers les fleurs qui couvraient les rues, ils durent apercevoir des taches d'un sang bien illustre, qui peut-être causa encore de la joie au fond du cœur d'un prince incapable de tout sentiment humain.

Digitized by Google

Quant à la reine, elle allait, par le sang, reprendre les brillantes superfluités qu'elle avait inventées, et retrouver un époux méprisé et déshonoré, qui avait juste assez de raison pour reconnaître ceux qui lui venaient et les recevoir avec cette affabilité qu'il n'abandonnait que dans ses accès de folie.

Pour reconnaître les droits des Parisiens à la bienveillance du nouveau gouvernement, le ministère leur rendit leurs anciens priviléges, cassa les quatre nouvelles boucheries, les remplaça par la grande corporation des Bouchers, et remit les chaînes à l'entrée des rues.

L'arrivée du duc de Bourgogne avait été attendue à Paris avec la plus grande impatience, parce qu'on s'était persuadé qu'avec lui allaient affluer l'or, l'argent, l'abondance de toutes les choses nécessaires, utiles et agréables à la vie; et ce fut le commencement d'une excessive disette. Tous les environs de Paris ayant été ravagés, et même la plupart des champs n'ayant pas été ensemencés, il fallait tirer des vivres des pays lointains, ce qui était d'autant plus difficile, que les Anglais, maîtres de la basse Seine, et les Armagnacs de la haute, empêchaient les arrivages. La mauvaise nourriture, l'inquiétude générale, l'exaltation des passions influèrent sur la santé et déterminèrent une affreuse épidémie, qui emporta cinquante mille personnes dans Paris et les environs. Cette calamité publique obligea la multitude à rentrer en elle-même; et il se produisit alors des actes d'un repentir ou d'un désespoir qui portaient la terreur dans les âmes les plus sanguinaires. Cette populace égarée par des méchants, tourmentée par les remords, croyait ne voir et ne sentir que du sang; sept cents personnes, selon les chro-

Digitized by Google

niqueurs du temps, moururent à l'Hôtel-de-Ville, consumées par le plus horrible désespoir des crimes qu'elles avaient commis; un assassin des Armagnacs parcourut toutes les rues de Senlis en faisant retentir ce cri : « Je » suis damné, » et il alla se précipiter dans un puits.

L'imagination populaire grossissait encore ces rumeurs publiques; deux personnes ne pouvaient se rencontrer sans se raconter quelque événement tragique, quelques morts désespérées, quelque grand crime. L'agitation intérieure et le trouble extérieur ne tardent guère à causer de grands excès, si l'on n'y apporte un remède; et, au lieu d'y remédier, les partis semblaient encore les fomenter. Le bourreau Capeluche, devenu un personnage important sous le gouvernement du duc de Bourgogne, accuse les Armagnacs de tous les maux et de tous les crimes : il pousse un cri de mort contre ces malheureux, dont les prisons avaient été comblées de nouveau; il soulève la populace, appelle à lui Legoïx et Caboche. *Les faux sermoneurs et prêcheurs de l'Université* les animent; la multitude se porte de nouveau aux prisons, les force, égorge les prisonniers et se dirige en fureur sur la Bastille, somme la forteresse de se rendre, et, sur son refus, commence un siége en règle. Le duc de Bourgogne arrive enfin, met sa main dans la main du bourreau Capeluche, la serre affectueusement, conjurant ce bon citoyen de détourner le flot populaire, qu'il eût si facilement pu balayer lui-même s'il l'eût voulu, en mettant quelques hommes d'armes à la poursuite des assassins. Mais cela eût compromis sa popularité, et il aima mieux livrer à une populace en délire quelques hommes aussi distingués que vertueux. Après avoir

Digitized by Google

obtenu la promesse que les hommes réclamés par le peuple seraient fidèlement conduits au Châtelet, où devait être instruit leur procès. Jean-sans-Peur les fit sortir de la Bastille et les remit au peuple, qui, après les avoir traînés dans les rues de Paris au milieu des chants de triomphe et des huées, les amena jusque dans la cour du Châtelet pour les mettre à mort.

Embarrassé de ses dangereux amis, qui lui rendaient de trop durs services, le duc de Bourgogne engagea les assassins à se porter contre Montlhéry et Marcoussis, où ils trouveraient une ample curée d'Armagnacs. Six mille brigands sortirent aussitôt de Paris; le duc de Bourgogne ferma les portes, et les livra ainsi à Tanneguy Duchâtel, qui les broya sous les pieds de ses gens d'armes. Le bourreau Capeluche subit à son tour le supplice qu'il méritait. De cette main qui avait serré celle de Capeluche, Jean-sans-Peur saisit ce bourreau, le livra à ses valets, qui, ne sachant comment faire une exécution capitale, s'instruisirent auprès du patient; celui-ci, pour en finir avec un supplice mille fois plus poignant que la mort, donna des leçons et aiguisa lui-même le tranchant qui devait l'immoler.

Les horreurs commises à Paris nous ont fait perdre de vue les chefs du parti des Armagnacs, dont la tête était alors le Dauphin, qui, bien que âgé seulement de seize ans, lui demeura fortement et invinciblement attaché. Si, depuis la captivité du duc d'Orléans et des grands seigneurs de son parti, les Armagnacs ne comptaient plus de grands noms pour leur servir de drapeaux, ils avaient dans leurs rangs des hommes d'un mérite supérieur, tels que Tanneguy Duchâtel, le vicomte de Narbonne, Jean

Digitized by Google

Louvet, président de Provence, et Robert Masson, chancelier du Dauphin. Etabli d'abord à Melun et à Meaux, d'où il dominait sur les contrées voisines, ce parti transporta le centre de son action dans le Midi, et proclama le Dauphin lieutenant-général du royaume (21 septembre). Il se forma dès-lors deux administrations rivales, nous pourrions dire deux royaumes, ayant chacun ses intérêts, tous deux plus ennemis l'un de l'autre que du roi d'Angleterre, à qui chacun de son côté faisait d'énormes concessions au détriment de la France. Poitiers, centre de gouvernement du nouveau pouvoir, eut un Parlement formé des membres de celui de Paris qui avaient pris la fuite; le célèbre Juvénal des Ursins, père de l'historien, tenait parmi eux le premier rang.

Henri V flattait les deux partis, leur promettait à tous deux son appui; moyen sûr de les maintenir sans cesse dans un état de rivalité et d'empêcher tout rapprochement qui aurait pu intervenir. Le Dauphin envoya des ambassadeurs à Alençon, pour traiter avec le roi d'Angleterre; ils furent à peine reçus, et on leur dénia le pouvoir nécessaire pour faire un traité.

Ils étaient à peine congédiés, qu'il en parut d'autres sur la scène. Le cardinal des Ursins, à la tête des envoyés de Charles VI et du duc de Bourgogne, offrit au nom du roi de France et du duc, pour le roi Henri V, la main de Catherine de France. Après s'être joué des ambassadeurs et les avoir amusés par des pourparlers diplomatiques, Henri finit par les renvoyer sans rien conclure, sous prétexte que le roi était malade et le duc de Bourgogne dépourvu de l'autorité nécessaire pour traiter de la couronne de France.

Digitized by Google

Ces négociations n'étaient, pour le roi d'Angleterre, qu'un moyen de multiplier ses conquêtes; car il continuait ses opérations militaires tout en traitant de la paix. Il faisait alors le siége de Rouen, capitale de la haute Normandie. La population de cette ville, de 200,000 âmes en temps de paix, avait été diminuée à l'approche de l'ennemi, non-seulement par les émigrations volontaires, mais encore parce qu'il avait été ordonné de mettre dehors tous ceux qui n'avaient pas de provisions pour dix mois. Les fortifications de Rouen étaient si fortes, que le roi d'Angleterre se détermina à creuser un fossé tout autour des murs pour communiquer avec les différents postes qu'il établit vis-à-vis des dix portes; il éleva aussi, de distance en distance, et il plaça sur les terres extraites des fossés, des parapets pour interdire tout accès de la place. Afin d'empêcher les vivres d'arriver par eau, il forma sur la Seine, au-dessous et au-dessus de la ville, des barrages avec des chaînes et des bateaux. Bientôt il ne fut plus possible de rien faire entrer dans la place, et, après deux ou trois mois de siége, la famine s'y fit vivement sentir.

Le gouverneur se trouva réduit à la triste nécessité de faire sortir des murailles douze mille bouches inutiles, que Henri refusa de laisser passer. Quelques infortunés parvinrent à s'échapper, grâce à l'humanité des troupes; le reste périt de faim et de froid entre les murailles et les lignes des assiégeants. Cependant la situation des assiégés devenait chaque jour plus intolérable; après avoir mangé les chevaux, ils se virent réduits à n'avoir d'autre nourriture que les reptiles et les herbes. Cinquante mille hommes avaient péri de maladies et de faim, quand les

Digitized by Google

survivants firent parvenir un message à la cour de France pour lui exposer leur misère et lui demander du secours.

L'envoyé avait rapporté des promesses et annoncé même le jour où la place devait être secourue efficacement, promesses fallacieuses, qui donnèrent un peu de joie aux assiégés et leur firent sonner les cloches en signe de réjouissance; ce fut tout ce qu'ils eurent de la cour.

Il ne restait plus d'autre ressource à la garnison que de se rendre; le gouverneur envoya solliciter une capitulation honorable, que Henri rejeta ; il demanda une soumission à discrétion. Le Bouteiller (ce nom mérite d'être conservé à jamais dans les fastes de l'histoire) assembla ses hommes et leur fit connaître la dureté de Henri, il proposa de mettre le feu à la ville, de faire sauter un pan de murailles, et d'essayer de percer les lignes ennemies, ou de périr glorieusement les armes à la main. Moins touché d'un pareil héroïsme que de la crainte de voir tomber en ruines l'antique capitale des Normands, Henri ouvrit alors l'oreille, et accorda la vie et la liberté aux hommes d'armes, à la réserve qu'ils ne combattraient pas contre lui pendant un an; il laissa aux citoyens leurs biens, moyennant une rançon et leurs priviléges à condition de payer trois cent mille couronnes. La chute de Rouen entraîna celle de la Normandie tout entière; et la croix rouge, étendard de la nation britannique, remplaça la bannière de France dans cette province.

La chute de Rouen retentit jusqu'aux extrémités de la France; un murmure universel s'éleva contre le duc de Bourgogne; le Parlement lui adressa des plaintes à ce

Digitized by Google

sujet; il se contenta de répondre froidement « qu'on » avait publié l'arrière-ban, auquel le peuple avait peti- » tement obéi. »

Cependant le roi d'Angleterre s'avançait toujours, les villes tombaient les unes après les autres sous ses coups, le Vexin était soumis jusqu'à Mantes et Meulan; Paris, saisi d'effroi, croyant déjà voir flotter sous ses murailles l'étendard britannique, s'empressa de recourir au roi et au duc, et les conjura de rentrer dans la capitale. Le duc répondit que la cour retournerait à Paris lorsque la *ville seroit suffisamment avitaillée.*

Cependant les deux grands partis qui divisaient la France semblaient un peu se rapprocher, ce qui rendait quelque espoir au milieu de l'effroi universel; mais il y avait toujours un obstacle invincible, c'est que la base première de tout traité avec les Bourguignons entraînait la ruine des Armagnaçs; et comme ce parti ne voulait pas se suicider, qu'il entendait bien être l'égal de celui des Bourguignons, toute tentative venait fatalement échouer et rejeter les deux grands adversaires entre les bras de l'Angleterre.

Le Dauphin, dans le dessein sans doute d'organiser fortement la défense et de se préparer mieux à la guerre, obtint du roi d'Angleterre une trève pour ses provinces entre la Seine et la Loire.

Le duc de Bourgogne demanda, de son côté, à traiter avec Henri; et aussitôt, entre Mantes et Pontoise, on forma un carré de terre, qu'on enveloppa par un bras de la Seine et qu'on protégea par une palissade. Là parurent, au pied d'un grand mât, Charles VI, accompagné de la reine, du duc de Bourgogne, d'un côté,

Digitized by Google

et Henri V, avec ses principaux conseillers, de l'autre. La reine y fit paraître un moment Catherine de France, qui avait été promise en mariage au roi d'Angleterre. Sa beauté, ses manières, son esprit, l'habile coquetterie à laquelle la reine l'avait formée, firent une si vive impression sur ce monarque, qu'il ne put cacher ses impressions. La reine, satisfaite, ne fit plus paraître la princesse, afin d'enflammer plus encore le roi d'Angleterre.

Henri demanda que la Normandie, ses autres conquêtes et les pays cédés par le traité de Bretigny lui appartinssent en pleine souveraineté, et d'une manière indépendante de la couronne de France. Les ministres de Charles VI, après une attente de quatre jours, donnèrent enfin leur réponse, et, sans faire d'objection aux prétentions du roi d'Angleterre, ils présentèrent, de la part de leur souverain, leurs questions relatives aux renonciations, aux échanges de territoire et au paiement de dettes. Henri V, qui se flattait de toucher au terme de ses désirs, vit s'élever des doutes adroits, des objections habiles auxquelles il fallait répondre. L'agent français, qui, évidemment, ne voulait que gagner du temps afin d'obtenir des conditions moins dures, finit enfin par ne plus paraître aux conférences. Henri, qui avait voulu duper ses adversaires, se vit trompé à son tour, car, tandis qu'on l'amusait à Meulan, le ministère suivait d'autres négociations de nature à faire tomber celles-ci. Le Dauphin tentait un rapprochement avec le duc de Bourgogne, par l'intermédiaire de la dame de Giac.

Cette ancienne dame d'honneur de la reine, qui passait pour maîtresse du duc de Bourgogne, étant liée aux

Digitized by Google

principaux personnages des deux partis, parvint à faire signer le traité de Pouilly-le-Fort, près de Melun. Après que le Dauphin et le duc se furent embrassés, ils assurèrent leur réconciliation par un serment sur le bois de la vraie Croix et sur le livre des Evangiles. Pour témoigner toute la sincérité de ses sentiments, Jean-sans-Peur voulait même tenir l'étrier lorsque le Dauphin monta à cheval, service que ce prince refusa. Une ordonnance datée de Pontoise confirma les actes du parlement de Poitiers et l'invita à se réunir à celui de Paris.

Profondément irrité d'une paix qui, du reste, devait avoir bien peu de durée, le roi d'Angleterre fit aussitôt paraître un manifeste dans lequel, après s'être loué de sa modération, s'être plaint de la mauvaise foi de ses adversaires, avoir fait parade de générosité, il déclarait être prêt à faire encore la paix, avec la clause supplémentaire qu'il serait rendu propriétaire de Pontoise et de tout le pays qui se trouve entre cette ville et la Normandie, contrée dont il venait de faire la conquête en quelques jours. Le 29 juillet, le jour même de l'expiration de la trève, le captal de Buch arriva devant Pontoise à la tête d'une armée de trois mille hommes, emporta en un moment la ville d'assaut, et abandonna la place à toute la rapacité du soldat, qui, après avoir recueilli un très riche butin, se mit à massacrer tous les habitants, même désarmés. Cependant un grand nombre de citoyens parvinrent à s'échapper à demi-nus et à se retirer à Paris, portant leurs enfants dans leurs bras.

La conquête de Pontoise était d'autant plus importante pour le roi d'Angleterre, qu'elle l'amenait jusque sous les murs de Paris, cité déjà immense qui n'avait

Digitized by Google

pour défenseurs que la milice bourgeoise, sous le commandement de Jean de Luxembourg, comte de Saint-Pol, jeune homme âgé de quinze ans seulement, ayant pour conseil, non point deux guerriers expérimentés, mais deux magistrats, Eustache de Laistre et Gilles de Clamecy. On ne peut se rendre compte de cette incurie qu'en l'attribuant, sinon aux remords, du moins à une extrême répugnance du duc de Bourgogne de se trouver dans une ville tant de fois le témoin attristé de ses crimes.

Pour faire face aux menaces de l'Angleterre, il était nécessaire de rassembler des guerriers et de se créer des alliances. On annonçait une diversion de la part du roi de Castille, qui avait équipé une flotte considérable et menaçait les côtes de la Guyenne. Le Dauphin parcourut le Midi de la France pour réunir des troupes, et revint avec vingt mille hommes jusqu'à Montereau, ville tristement célèbre, où se passa l'une des scènes les plus épouvantables de cette guerre civile, déjà si féconde en crimes abominables.

Deux mois à peine s'étaient écoulés depuis l'apparente réconciliation du duc de Bourgogne et du Dauphin, que déjà ces deux illustres personnages témoignaient l'un pour l'autre une extrême défiance. Tandis que l'héritier présomptif de la couronne faisait des préparatifs de guerre pour repousser les Anglais, Jean-sans-Peur demeurait immobile, comme s'il se fût agi d'une affaire qui ne l'intéressât nullement, et il n'avait pas même un seul homme prêt à entrer en campagne lorsque le Dauphin arriva à Montereau. Craignant alors de s'engager témérairement dans une guerre dont on ne pouvait cal-

Digitized by Google

culer les suites, le Dauphin demanda au duc de Bourgogne une entrevue à Montereau-sur-Yonne, pour concerter ensemble les moyens de défense. Afin de donner une entière sécurité aux deux illustres personnages contre toute surprise, trois barrières furent établies sur le port de Montereau, lieu choisi pour la conférence. Le Dauphin y arriva de bonne heure et attendit longtemps le duc de Bourgogne, qui n'y vint qu'en tremblant; s'il n'avait craint d'être taxé de lâcheté, il ne se fût pas présenté.

Juvénal des Ursins dit que le Dauphin parla le premier au duc de Bourgogne, et l'assura que, tenant la paix faite entre eux, il n'était plus question que de trouver le moyen de résister aux Anglais. Le duc ayant répliqué qu'on ne pouvait rien conclure qu'en la présence du roi, dont l'autorité était nécessaire en cette circonstance, le prince, choqué de ces paroles, répondit qu'il se trouverait auprès du roi, son père, quand il lui plairait, sans prendre les ordres du duc de Bourgogne. Jean-sans-Peur répondit : « Monseigneur, quiconque le veuille ou » non, viendrez à votre père. » Alors il mit la main gauche sur le Dauphin et de l'autre tira son épée à moitié. A l'instant, Duchâtel prit le jeune prince entre ses bras et le mit hors de la porte de l'entrée du pont; quelques seigneurs se jetèrent sur le duc de Bourgogne et le frappèrent à mort.

Cet assassinat, dont le véritable auteur n'a jamais été connu, a donné lieu à une multitude de conjectures. Les uns n'y ont vu que l'effet de l'emportement du moment; les autres croient à une préméditation de la part du Dauphin et à un véritable guet-apens, ce qui serait une flé-

Digitized by Google

trissure éternelle pour ce prince, s'il s'en était rendu coupable; car il n'est pas d'expression assez énergique pour rendre l'odieux d'un assassinat consommé sous le masque de l'amitié et au mépris des serments les plus solennels. Mais ce n'est point à la légère et sans des preuves bien positives qu'on peut faire retomber un tel forfait sur un jeune prince qui, avant cette fatale journée, ni depuis cette époque, ne présente rien dans toute sa vie qui puisse le faire supposer capable d'une telle perfidie.

Le curé de Montereau vint recueillir le corps du duc de Bourgogne et l'inhuma sans solennité. Les Bourguignons, maîtres du château de la place, sommés de se rendre, refusaient de le faire sans un ordre de leur duc, dont ils ignoraient encore l'assassinat. Lorsque ce crime leur fut connu, ils abandonnèrent enfin la forteresse et se retirèrent à Bray-sur-Seine.

Cet événement tragique excita, dans tout le royaume, un sentiment général d'horreur et de haine contre ses auteurs. Tout autre intérêt fut oublié, et le cri élevé pour l'affranchissement du royaume se changea en un cri de vengeance contre les meurtriers.

Les bourgeois de Paris, réunis pour entendre le récit de l'assassinat du duc de Bourgogne, leur idole, jurèrent que jamais ceux qui avaient eu part à ce crime n'entreraient dans la capitale; et, pour commencer l'accomplissement de leur vœu, ils arrêtèrent de nouveau les Armagnacs et en égorgèrent quelques-uns.

Philippe, comte de Charolais, fils et héritier du duc de Bourgogne, se trouvait à Gand lorsqu'il apprit la mort de son père; il assembla les Etats de Flandre pour leur demander des secours contre les assassins, se mit en

Digitized by Google

même temps en communication avec le roi d'Angleterre et reçut presque aussitôt une lettre de la reine Isabeau, qui lui déclarait que, quelles que fussent les conditions du traité qu'il pourrait conclure avec Henri V, elle les ferait ratifier par Charles VI. On voit déjà que cette mère dénaturée voulait punir son fils Charles de ce qu'il ne consentait point à se plier absolument à ses volontés.

Il s'ouvrait évidemment une carrière nouvelle pour le roi d'Angleterre, qui jusqu'alors avait réclamé la couronne de France, sans cependant l'espérer. Tout à coup, sans effort, par la suite de la mort violente du duc de Bourgogne, le parti national le plus puissant vient se jeter entre ses bras, lui présente, non-seulement ses forces, mais le roi, la reine et une fille de France pour épouse. Afin de suivre avec plus de liberté les négociations proposées sur ces bases, Henri fit une trève avec Paris d'abord, puis avec toute la France, en exceptant cependant le Dauphin et les Armagnacs.

Le jeune Charles comprit toutes les conséquences de l'événement de Montereau pour son avenir, et se rendit dans le Midi pour réchauffer le zèle de ses partisans et rattacher les principales villes à sa personne. En quelques mois il visita l'Anjou, la Bretagne, le Berry, le Poitou, Lyon, Vienne et Carcassonne.

Le Languedoc, qui s'était un instant séparé du parti des Armagnacs, rappelé par son antipathie pour les hommes du Nord, revint à ses alliés naturels, aux peuples situés au midi de la Loire, et, malgré les avances et les caresses des Bourguignons, il se soumit au comte de Foix, nommé gouverneur de cette province par le Dauphin, et jura fidélité à ce jeune prince dans ses Etats du

Digitized by Google

15 février 1420. Tanneguy Duchâtel conduisit lui-même le Dauphin à Toulouse et le détermina à accorder plusieurs priviléges à cette capitale du Midi.

Jean V, duc de Bretagne, beau-frère du Dauphin, d'ailleurs intimement lié au duc de Bourgogne, était tiraillé par les deux partis, qui cherchaient à se l'attacher; il conclut avec l'Angleterre un traité qui le mettait en dehors de la lutte, ce qui ranima fortement la querelle entre lui et les Penthièvre.

La maison de Penthièvre, alors unie à celle des Clisson, était toujours profondément blessée de ce que la Bretagne lui avait été ravie, et cherchait tous les moyens de la reconquérir. Lorsque le duc de Bretagne se lia au parti des Armagnacs, Marguerite de Clisson, duchesse de Penthièvre, résolut de s'attacher au duc de Bourgogne, et fit épouser à son fils aîné une fille de Jean-sans-Peur. Quand les Anglo-Bourguignons furent triomphants, le duc de Bretagne fit sa paix avec eux, ce qui fournit au duc de Bourgogne le moyen de réconcilier la maison de Penthièvre avec celle de Bretagne. Quelques années après, Olivier de Penthièvre attira le duc de Bretagne dans un guet-apens, le fit prisonnier, l'attacha sur un vieux cheval et le fit transporter dans sa forteresse de Champtoceaux. Les nobles bretons coururent aux armes, s'emparèrent des places les plus importantes des Penthièvre et vinrent mettre le siége devant Champtoceaux, qui se rendit et fut immédiatement rasé. Tous les biens des Penthièvre furent confisqués et donnés aux seigneurs qui avaient travaillé à la délivrance de leur duc. Olivier, après de nouvelles tentatives, fut obligé de se retirer en Hainaut. A dater de cette époque, la grande maison des

Digitized by Google

Penthièvre cessa de jouer un rôle important; elle vendit successivement ses droits aux rois de France pour de l'or.

Telles étaient la position et la force respectives des partis lorsqu'arriva le déplorable traité de Troyes, qui avait été préparé dans les conférences tenues à Arras entre les envoyés de Henri V et ceux du duc de Bourgogne. Les principales parties du traité ayant été arrêtées à Arras, quelques jours suffirent, à Troyes, pour lui donner la forme qu'il revêtit : régence du royaume pendant la vie de Charles VI; succession à la couronne de France après la mort de ce prince; la main de Catherine, fille du roi; telles furent les conditions stipulées en faveur de Henri V. Ces préliminaires importants furent signés environ deux mois après l'assassinat du duc de Bourgogne, mais il fallut presque une demi-année pour arrêter les détails de la pacification. Par ce traité, Henri s'engageait à assurer à Catherine le revenu ordinaire d'une reine d'Angleterre, s'élevant à vingt mille nobles (1); à n'administrer, pendant la régence, que d'après l'avis d'un conseil composé de Français; à conquérir, au profit de son beau-père, les territoires dont le Dauphin était alors en possession; à ne point prendre le titre de roi de France du vivant de ce monarque; à réunir la Normandie à la couronne de France, dès qu'il monterait sur le trône; à maintenir les parlements, les pairs, les nobles, les cités, les villes, les communes et tous individus dans la jouissance pleine et entière de leurs libertés, et à rendre la justice conformément aux lois et aux coutumes du royaume (2).

(1) Le noble valait 23 ou 24 fr. de notre monnaie actuelle.
(2) Lingard.

Digitized by Google

Quand toutes ces conditions eurent été débattues, le roi d'Angleterre fit son entrée solennelle dans la ville de Troyes, à la tête de seize mille hommes d'armes, et là il signa le traité avec la reine Isabeau, agissant au nom du roi Charles VI. Tout ce qu'on regardait comme les forces vives de la nation, les parlements, une grande partie de la noblesse, les citoyens représentants de plusieurs grandes communes, jurèrent de l'observer. Tout se termina par des fêtes où la joie était beaucoup plus apparente que réelle dans le cœur de la plupart des Français.

Tel fut le fameux traité de Troyes, qui avait pour but immédiat de nous faire perdre notre nationalité et de nous rendre les vassaux de l'Angleterre. Mais, en supposant même la durée de cette union, qui aurait eu, assurément, pour notre pays des conséquences incalculables, nous ne croyons pas que la France fût demeurée la vassale de l'Angleterre; les rois auraient habité plus volontiers notre patrie et y auraient établi le centre de leur gouvernement; c'est ce qui était arrivé lorsque la province de Normandie appartenait aux monarques anglais. Les successeurs de Guillaume-le-Conquérant passaient à peine quelques moments au-delà du détroit; ils aimaient beaucoup plus Rouen que la grande ville de Londres.

Quinze jours après la signature du traité de Troyes (21 mai 1420), deux jours après son mariage avec Catherine de France (2 juin 1420), Henri V, roi d'Angleterre, régent du royaume, héritier présomptif de la couronne, alla prendre en main les opérations de la guerre pour reconquérir les villes et les provinces qui reconnaissaient encore le Dauphin. Sens, qui était alors assiégé, se rendit deux jours après que Henri se fut présenté sous ses

Digitized by Google

murs; Montereau succomba le 24 juin. Le roi d'Angleterre se porta ensuite sur Melun, ville bien défendue par cinq ou six cents hommes d'armes, place d'ailleurs très bien fortifiée, et le poste le plus important des Armagnacs, au nord. Lorsque le Dauphin apprit que le siége en était poussé avec une extrême vigueur, il eut d'abord la pensée de voler à son secours; mais, retenu dans le Languedoc, qui était fortement travaillé alors par le parti bourguignon, il préféra laisser tomber une ville plutôt que de perdre toute une province. Après la plus vaillante défense, accablée enfin par la disette et les maladies, la garnison de Melun offrit de capituler le 17 novembre. Henri V entra le lendemain dans la place, fit couper la tête à plusieurs bourgeois et à deux moines hostiles à son parti, ordonna de pendre tous les soldats écossais qui faisaient partie de la garnison et envoya les autres à Paris pour y être détenus dans les cachots.

La longue durée du siége de Melun empêcha d'autres opérations militaires pour cette année. Les deux rois et les deux reines firent alors une entrée solennelle à Paris, où ils furent accueillis avec enthousiasme par le peuple.

Afin d'assurer à jamais le triomphe des Anglais, il ne restait plus qu'à le faire consacrer par les Etats généraux. Ils furent en effet convoqués, et, réunis le 6 décembre, ils ne surent que glorifier le duc de Bourgogne et le roi d'Angleterre. Non contente d'adopter le traité de Troyes, l'assemblée accorda tous les subsides demandés; personne n'essaya de faire de l'opposition, de peur de passer pour Armagnac.

La cause du Dauphin paraissait absolument perdue. Après avoir été cité à la table de marbre, condamné par

Digitized by Google

contumace et déclaré indigne et incapable de succéder à la couronne de France, il s'était vu abandonné de tous les princes du sang. Louis III d'Anjou, roi de Sicile, était parti de nouveau pour tenter la conquête de Naples, entraînant à sa suite un grand nombre de partisans du Dauphin, qui, désespérant absolument de sa cause, allaient chercher une autre patrie. Les princes du sang, retenus prisonniers à Londres, offraient aussi de signer le traité de Troyes; le duc d'Orléans et le duc d'Angoulême, son frère, consentaient à jurer fidélité à Henri V comme au futur et légitime héritier du royaume de France, à la seule condition d'obtenir la liberté. Mais si tout abandonna le Dauphin, s'il ne compta plus de grands personnages parmi ses partisans, s'il n'eut plus, pour fidèles, que de rudes Armagnacs et les sires du Midi, il lui vint un appui extrêmement important, d'où il aurait dû l'attendre le moins : ce fut des Anglais eux-mêmes. Ces insulaires, aussi rapaces qu'orgueilleux, s'attiraient la haine du pays soumis à leur domination, non-seulement par leur hauteur insultante, mais encore en multipliant des impôts écrasants. Aussi il se forma par toute la France des partis véritablement français auxquels le nom anglais était extrêmement odieux. En Picardie, La Hire, Xaintrailles, Rambures, Louis de Gaucourt, commencèrent à se faire connaître par leurs entreprises hardies et par la prise de plusieurs forteresses dont la chute eût bientôt amené la soumission de toute la Picardie aux Armagnacs, si le duc de Bourgogne ne fût accouru pour défendre cette province. Après s'être rendu maître de Pont-Remi, au moment d'attaquer Saint-Riquier, le duc, instruit que Xaintrailles, Conflans et Gamache s'avan-

Digitized by Google

çaient pour rejoindre le sire d'Harcourt, marcha à grandes journées, atteignit ses adversaires à Mons-en-Vimeu et les attaqua avec beaucoup de vigueur. Quoique bien inférieurs en nombre, les Armagnacs se défendirent avec un courage de lions et firent plusieurs fois plier leurs adversaires; mais enfin, accablés par la multitude, ils furent obligés de se rendre. Xaintrailles, Conflans et Gamache se rachetèrent en livrant Saint-Riquier.

Quelques mois auparavant (22 mars), les Armagnacs avaient remporté un grand avantage sur le duc de Clarence. Nommé gouverneur de la Normandie, ce prince voulut délivrer l'Anjou des partisans du Dauphin, qui tenaient cette province en plein pouvoir et ne cessaient d'y produire la plus grande agitation. Lafayette réunit une armée de paysans qu'il fit soutenir par un corps écossais de cinq à six mille hommes, sous le commandement des comtes de Buchan et Wigton et de lord Stuart de Darnley, et se porta près de Baugé. Clarence, croyant n'avoir affaire qu'à des *ribaudailles,* ne prit pas ses archers et se contenta de ses hommes d'armes pour aller les combattre. Il fut bientôt enveloppé par des forces supérieures et laissa trois cents hommes entre les mains de ses adversaires et douze cents sur le champ de bataille : reconnu à sa couronne d'or et de pierreries, il fut tué lui-même par le comte de Buchan. Les archers, arrivés à temps pour reprendre son corps, permirent aux Français de se retirer avec leurs prisonniers. Cette brillante affaire couvrit de gloire les Ecossais, qui eurent l'honneur de voir leur chef, Buchan, élevé à la plus haute dignité militaire, c'est-à-dire à la charge de connétable des armées de France.

Digitized by Google

Le roi Henri V était alors en Angleterre, où il présentait la reine, sa femme, et recevait partout les plus brillantes ovations. Ces fêtes ayant été troublées par les nouvelles des succès des Armagnacs, Henri, la vengeance au cœur et la colère au front, reparut aussitôt sur le continent pour y pousser la guerre avec une vigueur ou plutôt avec une férocité digne des temps les plus barbares. Avant de s'embarquer, il fit jurer le traité de Troyes par le Parlement et le clergé anglais, et obtint de celui-ci, pour trois ans, une subvention du dixième de ses revenus; les lords et les communes s'engagèrent à contribuer à la dépense occasionnée par la guerre, sous la haute surveillance du Parlement. Sachant que les Ecossais étaient la principale force du Dauphin, il pensa pouvoir neutraliser leur bravoure, ou plutôt les réduire à ne pas combattre, par deux mesures dont il pouvait attendre le plus grand succès. La première était d'opposer les Ecossais aux Ecossais: le sentiment de la nationalité, du moins il le pensait, devait les arrêter et leur faire tomber les armes des mains. La seconde fut de tirer des prisons d'Angleterre le roi d'Ecosse, l'infortuné Jacques, et de le mettre à la tête des Ecossais de son parti, avec promesse de le laisser retourner dans ses Etats à la fin de la guerre. Il y avait dans cette tactique un calcul profond, qui ne réussit pas, il est vrai, car les Ecossais attachés au Dauphin, connaissant tout ce qu'il y avait de perfidie dans le cœur de Henri, demeurèrent fidèles au drapeau qu'ils avaient adopté. On dit que pour s'en venger et pour torturer le malheureux roi Jacques, il faisait périr sous ses yeux, dans les plus affreux supplices, tous les Ecossais pris les armes à la main,

Digitized by Google

prétendant n'agir ainsi que pour châtier des traîtres.

Les premières opérations marchèrent rapidement et heureusement pour les Anglais. Un renfort de quatre mille hommes d'armes et de vingt-quatre mille archers se rendit sur le théâtre de la guerre en passant par Calais. Henri fit partir le roi d'Ecosse pour entreprendre le siége de Dreux et se chargea lui-même de poursuivre le Dauphin, qu'il contraignit à lever le siége de Chartres et à se retirer dans la forteresse de Bourges. Rentré dans Paris pour faire sa cour aux Parisiens, Henri reçut d'instantes prières de délivrer la capitale du voisinage des troupes du Dauphin, qui, maîtresses de Meaux, ne cessaient de faire des excursions dans tout le pays. Le siége de Meaux, l'un des plus célèbres de cette époque, dura cinq mois, et la ville ne fut emportée que parce que la dissension se mit entre les défenseurs de la place. Tous les Ecossais et un grand nombre de soldats français furent livrés à la hache du bourreau.

La chute de Meaux était un grand désastre pour le Dauphin, car tout le pays situé au nord de la Loire, à l'exception du Maine, de l'Anjou et de quelques châteaux forts en Picardie, reconnut l'autorité du monarque anglais. Henri était au comble de la félicité : Catherine de France, sa femme, venait de lui donner un fils qui reçut le même nom que lui. Quand elle put passer en France, de grandes fêtes se célébrèrent à Paris; Henri fit alors son entrée dans cette capitale avec la reine, son épouse, et le vieux roi Charles VI. Les Parisiens, tout en manifestant au futur roi de France leur dévoûment et leur satisfaction, laissaient cependant éclater des sentiments de pitié à la vue de leur infortuné monarque, traîné alors

Digitized by Google

comme une victime, ne sentant pas même le malheur dans lequel il avait plongé son fils et sa patrie. Bientôt de sourdes rumeurs firent comprendre à Henri que la soumission de la France n'était pas aussi facile qu'il se l'était persuadé, et qu'il avait besoin de réduire le Dauphin, s'il voulait imposer silence au parti français et donner un ascendant absolu au parti anglais. Le Dauphin avait alors obtenu quelques succès; il avait réuni une armée de vingt mille hommes, avait emporté La Charité-sur-Loire et fait assiéger Cosne. Le duc de Bourgogne, envoyé pour délivrer cette place, pria Henri de venir le seconder. Mais ce monarque fut arrêté par une maladie qui, trop longtemps négligée, avait miné profondément sa constitution et déconcerté la science des médecins; il se vit forcé de s'arrêter à Corbeil, où il remit le commandement de son armée à son frère le duc de Bedford, et rendit le dernier soupir à Vincennes. Des historiens anglais se plaisent à relever les qualités réellement remarquables de ce monarque; mais l'impartiale histoire ne peut s'empêcher de condamner une ambition qui, au mépris de tout droit, voulant changer les lois fondamentales de la France, jeta ce pays et l'Angleterre dans une longue et sanglante lutte, dont nous exposerons les circonstances et les résultats.

Le duc de Bedford, frère de Henri V, nommé protecteur du royaume d'Angleterre pour gouverner au nom de Henri VI, à peine âgé de neuf mois, repassa presque aussitôt le détroit et revint à Paris, où les plus grandes difficultés étaient à résoudre. Après le refus du duc de Bourgogne de prendre la régence, malgré les désirs de Henri V mourant et les tentatives réitérées des grands,

Digitized by Google

la régence du royaume de France fut déférée au duc de Bedford. Quoique étranger, Anglais de naissance et de cœur, il fut appelé à conduire le deuil du malheureux Charles VI.

Après trente années de souffrances et d'opprobres, ce prince infortuné, souvent entièrement délaissé, compta cependant encore quelques-uns de ses officiers autour de son lit de mort. Mais il ne se trouva pas un seul prince du sang à ses funérailles; le duc de Bourgogne lui-même refusa de s'y rendre; était-ce honte, regret de voir conduire le deuil par un étranger, par le duc de Bedford? Le sentiment national se serait-il réveillé dans ce moment? Nous n'osons nous le persuader; le duc de Bourgogne était trop satisfait d'avoir soumis son pays à une domination étrangère.

Le roi mourut dans un tel état de misère, qu'il ne laissait pas même de quoi satisfaire aux frais de sa sépulture; le Parlement ordonna que, par provision, « on vendroit » le plus profitablement que faire se pourroit des biens » meubles du feu roi, jusqu'à la somme qui seroit né- » cessaire pour faire accompagner ses funérailles. »

Comme si le scandale avait dû suivre l'infortuné monarque jusque dans les caveaux de Saint-Denis, à peine y fut-il déposé, qu'il s'éleva une dispute entre les religieux, les porteurs et quelques officiers de la maison du roi pour la possession du drap qui avait recouvert le cercueil. Les voyant se l'arracher et le mettre en lambeaux, le duc de Bedford fit ce qu'il put pour contenir les contestants en leur promettant que la justice le rendrait à qui de droit. Lorsque le cercueil fut posé sur les dalles, un crieur de corps, ou plutôt un héraut d'armes, répéta

Digitized by Google

trois fois : « Prière pour l'âme de très excellent prince » Charles sixième de nom, très glorieux et très victorieux » roi de France. » A l'instant les serviteurs du roi défunt tournèrent vers la terre leurs masses, leurs verges et leurs épées, pour rendre témoignage de la cessation de leurs offices. Le même héraut cria ensuite : *Vive Henri de Lancastre, roi d'Angleterre et de France!* En rentrant dans la capitale, le duc de Bedford fit porter devant lui une épée nue, ce qui n'avait jamais été pratiqué par aucun régent. Le peuple murmura; il sentait déjà les nouvelles calamités qui allaient l'accabler.

CHAPITRE V.

Règne de Charles VII (1422-1461).

§ I. *Revers de Charles VII. — Jeanne d'Arc (1422-1431).*

Charles, cinquième fils de Charles VI, après avoir été précédé de quatre Dauphins, morts pendant le règne de leur infortuné père, était à peine, à son tour, investi de ce titre, qu'il se vit obligé de quitter la cour, ensuite déclaré indigne de porter la couronne de France. Le Dauphin, retiré à Espally (en Velay), apprit, le 25 octobre 1422, à sept heures du soir, la nouvelle de la mort de son malheureux père ; il revêtit aussitôt des habits de deuil,

Digitized by Google

versa un torrent de larmes, en présence de quelques courtisans du malheur, parut le lendemain revêtu du manteau royal dans la chapelle du château, où le drapeau national fut déployé en présence d'une douzaine d'officiers, qui crièrent : *Noël! Noël! Vive le roi! vive le roi!* Voilà comment Charles-le-Victorieux fut proclamé roi de France.

Quelques jours auparavant, avait été solennellement reconnu roi de France et d'Angleterre, un jeune enfant de neuf mois, sous le nom de Henri VI, à qui les bons bourgeois de la capitale envoyèrent une brillante députation pour lui faire hommage. Toutes les villes furent en même temps appelées à reconnaître l'étranger pour roi, et à lui prêter serment de fidélité : la plus grande partie de la France, depuis les princes, les prélats, les universités, jusqu'aux simples religieux, aux artisans et aux domestiques, se lièrent à Henri VI par le lien le plus redoutable, celui de la conscience.

Voilà donc deux rois de France destinés à se combattre, l'un pour reconquérir l'héritage de ses pères, l'autre pour dépouiller l'héritier légitime des dernières provinces qui demeuraient encore en son pouvoir. Pour suivre avec fruit la grande lutte qui va s'engager, il est nécessaire de bien constater les forces respectives des deux illustres adversaires, de faire connaître la valeur personnelle des principaux chefs, et de mettre sous les yeux les moyens d'attaque et de défense des deux monarques.

La Loire formait pour ainsi dire la ligne de démarcation entre les partis opposés. La plupart des provinces situées au nord de ce fleuve, l'Ile-de-France, la Nor-

Digitized by Google

mandie, la Brie, la Champagne, la Picardie, le Boulonnais, le Calaisis, étaient soumis à Henri VI, qui disposait encore, par le duc de Bourgogne, des riches provinces de Flandre, d'Artois et de Bourgogne. La plupart des provinces situées au sud de la Loire avaient embrassé la cause de Charles VII, à l'exception de l'Aquitaine, qui, depuis longtemps habituée au gouvernement de l'Angleterre, était profondément attachée à Henri VI. Quelques forteresses isolées, parmi les possessions anglaises, reconnaissaient encore l'autorité du roi légitime. L'Anjou et le Maine professaient la neutralité, parti que le duc de Bretagne avait aussi adopté, attendant, pour se déclarer, que l'un des deux adversaires eût la certitude de vaincre.

Les forces militaires de Charles VII se composaient de trois éléments principaux : des Languedociens, des bandes répandues sur la France anglaise, et des Ecossais. Le Languedoc, depuis la première race, formait pour ainsi dire un peuple à part; il avait pendant longtemps refusé de reconnaître, même nominalement, les rois de France, et depuis qu'il avait été obligé de se soumettre, il ne l'avait jamais fait complétement, s'étant toujours montré disposé à la rébellion. Trouvant une occasion de soutenir un roi à lui, de défendre un prince pour lequel le plus pur de son sang avait déjà coulé, il l'embrassa avec ardeur. Mais à ce noble dessein des comtes, des barons, des hauts et puissants seigneurs, venait se joindre l'amour du butin, pour le soldat qui avait appris, dans la guerre des Bourguignons et des Armagnacs, que les riches contrées du centre et du nord de la France offraient bien plus de richesses et de ressources pour la vie, que les monta-

Digitized by Google

gnes de l'Auvergne. Aussi ce premier élément formait, pour le prince Charles, une force extrêmement difficile à vaincre.

Dans plusieurs contrées du nord, l'amour des combats, le désir de verser du sang, la vie si variée du partisan, la soif du pillage, autant que la fidélité à Charles VII, avaient jeté dans quelques châteaux forts de hardis capitaines, qui devaient ensuite se faire un grand nom. Harcourt, Xaintrailles, La Hire et plusieurs autres chefs renommés parcouraient l'Ile-de-France, la Picardie et la Champagne, ravageant les villes et les villages et faisant dans leurs courses un très grand butin.

Les Ecossais, ennemis implacables des Anglais, venaient souvent en France pour échapper au joug odieux de ces tyrans, prenaient les armes pour les combattre et, se faisaient quelquefois un tel renom par leur valeur et leur fidélité, qu'ils arrivaient aux premiers grades de l'armée. C'est ainsi que l'Ecossais Buchan mérita le titre de connétable de France, et plusieurs de ses compatriotes ceux de ducs et de comtes; ce qui encourageait ces étrangers si bien récompensés à accourir pour avoir une part aux brillantes rémunérations accordées aux enfants de la vaillante Ecosse.

On ne voyait, à la tête du parti de Charles VII, aucun de ces hommes éminents, soit par leur puissance, soit par leurs grands talents, qui dessinent seuls une situation et peuvent faire triompher les causes les plus désespérées. Doué d'une humeur douce et agréable, gracieux dans ses manières, plein d'humanité pour le peuple, intrépide à la guerre, sans cependant rechercher les combats, bienveillant à l'égard de ses conseillers, dont il

Digitized by Google

suivait volontiers les avis, Charles VII, sans avoir les qualités qui font les grands rois, sut s'attacher un parti nombreux qui se distingua par la fermeté et la tenacité de résolution.

Le parti anglais avait pour lui la force matérielle et morale; il avait à ses ordres, non-seulement les milices des trois quarts de la France, mais encore celles de l'Angleterre, qui possédait à cette époque les armées les mieux exercées et les généraux les plus habiles. Le clergé, le Parlement et l'Université apportaient à Henri VI une grande force morale, à laquelle Paris, par son adhésion, ajoutait encore, quoique cette ville n'eût pas la réputation et l'influence qu'elle devait acquérir dans la suite.

Le duc de Bedford, régent du royaume de France, alliait à la plus haute capacité un esprit conciliant, des sentiments humains, si propres à rattacher à une nouvelle dynastie un peuple qui est jeté en dehors de ses vieilles traditions pour marcher dans des voies nouvelles. Voilà la situation réelle, exacte, complète des deux rois : d'un côté, les talents, la force physique et morale; de l'autre, une foi indestructible dans le droit, une grande activité qui suppléait à tout, une énergie au-dessus des plus grands revers. Nous verrons, contre toute probabilité, ce dernier parti, non-seulement triompher de ses ennemis, arracher à Henri VI la couronne usurpée, mais lui ravir encore toutes ses possessions du continent, à l'exception de Calais. Une telle situation et cette suite de conquêtes méritent certes bien de fixer l'attention.

Après avoir proclamé à Espally Charles VII roi de France, Tanneguy Duchâtel et les autres chefs armagnacs jugèrent que la présence du nouveau roi dans les

Digitized by Google

principales villes où il paraîtrait revêtu de tous les insignes de la royauté, pourrait attacher plus fortement encore les provinces à leur monarque et les lier par un serment plus solennel : ils le conduisirent à La Rochelle, où la multitude empressée d'accourir pour rendre hommage à son roi fut si nombreuse, que le plancher de la salle céda sous le poids, et la foule se débattit pêle-mêle au milieu des ruines, tandis que le roi demeura suspendu sur une poutre. Charles VII ne quitta cette ville, au milieu des bénédictions du peuple, que pour se rendre à Poitiers, afin d'y recevoir l'onction royale.

Les conseillers de Charles VII, pour lui attacher les peuples et leur donner satisfaction sur les demandes légitimes, déterminèrent le jeune roi à rendre des ordonnances et à prendre des mesures politiques propres à contenter ses nouveaux sujets.

La première ordonnance rendue par Charles VII, à Mehun-sur-Yèvre, concernait la réforme des tribunaux et remédiait aux subtilités et aux lenteurs dont les populations se plaignaient.

Les Etats généraux, que le jeune roi avait convoqués presque aussitôt après son avénement au trône, afin de recevoir leurs plaintes et de leur accorder pleine satisfaction, se réunirent à Bourges suivant les uns, à Selles en Berry suivant d'autres (janvier 1423). Ils ne nous sont connus que par une ordonnance datée de Bourges (24 janvier 1423), qui dispense les membres du parlement de Poitiers de contribuer à l'aide d'un million de francs accordés par les Etats pour les nombreux besoins du nouveau règne (1).

(1) *Ordonn. de France*, t. XIII, p. 14.

Digitized by Google

Après la séparation des Etats généraux, le roi convoqua les Etats particuliers du Languedoc, qui lui accordèrent une aide de deux cent mille livres. Le clergé de cette province donna, de son côté, un dixième de ses revenus. Ces mesures politiques du jeune roi et la confiance qu'il témoigna à ses Etats, déterminèrent les comtes de Foix et de Comminges, alors attachés au parti anglais, à l'abandonner, pour se rapprocher de Charles VII; réconciliation extrêmement importante, qui, en le mettant à couvert au midi, tandis que l'Angleterre essayait de lui porter des coups au nord, lui permettait de porter toutes ses forces sur la Loire.

Le duc de Bedford, régent du royaume d'Angleterre et de France, après avoir nommé son frère, le duc de Glocester, son lieutenant dans les Iles-Britanniques, porta toute son attention sur la France. Son premier soin fut de satisfaire complétement les employés du dernier gouvernement; il leur donna l'assurance de la conservation de leurs emplois et du paiement intégral des émoluments qui y étaient attachés. Il prit une mesure financière réclamée depuis longtemps par toutes les classes de la société : il rendit une ordonnance pour remédier aux désordres de l'altération des monnaies, devenue telle, qu'il était impossible d'établir aucune proportion entre la valeur réelle des différentes pièces. Comme la grande corporation des bouchers avait été le principal appui des Bourguignons et qu'elle soutenait vigoureusement le parti anglais, Bedford, dans le dessein de se l'attacher de plus en plus, lui confirma la garantie de ses priviléges.

C'est ainsi que les deux partis, avant de se faire une guerre décisive, travaillaient à se rendre favorables les

Digitized by Google

peuples qui les reconnaissaient. Aucun des deux rois n'avait une grande armée sur pied et ne s'occupait encore de former des corps nombreux; tous deux se contentaient d'une petite guerre de partisans, conduite par des chefs qui souvent n'étaient pas même connus des rois, loin qu'ils eussent été nommés par eux. Harcourt, qui se donnait pour soldat de Charles VII, enlevait la ville et le château de Rue, en Picardie (11 novembre 1422); Graville se faisait ouvrir les portes de Meulan, en passait la garnison au fil de l'épée et succombait bientôt après sous les efforts réunis des Anglais et des Parisiens (1er mars 1423); Dandonet, capitaine d'aventuriers, s'emparait par escalade de la forteresse de Dommart, dans le Ponthieu, où il trouvait un très riche butin, des chevaliers et de nobles dames, qui se rachetèrent à un prix très élevé; puis il revendit la place au duc de Bourgogne, qui en était auparavant le propriétaire. Aguillon, en Champagne, Orsay et Montlhéry furent enlevés par les Anglais; une foule de petits faits d'armes jetaient la consternation dans toutes les provinces occupées par l'étranger. D'Abbeville jusqu'à Laon, dit Amelgard, de Laon à la frontière d'Allemagne, la campagne était absolument déserte, inculte et couverte de buissons; sur cette frontière il n'était pas demeuré un seul colon.

Charles VII, dont les provinces étaient paisibles et dans un état de prospérité bien digne d'envie, se trouvant trop faible pour attaquer directement son ennemi, arrêta, par le conseil de ses amis, un plan de guerre peu brillant, mais très utile : il résolut de se rendre maître d'une ligne de châteaux forts par lesquels il pût communiquer avec la Champagne, la Picardie et les autres provinces

Digitized by Google

soumises aux Anglais. Si ce plan réussissait complétement, Charles VII espérait qu'en réveillant dans toutes les âmes le sentiment français et en excitant la haine contre l'étranger, il parviendrait à ramener à lui des populations qui n'auraient jamais dû en être séparées. Cette route devait traverser la Loire à Gien, passer l'Yonne près d'Auxerre et de là gagner la Champagne, où le Dauphin comptait de nombreux partisans. Le point le plus important à occuper avant tout, c'était Crevant, sur l'Yonne, entre Auxerre et Avallon. Jean Stuart, avec ses trois mille vaillants et sauvages Ecossais et le maréchal Séverac, qui avait rassemblé près de neuf mille Français, auxquels se joignirent beaucoup de Lombards et de Gascons, allèrent former le siége de cette ville. Quatre mille hommes d'armes anglais, sous le commandement de Salisbury, et les soldats bourguignons réunis sous ses ordres, pour combattre les soldats de Charles VII, furent placés sur un pied de complète égalité : l'avant-garde fut composée de cent vingt hommes d'armes anglais et français et d'un même nombre d'archers choisis, en portions égales, dans chaque nation. Pour éviter, autant que possible, les inconvénients de la réunion de troupes de caractères si différents, on publia un réglement extrêmement sévère : la moindre infraction était punie de mort. Afin d'assurer le succès de la bataille, il fut défendu de faire aucun prisonnier avant que la victoire fût complète. Après la publication de ces réglements sévères, chaque archer se munit d'un long pieu, pointu aux deux bouts; chaque soldat se pourvut de vivres pour deux jours ; puis l'armée combinée s'avança vers les troupes de Charles VII, qui avaient occupé une éminence d'où une manœuvre

Digitized by Google

habile les délogea et les détermina à se replier derrière la rivière pour en défendre le passage. Après avoir fait, pendant trois heures, des tentatives vaines afin de se rendre maîtres du pont, sans pouvoir y parvenir, les Anglais, irrités de cette longue résistance, s'élancent avec furie, se fraient un passage vers la rive opposée et sont suivis par les Bourguignons. Cependant la garnison sort de la place, attaque, de son côté, l'armée de Charles, qui laisse, après une héroïque résistance, douze cents Ecossais morts sur le champ de bataille, un grand nombre de prisonniers de cette nation et un peu moins de Français. Les vainqueurs rentrèrent en triomphe dans la ville, traînant à leur suite les commandants français et écossais, qui tous deux, après avoir perdu chacun un œil, avaient été faits prisonniers avec Gamache, Xaintrailles et beaucoup de chevaliers moins fameux.

Cette défaite était un coup extrêmement funeste pour les armes de Charles VII, qui n'avait plus d'armée à opposer à l'audace croissante de ses ennemis et qui ne pouvait plus communiquer avec ses partisans du Nord. Le duc de Bedford osa alors pousser des partis vers la Loire, pendant que ses capitaines faisaient tomber en son pouvoir, les unes après les autres, les forteresses de Picardie et de Champagne qui méconnaissaient encore son autorité. Jean de Luxembourg dissipa les bandes des Armagnacs dans le comté de Guise; il emporta Arsu et Landrecie; les forteresses de la Thiérache et du Cambrésis succombèrent à leur tour; celles du comté de Laon ne faisaient guère plus de résistance. Le Crotoy se défendit cependant avec courage. Jacques d'Harcourt, devenu l'un des plus hardis partisans de Charles VII, après avoir été

Digitized by Google

attaché au parti des Anglais, « se tourna au Doffin, et » avec lui se tournèrent moult de gentilz-hommes de Vi- » meu, de Ponthieu et d'ailleurs. » Jacques fit une rude guerre aux Anglais et aux Bourguignons, jusqu'à ce qu'il fût assiégé dans son château du Crotoy. Ayant obtenu un armistice et promis de se rendre si, dans les trois premiers jours du mois de mars, il ne pouvait tenir sa journée entre Rue et le Crotoy, « il lessa ses gens de- » dans et s'en alla pour quérir secours devers le roy » Charles, comme il donnoit à entendre à ses gens. Mais » il fit tout le contraire, car il s'en alla voir le seigneur » de Partenay, son bel oncle, s'empara de la forteresse » de ce seigneur, le fit prisonnier de Charles; mais, at- » taqué par les gens de son oncle, il succomba. »

Au milieu des fâcheuses nouvelles qui se succédaient coup sur coup, Charles VII, tremblant de voir forcer la Loire, apprit avec joie que Jean d'Harcourt, comte d'Aumale, avait taillé en pièces, près de Gravelle, un corps de deux mille cinq cents hommes, dont quinze cents étaient restés sur place. Mais une défection infiniment redoutable suivit presque immédiatement cette victoire. Le duc de Bretagne, qui, bien que favorable au parti bourguignon, avait jusqu'alors gardé une sorte de neutralité, fut invité avec son frère Arthur, par le duc de Bourgogne, à venir à Amiens, où le duc de Bedford se trouvait. Il se forma alors entre eux une triple alliance, par laquelle ils s'engageaient à s'assister les uns les autres, pour le plus grand bien du roi Henri, leur seigneur.

Cependant les petits combats continuaient toujours : Beaumont-sur-Oise fut pris par des partisans de Charles et repris par un lieutenant du duc de Bedford; Yves du

Digitized by Google

Puys, capitaine armagnac, avec trois cents aventuriers, se rendit maître de Compiègne par escalade, et il en fut chassé quelques mois après; en Champagne, le comte de Salisbury prit d'assaut la petite ville de Sézanne, dans le comté de Vertus, et il en fit massacrer presque tous les habitants; en Normandie, un autre chef anglais vint assiéger Ivry; la place était forte et importante, et elle obtint la capitulation accoutumée : les habitants promirent de la livrer la nuit de l'Assomption si, dans la journée précédente, ils n'étaient pas secourus lorsque les Anglais viendraient tenir leur journée devant ses murs.

L'avenir de Charles VII paraissait de jour en jour plus incertain; tout semblait conspirer contre lui, sans que son parti désespérât du succès, car il faisait des efforts héroïques pour lui amener du dehors de nouveaux défenseurs. Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, après avoir soumis toute la Lombardie, voulant se conserver les compagnies aguerries qui l'avaient si bien servi, se déchargea de leur entretien en envoyant à Charles VII quinze cents hommes, sous la conduite de Valperga, Rusca et Caccière, qui battirent et firent prisonnier le maréchal de Bourgogne.

Les Ecossais, toujours fermement alliés de la France, reçurent, vers la même époque, une ambassade de Charles VII, chargée de faire les plus magnifiques promesses aux soldats qui voudraient se déclarer en sa faveur. Cinq mille hommes, sous le commandement d'Archambaud, comte de Douglas, vinrent aborder la même année à La Rochelle et causèrent une vive inquiétude au duc de Glocester, lieutenant du régent d'Angleterre. Le roi de France, en témoignage de reconnaissance, choisit ses

Digitized by Google

gardes du corps parmi les Ecossais auxiliaires; et comme il avait donné à Stuart de Darnley les seigneuries françaises d'Aubigny et de Concressaut (mars 1423), il donna à Douglas (19 avril) le magnifique duché de Touraine, qui lui avait personnellement appartenu avant son avénement à la couronne. Le duc d'Albany, le régent d'Ecosse et la noblesse écossaise jurèrent, en présence de l'ambassadeur français, de maintenir l'ancienne alliance entre les deux royaumes, et promirent, ce qui n'était pas en leur pouvoir, que leur roi, s'il redevenait libre, ratifierait leurs engagements.

Si Charles VII avait reçu de puissants renforts, le duc de Bedford en avait reçu de son côté, à l'aide desquels il pressa le siége d'Ivry. Une armée française de dix-huit mille hommes, sous les ordres du duc d'Alençon, s'approcha de la forteresse dans l'intention de la sauver; mais, désespérant du succès, elle se dirigea sur Verneuil, qu'elle surprit.

Après s'être rendu maître d'Ivry et y avoir placé une garnison suffisante, Bedford marcha à la poursuite des Français et envoya un héraut au comte de Douglas, le faisant prier de s'arrêter et qu'il serait bien aise de boire un coup avec lui: « Dis à ton maître, répondit le lieute-» nant-général, que, ne le trouvant pas en Angleterre, » je viens exprès du royaume d'Ecosse pour le rencon-» trer en France; qu'il se hâte, je l'attends! »

La plupart des chefs de l'armée française, effrayés du souvenir des funèbres journées de Poitiers, Crécy et Azincourt, ne partageaient pas l'enthousiasme des Ecossais et pensaient qu'il était plus prudent de ne laisser dans la place que deux mille hommes et de se retirer

Digitized by Google

sans accepter de bataille rangée. Mais les Ecossais, toujours jaloux d'en venir aux mains avec les Anglais, et plusieurs des seigneurs français, honteux de reculer devant l'ennemi, parlèrent avec tant de vigueur, que la bataille fut résolue. On eut cependant la prudence d'empêcher Charles VII d'y assister, ce qui, probablement, sauva la couronne.

Le général des Français rangea ses troupes en une seule ligne sous les murs de Verneuil, les mit toutes pied à terre, fit laisser les chevaux et les bagages dans la ville, et chargea seulement deux mille hommes d'armes, les uns Lombards, les autres Français, sous les ordres de La Hire et de Xaintrailles, d'aller attaquer les Anglais par derrière.

Le duc de Bedford, après avoir mis pied à terre avec tout son monde, garnit son front et ses ailes d'archers retranchés derrière leurs épieux, et plaça les chevaux et les bagages par derrière, sous la garde de deux mille archers.

Quoique l'ardeur fût extrême dans les rangs de l'armée française, le connétable ne voulait pas marcher en avant, mais attendre l'attaque, lorsque le vicomte de Narbonne, emporté par un courage inconsidéré, s'élance contre les Anglais aux cris de « Montjoie! Saint-Denis! » et entraîne toutes les troupes. Dès le premier choc, les deux armées s'abordent tellement, qu'il n'y a plus ni avant-garde, ni arrière-garde, ni réserve; toutes les troupes se mêlent, s'attaquent avec furie et se battent pendant trois heures sans qu'on puisse se dire de quel côté est la victoire. Les Anglais cèdent un moment et laissent passer les Lombards, qui se précipitent aussitôt sur le camp

Digitized by Google

des ennemis, chassent les deux mille archers placés à sa garde, croient la victoire consommée, se mettent à piller, et se saisissent des chevaux pour mettre leur butin à couvert.

Les Anglais, après avoir laissé passer les Lombards, renforcés encore par les deux mille archers qui venaient de quitter leur camp, attaquent avec une nouvelle furie, renversent les Français et en font un horrible carnage. Cinq ou six mille morts, parmi lesquels le comte de Douglas et le connétable Buchan ; un grand nombre de prisonniers de la plus haute distinction, dont plusieurs furent impitoyablement mis à mort; telles furent, pour Charles VII, les suites de la funeste journée de Verneuil, mise par plusieurs historiens sur la même ligne que les batailles de Crécy, Poitiers et Azincourt. La victoire avait coûté très cher aux Anglais : seize cents hommes étaient restés sur le champ de bataille; aussi le duc de Bedford défendit de faire des réjouissances pour une victoire qui jetait tant d'illustres familles dans le deuil.

Dès le lendemain, la garnison capitula et obtint la permission d'emmener ses chevaux et de se retirer en Berry; mais les Anglais, dont les Lombards avaient rejeté les conditions, ne voulaient pas accepter ce traité ; Bedford fut obligé d'en tuer quelques-uns de sa main pour rétablir l'ordre. Le régent rentra aussitôt à Paris, où le bruit mensonger de sa défaite avait déterminé une conspiration, qu'il réprima sévèrement au milieu même des fêtes splendides que la ville lui donna pour célébrer son entrée dans la capitale.

Cette victoire eût, incontestablement, amené la ruine de Charles VII, si deux grandes causes n'avaient suspendu

Digitized by Google

le succès de ses ennemis et ne lui eussent fourni le temps de réparer ses pertes et de se former de nouveaux alliés.

Le duc de Bedford, qui avait dignement soutenu la gloire de l'armée anglaise et déployé des talents proportionnés à la situation difficile où il se trouvait, avait rencontré, dans toutes ses mesures politiques, un contradicteur constant dans la personne du duc de Glocester, son frère. Jacqueline de Bavière, héritière du Hainaut, de la Hollande, de la Zélande et de la Frise, après avoir été mariée en premières noces à Jean, dauphin de France, avait, contre ses inclinations, épousé en secondes noces Jean, duc de Brabant; elle l'abandonna et épousa le duc de Glocester. Ce duc prit immédiatement possession du Hainaut, en vertu des droits de sa prétendue épouse (20 décembre 1424). A cette nouvelle, le duc de Bourgogne envoya des troupes au secours de Jean de Brabant, son cousin, répondit aux libelles de son adversaire par d'autres libelles, et finit par le provoquer en duel, pour la fête de Saint-Georges, en présence du duc de Bedford. Le Pape interposa son autorité pour empêcher un duel scandaleux, fit examiner la validité des deux mariages et se prononça en faveur du premier. Nous n'entrerons pas dans le détail de la lutte qui s'établit entre le duc de Glocester et celui de Hainaut; nous ne dirons pas les rigueurs de la captivité de la princesse ni la manière dont elle s'échappa des mains du duc de Bourgogne et parvint à rejoindre son époux, tout cela est étranger à notre sujet.

Cette querelle fut un grand bonheur pour Charles VII, parce que le duc de Bourgogne retira ses troupes et les

Digitized by Google

porta en Hainaut. Bedford, réduit à ses propres forces, se trouva dans l'impuissance de profiter de la célèbre victoire remportée à Verneuil; pendant trois ans l'Angleterre laissa languir la guerre en France; les opérations militaires se bornèrent, des deux côtés, à des escarmouches et à de petits siéges bien désastreux pour les malheureux habitants des villes emportées.

Si les semences de division jetées entre le duc de Bourgogne et les Anglais commencèrent à affaiblir les forces anglaises, la rivalité entre les deux nations causa des pertes bien plus considérables aux étrangers. Les Anglais affectaient une hauteur insultante à l'égard des Français; ils occupaient tous les postes de confiance, et leurs officiers avaient le commandement des principales places. Choqués du rôle secondaire qu'on leur faisait jouer, la plupart des grands seigneurs commencèrent à regretter le gouvernement exclusivement français.

Ces mécontentements firent concevoir l'espérance d'une réconciliation entre Charles VII et les principaux seigneurs, qui jusqu'alors lui avaient été hostiles, ce qui devait, incontestablement, ramener une restauration. C'est ce qui détermina une révolution de cour dans le petit palais royal de Charles VII. Yolande, belle-mère du roi, convaincue que, pour soumettre la France à son gendre, il fallait avant tout le réconcilier avec les ducs de Bourgogne et de Bretagne; persuadée en outre que cette réconciliation ne s'effectuerait jamais tant que Tanneguy Duchâtel et Louvet, regardés comme les assassins du duc de Bourgogne sur le pont de Montereau, resteraient à la cour, travailla à l'éloignement de ces hommes éminemment capables, qui, non contents de se donner

Digitized by Google

tout entiers avec fidélité, avaient encore la générosité de se montrer prêts à se sacrifier, à quitter la cour et à servir le roi dans quelque province obscure, pourvu que le plus grand bien de la monarchie pût en résulter. Noble dévouement, qu'on ne peut assez louer, puisqu'il portait l'affection et l'amour du devoir jusqu'à l'héroïsme. Le duc de Savoie agit auprès du duc de Bourgogne et fit de grands efforts, sans succès dans ce moment, pour le ramener, pendant que Yolande faisait de fréquents voyages en Bretagne pour détacher le duc de l'Angleterre et le rattacher aux intérêts véritablement français.

Ce fut dans l'une de ces courses qu'elle engagea le frère du duc de Bretagne, Arthur de Richemont, à prendre le parti du roi légitime.

Charles VII fit offrir l'épée de connétable au comte de Richemont, qui consentit à l'accepter à condition que les assassins du duc de Bourgogne, au pont de Montereau, seraient éloignés de la cour. Le roi promit que Tanneguy serait fait sénéchal de Beaucaire et se retirerait dans son gouvernement, que Louvet retournerait à son parlement de Provence, que les autres sortiraient du royaume.

Après avoir exigé du roi ce sacrifice vraiment héroïque, Richemont alla en Bretagne, pour réunir une armée, afin de combattre les ennemis de la France. Plus Charles VII sentait approcher le moment de se séparer de ceux qui avaient partagé ses disgrâces et ses malheurs, plus il voulait le retarder, et lorsqu'il savait que le connétable s'avançait vers une ville pour le rencontrer, il se hâtait de fuir dans une autre, espérant ainsi échapper à ses sévères prescriptions. C'est ainsi qu'il se retira tour à tour à Poitiers, à Tours et à Bourges. Tanneguy et Louvet,

Digitized by Google

malgré les vives sollicitations du roi pour les retenir encore, sentant l'absolue nécessité de se séparer de lui, se retirèrent dans leurs gouvernements.

Charles VII était l'un de ces hommes dont le cœur tendre et aimant a besoin de se reposer dans le cœur d'un autre. Les hommes de ce caractère pensent et agissent moins par eux-mêmes que par leurs confidents. Dans l'espoir de gouverner le roi à son gré, Richemont jeta les yeux sur le sire de Giac, et en fit le confident du roi, sans même songer qu'il était le fils de celle que la voix publique accusait d'avoir trahi le duc de Bourgogne à Montereau.

Le nouveau connétable était un homme d'une grande fermeté, d'un caractère si absolu, que tout devait plier sous son empire, d'un tel mépris pour les plaisirs et les frivolités de la jeunesse, que, lorsqu'il rencontrait sur son chemin les jeux et les fêtes du jeune roi, il ne manquait point de les qualifier avec toute la rudesse d'un vieux soldat. Le connétable, s'étant imposé la grande et noble mission de remettre la France entière sous la domination de son souverain, se chargea du fardeau de l'Etat tout entier, de la direction du conseil et de la conduite de la guerre. Dans le dessein de séparer de plus en plus le duc de Bourgogne du parti anglais et de le rapprocher de Charles VII, il ménagea une entrevue entre le roi et l'une des filles de l'infortunée victime du pont de Montereau. Charles témoigna tant d'affection à cette illustre dame, lui montra un regret si sincère de la perte de Jean-sans-Peur, que les préventions qui avaient auparavant alarmé son esprit commencèrent à se dissiper.

Tout en travaillant à une réconciliation si vivement

Digitized by Google

désirée par tous les bons Français, le connétable ne négligeait point les opérations militaires; il réunissait une petite armée, et, se confiant à Giac pour le soin de lui faire passer les vivres et l'argent dont il avait besoin, il tenta la conquête des places qui étaient au pouvoir des ennemis, s'empara de Pontorson, et alla mettre le siége devant Saint-James-de-Beuvron. Le siége était à peine commencé, que l'argent et les vivres manquèrent, et Richemont, après avoir donné sans succès un vigoureux assaut, se vit obligé, la rougeur sur le front, la colère dans le cœur, de lever le siége.

Ce qui excita le plus le mécontentement du connétable, c'est que le roi avait accordé des secours considérables à Dunois et à La Hire, qui battirent Warwick, occupé alors au siége de Montargis, lui tuèrent 300 hommes et le contraignirent à se retirer à Château-Landon.

Cette brillante victoire, qui avait bien une autre importance que toutes celles du connétable, excita son ressentiment. Outré de l'affront qu'il avait reçu devant Saint-James-de-Beuvron, il attribua son peu de succès à la mauvaise administration du gouvernement, parla en maître au roi, demanda une réforme complète dans la gestion des affaires. Il avait fait révoquer les donations antérieures, et avec une telle rigueur, que beaucoup d'antiques détenteurs soit religieux, soit civils, qui se croyaient propriétaires incommutables, furent inquiétés. De là, des murmures devant lesquels le roi avait un peu fléchi; le connétable parla avec la plus grande sévérité, et exigea la complète exécution des mesures adoptées primitivement.

Richemont dénonça au roi les abus de pouvoir, le fâ-

Digitized by Google

cheux abandon des affaires de l'État par Giac, et comme le roi soutenait ce favori, il le fit assassiner. Charles VII murmura un peu, bouda même, finit par se consoler et prit pour ministre Le Camus de Beaulieu, qui valait moins que le précédent. Richemont, irrité de la conduite de cet homme, ordonna à deux sicaires de le tuer sous les murs du palais du roi. Au moment de l'exécution, le connétable conduisit le monarque auprès de la fenêtre et lui montra comment il faisait justice de ses indignes favoris. Richemont présenta alors La Trémouille comme un homme capable d'occuper les premiers postes : « Mon » cousin, lui dit Charles, souvenez-vous que vous me » le baillez ; je ne réponds pas de lui. »

La Trémouille, nouveau favori du roi, quoique placé auprès du monarque par le connétable pour l'asservir à ses volontés, voulut inaugurer une autre politique et placer Charles VII au-dessus de tous les partis, afin, peut-être, de le conduire mieux à son gré. Il agit aussi habilement pour tenir Richemont éloigné des conseils, en l'occupant presque constamment d'entreprises militaires.

Après avoir fait quelques expéditions et contraint les Anglais à lever le siége de la Gravelle, le connétable revint à Châtellerault, où se trouvait le roi, et se vit fermer l'entrée de la demeure royale par La Trémouille et les autres courtisans. Poussé par une pareille injure aux projets les plus extravagants, il ne parla de rien moins que d'attaquer un roi assez faible pour se laisser dominer par ses conseillers et céder absolument à leur volonté. Ce qui prouve, en effet, l'extrême facilité du roi, c'est que, par une ordonnance rendue à Poitiers au mois

Digitized by Google

de juin 1427, il établit son barbier chef suprême de tous les gens de son métier, avec droit de donner ou de refuser, à son gré, dans tout le royaume l'autorisation d'exercer sa profession, de juger, par ses inspecteurs ou agents, de l'habileté des barbiers dans leur art et dans la chirurgie, qu'ils exerçaient, de veiller sur leurs mœurs et sur leur fidélité à suivre les réglements de police (1).

Une autre ordonnance du 25 décembre 1427 avait pour but de régulariser un crédit de 150,000 livres, accordé par les États du Languedoc, pour suivre la guerre, aide que le comte de Foix avait encore augmentée de sa propre autorité d'une somme de 22,000 livres. Le roi, sur les réclamations des États du Languedoc, et peut-être aussi pour montrer au comte de Foix qu'il n'était pas souverain absolu dans son gouvernement, abolit cette augmentation.

Le roi, très humilié du rôle subalterne que lui imposait un sujet impérieux, se détermina à disgracier le seul homme qui pût le soutenir, le fameux connétable de Richemont. Non content de lui ôter toutes ses pensions, il défendit en outre à tous les commandants des places fortes de le recevoir dans leurs forteresses. Pour comble de malheur, et pour ajouter encore à la déplorable situation du royaume, il y eut alors une tentative de guerre civile. Le duc de Bourbon et le comte de La Marche, alliés du connétable, aussi irrités que lui, s'emparèrent de Bourges, et contraignirent le roi à se rendre dans cette ville pour y conclure la paix. Le roi

(1) *Ordonn. de France*, t. XIII, p. 128.

Digitized by Google

ne voulut pas comprendre dans ce traité le connétable, qui se renferma dans la ville de Parthenay.

Telles étaient la situation de Charles VII et la direction donnée aux affaires, lorsque commença la grande guerre d'où devait dépendre le salut ou la ruine de la France.

Le duc de Bedford avait été obligé de passer le détroit pour terminer pacifiquement un démêlé élevé entre le duc de Glocester, son lieutenant dans la régence d'Angleterre, et plusieurs grands seigneurs anglais; il dirigeait de Londres les affaires de France, et paraissait n'être pas disposé à repasser de si tôt sur le continent, lorsque la lutte de Glocester contre le comte de Hainaut lui fit craindre que le duc de Bourgogne ne se séparât de l'Angleterre pour s'allier à Charles VII : il repassa en France, employa tous ses efforts pour concilier tous les partis, et travailla à se rattacher plus fortement le duc de Bretagne, dont la conduite lui paraissait douteuse : il savait que la crainte, plutôt que son inclination, avait jadis porté ce duc à embrasser le parti de l'Angleterre.

Aussitôt que le duc de Bretagne avait vu, entre l'Angleterre et la Bourgogne, des brandons de discorde, il avait écouté les conseils du comte de Richemont son frère, avait rappelé ses troupes des armées alliées et avait permis de lever, dans ses domaines, des hommes pour le service de Charles VII; enfin, il avait promis de se déclarer ouvertement l'ennemi des Anglais aussitôt qu'on serait parvenu à détacher le duc de Bourgogne du parti de Henri VI. Instruit de ces dispositions, Bedford, à peine rentré en France, dirigea ses forces sur la Bretagne, porta le fer et la flamme jusqu'aux portes de

Digitized by Google

Rennes, défit les Bretons en plusieurs rencontres, et força le duc à solliciter une réconciliation. Par un acte revêtu de son sceau, de celui de ses fils, des barons, des prélats et communes de son duché, il reconnut Henri VI pour son souverain, signa le traité de Troyes, formalité regardée comme essentielle par les Anglais et qu'il avait toujours éludée, jura obéissance au régent et promit de n'appartenir jamais à aucun autre qu'au roi d'Angleterre.

Cinq ans s'étaient déjà écoulés depuis la mort du dernier roi d'Angleterre ; si Henri VI n'avait rien ajouté à ses conquêtes, du moins n'avait-il éprouvé aucune perte considérable. Persuadé que le moment d'agir était enfin arrivé, et qu'il fallait en finir avec ce roitelet de Charles VII, Bedford demanda, sans détour, qu'on lui remît, pour contribuer aux frais de la guerre, la possession de tous les biens, rentes et héritages qui avaient été donnés aux églises depuis quarante ans, demande qui excita non-seulement dans le clergé, mais encore dans la puissante corporation de l'Université, une telle répulsion, que le régent se vit obligé de renoncer à ses projets sur ce point.

Ce refus n'arrêta pas le régent ; il donna l'ordre au comte de Salisbury, qui remplaçait le comte de Warwick dans le commandement de l'armée, de commencer la guerre et de la pousser avec vigueur. Salisbury soumit rapidement Château-Neuf, Rambouillet, Bétancourt, Rochefort, Nogent-le-Roi, laissant commettre partout les plus grands excès, et se porta enfin sur Orléans, place extrêmement importante sur la Loire, qui donnait un passage facile pour entamer désormais les provinces du Midi.

Digitized by Google

Après avoir passé la Loire à Beaugency, avoir brûlé et saccagé Cléry, les Anglais vinrent se présenter devant Orléans, du côté de la Sologne, le 12 octobre 1428.

Quoiqu'on s'attendît depuis quelque temps au siége de cette ville, les préparatifs de défense que l'on y avait faits n'étaient cependant pas aussi considérables qu'il l'aurait fallu. Si la garnison avait reçu des secours abondants de munitions et de provisions, si une foule de héros, le bâtard d'Orléans, La Hire, Xaintrailles, Guittery, Villars, Giresmes, Dorval, Thouars, Chabannes, Boussac, Lafayette, Gravelle, inspiraient à la petite garnison un courage héroïque, et aux habitants la volonté de s'ensevelir sous les ruines de leur ville, il y avait cependant, même dans le parti français, des causes de division qui semblaient annoncer la chute de cette place. Au lieu de réunir un corps de troupes vaillantes, d'accepter les services du connétable qui, fatigué de rester à Parthenay dans une honteuse oisiveté pendant que sa patrie était en si grand danger, avait demandé à reprendre les armes, le roi s'amusait à préparer des fêtes et entendait de la bouche de La Hire ce mot spirituel, qui peint toute une situation : « Je pense, sire, qu'on ne peut perdre son » royaume plus gaîment. »

Après avoir établi son quartier général sur la rive gauche de la Loire et l'avoir fortifié dans les ruines d'un couvent, le comte de Salisbury ordonna de tenter l'assaut contre les Tourelles, château fort qui défendait l'entrée du pont ; mais une perte de trois cents hommes d'armes lui fit sonner la retraite. Il entreprit des travaux de mines, et les conduisit avec tant d'activité, que le boulevard, soutenu seulement par quelques piliers de

Digitized by Google

bois, étant sur le point de s'écrouler, fut abandonné par les assiégés, qui brisèrent deux arches du pont et élevèrent à l'autre extrémité une nouvelle forteresse. Comme le général anglais se tenait à l'une des fenêtres du fort des Tourelles, un coup de feu partit; il vit l'étincelle; chercha à reculer; mais la balle rompit l'espagnolette, et le fer lui déchira tellement le visage, qu'il en mourut la semaine suivante (3 novembre). Le commandement des troupes de siége fut alors confié au comte de Suffolk, qui, ayant reçu de nombreux renforts et reconnaissant l'impossibilité d'emporter la place d'assaut, changea le siége en blocus, établit de distance en distance des camps fortifiés appelés bastilles, pour empêcher d'entrer dans la ville, d'en sortir et d'y introduire des vivres. Mais ces bastilles étaient construites à une si grande distance l'une de l'autre, que souvent on faisait entrer des hommes et des vivres dans la place à la faveur des ténèbres de la nuit. Le roi s'avança jusqu'à Chinon pour surveiller de plus près les travaux du siége. Outre les trois mille cinq cents hommes qui défendaient la place, Charles VII avait encore réuni un corps de trois mille soldats, faible ressource contre l'armée assiégeante, forte de plus de vingt-quatre mille hommes.

Le blocus avait continué, pendant l'hiver, sans événements bien remarquables, lorsque, vers les premiers jours du mois de février, un convoi de vivres et de munitions se mit en route pour le camp des Anglais, avec une escorte de quinze cents hommes. Le comte de Clermont, informé de ce départ, en donna avis à la garnison d'Orléans et l'engagea à se joindre à lui pour couper au convoi la route de Paris. Ce coup aurait pu réussir si les

Digitized by Google

mesures avaient été mieux concertées; mais la garnison d'Orléans, étant arrivée avant le corps de troupes du comte de Clermont, suspendit sa marche en face des ennemis, qui se disposèrent à soutenir l'attaque la plus vigoureuse. Après avoir formé sur leurs derrières une ligne avec leurs chariots, les Anglais retranchèrent leur front et leurs deux ailes avec ces redoutables pieux effilés des deux bouts, qu'ils portaient toujours avec eux, et ne laissèrent que deux ouvertures étroites à chacune desquelles fut placé un corps d'arbalétriers de Paris et d'archers anglais bien déterminés.

Il était minuit, et l'attaque des Français fut encore suspendue pendant deux heures par les discussions qui s'étaient élevées entre les chefs. Sir John Stuart, qui commandait le petit nombre d'Ecossais restés au service du roi de France, soutint avec chaleur que les hommes d'armes devaient mettre pied à terre; le comte de Clermont voulait, au contraire, combattre à cheval : il fallut, pour terminer ce fâcheux débat, permettre à chaque corps de combattre à pied ou à cheval, selon qu'il le jugerait plus convenable. Les couleuvrines commencèrent l'attaque, firent de larges ouvertures aux remparts de chariots et les eussent totalement détruits, si les Ecossais, toujours trop ardents contre les Anglais, ne se fussent précipités en avant et n'eussent voulu forcer l'entrée des retranchements avant même que le comte de Clermont fût à portée de les secourir; ils vinrent tomber sous les traits serrés des archers anglais, tandis que les Gascons, restés à cheval, s'élançaient contre les arbalétriers parisiens et se voyaient également repoussés. La plus grande confusion se mit alors dans l'armée française, confusion

Digitized by Google

qui augmenta encore lorsque les Anglais firent une sortie vigoureuse, tuèrent Jean Stuart, connétable des Ecossais, et Guillaume, son frère, avec beaucoup de leurs hommes d'armes, les sires de Rochechouart, Guillaume d'Albret, de Chabot et plusieurs autres illustres chevaliers. Le bâtard d'Orléans, grièvement blessé, put à peine être tiré de la mêlée.

Quoique l'avant-garde, la plus petite partie de l'armée française, eût été repoussée et horriblement mutilée, tout était loin pourtant d'être perdu : il restait le corps de bataille, commandé par le comte de Clermont, qui arrivait au moment d'un horrible désastre, qu'il pouvait réparer; mais soit qu'il fût effrayé des pertes de son avant-garde, soit qu'il fût offensé de ce que ses ordres n'avaient pas été fidèlement exécutés, il reprit la route d'Orléans et porta la désolation dans une ville dont le courage avait besoin d'être relevé. Il crut le soutenir en lui promettant des secours en vivres et en munitions qui n'arrivèrent même pas.

Cette bataille de Rouvray, connue sous le nom de *Journée des harengs,* parce que le convoi se composait principalement de poissons salés pour nourrir l'armée pendant le Carême, ajouta à la honte que les fatales journées de Crécy, Poitiers et Azincourt avaient attachée au nom français. Une armée de huit mille hommes s'être fait battre par quinze cents Anglais, c'était bien donner à penser que les Français ne pourraient jamais lutter contre les Anglais, et qu'il ne restait plus d'autre ressource au roi que de se retirer dans ses provinces du Midi. Cette dangereuse question fut, en effet, agitée au conseil, où elle rencontra de nombreux partisans et fut enfin repoussée.

Digitized by Google

Cependant les Anglais reprenaient les travaux du siége avec une nouvelle activité, et, pour empêcher de pénétrer désormais dans la ville ou d'en sortir, ils tiraient des lignes d'une bastille à l'autre. Les assiégés, se voyant entièrement investis, proposèrent, avec la permission de Charles, de remettre la ville entre les mains du duc de Bourgogne, qui l'occuperait comme neutre durant la guerre, au nom du duc d'Orléans, captif en Angleterre, qui lui-même venait de reconnaître Henri VI. Le régent repoussa cette proposition. « Il était fort juste, disait-il, » qu'une place conquise par le sang anglais fût la récom- » pense de la valeur anglaise, et *il n'entendait pas battre* » *les buissons pour qu'un autre prît les oisillons.* » Le duc de Bourgogne feignit d'acquiescer avec plaisir à cette décision; mais ce refus demeura comme une insulte dans son cœur, et il ne l'oublia pas dans les occasions qui suivirent. Tout annonçait donc la chute d'Orléans; on regardait déjà cette ville comme la proie des Anglais, lorsque son salut arriva d'un lieu qu'aucun des assiégés ne connaissait peut-être, et que les assiégeants n'avaient probablement jamais entendu nommer.

Il y a une chose bien digne de remarque : c'est que, dans tous les grands mouvements populaires, à la veille des révolutions, il se trouve toujours dans certaines âmes une sorte d'illumination merveilleuse, une science inconnue au reste des hommes, qui aperçoit ou croit apercevoir ce qui doit arriver. Et, chose étrange! les faits viennent presque toujours confirmer ces prévisions. Quelle est la cause de cette vue extraordinaire? Est-ce une illumination surnaturelle? N'est-ce qu'une exaltation fébrile, un pressentiment indéfinissable qui se réalise? Bien souvent, sans doute, ces prévisions sont une vue de l'intelligence

Digitized by Google

naturelle, et il ne faut pas, sans une cause grave, supposer une intervention directe de la Divinité ; mais il y a aussi, en quelques circonstances, une action surnaturelle incontestable, et sans vouloir imposer notre sentiment au lecteur, nous croyons qu'il y eut ici intervention miraculeuse de la Providence divine.

A l'époque où nous sommes arrivés, le don de prophétie sembla se répandre sur plusieurs personnes qui, malgré la puissance croissante des Anglais et l'attente générale de l'anéantissement du parti de Charles VII, prétendaient entrevoir dans l'avenir la chute prochaine de la puissance anglaise en France.

L'esprit religieux, qui paraissait vouloir renouveler la France, se manifesta surtout d'une manière étonnante dans une jeune fille destinée à sauver notre patrie. Tout doit intéresser dans une telle héroïne : sa naissance, ses premières habitudes, ses inspirations, le milieu dans lequel elle vivait. Ce n'est qu'en étudiant ainsi ce qui la concerne qu'il est possible de la juger.

Dans un petit village situé sur la rive gauche de la Meuse, sur les frontières de la Champagne, de la Bourgogne et de la Lorraine, naquit, en 1409, une jeune fille dont rien n'annonçait les hautes destinées.

Jeanne d'Arc (1) montra, dès la plus tendre enfance, une bonté et une piété toutes particulières ; elle avait un caractère doux et compatissant, simple et sans défiance, quoique d'un esprit prudent et éclairé ; modeste dans ses

(1) Quelques auteurs écrivent *Darc;* mais cette orthographe, plus démocratique peut-être, n'a pas de fondement réel, comme on peut s'en assurer en compulsant les vieux manuscrits.

Digitized by Google

paroles et ses actions, laborieuse, humble, éloignée de la colère et de l'impatience, timide et en même temps inébranlable dans l'accomplissement de ses devoirs.

Elle manifesta de bonne heure son adhésion à un parti politique qu'elle regardait comme le seul légitime. Lorsque la lutte des Bourguignons et des Armagnacs commença à diviser la France, ces deux partis comptèrent de nombreux adhérents sur les bords de la Meuse : des villages entiers se déclaraient pour une cause qui était combattue par d'autres villages du voisinage, ce qui amenait souvent des luttes déplorables. Domremy, village qui tenait à la Champagne, quoiqu'il fût du diocèse de Toul, avait embrassé le parti des Armagnacs avec une ardeur qui allait jusqu'au dévouement le plus absolu; on ne comptait dans le bourg de Domremy qu'un seul partisan des Bourguignons, qui fut souvent l'objet des attaques des autres habitants. Jeanne avoua qu'elle l'avait haï d'une haine toute spéciale.

Au milieu de ce mouvement continuel, de cette vive agitation, de cette fiévreuse ardeur politique, Jeanne se sentit tout à coup appelée à sauver la France. Après avoir longtemps résisté à une sorte d'entraînement intérieur, elle s'en ouvrit à l'un de ses oncles, qui céda aux obsessions de sa nièce, se rendit auprès du commandant de Vaucouleurs, et en reçut pour réponse de la corriger sévèrement.

Malgré cela, Jeanne persévéra dans son sentiment, et pensant être plus éloquente que son oncle, elle voulut elle-même se présenter à Baudricourt, qui réunit quelques officiers curieux de voir une visionnaire, et la reçut, ayant soin toutefois de se confondre au milieu de la

Digitized by Google

foule. Jeanne se présenta avec confiance, se dirigea vers le commandant et lui adressa ce discours : « Capitaine » messire, sachez que, depuis aucuns temps,ençà m'a » fait plusieurs fois à savoir et commandé que j'allasse » devant le gentil Dauphin, qui doit être et est vrai roi » de France, et qu'il me baillât des gens d'armes, et que » je lèverois le siége d'Orléans et le mènerois sacrer à » Reims. »

Repoussé par le commandant, Jeanne attira l'attention d'un gentilhomme très estimé, nommé de Metz; elle lui exposa tout ce qu'elle ressentait, et dit : « Bien que j'ai- » masse beaucoup mieux filer ma quenouille à la maison, » auprès de ma pauvre mère, de pareilles choses n'étant » pas mon fait; mais il faut que je parte et que j'accom- » plisse ma mission, parce que mon Seigneur le veut. — » Et qui est votre Seigneur, demanda le chevalier? — » C'est Dieu, répliqua-t-elle. »

Persuadé par ces paroles dites avec autant de simplicité que de conviction, de Metz prit la main de Jeanne dans la sienne, et lui jura, par sa foi, de la conduire au roi sous la garde de Dieu.

Dans les plus grands malheurs, un mot fait quelquefois renaître l'espérance; au milieu du naufrage, une planche légère flottant sur les eaux écumeuses est pour le navigateur une ancre de salut : il semble que Jeanne d'Arc dût être reçue à bras ouverts par un roi qui délibérait s'il ne se retirerait pas en pays étranger. Et cependant, au milieu de la plus vive anxiété, ou plutôt d'une insouciance moqueuse, la cour de Chinon, retenue par un faux sentiment de respect humain, délibéra s'il était de la dignité royale de recevoir une prophétesse.

Digitized by Google

Après avoir entendu les compagnons de l'héroïne, le roi, sur l'avis de son conseil, ordonna de faire interroger Jeanne d'Arc plusieurs fois par des docteurs en théologie, et de prendre dans son pays des informations sur sa vie, ses mœurs, ses habitudes. Cependant la réputation de Jeanne grandissait; on s'échappait même d'Orléans pour voir celle qu'on regardait comme l'ange tutélaire de cette ville. Le roi céda enfin, et voulut que la réception fût elle-même une épreuve.

Un soir, Jeanne fut introduite dans une vaste salle éclairée de cinquante flambeaux, où se trouvaient plus de trois cents chevaliers, au milieu desquels le roi, habillé comme l'un de ses simples officiers, se trouvait perdu, pensant ne pas être reconnu par celle qu'on nommait une visionnaire. Jeanne d'Arc, calme et sans se déconcerter, s'avance au milieu de toute cette pompe, fend la multitude, va droit au roi, le salue humblement, se jette à terre devant lui, suivant l'usage, et, embrassant ses genoux, lui dit : « Gentil Dauphin, le Roi du ciel m'a » envoyée pour vous secourir : s'il vous plaît me donner » gens de guerre, par grâce divine et force d'armes je » ferai lever le siége d'Orléans, et vous mènerai sacrer à » Reims malgré tous vos ennemis. »

Jeanne prit ensuite le roi à part et lui découvrit un secret qui n'était connu que de lui seul. Quel était ce secret? C'est une chose fort problématique; nous ne nous arrêterons pas à rapporter les conjectures faites sur ce point.

Quoique toutes les circonstances qui avaient précédé et accompagné la mission de Jeanne d'Arc ne fussent pas des preuves incontestables de la divinité de sa mission,

Digitized by Google

il y avait dans leur réunion je ne sais quoi de saisissant, capable de subjuguer les plus incrédules. Cependant il y avait encore des hommes qui, n'ajoutant aucune foi à ses promesses, demandaient qu'elle fût soumise à de nouvelles épreuves, et, conformément à leur désir, elle fut envoyée à Poitiers pour y être interrogée par des docteurs de l'université.

Après mûr examen, l'évêque de Castres, confesseur du roi, déclara qu'il la croyait envoyée de Dieu. Enfin les savants examinateurs formulèrent leurs avis en disant, suivant le rapport du chevalier d'Aulon : « Qu'ils » ne véoient, sçavoient, ne congnoissoient, en icelle Pu- » celle, aucune chose, fors seulement ce qui peut être en » une bonne chrétienne et vraie catholique, et que pour » telle la tenoient et étoit leur opinion que étoit une très » bonne personne. »

Vaincu enfin, Charles VII consentit à donner un beau palefroi à la Pucelle; et, par son ordre, on fit des fouilles près de l'autel de Sainte-Catherine-de-Fierbois, où suivant la prédiction de Jeanne, l'on trouva une épée absolument semblable à la description qu'elle en avait donnée. Les prêtres enlevèrent facilement la rouille dont elle était couverte; on y fit un riche fourreau de velours rouge, semé de fleurs de lis, recouvert d'une enveloppe de drap d'or, que les bourgeois de Tours offrirent à la Pucelle comme témoignage de leur haute sympathie. Jeanne se contenta d'un fourreau de cuir, moins brillant, mais plus fort et plus solide, qu'elle portait habituellement dans les combats.

Tous les doutes étaient réduits au silence; un rayon d'espoir perça les nuages qui, depuis si longtemps, en-

Digitized by Google

veloppaient le trône de France, et l'on consentit à croire une vérité où le merveilleux se mêlait à l'intérêt.

Si les révélations de la jeune paysanne étonnèrent la plupart des guerriers, ils durent être bien plus surpris quand cette fille sans éducation, sans instruction, une humble bergère, monta et conduisit un cheval avec toute l'adresse du plus habile cavalier. Placée sur un superbe palefroi, armée de pied en cap comme un chevalier, elle s'avança au milieu d'une multitude immense, qui faisait retentir le ciel de ses acclamations. On voyait devant elle un étendard sur lequel étaient gravés ces mots : *Jhesus-Maria!* avec l'image du Tout-Puissant sous la figure d'un yénérable vieillard, portant dans une main le globe terrestre, et placé au milieu d'une couronne de lis. Tout cet appareil émut profondément la multitude, et l'air retentit au loin des cris de joie ; chacun s'empressait autour d'elle et voulait marcher sous ses ordres, sûr de rencontrer la victoire.

Cependant la nouvelle se répandit dans l'armée anglaise, occupée au siége d'Orléans, qu'un envoyé céleste avait été donné au dauphin Charles pour le sauver et chasser les assiégeants; et la renommée grandit encore le merveilleux, ce qui frappa vivement les esprits les plus incrédules. On se demandait qui serait assez courageux, ou plutôt qui serait assez téméraire, sinon sacrilége, pour combattre contre un champion céleste, revêtu, il est vrai, d'un corps de femme, afin de rendre son triomphe plus merveilleux. Quand les officiers jetaient des doutes sur la mission céleste de Jeanne d'Arc, le soldat répondait en citant les miracles; et si on lui répondait qu'elle avait pour soutien un démon, plus effrayé encore

Digitized by Google

le soldat disait qu'il consentait à se battre contre des humains, et non contre l'esprit de ténèbres.

Cependant Orléans était livré à la faim et faisait savoir à Charles que, sans un prompt secours, sans l'introduction de vivres, la défense était impossible. Et en effet, soixante bastilles, élevées comme une enceinte autour de la place, empêchaient qu'on y introduisît des vivres. On prépara à Blois un convoi qui fut escorté de sept mille hommes, ayant à sa tête la Pucelle. Cette femme forte et illustre commença son commandement militaire par faire observer la discipline la plus rigoureuse; elle chassa de l'armée les femmes de mauvaise vie, et excita dans tous les esprits cette forte confiance en Dieu qui espère la victoire parce qu'elle est prête à faire tous les sacrifices pour l'obtenir. Comme elle ne voulait point répandre inutilement le sang, ni avoir la conscience chargée de celui qui pourrait être répandu, elle écrivit au comte de Suffolk pour lui commander, au nom du Tout-Puissant, de se retirer de dessous les murs d'Orléans.

Le capitaine anglais, instruit de la prochaine arrivée d'un convoi de vivres pour Orléans, avait disposé un corps de troupes à travers la Beauce pour l'intercepter. Jeanne voulait absolument attaquer ce détachement, mais le général français que le roi lui avait donné pour l'accompagner et lui servir de guide, écoutant plutôt les conseils de la prudence que les pressantes sollicitations de la jeune inspirée, ordonna d'embarquer le blé sur des bateaux qui remonteraient la Loire, tandis qu'il les protégerait sur les côtés. La Pucelle, précédée de sa mystérieuse bannière, conduisait l'avant-garde. Cette route

Digitized by Google

présenta des difficultés qu'on n'avait pas prévues : les eaux étaient trop basses en certains lieux, et le vent était contraire. Ces obstacles, comme l'avait prédit l'héroïne, furent vaincus, et le convoi parvint heureusement au milieu d'une ville affamée, sans avoir même reçu un boulet. Il est vrai que l'attention des assiégeants avait été détournée par trois sorties, effectuées sur des points différents, et dans l'une desquelles les assiégés furent assez heureux pour enlever un drapeau aux Anglais.

Vers huit heures du soir, à la lueur des flambeaux, au milieu des acclamations de la multitude, Jeanne d'Arc, montée sur un cheval blanc, précédée de sa bannière, ayant le comte de Dunois à ses côtés, fit son entrée solennelle dans Orléans. Les habitants, dit un bourgeois de cette ville, dans une relation du siége, « faisoient telle » joie comme s'ils vissent Dieu descendre parmi eux. »

La joie et l'espérance avaient enfin pris la place de la crainte et du désespoir : des vivres en abondance dans la cité, une héroïne à la tête de nouveaux défenseurs, rassuraient les assiégés.

Cinq jours après l'entrée de la Pucelle dans Orléans, on apprit qu'un nouveau convoi, accompagné d'une nombreuse troupe de guerriers d'élite, s'avançait vers la place. Jeanne et le bâtard d'Orléans sortirent de la ville à la tête d'une troupe brillante, passèrent devant les ennemis sans être attaqués, et rentrèrent bientôt après en triomphe, sans que personne osât interrompre leur marche.

Rien de semblable ne s'était encore vu depuis le commencement du long siége qui tenait les Français renfermés dans Orléans. Les Anglais, autrefois si audacieux,

Digitized by Google

enchaînés par une terreur superstitieuse, ou persuadés que Dieu combattait contre eux, demeuraient immobiles en face de leurs ennemis. La Pucelle demande alors une attaque, veut qu'on arrête le chef anglais Falstoff, qui s'avançait vers les bastilles anglaises avec un renfort d'hommes et de provisions; elle dit à Dunois d'un ton menaçant : « Bastard! bastard! au nom de Dieu, je te » commande que tantôt que tu sauras la venue dudit » Falstoff, tu me le fasses savoir; car, s'il passe sans que » je le sache, je te promets que je te ferai ôter la tête. »

Le bâtard fut obligé de prendre les armes plus tôt qu'il ne l'avait pensé; car, ce matin même, une troupe de soldats fanatisés, sans prévenir ni Dunois ni la Pucelle, avait couru aux armes pour attaquer les retranchements ennemis. Après avoir poussé les Anglais avec vigueur, es Français furent eux-mêmes repoussés; le sang de nos soldats coula. Tout à coup la Pucelle, qui s'était jetée sur un lit pour prendre un peu de repos, éclairée d'une lumière surhumaine et saisie d'une ardeur martiale que rien ne peut arrêter, s'écrie : « Au nom de Dieu, où sont ceux » qui me doivent armer? Le sang de nos gens coule par » terre! Eh! mon Dieu! c'est mal fait; pourquoi ne m'a- » t-on pas éveillée plus tôt? » Jeanne, armée de pied en cap, saute à cheval, reçoit sa bannière par une fenêtre, s'élance de la course la plus rapide, arrête les Français en déroute, se met à leur tête et donne le signal d'un assaut terrible. Cependant Talbot accourt des autres bastilles, mais il est arrêté par le maréchal de Boussac et le baron de Coulonges. Après trois heures de combat, la Pucelle se rend maîtresse des retranchements, et ordonne de tuer sans miséricorde ceux qui refusent de se rendre.

Digitized by Google

Cent quatorze Anglais restèrent sur place; quarante furent faits prisonniers, et deux cents parvinrent à prendre la fuite. Un certain nombre s'étaient réfugiés dans l'église Saint-Paul et avaient même revêtu les ornements des prêtres pour se déguiser. Jeanne, par respect pour le lieu saint, défendit de les tuer et prescrivit de les traiter avec autant d'humanité que s'ils eussent été des ministres des autels; elle commanda de mettre le feu aux retranchements dont elle venait de se rendre maîtresse et ordonna de les raser au niveau du sol.

Le lendemain, jour de l'Ascension, fut consacré au repos et à la prière pour se disposer à un assaut plus terrible. Pour se rendre le Ciel propice, Jeanne fit publier une ordonnance dans laquelle il était dit « qu'aucun ne fût si hardi, le lendemain, de sortir de la ville et d'aller à l'attaque des bastilles, s'il n'avait d'abord été à confesse, et que les hommes d'armes eussent à renvoyer les femmes de mauvaise vie, parce que Dieu permet la perte des batailles pour punir les péchés des hommes. »

Le vendredi, vers neuf heures du matin, la Pucelle, les meilleurs chevaliers et quatre mille hommes passent le fleuve et se portent dans une petite île pour attaquer la bastille de Saint-Jean-le-Blanc. A cette vue, Glacidas ordonne de mettre le feu à ces retranchements et se retire avec ses hommes d'armes dans la bastille presque imprenable des Augustins, ainsi nommée à cause d'une église élevée dans le voisinage sous l'invocation du grand évêque d'Hippone. Les principaux chefs, se croyant trop faibles pour attaquer de tels retranchements, veulent sonner la retraite; mais la Pucelle, accompagnée d'une petite troupe, s'élance contre le retranchement, plante sa ban-

Digitized by Google

nière en face des Anglais et les défie au combat. « Toute » l'armée anglaise traverse le fleuve, s'écrient les Français, » hâtons-nous de fuir, opérons notre retraite, » et, en effet, tous les Français reculent et entraînent la Pucelle à leur suite; mais, ne pouvant supporter la honte d'une telle fuite, elle se jette avec son cheval dans une barque, regagne la rive opposée, accompagnée du brave La Hire, et lorsqu'ils sont débarqués, elle s'écrie : « Maintenant, » au nom de Dieu, courons hardiment aux Anglais. » Ils mettent aussitôt leur lance en arrêt et se précipitent avec tant d'audace et d'impétuosité à la poursuite des ennemis, qu'ils les repoussent jusque dans leurs retranchements; alors commença un de ces terribles combats dont on ne trouve des exemples qu'au moyen âge. La bannière de la Pucelle flotte enfin au sommet de la bastille des Augustins; les bâtiments sont emportés. Jeanne défend de s'amuser à ramasser du butin jusqu'à ce que les Anglais soient entièrement vaincus, taille en pièces les ennemis, à l'exception d'un petit nombre qui parviennent à se retirer à la forteresse du pont des Tournelles, en face de laquelle les Français s'établirent dès le soir.

La bastille du pont des Tournelles était tellement redoutable, que les plus braves regardaient comme une témérité d'en tenter l'attaque. La Pucelle fit triompher son opinion, et le lendemain, à dix heures du matin, au son des trompettes et au bruit effroyable des canons, cette héroïne, Dunois, d'Aulon, La Hire, les deux Xaintrailles et tous les capitaines expérimentés de Charles VII s'avancèrent contre les ennemis avec un courage de lions. Les Anglais, préparés à une attaque d'où dépendait le succès ou la ruine du siége, repoussèrent les pre-

Digitized by Google

miers efforts avec un héroïsme digne de leur haute valeur. La fatigue était extrême parmi les Français, à une heure après midi; un grand nombre gisaient dans le fossé; les autres, épuisés, pouvaient à peine soutenir leurs armes. Jeanne s'élance dans le fossé, prend une échelle, la pose contre le retranchement; à l'instant même, une flèche, décochée par les Anglais, la frappe entre le cou et les épaules et traverse toutes les chairs. Les Anglais se jettent sur elle, la croient déjà prisonnière; mais Jean de Gamache, qui avait vivement attaqué son opinion au conseil, accourt, lui offre son cheval, et Jeanne se retire. Les Anglais croient que la victoire est enfin revenue sous leurs drapeaux; mais, loin d'être vaincue, la Pucelle, remplie d'une force nouvelle, remonte à cheval, son étendard à la main, et s'écrie : « En avant! en avant! tout est vôtre. » Chacun la suit; alors recommence une mêlée plus effroyable que la première. Au bruit de ce nouvel assaut toute la ville s'émeut; tandis que les femmes et les enfants courent aux églises, les hommes et les jeunes gens se dirigent vers les ennemis, glissent des poutres sur les arches rompues du pont. Nicolas de Giresme, commandeur de Saint-Jean-de-Jérusalem, revêtu de l'habit de son ordre, tenant sa hache d'armes d'une main et son bouclier de l'autre, traverse ce pont tremblant et s'élance de ce côté contre les retranchements, pendant que la Pucelle escaladait les murailles de l'autre côté et plantait sa bannière victorieuse.

La Pucelle pousse avec une extrême vigueur les Anglais, qui reculent continuellement sans vouloir se rendre ni entendre les promesses de pardon. Glacidas, malgré la promesse généreuse de la Pucelle qui lui criait : « Rends-

Digitized by Google

» toi, rends-toi, Glacidas; tu m'as appelée fille de mau-
» vaise vie, j'ai grand pitié de toi et des tiens, » recule et veut se retirer vers l'armée anglaise par le pont préparé à cet effet; au moment même où il était sur ce pont, une décharge de boulets le fait voler en éclats, et tous les guerriers anglais sont engloutis sous les flots.

Le comte de Suffolk, consterné de tant de pertes et lisant le désespoir et l'abattement dans la contenance de ses soldats, tint un conseil de guerre pendant la nuit et résolut de lever le siége. Le dimanche 7 mai, jour où l'Eglise célèbre l'apparition de saint Michel sur le mont Gargan, en Italie, l'armée anglaise parut rangée en bataille, à quelque distance des murailles, et défia les Français d'en venir aux mains en rase campagne. Jeanne défendit de répondre à ce défi, par respect pour le saint jour du dimanche : « C'est le plaisir et la volonté de Dieu
» qu'ils s'en aillent, qu'ils partent; s'ils ont le malheur
» de nous assaillir, nous nous défendrons hardiment;
» n'ayez nulle peur, nous resterons les maîtres. »

Jeanne fit aussitôt dresser en plein air un autel devant lequel elle s'agenouilla avec toute l'armée et les bourgeois d'Orléans. Quand l'office divin fut terminé, elle demanda si les ennemis avaient le visage tourné vers la France : « Non, lui répond-on, ils regardent Meung. — Eh! mon
» Dieu! ils s'en vont, laissons-les partir. » Et, en effet, après avoir attendu quelques heures, le général anglais donna le signal de la retraite et livra aux flammes une longue ligne de forts, fruit de sept mois de travaux. Suffolk distribua dans les forteresses voisines ses soldats accablés de honte et de regrets, et informa le régent qu'il

Digitized by Google

serait en état de conserver sa position jusqu'à l'arrivée des renforts de Paris.

Cette délivrance causa la plus vive sensation dans toute l'Europe; chacun se demandait avec étonnement ce que c'était que cette jeune fille à laquelle rien ne résistait. Voici comme un prêtre de Loudun résumait l'opinion publique : « La France, dit-il, ayant été per-» due par une femme, il était juste qu'elle fût sauvée par » une vierge. »

Après la belle délivrance d'Orléans, il semble que la Pucelle ne devait plus rencontrer d'adversaires. Cependant, lorsqu'elle parla d'aller faire sacrer le roi à Reims, les courtisans, mesurant la distance qui les séparait de cette ville, et songeant à la force des Anglais, reculèrent d'épouvante. Le roi différant toujours et apportant de nouveaux délais, la Pucelle vint un jour frapper à la porte de sa chambre au moment où il délibérait avec l'évêque de Chartres, son confesseur; elle se jeta à terre à ses pieds, embrassa ses genoux, et lui dit : « Noble Dau-» phin, ne tenez plus tant et de si longs conseils, mais » au plus tôt à Reims prendre votre digne couronne. »

Le roi, vaincu enfin, consentit à aller à Reims; mais il exigea, pour assurer sa marche, qu'on se rendît auparavant maître des places fortes situées près de la Loire, au-dessus et au-dessous d'Orléans. L'armée française marcha sur Jargeau, où les Anglais s'étaient retirés, et fut fort surprise de voir les ennemis rangés en bataille sous les murs de cette forteresse. La Pucelle prend alors son étendard, se porte en avant, entraîne à sa suite toute l'armée, enfonce les Anglais, qui, heureux d'échapper à

Digitized by Google

ses coups, rentrent dans la place. Le lendemain, les canons braqués contre la ville font brèche aux murailles, et le 22, l'assaut est commandé. Le combat durait depuis quatre heures; la Pucelle, parvenue au sommet du rempart, y avait planté son étendard, quand une énorme pierre l'atteint; en roulant au fond de l'abîme, on l'entend s'écrier encore : « En avant, compagnons, ne crai- » gnez rien ! le Seigneur est avec nous. » Et se relevant presque aussitôt : « Sus, mes amis, notre sire a con- » damné les Anglais; à cette heure ils sont à nous! » Pendant cet assaut, un endroit faible, à peine défendu, ayant été découvert, un corps de Français pénètre dans la place, attaque les Anglais en queue et en fait un horrible carnage. Plus de mille hommes de la garnison perdent la vie; Suffolk, ne pouvant plus se défendre, demande à l'officier qui le sommait de se rendre s'il était chevalier, et, sur sa réponse négative : « Alors, dit le comte, je vais » t'armer chevalier. » Il lui donne l'accolade, et il se rend à lui. L'irritation des populations voisines contre les Anglais était telle, que non-seulement elles massacraient les fuyards répandus dans la campagne, mais qu'elles voulaient même égorger les prisonniers. Le duc d'Alençon ne parvint à les sauver qu'en les mettant en sûreté dans Orléans.

L'armée française, exaltée par ses succès, voyait encore ses rangs augmenter d'heure en heure, car tous les chevaliers du Nord et du Midi accouraient pour prendre part aux exploits du vainqueur. Parmi ceux qui désiraient se battre contre les Anglais, nous devons citer le connétable de Richemont, qui, malgré la défense de son souverain, se mit à la tête d'une troupe valeureuse, rejoignit l'armée

Digitized by Google

et parvint à se réconcilier avec le roi par l'intermédiaire de la Pucelle.

La seule présence du connétable fait capituler Beaugency; Meung n'oppose aucune résistance; mais les Anglais, soutenus par un renfort de quatre mille hommes, s'arrêtent à Patay et délibèrent s'ils accepteront une bataille. Instruits de l'arrivée de ce puissant renfort, les chefs de l'armée française hésitent et demandent à la Pucelle ce qu'il faut faire. « Avez-vous de bons éperons? » répond-elle à haute voix. — Comment, s'écrient les assistants, vous proposez de fuir devant l'ennemi? — Non, » réplique Jeanne, ce sont les Anglais qui fuiront sans se » défendre; ils ne feront aucune résistance, et vous avez » besoin d'éperons pour les poursuivre. » Et aussitôt elle commande de marcher aux Anglais : « Frappez hardi- » ment sur eux, ils ne seront pas longtemps sans prendre » la fuite; » et, en effet, dès la première charge, les Anglais furent en déroute; ils perdirent deux ou trois mille hommes et méritèrent qu'on qualifiât ce combat, non pas de bataille, mais de chasse de Patay. Falstoff, commandant des Anglais, qui avait pris la fuite dès le commencement de la lutte, fut, en punition de sa couardise, dégradé de l'ordre de la Jarretière. Il prouva cependant avec tant d'évidence qu'il ne l'avait fait que pour épargner de plus grands malheurs à une armée découragée, qu'on admit son excuse, et il fut réhabilité.

Le roi, malgré ces succès réellement prodigieux et l'enthousiasme de son armée, n'osait encore prendre la route de Reims; il fallut, de la part de la Pucelle, de nouvelles supplications et les plus instantes prières pour le déterminer enfin à y consentir. Après avoir disposé un

Digitized by Google

corps d'armée pour surveiller la Guyenne et envoyé le connétable sur les frontières de Normandie, afin d'arrêter les Anglais de ce côté, le roi se prépara à se mettre en route à la tête d'une armée dont le nombre grossissait chaque jour.

Auxerre fut la première ville importante rencontrée par l'armée française. Comme cette ville appartenait au duc de Bourgogne, qui gardait alors une sorte de neutralité, elle refusa d'ouvrir ses portes; mais elle consentit à fournir tous les moyens de passage et des vivres pour l'armée, et s'engagea de plus à se soumettre aux conditions admises par les villes de Troyes, de Châlons et de Reims. Jeanne fut très mécontente d'un accord plein de faiblesse, ou plutôt d'une vente honteuse, car on assure que La Trémouille reçut deux mille écus pour ménager cet arrangement.

Troyes, ville nourrie depuis longtemps dans les idées bourguignonnes, et où avait été signé le honteux traité qui dépossédait l'héritier légitime du trône, répondit nettement qu'elle ne voulait pas ouvrir ses portes, et osa même attaquer l'avant-garde française. Le roi, épouvanté de cette brusque attaque, réunit son conseil, qui délibéra sur la retraite. Ce parti allait triompher lorsque la Pucelle frappe à la porte du conseil, et, après avoir entendu tous les détails de la délibération, obtient que Troyes sera assiégé.

Le conseil fini, la Pucelle rassemble l'armée, prescrit de ramasser tout ce qu'il est possible de rencontrer de terre, de fascines, de bois, et fait avancer les travaux avec tant de rapidité, qu'en une seule nuit tout est préparé pour l'assaut. Les trompettes sonnent; Jeanne fait appro-

Digitized by Google

cher une vieille bombarde, la seule qui fût à la suite de l'armée. Toute la ville, saisie alors de terreur, raconte les prodiges opérés par la puissance de l'héroïne; les uns assurent qu'ils voient une multitude de papillons blancs qui voltigent autour de son étendard pour attester la légitimité des droits de Charles; tous disent que la résistance serait inutile et prient l'évêque de se mettre à la tête des principaux citoyens pour aller demander grâce en faveur de la ville.

Jeanne d'Arc entra la première dans la place et disposa les troupes le long des rues jusqu'à l'église, où le roi devait, avant tout, aller rendre grâces à Dieu. Frère Richard, envoyé à la rencontre de l'héroïne, plein encore des préjugés populaires sur sa mission diabolique, ne sachant si elle venait de Dieu ou du diable, fit prudemment le signe de la croix et l'aspergea d'eau bénite. — « Ap» prochez sans crainte, lui dit Jeanne en souriant, je ne » m'envolerai pas comme une sorcière. » Le frère s'approcha d'elle, et depuis cette époque demeura constamment attaché à sa personne.

A Châlons-sur-Marne, l'évêque, de concert avec la bourgeoisie et contre la volonté de certains seigneurs, alla respectueusement au-devant du roi avec un grand concours de peuple, lui remit les clefs des portes et l'introduisit dans la ville au milieu des acclamations de la foule. Le roi n'était pas sans inquiétude sur la réception qu'on allait lui faire à Reims. « Ne craignez rien, lui dit la Pu» celle, les bourgeois de Reims viendront à votre rencon» tre. » Ces paroles étaient à peine sorties de la bouche de l'héroïne, qu'une députation des principaux citoyens de Reims, le clergé et les magistrats municipaux à leur tête,

Digitized by Google

vinrent présenter au roi les clefs de la cité. Le 16 juillet 1429, le roi fit son entrée dans la ville, et, le lendemain 17, se célébra le couronnement, non pas avec cette pompe de cérémonies qui accompagne les sacres longuement préparés, mais avec cet appareil noble et guerrier qui convient dans la situation où se trouvait le roi, depuis si longtemps méconnu dans cette partie de la France. Le duc d'Alençon, les comtes de Vendôme, de Clermont, les sires de La Trémouille, de Laval et de Gaucourt remplirent les fonctions de pairs. On remarquait encore, parmi les grands seigneurs, les ducs de Lorraine et de Bar.

Mais le personnage qui attirait surtout les regards était l'admirable héroïne qui, debout au pied de l'autel, tenait à la main sa bannière fameuse, témoin de tant de prodiges. « Elle avait été à la peine, dit-elle dans » son interrogatoire, il était bien juste qu'elle fût à » l'honneur. » La grande mission de la Pucelle était accomplie; elle voulait la terminer avec cette noblesse de sentiments qui allait si bien à son beau caractère. Et d'abord, pour réunir en un seul faisceau toutes les forces de la France, elle écrivit au duc de Bourgogne l'une de ces lettres où tout son cœur débordait. Voici un passage de cette lettre : « . . . . Et vous prie et vous requiers à » joinctes mains que ne faictes nulle bataille, ni ne guer- » royez contre nous, vous, vos gens et subgiez, et croyez » seurement, quelque nombre de gens que vous amenez » contre nous, qu'ilz n'y gagneront mie (1). »

Ce simple et beau langage ne fut point alors compris

(1) Lebrun de Charmettes, t. II, p. 309.

Digitized by Google

par un prince obstiné encore à faire le malheur de sa patrie, avant de revenir enfin à son devoir.

Une scène émouvante suivit la cérémonie du sacre. Jeanne d'Arc, convaincue de l'entier accomplissement de sa mission, se jeta aux pieds du roi : « Gentil roi, lui » dit-elle, ores est exécuté le plaisir de Dieu, qui vouloit » que vous vinssiez à Reims recevoir votre digne sacre, » en montrant que vous êtes vrai roi et celui auquel le » royaume doit appartenir (1). — J'ai accompli ce que » messire m'a commandé, ajouta-t-elle peu après, qui étoit » de lever le siége d'Orléans et de faire sacrer le gentil » roi; je voudrois bien qu'il voulût me faire ramener au- » près mes père et mère à garder leurs brebis et bétail, » et faire ce que je voudrois faire (2). »

Profondément touché de cette humble requête d'une guerrière illustre qui redemandait ses troupeaux et la solitude, mais bien convaincu de la nécessité de sa présence pour soutenir le courage de ses troupes, le roi, ici l'interprète de tous, la conjura si instamment de continuer à le servir, qu'elle consentit à demeurer au milieu des camps, bien qu'elle sentît que la puissance qui la soutenait avait disparu et qu'il ne lui restait plus que sa force personnelle.

Jamais succès n'avait été plus rapide que celui de la Pucelle d'Orléans. En deux mois et demi, plusieurs batailles avaient été gagnées par une faible armée contre des troupes valeureuses; Orléans avait été délivré, plusieurs villes emportées; une vaste région, occupée par

(1) *Chron. de la Pucelle*, p. 351.
(2) Id., p. 355.

Digitized by Google

les ennemis, traversée sans échec; les villes fortes de Troyes, Chalons, Reims, avaient ouvert leurs portes, la première, après une ombre de résistance, et les deux autres sans combat; le sentiment national, anéanti, s'était relevé.

Le duc de Bedford, pressé par la nécessité absolue de raffermir les courages ébranlés et de contenir les populations soulevées, obtint du duc de Bourgogne de nouvelles assurances de fidélité, retira cinq mille hommes de ses garnisons de Normandie, et en reçut un pareil nombre de son oncle le duc de Beaufort, qui avait levé une petite armée dans l'intention chimérique de détruire les Hussites bohémiens. Alors, en état de combattre Charles VII, il sortit de Paris à la tête de dix mille hommes et alla occuper une position très forte près de Montereau. Charles, qui voyait Laon et Soissons arborer son étendard et toutes les populations se porter à sa rencontre partout où il paraissait, eut la sagesse de ne vouloir pas exposer aux chances d'une bataille les avantages immenses qu'il venait d'obtenir sur son adversaire, et sut éviter tous les piéges que lui tendait le général anglais. Bedford lui adressa même des lettres remplies des insultes les plus grossières, que le roi eut le courage de mépriser : il ne voulut pas s'abaisser à répondre à des paroles indignes d'un homme d'honneur. Ce que les provocations, les manœuvres habiles du général anglais n'avaient pu amener, le hasard faillit le produire. Les deux armées se trouvèrent inopinément l'une vis-à-vis de l'autre près de Senlis. Les Anglais disposèrent tout selon leur méthode pour une bataille. Les officiers français, dont la valeur avait été exaltée par les succès passés,

Digitized by Google

voulaient marcher au combat. Charles, incertain lui-même, consultait la Pucelle qui, ayant perdu depuis Reims cette vue supérieure qu'elle avait eue auparavant, conseillait le combat, puis un instant après donnait un avis contraire; aussi, après deux ou trois jours de tâtonnement, Charles, se souvenant non-seulement des grandes défaites essuyées sous les règnes précédents, mais encore de la fatale journée de Verneuil, finit par refuser le combat et par s'éloigner, quoiqu'il eût la supériorité du nombre.

Le régent ne chercha pas à suivre le roi, parce que sa présence était nécessaire en Normandie. Le lecteur se rappelle que Charles, au moment de partir pour Reims, avait confié le soin de maintenir cette province au connétable de Richemont, qui, après s'être emparé d'Aumale et de Château-Gaillard, entra en Normandie, surprit Evreux et parcourut une partie de la province. La présence du duc de Bedford détermina le connétable à se replier sur le Maine et sur l'Anjou.

Cependant le roi, toujours dirigé par l'héroïne de Domremy, profitant de l'absence du régent pour faire une tentative sur Paris, vit ouvrir devant lui les places de Beauvais, Senlis et Saint-Denis, et vint camper sur la butte Montmartre, d'où il dirigea un assaut sur le faubourg Saint-Honoré, après avoir fait publier une amnistie. Le roi avait vainement espéré qu'il trouverait dans les Parisiens quelques faibles restes du sentiment français que les populations avaient partout montré.

Mais Paris, bourguignon fanatique depuis si longtemps, devenu ensuite anglais, loin de vouloir reconnaître Charles VII, opposa une vive résistance. La Pucelle, tou-

Digitized by Google

jours ardente, va, vient, excite les guerriers au combat, invite les Parisiens à se soumettre, sonde avec sa lance un fossé rempli d'eau, y fait jeter des fascines et des poutres pour tenter l'assaut. Une flèche lancée d'une main vigoureuse la blesse à la cuisse. Quoiqu'elle perde du sang en abondance, que ses forces disparaissent, qu'elle ne puisse plus marcher contre les Anglais, elle veut rester en face d'eux pour les maudire, et y demeure lorsque l'armée est en pleine retraite. Il faut que le duc d'Alençon vienne l'arracher de ce lieu.

Chaque parti résolut de profiter du repos de l'hiver pour se créer de nouvelles alliances. La Trémouille, conseiller intime de Charles VII, avait entrepris une négociation bien au-dessus de ses forces, et qui le fit même accuser de trahison. Dans le dessein de ramener le duc de Bourgogne au roi, il n'avait voulu rien faire qui pût lui déplaire; c'est dans ce but qu'après s'être opposé à un siége sérieux de Paris, il avait conseillé l'évacuation de Saint-Denis et même la remise de Senlis et de Compiègne au duc. La première de ces villes fut livrée en effet; mais la garnison de la seconde, malgré les ordres réitérés du roi, refusa d'obéir, regardant cet ordre comme un acte de trahison de la part des conseillers du monarque. La politique de La Trémouille pouvait avoir, aux yeux d'un esprit léger, une apparence de sagesse; elle était, en réalité, contraire aux premières notions de la guerre. Les populations du Nord pleines d'ardeur, les villes d'Amiens, Saint-Quentin, Abbeville, Corbie, n'attendaient qu'un mouvement de l'armée pour se déclarer; la Normandie, vivement agitée, se fût soulevée, si le duc de Bedford ne s'y fût trouvé pour la maintenir. Par sa

Digitized by Google

retraite, Charles VII abandonnait des populations compromises, fortifiait le parti anglais, éloignait sa réconciliation avec le duc de Bourgogne, qui, voyant la puissance anglaise reprendre de nouvelles forces, devait s'associer de nouveau avec elle. Et, en effet, la duchesse de Bedford sa sœur, usant de l'influence qu'elle avait sur son époux, fit conclure un traité qui établissait le duc de Bourgogne régent du royaume de France, et conservait seulement au régent du royaume d'Angleterre le titre de gouverneur de la Normandie.

Au moment où Charles VII était ainsi trompé dans ses espérances, il apprenait que les illustres captifs retenus depuis si longtemps à Londres, fatigués de leur détention, faisaient acte d'adhésion au roi d'Angleterre. Ainsi le duc de Bourbon signait à Londres (15 janvier 1430) un traité par lequel il se soumettait aux Anglais, et promettait de faire prêter serment de fidélité par les trois états de ses duchés de Bourbon et d'Auvergne, et de ses comtés de Forez, Clermont, Lille et Beaujeu. Si ce traité désastreux eût été accepté par son fils, chargé en son absence de gouverner ses vastes domaines, l'ennemi eût été introduit au cœur des provinces les plus dévouées à l'infortuné Charles VII.

Pendant l'hiver, la plupart des capitaines de Charles VII s'occupèrent de faire le siége des petits châteaux forts situés le long de la Loire. La Pucelle, toujours l'âme de la guerre, suivie d'une petite troupe de guerriers, enleva, par son courage, le château de Saint-Pierre-le-Moutiers sur la Loire. Elle se rendit à regret, avec le sire d'Albret, sous les murs de la Charité-sur-Loire, qu'un capitaine d'aventuriers bourguignon avait fortifié.

Digitized by Google

Trompés par le capitaine commandant la forteresse, qui annonçait l'arrivée de l'armée anglaise, les Français prirent la fuite, abandonnant même leurs canons devant la place. Jeanne d'Arc, profondément affligée de ce mauvais succès, avait alors un secret pressentiment de sa fin prochaine; son épée de Fierbois s'était brisée entre ses mains; elle se servait d'une épée prise sur les Anglais, qu'elle avait un moment déposée sur le tombeau de Saint-Denis, pour retourner à sa première vie qui, seule, lui souriait alors; mais on la contraignit à rester. Elle devait, en effet, rendre encore de signalés services, qui allaient être suivis d'une mort ignominieuse, non pour elle, mais pour ses adversaires.

Les deux partis attendaient le printemps avec impatience, l'un pour continuer ses conquêtes, l'autre pour ressaisir ce qui avait été ravi par ses adversaires. Le duc de Bourgogne avait été nommé commandant général de l'armée anglo-française, afin que sa présence fût plus favorable sur les esprits français que celle d'un général anglais : après s'être emparé de Soissons et de quelques autres villes, il alla mettre le siége devant Compiègne, la seule place importante qui fût alors au pouvoir de Charles VII, dans le nord de la France. Envoyée au secours de cette place, la Pucelle montra toujours un courage héroïque. A Lagny-sur-Marne, Franquet d'Arras, capitaine bourguignon, ayant tenté d'arrêter sa marche, elle le chargea avec furie; repoussée une première, puis une seconde fois, elle recommença des charges nouvelles, jusqu'à ce qu'elle eût détruit ses ennemis. Franquet fut pris, livré au bailli de Lagny-

Digitized by Google

sur-Marne, qui le fit pendre comme meurtrier, traître et voleur.

Quand la Pucelle arriva devant Compiègne, elle y trouva le plus grand découragement ; le comte de Clermont et le chancelier de Charles VII s'étaient repliés vers la Loire. Indignée de cette retraite, Jeanne appela à elle tous les braves chevaliers et se renferma dans la place. Le 24 mai, elle fit une sortie, tenta un coup de main sur le parti de Marigny, mit d'abord en fuite les Bourguignons, qui, bientôt renforcés des troupes de tous les quartiers, se portèrent avec fureur contre les Français, désormais trop faibles pour soutenir l'attaque. La Pucelle n'avait jamais déployé plus de valeur ; elle prit à l'instant le commandement de l'arrière-garde, pour protéger la retraite. Jeanne, combattant toujours, reculait lentement, pour faciliter la rentrée des troupes dans la place. Elle arriva la dernière aux portes, et les trouva fermées. Les Anglo-Bourguignons la saisirent, la conduisirent triomphalement dans leur camp, tout étonnés de ne voir dans un héros qui les avait si souvent battus, qu'une jeune et faible fille.

Ce n'est point sans un extrême regret et sans gémir sur l'ingratitude des cours, que l'historien se voit dans la douloureuse nécessité de consigner le triste abandon dans lequel fut délaissée l'infortunée Pucelle. Notre héroïne avait dissipé la terreur que les victoires réitérées des Anglais avaient inspirée à la nation ; elle avait ranimé la confiance du soldat français et replacé le roi sur le trône de ses ancêtres ; et chose incroyable, aussitôt qu'elle fut captive, on parut l'oublier entièrement. On

Digitized by Google

n'offrit aucune somme pour sa rançon; on ne fit aucune tentative pour adoucir la rigueur de sa captivité; on ne porta point à son procès et à sa condamnation l'intérêt que commandaient les services immenses qu'elle avait rendus à sa patrie.

Avant de raconter la rigueur des traitements et l'infâme supplice infligés à l'immortelle héroïne, jetons un regard sur la situation de notre patrie. A aucune époque de nos annales, excepté peut-être sous les derniers rois de la seconde race, il n'y avait eu moins de gouvernement. Quoique la féodalité fût déjà très affaiblie, la fâcheuse situation de l'Etat contraignait le roi à abandonner absolument et sans contrôle le gouvernement des provinces aux grands seigneurs. Ne parlons pas ici des contrées qui reconnaissaient alors la puissance anglaise, ni de la Bourgogne; il pouvait là y avoir encore quelque chose de régulier dans l'administration. Mais, dans les provinces qui reconnaissaient l'autorité de Charles VII, les seigneurs étaient réellement maîtres absolus. Si le roi possédait un pouvoir réel et effectif sur le Berry, le Poitou et une partie de la Saintonge, il n'avait, sur les autres contrées, d'autre autorité que celle qu'elles voulaient bien lui accorder. Le Languedoc était indépendant quoiqu'il reconnût le roi et lui fournît même des secours en hommes et en argent. Le comte de Clermont, après avoir pris d'abord une part active à la guerre, gardait, sur l'ordre de son père, une complète neutralité; le Bourbonnais et l'Auvergne échappaient ainsi à l'action du monarque français; la puissante maison d'Anjou, qui possédait le Maine, l'Anjou, la Provence, le Barrois et comptait sur la Lorraine, se voyant environnée d'ennemis de toutes

Digitized by Google

parts, n'osait se déclarer pour le roi, bien que toutes ses propensions fussent pour lui. Le comte de Foix, gouverneur du Languedoc, jaloux du connétable, ne paraissait jamais à la cour; il crut faire beaucoup en se montrant aux Etats de Tours du 13 mars 1430, qui accordèrent une aide de 200,000 francs, à cause du sacre du roi. Le Dauphiné, qui relevait immédiatement de la couronne, menacé sans cesse par le prince d'Orange et par le duc de Savoie, fut attaqué par ces deux princes, empressés de s'emparer d'une partie du royaume de France, qu'ils croyaient perdu. Informé des plans de ses ennemis, Gaucourt, commandant du Dauphiné, se rendit maître de Colombier, marcha à la rencontre du prince d'Orange, se porta à l'entrée d'un défilé, tomba sur le prince au moment où il débouchait, et lui fit perdre tout son monde; lui-même fut si vivement pressé, qu'il ne trouva de salut qu'en traversant le Rhône à la nage.

Au milieu de cette multitude d'États indépendants, sur lesquels le roi avait à peine une autorité nominale, la cour était livrée à l'indolence ou à l'anarchie. Le sire de La Trémouille, principal ministre de Charles VII, agissait comme s'il eût été lié par un traité secret avec la cour de Bourgogne, et poursuivait toujours la réconciliation de ce duc avec le roi, espérant y parvenir par l'intermédiaire de son frère Jean de La Trémouille, qui jouissait de toute la confiance du duc.

Le connétable de Richemont étant éloigné de la cour, à cause de la haine qui existait entre lui et La Trémouille, Charles VII, dans le dessein de les réconcilier, leur fit proposer et accepter une entrevue entre Poitiers et Parthenay. Richemont, craignant un guet-apens, s'y

Digitized by Google

fit représenter par les sires de Thouars, de Lezay et de Vivonne, que La Trémouille fit arrêter et juger, sans respect pour la parole du roi.

Pour se former une idée exacte de la position de Charles VII, nous devons ajouter à cette fâcheuse situation politique, ses intrigues amoureuses avec Agnès Sorel, qui prit sur le monarque un ascendant funeste, quoi qu'en disent certains historiens aussi peu moraux que politiques.

Cependant les capitaines, abandonnés en quelque sorte à leurs propres inspirations, combattaient au hasard, avec une bravoure qui aurait eu de plus grands succès s'ils eussent été mieux dirigés. Voici un trait qui caractérise tout l'esprit de cette époque. « Comme il al-» loit attaquer Montargis, nous raconte un chroniqueur » contemporain, La Hire trouva un chapelain auquel il » dit qu'il lui donnât hâtivement absolution ; et le cha-» pelain lui dit qu'il confessât ses péchés. La Hire lui » répondit qu'il n'auroit pas loisir ; car il falloit promp-» tement frapper sur l'ennemi, et qu'il avoit fait ce que » gens de guerre ont accoutumé faire. Sur quoi le cha-» pelain lui bailla absolution telle quelle, et alors La » Hire fit la prière à Dieu en disant en son gascon, les » mains jointes : Dieu, ze te prie, que tu fasses aujour-» d'hui pour La Hire autant que tu voudrois que La » Hire fît pour toi, si il étoit Dieu, et tu fusses La Hire; » et il cuidoit très bien prier et dire. »

L'affaire militaire la plus importante était toujours le siége de Compiègne, que nous avons abandonné au moment de l'importante capture de Jeanne d'Arc. Si cette perte avait jeté le découragement dans la place et sem-

Digitized by Google

blait annoncer la chute prochaine de la ville, la nécessité où se trouva le duc de Bourgogne de se rendre dans les Pays-Bas pour combattre les Liégeois, et de confier la conduite du siége à Jean de Luxembourg, ranima les espérances des assiégés; ceux-ci furent secourus par un corps de quatre mille hommes, commandés par le maréchal de Bussac, ayant sous ses ordres Xaintrailles, Valperga et d'autres capitaines du plus grand mérite. Bussac attaqua l'une des plus redoutables bastilles des ennemis, l'emporta, et put ainsi entrer dans la place, ce qui jeta un tel découragement parmi les assiégeants, que Jean de Luxembourg et l'anglais Huntingdon se retirèrent à Roye.

La levée du siége de Compiègne produisit dans l'armée française un enthousiasme général. Xaintrailles, après avoir parcouru les contrées voisines et défait Germiny à Helly, ainsi que Louis de Robertsart à Conti, se réunit au maréchal de Bussac pour offrir la bataille aux ennemis, qui n'osèrent l'accepter. Cependant Melun fermait ses portes à la garnison anglaise, qui était sortie pour fourrager; La Hire escaladait Château-Gaillard et délivrait Barbazan, l'un des plus fidèles capitaines du roi.

Quoique les opérations militaires eussent été abandonnées à elles-mêmes, Charles VII n'y ayant pris aucune part, elles lui offraient cependant des résultats extrêmement avantageux, dont les Anglais étaient profondément irrités. Ils apprenaient alors que la captivité de la Pucelle n'était pas, comme ils l'avaient espéré, le terme de nos succès. Cette héroïne montrait dans la prison une âme toujours plus française et une haine plus implacable contre les Anglais. Tombée entre les mains

Digitized by Google

du bâtard de Vendôme, vendue ensuite à Jean de Luxembourg, la Pucelle, après avoir été renfermée au château de Beaulieu, fut mise sous les verrous dans celui de Beaurevoir, parce qu'elle avait failli s'échapper pour reprendre les armes.

A peine fut-on informé à Paris qu'elle était captive, que frère Martin, vicaire général de l'inquisition en France, réclama la prisonnière comme *véhémentement soupçonnée de plusieurs crimes sentant hérésie, crimes qui ne pouvaient se dissimuler ni passer sans bonne et convenable réparation.*

Après avoir fait faire une enquête sur la vie de l'infortunée captive, Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, assisté d'un de ses chanoines pour remplir les fonctions de promoteur ou d'accusateur public, et de près de cent docteurs, théologiens, conseillers et assesseurs, commença le procès. Cette fille si simple, qui savait à peine son *Pater* et son *Ave*, ne se troubla pas un instant en présence d'une assemblée si solennelle, et fit souvent des réponses sublimes. Voici quelques-unes de ces réponses, qui suffiront pour faire juger des autres. On lui défendit de songer à s'évader : « Si je me sauvais, dit-elle, on ne » pourrait m'accuser d'avoir violé ma parole, puisque » je ne vous ai point donné ma foi. »

On lui demanda si elle savait être en la grâce de Dieu : « C'est une grande chose, dit-elle, de répondre à une » telle question. — Oui, interrompit un des assesseurs, » c'est une grande question, et l'accusée n'est pas tenue » d'y répondre. — Vous auriez mieux fait de vous taire, » s'écria l'évêque en fureur. — Si je n'y suis pas, ré» pondit-elle, Dieu m'y veuille recevoir, et si j'y suis, » Dieu m'y veuille conserver. »

Digitized by Google

Toutes les réponses de Jeanne d'Arc avaient été si précises, si lucides, si conformes à la foi catholique, qu'on a lieu d'être surpris de trouver une instruction religieuse aussi solide dans une jeune fille de village, formée seulement comme le commun des fidèles. Il fallait, certes, une connaissance bien approfondie de la religion, pour ne pas se laisser surprendre par des questions captieuses, adressées quelquefois par un si grand nombre de personnes, qu'elle était obligée de dire : « Beaux pères, l'un après l'autre, s'il vous plaît. » Aussi l'un des conseillers, nommé Isambart, touché de compassion, l'engagea à en appeler au Pape et au concile de Bâle.

Cet appel allait l'arracher à la fureur de ses ennemis, lorsque l'évêque de Beauvais, regardant d'un œil menaçant le conseiller trop charitable, s'écria : « Taisez-vous, » de par le diable ! »

Elle refusa de répondre sur tout ce qui pouvait intéresser le roi et demandait le secret. De toute la procédure on ne put extraire que ses affirmations relativement aux voix qu'elle avait entendues; et, sur ce point, elle se montra toujours invariable. Ainsi cette persistance à affirmer les communications surnaturelles qu'elle avait reçues fut tout son crime. L'université de Paris, entièrement anglaise alors, jugea ces communications *superstitieuses, procédant de mauvais esprit et diaboliques.*

Jeanne, demeurée inébranlable, mais enfin accablée par les menaces d'une grande assemblée, et cédant aux pressantes sollicitations de son conseil, éleva la voix et dit : « Je m'en rapporte à l'Eglise universelle, si je dois » abjurer. — Tu abjureras présentement, lui cria le

Digitized by Google

» prédicateur Erard, ou tu seras brûlée. » Un greffier, abusant de son ignorance (elle ne savait pas lire), lui présenta une rétractation, assurant qu'elle contenait seulement la promesse de ne plus porter ni armes ni habits d'homme, et de laisser croître ses cheveux; mais cet écrit était une confession de prétendus rapports qu'elle avait eus avec l'esprit d'illusion et de mensonge, en un mot, avec le démon. Elle fut alors conduite au milieu de la grande place et condamnée comme hérétique relapse, idolâtre, apostate. Et cependant on l'avait toujours vue fidèle à sa religion.

Un bûcher fut élevé sur la place du Vieux-Marché, à Rouen, en face de deux échafauds où prirent place les juges laïques et ecclésiastiques, ou plutôt les assassins armés de l'une et l'autre juridiction. Jeanne avait permis de lui garrotter les mains, que la valeur des soldats n'avait pu enchaîner et désarmer. Elle monta sur l'échafaud, accompagnée de deux Dominicains chargés de l'assister dans ses derniers moments, se mit à genou et demanda une croix: comme il n'y en avait pas, un Anglais prit deux bois du bûcher, les disposa en forme de croix et les lui présenta. Elle les serra convulsivement sur sa poitrine, éleva les yeux vers le ciel, puis d'un pas ferme monta les degrés du bûcher, ayant à ses côtés Martin l'Advenu, confesseur plein de charité, qui s'efforçait d'adoucir les amertumes du calice qu'elle buvait à longs traits. Elle fit une courte prière, se recommanda aux assistants, parla avec tant de générosité de son roi, qu'elle arracha des larmes des juges, du peuple, du bourreau et de l'évêque de Beauvais lui-même. Jeanne, attachée à un poteau, attendait la mort avec une résí-

Digitized by Google

gnation angélique, et veillait sur ce charitable prêtre qui demeurait auprès d'elle, uniquement occupé de la belle âme qui allait paraître devant Dieu. Voyant les flammes s'élancer et menacer ce saint ministre, elle le conjura de descendre du bûcher, de tenir la croix levée devant elle, et de continuer à l'exhorter et à la fortifier à haute voix. La flamme l'enveloppa de toutes parts. On entendit les mots de JÉSUS et de MARIE : ce fut tout. Lorsque l'héroïne eut cessé de se faire entendre, que l'activité du feu fut ralentie, le bourreau ordonna d'écarter les tisons fumants, pour faire voir la victime au peuple. Tout avait été consumé par les flammes; il ne restait plus que le cœur, mais il était entier.

Nous avons raconté avec simplicité le martyre d'une femme inspirée du ciel, parce qu'il parle plus haut que les plus éclatants récits. La nation entière devait déchirer l'inique arrêt prononcé contre une noble héroïne, qui avait porté le patriotisme français jusqu'au plus sublime degré. Son nom n'avait pas cessé d'être grand et pur au milieu des vrais Français, quand, vingt-cinq ans plus tard, dans le palais épiscopal de Rouen, l'archevêque de Reims prononça la sentence de réhabilitation. Shakespeare et Schiller ont chanté Jeanne d'Arc; mais ils n'étaient ni assez chrétiens, ni assez exempts de préjugés pour sentir tout ce qu'il y avait de beau dans la mission d'une femme envoyée de Dieu pour conserver à la France une existence nécessaire à ses desseins. Quant au poème infâme de Voltaire, nul ne peut y voir, pour tout ce qui est de la France, de la noble héroïne et de sa divine mission, qu'une haine plus implacable encore que celle des Anglais.

Digitized by Google

§ II. *Revers des Anglais (1431-1437).*

La prise de la Pucelle d'Orléans, en faisant disparaître de la scène le principal moteur de la guerre, l'ennemi irréconciliable des Anglais, fit perdre à l'ardeur martiale des guerriers de Charles VII une grande partie de son énergie. Aussi, au lieu d'être continuée avec une grande vivacité, la guerre languit pendant deux ans et ne présenta rien de remarquable. Toute l'attention se portait sur la lutte suscitée entre Antoine de Vaudemont et le duc René d'Anjou, pour la succession du duché de Lorraine. Charles II, duc de Lorraine, étant mort au mois de janvier 1431, René d'Anjou, comte de Provence, roi des Deux-Siciles et de Jérusalem, duc de Bar, établi duc de Lorraine, en sa qualité d'époux de la fille du dernier duc, fut reconnu par les habitants sans la moindre opposition. Antoine de Vaudemont, regardant la Lorraine comme un fief masculin dont les filles ne pouvaient hériter, recourut à la protection du duc de Bourgogne pour la défense de ses droits, et appela sous ses étendards une multitude d'aventuriers de tous les pays. Le duc René réunit les hommes d'armes des duchés de Bar et de Lorraine, appela des troupes allemandes commandées par le comte de Salm et Louis de Bavière, et mit le siége devant Vaudemont et Véselize, apanage de son rival. Antoine se jeta sur le Barrois, se mit à le ravager et contraignit ainsi René d'accourir à la défense de ses terres. Les deux armées se rencontrèrent près de Bulgnéville, à une faible distance de Neufchâteau. Le comte de Vaudemont s'était hâté d'occuper une hauteur et y avait pris les dispositions adoptées alors par les Anglais,

Digitized by Google

c'est-à-dire qu'après avoir fortifié ses derrières par des bagages, il avait établi une ligne de pieux effilés et laissé seulement quelques ouvertures où se trouvait disposée une artillerie formidable. Lorsque le vieux Barbazan, l'un des principaux officiers du duc de Lorraine, vit ces dispositions, il conseilla de ne point attaquer, malgré la grande supériorité numérique des troupes de René. « L'âge a glacé son courage, murmurait-on » à côté de lui. — La mercy Dieu, dit Barbazan aux » jeunes insensés, j'ai vécu jusqu'à ce jour sans re- » proche, et aujourd'hui l'on verra si j'ai parlé par » lâcheté ni par crainte. » Cette réponse, marque d'une âme trop susceptible, décida que la bataille serait livrée. Ce que Barbazan avait prévu arriva; les troupes de René, en gravissant la colline, furent écrasées par une artillerie parfaitement dirigée, et les quelques hommes qui parvinrent jusqu'au pied des retranchements ennemis, loin de pouvoir en forcer l'entrée, succombèrent presque tous. Barbazan fut blessé à mort. Une vive sortie dispersa ou fit prisonniers tous ceux qui tenaient encore. René, au nombre des captifs, fut conduit en Bourgogne.

Malgré la victoire de Bulgnéville remportée par les alliés des Anglais, le duc de Bedford, qui sentait son parti s'affaiblir de jour en jour et le voyait menacé d'une destruction prochaine, accepta avec reconnaissance une trève de deux ans ménagée par l'intermédiaire d'Eugène IV. Le régent d'Angleterre, dont les projets étaient de profiter de la trève pour fortifier ses alliances et affermir le pouvoir de son pupille, voulut faire couronner solennellement comme roi de France Henri VI, parce

Digitized by Google

qu'il savait que le couronnement inspirait au peuple plus de vénération pour le monarque. Dans l'impossibilité d'aller à Reims pour y faire la cérémonie, suivant l'antique usage, on décida que le couronnement se ferait à Paris. En novembre 1431, suivi des chefs de la noblesse anglaise et de trois mille chevaux, Henri VI se dirigea de Pontoise vers Paris, pour y faire son entrée solennelle. Le clergé, le parlement, les magistrats, les habitants allèrent à sa rencontre ; on avait élevé des arcs de triomphe, et l'on célébra des mystères; mais, sous tout cet appareil, se cachait une inquiétude réelle pour l'avenir. Tout, en effet, dans la cérémonie était bien propre à serrer le cœur de ceux qui sentaient un peu de sang français dans leurs veines. Un cardinal anglais était le consécrateur; les places des pairs étaient occupées ou par des étrangers, ou par des Français inconnus; on ne vit pas même le duc de Bourgogne à la cérémonie. Quelques jours après Henri, retournant à Rouen, faillit être enlevé, ce qui le détermina à repasser le plus vite possible en Angleterre (1).

Cependant une tentative était conduite avec assez d'habileté contre Rouen par un de ces capitaines d'aventuriers qui servaient indifféremment les deux partis, pourvu qu'ils fussent bien payés. Le maréchal de Bussac, après s'être assuré que la porte du château-fort qui dominait Rouen lui serait livrée par un Béarnais, sortit de Beauvais avec une troupe d'aventuriers, s'avança jusqu'auprès de la ville, et ordonna à Ricarville, gentilhomme normand, de le précéder avec six-vingts hommes. Ricarville pénétra, en effet, dans la place, s'empara de la

(1) *Rot. parl.*, t. IV, 1334.

Digitized by Google

principale tour, fit pointer l'artillerie qu'il y trouva et courut avertir le maréchal d'accourir à l'instant. Au lieu d'obéir à l'ordre de leur chef, les troupes de Bussac se mirent à disputer sur la part du butin qui serait faite à chacun des corps, et comme elles ne purent s'entendre, elles retournèrent à Beauvais, livrant ainsi à la fureur des Anglais les cent vingt hommes montés dans la tour; ils furent, en effet, tous massacrés.

Quelques expéditions de ce genre, qu'on doit attribuer aux chefs d'aventures, sont ce que les annales militaires de cette année nous présentent de plus remarquable. Il y a, cependant, la surprise d'une ville et un siége qui méritent d'être tirés de l'oubli.

Lagny-sur-Marne, petite ville située entre Meaux et Paris, était alors occupée par une garnison d'aventuriers au service de Charles VII, gens sans aveu, qui étaient toujours en course dans les alentours et attaquaient sans cesse les convois dirigés sur Paris. Les Parisiens, constamment inquiétés par ce dangereux voisinage, prièrent le duc de Bedford de les en délivrer. Le siége de Lagny commença aussitôt avec une grande activité; le faubourg fut emporté dès la première charge, et le pont placé sur la Marne rompu d'un coup de bombarde. Malgré cet échec, la garnison se défendit avec un courage de lion, et put ainsi attendre un secours de huit cents cavaliers que lui amenait le bâtard d'Orléans; mais celui-ci, après avoir fait entrer dans la place un convoi de vivres, se sentant trop faible pour se mesurer contre les assiégeants, se porta sur Château-Thierry et détermina ainsi le duc de Bedford à lever le siége, pour courir au secours d'une place beaucoup plus importante.

Digitized by Google

Chartres, ville alors au pouvoir des Anglais, souhaitait depuis longtemps secouer le joug de l'étranger, sans oser faire aucune tentative. Dunois s'entendit avec un prédicateur célèbre, pour entraîner la population dans un quartier éloigné de la porte dont il voulait se rendre maître. Frère Jean Sarrasin, c'était le nom du prédicateur, annonça aux habitants que, le lundi de Pâques, il prononcerait, dans une église qu'il désigna, un sermon qui *moult profiteroit pour le sauvement de leurs âmes.* Ce discours, attendu avec impatience comme un chef-d'œuvre d'éloquence, entraîna toute la ville et laissa désert le quartier par où les troupes françaises se proposaient d'entrer. Pendant le sermon des charrettes chargées de vivres parurent aux portes et se les firent ouvrir; des soldats déguisés en charretiers s'en rendirent maîtres; les troupes arrivèrent et occupèrent la place avant que la garnison pût prendre les armes.

Le parti anglais, extrêmement affaibli par ces petites affaires, éprouva une perte bien plus considérable dans la personne d'Anne de Bourgogne, duchesse de Bedford, sœur du duc de Bourgogne. Elle avait su employer l'immense autorité qu'elle possédait sur son frère à le maintenir dans l'alliance anglaise. Sa mort, déjà bien suffisante pour affaiblir les liens qui unissaient la Bourgogne au duc de Bedford, fut suivie presque immédiatement du mariage de ce duc avec Jacquette de Luxembourg, vassale du duc de Bourgogne. Celui-ci ayant refusé l'approbation requise par les lois de la vassalité, Bedford reçut ce refus avec mépris et colère, et il ne manqua pas d'amis officieux dont les suggestions empoisonnées élargirent la brèche. L'inimitié des deux

Digitized by Google

princes devint si marquée et si publique, que Charles VII résolut d'en profiter pour arriver à une réconciliation.

Chaque jour les véritables Français, ceux qui comprenaient que le salut de l'Etat dépendait de l'union de tous les citoyens en un seul faisceau, travaillaient de toutes leurs forces à lever l'obstacle qui tenait encore séparés le duc et le souverain, obstacle qui consistait en ce que Philippe avait fait serment de ne point faire la paix sans les Anglais. Près de trois ans s'écoulèrent encore avant une réconciliation franche et complète, si vivement désirée des amis sincères de la patrie. Ces trois ans sont moins une lutte à main armée, qu'un travail intérieur par lequel les éléments hétérogènes commencent à se dégager, pour permettre à ceux qui sont de même nature de s'assimiler. Il est extrêmement difficile de mettre un peu d'ordre dans une situation qui n'en comporte point, de saisir le fil d'événements qui se croisent et se mêlent. Cependant, pour suivre avec plus de facilité la suite des faits militaires (qui sont à peu près les seuls du règne de Charles VII), nous raconterons d'abord les exploits du connétable, ensuite ceux des aventuriers, dits *écorcheurs*, enfin la lutte des ducs de Bourgogne et de Bourbon, qui prépara la réconciliation de tous les partis français.

Le connétable de Richemont, toujours en lutte avec La Trémouille, dont la politique compromettait l'avenir de la France, mettait en relief les fautes énormes commises par le gouvernement de ce ministre. Le peuple se plaignait que, par sa faute, tout, dans l'Etat, s'en allait en dissolution; que des villes qu'il était facile de défendre étaient tombées au pouvoir des Anglais. Le roi sentait lui-même toutes ces fautes, mais il y avait au fond du

Digitized by Google

caractère de ce monarque une excessive sensibilité et un tel attachement aux personnes qu'il aimait, qu'il était presque impossible de le séparer d'elles. Mais, malgré cet attachement, le roi, une fois privé de la présence des personnes auxquelles il était le plus lié, les oubliait vite. Giac, Beaulieu, ses premiers courtisans, avaient été assassinés sous ses yeux : il en avait un peu murmuré, puis s'était apaisé. Ces souvenirs de moyens violents indiquaient aux courtisans subalternes l'horrible manière de se défaire d'un rival trop puissant. Aucun d'eux n'osant tenter cette redoutable entreprise, le connétable de Richemont, qui ne reculait devant aucune action lorsqu'elle pouvait servir ses vues et sa haine, poussé par le duc d'Alençon et quelques autres grands seigneurs, se chargea de l'assassinat de La Trémouille. Il jeta, pour accomplir cette horrible mission, les yeux sur Rosnieven, chevalier breton, homme plein d'énergie, qui accepta comme un insigne honneur le choix qu'on venait de faire de sa personne. Il partit à la tête de cinquante hommes d'armes, arriva au milieu de la nuit aux portes de Chinon, qui lui furent ouvertes en silence par les complices du connétable. Toutes les barrières tombèrent devant lui : la chambre même de La Trémouille lui fut ouverte. Rosnieven trouva le ministre encore au lit, et lui donna un coup d'épée ; mais tel était l'embonpoint de La Trémouille, que ce coup se perdit dans la graisse. Rosnieven allait frapper de nouveau lorsqu'il fut arrêté par le sire du Breuil, qui promit que son oncle se retirerait à Montrésor et ne reparaîtrait jamais à la cour. La Trémouille en fit le serment, donna quatre mille sous d'or pour sa rançon, et conserva la vie.

Digitized by Google

Eveillé par le bruit de cette scène sanglante et tumultueuse passée dans son palais sans qu'il en connût la cause, le roi en témoigna une vive inquiétude à la reine et au duc du Maine, qui, initiés eux-mêmes aux desseins du connétable, le rassurèrent, lui persuadant que tout se faisait pour le plus grand bien de son royaume. Le roi se calma presque aussitôt, et, après quelques plaintes, se montra satisfait. Peu après, il fit déclarer aux Etats généraux, par l'archevêque de Reims, son chancelier, « que le roi avouoit lesdits sires du Breuil, de Coëtivy et de la Varenne, touchant la prise d'icelui sire de La Trémoille, et les retenoit en sa bonne grâce. »

Malgré cette approbation donnée par le roi à une horrible tentative d'assassinat, le duc de Richemont ne fut pas encore entièrement réconcilié avec la cour; ce fut seulement au printemps de l'année 1434 qu'il reparut à la tête des armées. Le comte d'Arundel ayant obtenu des succès importants dans le Maine, emporté Saint-Célerin et attaqué Sillé-le-Guillaume, Charles VII, pressé par la nécessité de délivrer la place et d'arrêter le capitaine anglais, ordonna au connétable de secourir la ville et d'aller *tenir la journée sur la lande du Grand Ormeau.* Il s'y présenta à la tête de cinq ou six mille hommes, avec lesquels le comte d'Arundel n'osa se mesurer : il préféra rendre les ôtages et se retirer.

Après cette journée si honorable pour lui, le connétable reparut à la cour, y reprit le rang que lui donnait sa haute dignité, assista aux Etats généraux tenus à Vienne, et reçut ensuite l'ordre d'aller attaquer les Anglais sur les frontières du Valois et de la Picardie.

Le connétable et le bâtard d'Orléans réunirent quatre

Digitized by Google

cents lances à Blois, ramassèrent en commun les gens de guerre dispersés, dégagèrent Laon, Beauvais et Compiègne, et s'emparèrent de Ham en Vermandois.

Cependant les bandes d'aventuriers parcouraient, au nom de Charles VII, toutes les provinces occupées par les Anglais, et y exerçaient d'étranges cruautés, qui étaient rendues au centuple par leurs adversaires. Ce qui prouve jusqu'où était portée la férocité, c'est que Jean de Luxembourg, comte de Ligny, voulant faire l'éducation chevaleresque de son neveu, l'exerça à tuer froidement des prisonniers. Ayant fait environ quatre-vingts prisonniers sur le sire de Pennesac, « pour mettre son neveu, le jeune comte de Saint-Pol, en voie de guerre, il lui en fit occire aucuns, lequel y prenoit grand plaisir. » Après s'être repu de cet horrible spectacle, Jean ordonna de pendre les autres prisonniers sous ses yeux.

La Hire sortit de Beauvais à la tête d'une bande de quinze cents hommes, parcourut le pays du voisinage, se saisit de tous les paysans qu'il put prendre. Il donna la mort à tous ceux qui étaient incapables d'acquitter leur rançon. De toutes nos provinces, la Normandie était la partie du royaume la plus tourmentée : les partis s'y jetaient, détruisaient tout ce qui tombait sous leur main, et savaient habilement saisir toutes les circonstances pour causer les plus grands dégâts. Chaque année, au mois de septembre, il se tenait, aux portes de la ville de Caen, une foire qui, par son extrême célébrité, attirait les négociants des régions les plus éloignées. En 1433, au moment où les trafiquants, après avoir étalé leurs riches marchandises, étaient le plus animés par la vente, une troupe de sept cents cavaliers français, com-

Digitized by Google

mandés par Ambroise de Loré, traverse l'Orne à la nage, vient fondre sur la foire et enlève les marchandises et les marchands, témoignant, pour toute indulgence, la volonté de remettre en liberté ceux qui pourraient se racheter moyennant rançon.

Les Anglais, appelés à grands cris par les Normands, comme des anges tutélaires, accoururent en effet, non point pour protéger les Normands, qu'ils regardaient comme des Français, mais pour ajouter encore à l'oppression qu'ils subissaient. Accablés par les maux qui les assaillaient de toutes parts, les paysans des environs de Caen, de Bayeux et de la Basse-Normandie se soulevèrent au nombre de soixante mille, selon les historiens les plus modérés. Cette multitude, armée au hasard, commandée par un certain Quatrepied, homme évidemment au-dessous de sa grande tâche, donna dans une embuscade que lui avait tendue le général anglais, perdit les hommes les plus courageux et les plus exaltés, et se dispersa avant d'avoir été rencontrée par les généraux français, qui essayèrent en vain de remuer ce cadavre privé de vie dès le premier coup.

Quoique l'état de la Normandie présente au lecteur une situation douloureuse, la Picardie, province livrée alors à toute la férocité des bandes des écorcheurs, était plus malheureuse encore. Ces farouches aventuriers, heureux de torturer tout ce qui se nommait Anglais ou Bourguignon, ne se contentaient pas de piller, d'incendier et de tuer, mais, ainsi que l'indique leur nom, ils écorchaient et rôtissaient pour arracher le secret du lieu où les trésors étaient cachés. Instruit que les écorcheurs, commandés par Xaintrailles, La Hire et Fontaine, rele-

Digitized by Google

vaient les murailles de Gerberoy, place située entre Beauvais et Gournay, Arundel, le plus habile des capitaines anglais, rappelé du Maine par le duc de Bedford, s'avança pour les attaquer et détruire leur repaire. La nuit même où il devait réaliser ses desseins, les capitaines français attendirent, avec six cents hommes d'armes, les Anglais qui s'avançaient en trois colonnes assez éloignées l'une de l'autre, et les écrasèrent successivement. Arundel, blessé et fait prisonnier, fut conduit à Beauvais, où il ne tarda pas à mourir.

Une autre bande d'aventuriers, ayant à sa tête Foucault et de Gaucourt, emporta en une nuit la ville de Saint-Denis. La Hire, Xaintrailles et le bâtard d'Orléans accoururent aussitôt, à la tête de douze cents hommes, pour avoir la garde de la place et la conserver au roi.

Au milieu de cette multitude de petits combats, de courses incessantes, du réveil du patriotisme plutôt endormi que mort, le rétablissement de la nationalité française avançait évidemment vers une reconstitution complète, lorsque s'ouvrit un congrès où elle devait faire un pas immense. Une réconciliation, désirée ardemment par tous les bons Français, vivement sollicitée, préparée par les plus grands personnages, s'effectua enfin, et changea totalement la situation des affaires. Pour bien en saisir le caractère, en apprécier la nature et en mesurer les conséquences, il faut en connaître les causes.

Le comte de Clermont avait été chargé, pendant la captivité de son père en Angleterre, du gouvernement du duché de Bourbon; après s'être tenu dans une neutralité complète pendant plusieurs années, humilié de son inacti-

Digitized by Google

vité au milieu d'une agitation générale, il reprit les armes et osa attaquer le puissant duc de Bourgogne. Pour punir son téméraire beau-frère, le duc de Bourgogne réunit des troupes nombreuses, enleva plusieurs places du comté de Clermont, et consentit enfin à s'arrêter, quand il apprit que le duc de Bourbon, oubliant son titre de prince du sang, avait enfin consenti à racheter sa liberté au mépris de sa dignité personnelle, par le honteux hommage de ses terres à l'étranger et par la reconnaissance de Henri VI comme roi de France. La mort de Bourbon arrivée en Angleterre, en 1434, ne permit point la mise à exécution d'un si infâme traité. Le prince laissa ses terres et son titre à son fils, le comte de Clermont; celui-ci, maître alors de ses actions et voulant venger l'affront qu'il avait reçu, nia la suprématie du duc de Bourgogne et refusa de lui faire hommage, aussi bien qu'au duc de Savoie, Amé VIII, dit le Pacifique, pour quelques terres soumises à leur suzeraineté. Attaqué vivement par le duc de Bourgogne et entamé de toutes parts, le duc de Bourbon permit à la duchesse sa femme de se rendre auprès de Philippe et d'Amé VIII, pour négocier une paix honorable. Le duc de Savoie, quoique fortement intéressé dans cette affaire, ayant offert sa médiation, le comte de Richemont, alors réconcilié avec la cour de Chinon, accourut pour se poser comme intermédiaire entre les deux beaux-frères, obtint une suspension d'armes, et fit arrêter qu'il serait tenu à Nevers, au mois de janvier 1435, des conférences pour régler les conditions de la paix.

Si, au milieu des guerres civiles, on aperçoit les frères, les parents, les amis, les compatriotes combattant les uns contre les autres, du moins le cœur se repose en

Digitized by Google

voyant, dans les intervalles de la lutte, pendant les armistices et les traités de pacification, tous les cœurs se réunir, les ennemis de la veille s'embrasser, comme de bons Français, déplorant les uns et les autres les malheurs de la division. Tel est le spectacle que nous offre l'assemblée de Nevers. Comme les immenses intérêts à discuter dans cette cité étaient extrêmement complexes, que tous les chefs de partis avaient à y soutenir quelque grand intérêt, tous, jusqu'au roi lui-même, voulurent s'y faire représenter. L'archevêque de Reims, chancelier de Charles VII, les plus grands seigneurs du royaume, une multitude de chevaliers, accompagnés de guerriers illustres, s'y rencontrèrent. Ces Français qui, la veille, se battaient à outrance et exerçaient les uns sur les autres les plus affreuses cruautés, se donnaient alors des fêtes et demandaient la fin d'une guerre désastreuse qui, pendant de si longues années, avait désolé la France. Le connétable de Richemont, dont l'âme était si française, même au milieu de sa haine pour la cour, mit tout son talent à opérer une réconciliation désirée de tous, et parvint ainsi à faire demander par tous les partis une paix générale. Alors fut arrêté, pour le mois de juillet suivant, un congrès à Arras, où tous les intérêts devaient être discutés et réglés sous la présidence des légats du Souverain Pontife. Les seigneurs présents, pour donner une preuve éclatante de leur désir de la paix, s'engagèrent à tous les sacrifices pour mettre fin à la guerre.

Chacun quitta Nevers avec l'expression du bonheur, et alla porter dans sa province la grande nouvelle de la pacification générale. Il nous serait difficile de décrire

Digitized by Google

les transports de joie qui éclatèrent à Paris lorsque le duc de Bourgogne rentra dans cette ville, annonçant son désir de la paix, objet de tant de vœux. Les magistrats, l'Université, le peuple, le haranguèrent à ce sujet, et les dames allèrent se jeter à ses pieds.

Le duc de Richemont détermina le roi à convoquer les États du Midi, et à différer la tenue des Etats généraux qui devaient s'assembler à Tours pour jeter les bases de la pacification. S'il était utile d'obtenir des subsides du Midi pour travailler sincèrement à la paix, il était extrêmement dangereux que les États ne vinssent, sous prétexte de régler la pacification d'une manière plus avantageuse à la France, la rendre impraticable et ôter aux négociateurs cette latitude de mouvements et de pensées nécessaires dans les grands bouleversements et les crises redoutables.

Le 5 août 1435, s'ouvrit le congrès d'Arras, la plus illustre réunion politique dont l'Europe eût jusqu'alors été témoin. Le duc de Bourgogne, le prince le plus magnifique de son siècle, appela à sa cour toute la noblesse de ses Etats; le Pontife fut représenté par le cardinal de Santa-Croce; le concile de Bâle, qui se tenait alors, par le cardinal de Chypre; les intérêts du jeune roi Henri VI, roi d'Angleterre, qui prenait aussi le titre de roi de France, furent défendus par son grand-oncle, le cardinal de Beaufort, et vingt-six collègues, la moitié choisis parmi les Français et l'autre moitié parmi les Anglais; Charles VII y envoya vingt-neuf gentilshommes et ministres, à la tête desquels se trouvaient le duc de Bourbon et le connétable. On y voyait aussi des envoyés des rois de Sicile, de Norwége, de Danemarck et de Pologne, les

Digitized by Google

représentants de plusieurs princes d'Allemagne et d'Italie, et les députés des villes de Flandre et de la ligue Anséatique. Dès le commencement de la réunion il s'établit, entre les Français des différents partis, bourguignons, anglais et partisans de Charles VII, une telle sympathie, un accord si parfait, que les Anglais en conçurent aussitôt les craintes les plus vives.

Le cardinal de Santa-Croce, en sa qualité de légat du Pape, ouvrit la conférence par un discours, tout de lieux communs, sur les avantages de la paix et les maux de la guerre, et finit par conjurer chaque parti *à faire des requêtes si courtoises et si raisonnables, qu'ils se pussent accorder les uns avec les autres.*

Pendant les premiers jours, on échangea plusieurs projets de traité de pacification, qui avaient, de part et d'autre, un principe qui rendait la paix inacceptable. Les négociateurs anglais voulurent d'abord prendre pour base le néfaste traité de Troyes, et demandèrent que le titre de roi de France fût réservé à Henri VI, consentant à laisser d'assez vastes provinces à Charles, sous le vasselage de l'Angleterre. Les prétentions que soutenaient les Anglais n'avaient aucun fondement, ni en droit constitutionnel et national, ni même dans le droit brutal de la force et de la guerre. Il est incontestable que la collation du titre de roi de France, conféré au roi d'Angleterre par le traité de Troyes, était contraire à l'antique constitution de la France, qui toujours avait exclu les femmes du trône; on ne pouvait pas même dire que la nation, légitimement convoquée, avait pu changer une institution établie par elle dans son origine, car un tel droit ne peut ainsi appartenir aux peuples sans un dan-

Digitized by Google

ger permanent de bouleversement ; et d'ailleurs, jamais il n'y avait eu d'Etats généraux, proprement dits, réunis pour confirmer ce traité, qui était repoussé non-seulement par les provinces qui reconnaissaient Charles VII, mais encore dans toutes celles où dominaient les Anglais; le droit était donc contre les prétentions de l'Angleterre. La force était alors aussi contre cette nation étrangère, car la puissance anglaise croulait de toutes parts en France, comme ces édifices qui, bâtis sur le sable, étayés seulement par des objets étrangers, finissent par tomber. Les plénipotentiaires français, après avoir fait à l'Angleterre l'offre importante de l'Aquitaine entière, descendirent graduellement jusqu'à offrir une partie de la Normandie, enfin la totalité de cette province, mais sous la clause de l'hommage à la couronne de France. Les plénipotentiaires anglais, vivement pressés, finirent enfin par exiger pour leur souverain le titre de roi de France, avec les seules provinces dont il était alors en possession, et à condition que Paris, l'Ile-de-France et la Normandie seraient rattachés à l'Angleterre d'une manière incommutable. Vaincus sur ce point, et comprenant que ce que leurs prétentions avaient d'exorbitant était repoussé avec mépris par les Bourguignons, naguère leurs zélés partisans, les ambassadeurs de Henri VI, pour ne pas assister à un traité de paix particulier entre Philippe et Charles VII, quittèrent le congrès et se retirèrent en Angleterre.

Loin de s'affliger de cette retraite, les négociateurs français la regardèrent comme une grande difficulté de moins au traité qui se préparait, firent sonner bien haut que l'Angleterre seule repoussait la paix, et jetèrent ainsi

Digitized by Google

l'odieux sur les Anglais, dont le nom fut de plus en plus détesté et devint un objet de plus vive horreur en France. Le légat du Pape, accusé de partialité par les Anglais, parce qu'il défendait les droits de la justice, se voyant dans l'impossibilité d'amener à la paix Charles VII et Henri VI, fit alors des efforts incessants pour réconcilier le duc de Bourgogne avec le roi de France. Philippe opposait à cette réconciliation un motif d'honneur et de conscience : le serment par lequel il s'était lié au roi d'Angleterre, et la promesse qu'il lui avait faite de ne pas conclure de paix sans qu'il fût admis dans le traité de pacification. Le cardinal leva ses scrupules en le déliant de son serment; et comme le duc manifestait des doutes sur les pouvoirs de ce prélat, il fit appuyer sa décision par une consultation de docteurs romains et de docteurs français. Les docteurs français, remontant à la constitution primitive de la féodalité, démontrèrent que le serment prêté à Henri VI, et tous les actes qui en avaient été la conséquence, étaient nuls de droit naturel, parce qu'un vassal, par la nature même de ses possessions, s'engage avant tout à ne jamais méconnaître son souverain légitime. Lorsque les scrupules du duc furent levés, les plénipotentiaires français disculpèrent le roi de la part qu'on lui attribuait dans l'assassinat de Jean-sans-Peur, et firent des concessions énormes, je dirai presque incroyables. « Charles commençait par déclarer que le duc Jean de Bourgogne avait été mauvaisement et iniquement mis à mort; que, s'il n'y avait pas obvié, son jeune âge seul l'en avait empêché, et qu'il priait le duc de Bourgogne de déposer toute rancune qu'il pouvait avoir dans son cœur contre lui pour cette cause. Il exi-

Digitized by Google

lait de son royaume et abandonnait à la justice tous ceux qui avaient eu part à cette action, et il promettait de fonder à Montereau une chapelle expiatoire. Il cédait au duc de Bourgogne les comtés d'Auxerre et de Mâcon, les châtellenies de Péronne, Roye et Montdidier, les redevances du comté d'Artois et les villes de la vallée de la Somme, déjà stipulées par la convention de Nevers. »

Après que le traité eut été lu en présence des parties intéressées, dans le lieu même où s'étaient tenues les conférences, l'assemblée se rendit à l'église pour en jurer l'observation devant le Saint-Sacrement exposé, et la main étendue sur une croix. Le duc de Bourgogne s'avança le premier, étendit la main, et jura « que jamais il ne ramenteroit la mort de feu son père, et qu'il entretiendroit bonne paix et union avec le roi Charles, son souverain seigneur, et les siens. »

Parmi les seigneurs qui prêtèrent serment, nous devons nommer le seigneur de Launay : « Voici, dit-il, » la propre main qui autrefois a fait les serments pour » cinq paix faites durant cette guerre, desquelles nulles » n'ont été entretenues; mais je promets à Dieu que » celle-ci sera entretenue de ma part et que jamais ne » l'enfreindrai. » Que d'hommes politiques pourraient aujourd'hui s'appliquer une partie de ces paroles!

Le traité d'Arras fut remis au roi, qui, non content de le ratifier, le présenta encore aux Etats réunis alors à Tours. Soit sagesse, soit crainte de prendre part à un acte qui avait peu de précédents dans notre histoire, les États se récusèrent comme n'étant point des corps politiques.

Un événement extrêmement important pour Char-

Digitized by Google

les VII coïncida avec la pacification d'Arras, c'est la mort du duc de Bedford, qui expira sept jours avant la signature du traité. Tous les partis rendirent hommage à ce régent des royaumes de France et d'Angleterre pendant la minorité de Henri VI, et chacun avoue que, si la royauté anglaise avait pu être sauvée en France, elle l'eût été par lui.

Trois jours après la signature du traité d'Arras, dix jours après la mort du duc de Bedford, une reine bien coupable allait aussi (24 septembre) rendre compte au tribunal de Dieu du sang qu'elle avait fait verser et des ruines qu'elle avait amoncelées sur la France. Isabeau de Bavière, dont la carrière politique finit totalement avec la vie de son malheureux époux, eut peut-être des mœurs moins déréglées qu'on ne s'est plu à le dire. Si elle fut immensément coupable envers la France, on peut dire que jamais personne ne fut plus sévèrement puni de ses fautes. Jean Chartier nous dit « qu'elle fut délaissée et abandonnée par le roi d'Angleterre en nécessité et pauvreté. » Sa sépulture fut des plus tristes. Croirait-on que le corps d'une reine de France expirant au sein de son royaume, dans une ville qui l'avait idolâtrée, qui reconnaissait encore le parti qu'elle avait fait triompher, croirait-on que cette infortunée princesse fut portée à Saint-Denis, sur la rivière, dans un bateau, accompagnée seulement de quatre domestiques, et que cette reine n'ayant pas même le plus petit luminaire que les pauvres se fournissent, il fallut, pour célébrer l'office des morts en présence des quatre domestiques, allumer les cierges qui se trouvaient sur l'autel!

Digitized by Google

Quoiqu'un armistice général eût été proclamé avant le terme des conférences d'Arras, certains capitaines, oubliant les ordres du roi, attaquèrent non-seulement les possessions anglaises, mais même celles du duc de Bourgogne, que les hommes politiques voulaient rallier à la France par les plus grands ménagements et les plus larges concessions. La Hire et Xaintrailles, incapables de comprendre ces intérêts diplomatiques, tombèrent sur les terres de Philippe et firent un prodigieux butin, qu'on leur arracha avec peine, pour ne pas empêcher la pacification d'arriver à un terme tant désiré. Aussitôt après la retraite des plénipotentiaires anglais des conférences d'Arras, les généraux de Henri VI recommencèrent la guerre avec une nouvelle activité, chassèrent de Paris l'Isle-Adam, parce qu'ils le savaient favorable à Charles VII, attaquèrent Saint-Denis, l'emportèrent et en rasèrent les fortifications. Mais la publication du traité d'Arras vint réveiller des populations depuis trop longtemps endormies, et Meulan, Corbeil, Vincennes, Saint-Germain-en-Laye, se voyant secondés par des bandes françaises, secouèrent le joug des Anglais. La Normandie ayant commencé à s'agiter, les écorcheurs s'y précipitèrent avec impétuosité, emportèrent Fécamp, Lillebonne, Arques, en un mot toutes les villes du pays de Caux, à l'exception de Caudebec. Quand tout ce pays fut comme changé en désert et n'offrit plus de ressources aux écorcheurs, ils l'abandonnèrent et le laissèrent ainsi retomber sous le joug anglais, presque aussitôt qu'il en avait été délivré.

La nouvelle du traité d'Arras fut portée en Angleterre par des envoyés du duc de Bourgogne, qui le notifièrent

Digitized by Google

à Henri VI. Le monarque, en entendant, par la lecture de ce traité, que le duc de Bourgogne lui refusait le titre de roi de France, se mit à verser des larmes abondantes et ne voulut donner aucune réponse aux envoyés de Philippe. Henri VI et le duc de Bourgogne, peu auparavant alliés intimes, non-seulement ne demeurèrent pas dans un état de froideur réciproque, mais commencèrent même des hostilités qui semblaient devoir être le signal de plus grandes guerres. Des émissaires anglais essayèrent de soulever la Flandre, la Hollande et la Zélande contre leur souverain; la garnison de Calais attaquait Ardres. Pendant que le duc Philippe portait des défis au roi d'Angleterre, ses hommes d'armes s'efforçaient de s'emparer du Crotoy. La France, témoin d'une lutte qui devait séparer à jamais l'Angleterre de la Bourgogne, poussait les partis à une guerre plus sérieuse. Philippe, toujours irrité, en commença alors les préparatifs; il exigeait de tous ses états des subsides, et faisait publier dans Amiens, ville qui venait de lui être cédée, l'ordre de payer la contribution imposée. Les habitants se soulevèrent, coururent aux armes, répétant qu'ils savaient bien que le bon roi Charles, leur seigneur, ne voulait point qu'ils payassent, non plus que les autres villes de son obéissance. L'émeute fut, il est vrai, bientôt réprimée et sévèrement punie; mais elle indiquait l'esprit général des provinces de Philippe.

Les Etats de Flandre, rassemblés pour délibérer sur la demande de subsides, se montrèrent beaucoup plus dociles qu'on n'aurait pu l'attendre de populations essentiellement actives et toujours ennemies de nouveaux impôts. Il est vrai que l'orateur chargé de parler au nom

Digitized by Google

du duc, exposa avec un art infini les efforts qu'il avait tentés pour la paix générale, le refus de l'Angleterre de faire aucune concession, et fit retomber sur elle l'odieux d'une lutte trop prolongée.

Six cents hommes d'armes, envoyés à Pontoise par le duc de Bourgogne pour rejoindre le connétable et le bâtard d'Orléans, prirent rang dans l'armée française. On ne peut exprimer l'étonnement des Parisiens, à qui les Anglais avaient cherché à persuader que le traité d'Arras n'existait point, lorsqu'ils virent l'étendard de Bourgogne flotter à côté de celui de Charles VII. Toute illusion fut alors dissipée ; la maison de Bourgogne, à laquelle Paris était si profondément attaché, étant sincèrement passée du côté du roi, la ville commença à s'agiter. Pour empêcher un soulèvement, les évêques de Paris, de Térouane et de Lizieux (ancien évêque de Beauvais), prêchaient aux Parisiens la fidélité à l'Angleterre et faisaient retentir toutes les chaires des anathèmes les plus violents contre ceux qui, au mépris du serment prêté à Henri VI, passeraient du côté de Charles VII. En même temps le gouverneur anglais déployait les mesures les plus rigoureuses contre quiconque osait faire le moindre mouvement pour la France, ou dire le moindre mot en faveur de son roi ; il faisait coudre dans un sac et jeter dans la Seine, sans forme de procès, tous ceux qu'il soupçonnait être ennemis du parti anglais.

Cependant la misère devenait extrême dans la capitale; bloquée par des corps détachés, qui empêchaient l'arrivée des vivres, cette grande ville, pressée par la faim, conjurait la garnison anglaise d'éloigner ses ennemis loin de ses murailles et de ramener l'abondance dans son en-

Digitized by Google

ceinte. Le gouverneur tenta, en effet, une sortie ; mais, ayant été rencontré par l'Isle-Adam et vivement repoussé par ce chef, il rentra dans Paris dans le plus grand désordre et après avoir subi les pertes les plus considérables. Le peuple, jusqu'alors assez paisible, se mit à s'agiter ouvertement et à faire entendre ses sentiments.

Il n'y avait plus qu'un seul vœu dans la ville : expulser les Anglais et y introduire les Français. Toutes les pensées, tous les efforts se tournèrent alors vers ce but. Il fut enfin arrêté entre les Français du dedans et ceux du dehors, que, la nuit du 13 avril 1436, une porte de la ville serait ouverte aux généraux de Charles VII. Le comte de Richemont, pour épargner à Paris les horreurs d'une révolution, éloigna les écorcheurs indisciplinés, se fit accompagner du maréchal de l'Isle-Adam, du bâtard d'Orléans, de quelques chevaliers et d'un certain nombre de soldats d'un courage à toute épreuve ; puis il s'approcha de la porte Saint-Michel, où on lui dit, du haut du rempart, d'aller à la porte Saint-Jacques, et qu'*on besognoit pour eux aux halles*. Pendant qu'une poterne leur est livrée et qu'on brise les serrures des ponts-levis, l'impatient l'Isle-Adam se fait tirer au sommet des remparts et y plante le drapeau français. La petite armée française entre alors dans la place et s'avance à grands pas au milieu d'une population ivre de joie, faisant retentir ces cris : *Vive le roi! vive le duc de Bourgogne! la paix! la paix!* Les Anglais, avertis de la révolution opérée en un moment, s'arment à la hâte, veulent marcher à la rencontre du connétable; mais bientôt ils sont arrêtés par des chaînes tendues par une population en fureur, qui du sommet des toits, des fe-

Digitized by Google

nêtres des hôtels et des plus pauvres mansardes, lance des pierres, des poutres, des dards, en un mot tout ce qui peut donner la mort. Le général anglais opéra sa retraite avec habileté, et alla se renfermer dans la bastille Saint-Antoine. Laillier, l'un des chefs du complot ourdi contre les Anglais, accourut sur le pont Notre-Dame, et remit un drapeau aux armes de France au connétable de Richemont, qui serra dans ses bras ce généreux citoyen, et s'exprima ainsi : « Mes bons amis, le bon roi » Charles vous remercie, et moi de par lui, de ce que si » doucement lui avez rendu la maîtresse cité de son » royaume, et si aucun de quelque état qu'il soit à mé- » prins par devers Monsieur le roi, étoit absent ou autre- » ment, il lui est tout pardonné. » Il fit crier à son de trompe que « nul ne fût si hardi, sur peine d'être pendu » par la gorge, de s'envelopper en l'hôtel des bourgeois, » outre leur volonté, ne de reprocher, ne faire quelque » déplaisir, ne piller personne. »

Ce discours, la publication d'une amnistie générale au nom de Charles VII, la conservation de tous les priviléges, portèrent la joie au comble ; toutes les cloches firent entendre des carillons en signe de réjouissance.

Les écorcheurs cependant, occupés contre une tour et informés de la soumission de la place, voulurent accourir pour y pénétrer ; on leur en ferma l'entrée afin d'empêcher le moindre désordre. Il n'y eut pas un crime à pleurer, pas une injustice à réparer, pas une punition à infliger ; il n'y eut plus que des Français, instruits trop tard des malheurs qu'amène la division.

Si Paris était enfin rendu aux véritables Français, il y avait toujours, dans la forteresse de la Bastille, un ennemi

Digitized by Google

redoutable qui ne pouvait être réduit que par un long siége. Le connétable de Richemont, dont les ressources pécuniaires étaient réduites à mille francs, et qui regardait comme impolitique de demander des subsides à une ville récemment soumise, préféra entendre les propositions des Anglais, qui eurent, en effet, la liberté de se retirer à Rouen, à la seule condition que l'évêque de Térouane laissait sa riche chapelle. Enfin, le 17 avril 1436, les Anglais quittèrent Paris, poursuivis par les malédictions de tout le peuple.

Après la soumission de la capitale, restaient de grands actes politiques à consommer : il fallait relier le passé au présent, réunir les deux gouvernements pour n'en faire qu'un seul. Le plus grand corps de l'Etat, le parlement de Paris, réduit alors à vingt membres, était allé féliciter le connétable et l'assurer que les gens qui avaient tenu le parlement étaient prêts à faire la volonté du roi et à s'employer à son service, comme ses bons et fidèles sujets. Pour parer aux graves inconvénients qui auraient pu résulter de la suspension de l'exercice de la justice, le roi permit d'abord au Parlement de tenir ses séances jusqu'à l'adoption de nouvelles mesures. Le 26 novembre suivant, par lettres patentes données à Issoudun, le parlement de Poitiers fut réuni à celui de Paris, pour ne former à l'avenir qu'un seul corps ; et comme le Languedoc, trop éloigné de la capitale pour venir y suivre facilement les affaires litigieuses, témoignait du mécontentement de cette mesure, Charles VII promit d'établir bientôt un parlement pour cette province. Non content d'assurer ainsi le cours de la justice, le roi confirma les priviléges de l'Université et fixa la valeur des monnaies

Digitized by Google

anglaises en circulation dans la partie de la France récemment soumise à sa domination.

Par une nouvelle mesure politique habilement dirigée contre l'Angleterre, Charles VII maria son fils Louis, âgé de treize ans seulement, avec Marguerite d'Ecosse, âgée de douze, princesse destinée à mourir bien jeune, après une vie tristement agitée. Il espérait, par cette alliance, resserrer encore les liens de profonde amitié qui unissaient les deux peuples et pousser le roi d'Ecosse à attaquer le roi d'Angleterre dans le centre même de sa domination, pendant que lui-même le presserait vigoureusement sur le continent et le contraindrait à se renfermer dans son île. Cette alliance, qui aurait pu causer de graves embarras à Henri VI, fut sans effet réel, par l'assassinat du roi Jacques, ce qui jeta l'Ecosse dans une étrange confusion et l'empêcha de porter son attention ailleurs.

Après les violentes tempêtes, les vagues sont longtemps agitées avant de retrouver le calme. Quoique la paix n'eût pas été conclue entre la France et l'Angleterre, cette dernière nation, épuisée d'hommes et d'argent, incapable de faire la guerre, conservait à peine la Guyenne, la Normandie et quelques places dans l'intérieur du pays, telles que Meaux, Pontoise, Soissons etc. Les chefs de bandes, abandonnés à eux-mêmes, sans solde, faisant la guerre sous leur propre inspiration, tombaient sur les petites places occupées par les Anglais, en passaient les faibles garnisons au fil de l'épée, enlevaient un riche butin et allaient ailleurs chercher de nouvelles aventures. Lorsqu'il n'y eut plus que de grandes villes dont l'attaque leur devenait impossible, que les partis ennemis cessèrent de paraître dans la cam-

Digitized by Google

pagne et se tinrent rigoureusement renfermés dans les murailles, les capitaines de bandes songèrent à leurs querelles particulières, et commencèrent un genre de guerre qui nous donne une exacte peinture de l'époque.

La Hire nourrissait depuis longtemps une haine implacable contre Jean de Luxembourg, comte de Ligny, l'un des chefs les plus redoutables des armées anglaises, qui, après avoir refusé de signer le traité d'Arras, avait obtenu de Charles VII, nonobstant ce refus, des lettres de répit pour se déterminer. Malgré ces lettres, qui auraient dû mettre Jean de Luxembourg à l'abri des coups des chefs français, La Hire entra dans Soissons, ville de ce seigneur, pilla cette cité et s'y établit pendant quelque temps pour dévaster complétement toutes les terres du voisinage qui appartenaient au comte. Lorsque le pays fut totalement ruiné, La Hire pensa qu'il avait encore à punir le sire d'Auffemont, capitaine de Clermont en Beauvaisis, et l'un des officiers les plus dévoués de Charles VII. D'Auffemont, croyant les anciens différends entièrement oubliés, apporta avec la plus grande confiance et la plus chevaleresque courtoisie des rafraîchissements à La Hire et à sa troupe qui, en les acceptant, se précipitèrent sur le généreux capitaine, et le jetèrent dans un cachot infect, d'où il ne sortit qu'en se rachetant moyennant quatorze mille salûts-d'or. Une fois libre, d'Auffemont chercha l'occasion d'une vengeance digne de lui. Ayant appris que La Hire se trouvait dans une hôtellerie de Beauvais, il prit cent vingt cavaliers, et se dirigea au pas de course vers l'hôtellerie où se trouvait son adversaire, qui, apercevant de loin son redoutable ennemi, alla se cacher, avec son écuyer,

Digitized by Google

dans une mangeoire de chevaux; bientôt découvert, il fut jeté dans un cachot, d'où le duc de Bourbon parvint à le retirer en réconciliant ces deux illustres guerriers dont les talents pouvaient être si utiles à la France.

Le connétable de Richemont avait aussi ses ennemis à punir; il résolut de châtier Flavy, l'un des chefs des écorcheurs, capitaine plus cruel que les troupes auxquelles il commandait. Obligé de quitter un moment Compiègne, Flavy réunit de nouvelles bandes, rentra dans la place, et en chassa le connétable, qui se dirigea du côté de Commercy pour en châtier le damoiseau, dont il avait eu beaucoup à se plaindre. C'est pendant cette expédition que parut, pour la première fois, un personnage qui devait devenir tristement fameux sous le règne suivant; nous voulons parler de Tristan l'Ermite, dont Richemont se servit alors pour mettre un peu de discipline parmi ses troupes. Tristan se montra extrêmement sévère contre les infracteurs de ses ordres. Persuadé qu'il ne ramènerait jamais les écorcheurs à la subordination, il se proposait plutôt de les détruire entièrement. Sur la première accusation de désobéissance, d'indiscipline ou de pillage, il les faisait pendre au premier arbre, ou lier deux a deux, ou trois à trois, et jeter à la rivière; et comme il n'y avait pas un seul soldat dans l'armée qui n'eût des crimes semblables à se reprocher, il n'y en avait pas un qui ne sentît que sa vie était à la merci du connétable et de son prévôt des maréchaux. Le comte de Fribourg, que le duc Philippe avait nommé son lieutenant en Bourgogne, n'avait pas une manière moins expéditive de traiter les écorcheurs, et Olivier de La Marche assure que les pêcheurs ne retiraient jamais les filets qu'ils avaient ten-

Digitized by Google

dus dans la Sâone et le Doubs sans les trouver remplis de cadavres.

Le roi prenait à peine quelque part à ces mouvements de troupes; il ne s'occupait guère plus des affaires d'Italie, qui appelaient alors à la couronne de Naples un prince français. Louis III, duc d'Anjou, roi de Sicile, s'appuyant sur l'acte d'adoption qui le désignait pour successeur de la reine Jeanne, était repassé en Italie et avait fixé son séjour à Cosenze en Calabre, d'où il ne sortait guère pour se rendre à la cour, de peur de donner de l'ombrage à sa mère adoptive. Nous n'avons pas à raconter les révolutions qui se succédaient à la cour de Naples, et les assassinats qui s'y commettaient par les mains de tous les partis. Louis d'Anjou, trouvant moins de danger dans les luttes à main armée que dans le palais royal de Naples, s'occupait à faire la guerre au duc de Tarente, lorsqu'il fut surpris par une fièvre qui le conduisit au tombeau à l'âge de trente-un ans. René, son frère, héritier de son duché d'Anjou, du comté de Provence et aussi de ses droits sur Naples, fut adopté par la reine Jeanne, qui mourut un an après cette seconde adoption. En elle s'éteignait entièrement la branche de Duras, après avoir donné pendant cinquante-trois années trois souverains au royaume de Naples : Charles-de-la-Paix, Ladislas et Jeanne.

Lorsque la députation napolitaine, chargée de porter au duc René la nouvelle de son exaltation au trône de Naples, arriva en France, elle le trouva dans les prisons du duc de Bourgogne, qui ne voulut point consentir à rendre la liberté à cet illustre prisonnier, fait captif sur le champ de bataille de Bulgnéville. Isabelle de Lorraine, épouse de René, se rendit aussitôt à Naples avec ses deux

Digitized by Google

fils, et prit possession d'un trône qui avait un redoutable compétiteur dans la personne d'Alphonse d'Aragon, maître de la Sicile. Quand ce prince fut instruit de la mort de Jeanne, il courut assiéger Gaëte, fut vaincu et fait prisonnier par le duc de Milan et les Génois, qui avaient armé une flotte puissante pour la défense de cette place. Cette captivité fut plus utile à ce prince que la plus brillante victoire. Le duc de Milan, appréhendant vraisemblablement que la maison d'Anjou, affermie sur le trône de Naples, n'engageât les Français à faire valoir leurs prétentions au duché de Milan, remit généreusement son captif en liberté, fit un traité avec lui et rendit ainsi au prince espagnol de Naples une partie de la prépondérance qu'il avait perdue. Gaëte tomba peu après sous les coups de don Pèdre, frère d'Alphonse. C'est dans ces circonstances que René d'Anjou, rendu à la liberté moyennant une rançon de deux cent mille écus et la cession de quelques places, vint prendre possession d'un trône qui devait bientôt passer dans la puissante maison d'Aragon.

Le duc de Bourgogne qui, après la paix d'Arras, espérait demeurer neutre et simple spectateur de la lutte entre la France et l'Angleterre, sentit toute l'impossibilité de cette attitude, lorsqu'il se vit grossièrement insulter par les Anglais, et qu'il connut les manœuvres détestables de ces insulaires pour soulever ses sujets contre lui. Jamais pourtant Philippe ne se montra redoutable à ses anciens alliés, soit qu'il craignît de se mesurer contre ces étrangers, soit, comme le croient plusieurs historiens, qu'il conservât encore des scrupules de se trouver face à face avec un ennemi autrefois son ami, scrupule que quelques-uns de ses vassaux portaient au point de re-

Digitized by Google

fuser de marcher lorsqu'il leur prescrivait de combattre les Anglais. Cependant la tentative du duc de Bourgogne contre Calais fut reçue avec la plus vive allégresse par tous ses sujets, qui accoururent en foule sous ses étendards; parce que cette forteresse anglaise, dominant toutes les provinces du Nord, était sans cesse dressée comme une menace permanente contre l'Artois et la Flandre. Les Flamands, qui en étaient plus effrayés que tous les autres sujets du duc, accoururent en si grand nombre sous les étendards de Philippe, que, se croyant en mesure de réduire en peu de temps cette forteresse, ce prince renvoya les Picards et les Bourguignons, c'est-à-dire la fleur de ses troupes, celles qu'il eût fallu conserver de préférence. Tout fut conduit avec une extrême maladresse. La flotte hollandaise n'arriva pas assez tôt pour fermer l'entrée du port, et permit ainsi à des forces anglaises considérables d'entrer dans la place. Un murmure universel s'éleva alors dans le camp, et l'armée leva le siége, quatre jours avant l'arrivée du duc de Glocester, qui avait envoyé un défi au duc de Bourgogne et lui avait proposé une bataille rangée. On ne doit rien espérer de sérieux de soldats improvisés, qui ne sont ni exercés, ni enflammés par une de ces grandes passions qui suppléent quelquefois au talent militaire. Le duc de Glocester, que Henri VI, en sa prétendue qualité de roi de France, avait investi du comté de Flandre saisi sur le duc de Bourgogne, s'avança vers cette province et y causa les plus grands ravages sans rencontrer aucun obstacle pour l'arrêter.

Les Flamands, dont la lâcheté avait fait manquer la tentative sur Calais, poursuivis sans cesse par la cons-

Digitized by Google

cience de leur honte, accusaient les officiers du duc de tous leurs désastres, et mettaient à mort tous ceux qu'ils soupçonnaient avoir été l'une des causes de leur déshonneur; pour couvrir leur peu de courage, ils voulaient que le duc rendît un hommage authentique à leur valeur, ce qui, certes, était extrêmement difficile. Le sire de Horn, qui avait été chargé d'inspecter les dunes au moment du siége, fut tué; les Gantois exilèrent plusieurs gentilshommes qui ne s'étaient pas fait inscrire sur le rôle des bourgeois; Gilbert Pacters, doyen des métiers, fut mis à mort parce qu'on l'accusa d'avoir mal dirigé un assaut contre Calais. Les bourgeois de Bruges résolurent d'aller assiéger l'Ecluse et ordonnèrent au chef de la ville de se mettre à leur tête : cet officier de la commune, plus prudent que ses administrés, s'y étant refusé, ils le mirent à mort.

Comme il était impossible de laisser impunis de pareils excès, le duc se mit à la tête de quatre cents hommes commandés par l'Isle-Adam, et sans prendre aucune précaution, entra dans Bruges et fit déposer les armes à sa troupe. Les bourgeois se soulevèrent alors, fermèrent les portes de la ville et massacrèrent un grand nombre de soldats français, avec l'Isle-Adam, leur chef. Le duc parvint à faire briser les portes et s'échappa avec quelques hommes, laissant deux cents prisonniers entre les mains de ses sujets rebelles. Philippe fit le blocus de la place et y jeta une telle misère, pendant les années 1437 et 1438, que, vaincus enfin, les Brugeois firent amende honorable et envoyèrent une députation à Arras le 17 février 1438. Bruges s'engagea à payer 20,000 rixdales d'or, livra quarante-deux des principaux agitateurs, qui furent mis

Digitized by Google

à mort, et reçut dans ses murs la duchesse de Bourgogne et le duc de Clèves, qui en prirent possession en maîtres.

Les troubles de Flandre étant une puissante diversion en faveur de l'Angleterre, Talbot, habile capitaine anglais, réunit des troupes, et, au lieu de se porter au nord, comme on s'y attendait, il s'avança du côté de Paris, enleva Pontoise et battit, à quatre lieues de Rouen, des bandes d'aventuriers sous les ordres de La Hire, Xaintrailles, Fontaine, etc. Après ce double succès, Talbot se trouvait maître du chemin qui conduisait à Paris, où Charles VII allait faire son entrée solennelle.

Le roi parcourait alors le midi de la France, qui lui avait toujours montré tant de fidélité, et travaillait à rendre la paix à une province qui, elle aussi, avait ses douleurs, ses bandes armées, ses dissensions intestines. Bernard de Casilhac et Robert Dauphin se faisaient la guerre parce qu'ils prétendaient tous deux à l'évêché d'Albi; Rodrigo de Villandrade, capitaine espagnol qui avait lutté avec succès contre les Anglais, réunit des bandes d'aventuriers, connus sous le nom de *routiers*, et, sous le prétexte d'aller combattre les Anglais en Guyenne, il se mit à ravager l'Auvergne; il eut même l'audace d'attaquer les fourriers du roi Charles VII, qui, en personne, les repoussa jusqu'à Bresse, ville du domaine de l'empire. Obligé de s'arrêter aux frontières de ses Etats, le roi prescrivit au duc de Bourbon de surveiller ces ennemis du repos public et de les empêcher de rentrer en France.

Cette petite expédition donna un peu de goût au roi pour le métier des armes, et tandis que le connétable et le bâtard d'Orléans emportaient Château-Landon, Ne-

Digitized by Google

mours et Terny, il alla mettre le siége devant Montereau, où il déploya le plus grand courage.

Quinze jours après la prise de cette place, Charles faisait son entrée solennelle à Paris, où il n'avait pas encore paru depuis son élévation au trône. Pour faire oublier sa faute passée, Paris manifesta la joie la plus vive et étala tout ce que l'industrie du siècle put fournir. Ce qui frappa le plus dans l'entrée royale furent *les personnages des sept péchés capitaux, à cheval,* qui marchaient immédiatement après le corps des marchands. S'il y avait ici une critique de ces différents corps, les seigneurs, le Parlement et les requêtes durent être bien honorés d'être précédés des *sept vertus.* Reçu aux portes de Notre-Dame par l'évêque, le roi fit, en présence du clergé et du peuple, le serment de conserver aux églises *le privilége canonique, le bénéfice de la loi, la justice et la protection.*

Le roi, pendant son séjour à Paris, fit plusieurs réglements importants : il exigea des brevets de capacité pour l'exercice de la médecine et de la pharmacie; il prescrivit des mesures pour la conservation des minutes des notaires; il renouvela les lois de saint Louis contre le blasphème, bien convaincu qu'un peuple qui n'honore pas Dieu, ne respecte pas son souverain; enfin il porta des lois contre le luxe excessif qui rendait méconnaissables toutes les conditions, car le boutiquier était vêtu comme le grand seigneur.

Si le roi avait daigné accepter comme une réparation suffisante l'hommage que Paris lui avait rendu, le Ciel sembla vouloir punir cette ville par de nouveaux châtiments. Le roi était à peine entré dans Paris, que les Anglais s'approchèrent de cette capitale, ravagèrent le pays

Digitized by Google

environnant, et interceptèrent si bien les communications que rien ne put entrer dans la ville. Paris fut alors accablé par la plus affreuse disette; une peste suivit et enleva plus de cinquante mille personnes. « Quand la mort, dit le bourgeois de Paris, se boutoit » dans une maison, elle en emportoit la plus grande » partie des gens, et espécialement des plus forts et des » plus jeunes. »

Les Anglais auraient pu facilement se rendre encore une fois maîtres de la ville; mais ils étaient en petit nombre en France, ils avaient à lutter contre les soldats d'aventure et se voyaient obligés de défendre leurs places assiégées de tous côtés. Nous ne nous arrêterons pas à faire la description d'une multitude de petits combats qui se ressemblent tous et instruiraient peu le lecteur : remarquons seulement que Talbot crut pouvoir se vanter d'un beau fait d'armes, parce qu'il contraignit, avec quatre mille hommes, le duc de Bourgogne à lever le siége du Crotoy, et ravagea une partie de la Flandre. Mais ces avantages passagers n'empêchaient pas l'affaiblissement continuel des Anglais et n'arrêtaient point leur ruine complète, qui s'annonçait de toutes parts.

§ III. *Affaires ecclésiastiques. — Concile de Bâle. — Pragmatique sanction.*

Pendant que la société civile était livrée à l'anarchie, l'Eglise éprouvait le contre-coup des opinions révolutionnaires qui se manifestaient de toutes parts. Si le Chef de l'Eglise souffrait de voir le mahométisme triomphant, menaçant Constantinople d'abord, et ensuite les provin-

Digitized by Google

ces d'Occident, il souffrait bien plus des idées des prétendus réformateurs religieux qui voulaient bouleverser toute la constitution catholique.

Le fameux concile de Constance, convoqué au milieu d'une situation extraordinaire, avait rendu d'abord d'immenses services à l'Eglise; mais bientôt il avait dévié des véritables principes d'ordre et de bon gouvernement, et. avant de se séparer, il avait fixé la tenue d'un prochain concile général à Pavie, pour réformer l'Eglise dans son chef et dans ses membres. C'était donner aux têtes les plus hardies le champ le plus vaste pour leurs conceptions révolutionnaires. Réuni d'abord à Pavie, en 1423, transféré ensuite à Sienne, à cause de la peste, le concile réformateur fut enfin transféré à Bâle et se réunit le 3 mars 1431.

Ce concile, dont les Français furent l'âme, est regardé par nos historiens et nos politiques comme une assemblée qui nous est propre et dont les actes nous intéressent spécialement. Il ne s'y trouva, à son ouverture, qu'un seul prélat, encore n'était-ce pas un évêque, mais un abbé de Vézelay, qui ne prit pas moins acte de cette ouverture assez insolite. Ce fut seulement le 14 décembre suivant que se tint la première session, sous la présidence du cardinal Julien, légat du Saint-Siége. Le concile se posa hardiment comme le continuateur de Constance, en renouvela les décrets contre ceux qui troubleraient l'assemblée par des intrigues secrètes ou par des violences ouvertes, et contre ceux qui se retireraient sans le consentement des Pères. Il somma tous les prélats de la chrétienté de s'unir à lui, et formula le but qu'il se proposait, savoir : 1° l'extirpation de l'hérésie;

Digitized by Google

2° la réunion de tous les chrétiens à l'Eglise catholique; 3° l'instruction des fidèles; 4° les moyens de procurer la paix entre les princes; 5° la réformation de l'Eglise dans son chef et dans ses membres; 6° enfin le rétablissement de l'ancienne discipline.

Dans l'intervalle même de la première et de la seconde session, un événement qui donna les plus grandes espérances à l'Eglise, détermina le pape Eugène IV à transférer le concile dans une ville d'Italie. Les Grecs ayant demandé un concile plus rapproché, pour y traiter de la réunion, Eugène fit paraître une bulle pour la translation du concile à Bologne. Mais une ambassade solennelle des évêques réunis à Bâle et les pressantes sollicitations des princes chrétiens, surtout de Charles VII, déterminèrent le Pontife à permettre la continuation du concile à Bâle, pourvu, toutefois, qu'il se trouvât un nombre suffisant de Pères pour suivre avec dignité les délibérations.

Le concile de Bâle, quoique composé à peine de vingt prélats, se sentant soutenu par les puissances séculières, entreprit de se mettre à couvert contre tous les actes pontificaux; il se déclara supérieur au Pape, somma Eugène IV de se rendre dans son sein, et, pour montrer que ce n'était pas seulement un pouvoir doctrinal qu'il s'arrogeait, il destitua le légat-gouverneur d'Avignon et lui en substitua un autre; c'était prendre en mains la direction du gouvernement et se faire ce que nous nommerions une Convention. Tout se préparait donc à une rupture ouverte. L'université de Paris, toujours si puissante sur les prélats français, les pressa vivement de ne pas céder devant les représentations et les prières du Saint-Père.

Digitized by Google

Le concile marcha si rapidement dans cette voie anarchique, que, quand le Pape usa de son autorité légitime pour prononcer la dissolution d'une assemblée de factieux, on le somma de révoquer sa bulle et de comparaître en personne ou par des légats, pour rendre compte de sa conduite; sur le refus d'Eugène de répondre à cette insolente sommation, le prétendu concile commença aussitôt une procédure contre lui, et menaça de l'anathématiser si, dans l'espace de deux mois, il ne révoquait la bulle de dissolution. Au milieu de ces vives contestations, l'assemblée, pour réformer l'Eglise dans son chef et dans ses membres, renouvela, par un décret, le droit d'élection *établi par les Apôtres* et *confirmé* par le premier concile général de Nicée, dans les canons IV et V, et traça des limites à l'exercice de la juridiction du Chef de l'Eglise.

Sur la prière des princes, le Pape, après avoir frappé les factieux d'anathème, consentit à renouer avec eux ses relations amicales; mais la condescendance du Père commun des fidèles, au lieu de ramener l'assemblée à des sentiments plus convenables, ne fit que lui donner une nouvelle audace et la pousser dans une voie plus révolutionnaire encore; elle s'occupa alors très activement de faire des réglements de réformation, que nous verrons analysés dans un acte célèbre de Charles VII, qui fut longtemps une cause de division entre la cour de France et le Saint-Siége.

Le concile était arrivé à la vingt-cinquième session, toujours dans un état de lutte plus ou moins ouverte contre le Souverain Pontife, lorsque l'arrivée prochaine des Grecs en Italie fit transférer l'assemblée à Florence.

Digitized by Google

Dès lors les légats, et les Pères qui leur étaient attachés, quittèrent Bâle.

Les autres évêques, la plupart français, demeurèrent dans cette ville, continuant à siéger et à rendre des décrets, malgré les anathèmes du Pape. Dans cette lutte déplorable, Eugène IV et le conciliabule de Bâle, pour se concilier Charles VII, lui envoyèrent des ambassadeurs, le Pape pour faire cesser le scandale du concile, et le conciliabule pour le soutenir. Charles VII fit aussitôt convoquer à Bourges une assemblée ecclésiastique où furent adoptées, avec de faibles modifications, toute la doctrine et les mesures du concile de Bâle, que nous trouvons résumées dans la fameuse pragmatique sanction. Cet acte établissait d'abord la périodicité décennale des conciles généraux, leur supériorité sur le Pape, qui ne peut ni les dissoudre ni les transférer, enfin l'origine de leur pouvoir, qui vient immédiatement de Jésus-Christ. Après cette déclaration de principes venaient les règles pratiques; sous prétexte de faire revivre les anciens usages, on devait procéder par voie d'élection pour remplir les siéges épiscopaux et archiépiscopaux. La collation des bénéfices inférieurs fut enlevée au Pape. Sous le motif apparent de réformer les abus, on réduisit à certaines limites les pouvoirs du Chef de l'Eglise, relativement aux interdits et aux excommunications. Enfin, on imposait au Pape l'obligation de ramener à vingt-quatre le nombre des cardinaux. Quant aux annates, aux expectatives, aux réserves, on les anéantissait presque entièrement; et, pour donner au pouvoir civil une sanction sur la papauté, on menaçait de déférer au prochain concile général le pape qui refuserait de se soumettre à cet acte.

Digitized by Google

La pragmatique sanction, qui avait la prétention de régler les rapports de la France avec le Saint-Siége, avait un vice radical qui la rendait sans valeur aux yeux d'un homme réfléchi. Il est évident que, pour établir sur de nouvelles bases les rapports de deux nations entre elles, il faut leur consentement mutuel; et l'on regarderait avec raison comme souverainement ridicule la prétention de l'une d'elles, de vouloir, de sa propre autorité, les modifier et les imposer à l'autre. Cet abus est bien plus criant quand l'inférieur veut faire la loi à son supérieur; c'est une usurpation épouvantable quand elle concerne des matières qui ne sont pas du domaine du législateur.

Telle, et plus irrégulière encore, était la prétention du roi de France à l'égard du Souverain Pontife, en une matière qui n'était pas de son ressort; car il n'appartient pas à la puissance séculière de statuer sur des choses spirituelles. Si le roi prétendait s'abriter derrière le concile de Bâle, il devait lui-même comprendre la fragilité de cet abri, car il n'osa le suivre dans ses mesures révolutionnaires. En effet, en 1439, lorsque le conciliabule de Bâle dépose Eugène IV et lui substitue Félix V, avec obligation à toute personne, sous peine d'anathème, de rejeter le premier et d'admettre le second, Charles VII continue à reconnaître Eugène IV et se moque de *Ripaille et de Bâle*. C'est ainsi que le bon sens triomphait de la passion.

Le roi et l'épiscopat n'étaient pas seuls à reconnaître la voie pernicieuse et coupable dans laquelle le concile de Bâle s'était engagé; les compagnies d'aventure, avec leur grossier bon sens, paraissent l'avoir reconnu. Les écorcheurs, obligés de garder une discipline sévère sous

Digitized by Google

les ordres du connétable de Richemont, s'étant retirés en Lorraine pour y combattre le comte de Vaudemont et se livrer librement au brigandage, se trouvaient à une faible distance de Bâle. Dietz, évêque de Strasbourg, indigné de la hauteur insultante avec laquelle le conciliabule traitait le pape Eugène IV, leur donna le conseil de chasser ces prétendus réformateurs de l'Eglise, dont la plupart se retirèrent. Bientôt après le conciliabule, réduit à quelques membres, se sauva à Lausanne, et tomba sous le ridicule, après avoir commis les actes les plus attentatoires à l'autorité légitime.

§ IV. *Praguerie.* — *Expulsion définitive des Anglais (1439-1451).*

Dans la longue guerre que nous soutenions depuis si longtemps contre les Anglais, le caractère de notre nation semblait avoir reçu une nouvelle énergie; tous les jours il devenait plus capable de grandes choses, et l'on pouvait prévoir que, si les Français n'étaient liés par un traité, ils ne s'arrêteraient qu'après l'expulsion définitive des Anglais. Cependant, malgré nos succès, nous désirions la paix.

L'état d'anarchie qui désolait la société, la difficulté de rétablir l'ordre, malgré les efforts persévérants de Charles VII et de ses habiles conseillers, tenait à une cause que chacun désirait voir disparaître sans pouvoir la faire cesser, c'est-à-dire, à la guerre contre l'Angleterre. Il fallait la paix pour rétablir l'ordre dans l'État : la France la souhaitait; l'Angleterre, qui voyait ses affaires tomber chaque jour, était peut-être plus intéressée que nous à terminer le différend.

Digitized by Google

Grâce à l'intervention du concile de Bâle et du pape Eugène IV, pour faire cesser une guerre si désastreuse, il fut sérieusement question de la paix, et des plénipotentiaires anglais passèrent à Calais. Le duc d'Orléans, prisonnier en Angleterre depuis la funeste journée d'Azincourt, y fut aussi transporté pour prendre part aux négociations. Avant de consentir au transport d'un prisonnier de cette qualité, l'Angleterre exigea que le bâtard d'Orléans, frère naturel du duc, guerrier très distingué, se rendît caution qu'il ne serait rien tenté pour son évasion ; elle demanda de plus 26,000 saluts d'or comme garantie de la fidélité de sa parole. Le duc d'Orléans, touché des bons procédés de son frère, lui donna le comté de Dunois ; c'est sous ce nom que le bâtard est connu depuis lors; nous le lui avons même déjà donné plusieurs fois à l'exemple des autres historiens.

Isabelle, duchesse de Bourgogne, qui avait été proposée pour médiatrice, était également attachée aux deux partis : à la France, par son mariage avec Philippe, duc de Bourgogne ; à l'Angleterre, à raison de sa descendance de Jean-de-Gand, par sa mère. Des tentes furent élevées sur la ligne de frontière, entre Calais et Gravelines, en sorte que les plénipotentiaires pouvaient traiter verbalement les affaires tout en conservant l'honneur de demeurer sur leur territoire. Les instructions données aux ministres de l'Angleterre sont extrêmement curieuses, en ce qu'elles nous donnent une idée de l'habileté politique de cette époque. Ils devaient demander le royaume de France tout entier, puis consentir à céder à Charles VII tout le territoire situé au sud de la Loire. Comme on savait que ces conditions seraient rejetées, devait pa-

Digitized by Google

raître ensuite le cardinal de Winchester, faire un discours pathétique sur les malheurs de la guerre, exhorter à la conciliation, pour amener enfin les négociateurs anglais à s'en tenir au fameux traité de Brétigny. Toute cette comédie fut jouée du 10 au 18 juillet, avec tous les gestes convenus et les menaces prescrites.

Les instructions des négociateurs français, ayant pour but de sauver la nationalité, et cependant d'arriver à une paix sérieuse, reposaient sur ces deux bases capitales : conserver le royaume de France, *laisser et bailler* un certain nombre de contrées aux Anglais. Nos plénipotentiaires, usant de cette grande latitude, dans le désir sincère de la paix, firent successivement d'énormes concessions, et finirent par consentir à céder au roi d'Angleterre tout ce que nous possédions en Guyenne, Calais et les terrains du voisinage, tout le duché de Normandie enfin, à la réserve de la forteresse de Saint-Michel et de l'hommage de la Bretagne. Ces propositions, acceptées provisoirement par les plénipotentiaires anglais, devaient être converties en traité définitif le 10 septembre, jour indiqué pour la ratification et la signature de la paix.

Le roi d'Angleterre, dominé alors par le duc de Glocester, repoussa ces propositions, au-delà desquelles la France ne pouvait descendre sans se suicider. On remit au mois de mai suivant à reprendre les négociations, et, en attendant, le duc de Bourgogne signa pour trois ans un traité commercial entre l'Angleterre, la Flandre et le Brabant.

Jusqu'à présent Charles VII n'a presque pas paru sur la scène ; tout se fait par ses ministres dans le cabinet, et par ses généraux sur les champs de bataille. Il ne faut

Digitized by Google

cependant pas en conclure, avec quelques historiens, qu'il fut, jusqu'à cette époque, un homme sans talent; car c'est un grand mérite dans un souverain de connaître les hommes, d'apprécier sainement leur capacité, de les attacher à sa personne d'une manière presque irrévocable. Vers 1440, Charles VII devient un homme tout différent; il déploie une activité dont on ne l'aurait pas jugé capable; il s'applique à réformer sa maison, à diriger les opérations militaires, à changer totalement la discipline. L'économie, mère de la fortune des simples particuliers, la richesse des nations, fut cultivée par Charles VII, grâce aux inspirations d'un habile financier en qui il mit toute sa confiance et qu'on peut regarder comme l'un des chefs de la véritable science économique. Jacques Cœur, fils d'un orfèvre de Bourges, le créateur du grand commerce français, sut si bien organiser la dépense de la maison du roi, qu'elle put suffire à tous ses besoins avec cent mille francs par année. Par ce système économique, le roi eut des épargnes pour solder les troupes et pourvoir aux besoins de la nation.

Les armées, bien payées et conduites par les plus habiles capitaines, continuèrent avec de grands succès, pendant les conférences de Gravelines, les opérations militaires, s'emparèrent de plusieurs places, parmi lesquelles nous devons citer la ville de Meaux, qui dominait les deux rives de la Marne et interceptait les arrivages par cette rivière. C'est dans ce siége que parut un de ces hommes rares qui opèrent des révolutions dans l'état qu'ils embrassent. Jean Bureau avait fait une étude tellement approfondie du tir, qu'il changea en art ce qui, auparavant, était extrêmement imparfait. Aussi,

Digitized by Google

lorsqu'il parut sous les murs de Meaux, une large brèche fut bientôt ouverte, et l'assaut devint si facile, que la place fut emportée en une demi-heure. Le marché de Meaux, tout en demandant à capituler, marchanda les conditions et impatienta tellement le connétable de Richemont, que, pour épouvanter les défenseurs de la place, il fit pendre tous les prisonniers qui étaient en son pouvoir. Effrayés d'un acte aussi barbare, et pour ne pas subir un pareil sort, les assiégés résolurent de s'ensevelir sous les ruines de la forteresse. Le duc de Sommerset arriva au secours du fort avec des forces considérables, et fit tous les efforts imaginables pour attirer au combat les Français, qui demeurèrent renfermés dans la ville, refusèrent de répondre à ses provocations, et le contraignirent, par la famine, à abandonner la place en septembre.

Encouragé par ce brillant fait d'armes, le connétable alla mettre devant Avranches un siége que Talbot le força de lever. Il répara cet échec en s'emparant de Sainte-Suzanne.

La grande sévérité que le connétable déployait pour le maintien de la discipline excita des plaintes extrêmement vives, que le roi voulut apprécier par lui-même. S'étant rendu au milieu de ses troupes, il vit que ce capitaine faisait pendre les soldats pour la moindre faute; mais il reconnut que les écorcheurs, en très-grand nombre dans ses légions, étaient tellement indisciplinés, qu'il était impossible de les conduire sans des moyens extraordinaires, ce qui lui fit concevoir le dessein de faire une réforme complète de l'armée.

Pour régler une matière si importante, et qui touchait de si près aux droits essentiels des seigneurs, le roi con-

Digitized by Google

voqua les États généraux à Orléans, afin de s'éclairer de leurs lumières et de leur faire admettre les réformes projetées. Nous ne connaissons pas le nombre précis des députés qui y parurent; nous savons qu'ils furent assez nombreux, et que plusieurs étaient d'un mérite très-distingué.

L'archevêque de Reims, en sa qualité de chancelier, exposa toute la suite des négociations de Gravelines pour la paix; il demanda à l'assemblée s'il était du bien de l'État de faire la guerre ou de continuer les négociations. Afin de s'éclairer sur cette grande question, les États choisirent, parmi les plus capables des partisans de la guerre et de la paix, des orateurs pour leur présenter, avec tout le détail désirable, les avantages que la nation pouvait retirer, soit des négociations pour la paix, soit de la continuation de la guerre. Après avoir entendu Vendôme et Jean Juvénal des Ursins pour la paix, Dunois, La Fayette et Rabutteau pour la guerre, les États conseillèrent le parti de la paix. Il fut, en conséquence, résolu que des plénipotentiaires français seraient envoyés à Saint-Omer le 1er mai suivant, pour y traiter des conditions de la pacification.

Une autre proposition d'un ordre beaucoup plus grave, qui ne tendait à rien moins qu'à changer totalement la constitution militaire et à modifier profondément les institutions politiques, fut exposée aux Etats généraux: c'était la réforme complète de l'armée, en ôtant aux seigneurs particuliers le droit d'avoir des troupes sous leurs ordres, réservant ce droit au roi seul. Seulement il leur était permis d'avoir dans leurs châteaux quelques hommes armés pour les défendre, mais à condition qu'ils

Digitized by Google

les entretiendraient de leurs revenus et qu'ils ne lèveraient rien pour cela sur leurs vassaux, sous peine de confiscation de ces châteaux. L'armée passait absolument sous les ordres du roi, qui la soldait, nommait ses officiers, la dirigeait selon son bon plaisir. Afin de maintenir la discipline, il fut établi que les capitaines seraient responsables de tous les désordres des hommes placés sous leur commandement et répareraient les moindres dégâts qu'ils auraient causés.

Cette ordonnance, dont la pleine exécution donnait le coup de grâce aux ambitieux, excita des plaintes amères : les uns disaient que le roi, faible de tête, à la merci de celui qui parlait le dernier, dominé par une femme, allait désorganiser l'armée ; les autres se persuadaient que, s'ils ne pouvaient plus avoir de soldats à leurs ordres pour repousser les agressions des brigands armés, il n'y aurait plus de sécurité pour leurs biens ni pour leurs personnes mêmes. Mais cette crainte était évidemment sans fondement; car si personne n'avait plus de troupes sur pied, toutes les petites guerres disparaissaient, et l'ordre se substituait à l'anarchie. Il se forma, en conséquence, une opposition extrêmement redoutable, dont les ducs de Bourbon et d'Alençon, les comtes de Vendôme et de Dunois étaient l'âme. Pour donner plus d'autorité à leur parti et avoir un grand point de ralliement, ils placèrent à leur tête le dauphin Louis, prince âgé de dix-huit ans, aussi distingué par les avantages extérieurs que par la haute portée de son esprit. Le jeune Louis, profondément affligé de se voir éloigné de toutes les affaires, fatigué d'user son activité dévorante à ce qu'il appelait des futilités, épanchait son cœur dans celui de

Digitized by Google

quelques confidents très-discrets, et le voilait si bien à la cour, que le roi et ses conseillers ignoraient entièrement ses desseins.

Ce jeune prince étant encore à Niort, sous l'autorité du comte de La Marche, son gouverneur, reçut la visite de quelques habiles du parti des mécontents, qui, pour le sonder et en même temps pour exciter son ambition, lui firent un tableau très-chargé des vices du gouvernement, et lui persuadèrent qu'il était seul capable d'apporter un remède aux maux dont la France était affligée. Entraîné par ces discours, Louis se sauva à Blois, où se trouvaient les chefs des mécontents, qui, une fois soutenus par le Dauphin, espéraient pouvoir facilement amener le roi à leurs vues, ou du moins le mettre dans l'impossibilité d'agir contre leur volonté.

A la nouvelle de la fuite de son fils, le roi expédia au connétable de Richemont, qui se rendait à Paris, l'ordre de le rejoindre immédiatement. Les mécontents délibéraient alors s'ils ne mettraient pas en état d'arrestation Richemont, le promoteur des réformes. C'était l'avis de Dunois, la tête la plus forte du parti : il insistait vivement pour l'exécution de ce projet. Mais les conspirateurs, ennemis des grands moyens, rejetèrent cette proposition et permirent au connétable de passer sous le pont de Blois et de rejoindre le roi, qui prononça ces paroles bien honorables pour Richemont : « Ayant mon » connétable avec moi, je ne crains plus rien. »

Dans un conseil réuni pour arrêter un plan de campagne contre les rebelles, Charles VII proposa de se renfermer dans une forteresse ; mais le connétable lui montra l'extrême danger de cette mesure par ces mots :

Digitized by Google

« Sire, souvenez-vous de Richard II. » Il fut résolu qu'on tiendrait la campagne et que le roi appellerait à lui les compagnies dispersées, qui accoururent et formèrent une bonne armée. Saint-Maixent, l'une des places des rebelles, tomba presque aussitôt entre les mains du roi; Niort ouvrit ses portes sans résistance. Épouvanté des succès de l'armée royale, le comte de Dunois se soumit et proposa même de marcher sous les étendards du roi pour combattre ses anciens amis. Après avoir réduit le Poitou, le roi entra dans l'apanage du duc de Bourbon et poussa si vigoureusement les rebelles, qu'il leur enleva presque toute leur artillerie près d'Aigueperse et les contraignit à demander au duc de Bourgogne la permission de se retirer sur ses terres. Philippe répondit qu'il les recevrait comme de simples citoyens, sans armes, mais qu'il avait donné l'ordre à ses capitaines de s'armer et de repousser par la force toute espèce d'armée qui viendrait violer son territoire.

Vaincus enfin de toutes parts, à peine maîtres encore de quelques châteaux forts dont la résistance ne pouvait être longue, les rebelles prirent le parti de se soumettre.

Le duc d'Alençon fit le premier sa soumission et se retira à Pouançay, dans son apanage, après avoir reçu sa grâce. Le comte d'Eu se rendit auprès du Dauphin et du duc de Bourbon pour les conduire au roi. Lorsque le Dauphin apprit que le roi refusait de faire grâce à La Trémouille, à Chaumont et à Prie, il ne voulut pas d'abord aller se jeter aux pieds de son père, mais il céda ensuite aux pressantes sollicitations et à une sorte de violence du duc de Bourbon et du comte d'Eu.

Le Dauphin fléchit le genou devant son père et de-

Digitized by Google

manda grâce pour ceux qui étaient exceptés de l'amnistie. Sur le refus du roi, il renouvela le lendemain cette démarche humiliante. La seule faveur qu'il put obtenir, ce fut qu'ils seraient exilés sur leurs terres sans être violentés : « Monseigneur, donc faut-il que je m'en revaise, » car ainsi leur ai promis. » Charles irrité lui répondit : « Loïs, les portes sont ouvertes, et si elles ne vous sont » assez grandes, je vous ferai abattre seize ou vingt toises » de murs pour passer où mieux vous semblera. »

Le Dauphin n'exécuta pas sa résolution; il demeura auprès de son père, acceptant la paix aux conditions que le roi voulut lui accorder. Le duc de Bourbon remit au roi ses châteaux de Loches, Vincennes, Corbeil et Sancerre. La paix fut aussitôt proclamée à son de trompe à Cusset (14 juillet 1440). Telle fut la fin de la petite guerre civile connue sous le nom de *Praguerie*, en souvenir des troubles que les Hussites venaient de faire éclater à Prague en Bohême.

Les Anglais profitèrent du trouble que cette guerre civile de six mois avait jeté dans l'État, pour mettre le siége devant Harfleur; ils établirent des lignes tellement formidables autour de la ville, que la comtesse de Sommerset et plusieurs dames de haute condition passèrent l'été dans le camp avec autant de sécurité que dans leurs châteaux. Après la paix de Cusset, les comtes d'Eu et de Dunois marchèrent au secours de la place, attaquèrent les assiégeants sur quatre points différents, par terre et par mer, sans pouvoir rompre leurs lignes. Repoussés sur tous les points et forcés de se retirer, ils abandonnèrent à son malheureux sort une ville infortunée, qui ouvrit aussitôt ses portes.

Digitized by Google

Pour rendre la sécurité à ses provinces désolées et les délivrer des bandes d'aventuriers, le roi se porta sur la Champagne, ravagée sans cesse par les Lorrains, qui usaient de représailles, disaient-ils, et se vengeaient des horreurs causées par les écorcheurs. Charles attaqua et prit les châteaux occupés par les brigands, et força le damoiseau de Commercy à venir lui demander pardon de ses brigandages. Cet acte de soumission détermina le bâtard de Vergy, Charles de Cervolles, et le bâtard de Bourbon, à solliciter aussi leur grâce. Les deux premiers l'obtinrent, mais le roi la refusa au dernier, pour mieux faire sentir au duc de Bourbon la faute énorme qu'il avait commise en se soulevant contre son souverain. Livré au prévôt des maréchaux, le bâtard de Bourbon fut lié dans un sac et précipité dans la rivière à Bar-sur-Aube. Cet exemple de sévérité montra que l'ordonnance concernant la réforme de l'armée ne serait pas une lettre morte, et que quiconque la violerait serait exposé à toute la rigueur de la justice militaire.

Lorsque la sécurité eut été rendue aux provinces du Nord, le roi vint mettre le siége devant Pontoise, ville occupée encore par les Anglais, qui, par leurs excursions et leurs menaces, gênaient extrêmement la capitale. Charles VII établit son quartier général à Maubuisson, sur la rive gauche de l'Oise, et éleva de distance en distance des bastilles extrêmement fortes. Quoique Talbot fût parvenu à jeter deux fois des vivres et des renforts dans la place, Pontoise n'était pas moins dans une situation extrêmement critique. Aussi le duc d'York, dans l'espérance de dégager cette ville, vint à la tête de huit mille hommes présenter la bataille au roi de France,

Digitized by Google

qui, bien certain de vaincre sans combattre, refusa les chances d'une bataille, se rendit maître de la ville, tua cinq cents Anglais et fit quatre cents prisonniers.

D'un autre côté, le capitaine Floquet venait de surprendre Évreux, succès non moins heureux, quoique moins brillant que celui de Pontoise.

Tout l'avantage était évidemment aux Français du côté du nord; les Anglais essayèrent de se relever du côté du midi, et, après être demeurés longtemps en repos en Guyenne, ils attaquèrent le sire d'Albret et assiégèrent Tartas. Réduit à capituler, le sire d'Albret proposa, selon les lois du temps, une suspension d'armes, et s'engagea à livrer la place la veille de la Saint-Jean, si le roi ne venait en personne tenir sa journée. Les Anglais acceptèrent ces conditions, bien convaincus que le roi ne pourrait ou ne voudrait pas se trouver devant Tartas au jour indiqué, parce qu'il était alors à Paris, occupé de tirer cette grande ville de l'état de déchéance et de misère où l'avait jetée son attachement aveugle à l'Angleterre. Les curés, appauvris, supprimaient les messes fondées; l'office divin avait cessé dans plusieurs églises; l'Université, accablée, défendit de prêcher, et le peuple affligé témoignait son mécontentement. Après avoir tempéré un peu le mal, le roi retourna dans ce que les Parisiens appelaient son pays de Berry, et rétablit dans le Midi l'ordre et la sécurité qui avaient marché à sa suite dans les provinces du Nord. Après avoir eu une entrevue à Saumur avec le duc de Bretagne, il parcourut le Poitou et la Saintonge, chassa les aventuriers des châteaux qu'ils occupaient encore dans ce pays, et convoqua la noblesse du Languedoc à Toulouse, pour aller avec lui

Digitized by Google

tenir la journée devant Tartas, au jour marqué par le sire d'Albret. La noblesse du Midi accourut en foule sous les étendards du roi, qui se trouva le 23 juin devant Tartas avec des forces si respectables, que les Anglais n'osèrent se présenter, heureux d'en être quittes en rendant les ôtages. Charles présida, au mois d'octobre, les États du Midi, qui lui votèrent un subside de cent mille francs, en reconnaissance des mesures qu'il avait adoptées pour arrêter l'anarchie.

Les défaites successives des Anglais, la soumission des partis français, l'activité déployée par le roi, l'ordre rétabli dans toutes les provinces, apprenaient au duc de Bourgogne que ce chétif roi de Bourges était devenu un souverain redoutable pour les grands vassaux. Pour arrêter le roi dans ses tentatives, le duc de Bourgogne résolut de s'appuyer de l'autorité d'un personnage dont la réputation était d'autant plus grande, qu'il avait vécu plus éloigné des affaires. Le duc d'Orléans, captif depuis vingt ans, qui avait tout employé pour sa délivrance sans pouvoir l'obtenir, charmait les ennuis de sa captivité par la composition de quelques pièces de poésie, soit en anglais, soit en français, qu'on lisait avec beaucoup de plaisir. Dans le dessein de s'associer un homme qui passait pour avoir un esprit supérieur en politique, Philippe de Bourgogne avait travaillé avec la plus grande activité à sa libération.

Le roi, qui ne soupçonnait pas que le dessein de Philippe, en s'occupant de la délivrance du duc d'Orléans, fût de s'en faire un appui contre la royauté, avait prêté aussi son concours à un acte d'humanité qu'il souhaitait depuis longtemps. La rançon du duc fut fixée à deux

Digitized by Google

cent mille écus, dont quatre-vingt mille furent payés comptant, et le reste dut être payé six mois après.

La première personne que le duc d'Orléans rencontra fut le duc de Bourgogne, et il se forma aussitôt entre ces deux grands seigneurs, autrefois ennemis acharnés, une union si intime, que le duc d'Orléans jura une alliance avec Philippe, et pressa même son frère Dunois de contracter le même engagement. Le bâtard céda avec quelque répugnance aux sollicitations de son frère. Afin d'assurer à la nouvelle alliance plus de garantie et d'intimité, le duc de Bourgogne donna Marie de Clèves, sa nièce, pour épouse au duc d'Orléans, et fit, à cette occasion, des fêtes extrêmement splendides (1440).

Effrayé de cette alliance, et bien persuadé qu'elle avait un but que l'on n'osait avouer, le roi, pour s'environner des hommes les plus capables et les plus dévoués à sa personne, rappela Tanneguy Duchâtel, qu'il savait ennemi du duc de Bourgogne. Cependant la faction se fortifiait, sans pouvoir néanmoins entraîner absolument les ducs de Bourbon et d'Alençon, ni le comte de Dunois, qui se tenaient à l'écart et semblaient interroger les événements avant de se déclarer. Pour ruiner entièrement l'autorité royale et la rendre odieuse, les ennemis de Charles VII grossissaient les maux, chargeaient le tableau des calamités publiques et en faisaient tomber la responsabilité sur les conseillers du roi, qu'on représentait comme des gens ineptes, incapables de conduire les affaires de l'Etat.

Vers la fin de l'année 1441, une conférence eut lieu à Hesdin, entre les ducs d'Orléans et de Bourgogne, pour régler la marche que le parti devait suivre. Ils résolurent d'assembler les princes du sang à Nevers, au printemps

Digitized by Google

suivant, pour arrêter définitivement une ligne de conduite.

Cette grande assemblée, qui se proposait de porter les coups les plus redoutables au gouvernement, se contenta de rédiger un cahier de doléances divisé en deux parties, dont l'une relevait les vices du gouvernement, c'est-à-dire la prétendue désorganisation militaire, les lenteurs et la partialité de la justice, l'excès et la mauvaise répartition des impôts, enfin la guerre qui paraissait vouloir se perpétuer à jamais; la seconde partie renfermait les griefs de chacun des seigneurs : l'un réclamait des terres qu'il regardait comme une récompense due à ses services; l'autre voulait une pension qu'il croyait avoir méritée; celui-ci redemandait un gouvernement dont il avait été dépouillé injustement.

Le roi reçut avec bienveillance le cahier des condoléances, le fit examiner avec la plus scrupuleuse attention par son conseil, et donna une réponse d'autant plus modérée, prudente et énergique, qu'elle était fondée en raison. Répondant d'abord à l'accusation de favoriser le parti anglais, il exposa complétement les mesures prises contre ces étrangers et insista surtout sur le choix des commandants à qui il avait confié la direction de la guerre, parmi lesquels tenait le premier rang le célèbre Dunois, qui certes ne pouvait être soupçonné de favoriser l'Angleterre ni d'avoir trop de complaisance pour le roi. Quant à la paix, il la souhaitait plus qu'aucun de ses sujets, et il était prêt à la signer, pourvu qu'elle pût se faire à des conditions honorables, dignes de la France et de son roi. Venant à la justice, il dit qu'il avait reçu très peu de plaintes sur ce sujet, qu'il ne demandait qu'à

Digitized by Google

être éclairé sur les prévarications réelles, s'il y en avait; qu'il serait le premier à les punir avec une grande sévérité lorsqu'elles lui seraient dévoilées. Quant au pillage et aux excès commis par les gens de guerre, il se contenta de mentionner les ordonnances qu'il avait rendues, les mesures qu'il avait adoptées pour les réprimer, et montra que la cause première du désordre ne gisait pas dans la faiblesse du monarque, mais dans l'exemple que certains grands donnaient à leurs vassaux. Enfin, sur l'article des impôts, le monarque répondit que personne ne ressentait plus vivement que lui la misère des peuples, et qu'il regardait leur soulagement comme la première et la plus indispensable de ses obligations, mais que les malheurs du royaume et la nécessité d'entretenir des troupes pour repousser l'ennemi exigeaient que tout le monde contribuât à la défense commune.

Le roi mit beaucoup de ménagements dans l'examen des demandes personnelles que lui avaient adressées les grands; il montra que si les terres, pensions ou gouvernements, avaient été ôtés à certains grands seigneurs, c'était uniquement à cause de leur opposition armée, ou parce qu'ils étaient au-dessous de leur charge. Par sa bienveillance et ses bienfaits, il s'appliqua à gagner le duc d'Orléans, le chef de la ligue; il donna au duc de Bourgogne des assurances de la religieuse exécution du traité d'Arras, qui le mettait dans une sorte d'indépendance. Tel fut le dernier effort de la *Praguerie,* qui vint échouer devant la sagesse du roi.

Le grand talent de Charles VII fut moins d'agir par lui-même que de choisir des ministres fidèles et habiles, choix tellement remarquable, qu'il lui mérita le titre de

Digitized by Google

roi bien servi. S'il se trouvait dans son conseil, à la tête de ses armées ou dans l'administration, un homme trop peu capable, il le remplaçait avec beaucoup de ménagements, afin de ne pas le blesser. L'amiral Coëtvy paraissant au-dessous de sa charge, il lui conserva ses titres, mais confia le soin de la marine à des hommes beaucoup plus habiles, tels que Brezé, Jamet du Tillay et Petit-Mesnil.

Il y avait, dans les provinces méridionales situées au pied des Pyrénées, des grands seigneurs qui, par leur éloignement du centre de la monarchie, se croyaient dispensés d'une soumission réelle et effective, faisaient acte d'adhésion tantôt à la France, tantôt à l'Angleterre, et souvent ne reconnaissaient l'autorité d'aucun des deux gouvernements. La succession du comte de Comminges donna au roi le moyen d'intervenir dans ces contrées et d'y faire sentir la puissance royale. La comtesse Marguerite de Comminges, femme dissolue, après avoir eu deux époux dont elle sut se rendre presque toujours maîtresse, épousa enfin Matthieu de Foix, qui la tint captive pendant vingt ans et usa d'un pouvoir tyrannique sur le pays de Comminges. Les habitants de ce comté, espérant être gouvernés avec plus de douceur par leur comtesse, réclamèrent avec instance sa liberté, attendu que la vieillesse avait dû amortir la vivacité de ses passions et qu'il n'y avait plus à craindre les mêmes désordres. Charles VII agréa cette demande, ordonna à Matthieu de Foix de remettre son épouse en liberté, et, sur son refus, il commanda à Xaintrailles d'attaquer ses forteresses. A mesure que ce capitaine les prenait, il les remettait au comte d'Armagnac pour y placer des garnisons. Une fois

Digitized by Google

en possession des forteresses qui lui étaient confiées, le comte d'Armagnac voulut les conserver pour lui-même et força ainsi le roi à s'avancer à la tête d'une bonne armée. Matthieu de Foix, épouvanté, vint se jeter aux pieds du roi, sollicita, comme une grande faveur, que le comté de Comminges fût divisé en deux parties, dont l'une demeurerait entre ses mains et l'autre entre celles de sa femme, qui fut remise en liberté. Le roi agréa cette proposition, mais à la condition expresse que le comté reviendrait à la couronne après la mort des deux époux, ce qui eut lieu, en effet, en 1452.

Irrité de cet acte d'autorité, le comte d'Armagnac accusa le roi d'ingratitude, rappela les services de son père, la mort qu'il avait subie pour la défense des intérêts de Charles VII, et refusa de contribuer aux aides votées par les Etats du Languedoc; bien plus, il se rapprocha de l'Angleterre, offrit sa fille au roi Henri VI et promit de faire déclarer en sa faveur une partie des troupes du Midi.

Le roi rentrait à Poitiers, après avoir parcouru le Languedoc et une partie de la Guyenne, quand il fut instruit des intrigues du comte d'Armagnac; il retarda sa vengeance et dissimula son ressentiment, par la nécessité de transporter ses troupes au nord pour empêcher la chute de Dieppe, qui pouvait entraîner la ruine de toute la province. Le dauphin Louis, âgé alors de vingt-un ans, montrant déjà une partie de l'astuce, de l'intelligence et de l'activité que nous lui verrons déployer sur le trône, sollicita l'honneur d'aller combattre les Anglais, et fut, en effet, mis à la tête de l'armée expéditionnaire, sous la direction de Dunois, Saint-Pol et Gaucourt.

Digitized by Google

Les Anglais avaient occupé à Charles-Mesnil une position extrêmement avantageuse, d'où ils dominaient la place et les routes qui y conduisaient du pays de Caux. Trois fois les Français s'élancèrent à l'assaut avec un courage de lions, trois fois ils furent repoussés; mais un quatrième assaut réussit parfaitement : quatre cents hommes de la garnison furent passés au fil de l'épée, et le reste fut fait prisonnier. Le Dauphin commanda de pendre à des arbres ceux qui l'avaient insulté pendant le premier assaut, et tous les Bourguignons qui avaient eu la coupable félonie de servir l'ennemi de la France contre leur patrie. Cinq jours après arrivait Sommerset, à la tête de dix mille hommes : il était trop tard. Il se dirigea alors sur l'Anjou, pénétra dans cette province sans pouvoir rien faire d'important, parce qu'il était surveillé avec la plus scrupuleuse attention par le maréchal de Lohéac.

En arrivant à Saumur avec sa petite armée triomphante, le Dauphin trouva son père livré aux plus vives préoccupations, à cause de la rébellion ouverte du comte d'Armagnac, qui venait de refuser l'impôt. Mis à la tête d'un corps d'archers et de dix mille lances, Louis entra dans le Rouergue, contraignit Rodez à capituler, prit à son service la compagnie d'aventuriers qui avait défendu cette place, en changea les officiers, assiégea Lisle-Jourdain, força Armagnac à se rendre en suppliant dans son camp, et le fit arrêter avec toute sa famille, à l'exception de l'aîné de ses fils, retiré alors en Navarre. Tous les Etats du comte d'Armagnac étaient tombés, en quelques semaines, entre les mains du roi, sans que Henri VI, en qui le comte avait espéré, fût intervenu pour le sauver. Henri VI, prince dénué de toute capacité, sans vices

Digitized by Google

ni vertus, doux et inoffensif, facile et sans volonté, toujours prêt à adopter les conseils de celui qui voulait le gouverner, épousa Marguerite, fille de René, roi de Sicile et de Jérusalem, duc d'Anjou, du Maine et de Bar, princesse de la plus grande beauté, d'une rare énergie de caractère et d'un esprit supérieur, ce qui la plaçait au-dessus de la plupart des hommes de son temps. A ces hautes qualités elle joignait l'avantage d'être proche parente de Charles VII, qui l'avait toujours traitée avec des égards marqués, et l'on se berça de l'espoir de conclure, par son entremise, une paix satisfaisante et durable entre les deux royaumes. Williams de la Pole, comte de Suffolk, chargé de cette négociation, n'accepta cette mission qu'avec une répugnance réelle ou affectée, prétextant l'insuffisance de ses talents, mais plus probablement effrayé de la responsabilité d'un acte qui lui attirerait le ressentiment du duc de Glocester, opposé à cette mesure.

A peine arrivé à Tours, le comte de Suffolk conclut une trêve qui devait durer jusqu'au 1er avril 1446. Pendant ce laps de temps, les Anglais et les Français s'interdisaient non-seulement toute hostilité, mais encore tout ce qui pouvait en rappeler le souvenir, telles que réparations des anciennes forteresses ou constructions de nouvelles fortifications; la liberté du commerce fut rétablie entre les deux nations, sans autre entrave que l'interdiction de la vente des armes de guerre. Charles VII accepta cette trêve pour se préparer à la guerre avec plus de soin et afin de profiter des occasions favorables que lui offrirait le hasard ou l'imprudence de ses ennemis. Les espérances du roi de France étaient alors vivement encouragées

Digitized by Google

par les querelles qui s'élevèrent dans le conseil de son adversaire, dont les ministres, se disputant entre eux le pouvoir, se rendaient incapables de soutenir avec vigueur les intérêts nationaux au dehors.

Pendant la courte paix qui lui était accordée, Charles VII s'appliqua à réglementer les branches de l'administration qui étaient encore en souffrance. Les finances demandent une attention continuelle, si l'on ne veut les laisser tomber ou s'aggraver outre mesure : le roi fit de nouveaux réglements sur cette importante matière, établit un ordre méthodique dans la comptabilité, de manière que les divers agents financiers devaient être contrôlés les uns par les autres. Ces réformes eurent pour principal auteur Jacques Cœur, que nous avons déjà fait connaître et dont nous parlerons encore en montrant tout ce qu'il fit pour le grand commerce.

La justice avait aussi besoin de quelques réformes, surtout dans la manière dont se faisaient les choix des juges. Afin de remédier aux abus passés et de faire élire les juges par des hommes compétents, le roi confia au Parlement, les chambres assemblées, le soin du choix des conseillers. Depuis longtemps le Languedoc réclamait un parlement spécial, non-seulement à cause de son éloignement de Paris, mais encore parce que le Midi avait conservé le droit romain, tandis que le Nord suivait le droit coutumier. Le roi, pour satisfaire à cette demande légitime, établit à Toulouse le parlement promis à la province.

Le commerce, négligé pendant si longtemps, reprit une nouvelle activité; les anciennes foires de Champagne furent rétablies; on en institua ailleurs de nouvelles;

Digitized by Google

une protection spéciale fut promise à tous les marchands étrangers qui voudraient exercer le négoce en France. Tout marchait donc vers un rapide développement de la richesse nationale. Il y avait cependant un grand obstacle au repos de la France, et il importait beaucoup de le faire disparaître.

La trêve ayant amené le licenciement des armées tant françaises qu'anglaises, il se forma de nouvelles bandes indisciplinées, qui pouvaient ramener les désordres malheureux des Grandes Compagnies. Les écorcheurs et les routiers, soumis à une discipline sévère, enchaînés par la crainte des punitions barbares que leur infligeait le connétable de Richemont, n'avaient jamais pu se plier à une complète régularité, même sous le drapeau national. Depuis leur licenciement, les désordres se généralisèrent tant, que, dans l'impossibilité d'instruire en particulier le procès de chacun de ces brigands, les hommes vraiment politiques pensèrent qu'il fallait entraîner ces bandes hors du royaume. On cherchait le moyen de le faire, lorsqu'une heureuse circonstance se présenta.

L'empereur Frédéric III et Sigismond, archiduc d'Autriche, ayant besoin de vaillantes troupes pour combattre le peuple suisse, qui venait de conquérir son indépendance, demandèrent au roi de France une partie de ses soldats. D'un autre côté, le duc de Lorraine en sollicitait pour s'emparer des trois villes libres de Metz, Toul et Verdun. La cour de France, heureuse d'avoir ce moyen pour se défaire de bandes inquiétantes, fit publier l'annonce d'une expédition pour l'Allemagne, à laquelle tous les guerriers de bonne volonté pourraient prendre part. Animés par l'espérance de recueillir un riche

Digitized by Google

butin, les bandes tant anglaises que françaises accoururent sous les étendards du Dauphin, et formèrent une armée de trente mille hommes très indisciplinés sans doute, mais tous vaillants soldats.

En arrivant devant Montbéliard, le Dauphin demanda au comte et en obtint la ville pour un an, à condition que la France oublierait tous les sujets de plainte qu'elle avait contre lui.

Le pape Eugène IV, qui avait créé général et grand gonfalonier de l'Eglise romaine le dauphin de France, avec quinze mille florins de pension à prendre chaque année sur la chambre apostolique, le pria de disperser le prétendu concile de Bâle.

A la nouvelle du danger que Bâle courait, seize cents hommes, les plus braves de toute la Suisse, reçurent l'ordre d'aller à la rencontre des Français et de les arrêter dans leur marche, sans cependant accepter de bataille générale. Ces rudes montagnards attaquèrent un corps français qui avait traversé la Birse, le culbutèrent et le rejetèrent au-delà du courant. Mais, au lieu de demeurer fidèles aux ordres qu'ils avaient reçus et de s'arrêter après ce succès, les Suisses, enivrés par leur premier avantage, et d'ailleurs excités par les insultes des Français, traversèrent la rivière, furent enveloppés et périrent tous, à l'exception de dix, dont un seul n'était pas blessé.

Bâle, saisie de terreur à la nouvelle de cette horrible défaite, envoya aussitôt des députés au Dauphin pour solliciter la paix. En attendant la solution des négociations ouvertes, le Dauphin dispersa ses légions dans les contrées voisines, où elles commirent tant de désordres,

Digitized by Google

que, pour s'en défaire, les populations se soulevaient contre elles et massacraient tous les soldats isolés ou réunis en très petites troupes. La paix fut enfin conclue le 28 octobre 1444, à Ensisheim en Alsace, entre le dauphin Louis et les nobles et les habitants des villes et communes de Bâle, Berne, Lucerne, Soleure, Uri, Unterwald, Schwitz, Zug et Glaris, et leurs alliés le duc de Savoie, les comtes de Neuchâtel et de Valangin, les villes de Bienne et de Neuville. Comme il n'y avait eu entre eux aucune offense, aucun droit contesté, aucune dispute de territoire, leur réconciliation consista dans une simple promesse d'amitié, de bonne intelligence et de pleine liberté de commerce.

Le Dauphin rassembla alors les débris de son armée et reprit le chemin du royaume. Les pertes qu'il avait éprouvées dans son expédition étaient loin de lui causer de la peine, car, selon son expression, « il avait ôté le » mauvais qui si longtemps avait altéré le corps du » royaume. » Depuis ce moment il fut bien plus facile de rétablir la discipline dans l'armée et d'empêcher les désordres qui la suivaient dans tous les lieux.

Le Dauphin vint rejoindre à Nancy le roi son père, qui s'occupait alors du siége de Metz, pour châtier cette ville de ses attaques incessantes contre les terres du duc René. Redire les actes de férocité qui se firent, parler des noyades dans la Moselle, des hommes pendus aux arbres, ce n'est rien apprendre au lecteur : c'était la pratique habituelle des guerres dans ces temps désastreux. Une fois rejoint par son fils, Charles VII, qui avait dû mettre une extrême lenteur dans les travaux, à cause du petit nombre de ses troupes, poussa le siége avec une extrême vivacité; ce

Digitized by Google

qui obligea les Messins à acheter la paix. Ils remirent à René les mille florins qu'ils lui avaient prêtés, payèrent deux cent mille écus au roi de France et lui offrirent un riche présent en vaisselle. A ces conditions, la France promit son amitié à Metz, sans faire mention de ses antiques droits sur cette cité, ni des prétentions du duc René. Toul et Verdun échappèrent aussi aux coups du roi, en payant une forte contribution.

Au retour de son expédition de Metz, le roi réunit un grand conseil à Châlons-sur-Marne, pour délibérer sur l'emploi de l'armée. Les uns voulaient la dissoudre pour décharger le pays d'une contribution de guerre. Mais cette dissolution devant probablement ramener les compagnies d'aventure, le roi, dans le dessein de conserver l'armée et d'alléger les contribuables, proposa de la diviser en compagnies de cent à cent cinquante hommes, qu'on placerait à la charge des villes et des campagnes, pour les exempter du service pénible de la garde et leur donner une complète sécurité.

Cet avis ayant été adopté, le roi créa aussitôt quinze compagnies d'ordonnances, composées chacune de cent lances fournies (chaque lance fournie comptait six personnes, l'homme d'armes, son page, trois archers et un coutelier). Cette nouvelle organisation fut acceptée avec une extrême faveur par toute l'armée ; tous les soldats, sans exception, voulaient entrer dans ce corps ; mais on se contenta de faire un choix de neuf mille hommes environ, qui composèrent les quinze compagnies. On permit de plus à un millier d'hommes de s'attacher aux compagnies, à la condition de vivre à leurs frais, jusqu'à ce qu'ils fussent appelés à remplacer les hommes d'armes qui

Digitized by Google

venaient à mourir, ou qui étaient incapables de continuer le service. Ces dix mille hommes furent répandus dans toute la France, de manière que les grandes villes de cette époque, Troyes, Châlons, Reims, n'avaient pas plus de vingt à trente lances. La discipline se montra si exacte, les moindres fautes furent si sévèrement punies, que cette nouvelle armée put servir de modèle de régularité. Les soldats licenciés reçurent l'ordre de rentrer dans leurs foyers ; et tous, effrayés sans doute par la vue seule des compagnies d'ordonnances, retournèrent dans leur ville ou leur village, reprirent les habitudes du travail avec tant de promptitude, que, quinze jours après le licenciement, tout était rentré dans le calme : à la physionomie extérieure de la nation, personne n'aurait soupçon que le gouvernement s'était trouvé naguère dans un extrême embarras, dont il s'était tiré en éloignant les éléments de désordre.

Après avoir pourvu à l'organisation de la cavalerie par l'établissement des compagnies d'ordonnances, il fallait aussi penser à constituer l'infanterie, qui devenait alors une partie importante de la force publique. Le roi rendit pour cela, en 1448, une ordonnance par laquelle chaque paroisse du royaume fut obligée de fournir au roi un franc-archer, qui devait être choisi par les agents du gouvernement parmi les hommes les plus valides et les plus habiles à tirer de l'arc et de l'arbalète. Le franc-archer était tenu de s'armer et de s'entretenir à ses frais, « de hugues, de brigandines ou de jaques, de salade, d'épées, de dague, d'arc et de trousse, ou d'arbalestre garnie. » Afin que le franc-archer fût suffisamment exercé et pût répondre au premier appel du roi, il s'ap-

Digitized by Google

pliquait tous les jours de dimanche et de fête au maniement des armes. Pendant que le franc-archer était au service du roi, il touchait quatre francs par mois; lorsqu'il était rentré dans ses foyers, il ne touchait plus de solde, mais il était exempt de tout impôt, taille ou subside, et dispensé du guet ou garde de porte dans sa paroisse. La somme des revenus de l'État n'en était pas diminuée pour cela, parce que la part d'impôt du franc-archer retombait sur tout le reste de la paroisse. La place de franc-archer, à cause des priviléges qui y étaient attachés, fut extrêmement recherchée; on en fit même une sorte de commerce : ceux qui, par l'étendue de leurs propriétés, devaient le plus d'impôt, demandèrent à y entrer pour être délivrés de lourds subsides, ce qui amena une nouvelle inégalité entre les contribuables.

S'apercevant que, par la constitution de la nouvelle force publique, ils n'auraient plus désormais l'exclusif et dangereux honneur de porter les armes, et qu'un jour leurs plus nobles services seraient confondus avec ceux du peuple, les seigneurs réclamèrent une nouvelle ordonnance pour régler l'armure et la solde de la noblesse, lorsqu'elle serait appelée à prendre les armes. Comme il était juste que la solde fût proportionnée à l'importance des services, pour chaque lance complète d'ordonnances, parfaitement équipée, le roi donnait quinze francs par mois pour tout le temps du service. Lorsque le gentilhomme était trop pauvre pour conduire une lance complète, il recevait dix francs, ou sept livres dix sols par mois, selon qu'il était accompagné de quatre ou de deux hommes seulement.

Le conseil du roi réuni à Châlons, après être parvenu

Digitized by Google

à dissoudre l'armée sans péril et à réorganiser la force publique sur de nouvelles bases, s'occupa des rapports de la France avec le duc de Bourgogne, qui n'avait pas fidèlement exécuté le traité d'Arras. Contrairement aux dispositions expresses de ce traité, il avait fait sa paix avec l'Angleterre sans le concours de la France, et s'était engagé dans une guerre contre Ladislas, roi de Bohême, et contre le duc de Saxe, pour la possession du Luxembourg. Les ministres proposèrent de profiter de la nouvelle organisation de l'armée, pour réduire le duc au même rang que les autres vassaux. Le roi, beaucoup plus sage que tous ses conseillers, considérant que la trève avec l'Angleterre était sur le point d'expirer, aima mieux s'entendre avec le duc et terminer par deux traités, l'un du 24 juin et l'autre du 6 juillet, les questions pendantes entre la France et la Bourgogne.

Ce fut encore à Châlons que le comte d'Armagnac obtint des lettres de grâce ; ses terres lui furent intégralement restituées ; seulement il renonça, par acte authentique, à toutes ses prétentions sur le comté de Comminges.

Le temps passé par le roi à Châlons avait été très utilement employé pour le bonheur de la France : réunir tous les éléments nationaux, constituer une force suffisante pour les consolider, rallier autour du trône les grands hostiles à leur souverain, c'était un noble et magnifique usage de la souveraineté.

Pendant son séjour à Châlons, le roi fit une grande perte dans la Dauphine, princesse du plus haut mérite. Un gentilhomme nommé Jamet, s'étant approché un soir de sa chambre, entendit au milieu des voix de femmes,

Digitized by Google

celle d'un homme; il répandit les soupçons les plus odieux contre la Dauphine, qui fut instruite de ces discours pendant qu'elle était atteinte d'une pleurésie; son mal redoubla d'intensité : « Ah! Jamet, Jamet! l'entendit-on » dire plusieurs fois, vous êtes venu à votre intention; si » je meurs, c'est pour vous et pour les bonnes paroles » que vous avez dites de moi sans cause ni raison. » D'autrefois elle se frappait la poitrine, en disant: « Oh! » mon Dieu, sur mon baptême, je n'ai pas mérité cela; ja- » mais je n'eus un tort envers monseigneur le Dauphin. »

Comme elle avait recouvré l'usage de la raison quelques instants avant de mourir, son confesseur l'engagea à pardonner à ses ennemis. Par trois fois elle excepta Jamet : elle céda enfin; mais il restait au fond de son cœur une profonde amertume qui s'exhalait ainsi : « Ah! » si ce n'était contre la foi de mon mariage, je regrette » rais bien d'être venue en France. »

Marguerite fut vivement regrettée de la cour. On comprit bientôt la grandeur de la perte qu'on venait de faire, quand la division se mit dans la famille royale, qu'elle tenait unie. Dès-lors Charles VII sembla s'éloigner du Dauphin, et témoigna moins de confiance au roi René et au connétable de Richemont.

Cependant le roi poursuivait le grand objet qu'il s'était proposé, l'ordre intérieur. Les peuples apprenaient les avantages d'une rigoureuse justice, et désiraient faire partie du domaine royal; rien n'était plus commun que de voir les habitants des villes et des campagnes réclamer avec ardeur d'y être incorporés.

Charles VII alla même plus loin que nous ne le faisons aujourd'hui; voulant faire disparaître toute espèce

Digitized by Google

de vagabondage et de mendicité, il employa un moyen sévère. Sachant que les mendiants et les vagabonds tombent dans de grands désordres, il rendit, le 6 octobre 1447, une ordonnance pour attribuer au prévôt de Paris la juridiction, dans tout le royaume, « sur tous les larrons, mendiants, ravisseurs de femmes, violeurs d'églises, joueurs, trompeurs, faux monnoyeurs, malfaiteurs, recepteurs et complices, pour enquérir par lui et ses commis de leur vie et gouvernement, et ce, par leur confession ou autrement, lui ou ses commis les tiennent coupables ou crimineux, de les punir et faire exécuter selon leurs démérites, en tels lieux et justices que bon leur semblera. »

Charles VII, arrivé à l'âge mûr, environné de conseillers éclairés, attendait pour lui et pour la France des jours prospères; et il fut affligé par celui qui aurait dû faire sa consolation, s'aider des conseils de son habileté, et partager avec lui le lourd fardeau du gouvernement. Le dauphin Louis, jaloux de tout pouvoir qu'il n'exerçait pas, dévoré d'une ambition que rien ne pouvait satisfaire, convaincu de sa supériorité sur son père et sur tous ses conseillers, couvrait de son mépris tous les confidents du roi. Agnès Sorel, qui éclipsait la reine, était pour lui l'objet d'une horreur telle, qu'il la manifestait au dehors dans toutes les circonstances. On assure même qu'il lui donna un jour un soufflet, en présence de quelques courtisans. Avec un tel caractère, dévoré par une haine implacable contre certains favoris du roi, il était impossible qu'il n'ourdît pas quelque trame pour se défaire de ceux qu'il regardait comme ses ennemis.

Persuadé qu'il ne ferait rien tant qu'il ne serait pas

Digitized by Google

maître du roi son père, le Dauphin devait, pour réaliser ce projet, corrompre ou détruire la garde écossaise, qui défendait le roi contre les grands du royaume. Il essaya d'attirer à son parti Chabannes, comte de Dammartin, et un jour, d'une des fenêtres du château de Chinon, il lui montra la garde écossaise et lui dit : « Vous voyez là » ceux qui retiennent en sujétion le royaume de France. » Il ajouta qu'il ne serait pas difficile de s'en défaire. Comme Chabannes répondait que cette garde était nécessaire pour la sûreté du roi, le prince n'osa pas poursuivre alors; mais, quelque temps après, il revint à la charge, et, mettant la main sur le cou du comte : « Il est temps, » dit-il, de mettre ces gens dehors. » Chabannes lui ayant répliqué que la réalisation de ce projet serait extrêmement difficile, le Dauphin entra dans de plus longs détails sur son dessein et développa les moyens qu'il avait pour arriver à son but.

Chabannes, beaucoup plus dévoué au roi qu'au Dauphin, eut à peine entendu ces paroles, qu'il accourut auprès de Charles VII, lui découvrit les projets de son fils, qui fut appelé en présence de ce seigneur et lui donna un démenti formel. Chabannes déclara qu'il était prêt à soutenir sa déposition les armes à la main, et en appela au témoignage des Écossais, que le roi fit interroger. Il connut par eux la vérité; quelques-uns des plus coupables furent mis à mort; le commandant Coningham eût été lui-même exécuté sans les prières du roi d'Écosse. Le Dauphin quitta aussitôt la cour et se retira dans son apanage du Dauphiné.

Les intrigants profitèrent de cette séparation violente pour arracher au monarque des faveurs ou compromet-

Digitized by Google

tre les plus grands personnages. Guillaume Mariette, secrétaire du roi, supposa des lettres du Dauphin, qui aurait eu le dessein de prendre les armes pour chasser de la cour Brézé et quelques autres courtisans. Cet intrigant, reconnu pour faussaire, fut exécuté comme tel, et Brézé, qui avait eu connaissance de la supposition, fut disgracié de la cour et obligé de prendre des lettres d'abolition pour ne pas avoir révélé ce fait; ce qui prouve que, dès cette époque, la non-révélation était mise au nombre des crimes de lèse-majesté.

Pour satisfaire cette inquiétude et cette soif de dominer qui le dévorait, le Dauphin, à peine arrivé dans le Dauphiné, exigea un don gratuit de quarante mille écus, changea l'ordre des juridictions inférieures, qu'il réduisit à deux bailliages et à une sénéchaussée, battit monnaie en son nom, érigea de sa propre autorité le conseil delphinais en parlement, fit des traités particuliers avec les Suisses, le duc de Savoie, les princes d'Italie, les rois de Navarre, d'Aragon et d'Angleterre. Quoique le roi fût affligé de ces actes de souveraineté faits sans sa participation, il les tolérait cependant, de peur de porter Louis à lever l'étendard de la révolte.

Parmi les alliances formées par le Dauphin, la plus opposée aux vues de Charles VII était celle qu'il fit avec François Sforza, l'ennemi des princes français.

D'après le contrat de mariage de Valentine de Visconti, le duché de Milan devait revenir à la maison d'Orléans, si Philippe, qui en était le propriétaire, venait à mourir sans enfants légitimes. A la mort de Philippe de Visconti, qui ne laissa pas d'héritier légitime, il s'éleva une multitude de prétendants pour se disputer son héri-

Digitized by Google

tage. Quoique le duc d'Orléans eût été mis en possession du comté d'Asti du vivant de ce prince, Alphonse, roi d'Aragon, se fondant sur une prétendue donation du dernier duc, le réclama, et François Sforza, qui avait épousé une fille naturelle de ce seigneur, revendiqua la succession de son beau-père. Sforza, génie profond, qui s'était attiré, par sa politique tortueuse, l'admiration du dauphin Louis et avait mérité d'être soutenu par cet illustre personnage contre le duc d'Orléans, prit possession de Milan, se rendit maître des villes voisines, battit les Vénitiens, alliés du duc d'Orléans, et réduisit ce prince à borner alors ses prétentions au comté d'Asti. Le duc d'Orléans transmit ses droits à sa postérité, qui monta sur le trône de France, et légua ainsi une cause de longues et sanglantes guerres, que nous aurons à décrire sous le règne de Charles VIII et de ses successeurs.

La France, sur le point de recommencer la lutte avec l'Angleterre, ne put donner à cette affaire qu'une attention extrêmement secondaire, de même qu'à celle de Gênes, ville qui, après avoir formé le dessein de se soumettre à notre pays, avait reconnu un autre maître.

En épousant Marguerite d'Anjou, Henri VI avait cédé le Maine et l'Anjou au roi René et à Charles VII dans l'espérance d'éloigner la guerre; ce fut peut-être ce qui la ralluma plus tôt. Un aventurier aragonais, nommé François de Surienne, au service de l'Angleterre comme chef de compagnies, se trouvait cantonné au Mans au moment de l'abandon de cette ville au roi de France; il se retira alors en Normandie, où les troupes anglaises étaient dans la plus profonde misère et où les forteresses tombaient en ruines, sans que personne son-

Digitized by Google

geât à les relever; mais il se vit repoussé par les petites garnisons anglaises de ce pays, qui, elles-mêmes, pouvaient à peine vivre, et fut obligé d'employer la violence pour subsister. Il s'empara de Saint-James-Beuvron, de Pontorson, sur les Marches de Bretagne, surprit Fougères, qui appartenait au duc de Bretagne, et permit à ses aventuriers de piller les magasins et les églises; plusieurs bourgeois furent tués, des femmes violées, les crimes les plus abominables commis sur le territoire français. Quoique Sommerset eût désavoué ces actions, Charles VII, avec une égale activité, demanda une réparation prompte et satisfaisante, et fit faire aussitôt l'estimation des dommages causés, estimation qui se porta à un million six cent mille couronnes, somme énorme que le gouverneur anglais en France était dans l'impossibilité de payer. Sommerset, après avoir traîné en longueur et usé de récriminations contre le duc de Bretagne, finit par proposer une fin de non-recevoir, en déclarant que la Bretagne étant feudataire de la Normandie, la France n'avait pas à s'inquiéter des rapports de ces deux provinces.

Tandis que les envoyés anglais montraient tant de déloyauté dans leurs procédés, Pont-de-l'Arche, forteresse située à douze lieues de Rouen, était surprise par une poignée d'aventuriers; Verneuil subit presque aussitôt le même sort. Le connétable de Richemont entra, de son côté, en Normandie à la tête de six cents hommes. Le roi de France, entraîné par cette exaltation du sentiment national, confia le commandement général de l'armée à Dunois, qui vit accourir sous ses étendards une multitude de soldats, et, en moins de deux mois, il se rendit maître de la moitié de la Normandie.

Digitized by Google

Le duc de Sommerset, entouré de haines et de trahisons, hors d'état de faire face aux Français, sans secours de l'Angleterre, fut forcé de se renfermer dans la capitale de la province; Dunois s'approcha pour en faire le siége, avec d'autant plus d'espoir de succès qu'il avait des partisans dans la place. Une première escalade échoua, parce que Talbot, l'un des plus vaillants chefs anglais, s'élança l'épée à la main sur les assaillants, les précipita dans le fossé et passa les traîtres au fil de l'épée. Ce faible succès retarda la chute de la place; mais que pouvaient douze cents hommes contre un ennemi puissant au dehors et contre un ennemi plus redoutable au dedans? Sommerset, traversant un jour la ville avec une garde de soixante hommes, se vit entouré dans la rue par plus de huit cents hommes armés, qui l'obligèrent à promettre qu'il traiterait avec Charles.

Le commandant anglais, après de feintes négociations, fut enfin obligé de traiter et consentit à livrer les places d'Arques, de Caudebec, de Moustier-Villiers, de Lillebonne de Tancarville et de Honfleur; il s'engagea de plus à acquitter toutes les dettes privées des Anglais et à payer une rançon de cinquante mille écus. Pour assurer l'exécution complète de ces conditions, Talbot devait rester prisonnier jusqu'à la remise de toutes les places cédées et laisser d'autres ôtagés jusqu'à la solde entière des dettes et de la rançon. Après avoir juré d'exécuter ces conditions et donné des ôtages, les Anglais purent se retirer à Harfleur.

Charles VII fit alors son entrée solennelle à Rouen et mit tous ses soins à satisfaire complétement la Normandie; il laissa à Rouen tous ses priviléges et conserva la charte normande.

Digitized by Google

Quand ses troupes eurent pris quelques moments de repos dans la capitale de la Normandie, le roi ordonna au comte de Dunois de faire le siége de Harfleur. Six mille hommes de cavalerie, quatre mille francs-archers, une puissante artillerie commandée par Jean Bureau, qui à lui seul valait une armée, enveloppèrent la place du côté de la terre, tandis qu'une flotte de vingt-cinq vaisseaux gardait l'entrée de la Seine et arrêtait tout ce qui aurait pu arriver du dehors. Les Anglais reconnurent bientôt l'impossibilité de se défendre, et remirent la ville au général français.

Le gouverneur de Honfleur ayant refusé de remettre cette place, Charles VII en fit le siége, pour dominer les deux rives de la Seine, et s'établit, pour suivre les travaux, à l'abbaye de Jumiége, où la célèbre Agnès Sorel vint le trouver. Saisie de la dyssenterie, elle fut, en quelques jours, conduite aux portes du tombeau, et elle mourut en pleurant amèrement les désordres de sa vie. Longtemps après, on attribua sa mort au poison que lui aurait fait administrer le Dauphin. Il est certain que ce prince, honteux des faiblesses de son père, n'aimait pas cette femme; mais de l'antipathie conclure à l'assassinat, lorsqu'on n'en a pas de preuves positives, c'est, croyons-nous, fort mal raisonner.

Réveillée de son état d'assoupissement par les pertes énormes qu'elle venait de faire, l'Angleterre mit à la tête de trois à quatre mille hommes de bonnes troupes, Thomas Kyriel, capitaine habile, qui, après être débarqué à Cherbourg, appela à lui les petits corps anglais dispersés dans la Normandie, forma une armée de six à huit mille hommes et s'avança sur Valogne, dont il fit le siége et qu'il emporta le 12 avril. Une fois maître de la

Digitized by Google

presqu'île du Cotentin, Kyriel, en habile capitaine, massa ses troupes, et, pour réunir l'armée de Sommerset à la sienne, prit la route de Caen. Si son dessein avait pu se réaliser, il est certain que la puissance anglaise allait se relever en Normandie. Le comte de Clermont, envoyé par le roi de France pour combattre le général anglais et l'arrêter dans sa marche, se trouvant trop faible pour le maintenir, appela à son aide le connétable, alors occupé à rassembler les forces de la Bretagne. Pour arriver à Caen, Kyriel était obligé de passer, entre la mer et Carentan, une petite rivière assez profonde, derrière laquelle Clermont se porta pour lui en disputer le passage, en attendant qu'il pût être rejoint par le connétable. Une première tentative faite avec assez de mollesse par les Anglais n'ayant pas réussi, la marée survint et retarda le passage d'un jour; ce fut là le salut de l'armée. Si Clermont ne put arrêter les Anglais, s'il fut même obligé de laisser deux couleuvrines entre leurs mains, il put du moins opérer sa retraite et rejoindre quelques heures après le connétable, qui choisit un champ de bataille des plus avantageux et contraignit Kyriel à engager le combat à Formigny. Après une lutte extrêmement acharnée, les Anglais furent enfoncés de toutes parts et prirent la fuite, laissant sur le champ de bataille trois mille sept cent quatorze morts. Thomas Kyriel tomba entre les mains du vainqueur avec quarante-trois gentilshommes anglais. Les Français, qui avaient éprouvé des pertes très faibles, célébrèrent cette victoire comme une revanche des funestes journées de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt.

La nouvelle de la victoire de Formigny se répandit avec la rapidité de l'éclair, causa partout le plus vif en-

Digitized by Google

thousiasme et amena de nouveaux guerriers sous nos drapeaux; les villes de Vire, Bayeux, Avranches et Valogne ouvrirent immédiatement leurs portes; ce qui contraignit les garnisons anglaises à se replier sur Caen et Cherbourg. Le comte de Clermont et le connétable se portèrent aussitôt sur Caen, où ils furent rejoints quelques jours après par Dunois, et ensuite par le roi, qui voulut prendre lui-même la direction du siége de cette place importante.

Caen, ville grande et bien peuplée, placée sur la rivière de l'Orne, avait à cette époque un château qui passait pour le plus fort de France. Le duc de Sommerset, qui défendait la place avec plus de quatre mille hommes, avait encore ajouté à la forteresse des travaux considérables de défense.

Les Français, au nombre de douze mille hommes, conduisirent les travaux du siége avec une grande activité, à l'aide de mines savamment dirigées, s'emparèrent de tous les ouvrages avancés et passèrent au fil de l'épée les Anglais qui s'y trouvaient.

Quelques jours après, une mine conduite jusque sous l'une des tours de la ville, éclata avec un fracas épouvantable, renversa non-seulement la tour, mais encore un long pan de murailles. Dans l'impossibilité de se défendre, le duc de Sommerset demanda à capituler; il obtint la faveur de sortir de la place avec les honneurs de la guerre et retourna en Angleterre.

Xaintrailles, exalté par ce brillant succès auquel il avait eu beaucoup de part, alla, le jour même de la capitulation de Caen, mettre le siége devant Falaise, où il fut rejoint dès le lendemain par l'armée entière. Le roi

Digitized by Google

détacha le connétable de Richemont avec une partie des troupes pour investir Cherbourg, tandis que lui-même dirigerait les travaux devant Falaise. Après quinze jours de tranchée ouverte, Falaise capitula; la garnison anglaise retourna en Angleterre, et Xaintrailles fut établi gouverneur de cette place, comme Dunois l'avait été de Caen.

Cherbourg, l'une des plus fortes places de guerre de France, regardé comme imprenable du côté de terre, semblait inattaquable du côte de la mer, parce que la marée, couvrant la plage deux fois par jour, paraissait rendre impossibles tous travaux sérieux. Le connétable établit des batteries avec tant de solidité, qu'elles résistèrent aux vagues. Pour empêcher l'eau de pénétrer dans les canons, il fit fermer l'entrée et la lumière des pièces et les couvrit de toiles grasses. Le tir, exécuté avec beau coup de justesse et de force, ébranla tellement les murailles, que le commandant anglais demanda à capituler, et obtint la permission de s'embarquer le 22 août pour l'Angleterre, avec tous ses soldats, tous ses biens et son fils qui avait été donné en ôtage. Cherbourg, la dernière place que les Anglais possédaient en Normandie, compléta la conquête de cette province. Dans l'espace d'un an et six jours, les Français s'étaient rendus maîtres de tout ce vaste pays, qui avait sept évêchés et comptait plus de cent forteresses.

Si le principal honneur de cette brillante campagne doit revenir aux plus habiles capitaines de Charles VII, il faut aussi en attribuer une part à l'état prospère des finances, à la haute capacité de Jacques Cœur, qui ne laissait jamais l'armée manquer d'argent, ce grand prin-

Digitized by Google

cipe de guerre. « Par le moyen de Jacques Cœur, dit du Clérey, le roi avoit ainsi conquis la Normandie, parce qu'il avoit prêté au roi une partie des deniers pour payer ses gendarmes, laquelle armée eût été rompue ce n'eût été icelui de Jacques Cœur, lequel étoit extrait de petite génération; mais il menoit si grand fait de marchandise, que par tout royaume avoit ses facteurs qui marchandoient de ses deniers pour lui, et très tant que sans nombre et même en avoit plusieurs qui oncques ne l'avoient vu. »

Le roi de France, toujours poussé par son étonnante activité, après avoir laissé le connétable de Richemont en Normandie avec six cents lances pour maintenir le pays, ordonna de prendre, un mois après la reddition de Cherbourg, le chemin de la Guyenne, laissant sur son passage la plus haute impression de crainte et d'admiration à la vue d'une armée courageuse, parfaitement disciplinée et où les rares fautes étaient punies avec une grande sévérité. Cette belle armée, qui était placée sous le commandement du comte de Penthièvre, de Xaintrailles, du maréchal de Culant et de Saint-Belin, et qui avait Jean Bureau pour diriger sa puissante artillerie, arriva en Guyenne sur l'arrière-saison. Les habitants, depuis très longtemps soumis à l'Angleterre, liés à cette puissance par leurs nombreuses relations avec les Iles-Britanniques, où ils avaient de riches débouchés pour leurs produits, conservaient toujours un profond attachement pour ce pays. Cependant, comme l'Angleterre n'envoya pas un seul homme pour la défense du duché, pas un gouverneur ne fit une défense sérieuse; toutes les forteresses se rendirent dès qu'il parut sous leurs murs des

Digitized by Google

forces respectables. Avant Noël, tout le territoire des deux rives de la Dordogne était tombé en notre pouvoir.

Au printemps suivant, le comte de Dunois amena quatre cents lances et trois mille archers et vint prendre le commandement général de l'armée. La première opération militaire de la campagne fut le siége du château de Montguyon, qui fut emporté en huit jours. L'attaque contre Blaye commença le 15 mai, et cette ville capitula le 24 de ce mois.

Dunois divisa aussitôt l'armée en quatre corps, pour former différents siéges à la fois. Dax, sur l'Adour, était assiégé par le sire d'Albret, le comte de Foix, huit cents lances et quatre mille arbalétriers du pays; Riom, par le comte d'Armagnac et les maréchaux du Languedoc; Fronsac, par Dunois; enfin, Castillon, en Périgord, par le comte de Penthièvre, qui, s'en étant rendu maître, ainsi que de Saint-Emilion, assiégea ensuite et prit Libourne le 2 juin.

Bordeaux, la ville la plus importante de la Guyenne, étant unie à l'Angleterre depuis plusieurs siècles, ne pouvait avoir pour la France cette sorte de sentiment national qui rend facile la conquête d'un pays. D'ailleurs Bordeaux, la capitale de la Guyenne, était fréquemment visitée par les plus riches Anglais, qui y fixaient même leur séjour; elle avait été le centre d'une espèce de vice-royauté; aussi avait-elle pris de grands développements et acquis un état de prospérité qu'aucune de nos villes de France n'égalait; elle possédait, et toute la Gascogne avec elle, de grandes libertés locales. Tout ce que cette province, et principalement sa capitale, pouvait ambitionner, c'était une plus grande part au gouvernement

Digitized by Google

général, qui lui était presque totalement étranger, car on ne cite guère de Gascons qui aient rempli des emplois importants en Angleterre.

La ville de Bordeaux, plus occupée d'affaires commerciales que du maniement des armes, effrayée de la marche rapide des Français, fut la première à demander à traiter. Les députés des villes assiégées de la Gascogne, conduits par ceux de Bordeaux, se rendirent au camp français, y furent reçus avec bienveillance et obtinrent les conditions les plus avantageuses. On ne leur imposait aucune contribution de guerre; on respectait leurs priviléges et leurs coutumes; on laissait libres de quitter le pays tous ceux qui le voudraient; on accordait six mois aux négociants pour terminer leurs affaires et abandonner ensuite la province, s'ils le désiraient; pour ne gêner en rien les relations, les habitudes ni les affections, on donnait même aux gentilshommes la permission de faire hommage, par leurs héritiers, pour leurs fiefs. On ne demandait donc qu'une chose : reconnaître le gouvernement français comme le gouvernement anglais avait été reconnu; mais, à l'exception de cette seule accession, rien n'était changé. Les députés de Bordeaux et des autres villes, heureux de recevoir des conditions aussi douces, demandèrent, pour sauvegarder leur honneur et leur fidélité, et pour ne pas paraître céder trop facilement, que les Français vinssent tenir une journée devant chaque ville. Dunois, sachant qu'il n'y avait aucun danger à accéder à cette demande, y consentit, mais à très court délai.

La capitulation de Fronsac fut signée le 5 juin, et celle de Bordeaux le 12. Le 15 du même mois, Dunois

Digitized by Google

vint tenir sa journée devant la première de ces villes, et le 24 devant la seconde. Les hérauts d'armes appelèrent à haute voix : *Secours de ceux d'Angleterre pour ceux de Fronsac et Bordeaux!* personne n'ayant répondu, les portes de ces villes furent ouvertes aux Français, qui se conduisirent comme ils l'eussent fait dans la ville la plus fidèle de France; un seul soldat, ayant osé insulter un bourgeois, fut puni très sévèrement. Voilà le seul acte d'indiscipline, le seul désordre qui marqua la prise de possession de la ville de Bordeaux.

Le captal de Buch, qui avait été comblé des plus hautes faveurs par le gouvernement anglais, pour se montrer reconnaissant, transmit ses fiefs à son petit-fils, âgé de trois ans, et le remit au comte de Foix pour être élevé dans l'amour de la France; puis il se retira en Angleterre.

De toutes les immenses possessions anglaises dans le midi de la France, il ne restait plus que Bayonne qui refusât la capitulation de Bordeaux et qui ne voulût pas se soumettre à Charles VII. Les comtes de Dunois et de Foix firent avancer leur artillerie, commencèrent les travaux de siége, et, après quelques jours d'attaque, pratiquèrent, malgré le courage des habitants, une large brèche aux murailles d'enceinte. Pour éviter les malheurs d'un assaut, les défenseurs de Bayonne demandèrent à capituler. Dunois exigea que Jean de Beaumont, frère du connétable de Navarre, commandant de la place, et tous les soldats fussent faits prisonniers de guerre, que les bourgeois se rachetassent pour quarante mille écus. La ville accepta ces conditions et ouvrit ses portes le 21 août 1451. Le roi daigna même remettre la moitié de la contribution de guerre.

Digitized by Google

Ces brillants exploits méritèrent, à juste titre, à Charles VII le glorieux surnom de *Victorieux*; car il faut remonter jusqu'à Philippe-Auguste pour trouver une période aussi brillante pour nos armes : batailles rangées, travaux de siége, discipline sévère, tout avait élevé nos armées à leur apogée de gloire. Le Français, si brave, n'osait plus, depuis la bataille de Poitiers, se mesurer avec les Anglais, même lorsqu'il était supérieur en nombre. Sous Charles VII il change de caractère; il devient tacticien; ce n'est plus cette bravoure impétueuse qui, après un choc violent, tombe et s'amortit : c'est un courage toujours ardent, mais dès-lors soutenu et persévérant. La faiblesse du gouvernement anglais facilitait nos conquêtes. Henri VI, avec toute la bonté de son aïeul Charles VI, n'avait pas la force nécessaire pour dominer les partis qui se disputaient le pouvoir; comment aurait-il pu défendre ses provinces de France? Il ne restait plus aux Anglais, sur le continent, que les seules places de Guines et de Calais.

§ V. *Dernières années du règne de Charles VII (1451-1461).*

Pour ne pas suspendre notre récit, nous avons négligé de parler d'un événement survenu en Bretagne. François Ier, duc de Bretagne, avait deux frères, Pierre et Gilles, qui possédaient à peine six mille livres de rente, pauvre apanage pour des enfants d'une si grande maison. Gilles fut élevé à la cour d'Angleterre par Jeanne de Navarre, sa mère.

Comme l'exercice de l'arc était fort en usage en An-

Digitized by Google

gleterre, et que les Anglais y excellaient, Gilles prit plusieurs archers à son service et les ramena en Bretagne. De retour dans sa patrie, il continua à s'exercer, avec ces étrangers, à manier l'arc, ce qui servit bientôt de base à une grave accusation.

La familiarité dans laquelle il vivait avec ces étrangers, et une pension considérable qu'il recevait du roi d'Angleterre, firent soupçonner qu'il avait le dessein de s'emparer du duché de Bretagne et de le rendre tributaire de l'Angleterre, soupçon qui n'avait d'ailleurs qu'un bien futile motif. Gilles de Bretagne, réduit à la terre de Champtocé, très petit seigneur, même avec la pension du roi d'Angleterre, se retira dans sa forteresse de Guildo et demanda à son frère une augmentation d'apanage. On persuada au duc que c'était une manœuvre du roi d'Angleterre, qui avait déjà envoyé des archers à Guildo, pour arriver à le détrôner et à mettre son frère à sa place, et que désormais la Bretagne serait de la mouvance de l'Angleterre. Charles VII, invité à intervenir, fit marcher des troupes sur Guildo, où elles furent reçues en amies. A l'instant, Gilles fut arrêté, transféré de château en château, et enfin mis à mort d'une manière qui présente quelque chose d'étrange : on le tint, pendant quelque temps, sans lui donner de nourriture, et comme on pensait qu'il devait être mort, on entra dans son appartement; comme il vivait encore, on l'étrangla, et on attribua sa fin à une maladie ordinaire. Prévoyant le triste sort qui l'attendait, il avait ordonné à son confesseur de se rendre, après sa mort, à la cour de Bretagne et d'ajourner son frère au jugement de Dieu. Le prêtre parut, en effet, devant le duc de Bretagne, lui reprocha sa

Digitized by Google

conduite inhumaine, et finit par lui déclarer qu'il mourrait dans l'année; il mourut en effet. Cette fin causa une vive et permanente impression dans toute la Bretagne.

La rigueur que Charles VII montrait dans l'administration des finances le conduisit quelquefois à des mesures injustes. Le receveur général des finances, Jean de Xaincoings, fut arrêté à Tours le 16 octobre 1450, pour cause de détournement de fonds et de falsification de comptes. Il paraît que ces prétendues falsifications se réduisaient à des ratures ou rectifications, qui furent punies de peines excessives. Le chancelier, non content de le faire condamner à une amende de soixante mille écus d'or et à la prison *pour autant de temps que le roi le voudroit*, fit encore prononcer la confiscation de ses immeubles, qui furent livrés en proie aux courtisans; Dunois eut pour sa part un hôtel magnifique à Tours.

Encouragés par ce succès, les spoliateurs résolurent d'attaquer un autre financier beaucoup plus riche, que nous avons déjà fait connaître, mais dont la vie mérite d'être exposée avec quelques détails, parce qu'il fut le créateur du grand commerce français et l'organisateur de nos finances. Jacques Cœur, *argentier du roi*, c'est-à-dire administrateur des finances, fils d'un orfévre de Tours, était un de ces hommes rares, d'un esprit capable d'embrasser les plus vastes desseins. Quoique les occupations que lui donnait son titre d'*argentier du roi* fussent considérables, il trouva encore le moyen de se livrer au plus grand commerce qu'aucun particulier de l'Europe eût embrassé; il n'y eut, depuis lui, que Cosme Ier de Médicis pour l'égaler. Jacques Cœur faisait sur terre et sur mer, avec les chrétiens et les musulmans, un com-

Digitized by Google

merce considérable de draps d'or et de soie, de fourrures, d'armes, d'épiceries, de lingots d'or et d'argent; il avait jusqu'à trois cents facteurs en Orient et en Italie, et faisait lui seul plus d'affaires que les négociants réunis de France et d'Italie. Les mers étaient couvertes de ses vaisseaux, et il luttait avec avantage contre Gênes et contre Venise. Jacques acquit une si prodigieuse fortune par son commerce, qu'on doit lui attribuer une partie des succès de Charles VII. Il prêta au roi 200,000 écus d'or pour faire la conquête de la Normandie, et entretint quatre armées, à ses frais, pendant toute la durée de la guerre. Choisi par Agnès Sorel pour être son exécuteur testamentaire, devenu l'un des grands personnages du royaume, ennobli par le roi, propriétaire de la seigneurie de Saint-Fargeau, de laquelle dépendaient vingt-deux paroisses, élevé au-dessus des plus grandes familles par son opulence, Jacques Cœur excita la jalousie des comtes et des barons, qui profitèrent d'une circonstance pour le perdre. Ayant été envoyé par Charles VII en ambassade à Lausanne pour terminer le schisme de Félix V, il vit en passant le dauphin Louis, éloigné alors de la cour, ce qui servit aux courtisans pour ourdir contre lui une habile accusation. Le roi le fit mettre en prison, et le parlement de Paris lui fit son procès pour avoir fait sortir l'argent du royaume, vendu des armes aux Musulmans, renvoyé à un Turc un esclave chrétien qui s'était réfugié sur son vaisseau, contrefait le sceau du roi, altéré les monnaies, enfin exigé des provinces des sommes considérables. On ne put rien prouver contre lui, sinon ce qui concernait l'esclave chrétien et la vente des armes aux Musulmans. Pour ces prétendus crimes, et à cause

Digitized by Google

des aveux contradictoires qu'on lui avait arrachés par la question, il fut condamné à la peine de mort. Cependant le roi, *en considération de certains services, et à la recommandation du Pape,* commua sa peine et décida qu'il paierait au Trésor 400,000 écus, que tous ses biens seraient confisqués, qu'il serait banni perpétuellement et ferait amende honorable devant une église, avec toute la solennité prescrite en ces circonstances.

Jacques trouva dans ses commis plus de droiture que dans les courtisans qui l'avaient perdu; ils se cotisèrent presque tous pour l'aider dans sa disgrâce, et l'un d'eux, Jean de Village, l'enleva du couvent des Cordeliers de Beaucaire, où il avait été transporté de Poitiers, et lui facilita les moyens de se sauver à Rome. Le pape Calixte III, plein de confiance dans ses talents, lui avait donné le commandement d'une flotte qu'il venait d'équiper contre les Turcs; il mourut en arrivant dans l'île de Chio. Telle fut la fin de cet homme qui, comme l'héroïne de Domremy, était sorti des rangs du peuple et avait comme elle travaillé puissamment à relever la nationalité française. Louis XI fit réviser son procès et réhabiliter sa mémoire; mais ce fut seulement sous Charles VIII que ses enfants purent rentrer dans les terres de leur père, dont Chabannes de Dammartin avait été mis en possession.

Le dauphin Louis, qui savait apprécier le mérite de Jacques Cœur, déplora d'autant plus sa mort, que lui-même se trouvait éloigné de la cour par ces mêmes courtisans, auteurs de la perte de l'un des hommes les plus utiles à la France. Retiré dans son apanage du Dauphiné, où il agissait en souverain, Louis, en qui tout était cal-

Digitized by Google

cul, connaissant l'immense fortune d'Amédée VIII, fait pape sous le nom de Félix V, demanda en mariage Charlotte de Savoie, sa petite-fille, âgée alors de six ans. Satisfait de l'énorme dot de deux cent mille écus d'or, de soixante-dix au marc, le dauphin Louis, sans même en donner avis à son père, passa un contrat de mariage, et fixa le jour de la célébration de cette union matrimoniale. Informé de ce fait quelques jours avant la solennité des noces, par une voie détournée, Charles VII fit partir en toute hâte un héraut d'armes, pour remettre à son fils une dépêche dans laquelle il lui défendait ce mariage. Le héraut, la veille même des noces, remit au Dauphin le message royal, que le prince reçut avec respect. Mais, soupçonnant ce qu'il contenait, et ne voulant d'ailleurs pas manquer au respect filial, il déposa la dépêche sans l'ouvrir, et ne rompit le cachet qu'après la cérémonie. Il témoigna peut-être un regret hypocrite d'avoir connu cette défense trop tard ; mais c'était fait.

Pour apaiser son père et lui montrer que tous ses actes avaient pour but la grandeur de la France, Louis lui offrit l'argent que sa femme lui avait apporté en dot, pour entreprendre de nouveau la conquête de la Guyenne révoltée, mais à la condition que cette province lui serait donnée en apanage. Charles VII, qui craignait peut-être moins les Anglais que son fils, le remercia de son offre et sut, par lui-même, vaincre les rebelles.

Charles VII s'était avancé vers la Savoie, pour la punir de son alliance avec le Dauphin, lorsque l'agitation de la Guyenne l'engagea à faire la paix avec le duc de Savoie. La plupart des grands de la Guyenne, habitués depuis longtemps au gouvernement anglais,

Digitized by Google

ou même alliés aux plus grandes familles anglaises, subissaient la domination française avec un extrême regret. Les gouverneurs établis par Charles VII dans les villes de la Guyenne, n'observèrent pas toujours les lois de la modération ; ils levèrent des impôts et des troupes contrairement à la capitulation, ce qui fit porter des doléances au pied du trône, sans qu'elles fussent entendues. Les meneurs anglais, instruits que le roi se dirigeait vers la Savoie avec son armée, se mirent à répandre les bruits les plus absurdes sur les desseins de la France relativement à la Guyenne. La reine d'Angleterre, Marguerite, qui jouissait alors d'un moment de calme, informée de l'agitation profonde de Bordeaux et de la conspiration à la tête de laquelle marchaient les évêques et les plus grands personnages, voulut répondre à l'accusation d'avoir perdu les plus belles provinces de la monarchie.

Talbot, âgé alors de quatre-vingts ans, reçut le commandement d'une grande armée, avec les pouvoirs les plus amples pour pardonner les offenses des Gascons à l'égard de la nation anglaise. Il s'embarqua pour la Guyenne, le 17 octobre de l'année 1452, avec quatre mille hommes, qui devaient être bientôt suivis d'un pareil nombre, commandés par lord Lisle, son fils. Dès le 21 du même mois, Talbot était en vue de Bordeaux, entrait dans cette place avant que le gouverneur de la ville et les soldats français soupçonnassent l'armement de l'Angleterre, et fit presque toute la garnison prisonnière, avec Olivier de Coëtvy, sénéchal de Guyenne. Toutes les villes du Bordelais et Castillon de Périgord ouvrirent aussitôt leurs portes.

Digitized by Google

La nouvelle de la défection complète de la Guyenne jeta Charles VII dans une profonde douleur et lui fit aussitôt prendre des mesures pour reconquérir et punir cette province. Une forte armée française, commandée par d'habiles généraux et soutenue par une artillerie formidable que dirigeaient les deux frères Bureau, arriva sur la frontière de la Guyenne, et emporta d'assaut la forteresse de Chalais, dont quatre-vingts habitants furent pendus, pour avoir pris une part très active à la conspiration. A la nouvelle de cette sévère justice, Gensac et Montren, sur la Dordogne, capitulèrent presque aussitôt.

Arrivés devant la forte place de Châtillon, sur la Dordogne, dont le siége était indispensable, les frères Bureau établirent un camp fortifié, sur une hauteur située à une faible distance de la ville, et le garnirent de canons. Talbot, ne pouvant laisser tomber une place de cette importance sans compromettre sa réputation, sortit de Bordeaux avec mille lances, se fit suivre par cinq mille hommes d'infanterie, et attaqua une abbaye fortifiée et occupée par un corps français, sous les ordres de Gamache. Se trouvant trop faible pour résister à l'ennemi, ce capitaine se replia en bon ordre vers le camp fortifié, et étonna le commandant anglais par son sang-froid.

Talbot, qui se disposait à entendre la messe quand il apprit que l'armée française quittait ses lignes pour se retirer dans son camp, s'écria : « Jamais je n'ouïrai messe, ou » aujourd'hui j'aurai rué bas la compagnie des Français » ici devant moi. » Les Anglais levèrent aussitôt leurs étendards, au cri mille fois répété de : « Saint-Georges ! »

Digitized by Google

Talbot, emporté par son bouillant courage, ne daigna pas entendre un officier qui lui dit que la position occupée par les Français était formidable; il ordonna de marcher en avant, malgré la décharge de couleuvrines et de ribaudequins qui enlevaient des files entières de ses soldats. S'étant jeté lui-même au plus fort du danger, un coup de couleuvrine le renversa et lui cassa la jambe. Son fils se précipita sur son corps pour l'enlever, il fut lui-même mis à mort. Au milieu de la confusion générale de l'armée anglaise, les portes du camp français s'ouvrirent; nos soldats, descendus de la hauteur, massacrèrent des ennemis qui ne songeaient pas même à se défendre: quatre mille morts restèrent sur la place; deux cents furent faits prisonniers, et mille hommes s'échappèrent. Talbot ne fut pas d'abord reconnu, tant il était criblé de blessures; c'est le lendemain seulement que son héraut d'armes le trouva au nombre des morts.

Epouvantées par cette brillante victoire, qui avait anéanti les forces anglaises de la Guyenne, les villes rebelles résolurent de se soumettre. Au premier coup de canon, Châtillon demanda à capituler, quoique cette place comptât plus de quinze cents défenseurs. Libourne, qui n'avait cédé qu'à la crainte, ouvrit ses portes avec joie; Châteauneuf-de-Médoc, Blanquefort, Saint-Macaire, Langon et Villandraut, résistèrent à peine quelques jours. Cadillac, place importante qui fermait le chemin de Bordeaux, ayant pour défenseurs les partisans les plus ardents de l'Angleterre, soutint vigoureusement le siége; la ville ayant été emportée d'assaut, la garnison se renferma dans le château, où elle se défendit jusqu'au mois d'octobre; elle fut enfin obligée de se rendre, les Anglais à

Digitized by Google

rançon, et les Gascons à discrétion. Gaillardet, commandant de la troupe, eut la tête tranchée.

Bordeaux, protégé par une garnison de quatre mille Anglais, par une petite armée de Gascons décidés, et soutenu par une flotte anglaise qui défendait son port, se crut capable de résister aux Français. Mais lorsqu'on vit l'entrée du fleuve fermée par la flotte française, tous les chemins par où arrivaient les vivres interceptés, la ville demanda à capituler, quoiqu'on n'eût pas tiré un coup de canon contre ses murailles. Charles VII consentit à laisser sortir la garnison moyennant rançon; mais il exigea d'abord que la ville se rendît sans condition, et insista d'autant plus sur ce point, que les frères Bureau lui promettaient de raser les fortifications de la place en quelques jours. Les maladies d'automne, déjà déclarées, acquirent bientôt un tel degré d'intensité, que le roi se montra plus accommodant.

La capitulation de Bordeaux fut signée le 12 octobre; elle portait que la ville paierait au roi cent mille écus, qu'elle renoncerait à tous ses priviléges, mais que Charles pardonnerait toutes leurs offenses aux habitants, à la réserve de vingt des plus coupables, qui seraient bannis à perpétuité du royaume et dont les biens seraient confisqués.

Il ne restait donc plus aux Anglais sur le sol de France que Calais, Guines et Ham, dont Charles VII eût sans doute entrepris la conquête, si ces villes n'eussent été enclavées dans les terres du duc de Bourgogne, à qui même, d'après les traités, elles auraient dû être cédées, si elles avaient été reprises sur les Anglais. Charles ne voulut pas dépenser des sommes immenses pour un

Digitized by Google

vassal qui reconnaissait à peine sa domination ; en le dispensant solennellement de l'hommage par le traité d'Arras, du 21 septembre 1435, le roi l'avait réellement rendu souverain. Aussi Philippe s'intitulait : « Par la » grâce de Dieu duc de Bourgogne, de Brabant et de » Limbourg. » Il faisait la paix et la guerre sans s'inquiéter si cela convenait au roi, qui fut cependant appelé à être médiateur entre lui et ses sujets.

Le duc de Bourgogne, le prince le plus magnifique de son siècle, avait une cour beaucoup plus brillante que celle des rois, faisait des dépenses ruineuses et accablait ses sujets d'impôts pour satisfaire ses goûts de grandeur. Désirant établir la gabelle en Flandre, il assembla, pour cet effet, les Etats de la province et leur fit proposer de lui accorder une imposition de vingt-quatre gros sur chaque sac de sel, promettant que *jamais plus, en son temps, il ne leur demanderoit autre subside.* Les Flamands rejetèrent cette demande avec indignation.

Affligé de ce refus, sans cependant vouloir renoncer à son dessein, le duc mit aussitôt de bonnes garnisons dans Oudenarde, Termonde, Gavre et Rupelmonde, afin de dominer le pays. Il établit sur la ville de Gand un nouvel impôt, dont les Etats d'Ypres et de Bruges reconnurent la légitimité. Afin de rendre facile la perception de cet impôt, Philippe exila les principaux meneurs de Gand, et souleva ainsi les bourgeois qui, après avoir tué dix-huit gentilshommes, allèrent assiéger Oudenarde. Le comte d'Etampes leur fit perdre trois mille hommes et les contraignit à lever le siége. Battus dans deux autres rencontres, les Gantois recoururent à la médiation du roi, qui envoya des ambassadeurs ; ceux-ci, après avoir

Digitized by Google

soutenu les intérêts des Gantois auprès du duc, se présentèrent à Gand, espérant y être bien reçus. Mais les Gantois, revenus de leur terreur, congédièrent les ambassadeurs français, en leur ordonnant de *vuider* tout incontinent la ville, s'ils n'avaient autre chose à dire.

Le duc de Bourgogne continua alors la guerre avec une vigueur extrême, et battit près de Gavre ses sujets révoltés; vingt mille cadavres restèrent sur le champ de bataille, triste et douloureux spectacle pour un prince qui se voyait obligé de réprimer par les armes une rébellion qu'il avait lui-même provoquée!

Les Gantois se soumirent alors, consentirent à payer une amende de trois cent cinquante mille ryders, perdirent leurs priviléges nouveaux et envoyèrent au duc de Bourgogne deux mille des principaux bourgeois de Gand, qui, nu-pieds, sans autre vêtement qu'une braie de toile, se mirent à crier : *Miséricorde aux gens de Gand!* Le premier conseiller de la ville supplia le prince de faire grâce à ses sujets rebelles, promettant en bonne foi que, dès-lors *en avant, lui seroient vrais, obéissans et loyaux*. Ce ne fut cependant pas le dernier cri de l'indépendance; nous aurons encore à raconter de nouveaux désastres et de nouvelles insurrections en Flandre.

Il se passait alors un événement qui pouvait avoir d'immenses conséquences pour l'Europe tout entière et qu'on n'envisageait point sans terreur. Lorsque la nouvelle de la chute de Constantinople, sous les coups des Musulmans, parvint en Occident, la chrétienté entière poussa un long cri de douleur. Rome et l'Italie, croyant déjà voir l'ennemi à leurs portes, firent un appel aux soldats chrétiens. Philippe de Bourgogne, qui dépensait en

Digitized by Google

tournois la plus grande partie des revenus de ses riches Etats, et qui croyait avoir reproduit dans ses chevaliers de la Toison d'Or les paladins de Charlemagne, s'annonça comme le champion de la chrétienté et le chef d'une croisade nouvelle qui chasserait Mahomet II de Constantinople et rétablirait l'Empire grec.

Pour commencer une si grande expédition, il ne restait pas d'argent au duc de Bourgogne ; ses trésors étaient épuisés, et d'ailleurs, s'il eût pris seul les armes, il n'eût pas été assez puissant pour résister aux Turcs. Il se fit prédicateur de la croisade, parcourut l'Allemagne, prêchant la guerre sainte après les splendides banquets que les grands seigneurs allemands lui donnaient. Il invita à prendre la croix le roi Charles VII, renfermé alors dans son château d'Amboise et environné de jeunes beautés que madame de Villequier rassemblait autour de lui ; le roi préféra s'occuper du soin de ses États. Mais bientôt le bruit des succès des Musulmans s'amortit, le zèle perdit aussi de son activité, et, après s'être donné beaucoup de mouvement, le duc ni aucun des princes chrétiens ne prirent les armes.

Charles VII, surnommé le *Victorieux*, après avoir chassé les Anglais de France, rétabli la discipline dans les armées, mis l'ordre dans toutes les parties de l'administration, protégé les arts, les sciences, le commerce et surtout l'agriculture, semblait n'avoir plus à jouir que de la paix et du bonheur. Cependant trois grandes affaires lui causaient une profonde douleur et remplissaient son âme de cette amertume que rien n'égale, et que rien ne peut adoucir. Le comte d'Armagnac, le Dauphin et le duc d'Alençon troublaient son repos et le

Digitized by Google

rendaient le plus malheureux des pères et des souverains.

Jean V, comte d'Armagnac, fils de Jean IV, mort en 1451, petit-fils de Bernard d'Armagnac, massacré à Paris en 1418, était un véritable monstre. Après s'être marié et avoir ensuite vécu publiquement avec sa propre sœur, qui lui donna deux enfants, il eut l'audace de fabriquer des bulles de dispense, pour pouvoir épouser cette sœur, et il parvint ainsi à faire bénir cette incestueuse union. Voulant aussi disposer à son gré des évêchés de ses terres, il cassa de sa propre autorité l'évêque d'Auch, et parvint à faire nommer Jean de Lescun, qu'il établit par violence.

Le roi ne pouvant, sans manquer à ses devoirs les plus impérieux, laisser de pareils actes impunis, ordonna aux comtes de Dammartin et de Clermont de saisir le comté d'Armagnac, et somma le comte à comparaître par devant la cour des pairs.

Après avoir recouru à des moyens déclinatoires qui furent repoussés, il consentit à comparaître, pour échapper aux énormes conséquences d'une condamnation, et présenta des lettres du roi, que le Parlement déclara subreptices; il s'évada alors, et parvint à se retirer en Franche-Comté. Le Parlement le condamna au bannissement, et confisqua tous ses biens. Jean d'Armagnac obtint son pardon de Louis XI, avec qui il se lia lorsque ce prince n'était encore que dauphin.

La condamnation du comte d'Armagnac augmenta encore la haine du Dauphin contre les conseillers de son père, et surtout contre le comte de Dammartin, qu'il regardait comme le principal artisan de ses malheurs.

Digitized by Google

Depuis sa retraite de la cour, le Dauphin, vivement sollicité à plusieurs reprises de revenir auprès de son père, avait toujours consenti à répondre à cet appel, mais à la condition que ses ennemis, c'est-à-dire les conseillers intimes du roi, seraient éloignés. Toutes ces tentatives demeurèrent sans résultat, parce que le roi ne voulait pas se séparer d'hommes qui lui avaient rendu d'éminents services. Charles VII fit même intervenir le légat du Pape pour agir sur l'esprit du prince. Tout fut inutile. Vainement le roi l'assurait qu'il pourrait se retirer quand il le voudrait, il répondait toujours à son père : « Éloignez mes ennemis, et je retournerai auprès » de vous. — Mes ennemis se fient bien en ma parole, » disait le roi aux envoyés du Dauphin, et maintenant » mon fils ne s'y fie pas; en quoi il me semble qu'il me » fait petit honneur. »

Cependant le Dauphin, pour occuper son humeur inquiète et l'activité infatigable de son esprit, après avoir réformé son apanage, se mit à lever des troupes et à imposer de nouvelles charges à ses sujets. Le roi, instruit et effrayé de ce mouvement, ordonna au comte de Dammartin de s'avancer vers le Dauphiné et de surveiller tous les actes de son fils. Chabannes écrivit au roi : « Monseigneur le Dauphin est à Valence; il a mandé » tous les nobles de son pays jusqu'à l'âge de dix-huit » ans, et tous ceux qui sont en état de porter les armes; » il a fait crier que tout homme eût à retirer ses biens » dans les places fortes. »

Le roi, craignant alors d'être attaqué par son propre fils, réunit des troupes, se mit à leur tête et s'avança vers le Dauphiné. Louis, sachant que les grands de son apa-

Digitized by Google

nage, fatigués de ses réformes, ne l'aimaient point, passa sur les terres du duc de Bourgogne et se rendit à Bruxelles, où il fut reçu avec les honneurs dus à son rang.

Le duc de Bourgogne, qui était alors à Utrecht, écrivit aussitôt au roi Charles, pour l'informer de l'asile qu'il venait de donner à son fils, lui envoya des ambassadeurs pour traiter de la réconciliation de ce prince avec la cour de France, et présenter une supplique de Louis, qui conjurait son père de ne point saisir le Dauphiné et de lui permettre de passer en Turquie pour combattre les infidèles. Charles VII rejeta toutes ces demandes, saisit le Dauphiné, le fit gouverner en son nom par Louis de Laval, seigneur de Châtillon, établi auparavant par le Dauphin, et convoqua les principaux seigneurs du royaume pour prendre leur avis sur l'opportunité de réunir le Dauphiné à la couronne. Considérant que cette mesure importait infiniment à l'unité nationale, et pour empêcher à l'avenir les dissensions de la nature de celles dont on venait d'être témoin, le Dauphiné fut définitivement réuni à la couronne et perdit son titre de souveraineté, pour n'être plus qu'une simple province de l'Etat, sur laquelle les fils aînés de nos rois n'eurent aucun pouvoir.

Le roi se prépara aussitôt à faire face à toutes les éventualités qui pourraient surgir de la nouvelle situation de l'État; il fit des armements auxquels le duc de Bourgogne répondit aussi par les mêmes moyens. Dans cette triste situation, obligé de dissimuler sans cesse ses pensées, d'affecter des sentiments qui n'étaient pas les siens, de pratiquer une politique double et tortueuse, le Dauphin développa de plus en plus ce caractère de fausseté et de duplicité dont il portait le germe, et que nous ver-

Digitized by Google

rons se manifester tout entier dans le cours de son règne.

Au milieu de ces vives préoccupations, le roi découvrit qu'un prince du sang avait formé l'infâme projet de livrer la France aux Anglais. Le duc d'Alençon avait d'abord été profondément attaché à Charles VII; fait prisonnier à la bataille de Verneuil, il avait préféré les fers à la honte de manquer de fidélité à son roi. Rendu à la liberté, il prétendit s'imposer absolument, dominer le roi et tous ses ministres. D'autant plus négligé qu'il s'était montré plus exigeant, il s'éloigna du roi, prit une part très active à la Praguerie. Obligé de courber la tête, son orgueil fut encore vivement froissé lorsqu'on lui refusa la ville de Fougères, que le duc de Bretagne avait reprise sur les Anglais. De dépit, il se jeta du côté de l'Angleterre et promit au duc d'York, dont il devait épouser la fille, de livrer quelques-unes de nos places. Ce prince, perfide envers sa patrie et son souverain, fut trahi par un de ses agents. Son aumônier, Thomas Gillet, initié à toute cette trame coupable, effrayé des conséquences de cette affaire, et redoutant les malheurs qui pourraient fondre sur son pays, le dénonça et fit saisir des lettres qui renfermaient toutes les parties de l'intrigue : « A qui me fierai-je désormais, puisque les princes mêmes de mon sang me trahissent? » s'écriait Charles aussi affligé qu'indigné.

Sur l'ordre du roi, Dunois se rendit à l'hôtel du duc d'Alençon, qui était alors à Paris : « Monseigneur, dit-il au prince, pardonnez-le moi, le roi m'a envoyé devers vous vous faire son prisonnier. »

Le duc, terrassé par ces paroles, se laissa saisir et

Digitized by Google

transporter à Melun sans faire la moindre résistance. Quelques jours après, le roi le fit paraître en sa présence et lui reprocha d'avoir voulu livrer Domfront et Falaise aux ennemis de la France.

La nature de l'accusation, la qualité du personnage, ne permettant pas de traiter cette affaire suivant les voies ordinaires, elle dut être déférée à la cour des pairs, qui fut convoquée à Montargis pour le 1er juin 1457. Deux pairs du royaume, invités à y paraître comme juges, se récusèrent. Le duc de Bourgogne, qui se glorifiait d'être deux fois pair, comme duc de Bourgogne et comme comte de Flandre, refusa de s'y présenter, prétendant que ce serait déroger à son indépendance, établie par le traité d'Arras.

Le duc de Richemont, qui venait d'hériter du duché de Bretagne, élevé en duché-pairie par Philippe-le-Bel, refusa aussi de siéger, de peur de porter atteinte à l'indépendance de sa terre. La cour venait d'être transférée à Vendôme, à cause d'une maladie contagieuse; Richemont s'y rendit, non pas pour prendre place parmi les juges, mais pour intercéder en faveur du malheureux duc d'Alençon. Il rendit alors hommage à la couronne, *comme il le devait*, sans autre explication, évitant ainsi, sans la trancher, la difficulté tant de fois soulevée entre nos rois et ses prédécesseurs.

Dans les divers interrogatoires qu'il subit, le duc d'Alençon confessa, de *sa franche et libérale volonté*, qu'il avait plusieurs fois écouté les chevaliers anglais. On constata, par ses lettres, qu'il tenait le duc d'York parfaitement au courant de l'état de la France; qu'il l'instruisait de la situation de ses armées et des es-

Digitized by Google

prits ; qu'il l'assurait même des dispositions du Dauphin en faveur de l'étranger. On n'a cependant aucune preuve que le prince Louis ait jamais voulu aliéner une parcelle du royaume : ce n'était ni dans son caractère, ni dans sa politique.

Après avoir entendu le duc d'Orléans au nom des pairs laïques, et Jean Juvénal des Ursins au nom des pairs ecclésiastiques, l'évêque de Coutances prit la parole pour résumer les débats, discuta les motifs apportés pour et contre le duc d'Alençon, et conclut à l'existence du crime de lèse-majesté. L'arrêt, conforme à ce réquisitoire, déclara le duc d'Alençon convaincu du crime de lèse-majesté, et le condamna en conséquence à avoir la tête tranchée et à perdre tous ses biens, charges, honneurs et dignités. Le roi déclara que l'exécution de la sentence, relativement à la peine de mort, serait différée jusqu'à *son bon plaisir :* c'était faire grâce de la vie. Quant à la confiscation des biens, il ne la maintint que par rapport au duc ; mais il voulut que ces biens passassent entre les mains de ses enfants. Cet arrêt, extrêmement remarquable, montrait que personne, quel que fût son rang, ne pourrait échapper à la justice ; les grâces accordées par le roi apprenaient qu'après avoir laissé agir les lois, le monarque saurait toujours reconnaître les services rendus à l'État.

La tentative du duc d'Alençon n'avait, d'ailleurs, amené aucun résultat défavorable pour la France. L'Angleterre, déchirée alors par les partis, incapable de maintenir l'ordre chez elle, loin de songer à faire des conquêtes au dehors, aurait pu être vaincue par nos armes, si le roi avait voulu soumettre ce pays. Au mois

Digitized by Google

d'août 1457, le sire de Brézé et le capitaine d'Evreux firent une descente en Angleterre, brûlèrent Sandwich, tuèrent trois cents Anglais, et rentrèrent en France avec un riche butin, sans avoir subi de pertes. On croit que la reine Marguerite, trop vivement pressée par ses ennemis, avait elle-même demandé cette expédition, afin de forcer le duc d'York à porter son attention d'un autre côté. C'est d'ailleurs la seule tentative que nous ayons faite alors sur l'Angleterre.

Quelques années auparavant (1454-1455), il s'était formé contre le roi une conspiration d'un genre singulier, qui excita cependant la plus sérieuse attention du gouvernement. Othon Carletton, Florentin, successeur de Jacques Cœur dans la charge d'argentier du roi, fut accusé d'avoir tracé *certains caractères et images par art diabolique*, par le moyen desquels il se flattait d'*enchanter* le roi, de manière qu'il le gouvernerait absolument. Guillaume Gouffier fut arrêté avec Othon, pour être entré dans ce complot ridicule, et tous deux furent bannis et condamnés à l'amende.

Ce qui préoccupait le plus le roi, c'était la retraite de son fils auprès du duc de Bourgogne, qui, non content de lui offrir un asile, lui avait encore accordé une habitation magnifique. Après avoir mis à sa disposition le château de Genape, avec les vastes parcs qui l'environnaient, le duc lui accorda une pension de deux mille cinq cents livres par mois, pour soutenir son rang. La cour de France, extrêmement alarmée de ces faveurs, dont on grossissait encore l'importance, fut bien plus épouvantée lorsqu'on répandit le bruit que le duc avait dit au Dauphin « qu'il se mettoit de corps et de biens à son service, sauf contre monseigneur le roi son père, qu'il te-

Digitized by Google

noit si puissant, si sage et si prudent, qu'il sauroit bien réformer ceux de son conseil sans qu'il soit besoin qu'autre s'en doive mêler. »

Mais rien ne vint confirmer de pareilles appréhensions; le Dauphin vécut très retiré à Genape, s'occupant de la chasse et de la lecture, travaillant à payer noblement la généreuse hospitalité qu'il recevait, en rétablissant la concorde entre Philippe de Bourgogne et son fils, le comte de Charolais. Philippe, environné de favoris et de flatteurs, devant lesquels tout le reste de la noblesse des Pays-Bas était contraint de courber la tête, excita contre lui des partis qui s'emparèrent de l'esprit du comte de Charolais, héritier présomptif du duc, et le poussèrent à chasser de sa présence le sire de Croy, son principal favori. Un jour la querelle entre le père et le fils fut si violente, que Philippe eût percé Charolais de son épée, si la duchesse ne l'eût arrêté. Il en résulta une longue dissension intérieure, que le dauphin Louis, de concert avec l'évêque de Liége, chercha à concilier : ils y parvinrent, du moins en apparence.

Si le Dauphin, qui montrait de si beaux sentiments de piété filiale et adressait de si magnifiques discours au comte de Charolais sur le respect qu'un bon fils doit à son père, demeurait toujours dans l'éloignement de la cour de France, il trompait ceux qui l'environnaient et se trompait peut-être lui-même, par la manière respectueuse dont il parlait de Charles VII, par la douleur excessive qu'il témoignait de la nécessité où il se trouvait de se séparer d'un père bien-aimé pour échapper aux coups de ses ennemis, et par les lettres d'exquise sensibilité qu'il écrivait au roi de France.

Charles VII appréciait à leur valeur tous ces discours,

Digitized by Google

et ne voulait pas se séparer de ministres qui faisaient la grandeur de son règne. Il eût volontiers déclaré la guerre au duc de Bourgogne; mais il était arrêté par le traité d'Arras, qu'il avait solennellement juré et qu'aucun motif plausible ne lui permettait d'attaquer. Il se présenta enfin une circonstance où la guerre parut être faite légitimement. Ladislas-le-Posthume, roi de Bohême et de Hongrie, qui avait des droits sur le Luxembourg, dont le duc de Bourgogne s'était mis en possession, demanda en mariage Madeleine de France, suppliant en même temps le roi d'appuyer, par la force des armes, les réclamations qu'il se proposait d'adresser au duc de Bourgogne. Mais Ladislas étant mort sur ces entrefaites, le roi de France ou plutôt ses conseillers n'eurent plus cette raison de déclarer la guerre au duc de Bourgogne. Ils auraient volontiers accepté le soin de redresser les plus légers torts du duc à l'égard de ses vassaux. En 1458, la ville de Thionville et le seigneur de Rodemack, dans le duché de Luxembourg, ayant sollicité l'appui du roi de France, Charles réclama en leur faveur auprès du duc, qui lui rappela en termes si énergiques le traité d'Arras, qu'il fut obligé de retirer son appui.

En 1459, Charles VII adressa au duc de Bourgogne, par l'organe de l'un des plus éloquents prélats du royaume, l'évêque de Coutances, des plaintes très-amères, accusant le duc d'avoir séduit le Dauphin et de laisser sortir les Anglais, qui venaient faire des excursions sur le territoire français. Le duc répondit qu'il avait reçu le Dauphin avec bonté, lorsqu'il était obligé de quitter la maison de son père pour échapper aux coups de ses ennemis; qu'il s'honorait de cette conduite, et protestait

Digitized by Google

qu'il était disposé aux plus grands sacrifices pour satisfaire aux justes désirs du prince. Quant aux courses des Anglais, il se plaignait de celles qu'ils faisaient sur ses propres terres. S'il ne pouvait empêcher leurs excursions sur son territoire, comment pouvait-il les empêcher d'en faire sur celui des autres?

Chacun s'attendait à la guerre; les courtisans poussaient vivement le roi à la commencer; mais Charles eut plus de sagesse, il résista à leurs demandes réitérées.

Le roi Charles VII, presque toujours renfermé dans son palais, afin d'examiner avec plus de maturité les besoins de ses États, donnait alors son attention à la répartition des tailles et des aides, qui avaient excité des plaintes assez vives. Les motifs d'une ordonnance rendue le 4 août 1460, nous apprennent « que plusieurs habitants maintiennent être chargés outre les termes de raison eu égard à autres, tandis que plusieurs autres habitants, par faveur et crainte, sans cause raisonnable, ont été et sont encore exempts de contribuer aux tailles. »

Pour remédier à ces vices administratifs, le roi exigea que les collecteurs de la taille en fissent les relevés dans chaque paroisse et les transmissent aux élus, qui en donneraient copie aux généraux des finances, afin que ceux-ci connussent l'augmentation ou la diminution de la population taillable dans chaque élection. Il leur recommandait de répartir également la taille sans haine ni faveur, et il les menaçait de les punir comme faussaires s'ils dissimulaient l'existence de quelque taillable.

Cette répartition était d'autant plus difficile, qu'elle exigeait une impartialité rigoureuse, un profond respect pour les priviléges et les exemptions, trop souvent mal

Digitized by Google

définis et fort imparfaitement établis, ce qui amenait des luttes presque toujours longues et difficiles, parce qu'elles étaient soutenues par des corps redoutables.

L'Université, corps véritablement démocratique, qui avait toutes les passions des assemblées populaires et jouissait de grands priviléges, qu'elle savait défendre avec une énergie pleine d'audace, avait alors à sa tête, pour conservateur apostolique, l'évêque de Beauvais, prélat d'un caractère inflexible. La cour des aides ayant condamné un médecin à payer le droit du quatrième sur des vins de son crû, l'Université réclama tout d'une voix, et résolut, dans une assemblée générale, que l'évêque de Troyes, président de la cour des aides, serait déclaré parjure, que les fermiers et les officiers des aides seraient cités à venir lui faire réparation, et enfin frappés d'excommunication, s'ils ne répondaient à cet appel. Cela fut exécuté. Comme la cour des aides ne paraissait pas émue, les sermons furent suspendus dans toutes les églises, et l'on menaça de fermer les écoles. Pour satisfaire aux exigences de l'Université et ne pas blesser les financiers, canal précieux du revenu public à cette époque, le roi résolut d'atteindre les deux corps. Il enjoignit à l'Université, le 24 septembre 1460, d'annuler ses procédures violentes; mais, d'autre part, il ordonna, le 23 novembre, à la cour des aides de condamner aux dépens les fermiers qui avaient indûment taxé des maîtres-régents, écoliers et suppôts de l'Université.

Deux grandes affaires attiraient en même temps l'attention du roi au dehors : celle de Naples et celle d'Angleterre.

René d'Anjou, roi de Sicile, neveu de Charles VII,

Digitized by Google

après avoir perdu le royaume de Naples, vivait dans son comté de Provence, occupé de la culture des beaux arts, quand les Milanais et les Florentins, devenus les ennemis d'Alphonse-le-Magnanime qui, onze ans auparavant, avait dépouillé l'infortuné René de ses États, vinrent lui offrir de s'unir à lui pour tenter la conquête du royaume de Naples sur leur ennemi commun. René, après avoir réuni une petite armée d'aventuriers et d'écorcheurs, traversa les Alpes, unit ses forces à celles de François Sforza. Quoique les aventuriers français eussent rendu des services signalés au duc de Milan, en l'aidant à triompher des Vénitiens, ils commettaient du reste tant d'excès, que l'Italie fit des efforts incroyables pour les chasser, et regarda comme un bonheur d'en être délivrée (1453). Jean de Calabre, fils aîné du duc René, repassa encore les monts l'année suivante; mais la paix ayant été conclue entre les Florentins et les Napolitains, il ne put donner aucune suite à sa tentative.

La république de Gênes s'agitait aussi. Fatiguée de son indépendance prétendue et de sa faiblesse vis-à-vis de ses voisins, elle voulut encore une fois déléguer au roi de France les droits de ses doges, tout en conservant néanmoins son gouvernement et ses priviléges. Charles VII envoya Jean de Calabre à Gênes, avec quelques troupes et dix galères, pour lutter contre l'amiral napolitain-espagnol, qui, ayant appris la mort d'Alphonse-le-Magnanime, son souverain, se hâta de quitter les eaux de la république. Ferdinand Ier, proclamé roi de Naples à la mort d'Alphonse-le-Magnanime, gouverna avec tant de rigueur, que les barons napolitains, regrettant la dynastie angevine, offrirent à Jean de Calabre de

Digitized by Google

l'aider dans la conquête de Naples, s'il voulait attaquer Ferdinand.

Avant de répondre à cet appel, Jean porta son attention sur les ennemis de Gênes, qu'il battit complétement. Délivré de ces adversaires, il équipa une flotte, moitié génoise et moitié provençale, et vint débarquer à Gaëte, au mois d'octobre 1459. Le pays se partagea en deux partis bien prononcés. Ferdinand eût indubitablement succombé, s'il n'eût été soutenu par le pape Pie II et par le duc de Milan.

Pie II, l'un des hommes les plus savants de son temps, ayant formé le projet de chasser de l'Europe les Mahométans, toujours si redoutables à la foi, avait réuni à Mantoue un congrès, où les principaux souverains de la catholicité étaient représentés; mais il rencontra si peu de dévouement que, dans l'impuissance de ranimer le zèle chevaleresque de l'Europe, il résolut du moins de maintenir la paix en Italie, afin d'en former un faisceau contre les ennemis de la foi, s'ils venaient attaquer le centre de la religion chrétienne. Or, persuadé qu'une dynastie française, établie à Naples, serait toujours une source de longues et cruelles guerres, il se déclara en faveur de Ferdinand et lui fournit des subsides considérables. Jean de Calabre, pressé par des forces supérieures et obligé de reculer sans cesse, attendit enfin son adversaire sur le Serano et le battit si complétement, que Ferdinand eût été à jamais perdu, si sa femme ne l'eût sauvé.

Isabelle de Clermont parut au milieu de Naples, tenant ses enfants par la main et demandant au peuple de les défendre; elle se déguisa ensuite en homme, pénétra dans le camp français, alla se jeter aux pieds du duc de

Digitized by Google

Tarente, son oncle, qui, ayant été déshonoré par un incestueux adultère de Ferdinand, son neveu, s'était jeté dans le parti de René. Profondément ému de l'excessive affliction de sa nièce, et touché de ses supplications, le duc de Tarente promit de détourner le flot près de fondre sur Naples. Il engagea, en effet, le duc de Calabre à ne pas se porter sur la capitale saisie d'effroi, et travailla lui-même à rallier des partisans à Ferdinand, tout en feignant de combattre contre lui; à la fin, il se déclara ouvertement contre Jean, qui dès-lors aurait eu besoin d'un secours considérable; mais Charles VII, tout en faisant des vœux pour lui, ne lui envoyait pas un seul homme; Gênes, dont l'appui lui eût été si utile, secouait alors le joug de la France. Abandonné par tous ceux qui auraient dû le défendre, Jean de Calabre succomba.

Louis de la Vallée, nommé pour remplacer le duc de Calabre dans le gouvernement de Gênes, s'y conduisit avec une extrême prudence, et eût conservé longtemps encore cette ville attachée à la France, si Charles VII n'eût voulu puiser dans les trésors de la République et se servir en maître de sa marine, pour secourir la sœur de Jean de Calabre, l'héroïque Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre. La guerre civile exerçait toujours les plus affreux ravages dans les Iles-Britanniques; les révolutions s'y succédaient avec la rapidité de l'éclair. Après avoir défait le duc d'York, la reine Marguerite avait été défaite, à son tour, à Northampton, et obligée de se sauver en Ecosse. Elle rentra en Angleterre à la tête d'une belle armée, défit et tua le duc d'York à Wakefield; c'est dans cette alternative de succès et de revers que Charles VII voulut exiger

Digitized by Google

la marine de Gênes pour secourir la reine Marguerite, sa nièce. La République, ayant à Londres de riches comptoirs qui allaient infailliblement être sacrifiés, si elle se déclarait pour un parti, refusa ses vaisseaux. Les Génois se soulevèrent, attaquèrent Louis de la Vallée, qui, ne pouvant plus tenir dans la ville, se retira dans le château.

Il eût été honteux pour la France d'abandonner ses soldats à Gênes sans les secourir, et de ne pas défendre un protectorat qu'on voulait lui faire perdre. Six mille Français, auxquels se joignirent bientôt la plupart des nobles génois, s'avancèrent du côté de Gênes, qui trompa ses agresseurs par de feintes négociations, en attendant que le duc de Milan pût arriver à son secours. Les Français, attirés par une fuite simulée de leurs ennemis dans les gorges des montagnes, furent écrasés et éprouvèrent une perte de deux mille cinq cents hommes. Le château de Gênes fut évacué par Louis de la Vallée, qui se retira à Savone et conserva cette place. La flotte de René regagna aussitôt la Provence.

Les malheurs de la reine d'Angleterre, cause de ces désastres, faillirent en entraîner de bien plus considérables. Les courtisans, toujours plus irrités contre le Dauphin et le duc de Bourgogne qui lui avait donné asile, dans le dessein de déterminer le roi à une guerre qu'il eût voulu absolument éviter, accusèrent ces deux princes d'avoir soutenu les partis anglais hostiles à l'infortunée Marguerite. Voyant qu'ils ne pouvaient vaincre la répugnance du roi, ils poussèrent le Parlement, toujours jaloux de sa juridiction, à appeler à son tribunal la cause de la Vaudoisie d'Arras, pour excès de rigueur (1).

(1) Les Vaudois de cette ville, y ayant causé des désordres, avaient été condamnés à être brûlés.

Digitized by Google

L'irritation entre les deux cours était à son comble, une rupture semblait prochaine ; et cependant Charles ne voulait pas profiter de l'avantage qu'aurait pu lui procurer le comte de Charolais, qui lui fit demander asile, pour le cas où il serait obligé de quitter la maison de son père. Le roi, loin de seconder ses tendances à la désobéissance, se contenta de lui répondre « que, pour » deux royaumes tels que le sien, il ne consentirait à un » vilain fait. » Cette réponse, pleine de noblesse et qui avait aussi son habileté, indiquait assez le tourment que le roi éprouvait à la seule pensée de l'éloignement de son fils. Afin de jeter de plus grandes inquiétudes dans l'âme du roi et de le pousser à déclarer la guerre au duc de Bourgogne, ou à changer la loi de succession en France, les courtisans ne parlaient que d'empoisonnement ; ils répétaient sans cesse qu'une main coupable avait préparé le poison, cause de la mort d'Agnès Sorel. Charles VII, tourmenté par cette idée, perdait sa santé ; on la voyait décliner de jour en jour. Ses conseillers profitèrent de son état d'affaiblissement moral pour le déterminer à déclarer le Dauphin indigne du trône et à lui substituer Charles, son fils cadet. Avant de prendre une détermination sur ce point important, il voulut consulter le Pape, qui le détourna d'une résolution dont les conséquences infaillibles seraient d'amener la guerre civile en France. Le Dauphin eut quelque soupçon de cette intrigue ; mais on se garda bien de lui en révéler toutes les circonstances.

Cependant le Dauphin écrivait toujours à son père des lettres remplies des sentiments de la plus tendre piété filiale ; ces lettres respiraient le respect, étaient toutes pleines d'éloges de la bonté du roi. Mais Charles VII aurait mieux aimé moins de paroles et plus de soumission ;

Digitized by Google

il demandait la présence de son fils comme remède à sa maladie, et ce fils ne répondait pas à son appel. Au milieu de l'inquiétude vague qui le tourmentait, ses soupçons se portèrent sur son premier médecin, et il le fit enfermer dans la citadelle de Bourges, de peur d'être empoisonné par lui. Son second médecin ne lui ayant pas inspiré plus de confiance, il le fit exiler. Sa tête était déjà très affaiblie lorsqu'il se forma dans sa bouche un abcès qui acheva d'égarer sa raison.

Lorsque les ennemis du Dauphin virent le malade décliner, ils se réunirent pour délibérer sur la situation. Afin de se ménager une réconciliation avec l'héritier présomptif de la couronne qui allait monter sur le trône, ils firent serment d'employer toutes les ressources de leur politique pour amener entre le père et le fils une entente cordiale à laquelle ils avaient été trop longtemps opposés.

La maladie du roi marchait plus vite que les négociations. Comme il refusait toute espèce d'aliments, on chercha à lui en faire avaler de force; mais cela fut inutile, les conduits alimentaires étaient obstrués. Après être demeuré huit jours sans rien prendre, Charles VII, complétement affaissé sur lui-même, rendit le dernier soupir le 22 juillet 1461, dans la cinquante-huitième année de son âge et la trente-neuvième de son règne.

De Mehun-sur-Yèvre, où le roi était mort, le corps de Charles VII fut transporté à Paris, et de là à Saint-Denis, où se fit la cérémonie des funérailles; il y eut à Paris, dès les quatre heures du matin, un simple service, pour avoir le temps de rendre à Saint-Denis les derniers devoirs au roi de France. Quand il fut descendu dans le caveau des rois, un héraut d'armes abaissa sa massue

Digitized by Google

sur le tombeau du roi et s'écria : « Prions pour l'âme » du très excellent, très puissant et très victorieux prince » le roi Charles, septième du nom. » Après un moment de silence, il releva sa massue et dit à haute voix : « VIVE » LE ROI LOUIS XI ! » Le règne de Charles VII était fini, un autre allait commencer.

Charles VII tiendra toujours une grande place parmi nos monarques. Sans avoir ces qualités brillantes qui enlèvent tous les suffrages, un génie qui étonne, il sut faire par ses généraux la conquête du royaume, et en chassa totalement l'étranger ; il remit l'ordre dans les finances par ses conseillers ; il rétablit l'union et la paix dans toutes les provinces. On a cru ingénieux de dire qu'il n'avait été que le témoin des merveilles de son règne ; l'histoire que nous en avons tracée donne un démenti formel à cette puérile calomnie.

Digitized by Google

LIVRE II.

LA ROYAUTÉ RUINE DÉFINITIVEMENT LE RÉGIME FÉODAL ET PORTE SON ACTION AU DEHORS (1461-1515).

CHAPITRE Ier.

Règne de Louis XI (1461-1483).

Louis XI est un prince à part dans nos annales; il semble ne pas appartenir à la lignée de nos rois. On a porté sur lui des jugements si divers, qu'il serait bien téméraire de vouloir prononcer l'arrêt avant d'avoir exposé la cause. Pour bien l'apprécier, il faut d'abord connaître le milieu sur lequel Louis XI dut agir, et le but qu'il se proposa dans sa politique.

La féodalité, régime puissant, qui avait élevé si haut le nom de la France dans toutes les parties du monde

Digitized by Google

connu, après avoir reçu un coup mortel par la politique de Philippe-le-Bel, avait essayé de se relever durant les guerres des Valois contre l'Angleterre. Cette nouvelle dynastie, oubliant les leçons du passé, avait donné aux enfants puînés des rois de grands apanages, qui formaient des espèces de royaumes dans le sein de la France. Quoique Charles VII eût travaillé à fonder une monarchie indépendante et qu'il eût obligé les seigneurs, aussi bien que le peuple, à l'obéissance, il y avait cependant encore des maisons féodales qu'il avait respectées.

Trois grandes maisons surtout rappelaient, par leur puissance, la féodalité : 1° celle d'Anjou, qui, possédant la Lorraine, la Provence et l'Anjou, possessions trop isolées pour former un corps redoutable, tournait ses regards vers le royaume de Naples et vers l'Espagne, où elle voulait disputer la puissance à Jean II, roi d'Aragon ; 2° celle de Bretagne avait des provinces moins étendues, mais elles étaient compactes, et surtout chargées d'un peuple belliqueux et profondément attaché à son indépendance; 3° celle de Bourgogne, presque aussi puissante que la royauté française, si ses provinces eussent été contiguës et homogènes, commandait à des peuples plus divisés encore par les mœurs, les habitudes, les institutions que par l'éloignement. Le duc de Bourgogne, prince moitié français et moitié allemand, absolu sur une partie de ses États, obligé de passer par les caprices de la bourgeoisie dans une autre, se regardait comme indépendant de la France, surtout depuis le traité d'Arras.

Ces trois grandes maisons n'étaient pas les seules qui affectaient l'indépendance ; il y en avait d'autres moins puissantes, qui consentaient bien à reconnaître un roi et

Digitized by Google

même à le servir, mais à condition que leur volonté serait le principe de leur action. Le comte de Saint-Pol, en Picardie, beau-frère du roi de France et parent du duc de Bourgogne, se posait comme médiateur entre le roi et le vassal, et voulait surtout en tirer de grands avantages personnels; le duc d'Alençon, condamné par Charles VII, gracié bientôt après par le nouveau roi, aspirait aussi à l'indépendance; le duc de Bourbon agissait en maître sur le Centre; tout au Midi, le long des Pyrénées, dominait la rude maison des Armagnacs, qui voulait reconstituer à son profit le duché de Guyenne, et devenir, dans cette partie de la France, ce que le duc de Bourgogne était au nord et à l'est. Bordeaux, ville encore entièrement anglaise, se montrait toujours disposée à admettre l'étranger dans ses murs pour l'introduire dans le cœur du royaume. Au-dessous de cette noblesse de premier ordre, se voyait une multitude de petits seigneurs, véritables rois sur leurs terres, toujours prêts à s'attacher à celui qui saurait le mieux soutenir leurs prétentions. Toute la noblesse, conservant le souvenir de la féodalité, voulait la rétablir dans toute sa vigueur, et ces paroles de Dunois, « que chacun cherche à se pourvoir,» n'étaient que l'expression des sentiments de tous. Telle était la situation exacte de l'intérieur de la France; le pouvoir royal y était environné d'une multitude d'ennemis qui désiraient l'absorber.

La situation extérieure ne présentait rien d'alarmant; tous les États de l'Europe étaient agités par des révolutions qui les forçaient à porter leur action à l'intérieur plus qu'à s'occuper de l'extérieur. Les querelles sanglantes de la *rose rouge* et de la *rose blanche* déchiraient

Digitized by Google

la Grande-Bretagne et délivraient pour longtemps notre patrie de la rivalité anglaise. L'Espagne, obligée de lutter encore contre les Maures, se trouvait divisée en deux monarchies rivales et ennemies. En Italie, le duc de Milan, usurpateur récent d'un pouvoir incertain, avait besoin de la protection du roi de France. Le roi de Naples, à peine sorti de sa lutte avec René d'Anjou, était incapable de rien entreprendre de sérieux. Le pape Pie II ménageait Louis XI, pour en obtenir l'abolition de la pragmatique sanction. L'Allemagne elle-même, cette pépinière de guerriers, ne pouvait exercer aucune influence sur la politique de l'Europe; le morcellement de ses Etats, en lui ôtant l'union, avait fait disparaître la force. La bulle d'or de Charles IV, en régularisant un peu ce vaste corps, avait laissé la tête sans puissance sur les membres. La Bohême lui échappait; la Hongrie inquiétait son existence; Huniade avait enlevé récemment à l'empereur l'Autriche et la Carinthie; les conquêtes rapides des Musulmans menaçaient son avenir; la Pologne, devenue puissance formidable depuis Casimir, joignait souvent ses forces à celles des ennemis qui envahissaient les possessions allemandes.

Plusieurs historiens ont vivement blâmé Louis XI de n'avoir pas profité de cette incapacité de l'Europe pour agrandir l'influence française sur les puissances voisines. Son rôle, moins brillant mais plus utile, fut de former de la France une seule et grande nation, en détruisant l'antagonisme de ses différents membres. Le nouveau roi déploya à cette œuvre magnifique tout ce qu'il avait d'activité, d'habileté et d'astuce, employant tous les moyens, qu'il trouvait légitimes dès qu'ils conduisaient à

Digitized by Google

ses fins, se servant de tous les hommes, surtout de ceux qui étaient sortis de bas étage, parce qu'ils étaient plus souples. C'est ainsi que, sans livrer aucune grande bataille, il réunit seize provinces au domaine de la couronne, ruina à jamais la féodalité princière, arma l'autorité royale d'un pouvoir absolu, affaiblit le grand corps du parlement de Paris en établissant des parlements à Grenoble, à Bordeaux et à Dijon, fonda les postes pour porter ses idées avec plus de rapidité, quoique lui-même, presque toujours en mouvement, traversât avec la plus grande vitesse ses États dans toute leur étendue. Il est vrai que sa politique tortueuse, le sang qu'il a répandu, la perfidie dont il parut se faire gloire, ont jeté je ne sais quoi d'odieux sur sa personne. La véritable politique doit toujours être fondée sur les grands principes de justice, sur le profond respect du droit. Aussi, quoique Louis XI ait fait faire un pas immense à la nationalité, qu'il ait armé ses successeurs de cette unité nationale qui fait notre force, les moyens qu'il a employés ne sont pas moins dignes de blâme.

§ Ier *Avénement de Louis XI à la couronne. — Ses premiers actes (1461-1464).*

Le dauphin Louis était à Genape en Brabant, à une lieue de Nivelle, lorsque Charles VII, son père, rendit le dernier soupir à Mehun-sur-Yèvre. Quoiqu'il y eût plus de cent lieues de distance entre ces deux villes, il fut instruit de ce grand événement le lendemain de la mort du roi. Il est à regretter qu'il ne se soit pas trouvé un œil habile pour saisir l'impression que cette nouvelle produisit sur ce prince. Quelques auteurs prétendent

Digitized by Google

qu'il reçut en riant le courrier qui lui apporta ce message. On ne peut douter qu'il ne fût dévoré de la soif de régner; mais, aussi dissimulé qu'ambitieux, il s'était formé depuis longtemps l'habitude de se contraindre; et, quand il n'eût pas été affligé de la mort de son père, il devait lui en coûter si peu pour le paraître, qu'il n'est pas vraisemblable que ce prince si habile à feindre n'ait pas, en cette occasion, affecté du moins une sensibilité qu'il devait à la nature.

Le premier soin du nouveau roi, en apprenant la mort de son père, fut d'en instruire le duc de Bourgogne et de réclamer son appui contre les conseillers de Charles VII, ses ennemis, dépositaires encore des forces de l'Etat. Loin de lui faire de l'opposition, ces ministres, pour couvrir leur passé et se sauver, rejetèrent toutes les mesures de rigueur adoptées sous le dernier règne contre le Dauphin, sur Chabannes, comte de Dammartin, qui, après avoir été l'ami de ce prince, l'avait abandonné et était parvenu à occuper une grande place dans l'esprit de Charles VII. Chabannes, abandonné de ses amis de la veille, délaissé de tous ses serviteurs, à l'exception d'un seul, ne trouva de ressources dans cette extrémité qu'en Dieu, souverain maître des hommes. Voyault, qui le servait, étant un jour entré dans sa chambre, le vit à genoux, « disant ses Heures et pleurant moult fort. » Après avoir adressé au roi une supplique pour expliquer et justifier sa conduite, il se retira dans le Midi pour s'y cacher.

Louis XI, à peine sur le sol de France, écrivit aux gouverneurs des provinces et leur ordonna de lui envoyer leur serment et d'inviter les principales villes à nommer

Digitized by Google

chacune deux députés pour se rendre auprès de lui à Avesnes, lieu déterminé pour le rendez-vous général; il fit célébrer, pour le repos de l'âme de son père, un service solennel où il assista en grand deuil, ayant à ses côtés le duc de Bourgogne, le comte de Charolais et beaucoup de grands du royaume, et « le service fait, dit le conti-» nuateur de Monstrelet, incontinent se vêtit de pourpre, » qui est à la coutume de France, parce que, sitôt comme » le roi est mort, son fils plus prochain se vest de pourpre » et se nomme roi, car le royaume n'est jamais sans roi. »

La plus haute noblesse de France, et principalement les conseillers du dernier roi, accoururent auprès de Louis XI et se montrèrent serviles. Le chancelier des Ursins, l'un des hommes les plus hostiles au Dauphin, se présenta pour débiter une harangue : « Soyez bref, » lui dit Louis. Mais il n'omit pas une phrase, et loua avec une extrême prolixité la sapience, la prudence et la patience du roi durant son exil; vertus qu'il avait contribué à lui faire pratiquer. Il ne manquait de l'ancienne cour que l'infortuné Chabannes; encore avait-il envoyé son fidèle Voyault, pour solliciter la protection de ses anciens et nombreux amis. Le sire de Montauban, auquel Voyault s'adressa le premier, ordonna de coudre cet infortuné serviteur dans un sac et de le jeter à la rivière, en disant que, si le roi tenait son maître, il donnerait son cœur aux chiens. Voyault parvint à s'échapper et se présenta à Boniface Valperga, qui menaça de le faire tuer. Ce qui excitait ainsi la colère de ces courtisans du lendemain, c'est qu'ils redoutaient que les lettres de Chabannes ne fissent impression sur l'esprit pénétrant de Louis XI, et qu'ils désiraient faire prononcer la confiscation des

Digitized by Google

biens du ministre, pour en avoir une part. Voyault rencontra enfin deux seigneurs qui lui conseillèrent de donner à son maître le salutaire avis de se tenir caché pendant quelque temps, l'assurant que les jours de faveur ne tarderaient pas à luire. Jamais l'homme de cour n'a été saisi dans une situation plus vraie; le voilà tel qu'il est, sans affection sincère, sans dévoûment, toujours prêt à courber le front devant les tyrans, pourvu qu'ils lui accordent une faible part du pouvoir et lui jettent de l'argent ou des faveurs.

A son arrivée à Saint-Quentin, d'où il devait partir pour aller se faire sacrer à Reims, Louis XI y trouva cent mille hommes, que le duc de Bourgogne y avait réunis pour les mettre à sa disposition. En demandant l'appui du duc de Bourgogne, Louis ne s'était point attendu à en recevoir une armée formidable, mais seulement une escorte honorable; il n'accepta que quatre mille hommes bien armés, pour lui servir de garde d'honneur, et pria le duc de Bourgogne de licencier le reste.

Jamais sujet ne reçut de son souverain autant de témoignages d'amitié et de reconnaissance que le duc de Bourgogne en cette occasion. Le nouveau monarque était extrêmement prodigue de ces démonstrations extérieures, dont il se montrait peu jaloux pour sa propre personne; il ordonna à tous les corps de l'Etat d'aller complimenter le duc; lui-même ne faisait rien sans avoir demandé conseil à Philippe, qui paraissait alors le véritable souverain de la France. On eût dit que Louis voulait en cette occasion épuiser toute sa reconnaissance, afin d'être dispensé d'en témoigner plus tard. On ne se serait peut-être pas trompé.

Digitized by Google

Quoique, d'après la maxime reçue, les rois de France fussent chevaliers sur les fonts de baptême, cependant Louis demanda l'investiture à son bon cousin le duc de Bourgogne, qui lui donna la *colée* selon l'usage, et fit ensuite un si grand nombre de chevaliers, qu'il en était *tenné* (fatigué), disent les chroniqueurs du temps. De tous les pairs laïques, le duc de Bourgogne était le seul présent; les autres furent représentés par le duc de Clèves, les comtes d'Angoulême, de Nevers, d'Eu et de Vendôme. Le fastueux duc de Bourgogne, qui éclipsait toute la cour et le roi lui-même, exagéra aussi la prestation de l'hommage; non content de le faire pour les terres qu'il tenait de la couronne de France, il y soumit aussi tous les domaines qu'il possédait à l'étranger.

Après cette grande démonstration de dévouement et cet hommage qui renfermait non-seulement la Bourgogne, l'Artois et la Flandre, mais encore le Hainaut, provinces entièrement étrangères à la France, le duc de Bourgogne prépara une scène inattendue à l'issue du festin qui suivit la cérémonie du sacre. Il se jeta aux genoux du roi, et lui requit « qu'en l'honneur et passion » que Notre-Seigneur Jésus-Christ avoit endurée pour » nous, il voulut faire pardon et pardonner son mal à » tous ceux qu'il soupçonnoit avoir mis la discorde entre » lui et son feu père. »

Cet acte avait pour but non-seulement d'obtenir la grâce de ceux qui avaient encouru l'inimitié du roi, mais encore *de montrer sa grande humilité et bonté envers ceux qui l'avoient offensé.* A la réponse évasive du roi, à qui la requête ne plaisait point, parce qu'il se proposait de changer totalement l'administration, le duc ju

Digitized by Google

gea de l'avenir, et dit à Voyault, qui était venu le solliciter en faveur de son maître : *Cet homme ne reynera pas longuement en paix, sans avoir un merveilleusement grand trouble.*

En quittant Reims, le roi se dirigea vers Paris, passant cependant par Saint-Denis, pour aller s'agenouiller sur la tombe de son père *et y pleurer moult tendrement.* Le duc de Bourgogne, qui l'avait précédé dans la capitale, sortit de la ville pour aller au-devant du roi ; il étala dans cette solennité un luxe jusque-là sans exemple ; ses habits et les harnais de son cheval, couverts d'or et de diamants, furent estimés un million d'écus. Ce faste et celui des grands et des chevaliers qui suivaient sa bannière formaient un singulier contraste avec la simplicité du roi. Louis se montra aux regards de la multitude étonnée vêtu d'une robe de soie blanche, sans manches, et coiffé d'un petit chaperon découpé en pointes. Il était monté sur un cheval blanc dont la housse et la selle n'avaient ni ornements ni broderies.

Toutes les anciennes discordes semblaient avoir disparu ; on n'aurait peut-être plus songé aux factions qui avaient désolé la France, si un boucher qui conservait trop bien le souvenir du mal que la maison de Bourgogne avait fait à la France, ne se fût approché de Philippe et ne se fût écrié : « Soyez le bienvenu dans cette » ville de Paris, longtemps ce que vous n'y fûtes, com- » bien que vous y ayez été moult désiré ! »

Plein d'une extrême politesse envers ceux qu'il voulait ménager ou tromper, Louis, avant le départ du duc de Bourgogne, se rendit chez ce prince, qui, toujours ami des grandes démonstrations et des sentiments exa-

Digitized by Google

gérés, se jeta à genoux au milieu de la rue, en présence de la multitude étonnée d'un pareil spectacle. La reine-mère, cette vertueuse princesse trop longtemps négligée par le dernier roi, semblait demander les consolations d'un fils qui avait fréquemment témoigné la plus vive douleur de son triste abandon. Le roi lui marqua une affection d'autant plus sincère qu'elle avait été plus délaissée, lui assigna un douaire de cinquante mille francs en Languedoc, et donna le comté de Beaufort à son oncle René, roi de Sicile. Non content de pardonner à Charles du Maine, son frère, de s'être prêté aux intrigues des courtisans, il lui confirma encore le gouvernement du Languedoc et de la Guyenne.

Ce tribut une fois payé aux affections de famille, le roi se livra entièrement aux affaires. Il prit alors trois mesures qui indisposèrent vivement la noblesse. Par la première, relative à l'administration intérieure de l'Etat, il destitua les anciens ministres de son père, en fit condamner plusieurs à la prison et à la confiscation de leurs biens. Il accorda des lettres d'abolition au duc d'Alençon, reçut en grâce tous les intrigants du règne précédent; enfin il réorganisa le parlement de Paris, régla qu'à l'avenir il se composerait de huit pairs de France, de huit maîtres des requêtes et quatre-vingts conseillers. Il donna au parlement de Toulouse cinq conseillers clercs, sept conseillers laïques, deux greffiers et cinq huissiers, et lui soumit, indépendamment du Languedoc, le Bordelais et tout le pays au midi de la Dordogne.

La seconde grande affaire qui occupa le roi fut celle des impôts. Comme tous les princes qui n'ont pas été à

Digitized by Google

la tête de vastes Etats rêvent des économies impossibles, il avait promis, en montant sur le trône, de diminuer les lourdes charges qui pesaient sur le peuple; mais, une fois le gouvernail en main, il comprit que, pour réaliser ses projets, ayant besoin de beaucoup d'argent, il fallait nécessairement conserver tous les impôts existants; il les eût même augmentés, s'il l'eût osé. Reims, qui croyait avoir obtenu comme faveur du sacre l'abolition de la gabelle, se livra à une extrême agitation quand on lui annonça la location des aides et de la gabelle, pour le 1er octobre. Comme il fallait comprimer le mouvement et arrêter dans son origine une opposition dangereuse, le roi fit habiller des soldats en bourgeois et les dirigea sur Reims où ils furent reçus sans opposition, et les fit suivre d'un corps de troupes auxquelles ils facilitèrent l'entrée de la ville. Les châtiments commencèrent alors avec une extrême rigueur. Le premier jour, un homme fut écartelé et six eurent la tête tranchée; les exécutions continuèrent les jours suivants, jusqu'à ce qu'il y eut deux cents personnes de punies. Alors, enfin, Louis accorda des lettres de grâce pour le reste de la ville. Le traitement d'Angers et des autres villes rebelles fut à peu près le même.

Une ordonnance, rendue vers la même époque, fit sur la noblesse une impression plus profonde que celle de l'impôt sur le peuple. Louis XI, passionné jusqu'à la jalousie pour l'exercice de la chasse, l'interdit à tous ses sujets sous les peines les plus sévères.

Une troisième grande mesure, de nature à indisposer spécialement la noblesse, fut le retrait de la fameuse pragmatique sanction, objet de longs et pénibles débats entre

Digitized by Google

le Saint-Siége et la cour de France. La partie principale de la pragmatique était, incontestablement, celle qui concernait la collation des bénéfices. Par la nouvelle organisation, prétendue élective, les seigneurs, ayant la dispensation presque absolue des bénéfices de leurs terres, trouvaient un moyen facile pour enrichir leurs familles et leurs créatures.

Par une politique conforme à son caractère, Louis XI, quoiqu'il reconnût ce que la pragmatique avait de mauvais, ne la retira pas absolument; il se contenta de la suspendre, et la réserva comme une menace contre le pape qui ne serait pas assez favorable à ses vues.

La suspension de la pragmatique sanction, privant la noblesse de l'une de ses grandes sources de richesses, fit pousser de tels cris, que le Parlement, toujours hostile à ce qu'il nommait les empiétements de la cour de Rome, adressa au roi de vives réclamations, dont il ne tint alors aucun compte. Les termes par lesquels Louis XI cassait la pragmatique méritent d'être connus. Il écrivit de Tours, le 27 novembre 1461, à Pie II, qu'il ressentait pour le Vicaire du Dieu vivant une telle vénération, que, dans les choses ecclésiastiques surtout, il était résolu d'écouter sa voix et de lui obéir comme les brebis obéissent à leur berger; qu'avant même de parvenir au trône, un instinct de religion l'avait induit à faire le vœu, porté par l'évêque d'Arras au Saint-Siége, qu'il supprimerait la pragmatique, sachant qu'elle était odieuse au Pape et au Saint-Siége, et qu'obéissance vaut mieux que sacrifice.

Toutes ces mesures, prises dans les premiers mois du règne de Louis XI, causèrent dans la haute noblesse une

Digitized by Google

grande irritation, d'où sortit une ligue formidable qui faillit entraîner la perte du roi. Avant de raconter les différentes phases de cette grande lutte de la royauté contre l'aristocratie, nous devons rapporter quelques faits étrangers à cette page de nos annales, afin de ne pas en embarrasser la marche.

L'extrême activité du roi Louis XI faisait un contraste étonnant avec les habitudes des rois ses prédécesseurs : il était sans cesse en voyage, se contentant de peu, appelant les hommes de tout état autour de lui, employant les prêtres des villages à écrire des lettres qu'il leur dictait sur les affaires de l'Etat, se mêlant des intérêts des particuliers, surveillant les princes, se défiant d'eux, ainsi que de tous ceux qui l'approchaient. Avide de conseils, écoutant tous ceux qu'on lui donnait, choisissant les meilleurs, ne se déterminant jamais que d'après ses propres idées, il avait assez de finesse pour découvrir les pensées, les projets de ceux qui l'entouraient, sans qu'ils pussent pénétrer dans son âme. Afin de mettre plus de promptitude dans ses démarches et de passer, comme l'éclair, du nord au midi, de l'orient à l'occident, il repoussait l'attirail ordinaire des rois, et, plus simplement vêtu que le dernier de ses courtisans, il voyageait, suivi à peine de quelques serviteurs. Sur la fin de 1461, il était en Bretagne pour négocier le mariage du duc de Savoie avec la veuve de Pierre II, duc de Bretagne. Après avoir employé inutilement la persuasion pour déterminer la duchesse douairière à consentir au mariage, Louis recourut à un enlèvement, la fit saisir, au milieu de l'office divin, dans une église de Nantes. Mais le peuple, ameuté par ses cris, força les ravisseurs à la laisser en liberté. Le duc

Digitized by Google

de Bretagne, instruit de cette odieuse tentative, en conçut un vif mécontentement contre Louis XI, qui se vit obligé de quitter la province sans avoir obtenu le succès qu'il se proposait.

Le roi se rendit aussitôt dans le Midi et traça, pour ainsi dire, son itinéraire à travers les villes et les provinces, par des mesures politiques, administratives ou financières. Le 5 février, il était à Saint-Jean-d'Angely, où il donna une ordonnance sur les appellations de la chambre des Comptes. Après avoir visité les villes du voisinage, il se trouva, au mois de mars, à Bordeaux, plongé alors dans le deuil de la mort de Xaintrailles, qui, de simple capitaine d'aventuriers, s'était élevé au grade de maréchal de France. Comme la Guyenne se ressentait encore des mesures de rigueur que Charles VII avait prises contre cette province pour la punir de sa rébellion, Louis XI, pour lui faire oublier tout ce qu'il y avait d'amer dans sa situation, rendit à Bordeaux ses antiques priviléges, confirma toutes les chartes que les princes anglais lui avaient accordées, étendit bientôt la même faveur au comté de Comminges, à la ville de Bourg en Guyenne, à celle de Bazas et à Castillon-l'Agénois. Afin de réparer les désastres causés par la dernière guerre, il affranchit Bayonne de toute espèce d'impôts, et y institua deux foires par année pour y ramener le commerce. Il rappela Jean de Foix-Grailly, qui avait toujours été fortement attaché au parti anglais, et lui rendit ses biens. L'année suivante, Louis, étant venu visiter de nouveau la Guyenne, ne se contenta point de confirmer les priviléges acccordés en 1462 à cette province : il dota la ville de Bordeaux d'un parlement dont il choisit le président, le premier con-

Digitized by Google

seiller clerc et le premier conseiller laïque parmi les conseillers au parlement de Paris. Le ressort de cette cour souveraine comprit la Guyenne, les Landes, l'Agénois, le Bazadois, le Périgord et la Saintonge. Au commencement de l'année suivante, il y joignait encore l'Angoumois, le Limousin et le Quercy.

Cette création n'avait pas seulement pour but de rendre plus facile l'exercice du pouvoir judiciaire dans le Midi, mais encore de diminuer la juridiction et la puissance du parlement de Paris, qui déjà se montrait indocile, refusait même d'enregistrer les ordonnances du roi, et obligeait le monarque à recourir aux lettres de jussion pour contraindre au devoir un corps qui sortait de ses attributions pour se faire politique.

Le comte de Foix, l'un des personnages les plus puissants du Midi, seigneur doué de la plus haute capacité personnelle, avait fait preuve de talent sous le dernier règne. Quoique Louis n'aimât point les conseillers de son père, il chercha cependant à s'attacher Gaston de Foix, et, pour y parvenir, il consentit à secourir Jean II, roi d'Aragon, dont Gaston était le gendre et l'héritier. Jean d'Aragon, chassé de Barcelone par ses sujets, attaqué par le roi de Castille, allait succomber, si le comte de Foix n'eût ménagé une entrevue entre son beau-père et le roi de France. Dans cette conférence, qui se tint près de Mauléon, sur les frontières du Béarn, Louis promit cinquante mille écus et sept cents lances au roi d'Aragon, qui, de son côté, remit comme gage de sa dette les comtés de Roussillon et de Cerdagne, sous la condition expresse que les revenus de ces comtés ne seraient point regardés comme partie du remboursement des avances

Digitized by Google

faites par le roi de France. Après la conclusion de ce traité et la prise de possession des deux comtés, le roi travailla à s'en assurer la durable possession en les réunissant au domaine de la couronne, se fondant pour cela sur les droits de sa mère Marie, descendante d'Yolande d'Aragon.

Le secours que le roi de France envoya à don Juan d'Aragon le sauva du plus grand péril. Obligé de céder sur tous les points devant les Castillans et les Navarrais, il allait abandonner absolument la partie, lorsqu'un corps de troupes françaises, sous les ordres du comte d'Armagnac, secondé par les comtes de Foix et d'Albret, franchit les Pyrénées et contraignit le roi de Castille à rentrer sur ses terres. Quant à la question des droits sur la Navarre, en litige entre l'Aragon et la Castille, le roi de France, établi arbitre, prononça une sentence par laquelle il condamnait le roi de Castille à retirer ses troupes de la Catalogne, tandis qu'il obligeait, en retour, le roi d'Aragon à céder au roi de Castille le Merindad d'Estella, en Navarre, comme compensation de toutes ses prétentions.

Les deux parties ayant été également mécontentes de cet arrêt, Henri IV, roi de Castille, surnommé l'*Impuissant*, demanda à Louis XI et en obtint une entrevue sur la Bidassoa, petit fleuve situé sur la frontière de France et de Biscaye. Le roi Henri, ses ministres, les grands de sa cour, parurent avec le plus grand luxe. Les habits du monarque castillan, son armure, sa couronne, les harnais de ses chevaux, éblouissaient les yeux par l'éclat de l'or et des pierreries; les voiles mêmes des chaloupes qui portaient le roi et sa cour étaient faites d'un tissu d'or.

Digitized by Google

Louis, qui se piquait de dédaigner la pompe extérieure, semblait avoir affecté, dans cette occasion, d'outrer sa négligence ordinaire. Couvert d'un habit de gros drap qui le serrait extraordinairement, il mettait par-dessus un pourpoint de futaine; sa tête était à peine ombragée d'un petit chapeau presque sans bords, en forme de calotte, orné d'une médaille de plomb où l'on voyait empreinte la représentation de Notre-Dame.

Cette simplicité du roi de France, que ses courtisans avaient soin d'imiter, causa du mépris aux fastueux Espagnols, qui consentirent, du moins pour la forme, à renouveler l'antique alliance des deux peuples.

Le comte de Foix, établi héritier de la Navarre après la mort du roi d'Aragon, voyant céder à la Castille la ville d'Estella, en témoigna un vif mécontentement à Louis XI, qui essaya de le satisfaire en lui donnant la ville et la seigneurie de Carcassonne.

Deux grands intérêts de famille, la cause de Jean, duc de Calabre, qui tenait encore dans le royaume de Naples, et celle de Marguerite d'Anjou, qui essayait de se relever en Angleterre, attirèrent l'attention de Louis XI dès son avénement au trône. La cause principale des revers de la maison d'Anjou en Italie gisait dans les secours multipliés que François Sforza, duc de Milan, et le pape Pie II accordaient au redoutable compétiteur de René. Ces deux princes étaient liés au roi de France, et l'on ne doutait pas que ce monarque n'employât son influence en faveur d'une famille qui devait lui être chère à tant de titres. Un traité de ligue, de confédération, d'amitié, de défense mutuelle avait été signé à Genape entre le duc de Milan et le Dauphin de France, le 6 oc-

Digitized by Google

tobre 1460, et ratifié le 1er juin 1461. En montant sur le trône, Louis XI, usant de l'influence qu'il croyait avoir sur le duc de Milan, le pria de ne plus accorder son appui aux ennemis de la maison d'Anjou. Quoique tous ses conseillers l'engageassent à se rendre aux vœux du roi de France, Sforza, dans le dessein de rendre sa patrie indépendante de tous les étrangers, refusa de suivre les désirs de Louis XI et demeura fidèle à sa politique.

Pie II partageait les vues politiques de Sforza ; mais un grand intérêt religieux devait le porter à se rendre aux désirs du roi de France. Il venait de recevoir une ambassade de Louis XI, non-seulement pour l'informer de l'agréable nouvelle du retrait de la pragmatique sanction et de la restitution faite au Chef de l'Eglise de toute l'autorité dont il jouissait sur la France avant cette ordonnance célèbre, mais encore pour lui faire part de la résolution qu'il avait formée de passer en Grèce à la tête de cinquante mille hommes, afin de rejeter les Musulmans en Asie. Le roi mettait pour unique condition à la croisade le rétablissement de la maison d'Anjou sur le trône de Naples ; et, pour montrer combien il tenait à cette affaire, il donna au Pape les comtés de Valence et de Die en Dauphiné. Pie II, bon appréciateur des dons et des promesses de Louis XI, continua à combattre la maison de France en Italie, et parvint, avec ses alliés, à contraindre Jean de Calabre à se retirer en 1464 dans l'île d'Ischia, d'où son père vint le retirer l'année suivante.

Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre, faisait des efforts prodigieux d'audace et de courage pour relever et

Digitized by Google

pour soutenir encore son pusillanime époux. Après la déplorable défaite de Warvick, Henri, sa femme et leur fils, ayant fait de vains efforts pour rallier leurs troupes dispersées, prirent eux-mêmes la fuite et se sauvèrent en Écosse. Marguerite débarqua en Bretagne et se rendit auprès du duc de cette province, qui fit à la royale suppliante un présent de douze mille couronnes. Espérant trouver un accueil très sympathique à la cour de France, elle alla à Chinon, où Louis XI se trouvait alors. Ce monarque égoïste, après avoir témoigné beaucoup de froideur à cette infortunée princesse, se montra plus bienveillant quand elle lui offrit Calais pour garantie d'un emprunt de vingt mille couronnes : il lui accorda cette somme, et permit à Brézé, le sénéchal de Normandie, de s'attacher à sa fortune avec deux mille hommes. Ce secours était beaucoup trop faible pour sauver une reine digne d'un grand succès. Jamais on ne déploya plus de courage, d'adresse, d'audace. Il lui fallut succomber et revenir dans le duché de Bar, d'où elle avait toujours l'œil fixé sur l'Angleterre.

On est affligé quand on voit un roi aussi habile que Louis XI abandonner à leur malheureux sort deux parents dont le triomphe pouvait lui donner tant d'influence au dehors. Nous l'avons déjà dit : il voulait renfermer toute son action au dedans, et ne porter son attention au dehors qu'autant qu'il y trouverait un avantage bien marqué. Nous le voyons toujours occupé à parcourir son royaume, à écouter les plaintes de ses sujets, à protéger les faibles contre les forts, à activer les transactions. Il est à Lyon au mois de mars 1464, établissant quatre foires qui se tenaient auparavant à Gênes; afin d'y amener les

Digitized by Google

marchands du dehors, il les exempte de toute espèce de taxe. Ce prince habile, persuadé que le trésor s'enrichit moins par des taxes gênantes pour le commerce et l'agriculture, que par une liberté sage et des droits légers, accorda en même temps une libre circulation de l'argent au dedans et au dehors du royaume, convaincu que l'espèce monétaire qui sort d'un État par suite de transactions, rentre bientôt en en ramenant d'autre à sa suite. Seulement, dans ses mécontentements contre la cour de Rome, il mettait des entraves au transport de l'argent et des lettres de change pour la capitale de la catholicité, fausse mesure, indigne d'un roi qui se glorifiait du titre de très chrétien.

Pendant les deux premières années de son règne, Louis XI avait semblé professer le plus profond respect pour le traité d'Arras; il avait mis le plus grand soin à éloigner le moindre soupçon qu'il voulût jamais exercer la plus petite autorité sur les terres du duc de Bourgogne. Informé que Philippe, devenu infirme à soixante-sept ans, avait perdu une grande partie de ses facultés intellectuelles, il tenta de rétablir la gabelle en Bourgogne. Jean de Croy, sire de Chimay, envoyé par le duc de Bourgogne au roi Louis pour se plaindre de cette flagrante violation d'un traité solennellement juré, éprouvant tous les jours de nouveaux refus d'audience, se présenta au moment où Louis XI sortait de sa chambre; il l'arrêta pour lui exposer les plaintes de son maître : « Votre duc de Bourgogne, lui dit le roi, prétend-il être » d'une autre nature et d'un autre métal que les autres » princes du royaume ? — Sans doute, lui répondit Chi- » may, car il vous a soutenu contre la volonté du roi

Digitized by Google

» votre père, ce que nul autre n'aurait osé faire. » Le roi rentra dans sa chambre sans répliquer, et Dunois demanda à Chimay comment il avait osé parler ainsi : « Si » j'avais été à cinquante lieues d'ici, reprit-il, et que » j'eusse cru que le roi voulût m'adresser de telles paroles, » je serais revenu pour lui répondre comme j'ai fait. »

Loin de déplaire au roi, cette réponse, pleine de fierté, attira les plus grandes faveurs au héraut, de la part d'un monarque qui voulait se concilier tous les hommes de mérite.

S'étant ainsi rattaché, par des faveurs, les principaux conseillers du duc de Bourgogne, Louis obtint de lui, par leur entremise, une entrevue à Hesdin. Dans le dessein de recouvrer les places d'Amiens, Abbeville et Saint-Quentin, que Charles VII avait cédées au duc pour la somme de quatre cent mille écus, Louis, pour couvrir la France du côté du nord, offrit de les racheter au prix de la vente. Alléchés par l'espérance d'avoir une grande part des quatre cent mille écus, les conseillers avides du duc le déterminèrent à accepter ces conditions, contre le gré du comte de Charolais, qui, éloigné alors de la cour de son père, n'osa y venir faire entendre la défense de ses plus chers intérêts. Le roi de France, de peur que ce marché ne vînt à lui échapper, amassa de l'argent soit par des impôts, soit par des emprunts faits sur des seigneurs et des églises, paya intégralement la somme convenue, et fut aussitôt mis en possession de ces trois villes fortes. Sur la demande du duc de Bourgogne, Louis avait promis de conserver les gouverneurs de ces villes; mais aussitôt qu'il en fut en possession, il se hâta de les remplacer par des hommes dévoués à la France.

Digitized by Google

Tels furent les débuts du règne de Louis XI. Par deux traités et sans l'ombre de combat, il ajouta à la France le Roussillon et la Cerdagne, pour la couvrir au midi, et au nord trois villes importantes, qui rendaient le royaume maître du cours de la Somme.

§ II. *Ligue du bien public (1464-1468).*

La valeur d'un homme est justement appréciée par la grandeur et le nombre des difficultés qu'il parvient à surmonter. Dès les premières années de son règne, Louis XI rencontra l'une de ces formidables oppositions qui, après avoir traîné dans l'ombre, éclatent comme un orage épouvantable et menacent de tout détruire. Certes, elle est habile la main qui, se sentant impuissante pour arrêter les flots écumants, les laisse se déborder dans la campagne, puis les enchaîne et les fait servir à engraisser les terres qu'ils avaient ravagées. Telle fut la conduite de Louis dans la grande opposition connue sous le nom de *Ligue du bien public*. C'est ici son coup d'essai dans la politique qu'il s'était proposée, et c'est un coup de maître bien digne de fixer l'attention de tous les hommes appelés à conduire les nations dans les crises redoutables qui menacent de les engloutir. Afin de suivre complétement une lutte extrêmement instructive, nous remonterons aux causes de la ligue du bien public, nous en suivrons les développements pas à pas, nous en verrons les mouvements, enfin nous assisterons à sa décomposition et à sa ruine.

La grande noblesse, réellement souveraine sous Charles VI, avait gardé presque toute son indépendance sous

Digitized by Google

le règne de Charles VII, qui, malgré le bel ordre qu'il rétablit dans la nation, n'avait pas voulu se montrer trop sévère à l'égard des seigneurs illustres à qui il devait la conservation de son trône. Dès le début de son règne, Louis XI voulut être le maître, juger tout par lui-même, et contraindre les grands, aussi bien que les petits, à se plier peu à peu au joug de l'autorité. La haute noblesse, qui redoutait le nouveau roi, avait attendu avec une sorte de réserve, disons plus, avec une sorte d'anxiété les premiers actes de Louis. Dès son début, le nouveau monarque n'avait pas cherché à plaire aux grands : le remplacement des conseillers du dernier roi par des hommes nouveaux, choisis dans tous les rangs et dans tous les partis, pourvu qu'ils fussent habiles; la révocation de la pragmatique sanction, la loi sur la chasse, tout avertissait la noblesse qu'un maître s'était élevé au-dessus d'elle, et qu'elle allait être vaincue si elle ne savait pas vaincre. Les grands feudataires de la couronne, réfléchissant sur leurs forces individuelles et les comparant avec celles du roi, et surtout avec son talent, étaient forcés d'avouer leur impuissance personnelle et de confesser qu'une grande association de la noblesse pourrait seule tenir tête à Louis XI. Une pareille association ne s'improvise pas, il faut du temps pour rallier tous les esprits et les amener à une pensée commune. Aussi la ligue du bien public se forma lentement, pièce à pièce, et finit par couvrir tout le sol de la France. On trouve les premiers éléments de cette vaste association dès les premiers jours du règne de Louis XI.

Le comte de Charolais, héritier présomptif du duc de Bourgogne, destiné à être bientôt l'un des plus puissants

Digitized by Google

vassaux de l'Europe, était alors brouillé avec son père et parcourait les provinces de France, comblé partout des plus grands honneurs. Se trouvant à la cour de Bretagne peu après l'avénement de Louis XI au trône, il fit avec le duc breton un traité secret par lequel ils s'engageaient tous deux à se soutenir mutuellement contre le nouveau roi, dont ils avaient su apprécier à l'avance les plans politiques. Pendant le voyage que le roi fit dans les provinces du centre, il tint sa cour à Tours, pour y recevoir l'hommage des grands seigneurs. Le duc de Bretagne, pour éviter les difficultés si souvent élevées sur la nature de l'hommage qu'il devait à la France, envoya, avant de se rendre à la cour, des ambassadeurs pour arrêter les termes dans lesquels l'hommage serait rendu. Charolais, qui se trouvait auprès du roi lorsque les envoyés bretons y arrivèrent, eut avec eux de fréquents entretiens, dont Louis XI eut connaissance. Il soupçonna quelque intrigue, et parvint à découvrir l'existence et la nature de ce fameux traité secret de défense mutuelle dont nous venons de parler. Dès-lors il suivit Charolais d'un œil inquiet, épiait toutes ses démarches et éprouvait la plus vive inquiétude lorsqu'il le savait en communication avec quelque personnage important. Un jour, dans une partie de chasse, le fils du duc de Bourgogne s'étant éloigné pendant assez de temps avec le duc du Maine, le roi tomba dans une agitation visible, se mit à ronger une baguette qu'il tenait à la main, et fut taciturne, répondant à peine aux questions qu'on lui adressait. Il fit vainement les plus grands efforts pour connaître le sujet de l'entretien des deux illustres personnages, il ne put jamais y parvenir.

Il fallait évidemment éloigner le comte de Charolais,

Digitized by Google

car on ne pouvait songer à une arrestation; le roi devait trop à la maison de Bourgogne; s'il eût arrêté l'héritier présomptif de cette maison presque au sortir de la Flandre, après avoir reçu les honneurs les plus grands de la part de Philippe-le-Bon, il n'y aurait pas eu assez de voix pour le maudire. Restait donc l'éloignement; mais, pour l'éloigner, il fallait un motif plausible, et le traité d'alliance ne fournissait pas de preuves suffisantes. Le roi résolut de combler le comte de faveurs et de lui donner le gouvernement de Normandie, avec une pension de trente-six mille francs par an.

Lorsque Charolais fut parti pour prendre en main son gouvernement, le roi invita le duc de Bretagne à venir lui rendre l'hommage qu'il devait à la couronne. Louis XI comptait beaucoup sur son habileté politique pour créer un conflit de juridiction entre Charolais et le duc de Bretagne; afin de les diviser, il institua le duc de Bretagne son lieutenant dans les provinces de Normandie, du Maine, d'Anjou et de Touraine, pendant un voyage qu'il se proposait de faire dans le Midi. Apercevant le piége qui leur était tendu et se regardant comme joués tous les deux, le comte et le duc en prirent occasion non-seulement de conserver leur ancienne alliance, mais de la fortifier par de nouvelles aggrégations. En 1464, il se fit entre les deux alliés, par l'intermédiaire du comte de Saint-Pol, un nouveau traité dirigé explicitement contre le roi. Ces alliés, comprenant le besoin indispensable de chercher un appui ferme et solide contre le roi de France, ouvrirent des négociations avec Edouard IV, roi d'Angleterre, qui, bien que fort jeune, venait d'écraser la maison de Lancastre.

Le roi, à la piste de toutes ces intrigues sans pouvoir

Digitized by Google

en saisir le fil, se trouvait à Hesdin auprès du vieux duc de Bourgogne, pour traiter du rachat d'Amiens, Abbeville et Saint-Quentin, quand il y rencontra des ambassadeurs d'Édouard IV, roi d'Angleterre. Dans une entrevue qu'il eut avec le chancelier d'Angleterre, il affecta cet air de confiance qu'il savait prendre, parut reconnaître les droits de l'Angleterre sur la Guyenne et la Normandie, et se montra disposé à les restituer si Édouard voulait l'aider dans la conquête de la Bretagne et de la Bourgogne. Par cette communication dangereuse, il parvint à connaître les projets de ses adversaires.

Une nouvelle affaire vint encore compliquer une situation déjà trop embrouillée. L'évêque de Nantes, se voyant avec peine soumis à l'autorité temporelle du duc de Bretagne, prétendit qu'un évêque, étant supérieur en dignité à un duc, ne pouvait relever de lui, mais seulement du roi. Afin de semer la zizanie en Bretagne, Louis saisit avidement cette occasion, et, pour avoir l'air de procéder avec une complète bonne foi, il nomma le duc du Maine arbitre du différend. Quoique le duc de Bretagne eût accepté cet arbitrage, il négociait toujours avec l'Angleterre, et allait même jusqu'à proposer à Edouard IV de le reconnaître pour son suzerain, de préférence au roi de France. Dans ces négociations, le duc de Bretagne eut connaissance des propositions faites par le roi de France à Edouard IV, comme Louis avait acquis la certitude des manœuvres du duc et du comte.

Un obstacle arrêtait les projets des conspirateurs : c'était la division qui existait toujours entre le duc de Bourgogne et son fils, division qui ne permettait à celui-ci de disposer d'aucune force. Louis XI, dans le dessein d'em-

Digitized by Google

pêcher un rapprochement entre le père et le fils, et pour ne pas avoir trop d'ennemis sur les bras, ménageait toujours le vieux duc, dont la tête avait été affaiblie par plusieurs apoplexies successives.

Philippe manifestant la volonté, malgré l'affaiblissement de ses forces, d'accomplir un vœu qu'il avait fait de visiter la Terre-Sainte, le roi de France l'en détournait de tout son pouvoir, sans doute pour éloigner un rapprochement qu'il redoutait. Le duc persévéra, nonobstant les avis de Louis XI, dans le projet d'une croisade, et rassembla à Bruges au mois de janvier 1464, les Etats de Flandre pour prendre leur avis. Ce que Louis avait prévu arriva : il s'opéra entre le père et le fils un rapprochement qui amena une réconciliation.

Louis XI, qui visitait alors les provinces soumises au duc de Bourgogne, afin de rappeler aux populations qu'il en était le roi, ne voulut cependant faire aucun acte de juridiction, pour ne pas exciter la susceptibilité de Philippe. Il reçut des fêtes magnifiquès; il assista à des joutes, à des tournois; il entendit des cris multipliés de *vive le roi!* tout se borna là. Pendant cette course, le roi se rendit auprès du vieux duc, pour le prier de différer la croisade, jusqu'à ce qu'il eût fait sa paix avec l'Angleterre, afin de pouvoir lui-même prendre part à cette grande et sainte expédition. Philippe accéda aux désirs du roi. Cependant, pour satisfaire aux demandes réitérées et pressantes du Pape, Philippe-le-Bon équipa une petite flotte chargée de porter deux mille hommes d'armes en Italie; mais il mit tant de faste dans cet armement, que ses trésors furent alors totalement épuisés. Ces soldats ne rendirent d'ailleurs aucun service au pays,

Digitized by Google

ils demeurèrent à Marseille. Le Pape étant mort l'année suivante, après avoir essuyé des revers épouvantables, tout projet de croisade fut abandonné.

Cependant une lettre adressée à la plupart des grands vassaux par le duc de Bretagne, publiait que le roi avait promis de rendre les provinces de Guyenne et de Normandie à Edouard IV, roi d'Angleterre, si ce monarque consentait à l'aider à soumettre la Bretagne et la Bourgogne. Cette lettre produisit une profonde sensation; les desseins du roi, disait-on dans tous les châteaux, masqués jusqu'alors, se dévoilaient enfin; il voulait asservir tous les grands, et, pour cela, il était prêt à abandonner à l'étranger une partie du territoire français. Les nuages épars commencèrent à s'amonceler, un orage terrible s'annonçait : il fallait le conjurer.

Louis, sentant la nécessité d'avoir des alliés capables de donner de l'occupation à ses adversaires, si ceux-ci voulaient l'inquiéter, recourut d'abord au duc de Milan, qui avait toujours professé pour lui une estime toute particulière. Ils se connaissaient; ils signèrent entre eux à Nouvion, près d'Abbeville (22 décembre 1463), un traité par lequel Louis abandonnait au duc les seigneuries de Gênes et de Savone, en retour d'une promesse d'assistance mutuelle. Louis, vers la même époque, renouvela l'alliance que son père avait contractée avec les cantons Suisses. Quelques mois plus tard il en contracta une autre avec le roi de Bohême. Louis ourdissait en même temps une conspiration à Liége, pour soulever cette ville contre le duc de Bourgogne, si ce prince prenait les armes contre la France. Enfin, pour n'avoir à craindre aucune attaque sérieuse du dehors, il résolut de pousser vivement ses ennemis à l'intérieur.

Digitized by Google

Lorsqu'il se vit prêt à entrer en campagne, le roi pressa le duc du Maine de prononcer la sentence arbitrale entre l'évêque de Nantes et le duc de Bretagne. Cette sentence, rendue le 29 octobre 1464, renfermait en substance que le temporel de l'évêque de Nantes serait mis en séquestre entre les mains de Louis, et que le roi de France avait sur tous les évêchés de la Bretagne le droit de régale pendant la vacance. Profondément irrité de ce jugement, le duc de Bretagne résolut, pour le repousser, de s'appuyer sur le corps de la noblesse, dont l'irritation était alors si forte, qu'il ne fallait qu'une étincelle pour mettre le feu aux poudres et produire une horrible explosion. Le traité passé entre le roi et François Sforza, avait vivement mécontenté deux des plus grands seigneurs de France : d'une part, Jean de Calabre, qui regardait Sforza comme l'auteur principal de la ruine de la maison d'Anjou en Italie ; de l'autre le duc d'Orléans, aux yeux duquel François était un usurpateur du duché de Milan, qui appartenait à Valentine Visconti, sa mère. Le duc de Bourbon était froissé du refus qu'il avait éprouvé du gouvernement de Guyenne. Le comte de Saint-Pol détestait le roi, et n'avait consenti à venir lui rendre hommage qu'après trois sommations. Connaissant toute la valeur personnelle du comte de Saint-Pol et l'influence qu'il pouvait avoir sur les destinées de la France, Louis non-seulement ne lui fit aucun reproche du retard qu'il avait mis à venir faire hommage, mais le combla encore de faveurs, essaya de le détacher du comte de Charolais, et, pour lui témoigner combien sa personne lui était chère, il voulut aller lui-même lui faire visite. De Saint-Pol, Louis passa à la cour du duc de Bourgogne, dans le dessein d'acheter les villes de Lille, Douai,

Digitized by Google

et Orchies. Quoique le prince de Croy secondât vivement ses efforts, il ne put réussir. Le vieux duc avait alors de sérieux sujets de mécontentement contre le roi de ce qu'il avait fait alliance avec les Liégeois et les avait rendus plus arrogants envers leur prince-évêque. Le duc voyait également avec peine que le roi, dans ses différentes courses, imposait aux vassaux feudataires de la France et de la Bourgogne le devoir de n'obéir qu'à lui. Enfin, quoique peu content de son fils Charles, Philippe craignait cependant de lui déplaire et voulait lui conserver l'intégrité de ses États, afin qu'il pût résister aux attaques du roi de France; car il ne doutait pas que Louis, poussé par son ambition et sa haine, ne travaillât un jour à la destruction de la puissante maison de Bourgogne.

Malgré cette opposition de Philippe, Louis, secondé par le persévérant appui du prince de Croy, fût, sans aucun doute, parvenu à ses desseins, s'il ne fût survenu un événement qui changea tout et souleva les grands. Le bâtard de Rubempré, aventurier déterminé à tout entreprendre pour le service du roi, monta un léger esquif, avec cinquante hommes courageux, et fit voile du côté de la Hollande, où se trouvait le comte de Charolais. L'arrivée secrète et la conduite mystérieuse de Rubempré excitèrent les soupçons; il fut arrêté, «et l'on dit qu'il » n'était venu en Hollande que dans le dessein d'enlever » le comte de Charolais. »

Le duc de Bourgogne, jusqu'alors ami du roi, craignant d'être enlevé avec son fils, prit les plus grandes précautions pour éviter toute surprise, et poussa le soin jusqu'à ne pas se trouver à un splendide dîner qu'il

Digitized by Google

devait donner à Louis dans la ville de Hesdin. Il ordonna de faire les honneurs de sa table avec toute la courtoisie de sa maison; pour lui, il se sauva à Lille. Jamais on n'a pu bien expliquer la mission de Rubempré; il paraît cependant plus probable qu'il était chargé d'enlever, non le duc de Charolais, mais un émissaire du duc de Bretagne; guet-apens également criminel, puisqu'il violait le territoire étranger. Le roi, ne pouvant rester sous le coup d'une pareille accusation, convoqua les grands du royaume, malgré les efforts du Chancelier de France, Pierre de Morvilliers, pour persuader à l'assemblée que jamais il n'avait conçu l'attentat qu'on lui reprochait; les Etats se séparèrent sans rien répondre; ils n'étaient point persuadés.

Afin de détruire, sur les terres mêmes du duc de Bourgogne, les bruits déshonorants semés de toute part contre lui, le roi envoya à la cour de Philippe le comte d'Eu, prince aussi vénérable par son âge que par son expérience, l'archevêque de Narbonne, prélat qui jouissait de la plus haute considération, enfin Pierre de Morvilliers, chargé de porter la parole au nom de son souverain. Le chancelier présenta de hautes et graves doléances sur l'arrestation de Rubempré, sur la prise de son vaisseau et sur tous les bruits peu honorables pour le roi, accusé de vouloir traîtreusement enlever le duc de Bourgogne et son fils. Le duc répondit que, s'il y avait des torts bien constatés de la part de ses sujets, il était prêt à donner toutes les satisfactions désirables; puis il ajouta finement : « Il est fâcheux qu'un cri général ajoute » créance aux bruits qui se sont répandus. Quant à moi, » je n'ai jamais donné lieu à de pareils soupçons, et je

Digitized by Google

» n'y crois pas légèrement. J'ai quelquefois manqué de » parole aux femmes, mais jamais aux hommes. »

Le duc de Bourgogne, toujours poli et ami de la paix, supplia les ambassadeurs du roi de conjurer Louis de ne point se laisser prévenir légèrement contre lui ni contre son fils, et de leur conserver toujours sa bienveillance. Le comte de Charolais s'approcha de l'évêque de Narbonne au moment où les ambassadeurs prenaient congé du duc et lui dit à l'oreille : « Recommandez-moi » très humblement à la bonne grâce du roi, et lui dites » qu'il m'a bien fait laver la tête par le chancelier; mais, » avant qu'il soit un an, il s'en repentira. »

Vivement inquiété des réponses du comte de Charolais et des dispositions du comte de Saint-Pol, le roi se rapprocha du centre du royaume, tint à Tours une assemblée des principaux seigneurs, et, en leur présence, exposa lui-même, avec un talent de parole extrêmement remarquable, l'état du royaume à son avénement au trône, ce qu'il avait fait pour l'améliorer, et les troubles que quelques grands seigneurs voulaient y produire. Quoiqu'il se trouvât dans cette assemblée un grand nombre de membres de la Ligue du bien public, tous cependant promirent avec serment de soutenir le roi contre ses ennemis, et jurèrent de faire le sacrifice de leur fortune et de leur vie pour la défense de leur souverain.

Le roi, un peu rassuré par l'effet que son entraînante éloquence avait produit sur les esprits, fut bientôt après jeté dans de vives alarmes par la nouvelle que le duc de Bretagne n'avait pas voulu recevoir les commissaires envoyés pour lui signifier la sentence arbitrale prononcée par le duc du Maine entre l'évêque de Nantes et le prince

Digitized by Google

breton. Il eût fallu agir alors avec une extrême vigueur, frapper fort pour épouvanter; mais Louis, comptant sur son éloquence et son adresse dans les négociations, aima mieux employer les voies de la diplomatie. Il eût probablement réussi s'il ne fût arrivé alors à la cour de Bourgogne un événement extrêmement fâcheux pour lui.

Le duc de Bourgogne, atteint de nouveau par la maladie, ayant perdu tout sentiment, abandonna le soin des affaires de ses États au comte de Charolais, qui commença son administration par l'exil des Croy, seigneurs vendus au roi de France. Une grande révolution était donc accomplie à la cour de Bourgogne; au lieu de ce laisser-aller d'un vieillard, il y avait à la tête des affaires un jeune prince actif, impétueux, ennemi déclaré du roi et disposé à tout employer pour sa ruine.

La situation de Louis empirait évidemment. L'assemblée de Tours n'avait produit qu'un effet éphémère; les grands, étonnés de s'être laissé surprendre par la parole mielleuse du roi, n'en étaient devenus que des ennemis plus acharnés.

Le vieux duc d'Orléans ayant un jour essayé de justifier le duc de Bretagne, Louis lui répondit avec une ironie doucereuse tellement perçante, que le prince tomba malade et ne s'en releva point. On attribua cette mort au roi. Le langage acerbe de Louis tenait à ce qu'il était convaincu de l'existence de la Ligue du bien public, dont Orléans était une colonne; conviction dont il ne pouvait fournir la preuve, car les ligueurs avaient mis tant d'art à ourdir leurs manœuvres ténébreuses, que rien ne transpirait au dehors et ne permettait d'en saisir les différen-

Digitized by Google

tes ramifications. Comme les assemblées nombreuses et fréquentes auraient infailliblement attiré l'attention du roi et lui auraient fait saisir tous les fils de la conspiration, il fut résolu qu'il n'y aurait de réunion qu'en petits comités semblables à des visites d'amis, et que les ordres seraient communiqués à des agents sûrs, en plein jour, dans un lieu public, dans l'église même de Notre-Dame. Perdus dans la foule, les seigneurs se reconnaissaient à une aiguillette rouge brodée à leur ceinture, et se communiquaient les ordres et les projets. Pour leurs relations entre les provinces, les chefs de la ligue avaient des agents déguisés en Dominicains, Franciscains, Augustins et Carmes.

La Ligue, quoique forte et parfaitement organisée, sentait la nécessité d'avoir à sa tête un grand nom pour lui servir de drapeau, un chef assez rapproché du trône pour représenter, du moins indirectement, l'autorité royale; elle jeta les yeux sur Charles, deuxième fils de Charles VII, prince qui avait déjà été proposé comme prétendant, et qu'on avait voulu substituer à Louis XI. Le duc de Bretagne, sous le spécieux prétexte de négocier un délai de trois mois avant de mettre à exécution la sentence arbitrale prononcée contre lui par le duc du Maine, envoya à Poitiers Tanneguy Duchâtel, son chancelier, et Odet d'Aydic, son favori, avec recommandation expresse de gagner de nouveaux partisans à la Ligue, et surtout d'instruire le prince Charles. Le roi reçut les ambassadeurs avec une extrême bienveillance, leur témoigna de la confiance, et leur donna toute liberté pour voir ceux qu'ils désiraient visiter, espérant tirer un grand profit de cette liberté. Odet d'Aydic, fidèle à sa mission,

Digitized by Google

vit fréquemment le jeune duc de Berry, le plaignit de ce que ses terres ne répondaient pas à sa naissance, feignit d'éprouver de la douleur de ce que, frère du souverain, premier prince du sang, il fût au-dessous d'une multitude de grands seigneurs, et finit par lui dire que le moyen d'obtenir un apanage digne de sa naissance et de son rang, c'était de quitter la cour et de se retirer en Bretagne, où il trouverait conseil, aide et protection. Persuadé par ces discours, le duc de Berry profita de l'absence du roi, qui faisait un pèlerinage à Notre-Dame-du-Pont, en Limousin, pour quitter la cour et se remettre entre les mains des ennemis de la royauté et leur servir d'instrument.

La Ligue du bien public, grand mot pour duper les sots, après s'être longtemps cachée, éclata tout à coup par une lettre du prince Charles, adressée au duc de Bourgogne et rédigée en forme de manifeste, dans laquelle il parlait du *discord et piteux gouvernement* des ministres du roi. La Ligue, qui comptait pour chefs le comte de Charolais et le duc de Bretagne, s'était associé le duc de Calabre, les comtes de Dunois, d'Armagnac, le duc de Nemours, le maréchal de Lohéac et le sire d'Albret. Il manquait à la Ligue un homme extrêmement nécessaire : c'était le bouc émissaire des ministres de Charles VII, Chabannes de Dammartin, homme de tête et de main, qui avait beaucoup d'influence sur le jeune Charles, dont on voulait faire un mannequin de roi; mais Chabannes était à la Bastille. Nous devons dire comment il était arrivé à cette redoutable prison d'État.

A son retour de la conférence qu'il avait eue avec Henri IV, près de la Bidassoa, le roi étant passé près du

Digitized by Google

lieu où Chabannes était caché, celui-ci sortit de sa retraite et vint se jeter aux pieds du roi : « Demandez-vous » justice ou miséricorde? lui dit Louis avec surprise. — » Justice! s'écria Dammartin. — Eh bien! je vous bannis » pour toujours du royaume, mais je vous donne » 1,500 écus d'or pour vous conduire en Allemagne. »

Chabannes ne voulut pas de l'exil; il demanda des juges : son procès fut révisé. La confiscation de ses biens fut maintenue, et il fut condamné à être relégué dans l'île de Rhodes. Chabannes n'ayant pu ou n'ayant pas voulu fournir la caution exigée pour garantie de sa parole, fut enfermé à la Bastille. Pour le tirer de cette prison, les Ligueurs firent pratiquer une brèche à la muraille, et disposèrent une barque prête à recevoir Chabannes à sa sortie. Lorsque cet illustre prisonnier fut libre, il monta à cheval, se sauva à Saint-Fargeau et de là à Moulins.

Accablé par ces nouvelles, qui se succédaient sans interruption, le roi demanda cent lances au duc de Bourbon, qui, non content de refuser, leva, sans plus tarder, l'étendard de la révolte et fit saisir les partisans du roi. En même temps Chabannes, secondé par quelques chevaliers, s'emparait de Bourges au nom du duc de Berry, pour anéantir le *piteux et discord gouvernement*. En réponse à cette attaque redoutable, et avant de recourir aux armes, le roi, afin de disposer l'opinion publique en sa faveur, fit publier dans tout son royaume un manifeste dans lequel il reprochait aux conspirateurs de « troubler le bon état de la France, qui étoit si paisible et tranquille, que marchandise entroit franchement; partant que chacun vivoit paisiblement en sa maison, fussent gens

Digitized by Google

d'église, nobles, bourgeois, marchands, laboureurs; toutes sortes de gens, étrangers ou du royaume, pouvoient entrer et sortir par toutes les parties, avec leurs denrées et marchandises et argent, et toutes autres choses quelconques sans danger ou empêchement. »

Supposant que plusieurs s'étaient laissé séduire par les mensonges des chefs, il déclarait que « tous ceux qui voudroient venir et se réduire envers lui dedans un mois ou six semaines au plus tard, délaissant et abandonnant le damnable parti desdits rebelles, il les recevroit bénignement, et dès le présent leur impartenoit sa bénigne grâce. »

Le roi s'était hâté de pourvoir au commandement des provinces les plus menacées : le comte de Foix se chargea de maintenir la Guyenne et le Languedoc dans l'obéissance; le roi René et le duc du Maine acceptèrent la mission de défendre la Normandie; le comte de Rethel couvrit les frontières du nord-est; mais les frontières du nord-ouest étaient entièrement découvertes, parce que le comte de Saint-Pol avait fait déclarer les villes limitrophes de ces contrées en faveur de la Ligue du bien public.

Le comte de Charolais réunissait alors dans les Pays-Bas une armée nombreuse, composée principalement d'aventuriers ennemis de toute discipline, amis du pillage, et le véritable fléau des provinces sur lesquelles ils séjournaient. Louis XI, présumant qu'une telle armée ne marcherait pas vite, assembla aussi des troupes, et se vit bientôt à la tête de vingt mille hommes dont la discipline était exacte et la tenue parfaite, parce que le roi les payait bien et très exactement. Aussi les pays que

Digitized by Google

cette armée traversait paraissaient étonnés d'une si belle ordonnance, d'une discipline si bien observée; ils étaient plus touchés encore de la bonté exercée à leur égard; car le roi se montrait plein de bienveillance, parlait avec bonté à tous ceux qu'il rencontrait, grands et petits. Une vive attaque dirigée contre les principales forteresses du Berry jeta une telle terreur dans tout le pays, qu'il se soumit entièrement.

Cependant le réseau destiné à enfermer le roi et à le resserrer dans une rude étreinte était formé et commençait à l'envelopper et à se rétrécir. Une forte armée de Flamands, d'Hennuyers, avait traversé la ligne du comte de Rethel, beaucoup trop faible pour s'y opposer, et s'était avancée jusqu'à Saint-Denis sans résistance. Les Bourguignons pénétraient en France par l'Est. Le duc de Bourbon, fortifié de deux cents lances que lui avait envoyées le comte de Charolais, soutenu d'ailleurs par le sire d'Albret, le duc de Nemours et le comte d'Armagnac, arrivait par les provinces du Sud. Le duc de Bretagne s'avançait du côté de l'Ouest à la tête de dix mille hommes. Le roi paraissait perdu, on le regardait déjà comme prisonnier de ses sujets; lui-même n'était pas sans de grandes inquiétudes; il essayait de négocier, et l'on repoussait toutes ses avances. Convaincu qu'il n'y avait de salut pour lui que dans Paris, quoiqu'il fût à plus de soixante lieues de la capitale, que le comte de Charolais fût au contraire à ses portes, il ne désespéra pas d'y entrer, et commanda de s'avancer sur Paris à marches forcées. Il ne mit, en effet, que six jours pour passer à travers ses ennemis à Montlhéry, emporter plusieurs places en passant et entrer dans la capitale, activité prodigieuse qui fut son salut.

Digitized by Google

Le comte de Charolais, entré en France au commencement du mois de juin, mit un mois avant d'arriver sous les murs de Paris. S'il eût mis plus de promptitude dans sa marche, il est indubitable qu'il se fût rendu facilement maître de cette ville; mais il lui laissa le temps de se préparer à une défense énergique; elle repoussa deux assauts successifs livrés par le comte, et montra ainsi qu'elle ne redoutait point ses attaques. Charolais se retira alors à Saint-Denis, passa la Seine et s'avança jusqu'à Montlhéry, où il apprit l'approche du roi. Il n'était pas sans inquiétude sur les résultats d'une bataille; il avait espéré une plus prompte jonction de la part de ses coalisés; plusieurs fois même, ne les voyant point arriver, il avait formé le dessein de retourner sur ses pas, et il l'eût exécuté si Rouville, ce fameux chancelier de Bretagne que Rubempré avait failli pendre en Hollande, chargé alors de l'accompagner, ne l'eût sans cesse pressé de marcher en avant. Ayant un grand nombre de blancs-seings du duc de Bretagne, il faisait avancer les Bretons sur le papier, fabriquait au besoin des victoires, excitait ainsi l'enthousiasme dans l'armée de Charolais, et poussait ce général bien au-delà du lieu où il voulait se rendre.

Le roi, pour ne pas exposer son droit à la chance d'une bataille, donna ordre aux officiers d'éviter un combat, et de se diriger d'abord sur Paris, où il pourrait prendre toutes les mesures nécessaires contre les rebelles. Brézé, commandant de l'avant-garde, qu'on soupçonna d'être coupable de trahison, dit en quittant le conseil où l'on avait donné l'ordre formel d'éviter le combat : « Je » mettrai aujourd'hui le roi et Charolais si près l'un de » l'autre, que bien habile celui qui les pourra démêler. »

Le comte de Saint-Pol, commandant de l'avant-garde

Digitized by Google

des coalisés, prit position dans une plaine défendue du côté des Français par un fossé long et profond garni d'une haie vive, qu'il eut soin de fortifier encore par une palissade de pieux. Après avoir mis son armée derrière cette haie et placé ses chariots sur ses ailes, il fit prévenir le comte de Charolais des dispositions qu'il venait de prendre, et le pria de hâter sa marche avec le gros de l'armée. Brézé, qui voulait absolument engager une bataille, livra un petit combat d'avant-poste, fit, dès le premier choc, prévenir le roi d'accourir à son secours; il se trouvait, en effet, si pressé, qu'il perdit la vie.

Pour appuyer son avant-garde, le roi, obligé de traverser un défilé long et étroit, se vit dans la nécessité de ranger son armée en une longue ligne que l'on pouvait couper très facilement. Le comte de Charolais, persuadé que la victoire serait facile sur une armée si mal engagée, voulut se mettre lui-même à la tête de la cavalerie, afin d'avoir les honneurs de la journée. Saint-Pol lui fit observer que, comme il fallait tourner un fossé très long et parcourir ensuite un espace assez étendu avant d'atteindre les troupes royales, il aurait soin de s'arrêter deux fois dans sa course, afin de faire reprendre haleine à ses chevaux et de rallier les hommes qui seraient en retard. Charolais, jeune, vif, téméraire, promit tout et n'observa rien. Il s'élança tout d'un trait sur l'armée du roi, coupa la ligne de l'armée royale en deux, mit en fuite l'aile commandée par le duc du Maine, et se mit à sa poursuite avec une telle imprudence que, s'il n'eût été rappelé par la lâcheté de l'une de ses ailes, il eût été infailliblement pris par un gros de Français qui s'avançait pour l'envelopper.

Digitized by Google

Le roi avait attaqué l'aile opposée, et comme il était brave, courageux et habile, il mit en un instant ses adversaires en fuite, tomba sur le comte de Charolais, qui fut blessé et eût été pris, si les Bourguignons ne fussent accourus pour le dégager.

La fuite des deux ailes opposées des deux armées ennemies avait été tellement lâche et précipitée, que l'un des personnages les plus distingués de l'armée royale se sauva jusqu'à Lusignan en Poitou, et l'un des officiers du comte de Charolais ne s'arrêta qu'au Quesnoy. « Ces » deux-là, comme le dit naïvement Commines, n'avoient » garde de se mordre l'un l'autre. »

Depuis ce moment, le combat se ralentit et ne fut plus qu'une sorte d'escarmouche entre quelques petits pelotons, dont les plus considérables ne formaient pas deux cents hommes. Le roi et le comte de Charolais tentèrent vainement de rallier leurs troupes; ils ne purent le faire avant la nuit, qui sépara les combattants. Voyant ses troupes découragées et le succès de la journée incertain, le roi, quoique peut-être il pût se vanter d'avoir eu l'avantage, ne voulut pas recommencer l'épreuve, et, suivant son premier plan, il décampa et se dirigea sur Paris où il entra bientôt, sûr alors de ne pas tomber facilement entre les mains des rebelles.

Les Bourguignons, se croyant absolument vaincus, étaient tellement abattus, qu'ils s'attendaient à chaque instant à voir les Parisiens accourir pour les détruire. Au milieu de cette vive anxiété, Charolais ordonna à cinquante hommes d'aller faire une reconnaissance, afin de s'assurer de la situation du roi. Telle était l'épouvante du soldat, que vingt seulement obéirent, et s'approchant

Digitized by Google

à pas lents du camp du roi, éloigné seulement de trois jets d'arc, ils le trouvèrent silencieux et vide; ils accoururent et dirent que le roi était parti. Les Bourguignons reconnurent alors qu'ils avaient la victoire, puisque le champ leur restait. Charolais, remis de sa frayeur, fit éloigner quatre ou cinq cadavres de la place où il se trouvait, et ordonna de servir à manger. Au moment où il se mettait à table, un prétendu mort se leva sur son séant et dit d'une voix forte : *A boire!* Il fut aussitôt recueilli et soigné, et guérit entièrement.

Le désordre remarqué dans le combat se manifesta plus encore dans la distribution des peines et des récompenses. « Les deux princes, dit Commines, *jugèrent* comme » hommes et non point comme anges. Tel perdit ses offi» ces et états pour avoir pris la fuite, lesquels furent » donnés à d'autres qui avoient fui dix lieues plus loin. »

Les suites de cette bataille furent bien plus funestes aux Bourguignons qu'aux royalistes; presque tous les fuyards de l'armée de Charolais furent faits prisonniers ou massacrés par les Parisiens et les habitants de l'Ile-de-France. Saint-Cloud et Pont-Sainte-Maxence ouvrirent aussitôt leurs portes au roi.

En se retirant à Paris, le roi avait fait acte de haute sagesse, car, le lendemain de la journée de Montlhéry, Charolais fut rejoint par les ducs de Berry et de Bretagne. Quelques jours après, Dunois et Dammartin d'Amboise renforcèrent une armée déjà formidable. Le roi, entré à Paris avec cent lances seulement, reçut quelques détachements; mais que pouvait le petit nombre d'hommes dont il était environné, contre la puissance redoutable de ses adversaires? Ayant vainement appelé à lui les

Digitized by Google

troupes de Normandie, il quitta Paris le 10 août pour aller lui-même chercher la noblesse normande et les compagnies d'ordonnances.

Arrivé peu de jours après sous les murs de Paris, le duc de Berry, au nom duquel tout se faisait, établit son quartier-général à Beauté. Le 22 août, il adressa aux bourgeois, aux ecclésiastiques, à l'Université et au Parlement, des lettres dans lesquelles, en sa qualité de *régent*, il demandait que ces différents corps lui envoyassent des députés pour traiter avec lui du bien public du royaume. Le lendemain, 23 août, Guillaume Chartier, évêque de Paris, conduisit au château de Beauté une députation composée de trois bourgeois, trois ecclésiastiques, trois conseillers au Parlement et quatre docteurs des quatre facultés de l'Université.

Cette députation, arrivée au camp des rebelles, traita du sort du royaume et eût livré Paris si les coalisés n'eussent tenu à entrer dans la ville et à y être reçus avec leur armée, pour y convoquer les Etats généraux et délibérer sur la situation critique de l'Etat. Les Parisiens, épouvantés par les dégâts causés par des soldats indisciplinés, refusèrent absolument de recevoir l'armée bourguignonne, ce qui empêcha de conclure alors un pacte d'alliance entre les Parisiens et les Ligueurs. Le roi, instruit de ces négociations, se hâta de rentrer dans Paris, avec deux mille hommes d'armes, sa noblesse de Normandie et un grand nombre de francs-archers. Il disait lui-même, plus tard, à Commines, que si les princes avaient été admis dans la ville avant lui, il n'aurait plus eu d'autre ressource que de se retirer en Suisse ou à Milan, chez le duc François Sforza.

Digitized by Google

Il arrivait cependant du dehors des nouvelles qui rassuraient un peu le roi et lui donnaient l'espérance que bientôt la coalition serait obligée de se dissoudre. Sforza tentait une diversion en faveur du roi, pénétrait dans le Bourbonnais, emportait un grand nombre de châteaux; les Liégeois se révoltaient contre leur évêque et contraignaient le duc de Bourgogne à porter vers la Flandre une partie de ses forces; le pays foulé par les Ligueurs se plaignait et n'attendait qu'un moment favorable pour se déclarer contre eux. Le comte de Charolais, obligé de solder seul toute l'armée coalisée, se lassait de demander à ses peuples et de recourir à l'emprunt; aucune action d'éclat ne relevait le courage du soldat. Le roi, qui remarquait tous ces symptômes de décomposition, attendait sans cesse, sans vouloir en aucune façon s'exposer aux chances d'une bataille, avec son armée découragée, et sur laquelle, d'ailleurs, il pouvait si peu compter, que les soldats quittaient ses rangs par bandes pour se rendre aux ennemis. Tristan l'Ermite, prévôt des maréchaux, se montrait cependant extrêmement sévère; il faisait pendre sans pitié ou noyer tous ceux qui avaient les moindres relations avec les Ligueurs. Cette lenteur dans les opérations de la guerre mettait, malgré cela, les armées en contact; il se faisait des trèves de deux ou trois jours, qui plaisaient beaucoup au roi, parce que, comptant sur sa supériorité dans les négociations, il espérait arriver sans combat, par de brillantes promesses, à faire une paix dont il se proposait de profiter pour reprendre tout ce qu'il aurait cédé. Un jour, le roi, s'étant approché de la Seine, à une faible distance de ses ennemis, aperçut le comte de Charolais sur l'autre rive du fleuve. « Mon frère, s'écria

Digitized by Google

» Louis, me promettez-vous sûreté? — Oui, comme à » mon frère, » répondit le comte. Alors le roi traversa le fleuve et dit au prince bourguignon : « Je vous reconnais » pour un vrai gentilhomme de la maison de France, car » lorsque ce fou de Morvilliers vous adressa, en mon » nom, d'assez dures paroles, vous chargeâtes l'arche- » vêque de Narbonne de me dire que je m'en repentirais » avant qu'il fût un an ; or, vous avez loyalement et trop » promptement tenu votre promesse, et c'est précisément » avec tels gens qui tiennent ce qu'ils promettent que je » veux avoir à besogner. »

Cette petite conférence avait évidemment dissipé quelques nuages : on se rapprocha davantage ; les deux partis se montrèrent disposés à traiter. La seule difficulté que rencontra le roi fut l'impossibilité de satisfaire aux demandes de terres, seigneuries, pensions, dignités, car c'était là le but que se proposaient les chefs de la Ligue du bien public ; ils n'en poursuivaient d'autre que leur bien propre. Certaines circonstances engagèrent le roi à donner plus qu'il ne voulait, et les Ligueurs à exiger moins qu'ils ne demandaient ; l'évêque de Bayeux avait trahi le roi et livré la ville de Rouen aux Ligueurs ; les coalisés commençaient à manquer de vivres. On songea alors sérieusement des deux côtés à la paix.

De très fâcheuses nouvelles se succédaient presque sans interruption pour le roi. La Normandie s'était déclarée, en grande partie, en faveur des Ligueurs ; les Bretons étaient entrés à Pontoise ; dans Paris il y avait des traîtres, car on avait trouvé une porte de la Bastille ouverte, afin de donner entrée aux ennemis. Louis céda alors sur tous les points, se montra dans les deux armées avec la

Digitized by Google

plus grande confiance, déclarant que ce qui l'avait jusqu'alors empêché de consentir aux demandes qui lui avaient été faites, c'était uniquement le désir de ne pas séparer la Normandie de la couronne; mais que, puisque cette province se détachait d'elle-même, il ne devait pas en supporter la responsabilité, et que rien ne l'empêchait plus de faire la paix.

Le fameux traité de paix de Conflans servira d'instruction à tous les dupes qui se laissent si facilement tromper par de prétendus amis du bien public, qui ne recherchent que leurs intérêts particuliers. Le duc de Berry obtint la Normandie pour apanage; le duc de Calabre, Mouzon, Sainte-Menehould, Neufchâtel, l'entretien de quinze cents lances pendant six mois et 100,000 écus comptant; le comte de Charolais arracha Péronne, Boulogne, Montdidier et Roye; il recouvra de plus les trois villes d'Amiens, Abbeville et Saint-Quentin, cédées par son père, en laissant cependant au roi la faculté de les recouvrer moyennant 200,000 écus; le duc de Bourbon eut pour sa part plusieurs seigneuries en Auvergne, l'entretien de trois cents lances et 100,000 écus; on abandonna au duc de Bretagne Montfort, Etampes et le droit de régale dans ses Etats; Armagnac et d'Albret se firent adjuger des seigneuries et des pensions; Dammartin recouvra ses biens confisqués et le commandement d'une compagnie d'hommes d'armes; Saint-Pol reçut l'épée de connétable; on croit, sans cependant pouvoir l'affirmer, que Tanneguy Duchâtel eut la charge de grand-écuyer, et le sire de Rueil celle de grand-amiral. Tous ensemble obtinrent le rétablissement de la pragmatique sanction, qui mettait à leur disposition tous les bénéfices ecclésiastiques.

Digitized by Google

En lisant un pareil traité, on croit se trouver au milieu d'une société de voleurs qui s'arrachent les lambeaux de la victime qu'ils ont saisie. Et qui donc devait payer cette multitude de pensions, entretenir ces hommes d'armes, établis uniquement pour continuer à dévaster l'Etat, si ce n'est le peuple et la multitude de ces petits seigneurs qui s'étaient laissé entraîner si inconsidérément? Aussi Chabannes, l'un des principaux ligueurs, dit justement « que cette Ligue du bien public aurait » été mieux nommée Ligue du mal public. »

On prétend que ce traité influa grandement sur l'esprit du roi, que persuadé, par cet abominable pillage de la fortune de l'État, qu'il n'y avait ni honneur, ni probité, ni amour du bien public dans cette haute noblesse, autrefois si remarquable par son désintéressement, il résolut, à son exemple, de céder à l'instinct de ruse et de mensonge. Si jusqu'alors sa politique n'avait pas eu une entière franchise, du moins il n'avait pas encore mis la fourberie en principe; mais pourquoi se contraindre pésormais, puisque ses ennemis avaient ouvertement foulé aux pieds tous les devoirs de la probité? Telle est l'affreuse moralité que Louis tira de cette funeste lutte.

Après le traité de Conflans, Tristan l'Ermite fit une enquête rigoureuse sur la conduite de la bourgeoisie de Paris, arrêta plusieurs citoyens qui avaient eu des relations coupables avec les partisans du bien public, en lia plusieurs deux à deux dans un sac, et les précipita dans la Seine. Terrible justice qui révolte le sentiment naturel! On doit dire, pour excuser Louis XI, que cette justice expéditive n'était pas de son invention, qu'on l'exerçait sous ses prédécesseurs. Et ce Tristan l'Ermite,

Digitized by Google

nom qui sonne si mal dans cette partie de nos annales, qui l'avait nommé prévôt des maréchaux? C'était le connétable de Richemont, sous le règne de Charles VII, qui, aidé par cette rigoureuse sévérité, parvint à rétablir la discipline dans l'armée.

Le traité de Conflans, ratifié à Vincennes, éprouva une grande opposition, et dans le Parlement qui refusait de l'enregistrer, et dans la cour des Comptes en ce qui concernait la partie financière. Le roi, qui avait protesté en secret, parla en souverain, et il fallut obéir. Les ligueurs, ne songeant qu'au présent sans envisager assez attentivement l'avenir, et surtout sans avoir des garanties de la pleine exécution du traité, se séparèrent fort satisfaits, pour aller prendre possession des villes et des seigneuries qui leur avaient été cédées; Charolais, que le roi traita avec la plus haute affection, qu'il daigna reconduire jusqu'à Villiers-le-Bel, à quatre lieues de Paris, rentra en Flandre, enflé de ses succès.

Cette guerre, en apprenant au roi à apprécier la valeur réelle des hommes qui le servaient et de ceux qui étaient dans les rangs de ses ennemis, lui profita sous un rapport bien plus honorable. Convaincu que la capacité supérieure, dans quelque rang qu'elle se trouve, dès-lors qu'elle peut bien servir la nation, doit être préférée à des médiocrités serviles, il résolut de choisir parmi les plus capables, de répudier ses ministres et de retourner à ceux de son père, qu'il avait renvoyés.

L'homme du parti ennemi qui lui avait semblé avoir le plus de supériorité était le duc de Bourbon. Il avait fait preuve de grands talents dans la puissante organisation de la Ligue du bien public. Il avait d'ailleurs de

Digitized by Google

puissants alliés : le duc de Nemours, le sire d'Albret et le comte d'Armagnac suivaient son impulsion. Il avait pour frères le sire de Beaujeu, l'évêque de Liége et l'archevêque de Lyon; il était beau-frère du roi, car la duchesse sa femme était une sœur de Louis XI. Pour le gagner, le roi le nomma son lieutenant-général dans l'Orléanais, le Blésois, la Sologne, le Berry, le Lyonnais, l'Albigeois, le Velay, le Vivarais, le Gévaudan, le Rouergue, le Quercy, le Limousin et le Périgord. Non content de lui accorder une si immense faveur, il lui donna encore, le 5 juin 1466, le gouvernement du Languedoc, avec vingt-quatre mille livres de pension.

Après s'être assuré cette puissante coopération dans l'œuvre de destruction du traité de Conflans, le roi fit dans tout le personnel de l'administration les changements désirables. Dès le 4 novembre il rendit la place de prévôt de Paris à Robert d'Estouteville. Il rétablit dans l'office de chancelier Jean Juvénal des Ursins, destituant Morvilliers, qui, par son arrogance, avait si vivement indisposé contre lui le duc de Charolais. Beaucoup d'autres serviteurs plus obscurs furent en même temps rappelés aux emplois qu'ils occupaient sous Charles VII.

Ayant besoin d'un appui au nord-est pour combattre ou du moins neutraliser les forces du duc de Bourgogne, le roi donna une de ses sœurs à Jean, duc de Calabre, héritier présomptif des duchés de Bar et de Lorraine, pays qui fournissaient d'excellents soldats. Il avait vu que les meilleures troupes et les mieux disciplinées de la Ligue venaient de la Lorraine.

Après avoir pris ces mesures de bon gouvernement, Louis XI porta un œil scrutateur sur tous ces grands

Digitized by Google

seigneurs qui lui avaient arraché de si énormes concessions, et il vit que bientôt il pourrait reprendre à chacun d'eux ce qu'il leur avait accordé. Le comte de Charolais, qui seul était assez puissant pour l'inquiéter, était alors occupé contre les Liégeois. Le roi pouvait être sans crainte de ce côté.

Les ducs de Bretagne et de Berry-Normandie s'étaient brouillés quelques jours après la signature du traité de Conflans, parce que, sous prétexte de faire honneur au nouveau duc, et probablement aussi pour bien juger des dispositions des Normands à son égard, le duc de Bretagne accompagna Charles de Berry dans son entrée solennelle à Rouen. Les habitants de la ville, gagnés par Lescun, créature du duc de Bretagne, et probablement vendu à Louis XI, firent beaucoup plus d'honneur au duc breton qu'à leur nouveau duc. De là une jalousie qui amena la division. Pour se venger, le duc de Bretagne se mit en possession de Coutances, d'Avranches, de Bayeux, de Caen, de Saint-James-de-Beuvron et de Pontorson. Le roi, qui suivait ces dissensions d'Orléans où il se trouvait alors, se rapprocha de la Bretagne, non point pour punir le duc de ses empiétements, mais pour le flatter, lui proposer et lui faire accepter un traité d'amitié par lequel le duc s'engageait à servir le roi envers et contre tous, à renoncer à toute espèce d'alliance, excepté à celle des ducs de Calabre et de Charolais; encore devait-il la déserter, si jamais ils faisaient la guerre au roi, qui, de son côté, mettait au nombre de ses amis Dunois, Lohéac, Lescun, Rouville et Dammartin. Ce dernier, homme de haute capacité, sans autre principe de morale en politique que le succès, étant un mi-

Digitized by Google

nistre comme il en fallait au roi, fit de rapides progrès dans sa faveur.

Le duc de Berry, complétement isolé, réduit à ses seules forces, fut bientôt écrasé par le roi. Vaincu de toutes parts, après avoir inutilement invoqué l'appui du comte de Charolais, Charles se vit obligé de se rejeter entre les bras du duc de Bretagne, qui, épouvanté de la rapide conquête de la Normandie par le roi, se fit l'intercesseur de l'infortuné prince auprès de Louis XI, et en obtint de magnifiques promesses d'indemnités pour un temps prochain. Cependant Charles, réduit à l'indigence, ayant trop d'orgueil pour s'abaisser devant le roi, son frère, se voyait dans la nécessité de vendre sa vaisselle pour subsister.

Voilà déjà le chef de la coalition tombé. Avant d'attaquer les autres, le roi suivait toujours son plan d'attacher à sa personne les plus capables de ses ennemis. Il accorda de nouvelles faveurs au comte de Saint-Pol, qui lui avait donné plus de souci qu'aucun autre à la bataille de Montlhéry; il donna cent lances au comte de Dammartin, et fit amiral de France le bâtard de Bourbon, frère du duc de Bourbon.

Des ennemis du roi, Charolais seul, disposant alors en maître absolu des forces de son père, aurait pu l'inquiéter vivement, si Louis n'avait su lui créer des hostilités et lui susciter dans ses États une opposition redoutable. La ville de Dinan se souleva, méconnut l'autorité ducale, et fut enfin forcée de se rendre à discrétion. Les habitants furent enchaînés comme de vils troupeaux pour être vendus et livrés à une sorte d'esclavage.

La ville de Liége, qui avait uni sa cause à celle de

Digitized by Google

Dinan, faillit avoir le même sort; elle se racheta au prix d'une rançon de six cent mille florins payables en six ans.

C'est au milieu de l'enivrement de sa victoire que le comte de Charolais reçut une ambassade de Louis XI, pour l'informer des dispositions qu'il avait prises à l'égard du prince Charles, et l'assurer que, s'il l'avait dépouillé de la Normandie, il lui donnerait d'autres terres sans nuire aux intérêts du royaume. Le comte se montra satisfait de ces paroles. Le roi de France cherchait, de son côté, à ramener son frère, toujours retiré en Bretagne, lui faisant les offres les plus magnifiques en argent. Le duc de Berry refusa toutes les offres, sous le spécieux prétexte de dignité personnelle, mais cédant en réalité à l'impulsion du duc de Bretagne, qui, tout en promettant au roi de travailler à lui ramener le duc son frère, jetait les bases d'une nouvelle coalition entre Edouard IV, roi d'Angleterre, le comte de Charolais et lui-même, le plus actif et le plus capable des seigneurs opposants. Il parvint, en effet, à contracter alliance avec Édouard IV, roi d'Angleterre, avec Christian I^er^, roi de Danemark, avec Amé IX, duc de Savoie, et son oncle Philippe de Bresse, que Louis venait de remettre en liberté.

L'une des colonnes de la Ligue, le comte de Charolais, venait d'hériter du duché de Bourgogne. Malgré l'amour de la dépense du vieux duc, son fils trouva encore quatre cent mille écus d'or dans son trésor. Philippe mourut le 15 juin 1467.

Par l'immense succession que venait de lui laisser son père, Charles-le-Téméraire devenait l'un des princes

Digitized by Google

les plus puissants de l'Europe. Il possédait d'abord la Bourgogne proprement dite, avec sa nombreuse et belliqueuse noblesse; il commandait à la Belgique, si riche aujourd'hui, et qui l'était bien plus au moyen âge par son commerce et son industrie; l'Artois était aussi sous sa domination; la Hollande, du moins en partie, reconnaissait son pouvoir. Mais ces immenses possessions, où les populations étaient si nombreuses et si agglomérées, n'étaient pas dans les conditions nécessaires pour faire un État puissant. D'abord, ces populations n'avaient ni les mêmes mœurs, ni le même langage, ni le même principe de gouvernement. La Flandre était un pays essentiellement commercial et industriel; une guerre capable d'arrêter l'écoulement de ses produits au dehors était une calamité publique; la Bourgogne et la Franche-Comté, agricoles et belliqueuses, faisaient de la guerre une partie presque essentielle de leurs habitudes. Quatre langues étaient parlées dans ces provinces : le flamand, l'allemand, le wallon et le français. Au moyen âge, les constitutions provinciales, quoique diverses, avaient un certain caractère de ressemblance; mais elles différaient totalement dans les provinces du duc de Bourgogne. En Flandre, le peuple toujours prêt à se soulever en masse pour la défense de ses communes, de ses priviléges, et même par le seul besoin de mouvement, tenait sans cesse son seigneur en échec, l'emprisonnait, ne lui rendait la liberté qu'après lui avoir arraché une partie de son autorité; en Bourgogne, l'autorité absolue du prince était respectée et incontestée. Les possessions du duc étaient composées de deux peuples, de deux nations, l'une féodale et française, et l'autre communale et fla-

Digitized by Google

mande. Ces deux parties, séparées par la Lorraine et la Champagne, ne pouvaient communiquer entre elles qu'en passant sur le territoire d'autrui.

Aussitôt après la mort de Philippe-le-Bon, les provinces des Pays-Bas entrèrent dans une grande fermentation pour reprendre les priviléges qui leur avaient été enlevés. Charles, plus prudent qu'on ne s'y attendait, permit de rétablir à Gand soixante-douze compagnies de corps et métiers, avec leurs bannières, leur administration municipale et leurs chaperons blancs. Il agit avec tant d'habileté sur les États de Brabant, travaillés par les comte de Nevers, qui les réclamait et apportait en sa faveur une généalogie confirmative de ses droits, qu'il sut les déterminer à se déclarer pour lui, reçut une brillante ovation dans son entrée à Bruxelles, et sut s'attacher ses nouveaux sujets par ses manières bienveillantes et gracieuses, et surtout par la confirmation des priviléges de la province et de la cité.

A l'exception de celle dont nous allons parler, toutes les difficultés qui avaient été préparées au jeune duc venaient d'être résolues d'une manière beaucoup plus habile qu'on ne s'y attendait. Le plus grand obstacle à la réalisation des vues de Charles-le-Téméraire était toujours Liége, ville poussée sourdement à la rébellion par Chabannes de Dammartin, commandant d'une armée française au nom de Louis XI à Mézières. Pour bien comprendre l'affaire de Liége, il faut avoir sous les yeux un état exact de la situation des partis.

Le point de départ des trois chefs qui persévéraient toujours dans la Ligue du bien public, savoir : le duc de Berry-Normandie, le duc de Bretagne et le duc de Bour-

Digitized by Google

gogne, était le traité de Conflans, auquel le roi avait porté d'énormes atteintes en s'emparant de la Normandie, où son prévôt des maréchaux, Tristan l'Ermite, avait exercé ses cruautés habituelles.

Cette saisie de la Normandie et cette justice cruelle ayant indisposé une partie de la population, le duc de Bretagne, secondé par le frère du roi et par le duc d'Alençon, proclama de nouveau Charles de Berry duc de Normandie, tomba sur la Basse-Normandie et s'empara de Caen et de Bayeux. Le maréchal de Lohéac reçut du roi l'ordre de punir ces actes d'hostilité, et fit en quelques jours la conquête de tout le pays d'Alençon, qui fut confisqué.

A ces mesures, qui causaient une profonde irritation aux prétendus amis du bien public, Louis en ajouta une puisée dans le traité même de Conflans, qui devait atteindre spécialement le duc de Bourgogne. Afin de ne pas répudier entièrement le nom de bien public écrit sur leur drapeau, les ligueurs avaient demandé, dans le traité de Conflans, l'insertion d'une clause qui prescrivait la réforme des abus du royaume, expression bien vague, très élastique, dont un homme comme Louis XI devait profiter pour attaquer ses adversaires. Le roi nomma pour procéder à la réforme des abus une commission de trente-six membres : douze ecclésiastiques, douze chevaliers et douze officiers de justice, à la tête de laquelle fut placé le comte de Dunois comme président. Une maladie contagieuse ayant suspendu pendant quelque temps les opérations de la commission, le roi lui ordonna de se réunir à Étampes en 1467, et, pour montrer qu'il voulait travailler sérieusement à la réforme des

Digitized by Google

abus, il écrivit aux ducs de Bretagne, de Bourgogne, d'Alençon et de Nemours, aux évêques, sénéchaux, baillis et magistrats des villes, pour les inviter à signaler à ces commissaires les abus qu'ils auraient remarqués dans l'administration de la justice, des finances ou dans la tenue des gens de guerre.

Le roi dénonça aux commissaires tous les seigneurs dont il était mécontent et les abus qu'ils commettaient sur leurs terres; il n'épargna pas même le traité de Conflans, en vertu duquel la commission était réunie; il en présenta certaines conditions comme entièrement contraires à la dignité et à la grandeur de la France. Appelés, sur la proposition du roi, à examiner les prétentions du duc de Bourgogne sur la propriété absolue de Vimeux, les réformateurs du bien public déclarèrent ces prétentions mal fondées, conservèrent au roi le droit de suzeraineté et laissèrent à Charles le seul domaine utile (2 janvier 1467). Cette décision irrita profondément Charles-le-Téméraire contre le roi, qui, d'un autre côté, travaillait à neutraliser les forces de l'un des puissants alliés du duc.

Édouard IV, prince belliqueux sur lequel les Ligueurs établissaient leur principal appui, s'était livré entièrement au plaisir et avait abandonné la direction des affaires au comte de Warwick, qui vint en France pour négocier le mariage d'une princesse anglaise avec Charles-le-Téméraire. Le roi de France, ne voulant pas plus de ce mariage que Warwick, envoya des ambassadeurs en Angleterre, pour offrir à Édouard une pension annuelle et le prier de consentir à remettre à l'arbitrage du Pape les droits de l'Angleterre sur la Guyenne et la Nor-

Digitized by Google

mandie. Édouard, découvrant le but de cette ambassade, quitta Londres pour échapper à ses obsessions, et lui dit de traiter avec son ministre. Warwick forma alors un traité secret avec les ambassadeurs de Louis XI, et le rassura contre toute crainte du côté de l'Angleterre.

Après s'être fait un appui au dehors et s'être assuré de pouvoir soulever une partie de l'Angleterre, si Edouard avait le malheur de soutenir les Ligueurs, Louis XI travailla à se fortifier à l'intérieur. Quoiqu'il eût gagné à sa cause une partie de la noblesse, bien convaincu cependant que les hauts et puissants seigneurs, pleins des souvenirs des beaux jours de la féodalité, travailleraient à reconquérir sur la royauté les droits qu'elle leur avait enlevés, il rechercha un appui plus ferme, plus dévoué dans les classes inférieures. Pour s'attacher le peuple de Paris, il assembla, sous la présidence de Boulangy et de deux autres conseillers au Parlement, les notables bourgeois, afin de convertir leurs demandes en loi. Ils obtinrent deux grandes faveurs : 1° l'exemption d'impôt pour toute personne qui voudrait venir s'établir à Paris, quelle qu'elle fût, pourvu qu'elle ne fût pas coupable du crime de lèse-majesté; 2° le rétablissement des anciennes corporations. Tous les corps d'états, de métiers, sans exception : peuple, artisans, ecclésiastiques, parlement, furent enregistrés; chacun eut sa bannière et ses guidons. Quelques jours après, afin de reconnaître la force de la nouvelle milice qu'il venait de former, le roi fit ranger les habitants en longue file, depuis la porte Saint-Antoine jusqu'à Conflans. Il s'y trouva près de quatre-vingt mille hommes, dont trente-quatre mille étaient bien armés, et le reste n'avait pour armes que de gros bâtons. On y

Digitized by Google

compta soixante-sept bannières et autant de guidons.

Tout en travaillant à s'attacher une partie de sa noblesse et le peuple de Paris, Louis augmentait son artillerie, ordonnait le rassemblement des francs-archers, appelait sous sa bannière la noblesse de Normandie et du Poitou, plaçait les compagnies d'hommes d'armes sur les frontières de Champagne et de Picardie, se hâtait d'apaiser une querelle qui s'était élevée entre les habitants de Mouzon et ceux d'Yvoy, et recommandait à Dammartin d'éviter soigneusement tout ce qui pourrait exciter le mécontentement des Liégeois, protecteurs de Mouzon.

Telles étaient les dispositions prises par le roi, lorsque la ville de Liége se souleva contre son évêque, Louis de Bourbon; les Liégeois étant accourus faire le siége de Huy, ville dévouée au duc de Bourgogne et à l'évêque, Charles-le-Téméraire dépêcha vite à Louis de Bourbon l'ordre de se défendre avec courage, l'assurant qu'il serait bientôt arrivé pour le dégager; mais ce *couard et lâche prêtre,* comme il disait, aima mieux se retirer à Bruxelles, et laissa Huy ouvrir ses portes aux Liégeois.

Le moment d'agir et de pousser Charles avec une grande vigueur paraissait enfin arrivé; mais Louis, qui n'aimait pas à jouer d'un seul coup le sort des empires, comme on le fait sur les champs de bataille, et comptant toujours sur son habileté dans les négociations, préféra encore traiter l'affaire par les voies diplomatiques; il envoya, dans ce dessein, une ambassade au duc de Bourgogne.

La Balue, mis à la tête de la légation, joignait à un esprit délié et artificieux la hardiesse et l'effronterie qu'il

Digitized by Google

faut pour l'intrigue. Il fut attaché d'abord à Jean Juvénal des Ursins, évêque de Poitiers, devint grand vicaire de l'évêque d'Angers, et fut présenté à Louis XI, qui lui donna la place d'aumônier, la charge d'intendant des finances, et ensuite le fit arriver à l'évêché d'Evreux, en 1465. Deux ans après, il fut transféré au siége d'Angers, après avoir fait déposer Jean de Beauvau, son bienfaiteur. Le pape Paul II, qui ne connaissait pas encore ses mauvaises qualités, l'honora de la pourpre, la même année, pour le récompenser de ce qu'il avait fait abolir la *pragmatique sanction*, que les Parlements et les Universités voulaient unanimement conserver. Le crédit qu'il avait sur l'esprit de Louis XI était extrême : il se mêlait de tout, des affaires de l'Eglise, des opérations militaires, des questions politiques, excepté de ce qui concernait l'administration de son diocèse. On le voyait, en camail et en rochet, à la tête des troupes, les faire défiler devant lui. C'est dans une de ces occasions que le comte de Dammartin dit à Louis XI « de lui permettre » d'aller à Evreux faire l'examen des ecclésiastiques et » leur donner les ordres ; car voilà, ajouta-t-il, l'évêque » qui, passant en revue les gens de guerre, semble m'au- » toriser à aller faire celle des prêtres. » Ce bon mot, tout en couvrant de ridicule le prélat, ne diminua point la faveur dont il jouissait auprès de son maître.

Le roi le connaissait bien : « C'est, disait-il, un bon » diable d'évêque pour cette heure; je ne sais ce qu'il » sera à l'avenir. » Malgré son esprit délié, sa conversation entraînante, La Balue échoua dans sa mission auprès du duc de Bourgogne ; le roi fit aussitôt partir un négociateur plus agréable à Charles-le-Téméraire, c'était

Digitized by Google

le connétable de Saint-Pol, qui avait toujours été attaché à la maison de Bourgogne. C'est encore dans cette négociation qu'on retrouve toute la duplicité de Louis XI. Après avoir poussé les Liégeois à la révolte, s'être engagé à les défendre envers et contre tous, le connétable proposa au duc de Bourgogne ou de ne pas attaquer les Liégeois alliés du roi, ou de conclure une trêve d'une année pendant laquelle il aurait toute liberté d'agir contre Liége à son gré, tandis que le roi, de son côté, châtierait les ducs de Bretagne, de Berry et d'Alençon. Charles-le-Téméraire, beaucoup plus fidèle à ses alliés, repoussa l'alternative.

C'est alors que La Balue commença son rôle de traître. Il signa un traité par lequel le roi s'engageait à s'abstenir pendant six mois de toute entreprise militaire et laissait au duc de Bourgogne la liberté de châtier les Liégeois. Il détermina ensuite le comte de Saint-Pol à défendre à Dammartin de prêter l'appui de ses armes aux Liégois. C'était tout ce que pouvait désirer Charles-le-Téméraire de plus favorable, car il était sûr d'avoir vaincu les Liégeois avant que le refus du roi de ratifier le traité pût être notifié.

La marche de Charles fut rapide, sa valeur impétueuse, son succès complet; il tailla en pièces les Liégeois près de Saint-Trond, leur fit perdre leur artillerie et leurs bagages, leur imposa vingt mille florins pour racheter leur ville du pillage, en démolit les remparts et décapita dix des principaux chefs.

Ce coup prompt et terrible jeta le roi dans un embarras extrême; car, à peine délivré des Liégeois, le duc Charles convoqua le ban et l'arrière-ban de ses États,

Digitized by Google

pour faire une puissante diversion en faveur des ducs de Bretagne et de Berry, et contraindre le roi à la pleine exécution du traité de Conflans. Quoique Louis fût en état de faire la guerre, qu'il eût de bonnes troupes et d'habiles capitaines, toujours ennemi des batailles, devenu plus craintif encore sur ce point depuis la journée de Montlhéry, il prit le parti de négocier et conclut une trève avec le duc de Bretagne, qui demeura en possesion des villes de la Basse-Normandie dont il s'était rendu maître. Il indiqua en même temps une assemblée de la haute noblesse à Cambrai, pour déterminer d'une manière définitive quel serait l'apanage de son frère, qui prenait toujours le titre de duc de Normandie. Afin de satisfaire à ses besoins les plus pressants, il lui envoya seize mille livres en attendant la réunion de cette assemblée.

Au lieu de se contenter de convoquer la haute noblesse, toujours portée à agrandir ses priviléges aux dépens de la royauté, Louis résolut de s'appuyer sur la nation elle-même, qui saurait bien triompher de la noblesse, en faveur du roi, dont les intérêts étaient liés à ceux du peuple. En conséquence, il convoqua les Etats Généraux pour le 1er avril 1468. En invitant chaque ville à lui envoyer trois députés, il sut, en secret, insinuer et même dicter ses choix et devenir ainsi maître de l'assemblée.

Le 6 avril 1468, se fit l'ouverture solennelle des Etats Généraux dans la grande salle de l'archevêché de Tours, qui avait été partagée en trois parquets exhaussés les uns au-dessus des autres, destinés le premier au roi, le second aux évêques pairs et aux grands officiers de la

Digitized by Google

couronne, et le troisième à la foule des seigneurs, des membres du clergé et du tiers-état. Ce mélange renfermait une pensée démocratique, et il était impossible de ne pas y voir le dessein de mettre toutes les classes de la société au même rang. Cette grande assemblée, qui est regardée par plusieurs historiens comme la fondatrice réelle de l'unité indivisible de la nation française, mérite d'être représentée avec soin.

Le chancelier Jean Juvénal des Ursins prit la parole au nom du roi, et prononça un discours très significatif. Il puisa dans toutes les sources de l'éloquence de l'époque, pour établir qu'il fallait absolument obéir au roi et lui consacrer, si c'était nécessaire, ses biens, son corps et sa vie. Ecriture sainte, histoire, poètes, philosophes de l'antiquité, et surtout Aristote, furent invoqués pour prouver cette maxime.

« Le roi prit ensuite la parole, fit une très belle et no-
» table relation touchant cette difficulté pendante pré-
» sentement de la duché de Normandie, que monseigneur
» Charles, son frère, entendoit emporter dans son partage,
» et comme lui de soi ne se vouloit justifier et sembloit en
» sa propre querelle et cause, ne soi arroger n'en savoir
» bien faire de son propre sens, il proteste devant eux
» tout autre insuffisant et non idoine, veu encore que la
» matière touchoit au bien universel de tout le royaume. »

Un vieillard, dont le nom n'est point parvenu jusqu'à nous, fit à son tour un long discours, que certains historiens ont placé de suite après celui du chancelier, mais qui n'est point de lui. Après quelques considérations générales, il montre que la principale cause du mal vient des princes, qui, *réputés les membres*, se sont

Digitized by Google

séparés du corps du roi pour leur intérêt personnel. Rappelant la sagesse des ordonnances de Charles V, en fait d'apanages, par lesquelles ce prudent monarque avait statué qu'à l'avenir les frères du roi auraient douze mille livres de rentes, mais qu'il ne serait rien distrait des biens de la couronne, il demande que l'assemblée consacre de nouveau cette législation remarquable, et qu'on repousse toute espèce de distraction des biens de l'État en faveur des particuliers.

L'orateur fait un tableau pathétique des moyens employés par la cupidité, pour arracher au trésor les sommes qui y arrivent. Après avoir placé au nombre des grandes causes de ruines, la cour de Rome, qui exige de l'argent pour ses concessions de grâces, de dispenses et de bénéfices, l'orateur examine les autres causes de la pauvreté des États. Une des principales est le luxe : « On » prodigue les finances en draps de soie, en robes gyp- » ponées, cornettes pour les femmes ! Dieu sait comme » elles sont parées de draps d'or, et de robes, et cottes de » plusieurs et diverses manières ! Encore de fourrures » de martre et d'autres pelleteries précieuses. Au temps » passé, on a vu que les demoiselles et autres femmes » ornoient leurs bas de robe de beaux chats blancs. Mais » à présent ! il faut des fourrures et des étoffes précieu- » ses, de longs voiles de soie et des coiffures hautes » comme des tours ; et ce n'est pas de leurs maris qu'elles » tiennent ces présents, ils proviennent de la cour, sont » tirés des charges que le roi fait peser sur son peuple.

» Une autre source de l'écoulement de l'or vient des » excessives pensions, gages et largesses qu'à l'occa- » sion de mariages et autrement le roi fait à son plaisir

Digitized by Google

» et sans cause nécessaire, aux princes de son sang. »

Les Etats ne furent pas longtemps en délibération sur les vastes questions qui leur étaient proposées. Posant d'abord avec une grande énergie d'expression l'inaliénabilité des biens de la couronne, ils déclarèrent que, pour aucun motif, le roi ne devait détacher la Normandie du domaine de l'Etat. Quant à l'apanage du frère du roi, ils pensèrent qu'une terre du revenu de douze mille livres, qu'on pourrait élever en duché, et une pension que le roi pourrait élever jusqu'à quarante-huit mille livres, donneraient au prince Charles une position très opulente et bien au-dessus de ce que Charles-le-Sage avait statué sur la matière.

Les volontés des États-Généraux furent communiquées au duc de Bourgogne, qui, loin d'y accéder, se prépara à la guerre. Le roi se hâta de réunir des troupes et les dirigea du côté des Pays-Bas. Il visita lui-même les places de Champagne et forma en silence deux armées, dont l'une, sous les ordres du duc de Bourbon, entra dans la Basse-Normandie et emporta en quelques jours toutes les places que le duc de Bretagne avait distraites de cette province. Le marquis de Pont-à-Mousson pénétra avec l'autre en Bretagne par Champtoceaux, et, après s'être rendu maître de cette place, alla mettre le siége devant Ancenis. Effrayé de ces succès rapides, le duc de Bretagne demanda à traiter de la paix, qui fut signée à Ancenis le 10 septembre 1468, aux conditions suivantes : Le duc de Bretagne renonçait absolument à l'alliance du duc de Bourgogne; il consentait à remettre au duc de Calabre et au chancelier de Bretagne la fixation de l'apanage qui devait être accordé au duc de

Digitized by Google

Berry. Si celui-ci refusait d'accepter cet apanage, le duc de Bretagne s'engageait à l'abandonner absolument. En attendant la solution de cette grave difficulté, le roi promettait de lui payer soixante mille livres de pension. De part et d'autre on se rendait les villes conquises. Ce traité détruisait totalement la Ligue du bien public; il paraissait très favorable à François II; mais nous verrons comment Louis XI sut s'en servir pour prétendre au *droit utile* sur la Bretagne.

§ III. *Lutte contre le duc de Bourgogne seul. — Traité de Péronne (1468-1471).*

La Ligue du bien public ayant été entièrement rompue par le traité d'Ancenis, il ne restait plus qu'un ennemi au roi, le plus redoutable de tous, il est vrai, mais encore à craindre, quoiqu'il fût seul : c'était le duc de Bourgogne. Étrangement surpris lorsqu'on lui annonça la signature du traité d'Ancenis, Charles-le-Téméraire regardait avec étonnement le héraut qui lui en apportait la nouvelle, et voulait le mettre à mort comme un messager de mensonge. Obligé enfin de se rendre à la vérité, il en témoigna d'autant plus de colère, qu'il avait réuni pour secourir ses alliés des troupes innombrables, une magnifique artillerie et huit cents chariots de guerre. Pour échapper à ce qu'il regardait comme une honte, il se détermina à faire seul la guerre.

Louis XI, dont la politique avait toujours eu pour principe immuable d'éviter les hasards d'une bataille et de traiter toutes les affaires par les voies diplomatiques, se voyait enfin en face de la guerre, qu'il redoutait mal-

Digitized by Google

gré sa bravoure personnelle. Il se trouvait poussé par ses plus habiles conseillers à la conduire avec une grande vigueur. Le comte de Dammartin, placé alors à la tête de la belle armée que le roi avait en Champagne, pressait ce monarque de commencer les hostilités sans retard.

Sans un de ces mauvais génies vendus au duc de Bourgogne, le roi eût probablement commencé les hostilités; mais il avait auprès de lui le cardinal La Balue, qui faisait de chaleureuses peintures des maux causés par la guerre, en représentait l'incertitude, faisait entendre la voix de l'agriculture et du commerce, répétait les maximes de l'Écriture sur le bonheur de la paix. Il était d'autant mieux écouté, qu'il flattait le penchant bien connu du roi. Aussi, au lieu de donner l'ordre à son armée de marcher en avant, Louis envoya le cardinal pour traiter de la paix, et proposa pour base des conventions le traité d'Ancenis.

Le duc de Bourgogne repoussa d'abord toutes les ouvertures, se fondant sur les dépenses énormes qu'il avait faites. Le roi eut la faiblesse (car on ne peut qualifier autrement cet acte) d'offrir 120,000 écus en dédommagement des frais faits par Charles-le-Téméraire. Une trêve fut alors arrêtée pour traiter des conditions de la paix. Le roi, se fiant beaucoup sur son talent pour les négociations, voulut se rendre lui-même à Péronne, ville du duc choisie pour y tenir les conférences. Quoique plein de méfiance, Louis XI avait beaucoup d'abandon dans la conversation et même dans le choix de ses amis. Cédant trop à cette confiance, il n'exigea du duc d'autre garantie que sa parole.

Au moment du départ du monarque, Dammartin et

Digitized by Google

ses conseillers les plus dévoués le conjurèrent de ne pas se livrer ainsi à ses ennemis, et lui firent de vives peintures des dangers qu'il allait courir; mais le connétable lui avait écrit que le duc, revenu de ses préventions, voulait conclure avec lui l'alliance la plus étroite.

Déterminé enfin à partir, malgré les instantes prières de ses amis les plus dévoués, le roi confia le commandement des troupes au comte de Dammartin, prit le connétable, le duc de Bourbon, le cardinal La Balue, quatre-vingts hommes de sa garde et soixante cavaliers, et se dirigea vers Péronne.

Au milieu de l'escorte nombreuse de nobles flamands et bourguignons envoyés au-devant du roi pour lui faire honneur, on voyait, chose incroyable! des hommes personnellement ennemis du monarque, des bannis du royaume et des échappés des prisons royales. Lorsque le roi vit venir à sa rencontre Poncet de Rivière, d'Urfé, Philippe de Bresse, qu'il avait condamnés à la prison; Dulau, pour lequel il avait fait préparer une cage de fer, il fut saisi d'une vive impression et se rappela des prophéties qui lui annonçaient quelque grand malheur. Ses amis les plus dévoués le conjuraient de ne pas s'avancer davantage.

Le roi relut la lettre du duc de Bourgogne, la trouva tellement expresse, qu'il ne crut point possible qu'un homme d'honneur pût manquer à une parole si solennellement jurée; lui-même aurait eu du mal de torturer cette lettre pour se saisir d'un gentilhomme qui se serait remis entre ses mains. La honte de passer pour un lâche dissipa tout ce qui pouvait rester de crainte, et le roi continua sa marche. Le duc, qui était venu à la rencontre de Louis, lui donna les plus grandes marques de res-

Digitized by Google

pect, tandis que le monarque lui témoigna une confiance pleine de cordialité, et daigna s'appuyer sur le duc en traversant les rues de Péronne.

Le roi, à qui l'on avait d'abord donné pour hôtel la maison du receveur de la ville, ne s'y trouvant pas en sûreté, parce que les prisonniers français évadés de son royaume rôdaient sans cesse autour de cette demeure, demanda à être logé dans le château, qui était vieux, il est vrai, démeublé, depuis longtemps inhabité et dans un état de délabrement inexprimable; mais le roi ne tenait pas à l'élégance; pourvu qu'il pût se défendre, il était satisfait.

Louis ouvrit les conférences par deux propositions qui paraissaient devoir satisfaire le duc de Bourgogne : de sa part, l'exécution complète et entière des traités d'Arras et de Conflans en ce qui concernait le duc de Bourgogne; mais celui-ci devait, en retour, se lier à Louis, envers et contre tous, engagement extrêmement étendu dont le monarque pouvait très facilement abuser pour écraser tous les grands vassaux et se tourner ensuite contre la Bourgogne. Charles-le-Téméraire montra plus de fidélité que ses anciens alliés, déclara qu'il ne séparerait pas leur cause de la sienne, et qu'il ne ferait pas un traité dans lequel ils ne seraient pas compris. Dès la première conférence, qui était loin d'annoncer un rapprochement, le roi put juger qu'on ne tenait pas même compte des faits accomplis. Une nouvelle vint bientôt couper court à toutes les négociations, et mit le roi en grand péril de perdre la vie.

Avant de se déterminer à se rendre à Péronne, le roi, croyant la guerre inévitable, avait envoyé des agents à

Digitized by Google

Liége pour soulever le peuple contre le duc de Bourgogne. Au moment de partir pour Péronne, le roi avait expédié d'autres courriers pour apaiser le peuple et arrêter le soulèvement. Ces nouveaux envoyés étant arrivés trop tard, ou n'ayant pu arrêter le flot populaire, Liége se souleva, contraignit l'évêque, les chanoines et le sire d'Imbercourt, représentant du duc de Bourgogne dans cette ville, à se retirer à Tongres, où deux mille Liégeois allèrent les surprendre avec la petite garnison, les ramenèrent prisonniers, massacrèrent en route plusieurs chanoines, coupèrent leurs corps en morceaux, les placèrent au bout de leurs piques, et les portèrent devant les prisonniers comme des trophées ou des étendards.

Quelques fuyards échappés de Tongres, étant arrivés à Péronne trois jours après l'arrivée du roi, firent un horrible tableau de la férocité des Liégeois, et ajoutèrent qu'ils avaient vu des ministres de Louis XI exciter les rebelles ; exagérant des malheurs déjà trop grands, ils augmentèrent le nombre des morts et publièrent que rien n'échapperait à la barbare fureur des rebelles.

A la nouvelle que le soulèvement avait été provoqué par les agents de Louis XI, le duc fit fermer les portes de la ville, et changea le château-fort en prison ; il en ôta la garde française, et sépara le roi de tous ses amis, de tous ses conseillers, lui laissant à peine quelques-uns de ses serviteurs. Au milieu de son extrême inquiétude, Louis XI, abandonné sans défense dans une forteresse d'où il ne pouvait s'échapper, regardait par les vieilles fenêtres, et son œil se reposait sur une tour antique noircie par les ans, où Charles-le-Simple avait été renfermé par Herbert, comte de Vermandois ; spectacle qui lui rappelait

Digitized by Google

de douloureux souvenirs et lui faisait demander si, dans quelques jours, elle ne lui serait pas destinée et s'il ne deviendrait pas le jouet d'un sujet irrité. Son oreille, collée contre les serrures des portes pour entendre les discours du dehors, ne lui rapportait que quelques mots détachés mêlés à des cris de mort.

Loin de repousser ces menaces, le duc les entendait avec plaisir, et, s'il se fût rencontré un grand pour exalter encore ses passions enflammées, il est probable que le roi eût été immolé. Heureusement Philippe de Commines, chambellan du duc, homme d'esprit, sage et habile, se trouvait alors de service ; touché de la véritable gloire de son maître, il chercha, sans choquer ouvertement ce fougueux caractère, à l'adoucir par degrés et à gagner du temps. Charles de Viseu, valet de chambre du duc, seconda les efforts de Commines.

Lorsque le duc fut un peu plus calme, il réunit son conseil pour délibérer sur la situation présente. On passa un jour et une nuit tout entière sans pouvoir s'entendre ; les uns voulaient que le duc retînt le roi captif ; « car, » comme le dit Commines, on ne délivre jamais, ou à » peine, si grand seigneur, quand on lui a fait si grande » offense. » Les autres conseillaient au duc de profiter de cette circonstance pour arracher au roi une indépendance presque absolue tant de fois enviée par son père. Ce dernier parti l'ayant emporté, Charles rédigea un traité par lequel Louis XI renonçait à toute réserve de souveraineté, à toute juridiction du parlement, sur les villes de la Somme, sur le Vimeux et sur la Flandre, et accordait pour apanage à Charles, son frère, la Champagne et la Brie. Le duc de Bourgogne, par cet allié, pouvait arri-

Digitized by Google

ver jusqu'aux portes de Paris, et dans le cas de la moindre infraction au traité de la part du roi, ce monarque devait perdre tout droit de souveraineté sur le duché de Bourgogne, comme il avait droit de confisquer toutes les terres du duc, si celui-ci manquait à aucun de ses engagements.

Le duc, armé de ce traité, entra enfin dans la chambre du roi; « la voix lui trembloit, tant il étoit ému et prêt de se courroucer. Il fit humble contenance du corps; mais son geste et paroles étoient âpres. » « Le roi, dit Olivier de la Marche présent à l'entrevue, ne peût céler sa peur. » « Mon frère, dit-il au duc, ne suis-je pas sûr » en votre maison et en votre pays? Et le duc lui répondit: » Oui, Monsieur, et si sûr que, si je croyois avenir un » trait d'arbalète tiré à vous, je me mettrois au devant » pour vous garantir. Et le roi lui dit: Je vous remercie » de votre bon vouloir, et veux aller où je vous ai pro- » mis, mais je vous prie que la paix soit dès maintenant » jurée entre nous. »

Le roi, qui avait été averti de signer le traité sans observation, pour éviter de plus grands malheurs, le signa sitôt qu'il lui fut présenté, et en jura l'accomplissement sur une relique de la vraie croix, qu'il portait toujours sur lui. Cette relique inspirait d'ailleurs une telle terreur au monarque, qu'il se croyait menacé de la mort dans l'année, s'il venait à violer son serment.

Lorsque le traité eut été signé et ainsi confirmé de la part du roi, toutes les cloches de la ville sonnèrent en volée; Louis sortit de sa prison, parcourut la ville à cheval à côté du duc; ils mangèrent ensemble et se traitèrent en frères.

Digitized by Google

Comme ils devaient prendre dès le lendemain la route de Liége, pour aller combattre les habitants de cette ville, le roi écrivit au comte de Dammartin de lui envoyer un certain nombre de compagnies d'ordonnances et de diriger les autres sur leurs cantonnements ordinaires.

Chabannes, ne tenant aucun compte des ordres du roi, voulait conserver les compagnies pour s'en servir contre le duc de Bourgogne dans certaines éventualités; mais le roi insista pour l'exécution de ses ordres.

Quoique surpris de se voir attaqués par le roi uni dans cette circonstance au duc de Bourgogne, les Liégeois sortirent de leurs murs au milieu de la nuit, battirent complétement le premier corps bourguignon et se retirèrent sans perte. Pendant la nuit du 26 au 27 octobre, une nouvelle attaque vint jeter un tel trouble dans l'armée assiégeante, que Charles-le-Téméraire demeura incertain, éperdu, tandis que le roi opposant au péril une froide intrépidité, donna avec calme les ordres nécessaires, rallia les soldats, les rassura, prit le commandement général de toutes les troupes et mit en fuite les assiégeants.

Les Liégeois, toujours plus enflammés d'ardeur par leurs désastres, voulurent tenter encore une sortie : cette fois ils se dirigèrent directement sur les maisons occupées par le roi et le duc, lesquelles n'étaient séparées que par une grange. Avertis à l'instant même, le roi et le duc, environnés de quelques hommes seulement, se battirent au hasard sans savoir contre qui; au jour, ils reconnurent à un affreux carnage à qui ils avaient eu affaire.

Touché du malheur d'un peuple héroïque, le roi conseilla de l'épargner et de lui offrir une honorable capitu-

Digitized by Google

lation. Persuadé que cet avis cachait un piége, le duc se contenta de répondre avec hauteur : « L'assaut aura lieu » à l'heure que j'ai indiquée ; le roi est le maître d'y » prendre part, s'il le juge à propos, ou de se retirer » sur Namur et d'y attendre l'événement. » Loin de se montrer irrité d'une telle offense, Louis XI déclara qu'il combattrait à côté de son allié.

Les Liégeois, découragés, abandonnèrent leur ville et se réfugièrent dans les églises, espérant y trouver un asile inviolable ; mais rien ne fut respecté. Les uns satisfaisaient par la violence les plus basses passions ; les autres employèrent les tortures pour contraindre les infortunés à découvrir leurs trésors. Une multitude de Liégeois avaient quitté la ville pour se soustraire aux outrages du vainqueur ; mais, épuisés par la faim et la soif, poursuivis par les Français des frontières et les Bourguignons, ils périrent la plupart.

Après la ruine de Liége, terme marqué pour la délivrance du roi, Louis accabla de compliments le duc sur ses succès et sur sa brillante valeur. Avant de donner à son souverain la liberté de partir, Charles-le-Téméraire relut le traité qu'il lui avait imposé et lui dit de le confirmer de nouveau par serment. Lorsque le roi eut juré, le duc lui demanda la grâce de Dulau, de Rivière et de d'Urfé : « Volontiers, dit le roi ; mais, mon frère, vous par- » donnerez aussi au comte de Nevers et au comte de Croy. » Charles ne pouvait repousser une demande si respectueusement présentée. Le roi quitta enfin Liége le 2 novembre, et fut accompagné pendant une demi-lieue par le duc de Bourgogne. Au moment de se séparer, le roi, paraissant se raviser tout à coup, lui dit : « Si, d'aven- » ture, mon frère qui est en Bretagne ne se contentait

Digitized by Google

» du partage que je lui baille pour l'amour de vous, que » voudriez-vous que je fisse ? » Ledit duc lui répondit soudainement, sans y penser : « S'il ne le veut prendre, » mais que vous fassiez qu'il soit content, je m'en rap- » porte à vous deux. »

Le roi partit aussitôt et se dirigea sur Senlis, où il fit venir les officiers du Parlement et de la cour des Comptes, et leur donna l'ordre d'enregistrer sans observation tous les articles du traité de Péronne, quoique ce traité fût pour lui un sujet de honte et qu'il ne permît pas qu'on prononçât le nom de Péronne en sa présence : ayant appris que les Parisiens moqueurs avaient instruit des pies et des corbeaux à répéter *Péronne* ou *Pérette de Châlons*, sa maîtresse, il ordonna de rechercher tous ces oiseaux médisants et de les tuer. Il ne voulut pas entrer dans sa capitale, et se dirigea sur le Midi.

Malgré l'échec politique qu'il venait d'éprouver, le roi ne suivit qu'avec plus d'activité et plus de précaution le plan qu'il s'était formé, de réduire tous les grands vassaux de la couronne au rang de simples sujets. Jean, duc de Calabre, appelé à hériter de l'Anjou, de la Provence, de la Lorraine, du Barrois et du Maine, avait manifesté le dessein de conquérir non pas le royaume de Naples où il avait été si malheureux, mais celui d'Aragon, qui lui avait été offert par quelques grands de ce royaume ; Louis, dans l'espoir de voir ce grand seigneur s'affaiblir dans une lutte trop disproportionnée, y consentit et fit passer son armée de Champagne dans le Midi, avec le double but de protéger le Roussillon et de maintenir dans la ligne du devoir le comte d'Armagnac, qui avait invité Edouard IV à tenter une descente en Guyenne ;

Digitized by Google

en confiant cette armée à Dammartin, il lui prescrivit aussi de préparer la province à recevoir un nouveau duc.

L'engagement que le roi avait pris par le traité de Péronne, de céder à son frère la Champagne et la Brie, donnait au duc de Bourgogne un allié entièrement dévoué, et plaçait à la porte de la capitale un prince devenu l'instrument des agents de désordre, ce qui détermina Louis à offrir à Charles la Guyenne, en échange de la Champagne et de la Brie. Sachant que Charles de France était gouverné par Odet d'Aydie, sire de Lescun, le roi acheta ce personnage, qui signa, le 6 de février 1469, la promesse « de servir désormais le roi comme s'il étoit » dans sa maison, et de ne se mêler des faits du seigneur » Charles que pour faire service au roi, et non à lui. » Une fois maître de cet homme, Louis XI espéra faire déchirer l'une des clauses les plus importantes du traité de Péronne.

Quoique préparés mystérieusement, les projets du roi étaient livrés au duc de Bourgogne par La Balue qui avait fini par se vendre entièrement à ce duc et s'était associé un autre intrigant, indigne comme lui du caractère sacré dont il était revêtu, Guillaume de Haraucourt, évêque de Verdun. D'abord favori du prince Charles, vendu ensuite au roi Louis XI, Haraucourt, comme une vile marchandise mise à l'enchère, se vendit de nouveau au duc de Bourgogne. Ces deux traîtres instruisaient Charles-le-Téméraire de tout ce qui se passait au conseil, par l'intermédiaire d'un prêtre de Verdun nommé Simon Belée, trahison qui fut découverte pendant les négociations entamées entre le prince Charles et le roi, pour l'échange de la Champagne et de la Brie contre la Guyenne.

Digitized by Google

Après s'être d'abord montré favorable à l'échange et l'avoir facilement admis, le frère du roi, au moment de ratifier le traité, poussé par La Balue et Guillaume de Haraucourt, trouvait sans cesse des motifs à de nouveaux délais ; à peine avait-il rendu ses hommages à une madone, que l'accomplissement d'un vœu le dirigeait vers une autre. Cependant il ourdissait une trame avec le duc de Bourgogne, qu'il pressait vivement de prendre les armes et d'arriver à son secours. Le trop fidèle messager, ce Simon Belée dont nous venons de parler, interrogé fortuitement par deux hommes d'armes, fit des réponses tellement équivoques, qu'on l'arrêta et qu'on parvint à découvrir une lettre adressée à Charles-le-Téméraire, par laquelle on le prévenait de se mettre en garde contre l'acquiescement qui lui serait demandé relativement à l'échange d'apanage consenti par Charles de France. « Le » roi, ajoutait la lettre, sous l'apparence de la bonne foi » et de l'amitié, n'a d'autre dessein que celui de vous » tromper et de rompre l'union qui existe entre vous » et le prince son frère. »

Le porteur de cette lettre fut envoyé au roi ; interrogé avec le plus grand soin, il avoua l'infâme connivence des deux prélats avec Charles-le-Téméraire. Mandés sous quelque prétexte plausible par Louis XI, le cardinal et l'évêque furent arrêtés et remis entre les mains d'une commission composée de huit membres chargés d'instruire leur procès. Au premier interrogatoire, l'évêque de Verdun fit un aveu complet de sa trahison ; La Balue, qui s'était d'abord renfermé dans un système absolu de dénégation, confondu par des pièces, par les réponses de ses domestiques et par les déposi-

Digitized by Google

tions de plusieurs témoins, se vit contraint de tout confesser.

Dès les premiers pas de la procédure, la commission se trouva arrêtée par les lois du temps, qui ne permettaient point de juger un évêque, et surtout un cardinal, sans le consentement du Chef de l'Eglise. Une ambassade fut envoyée à Rome, pour obtenir la permission de poursuivre l'évêque et le cardinal. On souleva au sein du Sacré-Collége de graves et longs débats, qui laissèrent l'ambassade dans l'indécision. Cet incident suspendit les poursuites ; mais, en attendant qu'elles pussent être reprises, le roi voulut que les deux traîtres fussent renfermés, chacun dans une cage de fer de huit pieds carrés, dont l'évêque de Verdun avait été l'inventeur et dont il subit le premier le barbare essai.

L'arrestation de La Balue et de Haraucourt ayant ôté au prince Charles ses principaux appuis, il se montra facile et accepta le duché de Guyenne, qui lui fut accordé par lettres patentes en date du 29 avril 1469. En proclamant la réconciliation de la famille royale, le roi publia une amnistie en faveur de tous ceux qui avaient servi son frère et le duc de Bretagne.

Quoique le nouvel apanage donné au frère du roi fût bien moins dangereux pour l'intégrité de la couronne que le comté de Champagne et de Brie, il y avait cependant, dans le voisinage, des grands seigneurs qui, en s'unissant au prince, auraient pu donner de graves inquiétudes au roi. Le comte d'Armagnac, en particulier, et le duc de Nemours étaient des ennemis redoutables, dont on ne devait point laisser les aggressions impunies et aux passions desquels surtout il ne fallait pas donner un

Digitized by Google

nouvel aliment. Dammartin, chargé de les réprimer, attaqua d'abord Jean V, comte d'Armagnac, qui, n'osa l'attendre, sortit du royaume et laissa faire son procès par coutumace. Le Parlement le déclara coupable de lèse-majesté, et confisqua ses biens. Le duc de Nemours, épouvanté à l'approche de Dammartin, livra ses places de sûreté et prêta serment de fidélité au roi.

Quand Louis fut rassuré de ce côté, il donna à son frère l'investiture du duché de Guyenne, lui fit faire, sur la croix de saint Laud, le serment de lui demeurer fidèle, et lui demanda une entrevue dans l'espoir de le gagner. Forcé d'y consentir, Charles, d'après les conseils de ses amis, prit des précautions qu'on n'oserait demander au plus farouche ennemi. Il fut convenu que l'entrevue aurait lieu près de l'embouchure de la Sèvre, à la pleine lune, pendant les hautes marées, sur des vaisseaux qui seraient assez rapprochés pour que l'on pût converser, et assez éloignés pour qu'il n'y eût pas à craindre de surprise; les deux frères durent paraître avec un nombre égal de gardes. Les sentiments de la nature triomphèrent de toutes ces misérables précautions; pendant la conférence, le prince Charles fit glisser une planche de son vaisseau sur celui de son frère et y passa : ils s'entretinrent familièrement, et l'entente la plus cordiale parut rétablie entre les deux frères. Louis, se voyant sans héritier direct, voulut même chercher au duc de Guyenne une alliance digne du trône de France, qu'il pouvait occuper un jour. Il jeta les yeux sur Jeanne de Castille, qui avait été dépouillée du trône comme n'étant pas la fille légitime du roi Henri IV; mais les négociations relatives à cette union matrimoniale traînèrent en longueur et n'aboutirent point.

Digitized by Google

Bientôt les ennemis du roi et ceux qui redoutaient son habileté tentèrent de s'emparer de nouveau du prince et de jeter dans son esprit des doutes sur les dispositions de Louis à son égard. Le comte de Saint-Pol, qui commençait déjà à jouer le double jeu qui le conduisit à l'échafaud, fit sonder les dispositions du duc de Guyenne, lui proposa de s'allier de nouveau avec Charles-le-Téméraire, et lui promit de lui faire obtenir un autre apanage s'il n'était pas content du sien. Charles, parfaitement satisfait du roi à cette époque, répondit que, content de ses rapports avec son frère, il tenait pour amis les amis du monarque, et pour ennemis ses ennemis. Louis XI était parvenu cette fois à séparer les intérêts de son frère de ceux du duc de Bourgogne, sans qu'on pût apporter des preuves positives de la violation du traité de Péronne.

Cependant il se présentait une occasion favorable d'anéantir pour un temps la puissance d'Édouard IV, roi d'Angleterre, le plus redoutable des alliés de Charles-le-Téméraire. Le duc de Warwick, seigneur qui semblait avoir reçu du ciel le don de faire et de défaire les rois, après avoir détrôné Henri VI et Marguerite d'Anjou, et placé sur le trône Édouard IV, se mit en état d'hostilité contre le roi qu'il avait fait, et parvint à entraîner dans sa révolte le duc de Clarence. Après une succession de luttes ou plutôt d'intrigues dans lesquelles le duc de Bourgogne, beau-frère du roi d'Angleterre, jouait son rôle, les partis se rapprochèrent, et la concorde sembla si bien se rétablir, que les ministres d'Edouard proposèrent de tenter une invasion en France, de concert avec le duc de Bourgogne.

Digitized by Google

La guerre civile recommença bientôt en Angleterre, et les principaux chefs du parti vaincu vinrent en France, où ils furent magnifiquement reçus par le roi, dans l'espérance que, *par eux, le royaume d'Angleterre fût embrouillé.*

Cependant les préparatifs pour une descente en Angleterre se continuaient avec le plus grand soin. Le comte de Warwick, le favori du peuple, en était devenu l'idole depuis son exil; une ballade n'était populaire dans les villes et les villages que quand elle célébrait ses louanges; aussi chaque spectacle et chaque exposition publique faisaient allusion à ses infortunes ou à ses vertus. Tandis que le roi Edouard était livré à l'indolence, l'actif duc de Bourgogne, son beau-frère, envoyait à Calais des émissaires pour surveiller la conduite de Vauclerc; il adressait en même temps les plaintes les plus arrogantes à la cour de France, parce qu'elle avait donné une généreuse hospitalité à son ennemi. Afin d'intimider le roi Louis XI, il faisait des préparatifs de guerre, il saisissait toutes les marchandises françaises qui étaient sur son territoire, comme une indemnité pour les prises faites par Warwick; il envoya enfin une puissante escadre pour fermer l'entrée de la Seine. Une tempête ayant dispersé cette flotte, les exilés, protégés par les navires français, levèrent l'ancre, traversèrent la Manche, débarquèrent sans opposition à Plymouth et à Darmouth, et opérèrent une révolution en Angleterre.

Pour témoigner toute sa satisfaction de cette révolution étonnante, opérée en quinze jours, Louis XI ordonna d'en remercier le ciel par des réjouissances publiques. Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre, fut reçue à

Digitized by Google

Paris avec toute la solennité d'usage pour la réception des reines de France. Une ambassade fut envoyée pour complimenter Henri, et un traité de paix et de commerce pour quinze années cimenta l'union entre les deux couronnes. Le duc de Bourgogne, auprès duquel Edouard s'était rendu pour solliciter des secours, se trouva dans un grand embarras. En assistant Edouard, il provoquait Henri à embrasser les intérêts de Louis XI; en refusant de le secourir, il s'exposait à un égal danger par l'amitié qui unissait les deux couronnes. Il adopta une politique intermédiaire qui lui réussit, ce fut de méconnaître en public la cause de l'exilé et de le secourir en particulier. Tandis que, dans une proclamation, il défendait à ses sujets, sous les peines les plus sévères, de prêter aucune assistance à Édouard, il lui fit présent, en secret, de cinquante mille florins; il fit équiper, pour son usage, quatre grands vaisseaux à Vère, en Hollande, et loua quatorze vaisseaux aux villes anséatiques pour le transporter en Angleterre.

Louis XI, triomphant en Angleterre, où il avait vu pendant si longtemps la maison de Bourgogne être seule en honneur, travaillait encore à s'attacher les Suisses, qui pouvaient donner de sérieuses inquiétudes à Charles-le-Téméraire. Ce prince, qui avait reçu de Sigismond le landgraviat d'Alsace, le comté de Ferrette, le Brisgau, le Sundgau et les villes de Colmar, Schelestad, Strasbourg et Haguenau, méprisait les Suisses, qui chaque année faisaient des courses sur les nouvelles terres qu'il venait d'acquérir. Louis XI, loin de mépriser ces paysans, était charmé de voir son rival entrer en lutte avec un peuple qu'il jugeait formidable, et avec lequel il signa un traité.

Digitized by Google

Le duc de Bourgogne, qui voyait le but du roi, de détruire le traité de Péronne, se prépara à la guerre et chargea Philippe de Commines d'aller à Calais pour travailler à se concilier, sinon l'affection, du moins la neutralité de l'Angleterre; il envoya des agents secrets pour prier le roi René, ainsi que les ducs de Bretagne et de Guyenne de ne pas séparer leur cause de la sienne; il adressa même au parlement de Paris un violent manifeste, dans lequel il accusait Louis XI des plus grands crimes. Il réclama vivement l'extradition de Baudouin, bâtard de Bourgogne: « Ce Baudouin, disait-il, s'est dérobé à ma » juste vengeance, parce qu'il avait promis au roi de » m'empoisonner, et que j'avais découvert son complot. »

Le roi répondait par des accusations plus plausibles et dont la vérité était authentiquement constatée. Par une ruse infernale, et afin de compromettre le roi, Charles-le-Téméraire avait donné mission à un chef de voleurs nommé Jean Roue, d'aller trouver Louis et de lui proposer l'empoisonnement du duc de Bretagne. Cet infâme, livré au Parlement, dévoila toute l'intrigue et fut condamné à être pendu.

Le moment de déchirer le traité de Péronne étant enfin arrivé, le roi convoqua à Tours une assemblée de notables, composée principalement de ses partisans: « Il » n'y appela, dit Commines, que gens nommés et qu'il » pensoit qu'ils ne contrediroient pas son vouloir. »

Dans un discours extrêmement adroit, le roi exposa avec une verve acérée et doucereuse à la fois tous ses griefs contre le duc de Bourgogne, les attaques multipliées qu'il s'était permises contre la flotte française, et ses insultes au roi son suzerain.

Digitized by Google

« Je place, dit le roi en finissant, ma confiance en » vous, j'implore vos conseils; prononcez entre votre roi » et son vassal. Considérez moins mon intérêt personnel » que le vôtre, consultez surtout celui de l'Etat; c'est lui » seul qui doit dicter votre décision et régler ma con- » duite! » (1)

Après quelques instants de délibération, l'assemblée, quoiqu'elle comptât plusieurs partisans secrets du duc de Bourgogne, déclara à l'unanimité, *sans discrépance ou diversité aucune*, que le roi Louis était délié de son traité de Péronne; qu'il devait même recourir aux armes pour redresser ses griefs. L'assemblée prononça en même temps que tous les seigneurs français qui avaient contracté quelque alliance avec le duc de Bourgogne en étaient entièrement dégagés. Louis XI sanctionna, le 4 décembre 1470, cette importante délibération, et en fit dresser acte par un notaire apostolique.

Peu de jours après l'assemblée des notables, un huissier du Parlement se présenta à la cour de Bourgogne pour ajourner le duc Charles, qui, dans un mouvement de colère, le fit jeter en prison et écrivit au comte de Dammartin, commandant les armées du roi, pour lui reprocher de violer les traités et de participer ainsi au parjure de Louis XI, *auquel Dieu tout puissant*, disait-il, *n'a pas donné autorité de rompre ses promesses et contourner son nom et sa puissance.* Dammartin répondit : « Monseigneur, je n'entends rien à toutes ces subti- » lités, qui sont l'affaire des gens de plume; pour moi, » je n'ai jamais vécu que du métier de l'épée. Si vous

(1) Ségur, *Histoire de Louis XI.*

Digitized by Google

» avez pris la résolution de vous venger de moi, avant la » fin des fêtes prochaines vous me trouverez si près de » votre armée, que vous serez à portée de connaître le » peu de crainte que j'ai de vous. Cette lettre est écrite » par moi Antoine, comte de Chabannes et de Dammar- » tin, grand-maître de France et lieutenant-général du » roi. »

Le duc de Bourgogne, avec la connaissance qu'il avait du caractère du roi, non-seulement n'avait pris aucune mesure de défense, mais il venait encore de congédier un gros corps de gendarmes à *gages ménagers*, comme on s'exprimait alors : c'étaient des soldats exercés aux armes, auxquels on donnait une faible somme pour demeurer chez eux toujours prêts à marcher au premier appel. Parmi les seigneurs qui suivaient ce mouvement avec un œil attentif, se distinguait le connétable de Saint-Pol, vaillant guerrier dominé par un grand égoïsme, et dirigé alors par une politique tortueuse, qui finit par le précipiter dans l'abîme. Quoiqu'il ne voulût pas la destruction de Charles-le-Téméraire, qu'il regardât cette grande existence comme un contrepoids nécessaire à la puissance du roi, cependant, afin de l'effrayer et de le contraindre à donner sa fille au duc de Guyenne, il se déclara vivement contre lui. Il espérait ainsi parvenir à reconstituer la Ligue du bien public, dont il serait le modérateur. Marie, fille de Charles-le-Téméraire, la plus riche héritière de l'Europe, était entre les mains de son père une espèce de talisman pour endormir et fasciner tous ceux qu'il voulait soumettre à ses volontés. Quoiqu'elle fût son idole, il cherchait moins à l'établir d'une manière digne de son rang, qu'à s'en servir comme d'un

Digitized by Google

appât pour attirer les grands à lui : c'est ainsi qu'il parvenait à duper une multitude d'aspirants à la main de sa fille.

Saint-Pol, pour faire sortir Charles-le-Téméraire d'une politique qu'il regardait comme indigne d'un homme de cœur, demanda au roi de commencer l'attaque sans retard, et lui promit qu'il serait bientôt maître de Saint-Quentin, d'Amiens et de toutes les villes situées sur la Somme. Les hostilités commencèrent aussitôt : Saint-Pol s'approcha de Saint-Quentin, et promit une exemption d'impôts pendant douze ans. Gagnés par cette promesse, les habitants arborèrent à l'instant le drapeau français. Cependant Charles-le-Téméraire accourait du fond de la Hollande, réunissait quatre ou cinq cents chevaux, et venait vainement essayer de couvrir Amiens, qui ouvrit ses portes au connétable.

Dammartin, après avoir fait une tentative infructueuse sur Auxerre, se jeta sur la Picardie, et, en exécution du décret du Parlement, se saisit des prévôtés de Vimeux et de Beauvaisis. Il passa ensuite la Somme et repoussa le duc. Le roi, qu'il pressait vivement d'accourir avec son armée pour pousser l'ennemi à outrance, redoutant les traîtres dont il se savait environné, défendit d'engager aucune action décisive. Il est vrai que le duc venait de réunir une belle armée de plus de trente mille hommes suivis de quatorze cents chariots d'artillerie et de munitions. Après quelques escarmouches sans importance, le duc tomba à l'improviste sur Péquigny et s'en empara. Le connétable ayant, de son côté, fait une tentative sur Bapaume, mais sans succès, ne s'occupa plus que d'incendier les châteaux et de livrer

Digitized by Google

les campagnes au pillage. Déployant partout la plus grande activité, il enlevait dans une course quarante chariots de guerre aux Bourguignons; ensuite, obligé de céder en face de l'ennemi, il ralliait vaillamment ses troupes et forçait ses adversaires à se retirer.

Les deux armées, éloignées à peine de quelques lieues, en fussent bientôt venues aux mains, si Louis n'eût positivement défendu à ses généraux de livrer bataille, et ne leur eût recommandé de se contenter de harceler les Bourguignons sur tous les points, afin de les contraindre à se diviser. Une vive attaque fut dirigée sur le Charolais et le Mâconnais par le comte d'Auvergne et le maréchal de Comminges, qui enlevèrent plusieurs places, causèrent de grands ravages, contraignirent Charles-le-Téméraire, épuisé de vivres, battu en détail, à solliciter une trève qu'il eût repoussée auparavant comme indigne de lui.

Au lieu de suivre les lois ordinaires adoptées auparavant en pareille circonstance, le roi et le duc, ne comptant sans doute guère sur la parole l'un de l'autre, établirent des *conservateurs de la paix,* c'est-à-dire que les hommes les plus considérés dans les deux partis furent choisis pour être juges des aggressions et des plaintes. Les hostilités cessèrent en France, mais elles recommencèrent alors en Angleterre avec un redoublement de violence.

Cette révolution soudaine et inattendue en Angleterre renversa complétement les plans de Louis XI, et amena, entre les princes et les grands de la France, une nouvelle ligue qui jeta le roi dans des embarras très difficiles à surmonter. Mais, avant d'entrer dans l'exposé de ces nou-

Digitized by Google

velles luttes politiques et militaires, nous avons besoin de faire connaître et d'apprécier quelques mesures administratives de la plus haute importance, adoptées par notre habile monarque pendant les dernières années.

§ IV. *Grandes réformes dans l'administration intérieure du royaume.*

L'infatigable activité du roi n'était pas absorbée par les luttes constantes qu'il se voyait obligé de soutenir contre les grands vassaux; son vaste génie embrassait tout : l'état des personnes, les relations des citoyens entre eux, les municipalités, les corporations, la justice, le commerce, l'Eglise, les ordres militaires.

Charles VII, pour satisfaire à l'un des plus pressants besoins de la société, avait fait les plus grands efforts pour détruire les bandes de routiers, de cotereaux et de brigands qui, sous les règnes précédents, avaient dévasté le royaume. Des bandes d'un autre genre commencèrent à paraître et prirent un caractère jusqu'alors inconnu. Il y avait alors une petite nation aussi vagabonde, aussi méprisée que les Juifs, et adonnée à une autre espèce de rapine; c'était un ramassis de gens inconnus qu'on nommait *Bohêmes* en France, et ailleurs *Egyptiens*, *Giptes* ou *Gipsis*, ou Syriens; *Gitanos* en Espagne, et en Italie *Zingani* ou *Zingari*. Ils allaient par troupes d'un bout de l'Europe à l'autre, avec des tambours de basque et des castagnettes; ils chantaient, dansaient, disaient la bonne aventure, guérissaient les maladies avec des paroles, volaient tout ce qu'ils trouvaient, et observaient entre eux certaines cérémonies religieuses dont ni eux ni personne ne connaissait l'origine. Louis XI, qui ap-

Digitized by Google

portait une exactitude si rigoureuse pour le maintien de l'ordre, les éloigna pour quelque temps de ses Etats, sans pouvoir les anéantir.

Une des créations les plus vantées de ce prince, quoique conçue dans un esprit despotique, et plutôt pour satisfaire les intérêts du monarque que ceux de la nation, fut l'institution des postes.

Par son édit, le roi « établit sur toutes les grandes routes du royaume des coureurs chargés de porter ses dépêches. Ils étaient placés de quatre lieues en quatre lieues, sous les ordres de préposés assermentés, dont le devoir était d'entretenir, en tout temps, quatre ou cinq chevaux harnachés et propres au galop.

» Un conseiller grand-maître des coureurs de France fut institué pour diriger cette administration; il devait toujours résider près du roi. Ceux qu'on appelle aujourd'hui maîtres de poste furent alors nommés *maîtres tenant les chevaux courant pour le service du roi;* ils devaient conduire les courriers et autres personnes envoyées par Sa Majesté et munies de passe-ports signés par le grand-maître. Leur devoir était aussi de transporter les dépêches royales et celles des ministres ou des gouverneurs des provinces et principaux officiers, pourvu qu'à chaque paquet fût joint un certificat du grand-maître ou desdits officiers; sur ce certificat étaient écrites les heures de la délivrance successive de ces paquets de coureurs en coureurs.

» Il était défendu au maître-coureur, sous peine de la vie, de délivrer à personne des chevaux, sans ordre du roi ou du grand-maître, Sa Majesté voulant que cet établissement ne fût consacré qu'à son service.

Digitized by Google

» On accordait cependant au Pape et aux princes alliés du roi de se servir des chevaux de poste, moyennant un prix fixé (1). »

Qu'on dise que cette mesure était conçue dans un intérêt despotique, peu importe; elle n'en est pas moins grande, et elle se trouve établie dans des proportions assez larges pour une institution naissante. D'ailleurs, nous l'avons déjà observé, si Louis fut despote, s'il se montra soupçonneux, ce ne fut qu'à l'égard des grands qu'il voulait réduire au rang de simples sujets; mais, quant au peuple, il le favorisa sans cesse, accordant de nouveaux priviléges aux municipalités. La concession d'une charte municipale, faite à la ville de Tours, nous apprendra combien il aimait à étendre les priviléges de ses bonnes villes, qui, de leur côté, lui étaient dévouées.

Après avoir rappelé la reconnaissance que la royauté devait à la ville de Tours, le roi déclarait les faveurs qu'il lui accordait. Les habitants avaient le droit: 1° d'élire un maire, des échevins et vingt-quatre conseillers; 2° de n'être jugés que par les magistrats de la ville; 3° de se réunir en assemblée générale quand ils seraient convoqués par les échevins; 4° d'être affranchis de logements militaires et des appels du ban et de l'arrière-ban.

La réorganisation des métiers rangés sous des bannières, espèce de garde nationale du temps, nous montre, autant que cette charte, l'amour du roi pour le bon ordre. Louis XI indique lui-même, dans son préambule, le but de cette réorganisation : « Ayant déjà fait mettre en

(1) Ségur, *Histoire de Louis XI.*

Digitized by Google

» armes les manants et habitants de tous états de notre » ville et cité de Paris, et ordonné que les gens de mé- » tiers et marchands devront être divisés en certaines ban- » nières, sous lesquelles ils seront, chacun selon la qua- » lité et l'état dont il est, répartis et armés, nous voulons » qu'ils soient désormais conduits en ordre et police, de » manière qu'il n'en advienne aucun inconvénient pour » nous ni pour ladite ville. »

La justice dut aussi beaucoup à Louis XI. Trois grandes mesures surtout lui ont mérité la reconnaissance publique sur ce point important. C'est lui qui, le premier, a ordonné l'exécution à main armée des arrêts prononcés par les cours des parlements, et Isambert observe avec justice que c'est de lui que dérive cette formule impérative : *Mandons et ordonnons à nos procureurs généraux et à tous commandants de la force publique, de prêter main forte lorsqu'ils en seront requis.*

Une autre mesure non moins importante, fut de ne pas nommer absolument par lui-même les membres de ses parlements, mais seulement sur une liste de trois membres présentés par les chambres. Il ne choisissait ainsi que des hommes jugés capables par les praticiens, et cependant il éloignait encore ce que l'esprit de coterie des corps aurait pu avoir de trop exclusif.

Ce qui donne le plus de garantie à l'impartialité de la magistrature, ce qui la soustrait à l'action des pouvoirs politiques, c'est l'inamovibilité. Or, l'inamovibilité qui rendait le pouvoir judiciaire indépendant du roi, à qui la devons-nous? à Louis XI : il voulut que les présidents, conseillers, procureurs et avocats généraux ne pussent être destitués qu'après une condamnation pour

Digitized by Google

cause de forfaiture. Il éprouva lui-même la résistance du Parlement, et fut obligé de recourir quelquefois à des commissions temporaires pour faire condamner certains personnages dont le crime eût été problématique devant les tribunaux ordinaires.

Le grand commerce, regardé comme l'une des sources les plus fécondes de la fortune publique, était alors abandonné aux étrangers, et surtout aux Vénitiens, qui, en transportant les produits agricoles et industriels de la France, gagnaient sept à huit millions par année. D'après les conseils de Doriole, il ranima l'activité des armateurs français par des encouragements et des priviléges, et bientôt nos vins, nos huiles, nos grains, nos laines furent transportés en pays étrangers par des bâtiments nationaux; en sorte que la France prit rang parmi les nations vénitienne, hollandaise et anglaise, si renommées pour leur commerce.

D'après ce court exposé, il n'est personne qui ne puisse reconnaître combien la nation dut à Louis XI sous le rapport de la législation. Peu de ses lois eurent besoin de réformes et de restrictions, elles tendirent plutôt à se développer, et prirent assez d'extension pour nous donner enfin le véritable régime de la liberté.

Cependant, en matière de législation religieuse, Louis XI n'est pas demeuré sans de graves reproches. Il est peu de princes qui se soient fait remarquer par une dévotion plus étroite et moins éclairée. Non content de vouloir ruser avec les saints et les reliques comme avec les hommes, il s'efforçait aussi de restreindre l'autorité des Papes, non pas seulement en matière de finances et pour empêcher l'argent de France d'aller avec

Digitized by Google

trop d'abondance à la cour de Rome, mais même en matière de juridiction pontificale essentielle. Ainsi il donna ordre au Parlement de rechercher et de vérifier les bulles du Pape et d'examiner ce qu'elles pourraient contenir de contraire aux intérêts du prince et aux libertés de l'Eglise gallicane. Et chacun sait comment, à l'aide de ces mots, les parlementaires travaillaient à soumettre l'Eglise. On aperçoit surtout les mesures restrictives du roi, en fait de juridiction purement spirituelle, dans sa fameuse ordonnance (1474) relative à la réception d'un légat *a latere :* cet acte contient des réserves contraires à l'autorité spirituelle du Chef de l'Église.

§ V. *Nouvelle ligue contre Louis* XI *(1471-1476).*

Quelque menaçante qu'eût été la Ligue du bien public pour l'ordre, la paix et l'unité nationale, elle conservait encore la représentation de l'unité, elle acceptait une sorte de royauté servant de lien entre les différentes parties de l'État; mais la Ligue qui se forma après la victoire d'Édouard IV et la destruction du parti de Henri VI en Angleterre, portait ses vues bien plus loin; elle voulait la destruction de la monarchie et la formation d'un certain nombre de seigneuries ou d'États indépendants.

Les succès du roi de France dans ses différentes tentatives, la manière dont il savait se relever de ses humiliations pour se rendre maître de ses ennemis, avaient vivement ému la noblesse, surtout le fameux Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, qui avait vu Louis XI s'échapper de ses mains, déchirer le traité de Péronne,

Digitized by Google

réunir à la France les places de la Somme, et le forcer à courber la tête devant lui. Déterminé à se relever de tous ces échecs, qui blessaient autant son orgueil que ses intérêts, il renoua ses intimes liaisons avec le duc de Bretagne, l'un des seigneurs les plus actifs, les plus habiles et les plus amis de l'indépendance. Tandis que le duc de Bretagne attirait dans la Ligue le comte de Foix, prince de Navarre, en épousant sa fille aînée, le duc de Bourgogne promettait de donner son héritière à Jean de Calabre et de Lorraine, et amenait ainsi à son parti la puissante maison d'Anjou.

Au dehors, la Ligue avait des appuis très puissants. Le roi d'Aragon, irrité contre Louis XI de ce qu'il avait donné des conseils à la maison d'Anjou et l'avait aidée à porter la guerre en Espagne, plein d'ailleurs de regret d'avoir cédé à la France la Cerdagne et le Roussillon, promit d'attaquer le midi de notre pays. Édouard IV, délivré de toute inquiétude intérieure et vivement sollicité par les ducs de Bretagne et de Bourgogne, reproduisit les vieilles prétentions de l'Angleterre à la couronne de France.

D'après ces traités, la France devait être divisée en deux États indépendants, dont l'un, comprenant les provinces du nord et de l'est, eût appartenu au duc de Bourgogne, sans aucune obligation de vassalité ou d'hommage; l'autre eût été possédé par Édouard, comme héritier incontestable des anciens monarques.

Quoique Charles de France, duc de Guyenne, fût un homme sans valeur personnelle, cependant son rang dans la famille royale et le rôle qu'il avait joué dans la première Ligue, engagèrent le duc de Bourgogne à

Digitized by Google

l'arracher, par l'offre de sa fille, à la cour de France où il était alors. Charles, trompé par cette promesse fallacieuse, quitta la cour et se sauva en Guyenne, où il se mit à lever des troupes.

La puissance de la Ligue était réellement formidable; au dehors, elle s'appuyait sur les redoutables rois d'Angleterre et d'Aragon; au dedans, elle comptait pour chefs principaux les ducs de Bourgogne, de Lorraine, de Bretagne et de Guyenne, le comte de Foix et une multitude de seigneurs moins considérables. Le roi n'avait aucun appui au dehors; au dedans, il ne comptait sur aucun grand seigneur; ses troupes, quoique parfaitement organisées, renfermaient beaucoup de traîtres dans leurs rangs. Certes, à un tel tableau, il n'est personne qui ne dise : c'en est fait de Louis XI. Mais il avait son génie, capable seul de tenir tête à tous ses adversaires. Cette page d'histoire, ce tournoi politique, l'un des plus curieux de nos annales, mérite de fixer toute l'attention des hommes sérieux.

Le roi, dans l'espoir de ramener son frère en empêchant son mariage projeté, avait écrit au Pape de ne pas accorder les dispenses nécessaires pour une union que le duc de Bourgogne cherchait lui-même à faire échouer par des retards continuels. Mais, malgré les retards et les obstacles multipliés, le duc de Guyenne n'avait pas moins d'ardeur pour la Ligue; il rendait même au comte d'Armagnac les terres confisquées qui avaient été réunies à son apanage; il consentait enfin à épouser la seconde fille du comte de Foix, à cause des difficultés presque insurmontables que rencontrait son mariage avec Marie de Bourgogne. La politique du roi échouait donc sur ce point.

Digitized by Google

Effrayé de la force des Ligueurs, Louis XI tenta un coup extrêmement hardi : ce fut de proposer, contre les ducs de Guyenne et de Bretagne, une alliance avec le duc de Bourgogne, dont le prix serait la restitution de tout ce qu'il avait enlevé à ce prince en Picardie, au commencement de l'année; l'abandon du connétable et du comte de Nevers à sa vengeance; enfin, le mariage du Dauphin avec mademoiselle de Bourgogne. Charles-le-Téméraire accepta ces propositions avec assez d'empressement; et un traité, fondé sur ces bases, fut signé au Crotoy, le 3 octobre 1471, entre les deux princes, qui n'avaient ni l'un ni l'autre le dessein de l'exécuter.

Le duc de Guyenne étant tombé alors dans une maladie de langueur dont on ne pouvait prévoir les suites et dont les deux partis semblaient attendre l'issue, le duc de Bourgogne se lia plus intimement au duc de Bretagne, et tous deux précipitèrent leurs armements, afin d'être prêts à agir. Louis XI, à qui ces intrigues n'échappaient point, épouvanté de l'orage, ordonna des processions, fit lui-même de nombreux pèlerinages aux madones les plus renommées pour leur puissance miraculeuse, et prescrivit de se mettre à genoux pendant la récitation de l'*Angelus*. Il ne négligeait en même temps aucun des moyens humains ; il animait ses troupes, enrôlait des soldats et achetait tous les grands qui étaient disposés à se vendre.

C'est dans ces circonstances que le duc de Guyenne mourut, consumé par une fièvre de huit mois. Le roi, qui avait une armée prête à entrer en Guyenne aussitôt que son frère aurait rendu le dernier soupir, prit sur-le-champ possession des principales places de cette province.

Digitized by Google

On a, à l'occasion de la mort du duc de Guyenne, fait peser une accusation bien grave sur le roi Louis XI : celle d'empoisonnement. Brantôme raconte que le fou de Louis XI l'entendit un jour, comme il était en ses bonnes prières et oraisons à Cléry, devant Notre-Dame, qu'il appelait sa bonne patronne, au grand autel, comme il disait : « Ah! ma bonne dame, ma petite maîtresse, ma » grande amie, en qui j'ai toujours eu mon reconfort, je » te prie de supplier Dieu pour moi et être mon advocate » envers lui, qu'il me pardonne la mort de mon frère, » que j'ai fait empoisonner par ce moine de Saint-Jean. » Je me confesse à toi, comme à ma bonne patronne et » maîtresse : mais aussi qu'eussé-je su faire? il ne faisoit » que troubler mon royaume; fais-moi donc pardonner, » ma bonne dame, et je sais ce que je te donnerai (1). »

Cette anecdote, extrêmement invraisemblable, fut probablement inventée plus tard par les ennemis du prince. D'ailleurs Brantôme, de qui nous la tenons, est loin de mériter une entière confiance. On cite encore une lettre du roi où il manifeste de la joie de la mort de son frère : « ce dont je suis fort ébahi, et m'en suis signé depuis la » tête jusques aux pieds (2). » Quoiqu'il perce une grande joie dans ces paroles, si l'on songe cependant au service que la mort du duc de Guyenne rendait au roi, elles s'expliquent assez naturellement, et vouloir en tirer une preuve positive d'empoisonnement, c'est assez mal raisonner.

L'histoire ne doit point accuser Louis XI de ce crime

(1) Brantôme, t. II.
(2) Duclos, *Preuves*, t. III, p. 324.

Digitized by Google

sans preuves; mais elle peut le plaindre qu'on l'en ait soupçonné; elle doit surtout observer que tout prince, coupable d'un attentat avéré, laisse planer sur sa mémoire des soupçons qui attaquent ses actes même innocents.

Frappé comme d'un coup de foudre à la nouvelle de cette mort, le duc de Bourgogne fit publier un manifeste dans lequel il accusait « sire le roi d'homicide, de lèse-majesté, de trahison, de parricide, de parjure et d'autres crimes énormes. » Aussitôt après la publication de ce manifeste, sans vouloir attendre que la trêve fût expirée, Charles-le-Téméraire convoque le ban et l'arrière-ban de ses Etats, appelle les aventuriers de tous les pays et se voit, en quelques jours, à la tête de quatre-vingt mille hommes, avec lesquels il passe la Somme et menace de mettre tout à feu et à sang. La petite ville de Nesle, après une défense honorable, ayant demandé à capituler, n'eut de composition qu'à la seule condition que les troupes abandonneraient tout, à l'exception d'un seul habit. Un archer, trouvant ces conditions dégradantes pour l'armée. y répondit en donnant la mort à un Bourguignon. Cette mort, fut alors le signal d'un massacre épouvantable. Charles-le-Téméraire eut l'infamie de faire lier deux à deux et de conduire à la rivière, pour les noyer, tous les ecclésiastiques et les principaux de la ville, qui arrivaient au camp, en procession, pour lui rendre hommage. Le grand bâtard de Bourgogne intervint auprès de son frère; il put à peine obtenir la vie sauve pour les gens d'Eglise.

La multitude, qui s'était réfugiée à l'église, y fut égorgée sans pitié jusque sur l'autel. Quand le massacre

Digitized by Google

fut terminé, le duc arriva à cheval, entra dans l'église, où il y avait plus d'un demi-pied de sang; il dit à ses soldats : « Saint Georges! voici une belle boucherie! j'ai de » bons bouchers. » Quand il eut fait exercer de pareilles cruautés sur les autres soldats ou citoyens, il ordonna de mettre le feu à la ville et de n'y laisser aucun édifice debout. Il crut se justifier par cette maxime : « Tels » fruits porte l'arbre de la guerre. »

Après cette sauvage exécution, le duc de Bourgogne se présenta devant Roye, qui lui ouvrit ses portes. La petite garnison de cette place se retira à Beauvais, où elle fut reçue avec une injuste indignation, car elle montra que ce n'était pas la lâcheté, mais la prudence qui l'avait engagée à abandonner une ville qu'on ne pouvait défendre.

Le duc de Bourgogne, fier de ses succès et bien persuadé que rien ne s'opposerait à ses triomphes, arriva, le 27 juin 1472, sous les murs de Beauvais. « Les bourgeois, à son approche, abandonnèrent les faubourgs, se renfermèrent dans la ville et montèrent intrépidement sur les remparts. Leurs femmes et leurs filles voulurent partager les périls de la défense, et, conduites par une héroïne, Jeanne Hachette, elles vinrent se ranger sur les endroits des remparts les moins garnis. Les Bourguignons étant montés à l'assaut, précisément sur ce point, une des vaillantes compagnes de Jeanne arracha un drapeau aux assaillants, qui furent repoussés, et l'apporta en triomphe dans une des églises de la ville. La principale attaque des Bourguignons était dirigée contre la porte qui portait le nom de Bresle; le canon l'avait déjà fracassée, le passage était ouvert, et rien ne pouvait plus arrêter l'ennemi,

Digitized by Google

lorsque les habitants, sur l'avis de Jeanne Hachette, entassèrent à cet endroit un grand nombre de fagots et d'autres matières combustibles; la flamme de ce bûcher improvisé retint l'impétuosité des assaillants. Bientôt on vit entrer par la porte de Paris un corps de troupes envoyé par le roi au secours de la place; ces auxiliaires, qui avaient fait ce même jour une marche forcée de quatorze lieues, abandonnèrent leurs chevaux et leurs bagages aux soins des femmes et des filles, et coururent sur-le-champ prendre poste aux endroits de la muraille où le combat était le plus animé.

» Les Bourguignons, dont les historiens portent le nombre jusqu'à quatre-vingt mille, intimidés par ce renfort, commencèrent par ralentir leurs attaques et finirent par reculer en désordre jusque dans leur camp. Le lendemain, un nouveau secours entra dans la place; le duc de Bourgogne s'aperçut alors, mais trop tard, de la faute qu'il avait commise en n'investissant point d'abord la ville, de manière à couper toute communication aux habitants avec le dehors, et en se bornant à une attaque d'un seul côté. La disette commençait à régner dans le camp de ce prince; des partis français battaient la campagne, interceptaient ses convois : tout lui annonçait que son entreprise était manquée; mais, avant de lever le siége, il résolut de tenter un dernier assaut général.

» Le maréchal Rouhault de Gamache commandait les troupes successivement arrivées au secours de Beauvais. Les Bourguignons livrèrent l'assaut avec toute la vigueur et l'énergie qu'on devait attendre de cette attaque désespérée. Reçus par les Français avec non moins d'intrépidité, ils sont d'abord contraints d'abandonner la mu-

Digitized by Google

raille. Le duc, furieux, les rallie et les ramène au combat; repoussés une seconde fois, ils se décident à faire leur retraite. Ils étaient trop nombreux pour que les assiégés se hasardassent à les poursuivre.

» Ainsi se termina le siége de Beauvais, le 10 juillet 1472. Louis XI récompensa la valeur et la fidélité des habitants par une exemption d'impôts, et ordonna que, en mémoire de la conduite héroïque de leurs femmes, on ferait tous les ans une procession où elles auraient le pas sur les hommes; qu'elles porteraient ce jour-là (10 juillet) leurs habits de noces, et que les autres jours elles se pareraient à leur fantaisie, sans que personne pût y trouver à redire (1). »

Louis XI se trouvait en Guyenne, où il venait de se mettre en possession de La Rochelle, de Saint-Jean-d'Angely et de Bordeaux, quand il apprit l'attaque déloyale du duc de Bourgogne, sans déclaration de guerre, la chute de Nesle et de Roye, et le siége de Beauvais. Il se hâta de prendre les mesures de précautions prescrites dans ces graves circonstances. Il confia le commandement de ses troupes de Guyenne au sire de Beaujeu, pour continuer la guerre dans cette province; il opposa le maréchal de Rouhault au duc de Bourgogne, le bâtard de Seignelay, le sire de Plancy et le dauphin d'Auvergne au comte de Romont, de la maison de Savoie, et au comte de Roussi, qui ravageaient le pays de Tonnerre jusqu'à Troyes en Champagne; il chargea Tristan l'Ermite de se porter contre le duc d'Alençon et d'arrêter ce seigneur. L'ennemi le plus à craindre étant le duc de Bretagne, il

(1) *Victoires et conquêtes des français.*

Digitized by Google

s'en réserva à lui-même la surveillance. Quoique le duc François eût déjà reçu mille soldats anglais et qu'il en attendît d'autres, il n'osa paraître en campagne, et voyant les places de La Guerche, d'Ancenis et de Machecoul tombées au pouvoir du roi, il se hâta d'envoyer Philippe des Essarts et Guillaume de Souplainville demander une trêve pour le reste de la campagne. Le roi reçut très bien ces négociateurs et conclut une trêve dont il espérait tirer les plus grands avantages; avant de les faire connaître, suivons le duc de Bourgogne.

Après la levée du siége de Beauvais, Charles-le-Téméraire s'était dirigé vers la Normandie, espérant faire sa jonction, sous les murs de Rouen, avec le duc de Bretagne; mais, retenu dans ses États pour essayer de les défendre contre le roi, ce prince n'osa se rendre au lieu désigné. Charles, après avoir vainement attendu sous les murs de Rouen et ravagé le pays, fut informé que Dammartin exécutait fidèlement l'ordre que Louis lui avait donné de lui *rendre la pareille, sans rien épargner;* que le connétable, par un changement très explicable d'après son caractère, venait d'embrasser le parti du roi et parcourait la Picardie et l'Artois; il s'éloigna de Rouen, le 3 septembre, pour voler à la défense de ses Etats. Dans cette campagne insensée, le duc avait perdu ses trésors, ses meilleurs soldats, une grande partie de ses équipages, et ne gagna d'autre gloire que le surnom funeste de *Terrible,* que les peuples épouvantés lui donnèrent.

Le duc de Bretagne, sur lequel Charles-le-Téméraire comptait tant, à qui il avait écrit, avant de quitter Rouen, que, loin de l'abandonner, il allait porter la guerre sur un pays plus dommageable pour le roi, avait signé une

Digitized by Google

trève avec Louis XI; celui-ci sut habilement en profiter pour acheter ceux des courtisans du duc qui avaient sur lui la plus haute influence. L'un fut nommé grand amiral de Guyenne, obtint des terres considérables, des pensions s'élevant à dix mille livres, et une somme de vingt-quatre mille écus; d'autres seigneurs bretons se firent aussi assigner des pensions proportionnées à leur importance. C'était le deuxième membre de la Ligue déjà soumis; il est vrai que le duc de Bretagne se disait encore l'ami et l'allié du roi d'Angleterre et du duc de Bourgogne, mais son action était terminée.

Pendant cette négociation, un autre personnage du plus haut mérite vint prendre rang parmi les serviteurs du roi. Commines, qui jusqu'alors avait été très dévoué à Charles-le-Téméraire, l'abandonna, sans qu'il ait daigné nous en faire connaître les motifs dans son histoire. Fatigué de l'humeur dure et hautaine de ce maître, dont il avait même reçu un soufflet, il s'engagea à un roi qui payait largement la fidélité unie au talent. Louis lui donna trente mille écus pour acheter la terre d'Argentan, dont il porta le titre à la cour de France.

Le duc de Bourgogne, rentrant dans ses terres d'Artois et de Picardie, et les trouvant aussi dévastées que celles qu'il avait ruinées dans le pays de Caux, rugissait comme un lion contre le connétable de Saint-Pol, sans pouvoir pénétrer sur les terres de ce seigneur. Ce fut dans cette circonstance que les envoyés du roi vinrent lui offrir de conclure une trève pendant laquelle il pourrait attaquer le connétable avec toutes ses forces et l'écraser. Elle fut, en effet, signée à Senlis le 22 mars 1473, pour une très courte durée d'abord, mais ensuite elle fut continuée indéfiniment.

Digitized by Google

La trève de Senlis avait délivré Louis du troisième et du plus redoutable de ses adversaires. Ce moment de calme détermina l'impétueux Charles à tourner ses regards et ses armes d'un autre côté. Ce fut probablement ce qui délivra la France de cet homme, aussi incapable de repos que de persévérance dans ses projets. Quoique la guerre qu'il entreprit alors contre l'Empire semble étrangère à notre sujet, cependant, comme elle fut conduite par un prince français, nous devons en indiquer les causes et en rapporter rapidement les circonstances.

Charles-le-Téméraire, qui avait des États plus étendus que beaucoup de souverains de son temps, relevait de deux couronnes : de l'Empire et de la France ; de ce dernier royaume, par le duché de Bourgogne, la Flandre, l'Artois, la Picardie, le Charolais, les comtés d'Auxerre et de Mâcon ; de l'Empire, par le comté de Bourgogne, les comtés de Brabant, de Limbourg et de Luxembourg, la Hollande, le Hainaut et le reste des Pays-Bas.

Le duc de Bourgogne ayant des intérêts aussi considérables à démêler avec l'Allemagne qu'avec la France, portait de ce côté une égale attention, et cherchait même à s'y étendre de préférence, parce qu'il éprouvait moins d'opposition de la part du gouvernement de l'Empire. Ayant acheté pour la somme de quatre-vingt mille florins du Rhin le duché de Gueldre et le comté de Zutphen, provinces sur lesquelles le duc de Juliers prétendait avoir des droits, Charles entra en armes dans cette contrée et s'en rendit facilement maître.

Charles-le-Téméraire avait été beaucoup aidé dans cette petite guerre par l'influence morale de l'empereur, qui lui accorda très gracieusement l'investiture de ces terres, dans l'espoir d'obtenir pour son fils Maximilien

Digitized by Google

la main de Marie, héritière des vastes domaines de la riche maison de Bourgogne. Pour terminer cette grande négociation, il y eut à Trèves une entrevue où Charles demanda à l'empereur que ses terres fussent érigées en royaume; qu'il fût nommé vicaire de l'Empire et même établi roi des Romains, au moins pour quelque temps. L'empereur, fortement travaillé alors par les agents de Louis XI, écrasé sous le luxe insultant du magnifique Bourguignon, et sentant l'impossibilité de satisfaire à toutes ses demandes, s'embarqua la veille même du jour marqué pour le couronnement de ce prince.

Profondément courroucé d'une retraite qu'il regardait à juste titre comme un affront, Charles-le-Téméraire se prépara à conquérir l'Allemagne et voulut, au préalable, faire un archevêque de Cologne. L'Allemagne, contrée si difficile à remuer alors, réunit cent mille combattants pour protéger la ville menacée, et l'insensé duc de Bourgogne consuma une année entière devant le rocher de Neuss sans pouvoir l'emporter.

Il serait difficile de peindre la satisfaction qu'éprouva Louis XI lorsqu'il vit son adversaire se précipiter comme un insensé contre la Germanie. C'était un temps extrêmement favorable pour le roi, qui sut en profiter pour punir les principaux ligueurs français.

Jean II, duc d'Alençon, l'un des adversaires les plus acharnés du roi, quoique Louis XI l'eût relevé de la condamnation portée contre lui par Charles VII, méritait d'être l'un des premiers livré à la vindicte publique. Tristan l'Ermite, chargé de le poursuivre, s'en rendit maître à Brézole, dans le Perche, au mois de février 1473, le fit conduire à Loches et ensuite au Louvre.

Digitized by Google

Le duc d'Alençon, traduit devant le Parlement, fut condamné à mort une seconde fois; une seconde fois aussi il vit sa peine commuée en une détention perpétuelle, peine qu'il subit jusqu'à sa mort, arrivée en 1476. Ses biens confisqués furent partagés entre ses juges, sans doute comme un appât pour les engager à condamner encore les grandes victimes qui leur seraient livrées.

Le comte d'Armagnac, que nous avons vu condamné par contumace, après la Ligue du bien public, ayant été rétabli dans ses terres par Charles de France, duc de Guyenne, ne se contenta pas d'être relaps, il s'intitula fièrement : *Comte par la grâce de Dieu.* Déterminé cette fois à ne point faire grâce, Louis chargea de sa vengeance le cardinal d'Albi, Jean Goffredi, ancien évêque d'Arras, et qu'on surnommait *le bon diable d'Arras* depuis les sanglantes exécutions qu'il avait dirigées dans cette ville contre les Vaudois. Le roi mit sous ses ordres les deux sénéchaux de Toulouse et de Beaucaire, et, afin de s'assurer de leur zèle à accomplir ses desseins, il les intéressa dans l'affaire en leur promettant une forte part des biens de la maison des Armagnac. Dès le mois de janvier, ces deux capitaines parurent sous les murs de Lectoure, où le comte était renfermé, et en poussèrent le siége avec une extrême vigueur. Enfin les négociations s'ouvrirent, et un traité fut conclu. Le cardinal donna au comte toute protection pour se rendre auprès du roi et assister au jugement qui s'instruisait sur les crimes à lui imputés; il accorda aux gens du comte la liberté de se retirer partout où ils voudraient, sans avoir à craindre aucune agression; il conserva à la ville de Lectoure tous

Digitized by Google

ses priviléges, et laissa à la comtesse d'Armagnac le choix d'un lieu sûr pour sa résidence. Deux jours après la signature du traité, le lendemain de la remise de la place, le lieutenant Montfaucon, accompagné de quelques officiers et soldats, se rendit auprès du comte et dit au franc-archer Pierre Gorgia : « Exécutez ce qui vous est » commandé. » Gorgia se précipita aussitôt sur le comte et le poignarda sur les genoux de sa femme, qui était enceinte de sept à huit mois. Après que tous les serviteurs du comte eurent éprouvé un pareil sort, on se livra à l'égard de la comtesse et de ses femmes à des actes d'une honteuse brutalité, et ensuite on leur enleva tous leurs bijoux. Deux jours après, Macé-Guervadan et Olivier Le Roux présentèrent à la comtesse un breuvage et la contraignirent de le boire, afin de la faire avorter. Le poison était trop violent; il enleva la mère et l'enfant qu'elle portait dans son sein. Honteux d'un tel acte, et se persuadant que, pour faire disparaître tous les témoins d'un pareil crime, il fallait anéantir la ville, le cardinal ne voulut pas qu'il restât dans Lectoure une personne pour protester contre la foi violée. Après que les soldats eurent tout égorgé dans la ville et fouillé toutes les habitations, on mit le feu aux maisons. Trois femmes et deux ou trois hommes parvinrent à s'échapper de l'horrible boucherie. Nous aimons à croire que Louis XI n'avait pas commandé de pareils excès; il avait seulement ordonné de pousser Armagnac à outrance.

Les principales têtes de la Ligue étaient abattues; il en restait de moins importantes sans doute, mais qui, ayant pris une part très active à la révolte, méritaient de fixer les regards de la justice. Le vicomte de Fezenzac, frère du

Digitized by Google

comte d'Armagnac, fut dix ans prisonnier à la Bastille; Charles d'Albret, sire de Sainte-Bazeille, fut décapité; le duc de Nemours, alors compromis seulement par des lettres, reçut une simple admonestation; le comte de Foix étant mort, la justice n'eut plus à s'en occuper; son petit-fils hérita de ses vastes propriétés sous la tutelle de Madeleine, sœur du roi Louis XI. Tout le Midi était ainsi retombé sous la dépendance absolue du roi, à l'exception du Roussillon, qui était revenu au pouvoir de l'Aragon.

Après une tentative inutile pour reconquérir cette province, le roi de France profita d'une suspension d'armes pour traiter de la paix; elle fut signée le 17 septembre. Louis convint de rendre dans l'année le Roussillon et la Cerdagne au roi d'Aragon, si, avant cette époque, ce monarque lui pouvait restituer la somme de deux cent mille écus pour laquelle ces deux comtés avaient été engagés.

Ainsi disparaissait encore de la scène un ardent ligueur. Il en existait quelques-uns qui n'avaient pas été frappés. L'un des plus chauds partisans de la Ligue, Nicolas, duc de Lorraine et de Bar, fils et successeur du duc de Calabre et de Lorraine, mort à Barcelone, s'était spécialement attaché au duc de Bourgogne, dont il espérait épouser la fille. La Lorraine, reliant les États du nord et du midi de la maison de Bourgogne, aurait pu former au duc héréditaire de ces États une puissance capable de résister aux nations voisines. Nicolas, qui avait accompagné le duc de Bourgogne dans sa campagne de Normandie, fit, à son retour, une tentative sur la ville libre de Metz; des soldats déguisés en charretiers s'étaient

Digitized by Google

déjà emparés de l'une des portes de la ville et l'avaient livrée à une troupe de guerriers dont plusieurs même avaient pénétré dans la place, lorsqu'une herse détachée par un bourgeois en intercepta l'entrée. Les Messins rassurés et s'armant d'un nouveau courage, massacrèrent tous les soldats qui se trouvaient dans leurs murs. Piqué de cet affront, le duc de Lorraine se préparait à en tirer une cruelle vengeance, quand il fut frappé de mort le 13 août 1473, après trois jours de maladie. Louis XI, accusé par ses ennemis d'avoir causé cette fin par un empoisonnement, dédaigna de répondre à ses accusateurs.

Cette mort inopinée était de nature à amener des changements d'autant plus considérables dans la politique, que le jeune René II, duc de Lorraine et de Bar, allait probablement se déclarer pour la France contre la Bourgogne. Pour prévenir un tel changement, Charles-le-Téméraire fit enlever à Joinville René II et le remit entre les mains de l'empereur Frédéric III, qui se chargeait de lui inspirer de la haine contre la France. Louis se saisit, par représailles, d'un neveu de l'empereur, qui faisait ses études à Paris, fit avancer, sous les ordres du sire de Craon, une armée vers la Lorraine, et réclama avec tant de fermeté la liberté du jeune duc, que, cédant à la crainte, Frédéric III laissa René sortir de ses États et rentrer dans son duché. Il y fut un allié fidèle de la France.

Un autre ennemi de Louis, le duc du Maine, qui avait montré tant de lâcheté et peut-être de trahison à Montlhéry, se mourait alors à l'âge de soixante ans; Louis, duc de Bourbon, l'une des colonnes de la Ligue

Digitized by Google

du bien public, avant de se prononcer absolument pour la nouvelle Ligue qu'il approuvait, en faveur de laquelle il avait écrit des lettres, et même réuni des troupes, avait voulu connaître l'issue probable de la levée de boucliers; c'était un ennemi politique: le roi le traita en politique, c'est-à-dire qu'il aima mieux le gagner que de le punir. Il donna Anne, sa fille, au sire de Beaujeu, frère et héritier présomptif du duc de Bourbon; il fit épouser au duc d'Orléans, âgé seulement de douze ans, sa fille Jeanne, qui n'avait que neuf ans.

Résumons en peu de mots l'état des ennemis du roi à l'intérieur: le duc d'Alençon était captif, le comte d'Armagnac était mort, le comte de Foix était mort, le duc de Nemours était frappé de terreur, le duc de Lorraine était mort, le comte du Maine était mort, le vieux roi René était affaibli par la mort de son fils, le duc de Bretagne prolongeait les trèves stipulées, les maisons de Bourbon et d'Orléans s'alliaient à la maison royale par des mariages.

« C'est fini! tous les rets sont tendus, Louis est pris, » avaient dit les ennemis du roi de France en commençant l'attaque; et tous ses ennemis avaient disparu de la scène, excepté le duc de Bourgogne, qui se consumait sur les bords du Rhin. Entre le roi et le duc se trouvait un grand personnage flottant tantôt à droite, tantôt à gauche, selon qu'il y était porté par ses intérêts, c'était le fameux connétable de Saint-Pol.

Soldat plein d'arrogance et d'ambition, estimant beaucoup ses services, et voulant surtout qu'on les payât chèrement, le connétable, après être entré dans la ville de Saint-Quentin au mois de décembre 1473 et en avoir

Digitized by Google

pris possession au nom du roi, l'occupa en son propre nom, afin d'obtenir le redressement de prétendus passe-droits que la cour de France lui avait fait subir. La principale de ses plaintes avait pour objet le retard de la solde des quatre lances d'ordonnance que le roi mettait à la disposition du premier chef militaire de son royaume. Non content de se montrer hostile à Louis, Saint-Pol se rapprocha du duc de Bourgogne et lui offrit la ville de Saint-Quentin, manœuvre qui n'échappa pas au roi de France. Afin d'empêcher une ligue entre le connétable et Charles-le-Téméraire, Louis XI se montra disposé à accorder toute satisfaction à celui-là, et cependant ouvrit avec celui-ci, des négociations pour la destruction d'un voisin qui nuisait autant à la France qu'à la maison de Bourgogne. On est étonné de voir Louis ouvrir des négociations inutiles avec un ennemi irréconciliable; mais il passait ainsi sa vie politique en négociations, surtout avec ceux qu'il craignait; et le duc de Bourgogne lui faisait tellement peur, que, pour ne pas le blesser, il défendit au Parlement de prononcer son nom dans le procès criminel de Jean Hardi, qui s'était vendu à Charles-le-Téméraire pour empoisonner le roi.

Louis envoya alors le sire de Curton à Bouvines-sur-Meuse, pour y traiter, avec le chancelier de Bourgogne, de la punition du connétable. Comme les deux cours étaient également mécontentes de Saint-Pol, la négociation fut bientôt terminée. Il fut convenu que le connétable serait déclaré l'ennemi commun de Louis et de Charles; que celui des deux qui l'arrêterait le premier devrait, dans les huit jours, ou le faire mourir ou le livrer à l'autre; que le roi confisquerait celles de ses sei-

Digitized by Google

gneuries qui relevaient de la France, et le duc celles qui relevaient de la Flandre.

Instruit des négociations ouvertes contre lui, le connétable envoya aussitôt à la cour de France proposer un traité d'alliance contre le duc de Bourgogne. Rien ne pouvait être plus agréable au roi; ce monarque fit partir en grande diligence un courrier pour prévenir ses envoyés de ne rien conclure avec le chancelier de Bourgogne. Quoique les signatures et les sceaux fussent déjà apposés sur le traité à l'arrivée du courrier, Curton sut faire déchirer la convention.

Avant de former définitivement alliance avec le connétable et de lui donner son amitié, Louis XI, comptant sur son rare talent de parole, l'invita à un entretien. Se sentant coupable de manœuvres indignes du premier chef militaire de l'armée française, et connaissant parfaitement le caractère de son souverain, Saint-Pol voulut avoir des garanties. Le roi ayant consenti à lui laisser prendre toutes les mesures de précaution qu'il jugerait nécessaires, le connétable fit élever une forte barrière sur la chaussée, à une faible distance de Ham. Le souverain et le sujet, comme s'ils eussent été égaux, arrivèrent avec un égal nombre de soldats, qui se tinrent à distance pour laisser aux deux interlocuteurs le loisir de s'entretenir en toute liberté. Dès les premières paroles du monarque, le connétable, confus de tant de précautions, franchit la barrière, demanda à embrasser le comte de Dammartin, qu'il regardait comme son ennemi irréconciliable et sur lequel il rejetait toutes ses craintes; il accompagna Louis XI jusqu'à Noyon, y passa la journée, et conféra longuement avec le monarque, sans qu'on ait

Digitized by Google

connu les circonstances de leur entretien. Malgré les témoignages et les assurances d'amitié mutuelle qu'ils se donnèrent alors, ils retombèrent dans une plus grande défiance l'un de l'autre. Et en effet, quelques jours après, Saint-Pol écrivait au duc de Bourgogne pour ouvrir de nouvelles négociations et lui faire des promesses d'alliance.

Charles-le-Téméraire, dont l'imagination était sans cesse tourmentée par ses rêves de royauté, préparait tout pour la formation du royaume de *Gaule-Belgique;* il instituait à Malines un parlement sur le modèle de celui de Paris, et cherchait à se faire des alliés, afin de pouvoir réunir sous sa domination tout le pays qui avait formé le royaume de Lorraine après la mort de Charlemagne. La réalisation de ce projet, qui nécessitait la soumission de la Lorraine et de tout le pays situé sur les deux rives du Rhin, depuis sa source jusqu'à son embouchure, était une entreprise extrêmement difficile et de nature à attirer de nombreux ennemis au duc de Bourgogne. Lorsque toute l'étendue de ce projet fut connue en France, plusieurs conseillers du roi l'engageaient à soulever le peuple français et à se précipiter sur les États du grand-duc d'Occident. Mais Louis jugea plus sainement, et, dans la crainte de déterminer le roi d'Angleterre à unir ses forces à celles de Charles-le-Téméraire, il se hâta, au contraire, de prolonger la trève de Senlis, afin de le laisser *aller se briser contre ces Allemagnes, qui sont choses si grandes et si puissantes.*

Épouvantés des projets du grand-duc d'Occident, les grands seigneurs indépendants situés sur les rives du Rhin, l'archiduc Sigismond d'Autriche, le margrave de

Digitized by Google

Bade, les évêques de Strasbourg et de Bâle, les villes de Colmar, Schélestadt, Strasbourg et Haguenau signèrent un traité de ligue défensive pour dix ans. Le roi, qui n'était pas demeuré étranger à cette ligue, détermina l'archiduc Sigismond à réclamer du duc de Bourgogne le comté de Ferrette, engagé pour une somme considérable qu'il s'offrait de lui avancer. Le comté de Ferrette et les villes voisines n'attendirent pas, pour se soulever, que la somme engagée fût complétement acquittée. A peine connurent-ils l'intention de Sigismond, que, voulant se soustraire au gouvernement oppresseur des Bourguignons, ils méconnurent l'autorité du duc et se soumirent à leur souverain naturel. Ils étaient encouragés dans cet acte par les Suisses, qui, craignant le grand-duc, venaient de conclure un traité d'alliance avec Louis XI. « Par ce » traité, le seigneur roi (ce sont les termes de l'acte), en » toutes et chacune de nos guerres, et spécialement con- » tre le duc de Bourgogne, nous doit fidèlement donner » aide, secours et défense. Si, dans ses guerres, ledit sei- » gneur roi avoit besoin de nos secours et nous les requé- » roit, nous serions tenus de lui fournir à ses dépens » autant de soldats armés que nous le pourrons. La paye » de chaque soldat sera de quatre florins et demi du » Rhin par mois. »

Plus irrité qu'épouvanté par le soulèvement de l'Alsace, par les dispositions hostiles des Suisses, des princes des bords du Rhin et les menées sourdes de Louis XI, Charles-le-Téméraire, alors à la tête de la plus brillante armée de l'Europe, crut que la ligue formée contre lui serait un moyen de lui procurer de nouvelles victoires. Voici ses plans : rétablir l'archevêque électeur de Colo-

Digitized by Google

gne, chassé par ses diocésains rebelles; remonter ensuite le Rhin; contraindre les petits souverains placés sur les rives du fleuve à cesser toute hostilité contre lui; battre les Alsaciens et ensuite les Suisses; enfin, après de si brillants succès, se replier sur la France et en finir avec Louis XI.

Pour l'exécution d'un pareil plan, il fallait au duc de Bourgogne des alliés capables de tenir tête au roi de France et de le contraindre à porter son attention d'un autre côté; il renoua alliance avec le duc de Bretagne, le roi d'Aragon et le roi d'Angleterre, qui devaient attaquer Louis XI, le premier à l'ouest, le second au sud et le troisième au nord. Quoique la nouvelle ligue fût moins puissante que la première et qu'elle comptât moins de grands vassaux de la couronne, il espérait qu'en mettant plus d'ensemble dans l'attaque, on arriverait à un succès plus complet. On ne peut nier que ce plan, exécuté avec fermeté et une entente complète, n'eût mis Louis XI dans une position extrêmement critique. Mais les plus grands dangers ne servaient qu'à faire éclater l'habileté du monarque.

Bien qu'un travail excessif et des soins continuels eussent affaibli la santé du roi, il ne perdait rien de sa prodigieuse activité. L'inquiétude, suite d'une situation constamment menacée, les souffrances non interrompues, avaient assombri son caractère et développé ses penchants à la perfidie et à la cruauté, penchants que des attaques d'épilepsie pouvaient aggraver encore. Malgré sa santé délabrée, le roi, sans perdre un instant de vue ses plans politiques, était constamment en voyage pour quelque pèlerinage. Mais, en allant visiter les sanctuaires

Digitized by Google

les plus vénérés de France, il voyait tout par lui-même, s'instruisait des besoins du peuple, réformait les abus. La nation se montrait reconnaissante à son égard. S'il était obligé de charger le peuple d'impôts, tout le monde savait qu'il n'employait point l'argent des contribuables en dépenses personnelles, que jamais monarque n'avait vécu avec plus de sobriété et n'avait été vêtu plus pauvrement; car les registres de la chambre des Comptes font mention d'une dépense de vingt sols pour des manches neuves mises à un de ses vieux pourpoints.

Si le roi demandait beaucoup, en retour jamais le peuple n'avait joui de plus de sécurité; l'agriculture était protégée, les routes parfaitement sûres, les crimes punis avec une telle sévérité, que les coupables étaient forcés de changer ou réduits à se cacher.

Fatigué d'une guerre qui faisait souffrir la nation, qui épuisait ses forces physiques sans cependant porter aucune atteinte à la vigueur de sa tête, Louis XI ne négligea aucun moyen de dissoudre la nouvelle Ligue. Le pape Sixte IV, dont le désir le plus ardent était de réunir les forces de la chrétienté contre les Turcs, envoya le cardinal de Viterbe pour sommer Louis et le duc de Bourgogne de mettre un terme à une guerre de trop longue durée et menacer de l'excommunication celui qui s'y refuserait. Le roi de France, afin de faire retomber tout l'odieux de la guerre sur son adversaire et de s'attacher davantage ses peuples, fit publier la menace d'excommunication dans toute l'étendue de son royaume, et prit soin surtout qu'elle fût placardée dans toutes les villes frontières des terres de Charles-le-Téméraire.

Informé, au milieu de ses préoccupations, que le duc

Digitized by Google

de Bourgogne venait de gagner encore à son parti le vieux roi de Sicile, René son oncle, et qu'il y avait déjà des conventions ouvertes pour la vente de la Provence, du duché de Bar et de l'Anjou, Louis XI fit entrer ses troupes en Anjou, s'empara de cette province, ramena par ce coup le vieux roi au sentiment de fidélité, ou du moins le mit dans l'impuissance d'agir contre lui. Si le marché projeté par le duc de Bourgogne eût réussi, ce prince eût pu mettre la France en grand péril et parvenir enfin à réaliser son rêve, l'établissement de son royaume de Gaule-Belgique, qui se serait étendu des bords de la mer du Nord jusqu'à la Méditerranée.

Pendant qu'il empêchait une transaction si désavantageuse à ses Etats, le roi mettait en sûreté ses provinces du midi contre toute tentative de l'Espagne; le Roussillon, l'une des clefs de la France du côté des Pyrénées, devait, d'après les stipulations, être complétement remis entre nos mains, si le roi d'Aragon ne rendait, à une époque fixée, la somme intégrale que lui avait avancée Louis XI. Pour amener Jean d'Aragon, dont le trésor était vide, à la cession absolue de cette province, Louis résolut de frapper fort tandis que ses ennemis n'étaient pas encore en campagne; il pénétra subitement en Roussillon et soumit le pays entièrement. Perpignan s'était soulevé presque aussitôt et s'était remis sous la puissance du roi d'Aragon; mais la mort du roi de Castille amena une guerre entre la Castille et l'Aragon, ce qui ôta à Louis XI toute inquiétude de ce côté.

Le vaste plan conçu par le duc de Bourgogne et le roi d'Angleterre était sur le point de se réaliser. Le 25 juillet 1474, six traités différents, négociés par Antoine,

Digitized by Google

grand bâtard de Bourgogne, avaient été signés à Londres. Charles s'engageait à assister de tout son pouvoir Edouard IV à recouvrer son royaume de France, et Edouard lui promettait, en retour, le duché de Bar, les comtés de Champagne, de Nevers, de Rethel, d'Eu, de Guise, la baronie de Douzy et les villes de la Somme, pour les réunir, libres de tout hommage, à sa nouvelle monarchie ; Edouard promettait de plus d'entrer en France le 1er juillet 1475, à la tête de 10,000 soldats anglais ; c'était à peu près l'époque à laquelle finissait la dernière trève entre la Bourgogne et la France. Le connétable avait promis qu'il ouvrirait les portes de Saint-Quentin au roi d'Angleterre ; le duc de Bretagne s'engageait à faire, de son côté, une puissante diversion en faveur des alliés ; la duchesse Yolande, régente de Savoie, entra elle-même dans la Ligue formée contre Louis XI, son frère, et, peu après, elle y engagea aussi le duc de Milan, Galéas Sforza, dont son fils avait épousé la fille.

Avant que les grandes opérations militaires dussent commencer, le roi d'Angleterre fit passer en Bretagne deux mille Anglais, sous la conduite du sire de Duras, émigré français, qui voulait agiter son pays. Le duc de Bourgogne se mettait en même temps en possession de Verdun, par surprise, et commandait à ses capitaines de faire des incursions dans le Nivernais. Après avoir fait reprendre Verdun, le roi se rendit à Angers, afin de menacer la Bretagne et de forcer François II à renvoyer les soldats anglais et à entrer en négociation.

Par une de ces habiles tactiques qui lui étaient si communes, Louis, pour ne pas ramener sur nos fron-

Digitized by Google

tières l'imprudent Charles, qui s'épuisait alors contre le rocher de Neuss, ne fit pas la moindre démonstration contre ses Etats; il se contenta de lui opposer des adversaires étrangers. Le sire de La Marche, surnommé *le sanglier des Ardennes*, placé alors sur la rive droite du Rhin avec une petite armée, le tenait en échec pendant que l'empereur Frédéric III, l'allié de Louis XI, marchait contre lui à la tête de soixante mille hommes.

Au moment où l'armée allemande s'avançait pour combattre le Téméraire, la Ligue du haut Rhin et les Suisses, à l'instigation du roi de France, entrèrent en Franche-Comté et mirent le siége devant Héricourt. Le grand maréchal de Bourgogne et le comte de Romont accoururent à la tête de vingt mille hommes pour dégager la place, et vinrent se briser contre la vaillante infanterie suisse formée en carrés. La place d'Héricourt, abandonnée à ses seules forces, ouvrit ses portes. L'armée suisse-alsacienne rentra presque aussitôt dans ses foyers, chargée de butin et de gloire.

Charles-le-Téméraire, qui voyait son armée du haut Rhin détruite et celle du bas Rhin consumée devant les murailles de Neuss, n'en rêvait pas moins, au milieu de tant de désastres, à l'exécution de ses plans sur l'Allemagne et la Suisse; il se montrait plus sévère pour la discipline et donnait à ses soldats l'exemple du courage et de la fermeté au milieu des rigueurs de l'hiver. Cependant René de Lorraine, l'allié de Frédéric III et du roi de France, entrait dans le Luxembourg et s'emparait des places de cette province. Louis XI contemplait de loin ces attaques multipliées, les encourageait, payait les assaillants; quant à lui, il se tenait éloigné de la Flandre

Digitized by Google

et de la Bourgogne, pour laisser son ennemi se consumer en Allemagne; il alla même jusqu'à proposer à Charles une prolongation de la trève. Celui-ci lui répondit dédaigneusement : « Comment le roi ose-t-il m'offrir une trève, lorsque je sais que, de concert avec l'Empire, il menace mes Etats d'une invasion prochaine? »

A l'expiration de la trève, le roi réunit des forces considérables sur les frontières de Picardie, et s'empara en peu de jours de Tronquay, Montdidier, Roye et Corbie. Effrayé de succès si rapides, le comte de Saint-Pol, qui ne voulait personne de trop puissant dans son voisinage, donna à Louis XI l'avis mensonger qu'Edouard IV se dirigeait sur la Normandie ou sur la Bretagne pour y opérer son débarquement. Louis ordonna aussitôt à son armée de se retirer sur la Seine, d'où elle pourrait plus aisément surveiller le plus redoutable des ennemis ligués contre lui.

Le lecteur se rappelle qu'au moment de la formation de la Ligue, l'Angleterre avait accepté avec le plus vif enthousiasme la proposition de la guerre. Quoique l'Europe eût retenti du bruit de ses préparatifs, Edouard s'était vu obligé de remettre d'année en année l'expédition convenue; enfin, le 20 juin 1475, il se rendit à Sandwich, où se trouvait réunie et prête à s'embarquer une armée composée de quinze cents hommes d'armes, bardés de fer et richement vêtus, suivis de chevaux nombreux et de quinze mille archers portant arcs et flèches, et qui tous servaient à cheval. Edouard débarqua cette belle armée à Calais; et Charles, duc de Bourgogne, reçut l'invitation, selon le traité, de rejoindre le roi avec ses troupes.

Digitized by Google

Ce qui frappait le plus nos chevaliers français dans l'armée anglaise, c'était d'y voir dix ou douze hommes, tant de Londres que des autres villes, bien nourris, gros et gras, les plus distingués de leurs communes, qu'on soignait très bien, qui étaient abrités sous des tentes magnifiques. Ces hommes, chargés sans doute de surveiller le roi et de voir comment il gagnait l'argent que ses villes lui avaient accordé, furent bientôt ennuyés d'une guerre où ils attendaient en vain les grandes victoires de Crécy, Poitiers et Azincourt.

Cependant le duc de Bourgogne profitait, pour répondre à l'appel de son allié, d'un faible succès qu'il avait remporté sur Frédéric III, faisait une sorte de paix avec cet empereur, et rentrait dans ses Etats, suivi des débris d'une vaillante armée. Il n'avait pas perdu moins de seize mille hommes pour emporter Neuss, dont il ne put même pas se rendre maître. Il dirigea aussitôt son armée du côté de la Lorraine et se rendit à Calais, suivi de quelques gentilshommes seulement, ce qui surprit beaucoup Edouard, qui l'attendait avec une armée nombreuse, brisée depuis longtemps à la fatigue, exercée aux armes, capable de donner aux troupes nouvellement levées l'énergie de vieux soldats. Charles s'en excusa, disant que le pays traversé par l'armée anglaise ayant été ravagé, il avait préféré prendre la route de Lorraine, par où il voulait se rendre à Reims, où devait se faire le sacre d'Edouard. Charles, tout en jouissant de l'appui que le roi d'Angleterre lui apportait, ne voulait pas grever son peuple; il avait défendu aux villes d'ouvrir leurs portes à son allié, en sorte que l'armée anglaise ne put entrer ni à Saint-Omer, ni à Arras, ni à Doullens, ni à Péronne.

Digitized by Google

A ces causes de mécontentement vint encore se joindre une grande déception; le roi d'Angleterre, à qui l'on avait promis la coopération active du comte de Saint-Pol, apprit avec un extrême étonnement qu'un de ses corps, détaché pour occuper Saint-Quentin, avait été repoussé les armes à la main par le connétable, qui ne voulait ni du roi de France, ni de celui d'Angleterre, ni du duc de Bourgogne.

De fâcheuses nouvelles se succédaient; les Français avaient battu les Bourguignons à Guipy, près de Château-Chinon; les Flamands venaient d'être repoussés jusqu'à Arras (27 juin 1475). Comme Edouard paraissait vivement contrarié de ces mauvais succès et en témoignait son mécontentement au duc de Bourgogne, celui-ci quitta brusquement le camp anglais, pour aller se mettre à la tête de son armée, et laissa son allié à quarante lieues de Calais, dans un pays ruiné, où il n'avait pas une seule ville où il pût se retirer.

Louis XI, instruit par ses espions du mécontentement du roi d'Angleterre, se détermina à lui envoyer un héraut d'armes. Afin de cacher cette démarche à ses troupes, il déguisa en héraut un serviteur subalterne, mais intelligent, et l'envoya au camp des Anglais pour donner au roi Edouard des marques de grande estime et lui manifester la volonté de faire une bonne paix. Ce héraut avait en même temps l'ordre de voir les lords Stanley et Hovard, qui avaient beaucoup d'empire sur l'esprit d'Edouard.

Le roi d'Angleterre, déjà fort mécontent de Charles, reçut cette communication avec plaisir, et il se montra disposé à retourner à Londres si le roi de France con-

Digitized by Google

sentait à lui payer immédiatement 65,000 couronnes, à lui en assurer annuellement pendant sa vie 50,000, à conclure une trève et un traité de commerce entre les deux nations pour sept ans, à marier enfin le Dauphin de France avec sa fille aînée, ou, dans le cas où elle viendrait à mourir, avec la seconde, qui, lorsqu'elle serait en âge de puberté, serait envoyée à la cour de France pour y être formée aux habitudes du pays, et y recevrait annuellement 60,000 francs. Les conseillers d'Edouard, pour le déterminer à se contenter de ces conditions, faisaient valoir auprès du roi la pauvreté du trésor, l'approche de l'hiver et la mauvaise foi de Charles; ils ne disaient pas qu'ils avaient reçu de riches présents et qu'ils espéraient bien avoir leur part dans le prix de la paix accordée au roi leur maître. Les bases de la négociation furent admises; des commissaires français et anglais se réunirent dans un village voisin. Louis accepta toutes les demandes des Anglais, et il fut de plus convenu que Marguerite d'Anjou serait mise en liberté, pour une rançon de 50,000 couronnes, et que le différend des deux rois serait soumis à quatre arbitres, le cardinal de Cantorbéry et le duc de Clarence du côté de l'Angleterre, l'archevêque de Lyon et le comte de Dunois pour le roi de France. Ces commissaires s'engagèrent à porter leur décision dans l'espace de trois ans.

A la nouvelle de ces négociations, le duc de Bourgogne et le connétable, vivement contrariés dans leur plan, essayèrent de se tirer de cette fâcheuse situation, l'un en rompant les négociations, l'autre en essayant de se réconcilier avec le roi. Le duc se rendit aussitôt au camp d'Edouard, lui parla en anglais en présence des

Digitized by Google

officiers et lui adressa les plus vifs reproches, sans pouvoir le déterminer à changer de résolution. Il eut, peu de jours après, une entrevue avec Saint-Pol, espérant ainsi le gagner ou le compromettre. Ce qui montre la mauvaise foi de toutes ces négociations et la perfidie des plus grands personnages de cette époque, c'est la présence simultanée des envoyés de ces deux grands seigneurs, opposés au roi de France. Ceux du connétable tournaient en ridicule le duc de Bourgogne, dont les ambassadeurs disaient leur maître parfaitement ami de Saint-Pol.

Voulant les détromper et juger de la confiance que ces deux illustres personnages avaient l'un pour l'autre, Louis fit mettre les envoyés du duc derrière un paravent, donna une audience à Créville, envoyé du connétable, et lui fit raconter dans ses détails la dernière entrevue de son maître avec Charles. Créville peignit si bien les emportements du duc, ses démonstrations emphatiques; il retraça tout d'une manière si comique, que le roi et les ministres présents rirent aux éclats. Louis paraissait si content de cette scène, que, feignant d'en avoir échappé quelques traits, il la fit répéter. Lorsque Créville se fut retiré, le roi demanda aux envoyés de Charles-le-Téméraire ce qu'ils pensaient de la fidélité et de l'attachement du connétable pour leur maître. Le projet de Louis, dans cette circonstance, était d'amener le duc à faire enfin le sacrifice de celui qu'il regardait comme son ami, et qui était aussi dangereux pour lui que pour le roi de France.

Cependant l'armée française et l'armée anglaise s'étaient rapprochées et fraternisaient comme si, quelques

Digitized by Google

jours auparavant, elles n'avaient pas été ennemies. Non contents d'avoir consumé trois cents tonneaux d'un bon vin que Louis avait fait conduire au camp anglais, les soldats d'Edouard venaient au camp français pour boire aux dépens du roi de France. Les hôtelleries d'Amiens étaient constamment pleines de soldats insulaires qui s'y enivraient et y causaient parfois un tumulte que les conseillers du roi regardaient comme dangereux. Louis se contenta d'en rire, parce que les Anglais bénissaient son nom et maudissaient celui du roi d'Angleterre. Malgré ces éloges, le roi ne fut cependant pas fâché de voir arriver le 29 août, jour fixé entre les souverains pour une entrevue.

Commines et plusieurs autres seigneurs tant anglais que français, chargés par les deux rois de chercher et de fixer le lieu de l'entrevue, choisirent Pecquigny, sur la Somme, à trois lieues d'Amiens. Suivant l'usage, on construisit un pont, au milieu duquel fut élevé un fort treillis de bois, *comme l'on fait aux cages des lions*. Le 29 août 1475, le roi se dirigea vers le pont, suivi de douze cents hommes d'armes; Edouard vint, de son côté, avec une troupe plus nombreuse encore; mais des deux parts douze hommes seulement accompagnèrent les monarques. Les deux rois, couverts de draps d'or, s'étaient rapprochés; Edouard ôta sa barrette de velours noir surmontée d'une fleur de lis en diamant, et s'agenouilla en signe de respect.

Les deux souverains s'entretinrent ensuite du traité, l'approuvèrent, se firent apporter le livre des Évangiles et la croix, et jurèrent sur ces objets sacrés d'observer religieusement toutes les conditions arrêtées. Enivré de joie

Digitized by Google

d'une journée si heureuse, Louis dit au roi d'Angleterre en riant, « qu'il falloit qu'il vînt à Paris, qu'il le fes- » toyeroit avec les dames et qu'il lui bailleroit pour con- » fesseur monseigneur le cardinal de Bourbon, qui étoit » celui qui l'absoudroit très volontiers de ce péché, si » aucun il en avoit commis. »

En présentant Commines à Edouard, Louis parla du duc de Bourgogne et demanda ce qu'il ferait dans le cas où le duc ne voudrait point de trève : « Offrez-la lui en- » core, répondit Edouard; s'il la refuse, vous en agirez » avec lui comme vous voudrez. »

Très satisfait de cette réponse, Louis hasarda encore une question relative à la conduite qu'il aurait à tenir à l'avenir envers le duc de Bretagne. Edouard le pria instamment de ne point faire la guerre à un seigneur qu'il avait toujours regardé comme loyal.

En revenant de la conférence, le roi s'entretint avec Commines de ce qui s'y était passé, et lui manifesta du regret d'avoir proposé au souverain de l'Angleterre de venir visiter sa capitale : « C'est un très beau roi, dit-il, » il aime fort les femmes; il pourroit trouver quelque » affêtée à Paris qui lui sauroit bien dire tant de belles » paroles, qu'elle lui feroit envie de revenir comme ses » prédécesseurs, qui avoient trop souvent visité Paris et » la Normandie. »

Toutes les conditions, qui devaient être remplies immédiatement, furent fidèlement exécutées. Edouard reçut l'argent au jour marqué, et se dirigea aussitôt vers la côte; la trève fut à l'instant publiée et prolongée d'un an après la mort de l'un ou l'autre roi. Après que la rançon de Marguerite eut été payée, Edouard consentit à lui

Digitized by Google

rendre la liberté; mais il exigea que cette infortunée reine signât une renonciation formelle à tous ses droits comme reine douairière d'Angleterre; cet engagement fut signé à Rouen; le roi de France s'engagea, de son côté, à ne jamais faire de demande en sa faveur. Ce traité était assurément de la part de Louis XI un acte d'une habile politique; car, pour une dépense comparativement petite, il avait évité une guerre dangereuse, et d'un puissant ennemi il s'était fait un allié fidèle. Convaincu que le maître sans les valets lui échapperait, il acheta les ministres aussi bien que le roi. Ces achats eurent un résultat politique différent de celui qui en était la conséquence naturelle, car non-seulement les puissants seigneurs d'Angleterre furent attachés au roi de France, mais ils lui livrèrent encore les noms de tous les seigneurs français qui avaient conspiré contre lui. Il reçut sur ce point de précieux renseignements, dont il sut profiter dans l'occasion.

Après avoir refusé d'être compris dans la trêve conclue entre la France et l'Angleterre, le duc de Bourgogne, voyant cette trêve convertie en paix définitive, non-seulement regretta son refus, mais demanda encore d'entrer en négociation. Il fut, en effet, signé entre lui et Louis une trêve dans le château de Soleure, situé entre Montmédy et Luxembourg. C'était moins pour la paix et afin d'établir de bonnes relations entre la France et ses Etats, que Charles signait une trêve; c'était afin d'être libre de poursuivre ses projets de vengeance contre les Suisses, les Alsaciens et les Lorrains. Ce traité, qui rétablissait la liberté du commerce entre les deux puissances et leurs alliés, renfermait deux clauses secrètes de la plus haute

Digitized by Google

importance : Louis abandonnait les Suisses, et le duc le roi d'Aragon ; le connétable était livré à la discrétion des deux parties contractantes.

Le duc de Bretagne, averti par ces traités qu'il devait se hâter, s'il ne voulait être sacrifié, demanda aussitôt la paix, qui fut aussi signée entre lui et le roi. Restait donc l'infortuné connétable, qui comprit seulement alors l'abîme qu'il avait creusé sous ses pas par ses tergiversations. N'ayant aucun espoir de pardon du côté de la France, parce qu'il savait que le roi avait entre les mains les lettres très criminelles qu'il avait adressées au roi d'Angleterre ; n'en voyant guère plus du côté de la Bourgogne, il roula dans son esprit une multitude de desseins. Il forma d'abord le projet de se sauver en Allemagne, puis celui de se renfermer dans le château de Ham, enfin celui de se remettre entre les mains du duc de Bourgogne. Le premier projet, qui était le plus sage, ne put être réalisé, parce qu'il tarda trop à le mettre à exécution ; le second paraissait le plus honorable : mais pour se défendre, même dans un lieu de difficile accès, il faut des soldats, et aucun des vassaux du comte ne voulait encourir la disgrâce de ses premiers suzerains, ni s'exposer au péril d'être traité comme criminel de lèse-majesté. Tourmenté par cet état d'incertitude, Saint-Pol se jeta entre les bras d'Aimeric, gouverneur de Mons, et se hâta d'écrire au duc de Bourgogne une lettre dans laquelle il décrivait de la manière la plus touchante ses malheurs, rappelait son attachement pour lui et le soin qu'il avait pris de son jeune âge. Charles, ému à la lecture de cette lettre, fut un instant irrésolu, puis céda devant une démonstration faite par cinq cents lances

Digitized by Google

françaises, et remit aux soldats français l'illustre connétable, qui fut conduit à Paris et livré au Parlement pour être jugé.

Lorsque l'accusé parut devant ses juges, l'issue du procès n'était point douteuse. Sachant que le Parlement était dépositaire de preuves nombreuses et indubitables de ses trahisons, il ne tenta pas de révoquer les faits en doute ou de les discuter; mais, espérant qu'une grande révélation pourrait lui obtenir grâce de la vie, après avoir confessé ses crimes, il demanda à dévoiler un horrible attentat contre la vie du roi. Il dit que, quelques semaines auparavant, pendant son court séjour à Mons, l'un des principaux secrétaires du duc de Bourgogne avait essayé de l'entraîner dans un complot pour empoisonner Louis XI. L'accusation ne présentant rien d'assez précis, le tribunal ne s'y arrêta point et ne la regarda que comme un moyen de distraire son attention.

Immédiatement avant le prononcé de l'arrêt, le chancelier lui dit : « Monseigneur, vous avez toujours été » regardé comme le seigneur le plus intrépide du » royaume; ne démentez pas aujourd'hui cette réputa- » tion, car vous avez besoin plus que jamais de toute » votre fermeté. » On lui redemanda ensuite le collier de l'ordre de Saint-Michel et l'épée de connétable. Enfin le premier président lui lut l'arrêt qui le condamnait à avoir la tête tranchée. « Dieu soit loué! répondit Saint- » Pol, la sentence est dure. Mon seul désir, maintenant, » est que Dieu veuille m'admettre aujourd'hui en sa pré- » sence. »

Après s'être préparé à la mort par les actes de la plus grande piété et avoir inutilement demandé la grâce de

Digitized by Google

la communion, le connétable fut conduit vers l'échafaud, accompagné de quatre docteurs et de quelques autres ecclésiastiques. Avant de monter les degrés, il dit qu'il avait sur lui soixante écus d'or pour être distribués aux pauvres, puis fit sa dernière prière, salua le chancelier et la multitude qui était accourue pour assister à ce grand spectacle, et présenta sa tête, qui tomba sous la hache du bourreau.

Ainsi mourut Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, connétable de France, issu d'une maison impériale, beau-frère du roi de France, oncle du roi d'Angleterre, grand capitaine, puissant en terres, mais ambitieux, ingrat et perfide. Le roi donna ses terres au duc de Bourgogne, et ne conserva pour lui qu'un talisman trouvé sur le connétable, et regardé comme un préservatif infaillible contre le poison.

§ VI. *Mort du duc de Bourgogne. — Mariage de sa fille Marie (1475-1478).*

Voyant ses projets contre la France détruits par la retraite du roi d'Angleterre et par la soumission de tous les grands du royaume, Charles-le-Téméraire s'appliqua avec plus de soin encore à réaliser son utopie, c'est-à-dire à constituer son royaume de Gaule-Belgique, qui devait causer sa ruine.

La première province à conquérir, celle dont la possession était le plus nécessaire au duc, était la Lorraine. Prévenu que les premiers coups de Charles-le-Téméraire allaient se porter sur ses Etats, René s'en préoccupa assez peu, parce qu'ignorant un article secret de la trêve conclue entre Charles et Louis, il croyait pouvoir compter

Digitized by Google

sur l'appui de la France. Bien que dans l'impuissance de secourir la Lorraine sans violer sa parole royale et sans s'exposer aux attaques du duc de Bourgogne, Louis XI réunit cependant quelques troupes, les mit sous les ordres de l'amiral de France, et en calcula si bien la marche, que la conquête du duché de René II devait être consommée avant leur arrivée sur les frontières de Lorraine. La conquête de cette province ne fut qu'une promenade militaire; il n'y eut aucune action d'éclat. Nancy ouvrit ses portes le 29 novembre, et René II, toujours confiant dans l'appui de Louis XI, se retira à la cour de France.

La conquête de la Lorraine n'était, pour Charles-le-Téméraire, qu'un pas fait pour arriver à une guerre beaucoup plus difficile. Le duc de Bourgogne, qui avait vivement ressenti l'échec que les Suisses avaient fait éprouver à ses troupes du haut Rhin pendant qu'il assiégeait Neuss, venait encore d'être invité par l'un de ses alliés les plus dévoués, par le comte de Romont, prince de la maison de Savoie, à venir le protéger contre les montagnards, qui prétendaient annexer à la Suisse le pays de Vaud dont il était en possession. Quelques historiens ont pensé que, dans son rêve insensé, le duc de Bourgogne voyait, au-delà de la Suisse, la Savoie, dont la porte lui était ouverte, puis Milan, dont le duc l'appelait à grands cris. Rome ne pouvant guère offrir de difficulté après cela, Naples moins encore, il suivait la route d'Annibal, et, dans son esprit, ce projet n'était que le prélude de plus grands desseins.

Charles-le-Téméraire quitta Nancy le 11 janvier, se dirigea sur la Suisse, et alla mettre le siége devant

Digitized by Google

Granson, petite ville sur le lac de Neufchâtel. Défendue par huit cents hommes, cette place, après avoir résisté à tous les assauts, devait succomber par la trahison d'un fourbe qui promit une libre retraite à la garnison de la part du duc. Mais, à leur sortie du fort, les soldats furent saisis, chargés de chaînes et ensuite pendus ou noyés.

Loin d'être découragés par cette horrible exécution, les Suisses, au nombre de vingt mille braves paysans, prirent les armes et marchèrent à la rencontre de ces barbares Bourguignons. Informé de leur approche, le duc Charles, qui occupait, à deux lieues de Granson, un camp très fort, vola à leur rencontre. « Marchons à ces » vilaines gens, s'écria-t-il, quoique ce ne soit pas gens » pour nous. » Et, au lieu de les attendre dans une bonne position qu'il avait prise entre le château de Granson et le lac de Neufchâtel, sur un terrain où il suffisait de sa cavalerie pour tailler les Suisses en pièces, il alla au-devant d'eux jusqu'aux débouchés des montagnes, s'enfonçant dans des ravins profonds et dans des défilés difficiles. Il ne tarda pas à reconnaître son imprudence, mais il était trop tard pour la réparer. Les Suisses tombèrent sur son avant-garde avant qu'elle eût le temps de se mettre en défense, et la culbutèrent avec une grande perte. Le désordre gagnant rapidement le reste de l'armée, la victoire ne fut pas longtemps indécise : les Bourguignons, accablés, dispersés, furent mis dans la plus grande déroute; le duc lui-même, partageant la terreur générale, prit la fuite. Il était accompagné de son fou qui, entendant tous les jours son maître répéter qu'il voulait franchir les Alpes et soumettre l'Italie comme Annibal, criait

Digitized by Google

en courant après lui : « Monseigneur, nous voilà bien » annibalés! »

Les pertes du duc de Bourgogne avaient été prodigieuses : il laissait entre les mains de ses ennemis un butin extrêmement riche, dont les vainqueurs ne pouvaient apprécier la valeur. Les trois plus gros diamants de la chrétienté, qui ornent encore aujourd'hui les trésors du Pape, de l'Empereur et du roi de France, furent vendus alors pour quelques écus; la vaisselle d'or et d'argent ne fut point distinguée de celle d'étain ou de cuivre, et les riches tapis de Flandre se vendirent à l'aune, dans une petite boutique de village, comme une étoffe lourde et grossière.

A la nouvelle de la victoire des Suisses, Louis XI, qui s'était avancé jusqu'à Lyon pour être plus rapproché du théâtre de la guerre, se rendit à Notre-Dame-du-Puy pour la remercier de cette faveur signalée. Informé que le vieux René, son oncle, avait encore été en relation avec Charles-le-Téméraire pour lui vendre son duché de Provence, Louis, sachant que la défaite de Granson avait changé ses dispositions, lui pardonna et parvint à se faire céder, le 7 mars, par Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre, tous ses droits, tant sur la Lorraine, comme succession de sa mère, que sur les duchés d'Anjou et de Bar et sur le comté de Provence, comme succession de son père. Gagné par une concession qui mettait en son pouvoir l'héritage de toutes les branches de la maison d'Anjou, Louis se montra extrêmement bienveillant à l'égard du vieux roi, le remit en possession de toutes ses terres et conserva seulement une garnison dans le château d'Angers.

Digitized by Google

La duchesse de Savoie et Galéas Sforza, duc de Milan, imitèrent le vieux René et abandonnèrent le duc de Bourgogne, pour se jeter entre les bras du roi de France heureux de se voir ainsi délivré d'adversaires qu'il redoutait. Charles avait encore en France des partisans qui, sans avoir pris une part active à ses actes, avaient entretenu avec lui des correspondances et n'attendaient qu'une occasion favorable pour se déclarer. Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, fils du connétable de ce nom, avait eu avec Edouard des relations qui étaient constatées par lettres dont le roi avait été mis en possession par les Anglais. Nemours fut livré à une commission qui le condamna, et il fut renfermé à la Bastille. Le maréchal de Rouhaut, l'un des agents les plus actifs du vieux roi René pour la cession de toutes ses propriétés au duc de Bourgogne, fut condamné à la perte de tous ses emplois, à l'amende de vingt mille francs et au bannissement.

Après la grande journée de Granson, le duc de Bourgogne et les Suisses avaient envoyé des ambassadeurs à Louis XI, le premier pour conjurer le roi de ne point accorder de secours aux Suisses, les seconds pour solliciter sa coopération. Louis témoigna à Coutay, l'envoyé du duc de Bourgogne, une grande douleur du malheur arrivé à son maître et lui promit une parfaite neutralité; il reçut ensuite les ambassadeurs suisses, les félicita de la bravoure de leur nation, les encouragea à soutenir contre le *grand-duc d'Occident* la haute réputation des Cantons, et leur assura son appui. N'osant exécuter directement ses promesses, il recourut à un moyen détourné qui devait avoir une grande efficacité; il engagea le jeune René II à se rendre auprès des sei-

Digitized by Google

gneurs allemands de l'Alsace et de la Souabe pour les déterminer à soutenir vigoureusement les Suisses, s'ils ne voulaient avoir à supporter tout le poids de la guerre après la défaite de ceux-ci : René suivit ce conseil. Nous le verrons paraître sur le champ de bataille de Morat, plus terrible pour le duc que celui de Granson.

Jamais orgueil n'avait été plus humilié que celui de Charles-le-Téméraire Ses pertes en hommes n'avaient pas été considérables, car mille guerriers, à peine, étaient restés sur le champ de bataille ; mais ce qui était irréparable, c'était la perte de son honneur et de ses trésors. Repassant sans cesse en lui-même la honte d'avoir été vaincu par un ennemi qu'il méprisait, il ne put en supporter l'idée ; il se retira dans la solitude, laissa croître sa barbe, se mit à boire du vin (auparavant il n'en goûtait jamais), et tomba dans un tel état d'anéantissement, qu'il était incapable de mouvement. La colère et le désir de la vengeance rendirent du ressort à cette âme presque anéantie.

Le roi, ayant des démêlés amers avec la cour de Rome, à l'occasion de la pragmatique sanction qu'il publiait ou qu'il rapportait à son gré, selon qu'il était mécontent ou satisfait de cette cour, s'était préparé à envahir le Comtat-Venaissin ; mais Charles-le-Téméraire avait retrouvé alors toute sa fierté, avec une armée; il signifia au roi de France qu'il eût à cesser toute tentative sur le comtat d'Avignon, ou qu'il marcherait aussitôt contre la France. Louis, aimant mieux voir le colosse se briser contre la Suisse que de le voir venir exercer ses ravages en France, promit de ne point attaquer le légat.

Rassuré par cette promesse, Charles se disposa cette

Digitized by Google

fois à écraser ces paysans de la Suisse qu'il jugeait indignes de sa colère. Après les avoir inutilement attendus à Lausanne, où il espérait qu'ils viendraient l'attaquer, le duc de Bourgogne marcha en avant et mit le siége devant Morat, petite ville à cinq lieues de Berne. La garnison de Morat, forte seulement de deux mille hommes, selon l'ordre qu'elle avait reçu, se défendit avec un courage héroïque et soutint, pendant dix jours, des assauts répétés. Cependant Berne se remplissait de bandes confédérées, dont le nombre se monta à trente-quatre mille, parmi lesquels on remarquait René II, âgé de vingt-cinq ans, qui était accouru à la tête d'un corps considérable de Lorrains et d'Allemands. Jamais journée ne fut plus brillante à Berne que la veille de la bataille de Morat : la ville entière était illuminée; devant chaque maison on voyait des tables dressées pour faire fête aux soldats et les encourager à bien faire; au moment du départ, on les embrassait comme les libérateurs de la patrie.

Le 22 juin 1476, instruits de la marche des confédérés, les Bourguignons sortirent de leurs retranchements et occupèrent une position très forte, défendue par un large fossé et une haie vive, où ils attendirent l'ennemi, qui paraissait immobile; mais un gros corps s'était glissé derrière un bois et était parvenu à dérober sa marche aux Bourguignons. Ils pénétrent dans l'enceinte et s'adossent à des haies vives qui les garantissent du choc de la cavalerie. Charles envoie contre eux ses francs-archers, soutenus de quelques escadrons; ces archers, abîmés par le feu des Suisses, lâchent bientôt pied au moment où le duc de Bourgogne s'avançait pour les soutenir. L'ennemi, sortant avec impétuosité de son retranche-

Digitized by Google

ment, tombe sur ce corps de bataille, l'enfonce et le disperse. C'est en vain que Charles veut rallier ses troupes, la cavalerie allemande ne lui en donne pas le temps ; il est entraîné lui-même dans la déroute générale et ne parvient qu'avec peine à se sauver, laissant sur le champ de bataille seize à dix-huit mille hommes et tous ses équipages.

Les ossements des Bourguignons tués à la bataille de Morat, furent ramassés et renfermés dans une petite chapelle bâtie sur une hauteur dominant le lac qui porte le nom de la ville. On y grava cette inscription :

« Voici le monument que laissa d'elle, en 1476, l'ar-» mée de Charles, comte de Bourgogne, ce prince si fa-» meux et vaillant, lorsqu'ayant assiégé Morat, elle fut » taillée en pièces par les Suisses. »

Lorsque le général Brune, à la suite de plusieurs avantages remportés sur les Suisses en 1793, se fut emparé de la ville de Morat, un bataillon de la Côte-d'Or, l'un des départements de l'ancienne Bourgogne, renversa ce monument injurieux pour la mémoire des guerriers bourguignons, et les soldats donnèrent la sépulture aux ossements blanchis de leurs ancêtres. Par un singulier effet des vicissitudes humaines, cette destruction de l'ossuaire bourguignon eut lieu le jour de l'anniversaire de la bataille de Morat. En 1815, les Suisses ont rassemblé de nouveau les os dispersés, et ont reconstruit ce monument de leurs anciennes victoires (1).

Si la douleur de Charles avait été grande après la journée de Granson, c'était un véritable désespoir après

(1) *Conquêtes et victoires des Français.*

Digitized by Google

celle de Morat. Il fit arrêter et renfermer dans le château de Saint-Claude Yolande de France, qui était venue lui offrir ses équipages et ses serviteurs. Elle fut délivrée par Louis XI, qui, à peine instruit de la défaite de son redoutable vassal, avait donné ordre au comte de Dammartin, alors à Senlis, de réunir son armée et de se porter sur la frontière de Bourgogne, pour être prêt à prendre part aux graves événements qui se préparaient.

Tout en feignant de vouloir observer fidèlement la trève, et en prescrivant à Dammartin de garder une scrupuleuse neutralité, le roi ordonna au maréchal de Champagne de prendre cent lances et d'aller, d'une course rapide, délivrer sa sœur Yolande, qui était mal gardée dans le château-fort de Saint-Claude. Cette princesse fut, en effet, arrachée à sa prison et ramenée au Plessis-les-Tours : « Soyez la bien venue, madame la Bourgui-» gnonne, » lui dit Louis. Ce fut le seul reproche qu'il lui adressa. Redoutant la finesse de son esprit et la pénétration de son regard, le roi ne la tint que huit jours auprès de lui; il la renvoya dans son duché, où elle rentra bien déterminée à ne plus se confier au duc de Bourgogne.

Après la victoire de Morat, René II, s'étant mis à la tête de ses Lorrains, avait reparu dans son duché, dont la plupart des villes allèrent à sa rencontre et le reçurent avec le plus vif enthousiasme. Nancy seul fit quelque résistance. Mais bientôt les garnisons des autres places de la Lorraine contraignirent les Bourguignons à se rendre. A cette nouvelle, Charles entra dans un accès de fureur indicible : les revers se multipliaient autour de lui; ses armées deux fois écrasées en Suisse, la révolte

Digitized by Google

de la Lorraine, province qui lui était si chère, le refus de ses sujets flamands de lui envoyer sa fille, l'impossibilité de réunir une nouvelle armée dans ses provinces découragées, tout le jetait dans le désespoir. Il parvint cependant à former un corps de troupes des débris de son armée, et vint, au cœur de l'hiver, mettre le siége devant Nancy.

René II, après avoir mis la place en état de défense, partit aussitôt pour l'Alsace et la Suisse, afin de recruter des troupes dans ce pays. Les Suisses, tout en refusant de prendre part à cette guerre comme nation, lui permirent de rassembler des volontaires. Il recruta six mille hommes dans les Cantons, en réunit quatre mille dans les contrées voisines, et s'avança à marches forcées au secours de Nancy, par un froid tellement rigoureux, que quatre cents Bourguignons étaient morts de froid la veille de Noël, et que beaucoup d'autres avaient perdu les pieds et les mains.

Charles-le-Téméraire, que tous les maux et toutes les hontes venaient accabler dans cette dernière année, après avoir vu ses armées ruinées, se consumait alors sous les murs d'une grande ville contre laquelle il multipliait en vain les assauts; il fut encore éprouvé par la défection de celui qu'il avait placé au nombre de ses meilleurs amis. Campo-Basso, *condottiere* italien, son confident, irrité des outrages qu'il en avait reçus (on dit que le duc lui avait donné un jour un soufflet), gagna des officiers et quitta l'armée du duc au moment de l'arrivée de René II; il se retira avec ses troupes au-dessous de Nancy, au lieu où la Meurthe se jette dans la Moselle.

A la nouvelle de l'approche de René, qui se trouvait

Digitized by Google

à la tête de dix mille Suisses-Alsaciens et d'un grand nombre de soldats lorrains, on conseilla à Charles-le-Téméraire de se retirer à Pont-à-Mousson : « Par saint » Georges, répondit-il, ce soir nous allons donner l'as- » saut, et demain nous aurons la bataille. » Il donna en effet l'assaut contre une ville dont le courage était exalté par la nouvelle de l'approche de son libérateur. Charles ayant été repoussé, ses officiers le pressèrent de se retirer et le conjurèrent de ne pas engager une imprudente bataille : « Quand je serais seul contre cent mille, je me » battrais toujours. » Ce fut là toute sa réponse.

Le lendemain, 5 janvier, veille des Rois, le duc de Bourgogne se fit armer de grand matin. Le cimier de son casque tomba : *Hoc est signum Dei*, s'écria-t-il! Il ne voulut pas le faire rattacher. Il choisit une position très forte, d'où son artillerie dominait la route que devaient suivre ses ennemis. « Son front était couvert par le ruisseau d'Hénillecourt, roulant entre deux haies; sa gauche était appuyée à la rivière, sa droite à une pente couverte de bois; la neige tombait par flocons. L'avant-garde seule de René, forte de deux mille hommes, était supérieure à toute l'armée des Bourguignons. Pendant qu'elle attaquait de front et qu'elle s'efforçait, quoique sans succès, de pénétrer entre la droite de Charles et la colline, au haut de cette même colline on entendit tout à coup retentir les cors terribles d'Uri et d'Unterwald. Les Suisses la franchirent, et, se précipitant sur les Bourguignons, ils les accablèrent bientôt par leur impétuosité. La bataille ne fut ni longue ni meurtrière, ce fut la poursuite qui fut terrible : elle se continua deux heures encore après la chute du jour. De retour de cette

Digitized by Google

poursuite, le duc René rentra dans sa capitale, qu'il venait de délivrer; il demandait à chacun des nouvelles de son cousin le duc de Bourgogne, personne ne savait ce qu'il était devenu. Le lendemain, on le chercha sur le champ de bataille, on y trouva les corps du sire de Rubempré, de Conlay, de Jacques Galeotto, le fidèle commandant des Italiens, de Frédéric de Florsheim, de Vaumarcus; on interrogea les prisonniers, le grand bâtard de Bourgogne, son fils aîné, les comtes de Nassau, de Rothelin, de Chimay, Hugues de Château-Guyon, Olivier de La Marche, le fils de sire de Coulay, Jone de La Laing, aucun ne pouvait dire ce qu'était devenu leur maître; chacun, au moment où les Bourguignons s'étaient dispersés, ne s'était plus occupé que de son propre péril, et, la nuit étant déjà avancée, chaque fuyard n'avait pu voir les autres. Ce ne fut que le mardi, 7 janvier, qu'on découvrit enfin le corps de Charles, à moitié enfoncé dans la vase d'un ruisseau, avec plusieurs autres cadavres dépouillés. Sa tête était fendue de l'oreille à la bouche, et il était percé de deux coups de pique, l'un dans les cuisses, l'autre au bas des reins. Plusieurs crurent qu'il avait été tué par des gens apostés par le comte de Campo-Basso; d'autres, qu'un homme d'armes sourd, nommé Claude de Bazemont, qui le poursuivait, ne l'avait pas entendu quand il disait son nom, et l'avait achevé quand il enfonçait dans la glace; d'autres encore, en plus grand nombre, niait qu'on eût pu reconnaître son corps défiguré, croyaient qu'il n'était point mort, et, pendant un an, s'attendirent à le voir reparaître (1). »

(1) Sismondi, *Histoire des Français.*

Digitized by Google

Telle fut la fin du prince le plus orgueilleux de son temps; il s'était proposé Annibal pour modèle, et il n'avait aucune des qualités qui font le grand capitaine.

Le roi, qui attendait avec une vive anxiété le résultat de la lutte engagée sous les murs de Nancy, fut bien servi par les postes qu'il avait établies : le 9, avant l'aube du jour, il fut informé de la mort de son plus redoutable ennemi. Il montra une grande joie de cet événement, et, en signe d'allégresse et de fête, il invita à dîner tous les seigneurs qui se trouvaient à la cour. Tous répondirent à son invitation, mais plus d'un front paraissait accablé.

La mort du duc de Bourgogne était un grand événement pour toute la noblesse, attachée fortement à la féodalité, qui venait de recevoir le dernier coup. Ces hauts et puissants seigneurs, assis à la table du roi, mesurant alors le progrès immense que la royauté avait fait en quelques années, n'apercevant plus d'obstacle qui pût arrêter sa marche ascendante, entrevoyaient le moment où ils ne seraient plus que les très humbles serviteurs du monarque. Après le dîner, le roi se rendit au pèlerinage célèbre de Notre-Dame-du-Puy, pour rendre grâce à Dieu et à la bonne Vierge de la plus haute faveur de son règne.

La mort de Charles-le-Téméraire, qui ne laissait qu'une fille pour héritière, imposait de grands devoirs politiques au roi. Il y avait, dans la riche succession, des fiefs nommés masculins, c'est-à-dire dont les filles ne pouvaient hériter, et qui devaient retourner à la couronne lorsqu'il n'y avait point d'enfant mâle pour en hériter. Quoique la clause de réversion n'eût pas été expressément inscrite

Digitized by Google

dans le titre de concession des fiefs d'Artois et de Bourgogne, Louis, qui avait le plus grand intérêt à le considérer comme étant de cette nature, fit aussitôt occuper la Bourgogne, bien convaincu que le fait accompli, comme nous disons aujourd'hui, serait d'une très grande valeur. Cette prise de possession, que le roi appuyait sur deux motifs, sur le droit de réversibilité et sur l'autorité qu'il prétendait avoir sur Marie de Bourgogne, sa parente et sa filleule, fut consacrée par le consentement des Bourguignons. Quatre villes de Bourgogne, savoir : Châlon-sur-Saône, Beaune, Verdun et Semur, ayant tenté de soutenir les droits de Marie, furent vivement pressées par Craon et Amboise, et se virent obligées de capituler.

Le roi donnait en même temps l'ordre aux capitaines français placés sur les limites des terres de Charles-le-Téméraire du côté des Pays-Bas, d'y entrer et de s'en emparer. Abbeville, Montdidier, Péronne, Montreuil-sur-Mer, Saint-Quentin ouvrirent leurs portes, sans cependant que leur exemple pût entraîner l'Artois et la Flandre, qui voulurent demeurer fidèles à la duchesse Marie. Cette princesse, alors âgée de vingt ans, était à Gand au moment de la mort de son père; lorsque la nouvelle lui en parvint, malgré son excessive douleur, elle rassembla les débris de l'armée défaite sous les murs de Nancy, et prit en main le gouvernement, avec le conseil de son chancelier Hugonet et du sire d'Imbercourt. Dès le 23 janvier elle avait adressé aux États de Bourgogne une lettre pour constater son droit sur ce duché et sur les comtés de Charolais, de Mâcon et d'Auxerre. Informée que Louis XI s'était déjà mis en possession de ces terres, elle lui adressa une réclamation. Le roi fit ré-

Digitized by Google

ponse « que son dessein était d'unir par les liens du ma-
» riage le Dauphin, son fils, avec Marie de Bourgogne;
» qu'en attendant il se mettrait en possession des pro-
» vinces réversibles à la couronne, et qu'il garderait les
» autres jusqu'au moment où Marie, devenue majeure,
» lui en rendrait hommage. »

Les ambassadeurs flamands, aimant mieux être gouvernés par un prince allemand que par un prince français, déclarèrent qu'ils n'étaient point chargés de traiter l'affaire des mariages; ils s'occupèrent uniquement des apanages, firent bon marché de la Bourgogne et de l'Artois, qui leur avaient causé plus de mal que de bien, et prirent sur eux de rédiger et signer un acte en vertu duquel les États d'Artois devaient envoyer des députés pour prêter serment au monarque. L'Artois n'était cependant pas absolument réuni au Domaine; il devait même retourner à Marie, si elle épousait un prince français; mais si elle prenait pour époux un prince étranger, l'Artois devait être réuni à la couronne, avec la condition que les priviléges et les franchises de cette province seraient conservés. En attendant le moment désiré du mariage de la duchesse, l'administration de l'Artois fut confiée à des officiers français.

La ville d'Arras ouvrit ses portes avec peine aux Français, dont elle redoutait le gouvernement. Vingt-trois de ses principaux habitants demandèrent et obtinrent la permission d'aller au camp français, d'où ils se dirigèrent vers la Flandre. Tristan l'Ermite reçut l'ordre du roi de les poursuivre; il les surprit à Lens, les ramena à Hesdin et leur fit aussitôt trancher la tête sans autre forme de procès. Louis plaisanta de la manière la plus

Digitized by Google

indigne sur ces exécutions, et, en parlant d'un magistrat d'Arras qui avait demandé une place au parlement de Paris, il dit à Tristan : « Eh quoi! maître Oudart » aussi? Ah! déterre-le pour lui mettre son chaperon » rouge. » On le déterra, en effet, pour détacher la tête du tronc et la faire couvrir du mortier d'écarlate fourré d'hermine que portaient les premiers présidents au parlement; ensuite elle fut attachée à un poteau sur le marché d'Hesdin.

Olivier-le-Dain, plus communément nommé Olivier-le-Diable, chirurgien du roi, envoyé en ambassade à la cour de Bruxelles, sut profiter du mécontentement des différentes provinces, causé par les tentatives de réforme de Charles-le-Téméraire pour amener ses États à l'unité; il insista vivement sur les vices du dernier duc, montra la source de tous les maux dans la confusion des duchés et des comtés, qu'il fallait séparer et gouverner selon leurs usages et leurs priviléges. Ce plan d'administration, qui répondait parfaitement aux vues et aux besoins du Brabant, du Hainaut et des grandes villes de Flandre, suscita partout une vive agitation. Pour apporter un remède à ce malaise réel ou factice, Marie convoqua les États de Flandre, qui voulurent entendre l'ambassadeur français et connaître ses vues. Lorsque maître Olivier eut développé son plan et présenté le mariage de la duchesse avec le Dauphin de France comme le seul moyen de satisfaire tous les intérêts et de contenter tous les partis, les États cessèrent de trouver aussi magnifiques les conceptions politiques du barbier; ils réclamèrent contre la cession de l'Artois, réclamation que la duchesse Marie appuya de toutes ses forces. Une députation fut aussitôt

Digitized by Google

envoyée à Louis par les États, pour demander une juste réparation des torts que la Flandre avait supportés : « Je » connais mieux que vous, dit le roi aux députés, les in- » tentions de votre jeune princesse : elle a déjà nommé » le conseil qui doit vous régir, et plusieurs de ses mem- » bres sont venus me trouver. »

Comme les députés témoignaient un étonnement mêlé d'incrédulité et exhibaient leurs instructions signées de la main de la duchesse, Louis, dans le dessein d'augmenter la division dans les États de Flandre et pour contraindre Marie à se jeter sans réserve entre ses bras, leur montra les lettres de leur souveraine d'après lesquelles les affaires sérieuses ne devaient être traitées qu'avec Ravestein, Imbercourt et ses conseillers intimes, objets de la haine des Flamands.

La divulgation en Flandre de la duplicité de la duchesse Marie et de ses conseillers causa la plus vive agitation. Gand se souleva, saisit Hugonet, Imbercourt et les autres conseillers intimes de Marie, les traduisit devant une commission spéciale et demanda leur mort, comme ayant été traîtres à la patrie. Ils eurent la tête tranchée sous les yeux de Marie, qui s'évanouit alors, assurent quelques historiens, et fut reportée dans son hôtel, où elle put méditer sur la justice expéditive du peuple.

Marie de Bourgogne, pleine de colère, prononça alors ces paroles sanglantes contre l'ambassadeur français : « Il faut que le roi, mon cousin, me croie bien malade » pour qu'il m'envoie son médecin. »

Repoussé avec dédain, Olivier résolut de se venger, et, en arrivant à Tournay, ville libre qui nommait ses

Digitized by Google

magistrats, quoiqu'elle payât impôt au roi de France, il y fit introduire quelques soldats français, se rendit maître des portes, et fit entrer une garnison tout entière. Le corps chargé de garder cette place au nom de Louis XI, se mit à faire de nombreuses excursions sur les terres de Flandre. Indignés de cette violation de leur territoire, les patriotes gantois, avec les bons bourgeois de Bruges et d'Ypres, formèrent une troupe de douze ou quinze mille hommes, conduits par Adolphe de Gueldre, l'un des prétendants à la main de la duchesse. Cette multitude, sans discipline et sans ordre, ne put soutenir le premier choc des Français, elle fut enfoncée de toutes parts; Adolphe de Gueldre, son commandant, demeura au nombre des morts. Marie ne fut pas affligée de cette issue, qui la délivrait d'un prétendant qu'elle détestait.

Elle n'était cependant pas plus satisfaite de Louis XI, qui avait eu la perfidie de trahir son secret, continuait alors ses exploits sur la Flandre, emportait Cambrai, Le Quesnoy, Avesnes et plusieurs autres places, et faisait dévaster les campagnes des environs de Lille, Douai, Valenciennes, Saint-Omer, etc. La haine qu'elle portait à Louis rejaillissait sur le Dauphin, dont elle ne voulait pas.

Le comte de Nevers, frère de la reine d'Angleterre, s'était mis sur les rangs, pour obtenir la main de la duchesse, mais il était regardé comme un trop petit seigneur pour une si grande dame. Le duc de Clarence semblait avoir plus de chances; mais le roi d'Angleterre ne voulait pas d'une union qui aurait rendu ce seigneur trop puissant. Maximilien d'Autriche, fils de l'empereur d'Allemagne, fixa enfin le choix de la jeune princesse.

Digitized by Google

Quoique, à son arrivée à Gand (18 août 1477), il ne sût pas un mot de français, ni la duchesse un mot d'allemand, ils se plurent l'un à l'autre dès le premier jour. Le soir même de l'arrivée de l'archiduc, les fiançailles furent célébrées, et le lendemain on vit déployer la plus grande pompe pour un mariage qui devait avoir de si grandes conséquences sur les destinées de l'Europe.

« La politique de Louis, dit M. de Châteaubriand, a été l'objet du blâme général des historiens; tous ont dit qu'il avait manqué, pour le Dauphin, le mariage de Marie de Bourgogne, héritière de Charles-le-Téméraire, et celui de Jeanne, fille de Ferdinand et d'Isabelle; que, s'il eût consenti au premier mariage, les Pays-Bas, réunis à la France, n'auraient point produit ces longues guerres qui firent couler tant de sang; que, s'il avait donné les mains au second mariage, c'est-à-dire à celui du Dauphin et de Jeanne, fille de Ferdinand et d'Isabelle, Jeanne n'eût point épousé Philippe, fils de Maximilien et de Marie de Bourgogne, et ne serait point devenue la mère de Charles-Quint; par le premier mariage, le Dauphin aurait annexé les Pays-Bas, l'Artois, la Bourgogne, la Franche-Comté, à la monarchie de saint Louis; par le second, ses enfants seraient devenus maîtres des royaumes des Espagnes et bientôt des Amériques. Ce n'est point ainsi qu'il faut juger la politique de Louis XI : le but de ce prince ne fut jamais d'agrandir son royaume au dehors, mais d'abattre la monarchie féodale pour constituer la monarchie absolue. Par le mariage du Dauphin et de Marie de Bourgogne, il se serait commis avec le Corps germanique : la Franche-Comté, le Luxembourg, le Hainaut et la Hollande relevaient de l'Empire; or, Louis XI ne

Digitized by Google

voulait de querelles que quand il se croyait sûr du succès. Toutes ces considérations le portèrent à préférer le certain à l'incertain, à prendre ce qu'il pouvait garder, à laisser ce qui présentait des chances périlleuses. Il ne favorisa pas davantage l'union de Charles d'Angoulême, de la maison d'Orléans, avec l'héritière de Charles-le-Téméraire, parce que c'eût été rétablir sous un autre nom la puissance des ducs de Bourgogne. Mais s'il rejeta le mariage du Dauphin avec Marie, il rechercha le mariage de ce même Dauphin avec Marguerite, fille de Marie et de Maximilien, parce que, d'un côté, il y avait proportion d'âge, et que, de l'autre, on gratifiait Marguerite des comtés d'Artois et de Bourgogne; or, cette dot n'offrait aucune matière à contestation avec la Flandre et l'Empire. Ce mariage n'eut pas lieu, parce que la dame de Beaujeu, qui suivit la politique de son père, préféra, pour son frère Charles VIII, l'héritière de Bretagne. »

§ VII. *Fin de la guerre avec la maison de Bourgogne (1477-1483).*

Toutes les époques ont leur caractère, leurs vertus et leurs vices particuliers. Le siècle de Louis XI semble avoir été l'âge de la fourberie et de la cruauté; on ne parlait dans toute l'Europe que de complots contre les têtes couronnées, d'assassinats de souverains, de jugements criminels des plus grands personnages de l'Etat. Il y avait, en effet, une multitude de têtes illustres qui étaient tombées, les unes par la guerre, les autres par le couteau des assassins, et beaucoup par le glaive de la jus-

Digitized by Google

tice. Ces faits, les arrêts des cours criminelles, les exécutions sanglantes, ne manquaient pas de réagir sur l'esprit malade de Louis XI, qui se persuadait qu'en faisant décapiter quelques grands seigneurs il éloignait le danger, affermissait son royaume et surtout se donnait à lui-même plus de confiance. Quoique le duc de Bourgogne n'existât plus, et que la tête même de la féodalité fût ainsi tombée, le régime féodal chercha cependant encore à se débattre après la mort de son chef, et ses dernières convulsions, les plus terribles d'un règne lugubre, ne sont pas les moins propres à impressionner le lecteur. Ces convulsions irritaient Louis XI, qui semblait se venger du mal qu'il endurait en immolant quelque grand personnage à sa vengeance. Parmi les victimes dont la mort causa le plus de terreur, nous devons citer Jacques d'Armagnac, comte de Nemours, descendant reconnu de Clovis. Déjà nous avons raconté son arrestation. Après un an de détention, Jacques fut déféré au Parlement, à qui Louis commanda *qu'on le torturât bien étroit pour le faire parler clair*, espérant ainsi parvenir à la découverte de quelque grand complot. On employa vainement les plus horribles tortures; on ne put jamais lui arracher d'autres aveux, sinon qu'il avait eu connaissance de trames contre l'Etat et la vie du roi, sans y avoir pris part, et que tout son crime était de ne les avoir pas révélées. Dans sa cage de fer de la Bastille, où il avait été interrogé, Nemours écrivit au roi une lettre extrêmement touchante, dans laquelle il lui rappelait leurs liaisons d'enfance et les liens de parenté qui les unissaient. Cette lettre fut adressée comme nouvelle pièce à conviction au Parlement, qui, ne se montrant pas assez

Digitized by Google

disposé à condamner à mort pour le crime de non-révélation, vit aussitôt écarter les juges suspects de trop de faiblesse ou d'amour de la justice; on les remplaça par des commissaires, parmi lesquels se trouva le célèbre Philippe de Commines, qui n'avait pas l'indépendance de caractère que ses talents auraient dû lui donner. Le duc de Nemours fut condamné, le 4 août, à avoir la tête tranchée. Tout fut préparé pour produire la plus vive sensation sur les assistants : il fut confessé dans une salle tendue de noir, appareil alors en usage pour les princes; c'est ainsi qu'on avait exécuté Conradin à Naples, et qu'on traita depuis Marie Stuart en Angleterre.

On raconte que Louis XI pratiqua alors ce qui ne fut jamais en usage, qu'il mit sous l'échafaud, dans les Halles de Paris, les jeunes enfants du duc, pour recevoir sur eux le sang de leur père (1), qu'ils en sortirent tout couverts, et, qu'en cet état, on les conduisit à la Bastille, dans des cachots faits en forme de hottes, où la gêne que leur corps éprouvait était un continuel supplice. On leur arrachait les dents à plusieurs intervalles; ce genre de torture, aussi petit qu'odieux, était alors en usage. C'est ainsi que, du temps de Jean, roi de France, d'Edouard III, roi d'Angleterre, et de l'empereur Charles IV, on traitait les Juifs en France, en Angleterre et dans plusieurs villes d'Allemagne, pour avoir leur argent. Le détail des supplices inouïs que souffrirent les princes de Nemours-Armagnac serait incroyable, s'il n'était attesté par le re-

(1) Il faut observer que cette circonstance n'est rien moins que certaine, et que les auteurs contemporains n'en parlent pas. Il est possible que ce soit une invention des ennemis de Louis XI, pour rendre son nom plus odieux.

Digitized by Google

quête que ces princes présentèrent aux Etats après la mort de Louis XI, en 1483.

Trois conseillers ayant opiné d'une manière favorable à l'accusé, le roi les suspendit et adressa cette sévère réponse au Parlement, qui avait réclamé en sa faveur : « Je pensois, parce que vous êtes sujets de la couronne » de France et lui devez votre loyauté, que vous ne vou» lussiez pas approuver qu'on fît si bon marché de ma » peau. D'après ce que je vois par vos lettres, je connois » clairement qu'il y en a encore parmi vous qui volon» tiers seroient machineurs contre ma personne. »

Ces conseillers avaient allégué, pour légitimer leur vote, que la coopération du duc n'ayant pas été active, ils n'avaient pu le condamner pour le crime de non-révélation ; Louis, pour ôter à l'avenir tout prétexte d'absolution de ce genre, rendit, le 22 décembre 1477, une ordonnance qui rangeait la non-révélation des complots contre l'Etat au nombre des crimes de lèse-majesté. Cent cinquante ans plus tard cette loi fut cruellement appliquée au malheureux de Thou. Nous devons dire que les parlements, comprenant le danger de l'application ordinaire d'une pareille loi, la regardèrent presque toujours comme une loi non existante.

Le duc de Bretagne ne se montrait guère moins sévère que son suzerain ; il fit coudre dans un sac et jeter dans une rivière son chancelier Chauvin, pour avoir livré les secrets de son maître à Louis XI. Malgré cette punition sévère, le duc de Bretagne se hâta de confirmer de nouveau les anciens traités, s'engageant de plus, par serment sur la croix de Saint-Laud, « que, tant que Louis » vivroit, il ne le prendroit, ni le tueroit, ni feroit guerre » à son royaume. »

Digitized by Google

Au milieu de ces préoccupations, le roi ne perdait pas de vue sa grande affaire politique, la succession de Charles-le-Téméraire. La Bourgogne, qui d'abord s'était soumise au roi sans la moindre opposition, fut bientôt agitée par celui qui avait eu le plus d'influence pour la déterminer à se soumettre. Le prince d'Orange, l'une des principales causes de ce succès politique, se voyait déçu de l'espérance qu'il avait eue d'obtenir le gouvernement de cette province; plus irrité encore de ce que Craon, comte de La Trémouille, qui lui avait été préféré, homme dur, sévère et oppresseur, n'avait pas voulu lui rendre les places qui lui appartenaient, il fit sa paix avec la duchesse Marie et souleva le duché et le comté de Bourgogne contre la France. Ce ne fut qu'après une lutte longue et pénible que le roi parvint à réduire ces provinces; il perdit même la Franche-Comté, qui ne fut réunie à la couronne que deux cents ans plus tard.

L'archiduc Maximilien, à peine marié à la duchesse Marie, adressa de vives réclamations à Louis XI, qui, toujours souple quand il avait un adversaire redoutable, demanda à négocier. Un armistice, signé d'abord pour dix jours, fut ensuite indéfiniment prolongé. Pendant qu'il consentait à des conférences pour la paix avec l'héritière de Bourgogne, Louis faisait des dispositions pour la guerre.

Il s'aliéna les Suisses, qui, avant de prendre part à la guerre projetée, voulurent connaître de quel côté était le droit. Il en résulta que, le 24 janvier suivant (1478), les Suisses signèrent une paix perpétuelle avec Marie et Maximilien.

Bien que très ami de la paix, le roi, persuadé que

Digitized by Google

Maximilien d'Autriche ne serait pas prêt à entrer en campagne à l'expiration de la trève, la dénonça pour la fin d'avril. Mais, contre son attente, Maximilien réunit avec promptitude une armée capable de tenir tête aux Français, ce qui engagea le roi à parler plus haut que jamais d'arbitrage, à éloigner ses troupes du Hainaut et de la Franche-Comté, provinces de la mouvance de l'Empire, afin de persuader ainsi que si la guerre entraînait des malheurs, on ne devait point lui en faire porter la responsabilité. Les esprits semblèrent se concilier un peu, et, au mois de juillet 1478, fut conclue une trève d'un an, qui portait pour principale condition que la France conserverait le duché de Bourgogne, l'Artois et la Picardie.

Si Louis XI avait conclu cette trève, c'est qu'il sentait l'absolue nécessité de se fortifier au dehors et de suivre plusieurs affaires importantes qui appelaient son attention chez les nations étrangères. L'Italie était dans une espèce de conflagration générale. Les Médicis de Florence, avec lesquels Louis était lié et à qui il avait permis d'ajouter trois fleurs de lis à leurs armes, se voyant attaqués en 1478 par la faction des Pazzi soutenue par le Pape et le roi de Naples, implorèrent son appui : le roi fit partir pour l'Italie Commines, qui soutint les Florentins, leur fit obtenir quelques secours du duc de Milan et prolongea la défense contre la belle armée du Pape et du roi de Naples. Commines remarque que, à cette époque, nous étions plus habiles que les Italiens dans l'attaque des places, mais que nous étions plus faibles en stratégie, dans l'art des campements et des approvisionnements.

Digitized by Google

Après être demeuré un an à Florence, Commines revint en France : *La faveur du roy fit quelque chose aux Florentins*, dit Commines, *mais non pas tant que j'eusse voulu.*

Les contrées plus rapprochées de la France, Milan et la Savoie, préoccupaient aussi très vivement Louis XI. La duchesse de Savoie, sœur de la reine de France, étant devenue régente du duché au nom de son fils, âgé de huit ans, se vit disputer l'autorité gouvernementale par le Milanais; le duc d'Orléans, qui prétendait avoir des droits sur Milan par Valentine Visconti, sa mère, voulait les faire valoir et demandait avec instance des troupes pour les soutenir : Louis sut faire agréer ses refus par une fin de non-recevoir, en disant que le moment d'agir n'était pas encore arrivé. A la mort d'Yolande de France, duchesse douairière de Savoie, la régence du royaume échut aux comtes de Bresse et de Romont, ennemis de Louis. Au lieu de leur contester la régence, en sa qualité d'oncle du jeune duc, le roi se montra leur ami, leur accorda des faveurs, et parvint à signer un traité de paix par lequel Philippe, comte de Bresse, s'engageait à le servir envers et contre tous. Louis eut encore assez de pouvoir pour faire nommer un de ses partisans les plus dévoués, le comte de La Chambre, au gouvernement de la Savoie, jusqu'à la majorité du jeune duc.

Louis XI fut obligé, quoiqu'à regret, de laisser consommer en Espagne l'union de deux Etats puissants. A mort de Henri IV, Jeanne sa fille, épouse d'Alphonse V, roi de Portugal, fut dépouillée de la couronne de Castille comme enfant adultérin, et le trône fut donné à

Digitized by Google

Isabelle, sa sœur, épouse de Ferdinand, roi d'Aragon. C'est ainsi que s'éleva, au-delà des Pyrénées un royaume aussi puissant que celui de France, et de là date l'énorme prépondérance de la maison d'Autriche. Si Louis XI n'intervint pas activement en faveur de Jeanne, reine de Portugal, c'est que, toujours occupé de l'organisation intérieure de la France, il crut faire assez pour la sûreté de ses Etats en signant à Saint-Jean-de-Luz, le 9 octobre 1478, un traité par lequel Ferdinand d'Aragon et Isabelle sa femme renonçaient à toute alliance avec Maximilien d'Autriche, tandis que Louis s'engageait à ne donner aucune assistance à Jeanne et au roi de Portugal.

Édouard IV, roi d'Angleterre, sans cesse animé par la duchesse douairière de Bourgogne contre la France, aurait pu causer de vives inquiétudes à Louis, si celui-ci n'avait accrédité auprès de ce monarque des agents extrêmement habiles, qui achetaient aux prix les plus élevés les premiers seigneurs d'Angleterre. Édouard était d'ailleurs trop occupé à poursuivre ses nobles, à faire périr son frère, à attaquer l'Écosse, pour vouloir se mêler des affaires de France sans un intérêt majeur et direct. On cite comme nouveauté, en fait de supplice, la mort du duc de Clarence, qui fut noyé dans un tonneau de Malvoisie.

Quand Louis se fut concilié l'affection des princes du dehors et eut obtenu d'eux qu'ils ne porteraient aucun secours à Maximilien, il se trouva dans une situation assez favorable pour le combattre et tenter d'arracher quelques parties du vaste héritage du duc de Bourgogne. Afin de mieux se préparer à la guerre, il employa l'hiver à opérer

Digitized by Google

des réformes considérables dans son armée, et mit à la retraite plusieurs de ses officiers sur la fidélité desquels il ne comptait guère. De ce nombre fut le célèbre Chabannes de Dammartin, qu'il combla de présents et de compliments, mais qui, malgré ses soixante-huit ans, aurait mieux aimé conserver son commandement. Louis licencia aussi quelques compagnies d'ordonnances et les remplaça par des Suisses, dont il avait reconnu la valeur et la fidélité.

Maximilien, qui suivait de l'œil les préparatifs du roi, commit la faute de rompre le premier la trève, en s'emparant, au mois d'avril, de la ville de Cambrai, qui était abandonnée à la défense de ses seuls habitants; il alla ensuite mettre le siége devant Bouchain. Pour réponse à cette brusque attaque, dont il se plaignit vivement, Louis ordonna à Amboise, son commandant en Champagne, de faire la conquête de la Franche-Comté. Dole, la plus forte place de la province, quoique réduite à ses seules forces, haïssait tellement la France, que, pour se défendre jusqu'à la dernière extrémité, elle acheta la coopération des gens de guerre du comté de Ferrette. Ces troupes mercenaires, non contentes de vendre leurs services, eurent l'infamie d'accepter du commandant français une somme énorme pour livrer la ville qu'ils avaient juré de défendre. Après la chute de Dole, toutes les villes de la Franche-Comté ouvrirent leurs portes. Nous ne décrirons pas les actes de barbarie exercés dans le cours de cette guerre; les historiens la comparent aux grandes invasions des Barbares.

La ville libre et impériale de Besançon reconnut aussi la loi du vainqueur, accepta un capitaine nommé par le

Digitized by Google

roi pour commander les troupes en son nom, et un chef judiciaire pour exercer la justice, et s'engagea à payer la moitié du tribut qui était perçu annuellement sur ses habitants. Le roi, alors à Dijon occupé à suivre les opérations de ses généraux, s'appliquait à organiser sa nouvelle conquête, et donnait à la Bourgogne un parlement qui commença à fonctionner l'année suivante (1480).

A peine instruit de la rupture de l'armistice par Maximilien, qui poussait la guerre avec vivacité du côté des Pays-Bas, Louis ordonna à Lude, commandant de la place d'Arras, et au sire de Cérisais, de s'emparer de Douai par surprise. Quelques citoyens d'Arras, fatigués de la rigueur de l'administration française, prévinrent les habitants de Douai, firent échouer la tentative et attirèrent sur leur propre ville le plus épouvantable des châtiments. Lude communiqua sa rage à Louis, se fit donner l'ordre de raser les murailles et les fortifications de la ville, d'expulser les habitants, de les remplacer par une colonie tirée des principales villes de France, et d'ôter à la cité un nom devenu odieux, pour le remplacer par celui de *Franchise*. Cette ville infortunée fut dépeuplée en quelques jours, sans que les menaces ou les promesses pussent y fixer des habitants industrieux.

Maximilien réunissait alors une armée de trente mille hommes, et allait mettre le siége devant Thérouanne, place défendue seulement par quatre cents hommes et quinze cents arbalétriers. Informé que le maréchal d'Esquerdes s'avançait à la tête de dix-huit cents lances, de quatorze mille archers et d'une nombreuse artillerie pour délivrer cette ville, Maximilien marcha à la rencontre des Français; il choisit pour champ de bataille le sommet

Digitized by Google

de la colline de Guinegatte, rangea son infanterie en une seule ligne de bataille, disposa sa cavalerie pour en défendre les aîles et couvrir son front, jeta en avant un petit corps de soldats dispersés, et mit en herse, pour nous servir de l'expression alors employée, cinq mille archers anglais et trois mille arquebusiers allemands.

Le 7 août 1479, au point du jour, les Français quittèrent la colline d'Enghien où ils avaient passé la nuit, vis-à-vis des Flamands, descendirent dans la plaine, y déposèrent leurs bagages et gravirent la colline, au sommet de laquelle se trouvait l'ennemi. Il était deux heures après midi quand les deux armées se joignirent. Esquerde chargea avec la plus grande impétuosité la cavalerie bourguignonne placée à l'aile gauche des Flamands, la mit en fuite, et, contre les plus simples notions de l'art, au lieu de se replier sur la ligne d'infanterie, de la briser, de la disperser et de la détruire, il s'attacha à la poursuite de la cavalerie bourguignone qui fuyait vers Saint-Omer, et fit près de neuf cents prisonniers avant la fin de la journée. Il n'y avait donc, sur le champ de bataille, que l'infanterie française et l'infanterie flamande; celle-ci, commandée par Maximilien et par des officiers de nom, et celle-là abandonnée par ses principaux chefs, qui couraient dans la plaine. L'attaque fut cependant extrêmement vigoureuse de part et d'autre; la victoire fût peut-être demeurée aux Français, si le sire de Saint-André, qui sortit de Thérouanne à la tête de la garnison, ne se fût amusé à piller le camp des Flamands, acte dont Maximilien profita pour repousser les ennemis, les acculer contre une haie où ils perdirent beaucoup de monde, et les forcer enfin à une fuite pré-

Digitized by Google

cipitée. Au moment où les Flamands pillaient les bagages des Français, Esquerde revenait triomphant. Il fut très surpris de voir son armée en déroute; sa cavalerie étant trop harassée pour renouveler le combat, il se retira à Blangy pour y rallier les fuyards.

Cette bataille, l'une des plus sanglantes qui eût été livrée depuis longtemps, puisqu'il périt douze à quatorze mille hommes, n'eut rien de décisif. Les deux armées s'attribuèrent la victoire; mais ce qui prouve que toutes deux croyaient l'avoir perdue, c'est que ni l'une ni l'autre ne fit aucun effort pour profiter des suites du combat. Maximilien leva le siége de Thérouanne, et Esquerde se retira vers la France.

Louis XI, qui s'exagérait encore les pertes éprouvées par ses troupes, témoigna un vif mécontentement à son général d'avoir livré bataille contre son ordre positif. Pour remédier à la cause du non-succès des Français, il rendit une ordonnance pour statuer qu'à l'avenir le butin ne serait point individuel, mais réuni en une masse et vendu au profit des soldats, entre lesquels le prix serait distribué. C'était le moyen d'engager les hommes d'armes à s'occuper moins de butin, et à songer plus à tuer l'ennemi.

La guerre languit après la célèbre bataille de Guinegatte. Maximilien emporta au mois d'octobre le château de Malaunay, et pendit le capitaine Barnonnet, avec la plupart de ses compagnons d'armes. Cette barbarie eut ses représailles; car Tristan l'Ermite choisit cinquante prisonniers parmi les plus distingués, les fit pendre en face des portes d'Aire, de Saint-Omer, de Douai et de Lille. Pendant l'hiver, l'amiral François-Guillaume Coulon fit

Digitized by Google

une chasse aux vaisseaux marchands hollandais et flamands, et obtint un succès complet.

Un pays comme la Flandre, plus occupé des transactions commerciales que du maniement des armes, plus content d'une vente considérable que d'une victoire, souffrait beaucoup de la guerre et soupirait après la paix. Aussi ce fut avec une grande satisfaction que Maximilien accepta l'offre d'une trève; et, afin d'assurer le succès des négociations qui furent alors entreprises, on proposa une alliance matrimoniale entre le Dauphin et Marguerite d'Autriche, qui venait de naître de Maximilien et de Marie de Bourgogne. Des plénipotentiaires furent nommés des deux côtés pour arrêter les conditions d'une paix définitive. Louis ne s'en remit pas entièrement à ses envoyés et aurait voulu diriger par lui-même la discussion du traité; mais il ne put amener Maximilien à accepter un lieu convenable pour une entrevue. Un autre motif de terminer une lutte trop longue et trop pénible vint encore s'ajouter à ceux existant. Le pape Sixte IV, dans l'espoir de réunir les forces de la chrétienté contre les Musulmans, somma les deux adversaires de faire la paix, et chargea le cardinal Julien de la Rovère, depuis pape sous le nom de Jules II, de cette grande et honorable mission. Le cardinal fut reçu avec les plus grands honneurs par Louis XI, qui se montra tout disposé à encourir l'excommunication, s'il apportait le moindre obstacle à la paix. Il est vrai qu'en parlant ainsi tout haut au cardinal, il protestait en secret contre l'usage que le légat aurait pu faire de ses pouvoirs à son égard, trouvant d'ailleurs très légitime qu'il en usât dans toute leur étendue à l'égard de son adversaire.

Digitized by Google

Le roi ayant été atteint d'une attaque d'apoplexie pendant la trêve, ses ennemis recommencèrent à s'agiter; le duc de Bretagne, le roi Edouard IV et Maximilien formèrent même une ligue nouvelle, mais Louis se remit suffisamment pour leur tenir tête et les vaincre. Epouvanté par une défaite qu'il éprouva sous les murs de Hesdin, dont il avait cru pouvoir s'emparer à l'aide d'intelligences, Maximilien demanda aussitôt la prolongation de la trêve pour une année, faveur que lui accorda Louis XI, qui, sentant de jour en jour ses forces s'affaiblir, voulait ne pas laisser d'affaires trop lourdes à une régence toujours difficile. Un accident arrivé à Marie de Bourgogne apporta de grands changements dans les rapports de la cour de France et de celle de Bruxelles. Dans une chasse à l'oiseau, Marie fit une chute de cheval et reçut une blessure très grave que la pudeur ne lui permit pas de dévoiler à son médecin; la gangrène se mit à la blessure et amena la mort (27 mars 1482).

Maximilien, très peu aimé dans les États de sa femme, eut la douleur de voir les Flamands lui refuser la tutelle de ses enfants et le gouvernement de la province; le Hainaut ne lui accorda ces avantages qu'à des conditions très humiliantes : il sentit l'absolue nécessité de faire la paix avec Louis XI. Comme les négociations marchaient lentement, les Gantois déclarèrent qu'ils feraient leur traité en particulier, si la pacification se faisait encore longtemps attendre. D'ailleurs, les excès de Guillaume de La Marck, surnommé le *sanglier des Ardennes,* et qu'on aurait plutôt dû appeler chef de brigands que seigneur d'une principauté, causaient une telle frayeur dans les provinces voisines, que, pour échapper au cour-

Digitized by Google

roux de ce séide de Louis XI et à celui de son fils, qu'il avait fait nommer évêque de Liége, toutes les provinces des Pays-Bas se prononcèrent pour la paix.

Par le traité d'Arras, signé le 23 décembre 1482, Marguerite d'Autriche, fille de Maximilien, destinée au Dauphin, devait être remise au roi pour qu'il l'élevât comme sa fille et la femme de son fils; elle lui apportait pour dot les comtés d'Artois et de Bourgogne, les seigneuries de Mâcon, Auxerre, Salins, Bar-sur-Seine et Noyers; tous ces pays, que la France avait déjà conquis, devaient être gouvernés par le Dauphin, selon leurs anciens priviléges, et faire retour à l'archiduc si le mariage ne s'accomplissait pas. La ville de Saint-Omer demeurait neutre jusqu'à la consommation de ce mariage, et Louis renonçait à ses prétentions sur celles de Lille, Douai et Orchies. La haute souveraineté du roi et le droit d'hommage sur la Flandre étaient reconnus; mais, d'autre part, le roi abandonnait la juridiction du parlement de Paris sur cette province, dont il confirmait toutes les libertés et tous les priviléges (1).

Cette paix réalisait tous les vœux du roi. Avant de mourir, il laissait son royaume en paix, se réconciliait avec l'Empire et la maison d'Autriche, et donnait à la France de puissantes frontières au levant et au nord.

L'attente d'Edouard fut encore cruellement trompée relativement au mariage projeté entre sa fille Elisabeth et le Dauphin de France. Vainement on avait prévenu Edouard de la mauvaise foi de Louis XI; il n'avait pas cru qu'il pût pousser si loin la perfidie. La conclusion

(1) Sismondi.

Digitized by Google

du mariage du Dauphin avec Marguerite d'Autriche et la remise de cette princesse aux ambassadeurs français lui ouvrirent enfin les yeux. Quand il apprit cette nouvelle, sa colère fut une véritable rage, et dès ce moment il ne cessa de travailler à en tirer une vengeance éclatante. Cette fureur affaiblit encore son tempérament déjà usé par les débauches; aussi une légère indisposition, qu'on avait négligée, le conduisit promptement au tombeau (1483) et délivra Louis d'un dangereux ennemi.

§ VIII. *Mort de Louis XI (1483).*

A mesure que Louis XI approchait du terme de sa carrière, s'il jetait un regard sur le passé, il devait éprouver un sentiment de vive satisfaction en voyant son œuvre pleinement réalisée. Ses grands adversaires, le roi d'Angleterre, le duc de Bourgogne, le connétable, les Armagnac, étaient morts à la tâche ou avaient succombé sous la hache du bourreau. Le duc de Bourbon, le plus puissant des seigneurs survivants, quoique incapable de tenir tête au roi, n'ayant pas toujours eu cette fidélité complète qu'imposaient les devoirs du vassal à l'égard du suzerain, fut arrêté pour avoir corrompu des officiers royaux chargés de réformer les abus dans le Bourbonnais, le Nivernais, le Forez, le Beaujolais, le Lyonnais et la Marche. Mais le Parlement, auquel il mérita ainsi d'être déféré, sentant le poids énorme dont le règne de Louis XI l'avait chargé, prononça un acquittement quelque temps avant la mort du roi.

Outre l'ordre intérieur et la paix du dehors, ce qui devait flatter encore l'orgueil de Louis XI c'étaient les

Digitized by Google

provinces très importantes qu'il avait ajoutées à ses États; la réunion de la Bourgogne, de la Picardie, de l'Artois, à la couronne, aurait seule suffi pour illustrer un règne; mais Louis y ajouta encore la riche Provence, qu'il avait achetée de René d'Anjou. Il entra en possession de la Provence en 1481, et, pour récompenser Forbin, qui, par son ascendant sur René et sur Charles IV, duc du Maine et roi de Naples, lui avait fait obtenir cette province, il l'en nomma gouverneur. C'est alors que le roi lui adressa ces paroles, que sa famille a fait graver sur son écusson : « Tu m'as fait comte, je te fais roi, » lui donnant ainsi un pouvoir presque absolu sur la Provence.

La famille d'Alençon, qui avait toujours été peu dévouée au roi, excita alors l'humeur inquiète et soupçonneuse de Louis XI, qui fit arrêter le comte de Perche et le livra au Parlement, avec ordre de le torturer assez pour l'obliger à *parler clair*. Quoiqu'il n'eût pu obtenir aucun aveu compromettant, le Parlement, pour ne pas déplaire à Louis XI, le condamna, le 22 mars 1482, à demander pardon au roi, à lui donner caution de son obéissance, à lui remettre tous ses châteaux et à tenir prison jusqu'à ce que toutes ces choses fussent accomplies. — Triste justice que celle qui est obligée de recourir à de semblables expédients !

A l'intérieur, il n'y avait plus un seul seigneur capable de tenir tête à la royauté; la féodalité, cette grande souveraine du moyen âge, venait de recevoir son dernier coup; les seigneurs n'avaient plus le droit de s'armer, ni d'appeler leurs vassaux sous les armes; le guet des villes et la garde des bourgs cessa de se faire par des ha-

Digitized by Google

bitants sous les ordres du seigneur; le roi se fit payer une faible redevance annuelle avec laquelle il loua des Suisses, en qui il avait plus de confiance, et qui rétablissaient l'ordre avec plus de fermeté, parce qu'ils n'avaient pas les considérations de famille qui font de la bourgeoisie une garde assez peu sûre.

Louis XI s'occupa beaucoup de ce qu'on nomme le bien-être de la nation et le progrès : il établit ou agrandit les foires; il formait le projet d'avoir, dans tout le royaume, un seul poids et une seule mesure; il faisait recueillir et comparer les coutumes, soit des provinces de France, soit des pays étrangers, avec l'intention de soumettre désormais la monarchie à une seule loi et de remédier ainsi à la longueur et à la multiplicité des procès; il accordait de nouveaux priviléges à l'Université de Paris, prenait parti dans des querelles de métaphysique, se déclarait pour les réalistes contre les nominaux; défendait, sous peine de bannissement, d'enseigner la doctrine de ces derniers, et ordonnait que tous les livres des nominaux fussent apportés au premier président du Parlement pour être gardés sous sa clef. Il invitait trois imprimeurs allemands, élèves de Jean Fust, à fonder à Paris, dans les bâtiments mêmes de la Sorbonne, la première imprimerie française, treize ans après l'impression du Psautier in-folio de Mayence, premier de tous les livres imprimés.

Lorsque Louis XI avait adopté une mauvaise mesure, il souffrait qu'on lui en fît l'observation et cédait devant les preuves apportées pour lui démontrer son erreur. En 1482, voyant la population désolée par une horrible famine, et croyant que le mal venait du prix élevé que

Digitized by Google

tenaient les marchands de céréales, il rendit une ordonnance pour fixer un prix maximum, et, afin de contraindre les possesseurs de froment à céder, il ferma ses propres greniers. Sur le refus formel du Parlement d'enregistrer cette ordonnance, il renouvela l'ordre avec des menaces sévères. Jacques de La Vacquerie, premier président, se rendit, à la tête du Parlement, auprès du monarque, et lui dit avec fermeté : « Nous venons re-» mettre nos charges dans vos mains; nous sommes » décidés à subir toutes les peines qu'il vous plaira » de nous infliger, plutôt que d'étouffer le cri de notre » conscience. » Louis, étonné de cette vertu calme et intrépide, céda et révoqua ses édits.

En parcourant l'histoire de ce règne, en méditant sur les rigueurs politiques du roi, il n'est pas un lecteur qui n'ait désiré connaître l'intérieur de Louis XI. Pour le montrer entièrement, nous le considérerons sous trois points de vue principaux, dans ses rapports familiers, dans sa vie secrète et privée, et dans ses actes de dévotion.

Ce prince, si fier de son autorité à l'égard des grands seigneurs, était plein d'une franche et douce familiarité avec le peuple qu'il aimait; cependant la griffe du lion perçait encore. Louis, le premier de nos rois qui ait reçu les roturiers à sa table, les traitait toujours avec considération, même lorsque son esprit fin et railleur lançait quelques-uns de ces traits mordants qui déchirent celui qu'on semble vouloir caresser. Un riche négociant qui vivait dans l'intimité du roi, ayant eu le sot désir de devenir noble et de sortir de sa condition, le roi accéda à sa volonté. Dès le lendemain, le monarque affecta

Digitized by Google

une froideur qui glaçait le marchand et le porta à se plaindre. « Comment cela peut-il vous surprendre? lui » dit Louis. Monsieur le gentilhomme, je vous faisais » asseoir à ma table comme le premier de votre condi- » tion; mais aujourd'hui vous êtes le dernier de la classe » des nobles, je vous traite en cette qualité. »

Non-seulement il recevait les hommes de tous les rangs et de toutes les conditions à sa table, il s'asseyait même à celle des artisans, mangeait fréquemment chez les moines, se laissait inscrire sur les registres de toutes les confréries. Ses courtisans, pensant le rappeler à des sentiments plus dignes, lui donnèrent des conseils; il se contenta de répondre : *Quand orgueil chemine devant, honte et dommage suivent de près.*

Quoiqu'il s'irritât de la résistance, il supportait cependant les reparties spirituelles. Ayant un jour monté un cheval d'une très petite taille, un de ses favoris parut admirer la force de ce coursier : « Vous voulez rire, dit » le roi, je n'en connais pas un plus faible. — Moi je » crois, reprit le courtisan, qu'il doit être d'une rare vi- » gueur, puisqu'il porte Votre Majesté et tout son con- » seil. »

Rencontrant l'évêque de Chartres avec un équipage magnifique, Louis dit : « Les évêques voyageaient plus » modestement autrefois. — Oui, sire, répondit l'évêque, » mais c'était au temps des rois pasteurs. »

Il savait, quand il le jugeait convenable, prononcer des paroles et faire des actes qui transportent un homme et le couvrent de gloire. Ayant été témoin du courage héroique et indomptable de Raoul de Launay dans un assaut, il lui passa au cou une chaîne d'or de cinq cents

Digitized by Google

écus, en lui disant : « Par la pâque de Dieu ! mon ami, » vous êtes trop furieux dans un combat, et comme je » désire me servir plus d'une fois de vous, je vois bien » qu'il faut à présent vous enchaîner. »

S'il se montrait bienveillant avec les simples, s'il savait honorer le mérite, il était aussi d'une excessive sévérité à l'égard de ceux qui s'oubliaient et négligeaient leurs devoirs. Dans une revue qu'il prescrivit inopinément à tous les officiers de la cour, il trouva tout dans un tel désordre que, pour les humilier, il leur envoya à tous une plume et une écritoire pour le défendre par leurs écrits, puisqu'ils ne pouvaient le servir avec leurs épées.

De tous les châteaux qui aient jamais existé, le plus bizarre, le plus symbolique de la tyrannie, la plus haute expression de la peur, le plus propre à exalter l'imagination rêveuse des romanciers, est indubitablement celui du Plessis-lès-Tours. « Ledit seigneur, vers la fin de ses jours, dit Commines, fit clore la maison du Plessis-lès-Tours de gros barreaux de fer, bons, grands et épais. Lesdites grilles étoient contre le mur du côté de la place, de l'autre part du fossé, car il étoit à fond de cave, et y fit mettre plusieurs broches de fer maçonnées dedans le mur, qu'avoient chacune trois ou quatre pointes, et les fit mettre fort près l'une de l'autre. Et davantage ordonna dix arbalétriers à chacun des moyneaux, dedans lesdicts fossés, pour tirer à ceux qui en approcheroient avant que la porte fust ouverte; et vouloit qu'ils couchassent auxdits fossés, et se retirassent auxdits moyneaux de fer. Il entendoit bien que cette fortification ne suffisoit pas pour un grand nombre de gens, ni contre une armée; mais

Digitized by Google

de cela il n'avoit point peur ; seulement craignoit-il que quelque seigneur ou plusieurs ne fissent une entreprise de prendre la place de nuict, demy par amour, demy par force, avec quelque peu d'intelligence : et que ceux-là prissent l'autorité et le fissent vivre comme un homme sans sens et indigne de gouverner. La porte de Plessis ne s'ouvroit qu'il ne fut huict heures du matin, ni ne baissoit-on le pont jusqu'à ladite heure, et lors y entroient les officiers ; et les capitaines des gardes mettoient les portiers ordinaires, puis ordonnoient leur guet d'archers, tant à la porte que parmi la cour, comme en une place frontière, en une place bien gardée. Et n'y entroit nul que par le guichet, et que ce ne fût du scel du roi, excepté quelques maîtres d'hôtes et gens de cette sorte, qui n'alloient point devers lui. » Telles étaient les précautions prises par cet infortuné roi, pour se défendre contre ses ennemis. « Est-il donc possible, ajoute Commines, de tenir un roy pour le garder plus honnêtement et en étroite prison que lui même le tenoit ? Les cages où il avoit tenu les autres, avoient quelques huict pieds carrés ; et lui qui étoit si grand roy avoit une petite cour de château à se pourmener, encore n'y venoit-il guère, mais se tenoit à la galerie, sans partir delà sinon pour les chambres, et alloit à la messe sans passer ladite cour. »

Sur les dernières années de sa vie, cette retraite ne fut pas suffisante pour le garantir des craintes de surprise. Louis fit environner ce château d'un treillis de fer armé de pointes, et fit placer dans les fossés dix-huit mille chausse-trapes pour celui qui aurait eu le dessein de pénétrer par une autre voie que l'entrée ordinaire. Personne ne pé-

Digitized by Google

nétrait dans l'enceinte de cette demeure royale sans avoir été fouillé. « Il avoit, dit Commines, suspicion de tous hommes, et spécialement de tous ceux qui étoient dignes d'avoir quelque autorité. Il craignoit jusqu'à son fils, et le faisoit étroitement garder, se souvenant sans doute de sa conduite à l'égard de son père Charles VII. Nul homme ne pouvoit le voir ni lui parler sinon par son commandement. »

Sa fille bien aimée, Anne de Beaujeu, et le sire de Beaujeu, son gendre, étaient forcés de déposer leurs armes pour entrer au Plessis-lès-Tours.

Louis XI avait eu deux femmes, Marguerite d'Ecosse, qui mourut sans avoir eu d'enfants; la seconde, Charlotte de Savoie, princesse pleine d'esprit, douée de toutes les qualités qui peuvent attacher. Louis parut l'aimer beaucoup tant qu'il ne fut que dauphin ; une fois roi, il la dédaigna : voici les paroles de Seyssel. « Lorsqu'il fut en âge victorieux, il lui tint bien mauvaise loyauté de sa personne. Il la tint toujours bien petitement accompagnée et mal accoutrée, la plupart du temps en quelque château : tantôt à Amboise, tantôt à Loches, où il l'alloit voir quelquefois plus pour désir d'avoir lignée, que pour plaisir qu'il prît avec elle. Aussi, pour la grande crainte qu'elle avoit de lui et pour autres rudesses qu'il lui faisoit souvent, c'est bien à croire qu'elle n'avoit pas grande volupté ni grand passe-temps en sa compagnie. » Mais, qui pis est, à la fin de ses jours, il l'envoya en Dauphiné, et défendit expressément qu'elle ne fût point auprès de son fils quand il serait roi.

Louis XI était fort adonné aux pratiques de la dévotion, et tout le monde convient que, comme homme privé,

Digitized by Google

il avait une conscience très sévère, qu'il était poursuivi par les remords lorsqu'il avait commis des fautes considérables. La religion était alors pour lui la souveraine vérité, la règle infaillible des devoirs. Il avait pour la sainte Vierge un culte particulier. Il portait sur la tête un chapeau couvert d'images, la plupart de plomb ou d'étain, « lesquelles à tout propos, quand il lui venoit quelque nouvelle bonne ou mauvaise, ou que la fantaisie lui prenoit, il baisoit se ruant à genoux quelque part qu'il se trouvoit, si soudainement quelquefois, qu'il sembloit plus blessé d'entendement que de sage homme. »

Il nous serait impossible d'énumérer les pèlerinages qu'il entreprit pour satisfaire sa dévotion, et dont il sut fréquemment profiter pour l'exécution de ses plans politiques. La dernière année de sa vie, dans une attaque pendant laquelle on le croyait mort, ses serviteurs ayant fait vœu que, si Dieu lui rendait la santé, ils feraient un pèlerinage à Saint-Claude, il voulut, lorsqu'il put prendre le bâton de pèlerin, aller lui-même accomplir le vœu.

Il passa par Amboise, où il visita son fils ; il lui donna une longue instruction sur les devoirs de la royauté : « Pour ce que, disait-il en commençant, des choses qui » sont sues et connues par expérience, on sait mieux » et plus au droit parler que de celles qu'on ne sait que » par ouï dire, et parce que nous avons contemplé et ra» mené en mémoire aucunes choses qui, en notre temps, » sont advenues en notre royaume de France touchant » le gouvernement, garde et défense d'icelui, tant du vi» vant et règne de notre feu père de noble mémoire le » roi Charles VII, que Dieu absolve, que du nôtre. »

Digitized by Google

A mesure que le roi approchait de sa fin, il se cramponnait davantage à l'existence, s'attachait à tout ce qui la rappelait et voulait exercer le pouvoir royal uniquement pour l'exercer. Lui qui s'était vêtu jusqu'alors avec une simplicité extrême, ne portait plus maintenant que des robes de satin cramoisi fourrées de martres. Tout en faisant des dons à ses courtisans, il les châtiait sévèrement. Il cassait ses officiers, rognait leurs pensions, infligeait des punitions uniquement pour montrer qu'il était roi. Lorsqu'il ne lui fut plus possible de s'occuper d'affaires, que son intelligence fut trop affaiblie pour suivre une lecture, il voulait qu'on ouvrît toutes les dépêches en sa présence; il se les faisait lire, les prenait entre ses mains comme pour s'assurer qu'on ne l'avait pas trompé; puis il disait quelques mots qu'on exécutait fidèlement. Les affaires languissaient dans ces moments, parce que personne n'osait prendre sur soi la moindre résolution : « Nous faisions, dit Commines, peu d'expéditions, en at» tendant la fin de cette maladie, *car il estoit maître* » *avec lequel il falloit charier droist.* » Tristan l'Ermite, qui avait alors la garde du château, saisissait tout individu de mauvaise mine qui rôdait autour de l'habitation royale, le mettait à la torture pour lui arracher des aveux, et, sur la moindre révélation de tentative criminelle, il le faisait coudre dans un sac et jeter à la rivière.

Saisi chaque jour de plus grandes terreurs religieuses, Louis se couvrait de reliques, en faisait venir de tous les pays. Bajazet II, connaissant son désir, lui fit offrir toutes celles de Constantinople, s'il voulait lui livrer son frère Zizim, qui était alors retiré en France. Le pape Sixte IV, pour satisfaire sa dévotion, lui en envoya tant de Rome,

Digitized by Google

que le peuple romain faillit se soulever. Enfin Louis appela à lui, du fond de l'Italie, un saint religieux renommé par les guérisons miraculeuses qu'il avait opérées. Pour obéir à ses supérieurs, saint François de Paule quitta sa solitude et se rendit à la cour de France. A sa vue, le roi se jeta à ses genoux en gémissant : « Saint homme, lui cria-t-il, guérissez-moi, au nom de » Dieu, guérissez-moi ! »

Saint François lui adressa des paroles pleines d'onction, l'encouragea à bien mourir, en se tenant dans le calme et la paix du Seigneur. Depuis ce moment, ses terreurs religieuses disparurent. Il se fit amener son fils, lui conseilla de ne point imiter son exemple, de ne pas renvoyer ses ministres ni ses officiers les plus fidèles. Il lui recommanda de se défier de la maison de Savoie.

Il voulut aussi faire ses recommandations à Anne et au sire de Beaujeu, son époux, à qui il confia les intérêts du nouveau roi, car déjà il donnait ce nom à son fils : « Ne compromettez pas, leur dit-il, la tranquillité » des premiers moments de son règne; évitez pendant » cinq ou six années la guerre, même avec Maximilien. »

Comme la dernière heure du roi avançait rapidement, maître Olivier et Jacques Cottier lui dirent : « Sire, il » faut que nous nous acquittions, n'y ayant plus d'espé- » rance en ce saint homme ni en autre chose, car sûre- » ment il est fait de vous; et pour ce penser à votre cons- » cience, car il n'y a nul remède. » Bien que persuadé de sa mort prochaine, Louis voulut reprendre un homme qui prononçait ainsi son arrêt; il répondit : « J'ai espé- » rance que Dieu m'aidera, car, par aventure, je ne suis » pas si malade comme vous pensez. »

Digitized by Google

Cette réponse indiquait moins le désir de vivre que la volonté de relever la manière inconvenante dont l'annonce de la mort lui avait été faite. Il ne perdit rien de sa tranquillité, continua à s'entretenir de Dieu et à donner les avis qu'il jugea les plus sages pour la conduite des affaires après sa mort. Il mêlait le récit des psaumes aux conversations politiques; mais ce n'était plus pour lui-même qu'il concevait des plans de gouvernement, c'était pour les léguer à son fils. Se sentant mourir, il ordonna au chancelier de porter les sceaux au jeune roi, lui envoya les grands officiers et une partie de sa garde. Tels furent les derniers soins de Louis XI, qui mourut le 30 août 1483, entre sept et huit heures du soir.

L'importance du règne de Louis XI, les grandes mesures de ce prince, l'ascendant qu'il donna à la royauté, les riches domaines qu'il annexa à la couronne, la sévérité cruelle qu'il mit pour l'exécution de ses desseins, ont fait apprécier d'une manière bien diverse les actes de son règne. Nous croyons avoir été impartial dans l'exposé que nous avons fait de sa politique; nous nous sommes contenté de laisser parler les événements, en les mettant dans tout leur jour.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU SIXIÈME VOLUME.

IVe ÉPOQUE, 2e PÉRIODE, LIVRE Ier (suite).

Pages

CHAP. IV. — Règne de Charles VI (1380-1422)..... 1

§ I. — Minorité de Charles VI. — Guerre de Flandre. — Grand armement contre l'Angleterre. — Situation de la France (1380-1388)..... 1

§ II. — Le roi gouverne par lui-même. — Réformes intérieures. — Croisade. — Folie du roi (1388-1392)..... 51

§ III. — Démence de Charles VI. — Anarchie épouvantable (1392-1407)..... 85

§ IV. — Assassinat du duc d'Orléans. — Triomphe de la populace (1407-1413)..... 137

§ V. — Triomphe des Armagnacs. — Bataille d'Azincourt (1413-1418)..... 188

§ VI. — Réaction bourguignonne. — Massacre des Armagnacs. — Assassinat de Jean-sans-Peur. — Traité de Troyes. — Mort de Charles VI (1418-1422)..... 229

CHAP. V. — Règne de Charles VII (1422-1461)..... 258

§ I. — Revers de Charles VII. — Jeanne d'Arc (1422-1431).. 258

Digitized by Google

Pages

§ II. — Revers des Anglais (1431-1437)..... 321
§ III. — Affaires ecclésiastiques. — Concile de Bâle. — Pragmatique sanction..... 355
§ IV. — Praguerie. — Expulsion définitive des Anglais (1439-1451)..... 361
§ V. — Dernières années du règne de Charles VII (1451-1461) 404

LIVRE II. — *La royauté ruine définitivement le régime féodal et porte son action au-dehors* (1461-1515)..... 435

CHAP. Ier. — Règne de Louis XI (1461-1483)..... 435
§ I. — Avénement de Louis XI à la couronne. — Ses premiers actes (1461-1464)..... 439
§ II. — Ligue du Bien public (1464-1468)..... 457
§ III. — Lutte contre le duc de Bourgogne seul. — Traité de Péronne (1468-1471)..... 500
§ IV. — Grandes réformes dans l'administration intérieure du royaume..... 522
§ V. — Nouvelle ligue contre Louis XI (1471-1475)..... 527
§ VI. — Mort du duc de Bourgogne. — Mariage de sa fille Marie (1475-1478)..... 564
§ VII. — Fin de la guerre avec la maison de Bourgogne (1477-1483)..... 583
§ VIII. — Mort de Louis XI (1483).. 598

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

Digitized by Google

...DES MATIÈRES DU SIXIÈME VOLUME.

Page
... (1421-1437)..... 221
...ement. – Concile de Bâle. – Prag-
... 255
... – Expulsion définitive des Anglais (1450-
... 381
...ègne de Charles VII (1451-1461) 406
...ement le régime féodal et
... 1461-1515..... 435
...VI. 1461-1483)..... 435
...la couronne. – Ses premiers
... 439
...(1461-1468)..... 457
...Bourgogne seul. – Traité de
... 500
...dministration intérieure du
... 522
...XI. 1471-1475)..... 537
... – Mariage de sa fille
... 564
...de Bourgogne (1477-
... 583
... 598

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA DE MONTSERRAT
13020100028245

BIBLIOTECA
DE
MONTSERRAT
D
Armario VIII
Estante 8°
Número 3

Digitized by Google

